

L’Héritier de Redclyffe

Charlotte Mary Yonge

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

S'il est sage de s'occuper ainsi,
Laura, qui peut mépriser ton goût ?

Le salon de Hollywell House était un de ces appartements qui ont un attrait tout particulier. Il plaisait en un jour d'été, avec ses larges croisées ouvertes sur la pelouse. Mais notre histoire commence par une matinée de novembre, et alors le feu brillant du foyer, et les jardinières remplies de plantes exotiques, dont cette pièce était ornée, formaient un contraste agréable avec les arbres dépouillés de verdure.

Il y avait deux personnes dans le salon, une jeune fille qui dessinait auprès d'une table ronde, et, sur un canapé au coin du feu, un jeune homme, entouré de livres et de journaux, auprès desquels était une paire de béquilles. Tous deux levèrent les yeux avec un sourire à l'entrée d'un troisième personnage, grand et beau jeune homme, à qui ils dirent :

— Bonjour, Philippe !

— Bonjour, Laura, bonjour, Charles. Je suis bien aise de vous trouver en bas de nouveau. Comment êtes-vous aujourd'hui ?

— Toujours à peu près de même, je vous remercie, répondit Charles d'un ton découragé.

— Êtes-vous venu à pied ? demanda Laura.

— Oui. Où est mon oncle ? J'ai passé à la poste et j'apporte une lettre pour lui. Elle porte le timbre de Moorworth, ajouta-t-il en la produisant.

— Où est-ce ? demanda Charles.

— C'est le bureau de poste le plus proche de Redclyffe, la terre de M. Walter Morville.

— Ce vieux M. Morville ! Que peut-il avoir à faire avec mon père ?

— Ne savez-vous pas, dit Philippe, que mon oncle doit être le tuteur de son petit-fils ? Quand M. Morville exigea que mon père se chargeât de cette tutelle, mon père n'y consentit qu'à condition que mon oncle lui serait adjoint ; maintenant ce dernier se trouve seul tuteur, et je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'il s'est passé quelque événement à Redclyffe. Ce n'est certainement pas là l'écriture de M. Walter Morville.

— Il faut attendre, à moins que votre curiosité ne vous emporte à la recherche de papa, dit Charles ; il est quelque part, remplissant avec zèle la place de Jenkins.

— Vraiment, Philippe, ajouta Laura, on ne peut trop redire quel service vous lui avez rendu en le convainquant de l'infidélité de Jenkins. Sans compter l'avantage de n'être plus trompé, le plaisir de surveiller la ferme est au-dessus de tout.

Philippe sourit et s'approcha de la table où Laura dessinait.

— Reconnaissez-vous cette vue ? lui demanda-t-elle en le regardant fixement.

— C'est Stylehurst ! Où en avez-vous trouvé le modèle ?

— Dans l'album de maman ; c'était un croquis de votre sœur.

— La ressemblance est parfaite, dit Philippe. Et une ombre de mélancolie passa sur son visage.

Tout à coup une voix se fit entendre au dehors.

— Laura ! êtes-vous là ? Ouvrez la porte, s'il vous plaît.

Philippe l'ayant ouverte, un grand camélia se présenta. On apercevait seulement, derrière le feuillage, la figure riante et les boucles brillantes de celle qui le portait. Elle remercia Philippe et voulut présenter elle-même le camélia à Charles.

— Eh bien ! il n'y a qu'une seule fleur, lui dit-il.

— Oui ; mais regardez combien de boutons ! N'est-ce pas d'ailleurs une fleur parfaite par sa blancheur et sa régularité ? Puis, je suis si fière de l'avoir emporté sur maman et sur tous les jardiniers ! Il n'y en aura pas un autre de fleuri d'ici à quinze jours, et celui-ci ira à l'exposition d'horticulture. Sam pouvait à peine se résoudre à me le confier pour vous l'apporter ici, quoique ce soit moi qui l'aie cultivé et non pas lui.

— Maintenant, Amy, dit Philippe, quand la fleur eut été admirée comme elle le méritait, laissez-moi le placer auprès de la fenêtre. C'est trop lourd pour vous.

— Oh ! prenez garde, s'écria Amable ; mais c'était trop tard : comme il prenait le vase de ses mains, la fleur solitaire heurta la petite table de Charles et se détacha de la plante.

— Amy, que je suis fâché ! Quel dommage ! Comment ai-je pu être si gauche !

— C'est égal, répondit-elle, la fleur se conservera encore longtemps dans l'eau.

— Que c'est malheureux ! Je suis vraiment désolé, surtout à cause de l'exposition d'horticulture.

— Demandez pardon à Sam, dit Amy, il en sera plus affligé que moi. Je suis sûre que ma pauvre fleur aurait pris froid et n'aurait jamais relevé la tête.

Sa voix était enjouée : mais Charles, qui voyait sa figure dans la glace, la trahit en disant :

— Une larme, Amy !

Amy sourit, et, avant qu'elle pût répondre, un monsieur de moyen âge entra dans le salon : il était petit et maigre, il avait la figure fraîche et bienveillante, les favoris gris, les yeux vifs, et une expression qui annonçait la vivacité et l'indécision.

Il salua cordialement Philippe, qui lui remit la lettre.

— Hé ! hé ! Voyons ! Ce n'est pas là la main de M. Morville. Que lui est-il donc arrivé ? Quoi ? Mort ! Voilà une nouvelle bien inattendue !

— Mort ! Que dites-vous ? M. Morville ?

— Oui, très soudainement. Pauvre vieillard !

Et s'avançant vers la porte, il l'ouvrit et appela :

— Maman, venez donc un instant, s'il vous plaît !

Une grande et belle dame répondit à cet appel, et derrière elle se glissa en hésitant, comme si elle n'était pas sûre d'être la bien-

venue, une petite fille de onze ans, au nez retroussé, et dont la figure intelligente dénonçait la curiosité. Elle s'approcha d'Amable, qui, tout en hochant la tête et menaçant du doigt la petite fille, lui sourit et lui prit la main en écoutant les nouvelles.

— Entendez-vous, maman ? Voilà une nouvelle bien frappante ! M. Morville est mort subitement !

— Vraiment ! Le pauvre homme ! Je crois qu'il n'y eut jamais de repentir plus douloureux que le sien. Qui vous a écrit ?

— Son petit-fils. Pauvre garçon ! Je puis à peine déchiffrer sa lettre.

Et, tenant le papier assez loin de ses yeux pour que chacun pût voir quelques lignes d'une écriture irrégulière, portant la marque d'une grande agitation, il lut tout haut :

« Mon cher monsieur Edmonstone, mon bien-aimé grand-père est mort ce matin à six heures. Il eut une attaque d'apoplexie hier, à six heures du soir, et il n'a pas parlé depuis, quoiqu'il eût paru me connaître quelque temps encore. Nous espérons qu'il n'a pas beaucoup souffert. Markham est chargé de tous les arrangements. Nous désirons que les funérailles aient lieu mardi ; j'espère qu'il vous sera possible d'y assister. J'écrirais à mon cousin Philippe Morville si je savais son adresse ; mais je compte sur vous pour lui communiquer ce fatal événement. Excusez cette lettre illisible. Je sais à peine ce que j'écris.

« Votre dévoué,

« Walter Morville. »

— Pauvre garçon ! dit Philippe. Cette lettre montre une vive sensibilité.

— Comme c'est triste pour lui d'être laissé seul là-bas ! dit madame Edmonstone.

— Fort triste, répéta son mari. Il faut que je parte à l'instant ; oui, à l'instant. N'est-ce pas, Philippe ?

— Certainement. Je crois que je devrais aller avec vous. Ce serait convenable, et je ne voudrais en aucune manière manquer de respect envers ce pauvre vieillard.

— Vous avez raison, ce serait convenable, dit M. Edmonstone. Il a toujours été fort poli avec nous ; et vous savez que vous êtes son plus proche héritier après ce jeune garçon.

La petite Charlotte tressaillit et regarda Amable. Philippe répondit :

— Ceci ne vaut pas la peine qu'on y pense ; mais, puisque lui et moi nous sommes à présent les seuls représentants des deux branches de la maison de Morville, ce ne sera pas ma faute si leur ancienne inimitié n'est pas oubliée.

— Ensevelie dans l'oubli, semblerait encore plus magnanime, dit Charles ; et cette observation fit tellement rire Amable, qu'elle fut obligée de cacher sa figure sur l'épaule de sa petite sœur. Charlotte rit aussi, imprudence qui attira l'attention sur elle. Son père sourit et lui dit d'un ton mêlé de reproche :

— Ah ! vous voilà aussi, petite curieuse ?

Et sa mère lui ayant dit : Charlotte, qu'avez-vous à faire ici ? elle retourna à ses leçons d'un air tout honteux, sans avoir la

consolation d'entendre sa mère dire avec compassion : Pauvre enfant !

— Quel âge a-t-il ? demanda M. Edmonstone, revenant à son premier sujet.

— Il est du même âge que Laura ; il a dix-sept ans et demi, répondit madame Edmonstone. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir entendu dire à mon frère, que c'était un plaisir de voir une enfant aussi bien portante que la nôtre, après la chétive petite créature de Redclyffe ?

— Il est devenu un beau et vigoureux jeune homme, dit Philippe.

— Nous devrions l'inviter à venir ici. Qu'en dites-vous, Philippe ? dit madame Edmonstone.

— Certainement, ce serait excellent pour lui. Dans le fait, la mort de son grand-père est arrivée au bon moment. Le pauvre vieillard craignait tant qu'il ne fît des sottises qu'il le tenait…

— Je sais, aussi serré que possible.

— Cette sévérité n'aurait pas convenu à un jeune homme d'un caractère si impatient. Ç'aurait été une expérience dangereuse de l'envoyer au milieu des tentations d'Oxford, après la discipline et la solitude auxquelles il avait été accoutumé.

— Ne m'en parlez pas ! s'écria vivement M. Edmonstone. Il nous faut le diriger le mieux que nous pourrons ; car je suis chargé de lui jusqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans. Son grand-père l'a lié jusqu'à cette époque. Si nous pouvons empêcher qu'il ne fasse des sottises, tant mieux. Sinon, ce ne sera pas notre faute.

— C'est donc vous qui êtes son tuteur ? demanda Charles.

— Ah ! j'en suis bien fâché ! Si votre pauvre père vivait, Philippe, je n'aurais pas tant de souci. Ce ne sont pas les affaires qui me manquent, continua-t-il d'un air plus important qu'embarrassé. Cette grande terre de Redclyffe n'est pas une sinécure, pour ne rien dire du jeune homme lui-même. Mais tout vient à la fois et je ne puis l'empêcher. Maintenant il faut que j'aille parler à mes ouvriers, si je dois partir demain. Venez-vous, Philippe ?

— Merci, je dois m'en retourner bientôt, répondit Philippe ; décidons seulement quand nous partirons.

Quand ils furent d'accord, M. Edmonstone sortit, et Charles reprit :

— N'y a-t-il pas un revenant à Redclyffe ?

— À ce que l'on dit, répondit son cousin ; mais je crois qu'on ne sait pas au juste à qui appartient cette âme en peine. Il y a au-dessus de la porte principale une chambre qu'on appelle la chambre de sir Hugh, mais l'honneur de lui donner ce nom est réclamé par Hugo de Morville, qui assassina Thomas à Becket, et son homonyme, le premier baronnet, qui vivait du temps de Guillaume d'Orange, quand commença la querelle avec notre branche de la famille. En savez-vous l'origine, ma tante ?

— C'était à propos de quelque propriété, répondit madame Edmonstone ; mais je ne connais pas les détails. Les Morville ont toujours été violents et emportés, et la querelle de sir Hugh et de son frère fut continuée de génération en génération, de la manière la plus inexorable. Moi-même je puis me rappeler le temps

où l'on parlait chez nous des Morville de Redclyffe comme d'une famille d'ogres.

— Ce n'était pas tout à fait sans raison, je crois, dit Philippe ; ce pauvre vieillard, qui vient de mourir, a parcouru une étrange carrière. On parle encore de ses duels et de toutes ses folies.

— Pauvre homme ! Il l'a bien payé, dit madame Edmonstone.

— Que s'est-il passé dans cette horrible aventure entre lui et son fils ? dit Philippe. L'a-t-il frappé ?

— Oh ! non. Il y a bien assez de mal sans cela.

— Comment ? demanda Laura.

— Il était fils unique de M. Morville et il perdit sa mère de bonne heure. On l'éleva fort mal et il devint aussi violent et aussi impétueux que M. Morville lui-même ; mais il ne manquait ni de bonté ni de générosité. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il épousa secrètement une jeune fille de seize ans, sœur d'un joueur de violon alors à la mode. Son père en fut fort offensé, et l'on se conduisit de part et d'autre avec une extrême violence. Enfin on persuada au jeune homme de tenter une réconciliation. Il amena sa femme à Moorworth et se rendit à cheval à Redclyffe pour avoir une entrevue avec son père. Malheureusement, celui-ci donnait ce jour-là un dîner de chasseurs et il avait bu. Non-seulement il refusa de voir son fils, mais il employa des expressions offensantes, parlant de le renvoyer à son racleur de beau-frère. Le fils, qui attendrait dans l'antichambre, entendit tout ; il s'élança à cheval et partit au galop. Dans l'obscurité son front heurta une branche, et il fut tué du coup.

— Et sa pauvre femme ? demanda Amable en frémissant.

— Elle mourut le jour suivant, en mettant au monde ce jeune garçon.

— C'est affreux, dit Philippe. Ce funeste événement peut bien avoir réformé M. Morvilie.

— On m'a dit que rien ne peut rendre la stupeur dans laquelle fut plongée cette misérable société de chasseurs, même avant que l'on sût ce qui était arrivé, même avant que le colonel Harewood, qui avait été appelé par les domestiques, pût se résoudre à venir chercher le père. Non, ce n'est pas surprenant qu'il ait été dès lors un autre homme.

— C'est alors qu'il fit appeler mon père, dit Philippe ; mais qui peut l'y avoir fait songer ?

— Vous connaissez la maison du colonel Harewood à Stylehurst ? Il y a plusieurs années, quand les courses de chevaux de Saint-Mildred étaient à la mode, M. Morville, le colonel Harewood et quelques autres hommes de cette espèce, louèrent cette maison entre eux, pour y passer quelque temps chaque année à s'occuper de chevaux. Leurs domestiques se conduisirent d'une manière qui fit beaucoup de mal dans la paroisse, et mon frère fut obligé d'intervenir et de faire des observations. M. Morville se fâcha d'abord, mais ensuite il agit mieux que les autres. Je suppose que la franchise hardie de mon cher frère lui plut, et que celui-ci ne put s'empêcher d'être intéressé par tout ce qu'il y avait de noble dans le caractère de M. Morville. Je ne l'ai vu qu'une fois, et je n'ai jamais rencontré personne qui donnât aussi bien l'idée d'un gentilhomme accompli. Quand son pauvre fils eut atteint l'âge de quatorze ans, il fut placé en pension dans notre voisinage, et il venait souvent à Stylehurst. Après son malheureux

mariage, mon frère le rencontra par hasard à Londres, écouta son histoire, et tâcha d'amener une réconciliation.

— Ah ! dit Philippe, ne vinrent-ils pas alors à Stylehurst ? J'ai un vague souvenir d'un homme fort grand et d'une dame qui chantait.

— Oui, votre père les invita afin de voir ce qu'était sa femme, et il écrivit à M. Morville qu'elle était une vraie enfant, douce, aimable, et qu'on pourrait la former à tout ce qu'on voudrait. Cette lettre n'obtint pas de réponse ; mais, environ dix ou quinze jours après ce terrible accident, le colonel Harewood écrivit à mon frère pour le supplier de venir à Redclyffe, disant que le malheureux père désirait beaucoup de le voir. Il va sans dire qu'il y alla tout de suite, et il m'a dit que jamais, dans toute sa carrière de ministre de l'Évangile, il n'avait vu un homme aussi complétement brisé par la douleur.

— J'ai trouvé un grand nombre de ses lettres parmi les papiers de mon père, dit Philippe. Ces Redclyffe ont certainement des passions ardentes.

— Est-ce alors qu'il fit mon oncle héritier ? demanda Charles.

— Oui ; mon frère ne le voulait pas, mais M. Morville n'eut de repos que quand ce fut décidé. En vain on lui rappela son petit-fils, il ne voulait pas croire qu'il pût vivre ; et, en effet, sa vie ne semblait tenir qu'à un fil. Je me souviens que mon frère me dit avoir été à Moorworth pour le voir, car on ne pouvait songer à l'apporter au château, dans l'espérance de donner au grand-père des nouvelles réjouissantes. Mais il le trouva si faible et si délicat qu'il n'osa pas essayer d'inspirer au vieillard de l'intérêt pour lui.

Ce ne fut que lorsque l'enfant eut atteint l'âge de deux ou trois ans, que M. Morville s'aventura à l'aimer.

— M. Morville était un personnage fort remarquable, dit Philippe. Je n'oublierai pas facilement ma visite à Redclyffe, il y a quatre ans. Il me semble que c'était une scène de roman, plutôt que quelque chose de réel. — Un vieux château, dont les murs d'une couleur rougeâtre étaient vermoulus dans les parties les plus exposées ; une entrée voûtée, tapissée de lierre, une grande cour carrée aux échos sonores, où le soleil ne brillait jamais ; une immense salle et des chambres aux boiseries de chêne, que les bougies ne parvenaient jamais à éclairer ; en un mot, une demeure faite pour des revenants.

— Figurez-vous ce pauvre jeune garçon tout seul dans cette lugubre habitation ? dit madame Edmonstone, je suis bien aise que votre oncle et vous alliez le voir.

— Parlez-nous un peu de lui, dit Laura.

— Il semblait complétement déplacé à Redclyffe, répondit Philippe. Il y avait dans le vieillard un air de profonde et calme mélancolie et une courtoisie parfaite, dénotant ce que les vieux livres appellent un gentilhomme accompli ; en sorte qu'il convenait à son château, comme un ermite à sa cellule. Mais Walter formait un contraste complet avec son entourage : toujours animé, folâtre, jouant mille tours, provoquant les échos solennels par ses cris, ses chants, ses rires. Cela finissait par me fâcher.

— Et comment M. Morville prenait-il tout cela ?

— C'était curieux d'observer Walter lui contant avec animation quelqu'un de ses exploits, riant, se frottant les mains, sautant et

gambadant, sans recevoir plus de réponses que s'il avait parlé à une statue.

— M. Morville n'y prenait donc aucun intérêt ?

— Pardon ; mais à sa manière. Il lui accordait de temps en temps un regard ou un signe qui témoignaient son attention ; mais ses encouragements étaient si peu de chose qu'un enfant moins ardent n'aurait pas continué.

— L'aimiez-vous, à tout prendre ? demanda Laura. J'espère qu'il n'avait pas le caractère violent des Morville. Oh ! vous croyez que oui ? Quel malheur !

— Il a de belles qualités, dit Philippe, mais je crois que son grand-père ne le dirigeait pas bien. Cependant le pauvre vieillard ne pensait qu'à cet enfant et aux moyens de le préserver du mal. Il ne lui permettait pas d'avoir de compagnons de son âge ; il le faisait constamment surveiller et lui demandait compte de ses moindres actions avec tant de rigueur, que je ne comprends pas comment Walter pouvait le supporter.

— Cependant, fit observer Amy, vous nous disiez qu'il ne se gênait pas avec son grand-père !

— Il est vrai, ajouta sa mère, et cela me donnait une idée favorable de son éducation.

— Comme je vous le disais, reprit Philippe, il a beaucoup de franchise et plusieurs belles qualités ; mais c'est un vrai Morville. Je me rappelle un trait qui vous fera voir à la fois ses bons et ses mauvais côtés. Vous savez que Redclyffe est au bord de la mer, dans une situation très pittoresque, avec ses hautes falaises couronnées de bois. Dans une crevasse des plus inaccessibles, à moi-

tié chemin de la mer, il y avait un nid de faucons. En regardant du haut des rochers on pouvait voir les oiseaux entrer et sortir. Que fit maître Walter ? Il descendit ou se laissa glisser là-bas, pour s'emparer du nid. Comment il en revint vivant, c'est ce que personne ne peut comprendre, et son grand-père ne pouvait supporter dès lors la vue de cet endroit. Cependant il en revint avec deux jeunes faucons dans sa poche.

— Voilà un garçon qui a du courage ! s'écria Charles enchanté.

— Il avait à cœur de dresser ces oiseaux. Il bouleversa la bibliothèque pour y trouver quelques vieux livres de fauconnerie, et il les étudia dans toutes ses heures de liberté. Enfin, un domestique ayant laissé une porte ouverte, les oiseaux s'échappèrent. Je n'oublierai jamais la colère de Walter. Sans exagérer il était hors de lui.

— Pauvre enfant ! dit madame Edmonstone.

— Le drôle le méritait bien, dit Charles.

— Rien ne put le calmer : mais, quand son grand-père parut, il fut dompté comme par enchantement. Il baissa la tête, et dit : « Je vous demande pardon ! » M. Morville répondit : « Mon pauvre enfant ! » Et ni l'un ni l'autre n'ajouta un mot. Je ne revis pas Walter de tout le jour. Le lendemain il était sérieux et silencieux. Mais voici la meilleure partie de l'histoire. Deux ou trois jours plus tard, nous nous promenions dans les bois. Soudain, à un coup de sifflet de Walter, nous entendons un bruit dans le feuillage, et voici nos deux faucons, avec leurs ailes coupées, qui se laissent tomber des branches, trop heureux d'être repris. Ils se redressaient fièrement pour être caressés, et leurs yeux jaunes semblaient exprimer l'affection.

— Charmantes créatures ! dit Amable. Votre histoire finit très bien.

— Attendez, ce n'est pas la fin. J'étais surpris de voir Walter si calme : je me serais attendu à des transports de joie. Il rapporta les oiseaux à la maison ; mais la première chose qu'il fit le lendemain matin fut de les envoyer à un fermier des environs pour chasser les oiseaux de ses arbres fruitiers.

— Fit-il ce sacrifice de lui-même ? demanda Laura.

— C'est ce que j'aurais bien voulu savoir. Mais dès qu'on faisait allusion à cet événement, sa figure s'assombrissait, et il aurait été superflu de l'irriter par des questions. — Mais il faut que je m'en aille. Adieu, Amy, j'espère que votre camélia portera une autre fleur avant mon retour. Je suis bien aise d'échapper à l'exposition d'horticulture.

— Adieu, dit Charles, mettez la querelle de famille dans votre poche, pour l'ensevelir dans la tombe du vieux M. Morville, à moins que vous ne vouliez la continuer avec son petit-fils. Ce serait plus romantique et plus intéressant !

Philippe sortit sans entendre la fin de cette phrase ; madame Edmonstone parut mécontente et Laura dit :

— Prenez garde, mon cher frère ! pas de mauvaises plaisanteries.

— Je n'ai que cela pour me distraire, répondit Charles.

— Oui, dit sa mère en le regardant tristement, nous sommes tous heureux de vous voir cette disposition à la gaieté. C'est une

grâce qui nous est accordée pour vous aider à supporter votre état. Mais pourquoi en faire un usage dangereux ?

Charles parut plus impatient que confus.

— Maintenant, dit madame Edmonstone, il faut que j'aille voir ma pauvre petite prisonnière.

— Amy, dit Laura quand sa mère fut sortie, vous avez eu tort d'encourager Charlotte à demeurer ici, quand vous savez combien elle est souvent grondée pour sa curiosité.

— C'est vrai, répondit Amy d'un ton de regret ; mais je n'avais pas le courage de la renvoyer.

— C'est justement ce que dit Philippe ; il ne vous faudrait qu'un peu plus de fermeté pour…

— Allons, Laura, nous n'avons pas besoin des critiques de Philippe. Il y a bien assez de gens dans ce monde qui manquent d'indulgence, sans ma petite Amy. Et s'emparant de la main potelée de la jeune enfant, il s'amusait à la pincer et à la tourmenter.

— Ah ! comme vous vous gâtez l'un l'autre, dit Laura avec un sourire en quittant le salon.

— Et je voudrais bien savoir ce que font d'autre Philippe et Laura ! dit Charles.

— Ils se perfectionnent sans doute, dit Amy avec simplicité, ce qui fit rire Charles de bon cœur.

— Je voudrais bien être aussi sensée que Laura, reprit-elle avec un soupir.

— Quel absurde souhait ! dit Charles, continuant à la tourmenter et à tirer les boucles de ses cheveux.

— Que deviendrai-je sans vous, ma petite sotte ? Chacun pèserait mes plaisanteries avant d'en rire, et je serais encore plus souvent grondé pour en faire de mauvaises.

— Nous avons si peu de différence d'âge, Laura et moi ! reprit Amy un peu tristement.

— Vous êtes bien assez sage pour votre âge, Amy, et Laura l'est beaucoup trop ; aussi je crains sans cesse que la nature ne reprenne ses droits, et ne lui fasse faire quelque grande folie.

— Quelle idée ! s'écria Amable avec indignation. Laura faire une folie !

— Ce qui m'amuserait surtout, continua Charles, ce serait de la voir éprise de ce héros, et Philippe tout à fait jaloux.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille, Charles ?

— Vit-on jamais une jeune beauté qui n'aimât le pupille de son père ?

— C'est vrai ; mais il faut qu'elle vive seule avec un vieux père et sa tante, vieille fille très désagréable.

— Très bien, Amy, vous pourrez jouer le rôle de la tante.

Et comme Laura rentrait dans ce moment, Charles lui annonça qu'aucun héros n'avait jamais manqué de devenir amoureux de la jolie fille de son tuteur.

— Si son tuteur a une jolie fille, dit Laura décidée à ne pas se laisser déconcerter.

— Ah ! vous cherchez les compliments ! dit Charles.

Mais Amable, qui ne voulait pas qu'on tourmentât sa sœur, et qui avait sur la conscience d'avoir perdu beaucoup de temps, se mit au piano pour étudier. Laura retourna à son dessin, et Charles prit en bâillant un journal, tandis que ses traits, qui auraient été beaux si la souffrance ne les eût pâlis et maigris, perdirent peu à peu leur expression animée et un peu satirique pour prendre celle de la fatigue et du mécontentement.

Charles avait dix-neuf ans, et, depuis dix ans, il était atteint d'un mal dans la hanche, qui, en dépit des soins les plus attentifs, lui causait souvent de vives souffrances. Ce mal avait tellement contracté sa jambe qu'il était devenu complètement boiteux, et sa santé était en général assez délicate pour le rendre un objet continuel de soins et d'anxiété. Sa mère avait toujours été pour lui une garde-malade infatigable et dévouée ; elle avait renoncé à tout pour lui, et le veillait jour et nuit. Son père cédait à ses moindres caprices ; et, quant à ses sœurs, il va sans dire qu'elles étaient ses esclaves.

Laura et Amable avaient été sous la direction d'une institutrice jusqu'à l'époque où notre histoire commence. Alors on jugea que Laura était d'âge à être présentée, et l'institutrice ayant quitté la famille, les deux sœurs devinrent les compagnes de Charles au salon. Pendant ce temps, madame Edmonstone, qui avait un talent et un goût particulier pour l'enseignement, s'occupait elle-même de l'éducation de la petite Charlotte.

02

Si les mauvais esprits ont une si belle
demeure, les bons s'efforceront de vivre
avec eux.

Au-dessus du salon était le cabinet de toilette de madame Edmonstone, C'était une grande pièce aux fenêtres cintrées, et l'une des plus agréables de la maison. Aussi n'avait-elle du cabinet de toilette que le nom, et la table de toilette était ornée de curieux vases du Japon. De ce cabinet, on passait d'un côté dans chambre de Charles, et de l'autre dans celle de madame Edmonstone, à qui il servait de petit salon. C'est là qu'elle se tenait pour donner à Charlotte ses leçons, faire ses comptes et sa correspondance, et qu'elle faisait venir les domestiques, quand elle avait à leur parler. Charles y demeurait aussi près d'elle, lorsqu'il n'était pas assez bien pour descendre au salon. Rien de plus confortable que ce boudoir, avec ses larges paravents, couverts de gravures et de caricatures anciennes, sa bibliothèque, ses petites tables, ses fauteuils commodes et le grand canapé du malade. Il n'y avait pas jusqu'à la grille du foyer, dans laquelle le charbon ne brûlât mieux que dans toutes les autres grilles de la maison. Un lundi soir, les volets étant fermés et les rideaux baissés, Charles, enveloppé d'une robe de chambre chinoise, toute couverte de pagodes, était couché d'un côté de la cheminée, tandis que la petite Charlotte était à l'autre coin, accroupie sur un tabouret. Charles n'était pas toujours fort civil envers Charlotte ; elle aussi, étant fort gâtée, avait ses volontés, qui ne s'accordaient pas avec celles de son frère ; elle savait dans l'occasion le taquiner à son tour, mais ce soir-là, ils étaient au mieux ensemble, ayant un intérêt commun.

— Voilà six heures qui sonnent, dit-elle, ils seront bientôt ici. Je voudrais bien que maman me permît de descendre, mais il me faut attendre après le dîner. D'ailleurs Amy m'a recommandé d'être fort tranquille, parce que ce pauvre M. Morville sera trop affligé pour aimer à entendre bavarder. Croyez-vous que vous l'aimerez, Charles ?

— Avant de décider cette question, répondit Charles d'un ton sentencieux, il faut que je voie de quel côté il partage ses cheveux.

— Philippe partage les siens à gauche.

— Alors, il va sans dire que M. Walter Morville partagera les siens à droite.

— Et n'y a-t-il pas quelque horrible histoire sur ces Morville de Redclyffe ? Je l'ai demandé à Laura qui m'a dit de n'être pas si curieuse, ce qui m'a fait comprendre qu'il y avait bien quelque chose ; puis j'ai questionné Amy, mais elle m'a répondu que je n'avais que faire de le savoir.

— Ah ! je voudrais que vous fussiez mieux préparée !

— Quoi ! mon cher frère ! allez-vous me dire tout ?

— N'avez-vous jamais entendu parler d'une querelle de famille, qui se transmît de génération en génération ?

— Oui, dans l'histoire d'Écosse. Il y avait une fois un homme qui fit manger les enfants de son ennemi avec les cochons, et un autre qui coupa sa tête.

— Sa propre tête ?

— Non, celle de son ennemi, et la servit sur la table avec un morceau de pain dans la bouche.

— Bien ! si jamais M. Walter sert, à déjeuner, la tête de Philippe avec un morceau de pain dans la bouche, venez me le dire.

Charlotte tressaillit.

— Charles ! que dites-vous ! Ces choses-là n'arrivent plus !

— Cependant il y a une haine mortelle entre les deux branches de la famille Morville.

— Mais c'est très mal, dit Charlotte effrayée.

— Sans doute.

— Je suis sûre que Philippe ne fera aucune action coupable ; mais comment vont-ils s'accorder ?

— Ce sera notre devoir d'entretenir la paix aussi longtemps que possible.

Àce moment on entendit les roues d'une voiture, et Charlotte s'élança à son poste habituel d'observation, laissant son frère enchanté de l'avoir mystifiée. Elle revint sur la pointe du pied. Papa et M. Morville sont arrivés, mais non pas Philippe ; je ne puis le voir nulle part.

— C'est que vous n'avez pas regardé dans la poche de son cousin.

— Charles, ne vous moquez pas de moi ! Vous ne parlez pas sérieusement.

Le ton inquiet de la petite fille était justement ce qui amusait Charles ; aussi continua-t-il à la tourmenter de la même façon, jusqu'au moment où Laura et Amable arrivèrent en courant avec des nouvelles du jeune étranger.

— Il est arrivé ! s'écrièrent-elles ensemble.

— Très distingué ! dit Laura.

— Très agréable, dit Amy. Et de si beaux yeux !

— Remplis d'expression, ajouta Laura. Oh !...

Cette exclamation fut causée par la voix de son père, qu'elle entendit derrière la porte entr'ouverte.

— Voici notre pauvre Charles, disait-il. Entrez, venez le voir, que nous en ayons vite fini avec les présentations.

Et avant la fin de cette phrase, tous deux étaient dans la chambre, au grand plaisir de Charlotte, que la confusion de ses sœurs divertissait.

— Eh bien ! Charles, mon garçon, comment allez-vous ? Mieux ? Je suis fâché que vous ne soyez pas descendu ; mais je vous amène Walter.

Puis, comme Charles et le nouveau venu échangeaient une poignée de mains, il continua :

— Ce sera un bonheur pour vous, comme je le lui disais, d'avoir un compagnon toujours tout prêt. N'est-ce pas ?

— Je ne suis pas assez déraisonnable pour attendre de qui que ce soit d'être toujours prêt à me tenir compagnie, répondit en

souriant Charles, à qui la physionomie ouverte et l'expression compatissante de Walter arrachèrent un sourire.

Comme il parlait, on entendit gratter à la porte, et Walter n'eut que le temps de s'écrier : Trim ! Trim ! Que je suis fâché ! et l'on vit paraître un magnifique épagneul au brillant manteau noir et blanc, aux oreilles soyeuses, à la queue touffue. On remarquait deux taches fauves au-dessus de ses yeux intelligents, et ses jambes frangées de poils ondulés. Il s'arrêta en branlant la queue à la vue de son maître ; mais, s'apercevant qu'il n'était pas le bienvenu, il prit une attitude suppliante et jeta des regards timides sur la société, tandis que Walter avait l'air fort ennuyé de sa présence.

— Oh ! le bel animal ! Viens donc ici, s'écria Charlotte.

Le chien continuait à regarder son maître en remuant la queue.

— Ah ! j'ai bien pensé que vous auriez à vous repentir de votre complaisance, dit le jeune homme à M. Edmonstone.

— Pas du tout, pas du tout ! Madame Edmonstone aime beaucoup à avoir un chien dans la maison ; n'est-ce pas, Amy ?

Amy, honteuse de sa disposition à laisser échapper des larmes, au souvenir d'un vieux petit terrier, mort peu de temps auparavant, se baissa pour cacher sa figure brûlante, et présenta sa main au chien, qui, enfin, se hasarda à s'avancer, mais toujours en rampant, la queue entre les jambes, regardant son maître, comme pour implorer son pardon.

— Vraiment, est-ce qu'il ne vous ennuiera pas ? dit encore Walter à Charles.

— Moi ! nullement. Viens ici, mon beau chien !

— Eh bien ! voyons, comporte-toi donc en chien raisonnable, puisque tu es venu, dit son maître, et le chien, reprenant l'attitude d'un épagneul élevé, ne se courba plus en forme de virgule, mais s'élança en branlant la queue, fourra son nez dans la main de son maître ; puis, commença à faire connaissance avec le reste de la compagnie. Il sembla remarquer Charles d'une façon toute particulière, et posa ses pattes de devant sur le sofa en le contemplant avec une gravité polie, qui était fort amusante.

— Bien ! mon vieux, dit Charles. Avez-vous jamais vu une pareille robe de chambre ? Êtes-vous satisfait ? Donnez-moi votre patte, que nous nous jurions une éternelle amitié.

— Je suis charmé que nous ayons de nouveau un chien dans la maison, dit Laura.

Et après avoir échangé encore quelques paroles, Walter, suivi de son chien, quitta la chambre avec M. Edmonstone.

— Voilà bien un procédé digne de mon père, dit Charles ; le pauvre garçon aurait autant aimé faire encore douze milles que d'être introduit ici. Vraiment ! si papa veut absolument m'infliger de pareilles robes de chambre, il devrait m'avertir avant de m'amener gens et bêtes pour rire à mes dépens.

— Il est entré dans un mauvais moment, dit Laura. Mes joues cesseront-elles de brûler ?

— Il n'a peut-être pas entendu, ajouta Amy.

— Vous n'avez pas demandé où est Philippe ? dit Charlotte avec un grand sérieux.

— Il est chez son ami Thorndale, d'où il ira à Saint-Mildred.

— J'espère que vous voilà tranquille, lui dit son frère ; et elle eut l'air de ne savoir si elle devait rire.

— Et que pensez-vous de M. Walter ?

— Puisse-t-il seulement être digne de son chien ! répliqua Charles.

— Ah ! dit Laura, bien des hommes ne sont dignes ni de leur chien, ni de leur femme.

— Le docteur Henley en est sans doute la preuve, dit Charles.

— Si Marguerite Morville a pu consentir à l'épouser, on peut à peine dire qu'elle soit trop bonne pour lui. Briser ainsi le cœur de Philippe !

— Ô Laura ! elle ne peut l'avoir brisé, dit Amable.

Laura eut l'air d'en savoir davantage, mais à ce moment leur père et leur mère entrèrent, le premier se frottant les mains, selon son habitude quand il était satisfait, et s'écriant :

— Eh bien, Charles, eh bien, mesdemoiselles, n'est-ce pas un charmant garçon, eh ?

— Un peu petit, dit Charles.

— Eh ! il grandira. Vous savez qu'il n'a pas dix-huit ans ; vous ne pouvez pas vous attendre à ce que tout le monde soit de la taille de Philippe : mais il est charmant. Si vous saviez comme on parle de lui à Redclyffe ! À les entendre, il n'eut jamais son égal, et tous disent la même chose, le ministre, le vieux Markham, tous ! Il avait tant d'égard pour son grand-père ; il a tant de sen-

sibilité, de bonté, et pas le moindre orgueil. Je suis persuadé qu'il vaudra mieux que tous ses ancêtres.

Charles fit un geste d'incrédulité.

— Comment s'accorde-t-il avec Philippe ? demanda. Laura.

— Parfaitement. Je ne pouvais désirer mieux. Philippe est enchanté de lui, et j'ai prévenu Walter tout le long du chemin qu'il aurait un ami précieux dans son cousin, en sorte qu'il est tout disposé à l'estimer.

Charles fit un geste d'étonnement exagéré que son père ne vit pas.

— Je lui ai demandé d'amener son chien ; il voulait le laisser, mais ils avaient l'air de tant s'aimer l'un l'autre, que j'ai trouvé fâcheux de les séparer. Puis j'étais sûr qu'il serait le bienvenu ici, n'est-ce pas, maman ?

— Certainement ; vous avez bien fait.

— Nous aurons aussi son cheval dans peu de jours. Un superbe animal. Tout ce qui pourra le distraire, car il est fort abattu depuis la mort de son grand-père.

On annonça le dîner, et, après que Charles eut exprimé son dégoût pour tous les mets que lui proposait sa mère, qui semblait le supplier d'en agréer quelqu'un, il finit par se résigner à choisir ce qui lui déplaisait le moins, puis on le laissa avec Charlotte, qu'il continua de tourmenter pendant l'espace d'une heure. Au bout de ce temps Amable revint, et Charlotte descendit.

— Hum ! s'écria Charles, voilà encore une des merveilles de mon père.

— Ne vous plaît-il donc pas ?

— Il a quelque chose d'anguleux.

— Mais chacun dit du bien de lui à Redclyffe.

— Comme si l'on n'en disait pas autant de tout héritier qui a plus de terres que de cervelle. Au reste, j'aurais pu tout avaler, excepté cette disposition à adorer Philippe. C'est une feinte de sa part ou l'effet de l'imagination de mon père.

— Ô Charles !

— Est-il probable que, sur l'avis de son tuteur, il soit disposé à recevoir pour Mentor son très sage cousin, son inférieur et son héritier ?

— Cependant M. Thorndale a beaucoup de considération pour Philippe.

— Thorndale est un oison, dit Charles. D'ailleurs son cas est moins incompréhensible, puisque Philippe est un ami de son choix. L'approbation de son père n'a pas réussi à l'en dégoûter, voilà tout ; mais que, sur l'avis d'un tuteur, Morville accepte ce compagnon modèle, auquel il n'avait jamais pensé, c'est tout à fait impossible. Et comment le dîner s'est-il passé ?

— Oh ! son chien est charmant, si intelligent et si bien dressé.

— C'était du maître que je demandais des nouvelles.

— À peine a-t-il parlé, et il tressaillait quelquefois, quand mon père lui adressait soudainement la parole. Il ne peut souffrir d'être appelé M. Morville ; aussi papa lui a promis que nous l'ap-

pellerions simplement Walter, s'il veut agir de même avec nous. J'en suis bien aise, cela est plus amical et le consolera un peu.

— C'est de la compassion perdue, ma chère sœur. Peu d'hommes en ont aussi peu besoin, avec ces terres, ces bruyères pour y chasser ; une entière liberté pour en jouir ! Que de gens changeraient leur sort contre le sien, petite sotte, malgré toute votre pitié !

— Assurément non ! ne fût-ce que pour ces terribles ancêtres !...

— Tout cela est très bien pour donner du relief. Pour moi, j'envie même ce revenant.

— Je crois pourtant que, si vous aviez observé sa figure, vous auriez aussi pitié de lui.

— Je commence à être fatigué de parler toujours de la même personne. Voyons, trouvez-moi quelque chose à lire parmi tout ce fatras.

Amy fit une lecture à Charles, jusqu'à ce qu'on l'appelât pour le thé. À son arrivée on parlait de Philippe, dont Walter ne paraissait pas bien connaître l'histoire. Philippe était fils de l'archidiacre Morville, frère de madame Edmonstone, homme d'un mérite supérieur, qui était mort depuis cinq ans. Il avait laissé trois enfants, Marguerite et Fanny, âgées de vingt-cinq et vingt-trois ans ; et Philippe, qui en avait alors dix-sept. Ce jeune garçon était le meilleur élève de son collège, et très distingué par sa bonne conduite et ses talents ; il avait remporté tous les prix, et pouvait espérer les plus grands succès à l'Université. Il ne vit pas mourir son père, dont la maladie fut trop courte pour qu'on eût le temps

de faire venir Philippe à Stylehurst. L'archidiacre laissa une très petite fortune à partager entre ses enfants ; et, dès que Philippe vit combien la portion de ses sœurs serait minime, s'il continuait ses études si coûteuses, il renonça aux honneurs de l'Université et obtint une commission dans l'armée.

— Quelle noble conduite ! s'écria Walter. Et cependant quel dommage ! car si mon grand-père l'avait su…

— Ah ! j'en suis persuadé, interrompit M. Edmonstone, et je suis sûr que Philippe pensait de même ; mais, sachant que nous ne donnerions jamais notre consentement, il agit de son chef, écrivit à lord Thorndale, et ne dit pas un mot de la chose, même à ses sœurs, avant que ce fût une affaire terminée.

— On lui peut envier un pareil sacrifice, dit Walter, et cependant c'est malheureux !

— Ce fut un acte de pur dévouement, dit madame Edmonstone. Je suis sûre qu'Oxford lui aurait mieux convenu que l'armée.

— Et à présent que voilà la pauvre Fanny morte, et Marguerite mariée, le sacrifice de cette éducation se trouve perdu, dit M. Edmonstone.

— Ah ! reprit madame Edmonstone, il pensait qu'elles demeureraient à Stylehurst, qui aurait continué d'être aussi son chez-lui. C'est grand dommage ; ses talents sont perdus, et il n'aime pas sa profession.

— Ne croyez point cependant qu'il n'ait pas un esprit pratique, reprit M. Edmonstone. Je prends conseil de lui plutôt que de tout autre, surtout en ce qui concerne les chevaux, et j'entends parler

de tous côtés de son bon sens et de l'excellent usage qu'il en fait avec les autres jeunes gens.

— Vous devriez parler de M. Thorndale, papa, dit Laura. Ah ! c'est cela qui fait honneur à Philippe ; puis il est notre voisin, ou du moins son père.

— Vous connaissez lord Thorndale ? demanda madame Edmonstone.

— Je l'ai vu une fois aux sessions, répondit Walter ; mais il demeure de l'autre côté de Moorworth, et nous ne nous voyons pas.

— Ce jeune homme, James Thorndale, le second fils, était le camarade de Philippe. Celui-ci le tira de quelque mauvaise affaire ; lord Thorndale lui en fut très obligé, l'invita à passer quelque temps chez lui, et le prit en amitié. C'est par lui que Philippe a obtenu sa commission, et lord Thorndale a placé son fils dans le même régiment, pour que Philippe eût l'œil sur lui. Il est à présent à Broadstone ; il est devenu un jeune homme très comme il faut. Nous l'aurons à dîner un de ces jours, n'est-ce pas, maman ? Et Maurice aussi ? C'est un jeune Irlandais, un de mes cousins, un bon garçon au fond : mais quelle tête ! J'ai persuadé à son père qu'il ne pouvait faire mieux que de le placer dans le 19. Il n'y a rien de tel qu'un ami sensé et un bon exemple, lui dis-je ; et Kilcoran a suivi mon avis, comme toujours. Je ne pense pas qu'il le regrette ; Maurice n'a pas fait de folies dernièrement.

— Ô papa ! s'écria Charlotte ; il a loué un cheval il y a peu de temps, et lui et M. Gordon ont voulu voir lequel arriverait le plus vite, et le cheval de Maurice, Tasthill, en s'abattant, s'est couronné.

— Voilà un de ses exploits, dès que je tourne le dos, dit M. Edmonstone.

Là-dessus, la famille entra dans une discussion d'affaires domestiques, sans faire plus longtemps attention à son hôte silencieux.

03

— Quel usage ferai-je de lui ? se disait Charles en examinant Walter Morville, assis auprès de la table, un livre à la main.

Il avait la tournure d'un jeune homme qui grandit encore ; étant fort mince, il semblait plus grand qu'il ne l'était réellement. Il paraissait fort actif, et, quoiqu'il fût assis au fond de son fauteuil, il n'y avait pas de nonchalance dans son attitude. Il n'était pas beau, mais il avait des yeux remarquables, des cils longs et noirs, des sourcils bien dessinés ; ses cheveux étaient beaucoup plus clairs, longs, soyeux et ondulés. Il avait le teint naturellement blanc, comme on pouvait le reconnaître dans le haut du front ; mais le reste de sa figure, ainsi que ses mains, bien formées, était brûlé par le soleil et l'air de la mer ; les couleurs de la santé brillaient sur ses joues.

— Quel usage ferai-je de lui ? se disait Charles. Il ne sera bon à rien, si cela continue de la sorte ; il tient là un livre plus sérieux que je n'en ai jamais vu tenir à Philippe lui-même un jour ouvrable. On l'a si bien puritanisé, qu'il n'est plus bon à rien. Mais je ne m'en inquiéterai plus.

Charles essaya de lire ; puis, relevant les yeux :

— C'est inutile ! Je ne puis m'empêcher de penser à lui. Cette expression calme et paisible contraste singulièrement avec ces traits brunis par le soleil et avec ces yeux où brille encore tout le feu des Redclyffe.

Madame Edmonstone entra dans ce moment, et jeta un regard autour de la chambre, comme pour chercher une occupation pour son hôte. À la fin, elle lui proposa une partie d'échecs avec Charles. Celui-ci adressa à sa mère un coup d'œil qui signifiait que ni l'un ni l'autre ne s'en souciaient ; mais elle était accoutumée à l'obliger malgré lui, espérant qu'il lui en saurait gré plus tard. Charles était très fort aux échecs, et il rencontrait rarement un adversaire qui jouât assez bien pour que la partie l'intéressât véritablement. Mais Walter se trouva bien supérieur à ses adversaires accoutumés, et suivait une marche hardie, qui obligeait Charles à être toujours sur ses gardes ; enfin il se laissa surprendre et fut en échec et mat. Aussi sa mauvaise humeur s'évapora, et dès lors ils firent une partie chaque jour, quoique Walter n'eût pas l'air d'y tenir autrement que pour faire plaisir à Charles.

Livré à lui-même, Walter passait son temps à lire ou à se promener seul dans les environs. Il aimait à s'asseoir avec un livre dans les profondes embrasures des fenêtres du salon ; mais quelquefois, quand elles s'y attendaient le moins, les jeunes filles s'apercevaient que ses yeux pénétrants observaient, avec un air d'intérêt, tantôt Amable, soignant ses fleurs ou rendant quelque service à Charles, tantôt Laura dessinant, écrivant ou s'efforçant de mettre un peu d'ordre dans les piles de livres et de journaux sous lesquels son frère semblait comme écrasé : tâche vaine, car il avait toujours besoin de ceux qu'elle avait éloignés de sa portée.

Laura et Amable étaient toutes deux bonnes musiciennes ; la première, surtout, chantait et jouait très bien du piano. La première fois que l'on fit de la musique après l'arrivée de Walter, chacun fut frappé du plaisir qu'il parut éprouver. Peu à peu il s'aventura plus près du piano, quand les jeunes filles étudiaient, et enfin il joignit à leur chant quelques notes si mélodieuses, que Laura, se retournant avec surprise, lui dit :

— Vous chantez mieux que nous !

Il rougit.

— Je vous demande pardon, dit-il, c'était sans y penser, car je ne suis pas musicien.

— Vraiment ? dit Laura avec un sourire d'incrédulité.

— Il faut donc que vous ayez l'oreille bien musicale : essayons encore cette voix.

Les deux sœurs furent de nouveau charmées et surprises, et Walter parut aussi content que l'est tout homme qui vient de découvrir qu'il possède une faculté qu'il ne connaissait pas. Ce fût son premier mouvement de joie ; Laura et sa mère furent d'avis qu'il lui serait bon de faire beaucoup de musique et de cultiver cette belle voix. Déjà tous s'intéressaient à lui, à cause de la complaisance qu'il montra pour Charles, dès qu'il eut compris le genre d'assistance dont il avait besoin ; on était touché de sa douleur muette, qui montrait combien il avait été attaché à son grand-père.

Le premier dimanche, après son arrivée, madame Edmonstone, entrant au salon vers cinq heures et demie, le trouva seul, assis auprès du feu avec son chien à ses pieds. Il se leva subite-

ment à son entrée ; elle lui demanda s'il était demeuré dans cette obscurité depuis son retour de l'église.

— Je n'avais pas besoin de lumière, répondit-il avec un profond soupir, et, comme elle ranimait le feu presque éteint, la clarté soudaine révéla des traces de larmes sur la figure du jeune homme. Elle aurait voulu le consoler et lui dit :

— C'est un moment propre à la réflexion qu'un dimanche à l'entrée de la nuit.

— Oui, répondit-il, il y a si peu de temps…

Et il s'arrêta court.

— Vous étiez si peu préparé !

— Je ne l'étais pas du tout. Ce même jour, dans la matinée, il s'était occupé d'affaires avec Markham, et jamais ses idées n'avaient été plus claires.

— Étiez-vous auprès de lui quand il s'est trouvé mal ? lui demanda madame Edmonstone, qui vit que de parler le soulageait.

— Non, Madame ; c'était un instant avant le dîner. J'avais été chasser, et en rentrant je passai dans la bibliothèque pour lui dire d'où je venais. Il était bien alors, car il me parla, mais, comme il faisait sombre, je ne vis pas sa figure. Je ne mis pas dix minutes à ma toilette, mais, quand je redescendis, il s'était affaissé dans son fauteuil. Je vis tout de suite que ce n'était pas le sommeil, — je sonnai, — et, quand Arnaud entra, nous vîmes ce qui en était.

Ici la voix manqua au jeune Walter.

— Reprit-il connaissance ?

— Oui, c'est une consolation pour moi, reprit Walter. Après avoir été saigné, il sembla s'éveiller un peu. Il ne put ni parler, ni faire aucun mouvement, mais il me regarda… Sans cela… je ne sais ce que j'aurais fait.

Ces derniers mots furent suivis d'un torrent de larmes, qu'il ne put retenir, et, comme il se détournait pour les cacher, il vit couler aussi celles de madame Edmonstone.

— Vous aviez grande raison de lui être si attaché, dit-elle, dès qu'elle put parler.

— Oh oui ! Et après un long silence il reprit : Il était tout pour moi, tout, d'aussi loin qu'il me souvienne. Je n'ai jamais senti la perte de mes parents. Je ne puis exprimer l'intérêt qu'il prenait à mes plaisirs, à mes projets ; comme il me surveillait, comme il s'inquiétait pour moi, avec quelle patience il me supportait.

Walter parlait d'une voix saccadée, et avec tant de sentiment, que madame Edmonstone en était profondément émue, sachant que M. Morville l'avait traité fort sévèrement ; elle avait grand'pitié de ce jeune homme, qui avait perdu toute sa famille en perdant son aïeul.

— Quand la première douleur, causée par cette séparation inattendue, sera calmée, dit-elle, vous aimerez à vous rappeler cette affection que vous saviez si bien apprécier.

— Si seulement j'avais su l'apprécier ! s'écria Walter, mais j'étais souvent impatient, insouciant, sans égards pour lui, rebelle même… Oh ! que ne donnerais-je pas pour être encore sous sa dépendance !

— C'est ce que nous éprouvons tous après une perte semblable, dit madame Edmonstone ; mais vous avez le bonheur de savoir que vous étiez toute sa consolation.

— J'aurais dû l'être.

Elle savait que sa conduite envers son grand-père avait toujours été celle d'un enfant affectionné et dévoué, et elle essaya d'en dire quelque chose ; mais il ne voulut pas l'entendre.

— Ah ! Madame, répondit-il, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit de moi là-bas. Ils me vanteraient de même, quand j'aurais mille défauts !

Un silence suivit ces paroles, et, comme madame Edmonstone méditait quelques consolations nouvelles, Walter s'approcha d'elle tout à coup et lui dit avec chaleur :

— J'ai une demande à vous faire… c'est une grande faveur… mais, vous m'ayez enhardi. Vous voyez comme je suis seul, et vous savez combien peu je puis me fier à moi-même : seriez-vous assez bonne pour vous charger de moi… pour recevoir mes aveux, et m'avertir de mes fautes, aussi franchement que si j'étais Charles ? Je sais que c'est demander beaucoup ; mais vous ayez connu mon grand-père, et c'est en son nom…

Elle lui tendit la main, et répondit en pleurant :

— Je vous promets de faire ce que vous me demandez, si j'en vois l'occasion.

— Je puis donc compter que vous m'avertirez quand je m'animerai trop ; et surtout quand je me fâcherai ? Merci ; vous ne savez pas le bien que me fait cette promesse !

— Mais vous avez tort de dire que vous êtes seul. Vous êtes de notre famille à présent.

— Oui, depuis que vous m'avez accordé la grâce que je vous ai demandée, répondit Walter, et, pour la première fois, elle fit attention au charme de son sourire, qui semblait éclairer toute sa physionomie. Cela seul aurait suffi pour lui gagner les cœurs.

— Je vous regarderai un peu comme un neveu, ajouta-t-elle avec bonté ; mon frère me parlait si souvent de vous !

Walter s'écria :

— L'archidiacre Morville a toujours eu mille bontés pour moi. Je me le rappelle à merveille.

— Ah ! je voudrais bien…

Madame Edmonstone s'arrêta, et ajouta seulement :

— De tels souhaits ne nous sont pas permis… et Philippe ressemble beaucoup à son père.

— Je suis bien aise que son régiment soit près d'ici, car je désire le connaître mieux.

— Vous l'avez déjà vu à Redclyffe ?

— Oui, répondit Walter, en rougissant un peu ; mais j'étais alors un véritable enfant, fort peu raisonnable et très obstiné. Je suis bien aise de le rencontrer de nouveau… Comme il a bonne façon !

— Nous sommes très fiers de lui, dit madame Edmonstone en souriant. Je ne crois pas qu'il ait donné une heure d'inquiétude à sa famille, depuis sa naissance.

La conversation fut interrompue par le bruit des béquilles de Charles, qui traversait lentement l'antichambre. Walter s'élança pour l'aider à se placer sur le canapé ; puis, sans rien dire, il se hâta de quitter le salon.

— Maman en tête à tête avec le silencieux ! s'écria Charles.

— Je ne vous dirai pas tout le bien que je pense de lui, dit-elle en sortant à son tour.

— Hum ! se dit Charles. Cela signifie que Madame ma mère est enchantée de lui ; et, connaissant mon mépris pour les héros, elle craint sans doute que je ne rie d'elle, ou que je prenne ce nouveau venu en aversion. Je suis toujours bien aise quand Philippe est absent, et, si seulement on pouvait cesser d'entendre chanter ses louanges, on aurait ici quelque repos. Si je croyais que son cousin fût aussi une perfection, je ne me soucierais plus du tout de lui. Mais non ; il n'a pas pour rien ces yeux de faucon !

Depuis ce jour les yeux de faucons brillèrent avec plus d'éclat ; Walter parut prendre quelque intérêt à ce qui se passait autour de lui. Il y eut un jour à Hollywell une petite réunion de jeunes personnes du voisinage. On riait, et l'on disait mille folies autour de Charles. Walter, assis un peu à l'écart, écoutait en silence : Laura, profitant du bruit, lui dit à demi-voix :

— Vous ne trouvez pas cela bien sensé ?

Et comme il avait l'air d'hésiter à répondre :

— Parlez sans gêne ; Philippe et moi, nous sommes assez d'avis que c'est dommage de perdre le temps à rire et à dire des folies.

— N'est-ce, en effet, que des folies ?

— Écoutez… non ! c'est trop absurde.

— Dire des folies doit être une excellente chose, puisque cela rend si heureux, répondit Walter. Regardez-les ; n'est-ce pas comme… non pas comme un tableau, qui n'a pas de vie, mais comme un songe, ou peut-être comme une scène de théâtre.

— N'avez-vous jamais assisté à pareille assemblée ?

— Non, je n'ai jamais assisté qu'à des visites de cérémonie, où chacun était raide et parlait tour à tour. La conversation ne roulait guère que sur la politique, et j'étais toujours bien aise que ce fût fini, afin de remonter à cheval. Mais cette réunion de jeunesse, c'est plutôt comme un vol de corneilles ou d'oiseaux de mer sur la grève.

Chaque jour on s'apercevait davantage que Walter avait naturellement une surabondance de vie et d'ardeur, comprimée jusque-là par son existence solitaire. Il faisait toutes ses confidences à madame Edmonstone, et l'entretenait, avec la vivacité d'un enfant, de tout ce qui l'intéressait. Il lui apportait son livre pour lui faire remarquer les passages qui lui avaient plu ; il lui parlait des affaires de Redclyffe, et lui montrait les lettres de Markham, l'intendant. Sa tête était remplie de son cheval Deloraine, qui allait arriver, sous la conduite d'un groom, et il y avait des consultations sans fin sur les moyens de transport. M. Edmonstone était presque aussi préoccupé que lui de cette grande affaire. Walter ne se familiarisa pas aussi vite avec les jeunes gens qu'avec les parents ; mais sa bonne humeur croissait de jour en jour. On l'entendait se promenait, en sifflant, dans le jardin, et Trim, au lieu de marcher gravement derrière lui, gambadait

maintenant, le tirait par son habit, et mettait en train des parties, que Charles et Amable considéraient avec délices, des fenêtres du salon. Walter sautait, courait, roulait son chien par terre, lui tirait la queue, les pattes ou les oreilles, riait à ses culbutes et à ses bonds, tandis que l'animal, feignant de mordre, avait lui-même l'air de rire avec ses yeux intelligents et sa gueule rouge et noire. Charles trouvait un plaisir véritable à exciter le joyeux rire de Walter. Il n'y réussissait pas cependant lorsque, dans ses plaisanteries, il faisait allusion à quelqu'un des romans modernes, dont Walter ne connaissait aucun. Un matin Charles voulut décidément l'examiner à ce sujet, et lui demanda s'il avait beaucoup lu ?

— Pas beaucoup d'auteurs modernes, répondit-il.

— Mais vous connaissez les anciens, dit Laura.

— Je n'avais rien d'autre à lire.

— Rien d'autre que de vieux livres ! s'écria Amable avec un mélange d'étonnement et de pitié.

— Sanchoniathon, Manethon, Bérose et Ocellus Lucanus ! répondit Walter en souriant.

— C'est comme Philippe, dit Laura ; il a vécu avec les auteurs classiques, au lieu de perdre son temps avec les futilités modernes.

— Il a eu tout le loisir, dit Charles, de concentrer son attention sur l'étude du chevalier Grandisson.

— Comment serait-il possible, dit Walter, d'avoir quelque sympathie pour un homme si satisfait de lui-même ?

— Comment, en effet ? reprit Charles ; n'est-il pas vrai, Laura ?

— Je n'ai jamais lu le chevalier Grandisson, répondit Laura, qui soupçonnait quelque malice.

Charles poursuivit :

— Quel est, pour vous, l'idéal d'un héros ?

— Le voici, dit à demi-voix Amy, en rougissant de sa malice, comme Philippe Morville entrait dans le salon.

Après les premiers compliments, Laura lui demanda des nouvelles de sa sœur, qu'il avait été voir, puis elle lui dit qu'il en étaient justement à parler de l'avantage d'étudier peu d'auteurs, mais de choisir les meilleurs.

— C'est vrai, dit Philippe. J'ai été souvent surpris de voir combien les gens connaissent peu Shakespeare lui-même ; et je crois que c'est la faute de tout ce fatras bon marché dans lequel voilà Charles presque enseveli.

— Oui, dit Charles, et qui feuillette ce fatras, au commencement de chaque mois ? Sans doute un pilote, dont Laura suit seule les directions.

— Laura les suit-elle ? demanda Philippe d'un ton satisfait. Je me suis fait lire par elle le passage de Dombey qui doit toucher le plus le cœur d'une femme. Je voulais voir seulement si elle continuerait pour elle-même cette lecture… C'était l'endroit où il est question du petit Paul. Eh bien ! croiriez-vous qu'à l'heure qu'il est elle ne sait pas encore s'il est mort ou vivant !

— Je ne puis dire que je ne sache pas s'il est mort ou vivant, répondit Laura, car je trouvai un jour Amy dans un état dont je fus alarmée ; elle était tout en larmes dans la serre ; mais, quand j'ai su qu'il n'était question que du petit Paul, cela m'a rassurée.

— Je voudrais que vous fissiez cette lecture, dit timidement Amy en regardant Walter.

— Très bien, Amy, dit Charles ; opposition ouverte envers Philippe !

— Mais Philippe n'a pas dit positivement qu'il y eût du mal à lire cet ouvrage.

— Non, dit Philippe. Ces sortes de livres font réfléchir, et je ne pense pas qu'ils puissent faire du mal à une personne armée de la vérité.

— C'est-à-dire donc que Laura et Walter ont notre gracieuse permission de lire Dombey.

— Quand Laura sera enrhumée, ou qu'elle aura mal aux dents.

— Et moi ? demanda Walter.

— Ce serait dommage de commencer par Dickens, tandis qu'il y a tant d'autres romans, d'un ordre plus élevé, qui seront tout aussi nouveaux pour vous. Je suppose que vous ne savez pas l'italien ?

— Non, répondit brusquement Walter, en fronçant le sourcil.

Philippe continua.

— Si vous le saviez, je ne vous conseillerais pas la traduction de I promessi Sposi, l'un des meilleurs ouvrages qui existent.

Vous l'avez en anglais, si je ne me trompe, Laura ?

Laura alla chercher le volume ; Walter se disposait à le prendre, avec un remercîment forcé et un air de contrainte, quand Philippe saisit le premier volume, et, le feuilletant rapidement :

— Je ne puis supporter ceci, dit-il. Où est l'original ?

On le trouva bientôt ; et Philippe, l'ouvrant à la belle histoire de Fra Cristoforo ; se mit à la traduire couramment, avec un choix d'expressions qui fit bientôt cesser les critiques de Charles. Walter, qui n'avait d'abord prêté qu'une attention forcée, fut entièrement absorbé, son front contracté s'éclaircit, un vif intérêt se peignit dans ses yeux ; son expression s'adoucit, et, lorsqu'il arriva à l'endroit où Fra Cristoforo humilié, reçoit il pane del perdono, des larmes s'échappèrent des yeux du jeune homme.

Le chapitre était fini, et, avec une exclamation contenue d'admiration, il se joignit aux autres pour prier Philippe de continuer. Cette histoire, lue de cette manière, fit une impression toute nouvelle sur Laura et sur Amy, qui l'avaient déchiffrée avec peine à leur leçon d'italien, et sur Charles, qui n'avait que parcouru la traduction, en cherchant les plaisanteries de Don Abbondio. Ainsi, entre la lecture et la conversation, la matinée se passe fort agréablement.

Àgoûter, M. Edmonstone invita Philippe à venir passer un jour ou deux à Hollywell : il accepta pour la semaine suivante.

— Je prierai Thorndale de m'amener dans sa voiture, ajouta-t-il, si vous voulez lui donner à dîner.

— Certainement, dit M. Edmonstone. Nous en serons enchantés. Nous parlions de l'inviter, il y a deux ou trois jours, n'est-ce pas, maman ?

— Merci ; il n'aime rien autant qu'un dîner de famille, dit Philippe, en appuyant sur ces derniers mots et en regardant sa tante.

Àce moment, un laquais entra et dit :

— Le domestique de monsieur Walter est arrivé avec le cheval de monsieur.

— Deloraine est arrivé ! s'écria Walter. Où est-il ?

— À la porte, Monsieur.

Walter s'élança hors de la chambre, et monsieur Edmonstone le suivit, mais un instant après il revint.

— Madame, ne voulez-vous pas venir aussi ? Philippe, vous n'avez jamais vu Deloraine !

Puis il sortit en courant, et les autres personnes le suivirent. Elles arrivèrent justement pour voir l'air joyeux et cordial avec lequel William, le groom, recevait la salutation de son jeune maître, et la joie de Walter, du chien et du cheval, heureux de se retrouver ensemble. Walter ne pouvait d'abord penser à autre chose qu'à écouter les détails du voyage ; puis il se retourna pour faire admirer à ses amis ce magnifique animal, dont son grand-père lui avait fait présent au dernier anniversaire de sa naissance. Les dames le louèrent avec plus de sincérité que de connaissance de cause. Les éloges des messieurs montrèrent plus de science ; Philippe, en sa qualité de connaisseur, ne put faire autrement que de trouver quelques défauts à critiquer. Walter fronça de

nouveau le sourcil, et l'on put voir dans ses yeux que ces remarques le blessaient, moins à cause du cheval, que parce que c'était un cadeau de son grand-père ; mais il ne dit rien, et suivit monsieur Edmonstone dans l'écurie pour voir l'animal installé. Philippe demeura dans le vestibule avec les dames.

— Ainsi, je vois que vous avez abandonné le monsieur, dit-il à Laura.

— Oui, répondit madame Edmonstone, cela lui fait plaisir ; il semblait d'abord si triste et si isolé !... Nous sommes bien aises de lui faire sentir que nous le regardons comme un membre de la famille.

— Vous vous accordez donc assez bien ?

Toutes répondirent à la fois :

— À merveille !

— Il est si amusant, ajouta Charlotte.

— Il chante si bien, dit Amable.

— Il a tant de droiture, dit madame Edmonstone.

— Tant d'instruction, dit Laura.

Puis elles recommencèrent :

— Il joue très bien aux échecs, dit Amable.

— Son chien est charmant, dit Charlotte.

— Il est si prévenant pour Charles, dit madame Edmonstone en retournant au salon auprès de son fils.

— Papa dit qu'il aura des qualités pour lui et tous ses ancêtres, dit Amable.

— Sa voix, oh ! sa voix ! dit Laura.

— Philippe, dit Charlotte avec un grand sérieux, il faut que vous tâchiez de l'aimer.

— Tâcher ! petite impertinente, dit Philippe en souriant. Pourquoi ne l'aimerais-je pas ?

— J'étais sûre que vous tâcheriez.

— Cela vous sera-t-il difficile ? demanda Amable. Mais, Philippe, ce que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer, c'est sa voix.

— Je n'en ai jamais entendu de pareille, ajouta Laura ; si pure et si puissante, et en même temps si douce dans les notes basses. Puis il a l'oreille si juste ! Il est vraiment très bien doué pour la musique.

— Ah ! il a hérité cela, répondit Philippe, avec un ton de compassion.

— L'en plaignez-vous ? demanda Amy en souriant.

— Pas d'étourderie ! dit Philippe ; je ne vous conseille pas de trop vanter ce talent devant le monde ; cela rappellerait ce qu'était sa mère.

— Maman n'est pas de votre avis là-dessus, dit Amy. Elle lui conseille de cultiver ce talent, de prendre des leçons. Aussi, l'autre jour, quand M. Radfort est venu nous donner la nôtre, elle a prié Walter d'essayer de chanter la gamme. Je n'ai jamais rien

vu d'aussi amusant que la surprise du vieux M. Radfort ; cela me rappelait la leçon de musique de la Fille du Régiment ; enfin il était dans le ravissement, et il va donner des leçons à Walter.

— Vraiment ?

— Mais, demanda Laura, si votre mère avait été la fille d'un artiste, auriez-vous honte, je vous prie, d'avoir hérité de son talent ?

— En vérité, Laura, répondit Philippe, il me serait aussi difficile de dire ce que j'aurais fait si ma mère avait été une autre personne, que de dire ce que j'aurais fait si j'avais eu du talent pour la musique.

Àce moment madame Edmonstone fit avertir ses filles de se préparer pour l'accompagner à la promenade. Elle voulait aller à East-Hill, et profiter de la compagnie de Philippe qui allait du même côté.

Philippe et Laura marchaient un peu en avant, et Laura désirait vivement connaître à fond l'opinion de son cousin sur Walter.

— Je suis sûre que, sous plusieurs rapports, il est digne d'être aimé, dit-elle.

— Certainement. Mais ce n'est pas là un grand éloge. On ne parle pas avec autant de réserve des gens que l'on aime tout à fait.

— Ainsi, il ne vous plaît pas ?

Philippe répondit par une citation :

Celui qui a élevé un jeune lion
Chez lui, d'une main nourricière,
Le trouve d'abord un élève docile,
Soumis au commandement.

— Vous l'appelez un jeune lion ?

— Il y a quelque chose du lion dans ces yeux qui s'enflamment si vite et dans ce front qui se contracte. Il écoute un avis avec si peu de patience, il y a tant de véhémence dans toutes ses actions, que je ne puis en être satisfait. Ce n'est pas que je sois prévenu contre lui, car j'admire sa candeur, la chaleur de son âme et son désir de faire ce qui est bien ; mais, d'après ce que j'ai vu, je ne crois pas qu'il ait un caractère formé, ni qu'il soit maître de lui et capable de se contenir.

— Il paraît avoir été fort attaché à son grand-père, qui fut pourtant bien sévère. À peine commence-t-il à se consoler un peu.

— Oui, il est très affectueux. C'est presque un malheur pour un jeune homme qui n'a pas de famille. Il tenait très bien sa place à Redclyffe. Cependant, c'est heureux pour lui qu'il ait quitté ce séjour, où chacun fait de lui son idole. On l'aurait bientôt gâté.

— Ce serait grand dommage qu'il tournât mal.

— Oui, car il a de grandes qualités ; et ce sont justement de ces qualités qu'on regarde trop facilement comme des compensations suffisantes à de graves défauts. On n'a jamais dit que personne dans sa famille, excepté peut-être ce malheureux vieux seigneur Hugh, ait manqué de franchise ou de générosité. C'est pourquoi ces vertus-ci ne suffisent pas à me rassurer. Remarquez

cependant que je suis loin de le condamner, je suis juste ; seulement je ne me fie pas à ce caractère avant de l'avoir vu à l'épreuve.

Laura ne répondit rien ; elle était déconcertée. Cependant il y avait dans les paroles de Philippe tant de justesse et de réserve, qu'il était impossible de les contredire ; elle était d'ailleurs flattée qu'il voulût bien se confier en elle, lui si sensé et si prudent ! Mais quel malheur pourtant, si Walter justifiait ses doutes ! Ils marchèrent ainsi pendant quelque temps, plongés dans ce profond silence qui est le gage le plus certain d'une grande intimité. Laura fut la première à le rompre, parce qu'elle remarqua une expression de tristesse sur la figure de son cousin.

— À quoi pensez-vous, Philippe ?

— À Locksley-Hall. C'est une folie, j'en conviens, mais c'est la vérité.

— À Locksley-Hall ! Je croyais que c'était à Stylehurst que vous étiez en imagination.

— Oui, mais l'un mène à l'autre.

— Vous avez sans doute été à Stylehurst pendant votre séjour à Saint-Mildred ? Marguerite vous y a-t-elle accompagné ?

— Marguerite ! Oh non ! Elle est trop occupée de sa société de lecture, de ses soirées et de tous ses comités.

— Et que dites-vous du docteur ?

— Je l'ai vu le moins possible, car je suis toujours plus persuadé qu'il ne sait pas ce que c'est que la conversation.

Philippe soupira. Puis il reprit :

— Non, mon seul plaisir, à Saint-Mildred, est d'aller à Stylehurst à travers les bruyères. Je suis toujours bien aise de quitter ce tumulte de causeries, de nouvelles, de cancans, pour cette paisible scène d'automne, ces feuilles jaunies qui tombent doucement, comme autrefois, et l'atmosphère silencieuse du cimetière encore vert.

— Des cancans ! répéta Laura. Sûrement pas avec Marguerite ?

— Le cancan littéraire et scientifique est mille fois pire que le cancan vulgaire et sans prétention.

— Je suis bien aise, que vous fussiez si près de Stylehurst. Comment est la femme du vieux marguillier ?

— Très bien. Courant toujours avec ses sabots et plus alerte que jamais.

— Avez-vous été dans le jardin ?

— Oui ; le lierre de Fanny a entièrement couvert le mur du sud, et l'acacia est devenu si grand, que j'aurais voulu qu'on l'émondât. Le vieux Will ne veut toucher à rien, et le conserve religieusement.

Ils continuèrent à s'entretenir sur la maison des parents de Philippe, jusqu'à ce que sa physionomie eût perdu la sombre expression du censeur pour prendre celle d'une douce mélancolie.

04

— Vous êtes seuls ! J'en suis bien aise, s'écria Walter, en entrant précipitamment dans le salon.

— Pourquoi ? demanda Charles.

— Je croyais arriver trop tard, et je suis content de voir que personne ne soit encore venu, et que monsieur et madame Edmonstone ne sont pas descendus.

— Où donc avez-vous été ?

— Je me suis égaré en montant sur la colline. Il me semblait avoir ouï dire qu'on apercevait la mer de là-haut.

— Et ne pouvez-vous exister sans voir la mer ?

Walter se mit à rire.

— Sans elle, répliqua-t-il, tout semble morne. On dirait la nature emprisonnée dans des murailles d'arbres et de collines, et privée de la vie que lui donnent le murmure et le mouvement continuel de l'Océan.

— Puis vous devez regretter vos beaux rochers ? dit Laura.

— Je voudrais que vous vissiez le Shag-stone ! C'est un îlot rocailleux, doucement incliné d'un côté, taillé à pic de l'autre, et toujours couvert d'écume. Du plus loin que vous l'apercevez, vous voyez toujours cette écume blanche, allant et venant, comme un point brillant, comme la lumière dans l'œil.

— Écoutez ! une voiture.

— Le jeune homme et son compagnon, dit Charles.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? dit Laura ; pour qui prendrait-on M. Thorndale ?

— Certainement pas pour le valet de Philippe, si, comme on dit, jamais grand homme n'en fut un pour son valet de chambre.

M. Thorndale était un personnage sur le compte duquel il y avait peu de chose à dire. Très comme il faut, d'agréables manières, point sot, joli garçon, distingué même, et l'on était toujours surpris qu'il fît, avec tout cela, si peu d'impression.

Un coup de cloche, à la porte d'entrée, se fit entendre bientôt après l'arrivée des nouveaux venus.

— Encore ? demanda Philippe en regardant Laura d'un air mécontent,

— Hélas oui ! dit Laura en le prenant à part.

— Un dîner de famille, à la manière de mon oncle. Je voudrais n'avoir pas amené Thorndale. Laura, que faut-il faire pour empêcher Amy et les jeunes Harper de chuchoter ensemble comme toujours ?

— Mettre en train quelque jeu, dit Laura.

Il fit un signe approbatif, mais ils ne purent en dire davantage, parce que M. et madame Edmonstone entrèrent, suivis bientôt d'autres invités.

Parmi eux se trouvait Maurice de Courcy, jeune Irlandais, qui ne songeait qu'à rire, et que son cousin, M. Edmonstone, aimait beaucoup ; deux demoiselles Harper, filles de l'ancien ministre,

bonnes personnes, mais assez ordinaires ; le docteur Mayerne, qui était le médecin de Charles et le vieil ami de la maison, puis le vicaire actuel, M. Ross, et sa fille Mary.

Mary Ross était la plus intime amie des jeunes Edmonstone, quoiqu'elle eût vingt-cinq ans et continuât de les considérer comme des enfants. Elle avait perdu sa mère dès son bas âge, et madame Edmonstone s'était toujours intéressée à elle, la voyant grandir seule au milieu de tous ses frères aînés. Elle n'avait jamais été jeune fille ; jusqu'à l'âge de quatorze ans, ce fut un petit garçon ; après, elle devint une femme. Depuis cette époque de transition elle n'avait changé en rien, et avait conservé les mêmes affections, les mêmes goûts, les mêmes occupations. Son père était le monde entier pour elle, et lui plaire son seul désir ; ses frères étaient ses camarades ; ses plus grandes jouissances étaient toujours dans une leçon de grec de son père, une fête donnée à l'école du village, un jeu de société, un nouveau livre. Son seul regret était que tout le monde changeât peu à peu, elle seule exceptée. Son père, il est vrai, n'avait guère vieilli depuis la mort de sa mère ; mais ses frères étaient devenus des hommes, portaient des favoris, avaient des soucis et pas de vacances. Les petites filles de l'école grandissaient, entraient en service, et devenaient pour elles ce que sont les poulets de l'an dernier pour une vieille poule. Les enfants qu'elle avait tenus dans ses bras se changeaient en de grandes demoiselles, capables de remplir les mêmes devoirs. Laura et Amy Edmonstone n'avaient pas manqué de suivre ce mauvais exemple ! Cependant la petite Amy méritait encore le nom de petit chat, et savait jouer aussi bien que Charlotte et Mary elle-même, lorsqu'elles avaient tout le jardin pour elles.

Mary se donnait beaucoup de peine pour distraire Charles. Elle venait le voir par les plus mauvais temps, quand elle pensait qu'il n'avait pas d'autres visites ; elle restait à causer avec lui, comme si elle avait été la personne la plus oisive du monde. Cependant il serait trop long de détailler toutes ses occupations à la maison et dans la paroisse. Elle avait quelque chose d'animé et de décidé ; pas de craintes ni raffinements superflus ; une taille élancée avec un air de force ; le visage rose et l'expression agréable ; tout le maintien d'une femme, avec une grande fermeté.

Hollywell était un hameau, à deux milles de l'église paroissiale de East-Hill ; ainsi Mary avait à peine vu le nouvel hôte de la famille Edmonstone, qu'on lui avait seulement présenté le dimanche précédent, après le service. Le plaisir sur lequel Charles comptait surtout ce soir-là, était de parler de Walter avec Mary, quand les dames auraient passé de la salle à manger au salon. Les demoiselles Harper se groupèrent autour du piano avec les jeunes Edmonstone, et madame Edmonstone s'assit au bout du sofa de Charles, pendant que Mary lui causait en tricotant.

— Ainsi, vous vous accordez bien ensemble ?

— Il est du nombre de ces gens qui n'embarrassent jamais, et dont on n'oublie pourtant pas la présence, dit madame Edmonstone.

— Ses manières sont d'une parfaite courtoisie, dit Mary.

— Comme celles de son grand-père, répondit madame Edmonstone. Cette déférence et ces attentions d'une vieille école ont quelque chose de chevaleresque, et font un contraste

agréable avec sa vivacité naturelle. J'espère qu'il ne les perdra pas.

— Espérance vaine, dit Charles. Pour le moment, il est comme ce mythe allemand, Gaspard Hauser, qui vécut dans une cave jusqu'à l'âge de vingt ans. C'est heureux pour maman qu'il soit sorti de là courtois et non pas avec des manières d'ours.

— C'est heureux pour vous aussi, Charlot, car il vous gâte joliment !

— Il a le rare talent de me faire distinguer ce qu'il me faut. Je ne savais pas encore ce que c'était de faire ma volonté.

— C'est là ce dont vous vous plaignez ? dit Mary en riant.

— Vous pensez que je fais ma volonté, Mary ? Quelle erreur ! Si vous saviez où j'en suis réduit chaque fois que je fais l'ascension de l'escalier, ou qu'il faut changer mon canapé de place. La dernière fois que Philippe était ici, chaque pas me coûta un argument, jusqu'à ce que, de fatigue, je me laissai aller de tout mon poids sur ses bras pour être simplement porté. Mais il est si fort que cela lui était bien égal. Aussi, le jour suivant, pour le vexer, je me traînai tout seul sur mes béquilles.

— M. Walter est si complaisant que cela me gêne, dit madame Edmonstone. Il semble que nous l'avons amené ici pour tenir compagnie à Charles.

— Il ne pense qu'à son cheval et à son chien, dit Charles. Jamais on n'aima les animaux avec tant de passion.

— Ils ont été à peu près ses seuls compagnons, répondit madame Edmonstone. Il passait autrefois la moitié de son temps à

courir avec eux dans les bois ou sur la grève.

— J'ai rêvé la nuit au paradis qu'il me décrivit hier, dit Charles ; un marais à demi gelé par une nuit d'hiver, et couvert de canards sauvages. Voyons, Charlotte, approche, et fais à Mary le compte de tous les animaux que Walter a élevés.

Charlotte commença :

— Il avait une mouette, un hérisson, un renard, un blaireau, un geai, un singe, qu'il avait acheté parce qu'il était mourant ; il le guérit, mais la pauvre bête périt l'hiver suivant. Puis un crapaud, un corbeau, un écureuil, un…

— Assez, assez, Charlotte !

— Oh ! je n'ai pas encore parlé des chiens ! Savez-vous, Mary ! Il a corrigé Trim de la mauvaise habitude qu'il avait de poursuivre Minet. Nous les avons mis en présence : Minet a fait le gros dos, mais Trim n'y a pas fait attention ; et, l'autre jour, malgré tout ce que Charles a pu faire pour l'exciter, il n'a pas voulu s'élancer sur le chat.

Après le thé, Laura proposa le jeu des définitions.

— Vous le connaissez, Philippe ? dit-elle. C'est vous qui nous l'avez enseigné.

— Oui, dit-il, je l'ai appris de vos sœurs, Thorndale.

— Ce doit être un jeu charmant ! s'écrièrent les demoiselles Harper, sur cette recommandation.

— Les définitions ! dit Charles, d'un air de mépris. Allez chercher le docteur Johnson !

— Nos définitions sont justement celles qui ne se trouvent pas dans Johnson, dit M. Thorndale. Prenons, par exemple, l'adversité : chacun peut la définir selon son goût : Un crapaud qui a une pierre précieuse dans la tête, ou l'épreuve de l'amitié.

— Bien ! bien ! essayons, dit Charles, quoique cela ne promette pas beaucoup. Voyons, Maurice, votre définition d'un Irlandais ?

— Non, non, pas de personnalités, dit Laura. Je pensais, au mot bonheur. Écrivons chacun notre définition sur un morceau de papier ; puis, nous les comparerons.

On joua pendant une heure environ avec beaucoup d'entrain. Il serait difficile de dire lequel fut le plus plaisant, de Maurice, de Charles ou de Walter. Ce dernier ne fut pas toujours simple spectateur : il prit une part active au jeu.

La partie étant finie. Mary et Amable, demeurées auprès de la table, et ramassant les papiers épars, firent la réflexion qu'on s'était fort amusé.

— Quelques définitions étaient bien caractéristiques, dit Amy.

— Quelques-unes profondes, ajouta Mary. Si ce n'était pas une indiscrétion, je voudrais savoir de qui était celle-ci, du mot bonheur : « Un rayon d'un monde meilleur, trop tôt éclipsé ou perdu. »

— J'ai cru qu'elle était de Philippe ; mais c'est l'écriture de Walter, dit Amy. Comme c'est mélancolique ! Je n'aimerais pas à sentir ainsi. Et il était si gai, avec tout cela ! En voici encore une de lui ; c'est à propos de la richesse : « Une cargaison dont le voyageur est responsable. »

— Celle-ci est remarquable, dit Mary. Je ne serais pas surprise qu'un d'entre nous, gens sans fortune, fît de la philosophie dans le genre du renard aux raisins ; mais lui, et à son âge !…

— Il a été élevé de telle sorte que la théorie de la sagesse lui a été inculquée de bonne heure, fit observer Philippe, qui se trouvait plus près que Mary ne le pensait.

— Est-ce une critique ? demanda-t-elle vivement.

— J'ai une haute opinion de son bon sens et de sa droiture, répondit Philippe avec réserve.

Puis il se tourna vers M. Thorndale pour lui faire ses adieux.

M. Ross et sa fille partirent les derniers. Mary s'enveloppa de son manteau et mit ses socques pendant que M. Edmonstone se désolait de ne pouvoir lui faire accepter sa voiture. Mary riait, remerciait, et disait que c'était un plaisir pour elle de s'en retourner à pied avec son père par cette belle nuit étoilée.

— Que je vous plains de sortir toujours le soir en voiture ! furent ses dernières paroles à Laura.

— Eh bien, Walter ! dit Charlotte, vous êtes-vous amusé ?

— Beaucoup. Ce jeu est charmant, et l'on en peut faire quelque chose de sérieux. Il y avait quelques morceaux d'or parmi tout ce clinquant : un surtout sur une bagatelle. Puis-je le revoir ?

— Oh ! ce n'était qu'une citation dit Amy, qui parcourait avec lui les définitions, et riait des plus plaisantes.

Cependant Philippe aidait Laura à ranger quelques livres.

— Oui, disait-il, il pense, il a de l'âme, il y a en lui un fonds solide.

— C'est vrai ! Combien il est supérieur à Maurice, par exemple.

— Si seulement il ne fait pas un mauvais usage de ces dons, et s'il y a plus que des paroles ! Je n'aime pas qu'on soit si prompt à communiquer ses sentiments.

— Maman dit que c'est la transparence de la jeunesse. Vous savez qu'il n'a jamais été en pension : aussi laisse-t-il échapper ses pensées sans craindre qu'on les tourne en ridicule. Mais il est fort tard ! Bonne nuit.

Le lendemain, le froid se changea en pluie ; elle ruisselait contre les fenêtres avec une violence qui parut plaire à Walter et à Philippe.

Walter se demandait si le torrent de Redclyffe ne déborderait pas ; et ses cousins écoutaient la description qu'il leur faisait des soudaines inondations que ce torrent causait, entraînant tout dans sa course, formant dans les vallées des lacs, au milieu desquels les collines se trouvaient changées en îles, et les arbres, à demi submergés, paraissaient des touffes de verdure portées sur les eaux.

— Il me semble avoir entendu raconter, dit Philippe, que vous avez couru le risque de vous noyer dans un de ces débordements ?

— C'est vrai, dit Walter ; mais j'en fus quitte pour un bain.

— Oh ! racontez-nous cela ? demanda Amy.

— Je regardais le courant impétueux, lorsque je le vis entraîner un malheureux vieux bélier dont les bêlements lamentables et les efforts désespérés excitèrent ma compassion. Je quittai mon habit, et je me jetai à l'eau pour le secourir. C'était un acte bien irréfléchi, car le courant était trop fort pour moi. — Il y a deux ans de cela. — De plus, l'animal était très lourd, et ne semblait pas comprendre mes bonnes intentions. Je fus donc entraîné du côté de la mer, avec la perspective de rencontrer bientôt de nombreux rochers sous l'eau. Heureusement un vieil arbre caché sous les flots, me tendit ses bras protecteurs ; il arrêta le mouton ; je saisis les branches et je parvins à grimper dessus, tandis que l'animal s'y trouva pris.

Omne quum Proteus pecus egit altos
Visere montes.

dit Philippe, qui savait son Horace.

Ovium et summâ genus hæsit ulmo.

ajouta Walter, en faisant une variante sur le poëte latin.

— Ovium ! s'écria Philippe avec horreur. Ne savez-vous pas que l'o est bref dans ovis ? Faites ce que voudrez, mais respectez Horace !

— Commencez par sortir de l'arbre, Walter, dit Charles, car, pour le moment, je crains que votre histoire ne finisse par un long ohone.

— Eh bien, Triton… et non pas Protée… vint enfin à notre secours, dit Walter en riant : je ne pouvais pas remuer, et l'arbre pliait d'une manière effrayante ; je croyais à chaque instant que

nous allions être entraînés par le courant. J'appelai donc de toutes mes forces, mais personne ne m'entendit que Triton, notre vieux chien de Terre-Neuve. Il arriva à la nage, et il était si empressé, le pauvre animal, que je crus qu'il allait m'étrangler ou se blesser dans les branches. J'ôtai ma cravate, et lui dis de la porter à Arnaud, qui, je le savais, comprendrait que c'était un signal de détresse.

— Vous comprit-il ? Combien de temps attendîtes-vous encore ?

— Je ne sais pas au juste. Le temps me parut assez long ; mais enfin un bateau parut, avec quelques hommes et Triton, dans une angoisse extrême. Ils ne m'auraient jamais trouvé sans lui, car je n'avais plus la force d'appeler. Tout ce que je me rappelle ensuite, c'est d'avoir été couché dans l'herbe dans le parc, où Markham me disait : « Hé ! Monsieur, si vous voulez exposer votre vie, que ce soit au moins pour quelque chose de mieux que pour sauver la vie au méchant bélier du fermier Halt ! »

— Ne vous êtes-vous pas ressenti d'avoir été si mouillé, lui demanda Amy.

— Pas le moins du monde, et je fus bien content d'apprendre que ce bélier appartenait à Halt, car je m'étais fort mal conduit envers cet homme ; je m'étais mis dans une violente colère contre lui, parce qu'il avait battu un de nos chiens qui avait poursuivi ses brebis.

— Le bélier fut-il sauvé ?

— Oui, et, quand je le rencontrai, peu après cet événement, il faillit me renverser d'un coup de tête.

— Exposeriez-vous encore ainsi votre vie ? demanda Philippe.

— Je ne sais pas.

— J'espère que la Société d'Humanité vous a décerné une médaille, dit Charles.

— Triton l'aurait mieux méritée que moi.

— C'est vrai ; vous auriez eu plus de droit à une ovation, dit Charles en affectant de prononcer l'o bref, non sans regarder Philippe d'un air d'intelligence. Laura vit que Charles était en train de taquiner et qu'il cherchait à renouveler, entre les deux cousins, ce qu'il appelait la querelle de famille ; ainsi elle se hâta de changer le sujet de la conversation, en disant à Philippe :

— Vous avez fait une vive impression sur Walter, avec votre traduction de Fra Cristoforo.

— Oui, je vous remercie de m'avoir indiqué cet ouvrage, dit Walter. Comme c'est beau !

— Je suis bien aise qu'il vous plaise, dit Philippe ; il a toutes les qualités d'un bon roman.

— Je n'ai jamais rien lu d'égal au repentir de l'inconnu.

— Est-ce votre personnage de prédilection ? demanda Philippe en le regardant attentivement.

— Oh ! non… certainement non… Quoiqu'il y ait en lui tant de grandeur qu'il intéresse ; mais personne ne songe à lui autant qu'à Lucia.

— Lucia ! Elle ne m'a jamais semblé autre chose qu'une jeune paysanne prise sur le fait, dit Philippe.

— Oh ! s'écria Walter avec indignation ; mais, se contenant aussitôt, il continua : Elle ne prétend pas à être plus que cela ; cependant elle montre dans tout son éclat la beauté de la simple vertu ; et remarquez le pouvoir de ses paroles sur cet homme sombre et désespéré !

— Encore votre sympathie avec l'inconnu, dit Philippe.

Laura observa que tous les sujets de conversation excitaient Walter trop facilement. Elle se tourna donc vers Philippe, et le pria de leur faire encore une lecture.

— J'ai apporté ce livre exprès, dit Philippe. Je voudrais vous lire une description de cette gravure d'après Raphaël : vous savez la Madone de Saint-Sixte.

— Celle que vous nous avez fait voir l'autre jour, demanda Amy, avec les deux petits anges ?

— Justement. Voici cette description, et il commença la lecture : « Voyez cet enfant, d'une majesté surhumaine, porté dans les bras de la Vierge, comme sur un trône auguste. Remarquez sa grâce divine, son regard ardent ; quelle expression à nulle autre pareille ! Cependant sa ressemblance avec sa mère montre qu'il est homme comme nous, et nous promet sa sympathie. Au-dessous sont deux figures qui l'adorent, chacune à sa manière ; d'un côté c'est un pontife, de l'autre c'est une vierge, deux modèles de la dévotion douce et de la dévotion solennelle chez le vieillard et chez la jeune fille. Au milieu, deux enfants ailés, symboles aussi de la piété enfantine. Leurs yeux ne sont pas tournés vers la Vierge, mais l'un et l'autre montrent, sur leur visage et dans leur posture, combien peu ils pensent à eux-mêmes en la présence de Dieu. »

Tous furent frappés de cette description. Walter ne parla plus d'abord ; mais sa figure avait pris une expression solennelle. Philippe demanda s'il fallait continuer, et tous l'en prièrent. Amy travaillait à l'aiguille ; Laura faisait du dessin linéaire, et Walter, assis auprès d'elle, faisait des cercles concentriques avec son compas, ou, quand elle en avait besoin, il tournait sa règle, taillait son crayon, en un mot ses doigts n'étaient jamais en repos, si ce n'est à quelques passages marquants, ou quand il s'élevait une discussion. Tous furent surpris de voir arriver l'heure du goûter. Charles demanda à voir le livre, que Philippe lui remit avec un sourire, et il s'écria :

— C'est du latin ! Je me doutais que vous traduisiez. Ce livre vous appartient-il ?

— Oui.

— Est-il très difficile ? je le lirais, si quelqu'un voulait se joindre à moi.

— Si c'est de moi que vous voulez parler, dit Walter, je le ferai bien volontiers ; mais vous avez vu que je ne suis pas des plus forts.

— C'est justement la raison, dit Charles. Je vous aurais fait chevalier de la Toison d'Or pour cet ovis ! Des maîtres, j'en pourrais avoir par douzaines ! Mais mon égal en ignorance est inestimable.

— C'est un marché conclu, dit Walter, si Philippe veut nous prêter le livre.

La cloche du goûter sonna, et les jeunes gens passèrent à la salle manger. M. Edmonstone arriva presque à la fin du repas,

tout joyeux d'avoir achevé sa correspondance, mais se plaignant du mauvais temps.

— Il n'y a rien à faire aujourd'hui qu'une partie de billard, dit-il. On me disait qu'un billard était ici un meuble assez inutile ; mais, pour ma part, je ne saurais sans cela comment passer une journée de pluie, Philippe me battra comme toujours, et Walter pourra prendre une de ces demoiselles pour quatrième.

— Merci, dit Walter, mais je ne joue pas.

— Vous ne jouez pas ? Eh bien, nous vous formerons bientôt, et je prendrai ma petite Amy pour m'aider contre Philippe et vous.

— Non, merci, répéta Walter en rougissant, j'ai donné ma parole.

— J'entends ! À votre grand-père ? Il n'aurait pu voir de mal à jouer comme nous faisons ; nous n'intéressons pas le jeu, cela va sans dire.

— Fort bien, répliqua Walter, mais il m'est impossible de jouer. J'ai même promis de ne jamais assister à une partie de billard.

— Ah, le pauvre homme ! il n'avait que de trop fortes raisons, murmura M. Edmonstone ; mais, ayant rencontré le regard de sa femme, il se tut. Cependant Walter paraissait absorbé dans ses pensées. Soudain il parut s'éveiller et s'écria :

— Que je ne vous gêne pas cependant.

M. Edmonstone n'avait pas besoin d'être beaucoup pressé, et il emmena Philippe dans la salle de billard.

— Ah ! que je suis contente ! s'écria Charlotte, qui avait appris à connaître la valeur de Walter comme camarade de jeu. Vous n'irez donc jamais assister à ces ennuyeuses parties de billard, et vous jouerez avec moi les jours pluvieux. Venez, et faisons une partie de balle sur l'escalier.

Elle saisit la main de Walter et l'aurait entraîné sur-le-champ, s'il n'avait d'abord voulu aider Charles à s'établir sur son sofa : pendant ce temps, Charlotte s'efforça de persuader Amable, sa compagne habituelle, de se joindre à leur partie. La pauvre petite Amy regrettait fort d'être obligée de refuser, et, comme elle prêtait l'oreille au joyeux tapage de la partie de balle, elle soupirait d'avoir à jouer le rôle d'une grande demoiselle. Cependant Philippe faisait observer à Laura, qui servait de marqueur au billard, que Walter n'était encore qu'un enfant.

Enfin le sort favorisa Amy ; car, vers les trois heures et demie, la partie de billard fut interrompue, et Philippe, ayant déclaré que la pluie avait cessé, invita Walter à faire une promenade. Ils sortirent donc par un brouillard humide, pendant que Charlotte et Amy commencèrent une partie de volant.

La nuit avait succédé au crépuscule ; Charles traversait l'antichambre, appuyé sur le bras d'Amy. Charlotte le suivait avec ses béquilles, madame Edmonstone aidait Laura à emporter ses appareils de perspective, et tous allaient se préparer pour le dîner ; soudain la porte s'ouvrit et les deux jeunes Morville entrèrent. Walter, sans s'amuser à quitter son paletot, monta l'escalier en courant et entra dans sa chambre, en fermant la porte avec un vacarme qui fit que chacun regarda Philippe, pour lui demander l'explication de cette conduite.

— Une violence de Redclyffe, dit-il froidement avec un sourire forcé.

— Que lui avez-vous donc fait ? dit Charles.

— Rien, du moins rien qui justifie une telle colère. Seulement je lui ai dit quelques mots de ses études à Oxford, pour lesquelles je lui ai conseillé de se préparer, car jusqu'ici ses études n'ont été qu'une plaisanterie. Il allait une fois ou deux par semaine chez un certain Potts, une sorte de génie de village, un maître d'écriture d'une espèce supérieure, qui tenait une école à Moorworth. Ce n'est pas la faute de Walter, mais enfin il faut qu'il travaille ferme s'il veut rattraper le temps perdu. Je lui ai fait observer tout cela aussi doucement que possible, car je savais à qui j'avais affaire.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda Charles.

— Rien, seulement il frappait du pied de temps en temps, et cette explosion est la finale. Pauvre garçon ! j'en suis fâché pour lui ; mais n'y faites pas attention, s'il vous plaît. Voulez-vous mon bras, Charles ?

— Non, merci, répondit Charles avec un peu d'humeur.

— Je vous en prie ! C'est trop pour Amy, dit Philippe avec insistance, en faisant un mouvement pour prendre le bras de Charles au pied de l'escalier.

— Comme le camélia, sans doute ! répliqua-t-il ; et prenant son autre béquille des mains de Charlotte, il commença résolument à s'en aider, pour monter l'escalier sans autre secours, en s'obstinant à tenir Philippe prisonnier derrière lui. Tourmenter Philippe était toujours un grand plaisir pour Charles, quoique ce-

lui-ci ne trahît jamais son impatience par une parole ou par un geste.

Un quart d'heure plus tard, quelqu'un frappa à la porte de madame Edmonstone.

— Entrez, dit-elle, et Walter parut, portant sur sa figure l'expression de l'abattement.

— Je viens, lui dit-il, vous demander pardon du bruit que j'ai fait tout à l'heure. J'ai eu grand tort de prendre si mal les avis que Philippe me donnait avec une bonne intention.

— Qu'avez-vous à la lèvre ? s'écria-t-elle.

Il y porta son mouchoir et s'aperçut qu'elle saignait.

— C'est une mauvaise habitude que j'ai de me mordre la lèvre quand je suis fâché. Cela m'aide à me contenir. Ce sera une marque que je porterai quelque temps de cette affreuse sortie.

Madame Edmonstone lui trouvait un air plus affligé que la circonstance ne le méritait.

— Vous ne vous êtes pourtant pas laissé complétement emporter par la colère, lui dit-elle. C'est déjà une victoire que d'avoir pu retenir les paroles offensantes.

— C'est le sentiment qu'il faudrait vaincre, dit Walter ; et je l'ai montré tout aussi clairement que si j'avais parlé.

— Il vous est difficile d'écouter les conseils d'un jeune homme qui est de si peu votre aîné, reprit madame Edmonstone ; mais il l'interrompit.

— Ce ne sont pas ses conseils qui m'ont fâché. Ils étaient excellents, je lui en sais bon gré… Ce qui m'a irrité, oui, je dois le dire, c'est le ton de supériorité qu'il a pris ; c'est son mépris pour tout ce qu'on m'a enseigné. Je trouvais qu'il me faisait trop sentir la différence de ses talents aux miens, après la faute que j'avais faite ce matin. Certainement je n'ai pas dû lui donner une haute opinion de ma science ; qu'il me rabaisse tant qu'il voudra, mais non pas ceux qui m'ont enseigné. Ce n'est pas la faute de M. Potts si je suis ignorant.

Madame Edmonstone se sentit touchée.

— Il faut vous souvenir, dit-elle, qu'aux yeux d'un homme élevé dans une école publique, rien ne remplace le manque d'une forte éducation classique. Mais je ne doute pas que les paroles de Philippe n'aient été propres à vous impatienter.

— Je ne cherche pas à m'excuser, je vous assure, Madame, et je suis très affligé, parce que je croyais avoir surmonté mon impatience naturelle. Après tout ce qui s'est passé, tout ce que j'ai éprouvé, je croyais impossible… N'y a-t-il donc pas d'espérance ?

Il couvrit sa figure de ses mains ; puis, se remettant bientôt, il se tourna vers madame Edmonstone et il reprit :

— Est-ce trop compter sur votre bonté, que de venir vous troubler par mes confessions ?

— Non, non, certainement. Nous sommes convenus que vous viendriez à moi comme le ferait un de mes enfants. Et vraiment, je ne vois pas pourquoi vous êtes si affligé ; vous avez presque surmonté votre colère ; et peut-être n'étiez-vous pas sur vos

gardes, parce que la tentation s'est présentée sous une forme inattendue.

— C'est cela même. S'il m'avait dit que je suis un ignorant, je n'en aurais pas été aussi fâché que de ces attaques indirectes contre M. Potts, contre mon grand-père. Mais ce n'était peut-être pas son intention : c'est moi qui me le suis figuré trop facilement. C'est ma faute, toujours ma faute !

— Si vous reconnaissez ainsi vos torts, vos chutes seront toujours moins graves et moins fréquentes, et, à la fin, vous remporterez la victoire ; mais il faut persévérer et prier.

Walter leva les yeux sur elle avec une expression sérieuse, qui la surprit. On eût dit qu'il espérait pour la première fois. — Dans ce moment on demanda madame Edmonstone, et une voix se fit entendre dans la chambre voisine, dont la porte était restée entr'ouverte.

— Êtes-vous là, Walter ? j'ai besoin de votre bras.

Charles, qui avait entendu la conversation précédente, trouvait que c'était faire beaucoup d'embarras pour peu de chose. Il était bien aise de trouver quelqu'un qui n'eût pas la patience de supporter le ton de Philippe ; et, avec sa malice accoutumée, sans s'inquiéter du tort qu'il ferait à Walter en l'aigrissant contre son cousin, dont les avis pouvaient lui être fort utiles, il se mit à jaser sur Philippe et sur l'importance qu'il se donnait : mais il n'eut pas le temps d'en dire beaucoup cette fois. Il en fut fâché, et se consola en pensant que Walter finirait par se révolter ouvertement. Charles n'était pas méchant, et il aurait frémi s'il eût prévu le mal qu'il pouvait faire en brouillant les deux cousins. Mais, obligé de mener une vie oisive, il s'était accoutumé à ne considérer les

choses que par rapport à son amusement, et l'idée de contrarier Philippe était alors tout pour lui.

Àdîner, Walter fut aussi silencieux que le jour de son arrivée. Mais il y avait quelques messieurs qui parlaient politique. Philippe amena la conversation sur les devoirs et les priviléges des grands propriétaires, qui peuvent faire tant de bien. Il s'efforça d'attirer l'attention de Walter en parlant de Redclyffe, de l'influence qu'aurait le chef de la famille Morville, et de l'espérance qu'avait lord Thorndale de le voir embrasser la bonne cause. Il parla vainement ; le jeune héritier de Redclyffe fit des réponses aussi brèves, aussi distraites, que s'il avait été question de l'empereur de Maroc ; et Philippe, pensant qu'il voulait bouder, s'adressa dès lors à Laura.

Dès que les dames eurent passé au salon, Walter parut sortir de sa rêverie, et, s'adressant à M. Edmonstone, il lui dit qu'il craignait de n'être pas assez avancé dans ses études classiques, et lui demanda s'il n'y aurait pas dans les environs quelqu'un qui pût le préparer pour Oxford. M. Edmonstone fut presque aussi surpris qu'il l'aurait été, si Walter lui avait demandé un exécuteur pour lui couper la tête, et Philippe, non moins étonné, pensa qu'il était heureux que Walter eût assez de bon sens pour faire cette demande, puisque sans cela il aurait été obligé d'en parler lui-même à son oncle. Dès que M. Edmonstone fut revenu à lui, et eut déclaré la chose parfaitement convenable, on passa en revue les vicaires des environs. On décida enfin que Philippe parlerait à M. Lascelles, un de ses anciens condisciples, et ministre à Broadstone, pour lui demander de lire quelques heures, toutes les semaines, avec Walter. Quand cette affaire fut arrangée, Walter eut l'air plus à l'aise, mais il ne recouvra pas sa gaieté de toute la soi-

rée ; il prit un livre et s'assit silencieusement à sa place accoutumée. Philippe devait retourner à Broadstone le lendemain, : et madame Edmonstone ayant quelques commissions à y faire, il fut décidé que Philippe la conduirait dans le phaéton, et que Walter la ramènerait à la maison, après avoir été présenté à M. Lascelles. Ils fixèrent une heure et un lieu de rendez-vous ; chacun y fut exact, puis madame Edmonstone conduisit son jeune ami chez madame Deane, la femme du colonel.

Les jeunes Edmonstone pensaient tous que leur maman et madame Deane n'étaient jamais ensemble sans dire beaucoup de bien de Philippe. Madame Deane était très fière de voir un jeune homme si distingué dans le régiment de son mari ; elle cita plusieurs traits de sa sagesse, de son jugement, de son bon cœur. Madame Edmonstone l'écouta avec d'autant plus de plaisir, qu'elle vit s'éclaircir la figure de Walter pendant qu'il écoutait ces récits.

En s'en retournant à la maison, madame Edmonstone lui demanda s'il avait vu M. Lascelles ?

— Oui, répondit Walter. Nous commencerons demain, et j'irai chez lui le lundi et le jeudi. Je n'ai pas de temps à perdre ; j'ai vécu d'une manière trop agréable avec vous. Il me faut quelque chose d'ennuyeux pour me tenir dans l'ordre, ajouta-t-il en faisant claquer son fouet.

— Vous trouvez la vie trop agréable à Hollywell ! dit madame Edmonstone en souriant. Vous n'y avez cependant pas beaucoup joui des plaisirs de votre âge, car nous avons été encore plus tranquilles que de coutume, depuis votre arrivée.

— Ah ! c'est que vous ne me connaissez pas. Vos soirées de famille sont un plaisir assez vif et assez nouveau pour me nuire.

— Une chose agréable ne nuit pas toujours.

— Non pas aux gens calmes ; mais pour moi, quand je me retire après avoir passé une de ces joyeuses soirées de causeries, je puis à peine réunir mes pensées et réfléchir. Je ne puis cependant me tenir seul et enfermé pendant toute la veillée. Ce ne serait guère poli.

— Certainement non. Vous nous devez des égards, tout dangereux que nous sommes.

— La faute ne vient pas des autres ; elle est en moi, je le sais ; je le sens !

— Je crois vous comprendre. Ce que vous éprouvez est l'effet de la nouveauté. Vous avez mené jusqu'ici une vie si retirée, que nos soirées en famille font sur vous l'effet que ferait sur d'autres une vie de dissipation. Or, comme vous serez tôt ou tard dans le cas de voir le monde, il est bon pour vous que vous en ayez chez nous un léger échantillon. Continuez à veiller sur vous-même, et cela ne vous fera pas de mal.

— Vous pensez donc, madame, que je ne dois pas fuir la tentation ?

— Si des plaisirs, qui ne sont pas un devoir, sont une tentation, abandonnez-les. Mais, comme il y a des tentations partout, il y en a que vous devez combattre sans les fuir. Tels sont celles que vous rencontrerez dans la société, grâce à la position dans laquelle Dieu vous a placé.

— Je crois vous comprendre, madame, et ces lectures arrivent à propos pour m'empêcher de me livrer entièrement au plaisir de la société.

— Vous n'aimez donc pas le grec et le latin ?

— Oh ! s'écria Walter, j'adore Homère et les Géorgiques, et bien d'autres choses. Mais la grammaire, les racines grecques ! je n'ai jamais eu le courage de les étudier à fond.

— Qui a été votre maître ?

— M. Potts, un homme de beaucoup de talent ; il n'a reçu qu'une éducation fort imparfaite ; mais il a tant travaillé, qu'il est arrivé au rang de professeur à l'École industrielle de Moorworth, où sont les neveux de Markham. Il remplit sa tâche avec beaucoup de patience : mais combien il jouit d'une après-midi de liberté et d'un nouveau livre ! J'ai pris des leçons de lui, trois fois par semaine, depuis l'âge de huit ou neuf ans, et il a fait pour moi tout ce qu'il a pu. Si Philippe savait toutes les difficultés que cet excellent homme a dû surmonter, il n'aurait pas parlé de lui avec mépris.

— Tout ce qu'il a voulu dire, c'est qu'un homme qui n'a pas étudié dans une université ne peut pas avoir reçu une éducation complète.

— Ah ! dit Walter en riant, il aurait bien joui de la conversation de Philippe avec M. Lascelles. Si j'avais eu les yeux fermés, je me serais cru en présence de deux vieux savants, en habit noir usé et en lunettes. Plus je vois Philippe, plus je l'admire ! Et tout ce que madame Deane nous a conté de lui !

— Elle l'aime beaucoup.

— C'est beau de gagner ainsi l'estime des étrangers. Je lui voudrais seulement un peu plus d'enthousiasme. Sans doute il a pour cela trop de sens !

— C'est qu'il a beaucoup souffert à l'occasion de sa sœur.

— Celle pour qui il a fait un si grand sacrifice ?

— Oui, sa sœur Marguerite. Elle avait huit ou neuf ans de plus que lui ; elle était très belle et avait beaucoup de talents. En un mot, elle lui ressemblait beaucoup et elle a été pour lui une mère. C'est elle qui a élevé Philippe. Aussi lui fit-il de bon cœur ce sacrifice. Mais Fanny tomba malade et mourut, ce qui amena le mariage de Marguerite avec le docteur Henley, un de ces mariages où il n'y a rien à dire. C'est un homme respectable, riche, qui a une grande clientèle ; mais il était beaucoup plus âgé qu'elle, d'un esprit bien moins distingué, et, quoique je répugne à le dire, il n'est pas religieux.

— Son frère n'a-t-il pu s'y opposer ?

— Il lui a fait beaucoup d'objections : mais, à dix-neuf ans, il avait peu d'influence sur une sœur qui en avait vingt-sept. Cependant la justesse de ses observations l'a blessée. Pauvre garçon, il a bien souffert, et, si peu de temps après, avoir perdu sa douce Fanny !...

— Ne vient-il pas de faire un séjour chez madame Henley ?

— Oui, ils sont bien ensemble. Elle l'aime et elle est fière de lui : mais il n'aime pas le docteur, et il revient toujours de là plus sombre et plus grave que jamais ; cependant il ne s'ouvre à personne là-dessus.

— Je vous remercie, madame, de tous ces détails ; maintenant je crois que je comprendrai mieux mon cousin. Oh ! ce doit-être une chose bien cruelle de découvrir que nous ne sommes pas tout pour l'objet de nos plus tendres affections !

Madame Edmonstone fut bien aise d'avoir contribué pour quelque chose à l'attachement qu'elle voyait Walter prendre pour Philippe ; car elle jugeait cela très important pour ce jeune homme, auquel elle commençait à s'intéresser vivement.

05

Il y avait un nuage sur les rêves de mon enfance ;
J'étais seul,
Je ne sais comment, je ne sais pourquoi,
Mais tout était triste autour de mon âme ;
J'étais enveloppé dans le silence.

(Pensées des temps écoulés.)

Il tardait beaucoup à madame Edmonstone de savoir ce que M. Lascelles pensait de son élève. Elle apprit plus tard qu'il le trouvait fort intelligent, et assez instruit. Seulement les classiques et les mathématiques avaient été un peu négligés. On l'avait accoutumé à regarder sa tâche faite, quand il avait compris le sens général d'un morceau, ou qu'il l'avait rendu en vers anglais coulants et bien faits, mais souvent fort éloignés du sens de l'original. Enfin il n'avait jamais travaillé comme on travaille au collége.

M. Lascelles le lui dit tout de suite ; mais, comme il ne fit pas d'observations sur M. Potts, ni sur son grand-père, Walter n'eut pas besoin de se mordre la lèvre, et il promit de travailler sérieusement au moins quatre heures par jour. Il tint sa parole, et ne quittait l'étude que pour faire une lecture à Charles, qui commençait à le dominer comme le reste de la famille. Walter, accoutumé à une vie active et à beaucoup d'exercice, aurait fait cette lecture avec plus de plaisir à tout autre moment. Il en fit même une fois l'observation ; mais Charles ne voulut pas l'écouter et il céda comme les autres. En général, il montrait en toutes choses une complaisance extrême pour le jeune malade. Ce dernier semblait rarement lui en savoir gré, et même il cherchait souvent à le fâcher, pour voir s'il avait vraiment le caractère impétueux que l'on attribuait à sa famille. Pour cela il le contrariait et le contredisait, même lorsqu'au fond il pensait comme lui. Walter n'y comprenait rien, mais Laura vint à son secours, en lui disant que son frère ne parlait pas sérieusement.

— Je ne puis l'excuser complétement de plaisanter ainsi aux dépens de la vérité, dit Walter, mais il a si peu de plaisirs ! Il faut lui pardonner.

Et, depuis lors, il ne lui en coûta plus de se contenir vis-à-vis de Charles. Un jour cependant, comme tous nos jeunes gens étaient réunis au salon à l'heure du crépuscule, la conversation tomba sur les revenants, et Laura demanda à Walter ce que c'était que cet esprit qui revenait à Redclyffe.

— On disait que vous l'aviez vu vous-même, s'écria Philippe en remarquant son air sombre. Voyons, contez-nous un peu cela. Avez-vous vu votre propre image dans la glace, ou rencontré l'âme de Hugh de Morville ? Portait-il un chapeau gancé ? Ne

vous gênez pas, et faites-nous la description exacte de votre ancêtre tel que vous l'avez vu.

Amy ne comprenait pas comment Philippe pouvait plaisanter sur un pareil sujet. Il fallait qu'il ne remarquât pas la figure de Walter. Soudain celui-ci s'écria :

— Ne parlez pas si légèrement ; puis il sortit de la chambre avec précipitation.

— Je crois vraiment qu'il l'a vu, s'écria Amy, et Laura pria Philippe de faire une autre fois plus d'attention à ce qu'il dirait devant Walter.

— Je suis continuellement sur mes gardes, répondit Philippe ; mais il est impossible de deviner tous les points sur lesquels ce pauvre garçon est chatouilleux.

— S'il n'était sensible qu'aux choses qui le fâchent, il serait moins excusable, ajouta Laura. Mais il prend tout avec la même vivacité, Une belle soirée, un beau point de vue. Et, quand il fait une lecture, il s'identifie avec chaque personnage d'une manière extraordinaire.

Amy, avec son bon cœur, était fâchée que l'on eût fait de la peine à Walter, et désirait beaucoup de le voir revenir au salon. Il ne parut qu'après le départ de Philippe ; il était pâle et avait les cheveux en désordre, si bien qu'Amy se figura qu'il venait de rencontrer ce revenant, auquel elle avait de la peine à ne pas croire. — Un moment après Charles, lui ayant par hasard pris le bras, fut surpris de sentir sa manche humide, et lui demanda d'où il venait ?

— De me promener le long du mur du jardin.

— Quoi ? par la pluie !

— Je n'ai pas pris garde qu'il pleuvait ; mais me pardonnez-vous de vous avoir ainsi troublé ce soir ? Une autre fois je vous expliquerai la raison de mon agitation.

Le jour suivant, les deux sœurs étaient au jardin et s'amusaient à relever quelques tiges de fleurs, que le vent avait renversées pendant la nuit. Walter, revenant de chez son professeur, vint les joindre et se promena quelque temps avec elles en parlant de choses indifférentes. Tout à coup il dit :

— Il faut que je vous explique ma conduite d'hier.

— Amy pense que vous avez vu le revenant, dit Laura.

— Vous ai-je donc effrayée ? Non, non, je ne l'ai jamais vu, et je ne pense pas que personne l'ait jamais aperçu. Je vous fais encore mille excuses. Mais, quand je songe à l'origine de cette tradition, je ne puis en rire, et si Philippe savait…

— Philippe regarde cette histoire, ainsi que nous le faisons, comme un conte dont la scène est on ne peut mieux placée à Redclyffe.

— Quand j'étais plus jeune, ce récit m'intéressait vivement : je voulus en connaître l'origine et je la trouvai enfin dans de vieux papiers. Ce misérable Hugh de Morville, celui qui commença la querelle avec la famille de vôtre mère, était un courtisan de Charles II, plus mauvais sujet qu'aucun autre de cette époque. On croit qu'il détruisit ou falsifia le testament de son père, et dépouilla ainsi son frère, votre ancêtre, de sa part d'héritage. Ce fait n'est pas prouvé, mais on n'en doute guère, et l'on cite mille exemples de ses fureurs et de sa méchanceté. Il força une pauvre

jeune fille à l'épouser, quoiqu'elle en aimât un autre ; puis il devint jaloux, fit enlever son rival, l'enferma dans une tour de son château, et paya le juge Jefferies pour qu'il le condamnât à mort ; on dit même qu'il contraignit sa femme d'assister à l'exécution. Enfin, il se fit tant haïr qu'il fut obligé de fuir le pays. Il se rendit en Hollande auprès de Guillaume d'Orange, dont il gagna la faveur. Il employa sa fortune pour la cause de ce prince, et c'est ainsi qu'il obtint son titre de baronnet. Il entra ensuite dans l'armée et servit longtemps, puis il revint chez lui, quand il crut ses fautes oubliées. Mais il perdit la raison bientôt après, et finit par se pendre dans la chambre même où il avait enfermé sa victime.

— C'est une horrible histoire, dit Laura ; mais je ne vois pas pourquoi elle vous touche si vivement.

— N'es-il pas écrit que les péchés des pères seront punis sur les enfants ? Et les Morville n'ont-ils pas dès lors, entassé crime sur crime, malheur sur malheur ? Mon pauvre père, avec sa mort tragique et prématurée, a peut-être été le plus heureux de tous.

— Le péché et la mort règnent sur nous tous, dit Laura ; et vous ne devez pas oublier que, si vous êtes un Morville, vous êtes aussi un chrétien.

— Il ne l'oublie pas ! s'écria Amy ; mais elle baissa aussitôt les yeux, en rougissant de l'avoir si bien compris.

Ils continuèrent à marcher en silence ; enfin Laura lui dit :

— Est-il vrai que vous ressemblez au portrait de ce malheureux Hugh de Morville ?

Walter soupira.

— Il faut donc qu'on l'ait fait avant qu'il devînt un si méchant homme, dit Amy. Laura pensait de même, quoiqu'elle ne le dît pas.

Ils furent interrompus par la voix de M. Edmonstone, qui appelait Walter pour tirer un lapin ; et il quitta aussitôt les deux sœurs.

Quelques jours auparavant, il avait été question d'une partie de chasse, dont Walter se promettait le plus grand plaisir. Mais, comme son cheval ne pouvait suffire à toutes les fatigues qu'il lui imposait, il avait chargé Philippe de lui en acheter un autre. Ce dernier, avec sa complaisance habituelle, avait passé la matinée à terminer ce marché, lorsque, en rentrant chez lui, il trouva la carte de Walter Morville, sur laquelle celui-ci avait écrit au crayon : « Mon cher Philippe, je trouve que la chasse et l'étude ne vont pas bien ensemble, ainsi n'achetez pas ce cheval. Mille remercîments. » — Prenant cela pour une bouderie à cause de la scène de la veille, Philippe arriva d'assez mauvaise humeur à Hollywell. Il trouva les deux sœurs au jardin, et, les explications de Laura n'ayant pas réussi à lui faire admettre les raisons de Walter pour s'être ainsi fâché, il s'en retourna sans rendre justice à son jeune cousin, et sans croire qu'il voulût seulement s'imposer une privation utile. M. Edmonstone ne fut pas moins surpris que Philippe de cette brusque décision, dont il ne put comprendre la raison, et dans laquelle il ne vit lui non plus qu'une boutade de mauvaise humeur. Quelques heures plus tard, comme madame Edmonstone était dans son cabinet de toilette, Walter lui demanda la permission d'entrer.

— Volontiers, lui dit-elle, me voilà en mesure d'avoir une petite conversation avec vous.

— J'ai peur d'avoir offensé M. Edmonstone, dit Walter, et j'en suis bien fâché.

— Il croit seulement que quelque chose vous a contrarié.

— Moi ? non, madame ; mais je vois que, si je me laisse distraire, mes études en souffrent. M. Lascelles n'a pas été très content de mes exercices aujourd'hui. C'est que j'avais passé trop de temps à cheval la semaine dernière.

— M. Edmonstone est un tuteur trop-raisonnable pour n'être pas content de vous voir prendre ce sage parti ; mais je vous assure que je n'oserais traiter personne avec la sévérité dont vous usez envers vous-même.

Madame Edmonstone accompagna ces mots d'un regard si affectueux, qu'il fit changer le cours des pensées de Walter. Il s'écria :

— Pourriez-vous, chère madame, me parler un peu de ma mère ? Je pensais rarement à elle autrefois ; mais, depuis que je vous connais, j'ai désiré souvent de l'avoir conservée.

Madame Edmonstone montrait rarement tout ce qu'elle sentait ; aussi répondit-elle simplement :

— Pauvre jeune femme ! Elle n'avait que dix-sept ans quand elle mourut. Mais voici un paquet de lettres où je trouverai quelque chose sur elle.

Elle le défit et en tira une lettre écrite par sa belle-sœur, vers l'époque où les parents de Walter avaient fait un séjour à Stylehurst.

Puis elle lut : « Nos hôtes viennent de nous quitter, et ils m'ont laissé une impression bien plus agréable que je ne m'y attendais. La jeune madame Morville est une charmante personne, blonde et rose, aux manières enfantines ; une fois accoutumée à nous, et affranchie de son premier embarras, elle nous a tous prévenus en sa faveur par son doux sourire et sa jolie voix. On l'entend gazouiller comme un oiseau du matin au soir. Fanny et mon petit Philippe l'aiment tendrement, car qui pourrait résister à ses manières affectueuses ? Son mari l'adore, et elle est fière de lui. Pauvre enfant ! elle ne se doute pas de la faute qu'elle a commise en se laissant enlever ; c'est son frère qui a poussé M. Morville à cette folie. Je voudrais que son beau-père consentît à la voir ! » Elle n'en lut pas davantage, mais elle ajouta : M. Dixon, le frère de votre mère, a eu malheureusement une trop grande influence sur ces jeunes gens, et c'est ce qui empêcha votre grand-père de se réconcilier avec eux. Plus tard il est parti pour l'Amérique.

Walter écoutait avec attention. Il n'y avait pas longtemps qu'il connaissait les circonstances de la mort de ses parents. Son grand-père l'avait élevé avec une sollicitude extrême, et avait éloigné de lui, autant que possible, toutes les tentations et jusqu'à la connaissance du mal. Aussi avait-il toujours été fort heureux, et avait mené une vie active et gaie, quoique la solitude l'eût rendu plus rêveur qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge. Il s'était toujours montré extrêmement dévoué à son grand-père, qu'il regardait comme le meilleur des hommes, et se figurait que ses vertus effaçaient la tache laissée sur la famille par les crimes de sir Hugh. Mais, quand Walter eut atteint l'âge qui avait été si fatal à ses pères, le vieillard crut devoir lui conter sa propre vie pour lui servir de leçon.

Il lui avoua toutes ses fautes, qui lui semblaient d'autant plus odieuses qu'il se les rappelait à travers une longue suite d'années de repentir. Il lui fit le tableau de sa vie, d'abord oisive et insubordonnée, puis de sa passion pour le plaisir et de son mépris de toute contrainte, jusqu'à ce que ces folies de jeune homme se fussent changées en vices, et que le vice l'eût conduit au crime.

Il n'avait pas eu moins de trois duels, dont un seul ne s'était pas terminé d'une manière tragique. Sa douleur, après la fatale issue du premier, avait été fort près de le réformer ; mais le temps affaiblit ce souvenir ; le tourbillon des plaisirs acheva de l'effacer, et enfin il perdit complètement sa générosité naturelle, et son dernier duel le laissa presque sans remords. Cependant c'était dans ce dernier qu'il avait été le plus coupable. Il avait été l'agresseur, et le capitaine Wellwood, sa victime, laissait une femme et des enfants sans appui. Mais enfin, lorsque le malheureux M. Morville vit son fils, dans la fleur de la jeunesse, apporté sans vie au château, ses propres fautes lui revinrent en mémoire ; il se les reprocha d'autant plus vivement qu'il avait donné à son fils l'exemple de celles qui l'avaient conduit au tombeau. Et, depuis cette heure, il ne cessa d'éprouver un repentir égal à ses crimes.

Il osait à peine espérer que son petit-fils lui fût conservé. À peine osait-il même souhaiter à cette jeune plante une vie qu'il entrevoyait si pleine d'écueils et de tempêtes ! Mais, à mesure que cet enfant grandit, ses qualités lui attachèrent passionnément son grand-père, dont toute la crainte était de le voir plus tard succomber aux tentations d'un monde qu'il ne connaissait pas encore. Il lui fit donc le récit de sa vie, et l'effet de ses révélations dépassa de beaucoup ce que le vieillard avait attendu. Quel

coup, pour une âme aussi pure que celle de Walter, de découvrir que le grand-père qu'il vénérait si profondément avait été un meurtrier ! Il l'écouta en silence, la figure cachée dans ses mains ; puis, quand le vieillard se tut, le jeune garçon se jeta à genoux auprès de lui, et le caressa comme il le faisait dans son enfance.

Pendant longtemps il se sentit comme écrasé, et la voix de Celui qui assure au pécheur son pardon, et lui promet la force de lutter dans la tentation, fut longtemps à se faire entendre clairement dans son cœur. Il était à peine remis de ce choc, quand son grand-père mourut dans la foi en son Sauveur. Walter sentit vivement, comme nous l'avons vu, la perte de cet unique parent. Le souvenir de ce triste événement, la crainte vague de ne pouvoir surmonter les tentations auxquelles tous ses ancêtres avaient succombé, enfin le sentiment de sa vivacité passionnée, étaient un frein qui l'arrêtait sans cesse, au moment de se livrer aux jouissances qui semblaient les plus innocentes. Mais aussi ces pensées l'auraient facilement porté au découragement, en lui montrant la lutte comme au-dessus de ses forces.

Madame Edmonstone fut la première à découvrir ces combats intérieurs. Elle lui fit comprendre que les tentations n'étaient pour lui que ce qu'elles sont pour tous les hommes, et que la grâce de Dieu était toujours à sa portée. Ainsi tiré de son découragement, il comprit que c'était à lui de se maintenir dans la bonne voie. Telle était la vie intérieure de Walter ; au dehors il était franc et joyeux, et, si un nuage vient de temps en temps l'assombrir, nous en savons maintenant la cause.

06

La piété ne peut-elle faire cesser la
discorde ni guérir une haine héréditaire ?

Madame Edmonstone désirait vivement que Walter et Philippe devinssent amis, pensant que la sagesse précoce de l'un aurait une heureuse influence sur l'autre. Aussi était-elle affligée de ce petit malentendu au sujet du cheval. M. Edmonstone pardonna facilement à Walter et lui prédit qu'il deviendrait un grand savant, ce que celui-ci prit pour une excellente plaisanterie. Philippe, aussi, eut l'air de pardonner. Mais Laura vit avec regret qu'il ne comprenait pas Walter. Sa vivacité contenue, son impatience naturelle, qui ne lui permettait pas de rester un moment en repos, rien de tout cela n'échappait à Philippe, qui persistait à se défier d'un caractère si pétulant. Walter avait la mauvaise habitude, en écoutant une lecture, ou en prenant part à une conversation, de jouer sans cesse avec les ciseaux, avec son couteau ou avec tout autre objet qui se trouvait à sa portée. Cela avait été remarqué par tous nos jeunes gens, qui le firent aussi observer à madame Edmonstone.

— Je le corrigerai, dit-elle.

— Vous avez du courage, ma tante, si vous osez aborder un pareil sujet, répondit Philippe.

— Est-ce que vous me défiez ?

— Assurément il ne vous répondra pas autrement que par un regard foudroyant, mais c'est plus que vous ne désirez.

— Cependant maman lui a déjà fait perdre l'habitude de trépigner dans l'antichambre, quand on le fait attendre, dit Laura ; pourquoi n'apprendrait-il pas de même à tenir ses mains en repos ?

En effet, dans le courant de la soirée, madame Edmonstone le pria en souriant de laisser tranquille un verre qu'il tournait dans ses doigts. Plus tard, Walter ayant recommencé à jouer, mais avec des lunettes et leur étui, elle hésitait à l'éprouver encore devant Philippe, lorsque l'étui arrangea tout en refusant soudain de s'ouvrir, parce que le ressort en était cassé. Walter fut un peu honteux de sa sottise, et Amy ne put s'empêcher de rire. Pour Philippe, il ne fit semblant de rien, et sa figure prit seulement une expression un peu dédaigneuse. Quand il fut parti, madame Edmonstone dit à Walter :

— L'étui à lunettes m'a prévenue au moment où j'allais vous prier de vous corriger… d'un rien, d'une habitude, que votre mère vous aurait fait perdre dès l'âge de cinq ans, et dont vous pourrez vous défaire en vous observant un peu vous-même.

Walter la remercia et dès lors il se surveilla continuellement ; il posait brusquement sur la table les objets dont il se sentait prêt à faire ses jouets ; et Philippe lui-même avoua qu'il fallait de la force de volonté pour se corriger d'une habitude si invétérée. — Mais, tout en rendant justice aux qualités l'un de l'autre, les deux cousins continuaient à ne pas s'entendre, et la petite Charlotte pouvait à peine croire qu'ils ne voulussent pas continuer la querelle de famille, quoique tous deux lui eussent assuré que non.

Pauvre petite Charlotte ! Elle allait perdre à Pâques ses deux compagnons de jeux. Walter devait partir pour Oxford à cette

époque ; il emmènerait Trim avec lui. Il avait même été question de prendre aussi William, le groom et Deloraine ; mais Walter y renonça, craignant que les promenades à cheval ne lui fissent perdre trop de temps.

Le vieux M. Morville avait alloué à son petit-fils, jusqu'à sa majorité, une pension suffisante, mais qui ne lui permettait pas de faire des dépenses folles. Philippe lui-même la déclara à peine convenable pour un jeune homme dans sa position.

— Vous savez, dit M. Edmonstone en hésitant un peu, mais avec sa bonté habituelle, vous savez que, s'il vous faut un peu plus, vous n'avez qu'à me le dire ; ce serait mieux que de faire des dettes.

— Cela suffira, répondit Walter ; du même ton dont il avait réglé ses heures d'étude.

Chaque membre de la famille donna un petit souvenir à Walter pour l'anniversaire de sa naissance, qui précéda de deux jours son départ. Charles fut le seul qui ne lui fît aucun présent, disant qu'il ne voulait pas fêter son départ.

— Vous ne savez pas, lui dit-il, combien je vais m'ennuyer jusqu'à votre retour. C'était un plaisir pour moi que de vous observer, car vous êtes justement ce que je voudrais être si j'étais libre.

— Ne parlez pas ainsi, Charles.

— Seulement, je ne serais pas assez fou pour perdre tant d'heures à étudier, quand je pourrais courir, monter à cheval, chasser !

— Je crains de vous avoir causé souvent de la peine en parlant trop vivement de ces plaisirs-là.

— Oh ! non, vous me les faisiez partager avec vous.

Charles soupira, puis il ajouta :

— Et maintenant vous allez partir pour Oxford, vous prendrez votre place parmi vos contemporains, on parlera de vous, vous serez quelque chose, tandis que moi… Je sais qu'on me croit des talents… qu'on m'accuse de paresse ; mais à quoi me servirait-il de travailler ? Ah ! si je n'étais pas condamné à cette vie, si je n'étais pas enchaîné ici, M. Philippe ne serait pas le seul dont on parlât dans la famille.

— Vous pourriez certainement faire beaucoup, si vous le vouliez.

— Vouloir ? Que me servirait-il de vouloir ?

— Il n'est pas permis de laisser nos talents sans usage, et certainement ce serait grand dommage de ne pas continuer vos lectures.

— Comment cela me serait-il possible, quand je ne vous aurai plus pour les faire avec moi ? Vous savez bien qu'un maître et de vraies leçons n'auraient pas le même charme, et cependant je ne puis rien faire seul.

— Et vos sœurs ?

— Oh ! Laura est déjà trop avancée, et si j'avais le malheur de faire une savante de ma petite Amy, quelle consolation me resterait-il ? Cependant, si elle prenait la science à la manière de Mary Ross, il n'y aurait pas encore grand mal.

Amy entra en ce moment.

— Amy, dit Charles, Walter me propose de lire tous les jours avec vous quelque chose de si sérieux, que vous en deviendrez sèche comme un bâton et bleue comme…

— Bleue comme une gentiane, interrompit Walter.

— Je ne craindrais point de ressembler à une gentiane, dit Amy en riant : mais de quoi est-il question ?

— De me remplacer, dit Walter, et de continuer avec Charles les lectures que nous avions commencées ensemble.

— Eh ! bien, Amy, qu'en dites-vous ?

— Oh ! Charles, je vous remercie. Est-ce que vous ne plaisantez pas ? J'avais déjà pensé au plaisir de faire quelque chose de ce genre avec vous, seulement je craignais de vous impatienter par mon ignorance.

Cette affaire arrangée. Charles promit à Walter de lui écrire quel en serait le succès ; mais il résolut de n'en rien dire à Philippe, pour ne pas lui procurer le plaisir de croire que l'on suivait ses avis.

Charles avait décidément pris une grande affection pour Walter, à qui il ne reprochait qu'une trop grande déférence pour les avis de Philippe. Il y avait bien toujours de temps en temps quelque orage prêt à éclater entre les deux Morville ; mais les choses n'allaient pas loin, grâce au calme de Philippe et à la facilité avec laquelle Walter reconnaissait ses torts. D'ailleurs, il écoutait avec plaisir les conseils de Philippe sur son séjour à Ox-

ford, et madame Edmonstone était touchée du désir que ce jeune homme montrait de fuir le mal.

— Il part animé d'excellentes intentions, dit Philippe, après que la voiture qui l'emmenait se fut éloignée.

— J'espère qu'il ira bien, dit madame Edmonstone.

— Je le souhaite, ajouta Philippe. Il a de bons principes, qui sont une garantie ; mais ses manières agréables lui seront un piége : puis son rang, sa fortune, sa vivacité, tout cela sera-t-il suffisamment contre-balancé par son amour de l'étude ? Pauvre jeune homme ! Je souhaite qu'il marche droit !

07

Dis-moi, s'il te plaît, bon pasteur, qui est ce
beau jeune berger qui danse avec ta fille ?

On était au mois de juin, le soleil de l'après-midi brillait dans un ciel d'azur, et répandait une chaleur vivifiante qui n'avait rien d'accablant. Les ombres des sapins et des marronniers, s'allongeant sur la pelouse, semblaient inviter au repos, et cependant une troupe d'hommes et de femmes, en manches de chemise, en chapeaux de paille, le teint hâlé, s'occupaient activement à tourner et retourner le foin nouvellement fauché. À l'extrémité de la prairie, un groupe de spectateurs oisifs semblait jouir vivement de ce beau jour et de cette scène champêtre. Charles était à demi couché sur l'herbe, le dos appuyé contre une meule ; madame Edmonstone lisait auprès d'une autre, Laura faisait un croquis ; Philippe, étendu sur le gazon, sans chapeau et sans cravate, avait

l'air d'apprécier tout particulièrement ce doux repos, car il venait d'arriver à pied de Broadstone. Enfin, un peu plus loin, Amable et Charlotte prétendaient aider aux faneurs, mais en réalité, elles faisaient des nids de foin, ou s'en jetaient des poignées l'une à l'autre, jouant avec autant d'entrain que la chaleur le leur permettait. Ces deux jeunes filles causaient et riaient, mais tous les autres personnages étaient trop occupés ou trop fatigués pour faire la conversation. Chacun jouissait de la douceur de l'air que parfumait le foin nouveau, lorsque soudain Charles sentit un nez froid qui lui caressait la figure, et, en ouvrant les yeux, il reconnut Trim qui le léchait et lui faisait mille caresses.

— Le voici ! s'écria la petite Charlotte en s'élançant au-devant de Walter, qui venait de laisser son cheval, et arrivait en courant. Jamais écolier en vacances n'avait paru plus heureux, et ne fut reçu avec de plus bruyantes démonstrations de joie. Les questions et les réponses se succédaient sans interruption ; puis vinrent les nouvelles de la maison ; celle, entre autres d'un bal que lord Kilcoran allait donner, et auquel toute la famille était invitée. Lord Kilcoran était un Irlandais, père de Maurice de Courcy, et parent de M. Edmonstone. Il passait quelque temps avec sa famille à Allonby, une de ses terres non loin de Hollywell. Sa fille Eveline, jolie et vive Irlandaise, grande amie de Laura, malgré la différence de leurs caractères, avait obtenu qu'il donnât un bal, pour avoir le plaisir d'y inviter Amy, qui n'avait pas encore été dans le monde, et Mary Ross, pour qui ce serait aussi une nouveauté. Walter, apprenant qu'il serait de la partie, déclara que le bal ne l'amuserait pas autant que les fenaisons, et, quittant son habit, il se mit à l'ouvrage… comme un ouvrier.

Il fallait avoir bien travaillé pour revenir à la maison avec tant de plaisir. En effet, M. Edmonstone et Philippe, ayant pris des informations, ne reçurent que des réponses très satisfaisantes sur le compte de Walter. Pour lui, il fit toutes ses confidences à madame Edmonstone. Il lui avoua que ses études sérieuses étaient toujours pour lui un devoir plutôt qu'un plaisir. Il avait dû renoncer à toutes les récréations les plus innocentes, parce qu'elles le distrayaient trop, et il avait fini par ne se permettre que la promenade et la musique. Ce bel art lui semblait si propre à élever l'âme, qu'il ne pouvait se reprocher d'y consacrer un peu de temps ; puis il avait fait aussi de temps en temps une lecture légère pour se reposer de ses graves études.

Walter n'avait formé à Oxford qu'une seule liaison d'amitié. C'était avec un jeune homme du nom de Wellwood. Il s'était figuré que c'était le fils de ce capitaine Wellwood dont son grand-père s'était toujours reproché la mort. Mais il découvrit que c'était seulement son neveu. Le capitaine n'avait laissé d'autres enfants que deux filles, qui n'étaient pas mariées. Leur cousin parlait d'elles avec la plus grande estime, et Walter eut le bonheur de leur faire savoir combien son grand-père avait eu de remords d'avoir tué leur père. Le jeune Wellwood étudiait la théologie, et Walter ne pouvait assez parler de toutes les qualités qu'il cachait sous une extrême timidité.

Les vacances d'été se passèrent fort agréablement à Hollywell. C'étaient tous les jours de nouveaux plaisirs, de nouvelles entreprises. On s'amusa, entre autres, à construire un berceau au milieu des lauriers, et Walter, Laura, Amy, Charlotte, y travaillaient comme s'il s'était agi de gagner leur pain.

Un jour qu'ils étaient fort occupés à cet ouvrage, Eveline de Courcy vint les surprendre. Elle portait un costume d'amazone, qui lui allait à ravir, et, quoique moins belle que Laura, elle paraissait aussi fort jolie avec ses yeux bleus et ses cheveux noirs. On lui présenta Walter, qu'elle ne connaissait pas encore. Mais avec elle les cérémonies étaient bientôt finies. Grimper sur une échelle, pour aider à planter un clou, donner à Walter une leçon de danse sur la pelouse, tel fut l'emploi de sa visite. Son père vint la chercher : elle prit encore un moment Laura sous le bras, et, se promenant avec elle sur la terrasse :

— M. Walter Morville est un charmant garçon, dit-elle. On m'avait tant parlé de sa sagesse, que je craignais qu'il ne fût le pendant de son cousin.

— Eveline !

— Ce n'est pas que je n'admire le capitaine ; mais il me fait peur : il a si mauvaise opinion de moi !

— Si seulement vous vouliez lui faire voir tout votre bon sens, ma chère Eva !

— C'est ce qui ne m'est pas possible, avec la crainte que j'ai de lui. Pour la cacher, je suis forcée de faire et de dire des folies ! Mais n'oubliez pas de donner à M. Walter des leçons de danse. Il a des dispositions remarquables.

C'est ce qu'on ne manqua pas de faire chaque soir, jusqu'à l'époque du bal. Ce jour remarquable arriva enfin. Philippe et Mary Ross vinrent dîner à Hollywell, pour se rendre de là à Allonby. À la demande générale, Philippe portait son nouvel uniforme de capitaine, grade auquel il était parvenu dernièrement,

et Charlotte passa à le considérer le temps que ses sœurs employèrent à perfectionner la toilette de Mary Ross. — On annonça enfin les voitures ; M. Edmonstone appelait les jeunes demoiselles, qui, comme toujours, se trouvaient en retard. Les exclamations réitérées ne faisaient qu'ajouter à la confusion sans rien avancer ; mais enfin toutes trois, accompagnées de madame Edmonstone, descendirent pour se montrer à Charles. Les deux sœurs étaient en blanc, et portaient des guirlandes de jasmin sur leurs cheveux. Laura surtout, avec son teint si blanc, était charmante dans cette toilette. Mary étalait les vastes plis de sa robe de mousseline, et n'avait pu refuser de se coiffer de géraniums, qu'Amable elle-même avait préparés pour elle.

Charles eut quelque observation critique à faire sur chaque toilette ; pendant ce temps, Philippe, appuyé contre la porte, regardait Laura avec plus d'intérêt qu'il n'en prenait d'ordinaire quand il était question de toilette. Pauvre Philippe ! il était demeuré seul un moment avec Charles, et celui-ci, à l'occasion de quelques vers composés par Walter, l'avait appelé un Pétrarque, entendant par là simplement un poëte. Mais, sur-le-champ, il vit que ce nom rappelait celui de Laure, et s'apercevant de la jalousie que cette circonstance éveillait dans son cousin, il prit un air mystérieux, et refusa d'en dire davantage. Aussi, qu'on juge des sentiments du jeune capitaine, lorsque Amable, montrant à Walter un brin de myrte dans la guirlande de sa sœur :

— Voyez, dit-elle, vous avez voulu me persuader que cela ne se remarquerait pas, et pourrait passer pour du jasmin !

— Ah ! répondit-il, je voudrais vous avoir apporté assez de myrte pour que sa couronne en fût entièrement formée !

On partit enfin, et l'on arriva de bonne heure. Le salon d'Allonby était une fort belle pièce, qui communiquait avec la serre. Il n'y avait encore que les maîtres de la maison, le bon lord Kilcoran, sa femme, douce et paisible Anglaise, Maurice et ses deux jeunes frères, Evelina et ses deux petites sœurs, Mabel et Hélène. Peu à peu la société arriva, et les quadrilles se formèrent. Philippe observait toujours Laura, pour voir si sa conduite s'accorderait avec les soupçons que Charles lui avait donnés, et, à la première occasion, il l'invita à danser. Il fut fort satisfait de son empressement à accepter et du regard qu'elle jeta sur lui, en répondant à Walter, qui voulait l'engager aussi, qu'elle avait déjà promis à Philippe. Walter, pour se consoler, alla chercher Amable dans la serre, et il fut plus heureux auprès d'elle. Pour M. Edmonstone, il demanda à Mary Ross si elle le trouvait trop vieux pour son danseur, et, sur sa réponse négative, on le vit bientôt figurer auprès d'elle avec les pas et les entrechats qui avaient fait de lui l'un des meilleurs danseurs de son temps.

Madame Edmonstone observait sa jeune famille avec une fierté maternelle. La beauté de Laura et de Philippe ne l'avait jamais frappée aussi vivement que ce soir-là. Ils se ressemblaient beaucoup ; ils avaient les mêmes traits réguliers, les mêmes yeux d'un bleu foncé, et tous deux le teint très blanc.

C'est singulier, se disait madame Edmonstone ; en voyant Philippe on n'est pas d'abord frappé de sa beauté ; elle ne fait qu'un effet secondaire, et ce que l'on remarque au premier abord, c'est la distinction de ses manières. Et Laura ! comme elle est belle et gracieuse. — Pour ma petite Amy, elle semble presque aussi jolie que sa sœur, avec son aimable sourire et sa douce expression.

Puis elle a l'air si heureux ! Et son danseur Walter, comme ses yeux brillent ! c'est aussi l'image du bonheur !

La danse finie, lady Eveline s'approcha de Laura et lui dit tout bas :

— Laura ! je suis une ambitieuse. Vous ne devinez pas… J'aurais meilleure opinion de moi, si j'obtenais quelque attention de lui, et, au contraire, je suis sûre qu'il dira du mal de moi à son ami M. Thorndale, avec qui je viens de danser et de causer aussi sensément qu'il est à propos de le faire dans un bal.

Les souhaits de lady Eveline furent vains ; le capitaine Morville dansa avec sa petite sœur Hélène, enfant de onze ans, toute fière de son grand cavalier, mais elle, il ne l'invita point.

Un peu plus tard, il demanda sa cousine Amable, avec qui il n'avait pas besoin de faire les frais d'une conversation frivole, à quoi il ne se sentait pas disposé. Il s'approcha avec elle des demoiselles Alston, à qui il voulait la présenter. La famille Alston demeurait trop loin de Hollywell pour être en relations avec M. et madame Edmonstone ; mais leur frère avait connu Walter à Oxford, il le leur avait présenté, et les deux jeunes filles lui demandaient justement de leur montrer la belle miss Edmonstone. Walter ne s'était jamais avisé de comparer la beauté des deux sœurs.

— Je puis vous dire laquelle est l'aînée, répondit-il ; mais je vous laisse à décider vous-mêmes laquelle des sœurs est la plus belle. Tenez, voici l'aînée, Laura, cette grande jeune personne aux beaux cheveux ornés de jasmin.

Walter parlait comme si Laura l'eût particulièrement intéressé, et s'il avait eu le droit d'être fier de sa beauté. Philippe l'enten-

dit, car il était justement tout près de là avec Amy. — À ce moment une autre danse recommençait, et il emmena sa jeune cousine auprès de sa mère. — Il rencontra M. Thorndale, qui venait de danser avec lady Eveline pour la seconde fois, ce qui n'avait pas échappé à Philippe. M. Thorndale s'approcha de son ami :

— Elle est charmante, dit-il.

— Une vraie Irlandaise, répondit froidement Philippe.

M. Thorndale, peu habitué à porter un autre jugement que celui du capitaine Morville, se sentit embarrassé.

— Vous n'avez pas dansé avec elle ? dit-il.

— Non, elle attire trop de cavaliers pour avoir besoin de moi.

M. Thorndale se sentit encore plus honteux de son goût vulgaire, et Philippe s'éloigna, content de l'avoir arrêté au début d'une inclination.

Walter avait trois fois demandé à Laura de danser avec lui, et toujours elle s'était trouvée engagée. Enfin, lorsque arriva l'heure du départ, il fit encore Une tentative. Madame Edmonstone consentit à rester un moment de plus, car Laura lui demanda avec instance de la laisser danser ce quadrille avec Walter. Philippe, qui ne savait encore quelle foi il devait ajouter à ce que Charles avait essayé de lui faire entendre, alla voir si la voiture était prête, Quand il revint, la danse était finie, mais Walter et Laura n'étaient plus là. Un moment après, ils revinrent tranquillement ensemble de la bibliothèque, où ils avaient été voir un fameux portrait de Charles I, et l'on partit. — Dans la voiture des dames on ne fit que rire et causer tout le long de la route ; mais les hommes, furent plus silencieux. M. Edmonstone s'endormit ;

Philippe se laissa aller à la rêverie ; pour Walter, il ne fit que siffler des airs de danse et battre la mesure avec ses pieds, comme s'il dansait encore.

08

Comme Alexandre, je veux régner,
Et je veux régner seul ;
Mon cœur dédaignera toujours plus
Un rival près de mon trône ;
Il faut que je gouverne sans cesse,
Et que je donne toujours des lois ;
Que chacun soit soumis à ma volonté,
Et que tous me craignent.

Peu de temps après le bal, le capitaine Morville se rendit à Hollywell pendant l'après-midi. Plongé dans ses réflexions, il marchait très vite, malgré la chaleur.

Il ne pouvait s'empêcher de croire que la plaisanterie de Charles n'eût un fond de vérité. Sans doute Walter était bien jeune ; mais il était fait pour plaire, et quel malheur ce serait pour Laura d'aimer un jeune homme d'un caractère si peu sûr ! Philippe se sentait le seul protecteur de sa cousine. M. Edmonstone n'entendait rien aux affaires de sentiment, madame Edmonstone était prévenue en faveur de Walter ; elle avait une confiance, aveugle en sa fille, et Charles ne voulait pas entendre parler raison. Puis Philippe venait d'apprendre que son régiment allait être passé en revue, en sorte qu'il aurait peu de loisir pour observer ce qu'on ferait à Hollywell ; enfin le colonel Deane se

proposait de donner un bal, qui serait la répétition de celui de lord Kilcoran.

Abîmé dans ses pensées, Philippe suivait la route poudreuse. La chaleur était étouffante, et tout dans la nature semblait en ressentir l'influence. Les insectes n'avaient plus la force de voler, les fleurs baissaient la tête, pas un souffle de vent n'agitait le feuillage. Dans le parc il n'y avait que quelques vaches endormies à l'ombre des arbres, et un petit cheval qui semblait n'avoir pas le courage de bouger.

Trim était aussi couché sur les marches du péristyle, la langue pendante et le souffle haletant. Il se leva pourtant en branlant la queue à l'approche de Philippe.

Comme celui-ci entrait dans l'antichambre, il entendit chanter au salon.

C'étaient Walter et Laura, et Philippe les trouva auprès du piano, dans la vaste pièce dont les persiennes baissées avaient complètement exclu la chaleur. Les deux jeunes musiciens avaient un air heureux et paisible qui formait un contraste aussi frappant avec l'agitation de Philippe, que la fraîche atmosphère du salon différait de la route poudreuse et brûlante. Le capitaine, se sentant disposé à la jalousie, fut plus poli que jamais ; mais Laura lui trouvant l'air fatigué, proposa d'aller joindre le reste de la famille sur la pelouse. Pendant qu'elle allait chercher son chapeau et Walter un pliant, Philippe lut les paroles du duo laissé sur le piano.

C'étaient, suivant l'usage, des paroles d'amour ; mais il attacha au sens plus d'importance qu'il ne l'aurait fait en toute autre oc-

casion. Laura, en rentrant, lui dit qu'elle les avait traduites elle-même en anglais, et que Walter les avait mises en vers.

Ils trouvèrent le reste de la famille dans le nouveau berceau, et la conversation tomba sur le bal. Philippe apprit à Amy qu'il y en aurait bientôt un autre chez le colonel Deane.

— Quel plaisir ! s'écria Walter. Maurice de Courcy doit être bien content !

— Il est allé à Allonby prier ses parents de différer leur départ pour Brighton.

— Ils ne le voudront pas, dit Laura ; le dernier bal a tant fatigué lady Kilcoran, qu'elle a grand besoin de l'air de la mer. Oh ! maman, il faut qu'Eva vienne passer quelques jours ici ; elle regretterait tant ce bal !

Madame Edmonstone consentit à cet arrangement, ce qui ne plut pas beaucoup à Philippe. Il aurait bien voulu trouver un moment pour parler à Laura ; mais il n'y eut pas moyen, et, après le dîner, il s'en retourna à Broadstone, remportant peu de consolation de sa visite. Jamais ses devoirs ne lui avaient paru plus difficiles à remplir que dans la quinzaine qui suivit. Pas un moment pour aller à Hollywell, et il vivait dans une inquiétude continuelle que le sort de Laura ne se décidât et qu'elle ne fût perdue pour lui. Combien il aurait voulu la mettre sur ses gardes contre l'affection qu'il lui supposait pour Walter, et cependant quel droit avait-il de parler ?

Enfin, trois jours avant la revue, il trouva un moment pour aller à Hollywell, et il partit, résolu à rompre le silence, mais sans avoir décidé quel rôle il jouerait.

Comme il venait de passer la barrière d'un champ, à un mille et demi environ de Hollywell, il vit une dame assise sur un tronc d'arbre, et occupée à dessiner. C'était Laura, qu'un sort favorable lui faisait rencontrer seule. Le reste de la société était allé un peu plus loin, pour récolter des champignons sur la colline, pendant qu'elle faisait un croquis des tours de Broadstone. Elle parut charmée de le voir, et lui montra son esquisse pour avoir son avis : mais il n'y fit pas grande attention. Maintenant qu'il la trouvait seule, il se sentait embarrassé et ne savait comment aborder le sujet qui l'amenait.

— Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue, dit-il enfin.

— C'est vrai.

— Et plus longtemps encore que nous n'avons eu aucune conversation.

— C'est justement ce que je pensais. Le fait est que nous avons eu tant de distractions dernièrement, qu'il restait à peine un moment pour se recueillir. Walter dit que nous sommes extrêmement dissipés.

— Ah ! la danse et la musique s'accordent mal avec la réflexion !

— Pauvre musique ! dit Laura en souriant ; mais j'accepte vos reproches, car je sens que j'ai vécu comme un papillon depuis quelques semaines.

— Je sais que vous me trouvez injuste envers la musique, et j'avoue franchement que je ne suis pas en état de l'apprécier à sa juste valeur ; mais est-ce un plaisir sûr ? Il me semble qu'elle sert

trop souvent à former des liaisons fâcheuses, entre des personnes qui ne sont pas faites les unes pour les autres.

— Vous avez raison, dit Laura, prenant cette phrase pour une maxime générale.

— Vous vous plaignez de vous sentir trop dissipée. N'est-ce pas une preuve que vous êtes faite pour de meilleures choses ?

— Que puis-je faire ? J'essaye de lire le matin et le soir, mais je ne puis me dispenser de prendre part aux amusements des autres. Je le pourrais même, que je ne le voudrais pas ; car cela paraît leur faire à tous du bien : Charles n'a jamais semblé aussi heureux qu'à présent, et je suis la seule qui se sente trop oisive.

— Ces distractions sont innocentes, sont bonnes même pour un temps. Mais le vide qu'elles vous laissent prouvent qu'elles ne sont pas des plaisirs dignes de vous. Laura, prenez garde que les vacances de cet été ne vous engagent à une vie de frivolité.

— Que voulez-vous dire ? demanda Laura avec une surprise ingénue.

Philippe n'avait jamais eu autant de peine à se montrer calme.

— Il faut que je parle, dit-il enfin, parce que personne que moi ne le fera. Mais avez-vous réfléchi où tout ceci peut vous conduire ? Ce jeune étranger que vous admettez dans votre intimité, avec qui vous faites de la musique, qui compose des vers pour vous ! Je ne dirais pas un mot s'il était digne de vous ; mais, Laura, ne soyez pas vous-même la cause de votre malheur !

L'émotion lui ôta la voix. Laura avait la tête baissée ; un frisson de plaisir lui traversa le cœur, quand elle entendit ce qu'elle

avait deviné depuis longtemps, qu'elle avait pris la place de Marguerite, et qu'elle était l'objet de la sollicitude de Philippe. Elle voulut le rassurer.

— Non, dit-elle, ne craignez rien de pareil ; il n'y pense pas même, il est trop jeune et nous regarde toutes deux du même œil.

— Le mal n'est pas encore fait, reprit Philippe, et j'ai voulu vous prévenir à temps ; car vous auriez pu aller trop loin et même engager vos affections avant d'y avoir songé.

— Jamais ! s'écria Laura. Je puis aimer Walter, mais non pas de cette manière ; j'ai de lui une meilleure opinion que vous ; mais avoir une préférence pour lui ! Philippe, comment pouvez-vous le penser ?

— Laura, je ne puis m'empêcher de vous regarder avec une extrême sollicitude. Depuis que Fanny est morte, et que Marguerite aussi est perdue pour moi, vous les avez remplacées, vous avez été mon plus précieux intérêt dans ce monde ; vous m'avez toujours compris. Aurais-je pu souffrir de vous perdre et de vous voir malheureuse ?

Laura ne baissa pas la tête cette fois ; mais, tournant son beau visage vers Philippe, et répandant des larmes, elle dit :

— Ne craignez pas que jamais je change pour vous ; je ne le pourrais pas, car, s'il se trouve en moi quelque chose de bon, n'est-ce pas à vous que je le dois ?

Comment le jeune capitaine aurait-il pu conserver quelque doute ? comment n'aurait-il pas eu la certitude qu'il était aimé ? La joie lui ôtait la parole, et cependant, au milieu de son bonheur, il ne pouvait s'empêcher de se dire ? Qu'ai-je fait ? Il avait

été plus loin qu'il n'en avait eu l'intention, et, à présent qu'ils s'étaient déclaré leur amour, il entrevoyait une longue suite de difficultés ; le mécontentement de M. Edmonstone, en apprenant que sa fille aimait un jeune officier sans fortune ; puis il ne pourrait plus venir familièrement à Hollywell, quand on saurait comment il avait abusé de la liberté dont on le laissait jouir vis-à-vis de ses cousines. Cependant son ravissement fit taire toutes les réflexions.

— Laura, ma bien-aimée, dit-il, nous nous sommes compris, nous nous aimerons toujours !

— Oui, rien ne pourra détruire un sentiment qui a grandi avec nous !

— C'est pour toujours ! répéta Philippe. Mais, Laura, qu'il nous suffise de nous connaître l'un l'autre ; ne confions à personne notre amour.

Laura eut l'air surpris. Elle considérait toujours les affections comme des choses trop sacrées pour qu'on en parlât.

— Comment pourrais-je parler de mon bonheur ? dit-elle. Mais les voici qui reviennent !

Pauvre madame Edmonstone ! Elle se doutait peu que, pendant qu'elle récoltait ses champignons, sa fille bien-aimée avait engagé ses affections sans le lui dire ; elle se doutait peu que le neveu pour qui elle avait tant d'estime avait abusé de sa confiance !

Comme elle approchait avec ses plus jeunes filles, Philippe s'avança au-devant d'elle pour donner à Laura le temps de se remettre. La conversation ne fut pas longue ; car, après avoir ré-

pondu à quelques questions sur la revue et sur le bal, il dit que, puisqu'il avait eu le plaisir de rencontrer sa tante et ses cousines, il n'irait pas à Hollywell, et, les ayant saluées, il partit.

Philippe s'en retournait avec des sentiments très différents de ceux qui l'avaient dernièrement agité. Laura et lui ne s'étaient fait aucune promesse formelle, et, pour le moment, il ne pouvait pas être question de mariage, vu la position du jeune homme. Mais ils s'étaient réciproquement avoué leur amour ; un amour plus profond que passionné, qui s'était développé peu à peu, et, à présent que Philippe ne craignait plus rien de Walter, il sentait que ce secret pouvait être gardé aussi longtemps qu'on le voudrait sans le moindre inconvénient. De cette manière il pourrait continuer à voir Laura, et conserver son influence sur la famille Edmonstone. Cette influence, il la croyait très importante au bonheur de ses jeunes cousines, de Charles et de Walter ; et aurait jugé très fâcheux de la perdre en allant avouer ses sentiments aux parents de Laura. Ainsi Philippe, malgré sa sagesse, se faisait illusion, et ne voyait pas qu'il avait quitté le droit chemin de la franchise et du devoir.

09

Ah ! jeune comte Guy, l'heure est bientôt là ;
Le soleil s'est déjà couché ;
La fleur de l'oranger parfume le bocage ;
La brise souffle sur la mer ;
L'alouette a cessé de chanter ;
Elle est auprès de sa compagne ;

Brise, oiseau et fleur, tout nous annonce l'heure ;
Mais où est le jeune comte Guy ?

Quels étaient cependant les sentiments de Laura ? On parlait et l'on riait autour d'elle, mais elle n'y faisait pas attention. Une seule image était gravée dans son cœur, et les paroles prononcées par Philippe, d'une voix émue, résonnaient sans cesse à ses oreilles. Elle ne pensait pas à l'avenir, et jamais promesse d'amour n'avait été faite avec moins de connaissance de cause. Elle n'avait fait qu'exprimer ce qu'elle sentait depuis longtemps, sans qu'elle s'en rendît compte. Philippe avait été son premier ami ; son affection pour lui remontait au temps où il lui expliquait les planches de l'Encyclopédie, et elle l'avait toujours considéré comme un modèle en toutes choses. Elle avait l'habitude de suivre aveuglément son avis, et la précaution même de garder le silence lui semblait toute naturelle. Madame Edmonstone avait toujours été trop occupée de Charles pour être beaucoup avec ses filles. Elles avaient eu, comme nous l'avons dit, une institutrice, et n'avaient pas pris l'habitude de confier toutes leurs pensées à leur mère. Laura surtout n'avait jamais été expansive, et il lui était plus facile de cacher ses pensées que de les révéler. Rentrée à la maison, elle s'enferma dans sa chambre, où elle aurait oublié l'heure du dîner, si Amy n'était venue la tirer de sa rêverie, et l'aider à réparer le temps perdu en s'habillant à la hâte. Amy, quoiqu'elle aimât beaucoup sa sœur, la regardait comme une personne bien plus sage qu'elle. Elle n'avait jamais l'idée de se mêler aux graves entretiens de Laura et de Philippe ; aussi, quand sa sœur lui dit qu'elle s'était oubliée en réfléchissant à une chose que son cousin venait de lui dire, Amy ne lui en demanda pas davantage.

Lorsqu'elles descendirent pour dîner, Laura était entièrement revenue à elle-même ; elle avait résolu d'être sur ses gardes avec Walter. Elle était bien sûre qu'il n'y avait pas de danger, mais elle désirait complaire à Philippe. Rien ne pouvait être plus rassurant que la conduite de Walter. Il ne pensait qu'au jeudi suivant et à son projet de faire voir la revue à Charles. Ce dernier n'avait jamais joui d'un spectacle pareil, et madame Edmonstone en avait assez de l'avoir conduit une fois à une exposition d'horticulture, où leur société avait eu mille peines à se retrouver, et à la suite de laquelle Charles avait été malade de fatigue. Mais Walter faisait observer que les messieurs ne manqueraient pas cette fois. Il y aurait Philippe et Maurice de Courcy ; lui-même se chargeait de ramener Charles dès qu'il serait fatigué. Madame Edmonstone eut un peu de peine à le laisser mettre son plan à exécution, mais enfin elle y consentit. Elle n'eut pas à s'en repentir, car tout alla parfaitement. Walter conduisit Charles, dans le petit phaéton, tout près de la tente dressée pour les officiers et les invités. Là, grâce à l'appui de son jeune ami, il put marcher jusqu'à la table et assister à la collation. Quel plaisir lui causèrent la surprise et les félicitations de ses amis ! Le bon docteur Mayerne vint lui serrer la main ; Philippe ne put s'empêcher de blâmer un peu son imprudence. Enfin, après avoir tout vu, tout entendu, il fut ramené à la maison, toujours dans la petite voiture basse, et, quoiqu'il fût très fatigué, il ne s'en plaignit pas.

Le bal devait avoir lieu le soir même de la revue, et, après le dîner, les dames allèrent faire leur toilette. Il était tard quand elles furent prêtes, et la voiture attendait depuis longtemps ; elles arrivèrent l'une après l'autre au salon, et, à leur grande surprise, elles y trouvèrent Walter en habits ordinaires. Il leur déclara qu'il n'irait pas au bal ce soir, et resterait à la maison pour faire une

lecture à Charles, jusqu'à ce qu'il s'endormît. Madame Edmonstone ne voulait pas lui laisser la peine de garder son fils. Eveline de Courcy feignit de se trouver mal à l'idée de toutes les leçons inutiles qu'elle lui avait données ; Laura dit quelques mots pour essayer de l'ébranler ; Amy le pressa très vivement ; mais tout fut inutile, il répéta poliment, mais avec fermeté, qu'il ferait mieux de se livrer moins au plaisir.

Pour le coup madame Edmonstone trouva qu'il allait trop loin ; mais elle dut en prendre son parti, et, à dix heures et demie, les dames quittèrent Hollywell House pour se rendre au bal, où M. Edmonstone devait aller les rencontrer, au sortir d'un dîner chez le colonel.

— Je suis sûre qu'il s'impose un grand sacrifice, dit Laura, quand la voiture fut partie. Mais il se figure que les bals l'empêchent de travailler.

— Je suis fâchée contre lui, reprit madame Edmonstone, et cependant je ne puis le blâmer.

Pour Amy et Eveline, elles exprimaient leurs regrets chacune à sa manière. M. Edmonstone, Maurice de Courcy, madame Deane et bien d'autres personnes, ne comprirent rien à cette résolution soudaine d'un jeune homme qui aimait la danse. Philippe ne fit aucune observation, mais au fond de son cœur il était de l'avis d'Eveline, qui disait hautement que Walter n'avait pas voulu venir, parce qu'il craignait de ne pas avoir Laura pour danseuse plus souvent qu'à Allonby.

Philippe et Laura ne s'étaient pas encore rencontrés depuis leur tête à tête, et la jeune fille était plus fière que jamais de son cousin. Il était décidément le plus bel officier du bal, et le plus

distingué par ses manières et ses talents. Mais aussi elle ne pouvait le regarder ni lui adresser la parole sans un sentiment de crainte insurmontable. Il lui semblait sans cesse que leur secret allait se trahir, et ce fut un soulagement pour elle de voir Philippe engager Eveline pour la première danse, et, d'être elle-même demandée par Maurice.

Eveline était enchantée de danser avec Philippe, et tâcha de ne laisser échapper aucune parole qui lui déplût : Du reste, comme on dansait une polka, ils n'eurent pas le loisir de dire beaucoup de choses. Ils parlèrent de la revue, de Charles, de la résolution soudaine de Walter ; Eveline célébra surtout la beauté de Laura, et, quand elle vit que ce sujet intéressait son danseur, elle y revint souvent.

Un peu plus tard, Philippe pria Laura de danser avec lui. Elle aurait bien voulu ne pas rougir quand il lui dit :

— Laura, j'espère que vous n'avez pas affecté une froideur exagérée vis-à-vis de mon cousin ? Car je ne puis expliquer son absence par aucune autre raison que par une de ses bouderies.

— Ce n'est pas cela, je vous assure ; ma conduite à son égard a été la même que de coutume ; seulement je me suis plus souvent tenue dans ma chambre. N'écoutez pas toutes les folies d'Eveline !

— Vous ne pourrez cependant me persuader que ce soit la crainte de se trop livrer au plaisir qui le retienne. Il ne sera pas douté de votre indifférence ; mais je ne vous en fais pas un reproche : puisqu'il y est sensible, c'est qu'il était temps de la lui montrer.

Ainsi Laura, contre son propre sentiment, ne put s'empêcher de croire que Walter l'aimait ; et après un moment de silence, elle reprit :

— Que pensez-vous du projet de papa de m'emmener avec lui en Irlande ?

— En Irlande ?

— Oui, vous savez qu'aucun de nous n'a vu grand'maman depuis la maladie de Charles, et papa voudrait me conduire cet été auprès d'elle.

— Je savais son projet de voyage, mais je ne croyais pas qu'il y songeât avant l'automne.

— C'était son intention ; mais il faut qu'il soit de retour avant la fin d'octobre.

— Et que fera Walter ?

— Il restera à Hollywell jusqu'à la rentrée, et nous serons bien aises qu'il soit auprès de Charles en l'absence de mon père. Ce projet ne me souriait pas trop au premier abord, quoique je sois bien aise de revoir grand'maman. Mais à présent, cet absence viendra tout à fait à propos pour rompre mon intimité avec Walter.

— Vous avez raison, et cependant je puis à peine supporter l'idée de votre absence. Où serai-je à votre retour ?

— Ah ! c'est à quoi je n'ose songer non plus. Papa vous consultera là-dessus. Il craint un peu de laisser Walter seul si longtemps.

— Hollywell lui offre peu de tentations. D'ailleurs, je serai à portée de voir ce qui se passera.

Pendant le reste de la soirée, Philippe n'eut plus l'air de s'occuper de Laura. Mais elle ne cessait de l'observer, de chercher à entendre ce qu'il disait. Elle faisait plus d'attention à lui qu'aux nombreux cavaliers qui se disputaient l'honneur de danser avec elle, et dont elle écoutait à peine la conversation.

Charles Thorndale, de son côté, suivait des yeux Eveline ; mais il ne l'invita qu'une fois à danser. Philippe fut bien aise de cette réserve, quoiqu'il l'attribuât plus à la docilité de son ami qu'à son inclination.

Pour Amy, elle s'amusait de son mieux, parce qu'elle se serait jugée une ingrate, si elle n'avait pas trouvé du plaisir chez des amis qui cherchaient à lui en procurer ; mais elle ne pouvait trouver le même attrait qu'au bal de lady Kilcoran. Puis elle sentait qu'elle avait été pour le moins aussi oisive que Walter, et ne trouvait pas juste de s'amuser pendant qu'il faisait pénitence. Elle avait cela sur le cœur ; elle causait, dansait, souriait, mais elle se sentait triste. Enfin madame Edmonstone envoya Maurice chercher la voiture ; Eveline en fut seule fâchée.

Philippe vint aider les dames à mettre leurs manteaux, et, tout en aidant Laura à mettre le sien, il lui dit tout bas :

— Prenez garde, veillez sur vous-même.

Laura, qui tout à l'heure encore rougissait et tremblait, sentit après ces paroles de Philippe le désir et la force de faire tout ce qu'il voudrait. Elle leva les yeux avec autant de calme que cela lui fut possible, et fit quelques observations indifférentes, pour mon-

trer à Philippe qu'elle savait cacher ses sentiments quand il le fallait. Après ce qu'il avait dit, ne devait-elle pas se faire violence pour lui plaire ? Elle ne l'aimait que mieux pour la froideur de ses manières, qui contrastait avec la chaleur de ses affections, et elle rêva à ces choses tout le long du chemin, autant que le lui permit la conversation. Quand on fut arrivé à la maison, madame Edmonstone jeta un coup d'œil dans la chambre de Charles et annonça qu'il était endormi. Là-dessus chacun se retira.

10

léonora.

Cependant il parle souvent de toi avec respect.

TASSO.

Tu veux dire avec indulgence. Prudent, rusé…
C'est ce qui me déplaît ! Il sait employer
Un langage si doux et si mesuré,
Que ses louanges apparentes sont des reproches.

Le lendemain on se réunit un peu tard pour le déjeuner. Charles ne paraissait pas se ressentir de sa fatigue. Il dit qu'il s'était endormi à une heure raisonnable, bercé par quelque poésie ; il ne savait pas exactement quoi, dont la voix de Walter avait fait une fort jolie musique. Et maintenant il ne parlait que du plaisir qu'il avait goûté, et qui allait lui fournir un sujet de conversation pour plusieurs semaines.

Après toute la peine que Walter s'était donnée pour son fils, madame Edmonstone n'eut pas le courage de le gronder, et M. Edmonstone, qui avait dépensé toute sa mauvaise humeur sur sa femme, n'en avait plus à montrer au vrai coupable. Aussi, quand Walter, qui revenait de se baigner dans la rivière, entra dans la salle à manger, la figure riante et les cheveux humides, l'accueil de M. Edmonstone ne témoignait que cette humeur moitié plaisante, moitié grondeuse, dont personne ne s'inquiétait.

— Bonjour, monsieur Walter Morville ! qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Rien, répondit le jeune homme en souriant ; puis, prenant place auprès de madame Edmonstone, j'espère, lui dit-il, que vous ne vous ressentez pas de vos fatigues d'hier ?

— Non, merci.

— Amy, voilà une fleur pour vous.

— Oh ! elle est charmante ! où l'avez-vous trouvée ? Elle est nouvelle pour moi.

— Il y en a beaucoup parmi les roseaux, après le premier détour de la rivière. Il m'a semblé que ce n'était pas une chose commune.

— Vous avez eu raison. Que cet œil bleu est d'un bel effet au milieu. Il faut que je la dessine. Je vous en remercie !

— Charlotte, voici qui vous intéresse : Trim a découvert un nid de poules d'eau.

— Oh ! tant mieux ! Est-ce dans un endroit où je puisse aborder ?

— La place est un peu marécageuse ; mais j'ai posé quelques pierres sur lesquelles je vous ferai passer. C'est ce qui m'a ainsi retardé… J'aurais dû m'excuser auprès de vous, Madame, ajouta-t-il en faisant une inclination polie à madame Edmonstone.

Jamais homme n'eut moins l'air d'un amant offensé.

— Il y en a d'autres que vous qui sont en retard, dit madame Edmonstone en regardant la place vide de lady Eveline.

— Ainsi, vous pensez que c'est la seule chose dont vous ayez à demander pardon, dit M. Edmonstone. Je vous avertis que vous aurez un compte à rendre.

— J'en suis vraiment désolé ! répondit Walter d'un air si malheureux que le bon M. Edmonstone n'y put résister.

— Oh ! cela ne me regarde pas, reprit-il. J'aurais plutôt à vous faire des excuses pour la peine que Charles vous a donnée ; mais c'est à Broadstone que vous ferez bien de ne pas vous montrer de sitôt.

— Quoi ? Broadstone a eu tant de peine à prendre son parti de mon absence ?

— Nous ne savions plus que répondre à tous ceux qui nous demandaient ce qu'était devenu M. Walter Morville.

— C'est affreux ! dit Walter en riant, persuadé que c'était une plaisanterie, Bonjour, lady Eveline ! Venez donc me raconter ce bal, dont personne ne m'a encore dit un mot.

— Parce que vous ne le méritez pas, répondit-elle. J'espère que vous avez du repentir.

— Si vous voulez que j'en aie, faites-moi une belle description de la fête.

— Je laisserai ce soin à Laura, quoiqu'elle ait paru goûter assez peu de plaisir.

— Quelle idée ! dit Laura, en rougissant d'autant plus qu'elle était fâchée de rougir.

— Eh bien ! Laura, dites-moi avec qui vous avez dansé ?

Faut-il, se disait Laura, que je ne puisse répondre sans rougir à une question si naturelle ! Il pensera que c'est parce qu'il me parle. Et elle répondit :

— D'abord avec Maurice, avec Philippe…

Àce nom elle s'arrêta, sa mémoire lui faisant défaut tout à coup, au grand étonnement d'Amable et d'Eveline.

La conversation continua de rouler sur le bal, et Walter crut que l'on ne pensait plus à son absence. Mais, le lendemain, il alla à Broadstone, et, en rentrant à la maison, il trouva le salon rempli de visites, en sorte qu'il fut obligé de s'asseoir et de se joindre à la conversation. Madame Edmonstone vit bien qu'il était fort impatient, et qu'il avait grande envie de lui parler en particulier ; mais à peine les dames Broulow furent-elles enfin parties, que M. Edmonstone entra avec une longue lettre qu'il voulait faire lire à sa femme. Walter quitta le salon, par discrétion, et alla se promener en long et en large sur la terrasse. Un moment après, ayant vu Amable traverser la prairie pour venir dans le jardin, il s'avança pour lui ouvrir la grille.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle en le regardant.

— Rien, Mademoiselle, si ce n'est que je me suis mis dans de grands embarras, et que j'attends votre mère.

— Vous m'affligez, dit Amy.

Et, ne sachant si elle devait en demander davantage, elle s'approchait de la maison. Mais Walter continua :

— C'est ma faute, et encore voudrais-je savoir jusqu'à quel point c'est ma faute !… C'est toujours ce bal, et je vous assure que je n'avais pas la moindre idée que je pusse offenser quelqu'un en n'y allant pas.

— Vous nous manquiez beaucoup, dit Amy.

— Vous êtes bien aimable, Mademoiselle, c'est que je fais partie de votre famille à présent ; mais qu'est-ce que cela pouvait faire à d'autres ? Et cependant il paraît que j'ai fâché tout le monde.

— Ah ! c'était la crainte de maman !

— J'aurais dû l'écouter, au lieu d'en faire à ma tête, dit Walter comme s'il se parlait à lui-même. Et pourtant, j'ai cru que c'était mon devoir.

Qu'est-il arrivé enfin ? lui demanda Amy en rebroussant avec lui, quoiqu'ils fussent près de la porte.

— Eh bien ! la première personne que j'ai rencontrée était M. Gordon ; et, comme il parlait, ainsi que votre père avec le ton de la plaisanterie, j'ai cru que c'était un badinage. Il m'a dit que j'étais bien hardi de m'aventurer dans Broadstone, où tout le monde m'en voulait. Puis, tandis que j'étais chez M. Lascelles, le docteur Mayerne entra.

— Nous vous avons regretté au dîner, dit-il, et j'apprends que vous avez aussi manqué le bal ?

— Je lui en expliquai la raison, et il me conseilla de passer chez le colonel Deane pour m'excuser. Je pensai qu'en effet ce serait le mieux, mais je rencontrai en route Maurice de Courcy.

— Ah ! s'écria-t-il, je croyais, Morville, que vous aviez pour le moins la fièvre typhoïde ! En ami, je vous conseille de retourner chez vous et de tomber malade, c'est le seul moyen de vous disculper.

— J'essayai de le faire parler raison ; mais avec lui c'est la chose impossible. Puis je rencontrai Thorndale, qui me salua froidement, et passa de l'autre côté de la rue, ce qui me fit prévoir l'accueil que je devais attendre de Philippe. Pour m'en assurer, je passai chez le capitaine, et enfin j'obtins une explication raisonnable. Philippe se montra très… très…

— Très gracieux ? suggéra Amy,

— Justement. La seule chose qui me fâchât, c'est que nous ne pûmes jamais parvenir à nous comprendre. Il me trouvait très excusable ; mais je ne pus le faire revenir de l'idée… où l'a-t-il prise ? je n'en sais rien… que j'étais resté à la maison parce que j'avais un sujet de chagrin ; et il n'a jamais voulu s'expliquer, malgré toutes mes instances.

— Qu'il est désagréable, dit Amy. Et vous ne pouvez deviner sa pensée ?

— Je n'en ai pas le moindre soupçon. Je l'assurai vainement que je n'étais fâché contre personne ; il eut l'air de savoir mieux que moi ce qui en était, et me dit qu'il m'excusait parfaitement.

— Qu'il est insupportable !

— Non, ne me flattez pas, Mademoiselle, il faut que je lui aie donné quelque raison de le croire, et mon irritation n'était pas excusable ; il m'en avertit, ce qui me fit presque perdre la tête. Jamais je n'ai été plus près d'un éclat… Toujours le même !… Incorrigible !

— Voilà bien comme vous êtes ! Quand les autres ont tort et vous provoquent, c'est vous-même que vous accusez.

— C'est une épreuve que je devrais mieux supporter.

— Mais vous l'avez supportée. Ne m'avez-vous pas dit que vous n'avez jamais été plus près d'un éclat ? Pourquoi vous faire des reproches après la victoire ?

— C'est le cœur qu'il faudrait vaincre !

— Cela viendra. Dites-moi maintenant comment le colonel Deane vous a reçu ?

— Très bien ; il n'aurait fait que rire de toute cette affaire, si Philippe n'avait pas été avec moi, et n'avait demandé mon pardon d'une manière très solennelle. Mais il l'a fait à bonne intention, et je n'ai pas le droit de me plaindre, puisque c'est moi qui avais fait une faute.

— Une faute ?

— Oui, en n'allant pas au bal.

— Vous avez cru bien faire.

— Mais à présent je ne suis pas sûr d'avoir eu raison.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Amable. C'était une grande privation que vous vous imposiez, et je sens que j'aurais bien fait de suivre votre exemple.

— Non, vous n'avez pas besoin de la même discipline que moi !

Elle n'en convint pas en elle-même, et se jugea bien inférieure à Walter, elle qui se sentait si faible, si oisive ! Mais elle ne put le dire, les paroles ne venaient pas. Elle se contenta de baisser sa petite tête en signe d'humiliation. Il continua :

— J'ai eu tort en quelque chose ; mais en quoi ? Est-ce en m'obstinant à me priver d'un plaisir contre l'avis de votre mère ? C'est qu'elle ne sait pas tout ! J'ai cru que c'était seulement son amitié pour moi qui lui faisait désirer que je m'amusasse, et chacun est bien libre de ne pas s'amuser, si cela ne lui plaît pas.

— Oui, peut-être… dit Amy avec hésitation.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il avec un ton de déférence.

— Je pense seulement, ajouta Amy, qu'il faudrait peut-être se demander quelquefois si l'on ne cause aucune peine aux autres en se refusant aux plaisirs.

— C'est cela, dit Walter. Voilà une règle : Je ne dois pas me tenir à l'écart, quand le plaisir des autres dépend du mien. Seulement je ne crois pas que personne ait senti mon absence au bal.

Amy aurait pu répondre qu'elle s'en était bien aperçue ; mais sa pudeur de jeune fille lui permit seulement de dire :

— Nous espérions tous que vous seriez venu.

— Et je n'avais pas le droit de diminuer votre joie. Je le vois à présent.

— Walter, si vous ne me trouvez pas indiscrète, demanda encore Amy, j'aimerais à savoir pourquoi vous avez voulu vous priver de ce bal plutôt que de tout autre.

— C'est que depuis quelque temps j'ai perdu bien des matinées à des causeries oiseuses. Je ne sais pas les fuir, comme Laura, et j'ai imaginé qu'en me privant de ce bal, je me punirais comme je l'avais mérité.

— Mais nous avons tous été aussi oisifs que vous, excepté Laura.

— Vous n'avez pas besoin de travailler autant que moi.

— Ce serait notre devoir, mais je compte me remettre à l'ouvrage quand Eveline sera partie.

— J'aurais dû peut-être attendre aussi jusqu'alors. Lady Eveline est si amusante, que sa présence détourne du travail.

Comme il partait encore, madame Edmonstone parut ; Walter s'avança vers elle, et lui conta ses ennuis, avec plus de calme qu'il ne l'avait fait à Amy ; il répéta seulement qu'il ne pouvait comprendre en quoi son absence avait pu toucher ceux qui n'étaient pas ses amis intimes.

— Si je ne vous connaissais pas aussi bien, répondit-elle, je vous accuserais de chercher les compliments. Vous oubliez que votre rang et votre fortune vous font rechercher.

— Peut-être ! dit Walter d'un ton soucieux. Dans tous les cas, il est bon que je le croie ; c'est si humiliant !

— Ce n'est pas là ce qu'on pense en général.

— Comment ? C'est cependant moins flatteur que d'être recherché pour son mérite, comme Philippe.

— Je suis de votre avis, dit Amy.

— Pour en revenir à l'affaire qui nous occupe, reprit Walter, ayez la bonté, madame, de m'aider à réparer ma sottise.

— N'en parlez plus, dit madame Edmonstone. Vous avez fait vos excuses ; le mieux est de n'y pas revenir. J'en dirai encore un mot à madame Deane, cessez de vous tourmenter.

L'heure de s'habiller ayant sonné, Amy courut à sa chambre, et s'arrêta un instant auprès de Laura, pour lui demander comment s'était passée la promenade en voiture qu'elle venait de faire avec Charles et Eveline.

Amy lui conta aussi sa conversation avec Walter, et lui demanda si elle pouvait deviner de quoi Philippe voulait parler, en disant que Walter avait eu quelque chagrin.

— Ne peut-il pas le deviner, dit la pauvre Laura, pour gagner du temps, en se faisant un voile de ses cheveux qu'elle venait d'étaler pour achever sa coiffure.

— Non, il n'en a pas la moindre idée, quoique Philippe protestât qu'il le savait bien et n'en voulût rien dire. Il faut que Philippe ait été fort désagréable.

— Walter s'en est-il plaint ?

— Non, il est seulement mécontent de lui-même parce qu'il s'est senti fâché. Je ne puis comprendre pourquoi Philippe le

tourmente ainsi.

— Il a sans doute de bonnes raisons.

— Je le sais ; mais pourquoi est-il si soupçonneux ? Si l'on doit juger les gens par leur conduite, on en trouvera peu d'aussi estimables que Walter. Pourquoi lui imputer les fautes de ses ancêtres ?

— Philippe n'est pas si injuste !

— Pourquoi donc ne pas lui dire ouvertement ce qu'il pense ?

— Il ne le peut.

— Vous êtes donc dans le secret ?

— Oui, dit Laura, avec une parfaite franchise, pour se tirer d'embarras.

— Et vous ne pouvez me le dire ?

— Je ne crois pas.

— Et à Walter ?

— Pour rien au monde !

— Philippe ne pourrait-il le lui dire ?

— C'est impossible ; nous ne pouvons en parler, et le mieux, Amy, est de ne plus aborder ce sujet.

— C'est curieux, dit Amy ; mais il faut que j'aille m'habiller bien vite. Et elle s'éloigna sans autre désir de pénétrer les secrets de Philippe.

Laura demeura la tête appuyée sur sa main. Elle soupira et se demanda pourquoi elle avait tant de peine à répondre aux questions de sa sœur. N'aurait-elle pas pu lui dire que Philippe lui avait conseillé de décourager Walter, à qui il croyait un peu d'amour pour elle. C'est qu'alors Amy aurait demandé : pourquoi le décourager ? Non. Elle avait la confiance de Philippe : elle voulait la mériter, quoiqu'il lui en coûtât.

Dès lors les choses changèrent de face à Hollywell ; les soirées étaient réservées aux amusements, mais les matinées au travail. Walter se tenait dans sa chambre, comme l'hiver précédent. Laura commença un dessin fort difficile, et entreprit la lecture d'un ouvrage allemand avec l'aide du dictionnaire ; Amy celle d'un livre d'histoire, et de plus elle étudiait régulièrement la musique. Charles lui-même fit des lectures plus suivies, et recommença ses études avec Walter et Amy. Lady Eveline se joignait tour à tour aux uns et aux autres, se plaignant de ne pouvoir passer son temps aussi sensément quand elle était chez elle.

Laura tâcha de lui persuader qu'elle n'avait pas besoin de vivre comme ceux qui l'entouraient, et lui fit promettre d'employer chaque matin une heure à l'étude, quand elle serait chez elle ; enfin elle lui parla d'une manière si sage, qu'Eveline l'admira plus que jamais.

Cependant Laura ne se sentait pas heureuse. Elle était contrainte vis-à-vis de Walter ; elle désirait avec ardeur de voir Philippe, et n'osait le témoigner ; enfin elle était surprise qu'il ne fût pas venu à Hollywell depuis le bal, sachant qu'elle partait dans une quinzaine de jours pour l'Irlande, et ne reviendrait probablement pas avant que son régiment eût quitté Broadstone. Cette absence prolongée fut remarquée même par les autres

membres de la famille ; mais enfin Philippe arriva un jour, un peu avant le goûter, et trop tard pour passer avec ses cousines ces heures de la matinée qu'il aimait tant autrefois. Il trouva au salon Amy, Charles et Walter, occupés d'une lecture sérieuse, et on lui dit que Laura et Eveline étaient avec Charlotte à faire d'une dictée un amusement pour la petite fille.

— Je viens de trouver Eveline faisant des fautes exprès, dit Amy.

— Combien de temps restera-t-elle encore ici ? demanda Walter.

— Jusqu'à mardi. Lord Kilcoran viendra la chercher. Charlotte, qui entra dans ce moment, retourna très vite annoncer l'arrivée de son cousin, et Laura fut bien aise d'en être prévenue, espérant que sa rougeur et son émotion ne seraient pas observées. Elle lutta pendant tout le temps du goûter, et réussit à cacher son trouble mieux qu'elle ne le croyait ; il est vrai que Philippe l'aida en ne la regardant pas.

M. Edmonstone était fort content de revoir son neveu. Il lui reprocha sa longue absence ; Amy et Charlotte se mirent à compter les jours qui s'étaient écoulés depuis sa dernière visite.

— Nous vous avons bien rencontré une fois à Ashendown, mais cela ne compte pas, car Laura seule a joui de votre société.

Laura se baissa pour donner quelque chose à Trim, et Philippe lui-même se sentit rougir.

M. Edmonstone continua sur le même ton, et l'invita à passer une semaine à Hollywell. Philippe répondit qu'il ne pouvait pas être question d'une semaine, mais qu'il viendrait pour deux ou

trois jours. Amable le prévint qu'il y aurait un dîner le jeudi, sachant qu'il ne les aimait pas, et pensant qu'il choisirait un autre jour pour sa visite ; mais il choisit immédiatement ce même jeudi. Il trompa encore l'attente de chacun lorsqu'il fut question de sortir. Madame Edmonstone et Charles allaient se promener en voiture, et les jeunes demoiselles à pied. Philippe, au lieu d'offrir à ces dernières de les accompagner, aima mieux aller avec son oncle examiner ses blés.

Laura devina qu'il ne voulait pas risquer de faire avec elle une promenade, pendant laquelle ils pourraient être observés. C'était lui montrer une grande confiance que de la laisser ainsi à son rival ; mais elle était affligée de voir que toutes ces précautions l'empêcheraient de vivre avec Philippe dans la même intimité qu'autrefois. Elle serait volontiers demeurée à la maison, si elle n'avait su que sa maman craignait de laisser sortir sans elle les autres enfants, quand Walter et l'étourdie Eveline étaient de la partie.

Elle trouva quelque consolation dans la poignée de main qu'elle échangea avec Philippe avant de sortir, et ce fut sur ce souvenir qu'elle vécut longtemps. Pour lui, il demeura auprès de la fenêtre à l'observer jusqu'à ce qu'elle fût hors de la portée de sa vue ; puis il se tourna vers sa tante qui écrivait un billet d'invitation à M. Thorndale.

— Je pensais, dit-il d'une voix basse, que, si cela ne vous dérangeait pas, vous feriez plaisir à Thorndale de ne pas l'inviter seulement à dîner, mais à passer ici les deux ou trois jours que j'y serai.

— Certainement, si vous le désirez, dit-elle en le regardant avec surprise. Je vais en parler à votre oncle.

Elle revint bientôt après, et, d'un ton affectueux, se mit à parler d'autre chose. Elle lui demanda des nouvelles d'un ancien domestique auquel il s'intéressait beaucoup, et toutes ces preuves d'amitié lui perçaient le cœur, en sorte qu'il fut bien aise d'entendre enfin annoncer la voiture. Il aida Charles à s'y placer, et demeura les bras croisés en les regardant s'éloigner.

— Il y a de l'orage ! dit Charles en se retournant pour l'observer.

— Vous le pensez aussi ? demanda madame Edmonstone. Je me suis demandé ce qui s'est passé dernièrement.

— C'était très visible aujourd'hui, cette longue absence, cette gravité sans motif. Puis l'idée d'amener ce jeune homme ici et de choisir le jour du dîner ! Enfin il n'a pas voulu accompagner les jeunes demoiselles, comme il le fait d'ordinaire.

— Cela ne lui ressemble guère en effet.

— Ce jeune homme est amoureux, ou étrangement transformé.

— Amoureux ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

— C'est seulement une explication du phénomène. Mais on dirait que vous êtes de mon avis ?

— J'espère qu'il n'en est rien. Cependant je crois qu'il a découvert le danger.

— Le danger d'aimer Laura ? En effet, ce serait bien étrange qu'il n'admirât pas son ouvrage. Mais il sait que c'est inutile.

— Et vous croyez que cela suffirait pour l'arrêter ? dit sa mère en souriant.

— Oui, il est justement l'homme aux grands sacrifices. Il mettra sa gloire à vaincre une passion malheureuse, en dépit des romans.

— C'est aussi ce que je pense. Il a découvert l'état de son cœur, et il fait son possible pour en arracher cet amour en évitant les tête-à-tête et les entretiens familiers. C'est là sans doute sa raison pour avoir désiré la présence de M. Thorndale, et choisi le jour du dîner. Pauvre garçon ! Combien cela doit lui coûter, et qu'il me tarde de pouvoir lui en exprimer ma reconnaissance !

— Hum ! Ce n'est pas impossible, dit Charles ; cela s'accorderait avec ce qui est arrivé le jour du bal de Lord Kilcoran, lorsqu'il sembla près de me sauter aux yeux, parce que j'avais dit un mot où il vit une allusion à une prétendue passion de Walter pour Laura. C'était une folie : j'avais eu le malheur d'appeler Walter un Pétrarque, sans songer que le nom de ce poëte rappelle celui de Laure ; mais cela l'émut d'une manière incroyable ; il ne pouvait assez me dire combien il serait malheureux pour elle d'être aimé de Walter. Or, comme, d'après tout ce que je vois, Walter n'est pas plus amoureux de Laura que de vous, maman, j'en conclus que c'est le capitaine dont le cœur est touché !

— Je suis persuadée, Charles, que vous dites vrai ; c'est la raison pour laquelle il s'est éloigné. Que c'est noble !

— Et que pensez-vous de Laura ?

— Pauvre enfant ! J'ai eu tort de permettre une si grande intimité ; cependant je ne sais trop comment j'aurais pu l'empêcher.

— Vous croyez donc qu'elle l'aime aussi ? Il est vrai qu'elle n'est pas la même depuis quelque temps.

— Je pense que la société de son cousin, dont elle avait pris l'habitude, lui manque beaucoup. Mais j'espère que cela ne va pas plus loin. Je voudrais pouvoir la consoler, pauvre enfant ! Cependant je crois que le mieux est de ne rien faire paraître.

— Elle n'entend pas grand'chose aux romans, dit Charles, et c'est fort heureux. Pour Philippe, ce n'est pas lui qui voudrait faire mener à sa femme la vie de garnison et de caserne. Il voudrait l'avoir, comme ses livres, reliée en maroquin, ou pas du tout.

— Non, il ne voudrait pas l'entraîner dans des démarches qui la rendraient malheureuse. Nous pouvons nous fier à lui ; il n'y a pas de danger. Laura se remettra peu à peu ; elle le considérera comme son cousin et son ami, sans se douter qu'il ait jamais eu d'autres sentiments pour elle.

— Son départ pour l'Irlande arrive fort à propos.

— D'autant plus qu'il aura lieu bientôt.

— Et nous ne dirons rien à qui que ce soit ?

— Non. Ne laissons pas voir à Philippe que nous l'avons deviné ; pour votre père, cela le tourmenterait inutilement, et j'aime mieux que de pareils sujets ne soient pas même mentionnés devant Amy.

Il pourra sembler surprenant que madame Edmonstone confiât un semblable secret à son fils ; mais elle savait que, dans une affaire qui intéressait sérieusement l'avenir de ses sœurs, on pouvait compter sur sa discrétion : une entière confiance était la seule manière de faire cesser ses plaisanteries, qui auraient pu causer beaucoup de mal, et découvrir ce que l'on voulait cacher. D'ailleurs Charles était devenu plus sensé ; on pouvait avoir plus de confiance en lui que par le passé, et madame Edmonstone, qui n'aurait pu garder un secret comme sa fille, n'eut pas à se repentir du choix qu'elle avait fait d'un confident. Philippe fit sa visite comme on l'avait arrêté ; elle fut remplie de petits embarras. D'abord lady Eveline se trouvait encore là, contre l'attente de Philippe. On lui avait persuadé de rester encore pour le dîner du jeudi ; mais M. Thorndale, comme le remarqua Charles, se comporta avec beaucoup de sagesse, et se tint principalement avec les hommes.

Laura était grave et silencieuse, et ne réussissait qu'à paraître contrainte, en affectant un air naturel. Philippe était aussi rempli d'une anxiété qu'il ne parvenait pas à dissimuler. Walter lui-même n'avait pas sa gaieté habituelle, ne sachant trop si l'on avait complètement oublié l'affaire du bal.

Amable ne comprenait pas ce qui était arrivé à tout le monde, et cherchait en vain à rétablir la confiance et l'intimité. Dans la soirée, on eut recours à un jeu, « pour amuser Charlotte, » ou plutôt pour faire cesser la contrainte. Chacun devait écrire le nom du personnage historique et du héros de roman, celui de la fleur et de la vertu, qu'il aimait le mieux ; enfin l'époque à laquelle il voudrait avoir vécu. Il s'agissait ensuite de deviner qui avait écrit chaque feuille. La première qu'on lut fut celle-ci :

« Muguet, franchise ; Jeanne d'Arc, le père Cristoforo, le temps actuel. »

— Amy ! s'écria Walter.

— Vous avez raison, dit Charles. Qu'est-ce qui vous a fait deviner ?

— Le père Cristoforo.

— Imaginez-vous Amy choisissant Jeanne d'Arc ! dit Eveline, elle qui a peur d'une sauterelle !

— Je voudrais avoir été la sœur de Jeanne, dit Amy, et lui avoir entendu conter ses visions.

— Vous lui auriez appris à y croire, dit Philippe.

— Appris ! s'écria Walter. Croyez-vous donc qu'elle fût un imposteur ?

— Je crois, répondit Philippe, que les amis aussi bien que les ennemis de Jeanne lui ont fait beaucoup de tort, mais ce n'est pas ici le moment d'entamer une discussion philosophique à son sujet.

Walter fronça le sourcil ; il tortillait une plume, puis, s'en étant aperçu, il la jeta loin de lui, et se croisa les bras, comme pour contenir son impatience.

Charlotte continua de lire : « Lavande. »

— Qui a pu choisir cette fleur ? s'écria Eveline.

— Je le sais, dit madame Edmonstone en levant les yeux. Je n'oublierai jamais les touffes de lavandes, qui croissaient autour

du potager à Stylehurst.

Philippe sourit. Charlotte continua, et Charles vit que Laura rougissait en baissant la tête sur son ouvrage. « Lavande, fermeté, Strafford, Cordelia, dans le Roi Lear, la dernière guerre. »

— Mais, Laura, il faut que vous ayez copié le papier de Philippe, car voici le suivant qui est de vous : « Chèvrefeuille, fermeté, lord Strafford, Cordelia, dans le Roi Lear, le temps actuel. »

Laura rougit, Philippe parut déconcerté ; Eveline rit de tout son cœur, en lui disant qu'il devait être bien flatté. Mais Charles l'interrompit :

— Voyons, Charlotte, un peu vite, ou nous en aurons pour toute la nuit.

Et, comme Charlotte semblait prête à faire quelque remarque dangereuse, il lui prit le papier des mains et lut lui-même le choix qui suivait. Après bien des remarques sur différentes feuilles, on en vint en dernier lieu à celle que Walter avait écrite : « Bruyère, franchise, le roi Charles I, Don Galahad, le temps actuel. »

— Don quoi ? demanda Charles.

— Ne connaissez-vous pas Galahad, le chevalier du Siége périlleux, qui gagna le Saint-Greal.

— Qu'est-ce que cela ?

— Quoi ! vous ne connaissez pas la mort d'Arthur ! Je croyais que tout le monde avait lu cet ouvrage. Ne l'avez-vous pas lu, Philippe ?

— J'en ai lu quelques fragments, c'est un curieux échantillon d'anglais classique ; mais c'est un livre que personne ne pourrait lire en entier.

— Oh ! s'écria Walter avec indignation, c'est que vous ne l'avez pas lu attentivement. Si vous aviez vécu avec ces deux gros volumes, vous les aimeriez beaucoup. Ils m'ont suivi partout pendant plus de trois étés.

— Ceci explique votre prédilection : un livre lu dans la première jeunesse acquiert un charme bien plus grand que ses mérites.

— Il a pourtant de vrais mérites : la profondeur, le mystère, l'allégorie, les beaux caractères de quelques-uns des chevaliers.

— Vous les regardez à travers le prisme de votre propre imagination, mais il faut nous pardonner de trouver une grande uniformité dans les caractères et les aventures, et de ne pas approuver ce bizarre mélange de religion et de roman.

— Vous ne l'avez jamais lu, dit Walter, en tâchant de se modérer.

— Il suffit de parcourir un livre pour voir s'il est digne d'être lu.

— Il vaut peut-être mieux le parcourir que de le lire, n'est-ce pas ? demanda Charles.

— Certainement ; un étranger apprécie plus sûrement le mérite des gens qu'un ancien ami avec ses prédilections.

Charles se mit à rire, Walter recula sa chaise, et alla regarder par la fenêtre. Peut-être Philippe jouissait-il de son impatience,

car, après tout ce qu'il avait dit à Laura, c'était une satisfaction que de voir son opinion justifiée. Cela faisait aussi oublier à la société sa sympathie avec Laura. Mais, comme les jeunes filles montaient dans leurs chambres, Eveline dit gaiement :

— Laura, vous êtes-vous querellée avec le capitaine Morville ?

— Eva, quelle idée ! Bonne nuit.

Et Laura se sauva dans sa chambre.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, Amy ? demanda Eveline.

— C'est que la présence d'un étranger nous a rendus un peu plus cérémonieux que de coutume.

— Que vous êtes innocente ! Il est inutile de vous questionner, dit Eveline en se retirant.

— Eva, Eva, dit Amy en courant après elle : ne vous en allez pas avec une idée fausse. Charles a tellement plaisanté Laura au sujet de Philippe, qu'il n'est pas surprenant qu'elle soit facilement intimidée en sa présence devant des étrangers ; et il n'aurait pas été convenable de rire, devant M. Thorndale, de ce qu'ils s'étaient ainsi rencontrés dans leurs choix.

— Très bien ; vous le croyez puisque vous le dites.

— Mais que pensez-vous donc, Eveline ?

— Je ne veux pas vous le dire, petite innocente, de peur de vous scandaliser.

— Ce que vous pensez sérieusement de Laura ne peut me scandaliser ; si vous plaisantez, c'est autre chose.

— Bien ! me croirez-vous donc quand je vous dirai que Laura aime Philippe ?

— Certainement ; quand même nous n'aurions pas Charles pour savoir ce que c'est qu'un frère, nous saurions, grâce à Philippe, ce qu'est l'amitié fraternelle.

— Un frère ! Ne vous faites pas plus ignorante que vous ne l'êtes. Ne comprenez-vous pas, Amy, ce que je veux dire ?

— Oh ! dit elle en rougissant, vous plaisantez ; il ne l'a jamais demandée.

— Mais supposons qu'il soit sur le point de le faire ?

— Non, cela ne se peut pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous sommes cousins, et par une foule d'autres raisons. Mais, ne parlez pas ainsi, Eva, s'il vous plaît : maman serait fâchée si elle le savait. Et ne plaisantez pas non plus Laura : cela ne sert qu'à gêner tout le monde.

Amy disait « s'il vous plaît » d'une manière à laquelle on ne pouvait résister ; Eveline sentit qu'elle devait céder. Puis elle respectait trop Laura et Philippe pour se moquer d'eux, quoiqu'elle se prît quelquefois à rire de Philippe pour cacher son embarras auprès de lui.

Le lendemain matin madame Edmonstone jugea prudent de se tenir au salon avec les jeunes filles ; mais elle prit une peine inutile, car les messieurs ne vinrent pas les joindre.

Laura avait l'air plus à son aise ; cependant elle désirait avec ardeur d'avoir une conversation avec Philippe, qui avait résolu de son côté d'éviter Une entrevue de peur d'exciter des soupçons.

C'était le jour du dîner, et Laura se sentit émue, à la pensée que ce serait probablement Philippe qui la conduirait à table. Elle ne se trompait pas ; il lui offrit son bras. Ils se trouvèrent placés de la manière la plus favorable, car l'autre voisine de Philippe était madame Brownlow, qui avait une conversation fort animée avec M. de Courcy ; et, du côté de Laura, se trouvait M. Harley qui était un peu sourd, et avait assez à faire à entretenir miss Brownlow. Charles n'était pas à table, et personne ne les surveillait. Cependant ce ne fut qu'au second service qu'il y eut entre eux quelques mots d'échangés, et si bas que nul ne pouvait les entendre. On parla de la distance qu'il y avait entre Canterbury et Hollywell.

— Je pourrai venir ici souvent, dit Philippe.

— J'en suis bien aise.

Si seulement vous pouvez être sur vos gardes, comme je crois que vous commencez à l'être.

— Est-ce le moment de parler de cela ?

— C'est le seul moment ; personne ne nous observe, et j'ai quelque chose à vous dire.

Surmontant sa confusion, pour lui obéir, elle écouta.

— Vous avez agi prudemment, vous avez repoussé… (et il indiqua Walter) ; sans trop le froisser. Il ne vous reste qu'à être maîtresse de vous-même.

— C'est bien difficile !

— C'est ce que disent les femmes ordinaires, et la difficulté les arrête. Mais vous, vous pouvez faire mieux que cela !

La joie de sentir qu'il la regardait comme lui appartenant fit surmonter à Laura son embarras et son désir qu'il changeât de conversation.

— Comment le puis-je ? dit-elle.

— Occupez-vous. Employez toutes vos facultés.

— Comment le pourrai-je sans vous ?

— Trouvez quelque chose qui vous empêche de penser à l'avenir ; le dessin ne vaut rien pour cela, il occupe les doigts sans arrêter la pensée.

— J'ai essayé de lire, mais je ne puis fixer mon attention.

— Prenez un ouvrage qui l'exige tout entière..., la géométrie, l'algèbre, par exemple. Je vous enverrai mon premier livre d'algèbre ; il étouffera des rêves inutiles !

— Merci, je serai charmée de l'avoir.

— Vous verrez qu'avec cela vous parviendrez à chasser les pensées frivoles.

— Je n'ai pas de pensées frivoles, à présent, dit Laura tristement ; mais tout me semble changé ; je suis heureuse, et cependant mon cœur est oppressé.

— Vous commencez à connaître votre âme ; la légèreté de l'enfance est passée pour vous, avec la gaieté sans cause.

— Ce que je possède vaut mieux, murmura-t-elle.

Philippe, avec tout son bon sens, se trompait lui-même, parce qu'il avait quitté le droit chemin. C'est pourquoi il employait le jargon métaphysique au lieu de parler avec l'accent de la simple vérité, et, quand il indiquait à Laura le moyen de ne pas s'abandonner à la rêverie et d'être forte, c'était afin qu'elle lui appartînt plus sûrement, et ne laissât pas le remords s'éveiller dans son cœur. Elle se sentit plus calme, après cette conversation, et plus capable d'être polie avec les hôtes de ses parents. Elle joua du piano, elle chanta, sachant que Philippe n'en serait pas fâché.

Cependant ce fut à Eveline que revint l'honneur d'égayer la soirée. Elle était très attrayante, et Philippe convenait qu'il fallait à Thorndale bien de la résolution pour se tenir éloigné du groupe où elle régnait en souveraine, et inspirait la gaieté en vraie fée. Elle obtint de Walter qu'il chantât des mélodies irlandaises avec elle. C'était la première fois qu'il se faisait entendre en société, parce que madame Edmonstone n'avait jamais su s'il aimerait qu'on le lui demandât. Madame Brownlow fut dans le ravissement, et, Eveline ayant dit qu'il fallait entendre Walter chanter avec Laura et Amy, qui étaient bien meilleures musiciennes qu'elle, il n'y eut pas moyen de refuser. Madame Brownlow les loua en vraie connaisseuse, ce qui leur fit plaisir, mais Philippe trouvait Walter ridicule de se montrer dans un salon un véritable mélomane. Quand les invités se furent retirés, et qu'on se fut dit bonsoir, Philippe demeura encore un moment au salon pour finir une lettre. Walter, qui avait aidé Charles à monter l'escalier, revint pour chercher quelque chose.

— Vous avez beaucoup contribué à l'amusement de la soirée, lui dit Philippe.

Walter rougit, croyant distinguer un peu d'ironie dans le ton de son cousin.

— Vous croyez que ceux qui n'entendent rien à la musique n'ont pas le droit d'en parler.

— Chacun ne peut considérer la musique ainsi que je le fais, dit Walter, comme la plus belle chose qu'il y ait dans ce monde et dans l'autre.

— Je sais que c'est l'avis des connaisseurs, répondit Philippe, et je n'ai pas l'intention de la déprécier ; ainsi veuillez m'écouter avec patience, Walter. Je veux seulement vous donner un avertissement, et vous faire observer que la musique forme souvent un lien entre des personnes qui feraient mieux de n'être pas aussi intimes, et qu'il est ensuite difficile de le rompre.

Walter rougit, mais un instant seulement, et il répondit :

— C'est possible ; bonne nuit.

Philippe le suivit des yeux, se demandant ce qui pouvait l'avoir contrarié, Peut-être était-ce toujours l'impatience d'entendre des avis.

Philippe et son ami partirent le lendemain matin, et dans l'après-midi, Laura reçut le livre d'algèbre ; le choix était original, comme premier cadeau d'un amant ! Ce livre fut reçu ouvertement par Laura, qui dit que Philippe lui avait conseillé cette étude.

Sa mère et son frère comprirent pourquoi. Madame Edmonstone trouva ce conseil fort sage, et son fils très caractéristique.

11

Quand je pense aux richesses de ce monde,
À ses vanités, et à l'amour que nous avons pour elles,
Je méprise l'homme lâche et vil
Qui peut être leur esclave.

M. Edmonstone et sa fille aînée devaient partir pour l'Irlande la semaine suivante. Laura, outre le chagrin que l'on éprouve naturellement en quittant la maison, avait encore celui de s'éloigner de Philippe, qui ne serait probablement plus à Broadstone quand elle reviendrait. Cependant elle était si inquiète et si agitée qu'un changement de place lui faisait plaisir. D'ailleurs la crainte de se trahir lui faisait presque redouter la société de son cousin.

Il vint les saluer à l'embarcadère du chemin de fer à Broadstone, où ils étaient arrivés beaucoup trop tôt. Là, M. Edmonstone, se rappelant une affaire qu'il avait oubliée en ville, laissa Laura sous la garde de Philippe. Ils sentirent que c'était une occasion précieuse ; mais à peine purent-ils en profiter, tant ils étaient abattus.

— Vous partirez avant notre retour, dit Laura.

— Dans quinze jours ou trois semaines probablement.

— Mais vous pourrez toujours venir de temps en temps à Hollywell ?

— Je l'espère ; c'est la seule consolation sur laquelle je puisse compter ; nous ne passerons plus jamais un été comme celui-ci.

— Nous nous le rappellerons toujours !

— Oui, car il m'a donné une assurance qui compense tout ce que j'ai perdu ; cependant il m'a fait sentir plus que jamais comme la pauvreté flétrit toutes les espérances d'un homme.

— Ô Philippe, votre pauvreté vous ennoblit à mes yeux !

— Vous parlez comme une généreuse jeune fille, mais qui n'a jamais senti les maux de la pauvreté.

— Vous savez que Walter nous disait un jour qu'il y a bien plus d'honneur à occuper la place que vous remplissez partout sans le secours de la richesse.

— Je ne voudrais pas avoir agi autrement, je ne voudrais pas que mon père eût agi autrement. Vous me comprenez, Laura ?

— Certainement.

— Mais quand Walter ou vous-même vous parlez de mon honorable pauvreté, vous savez bien peu ce que je souffre, à la pensée de l'inutilité de mes efforts pour me créer une position digne de vous.

— Que pouvons-nous faire ? dit tristement Laura.

— C'est ma profession qui est une barrière insurmontable. Hélas ! j'ai fait ce sacrifice pour voir ma sœur se dégrader par son mariage.

— Voilà un vrai chagrin, dit Laura.

— Sans cela, je n'aurais aucun regret. Mais pourquoi parler de ces choses ? Je n'y reviendrais pas, si mon bonheur seul en dépendait… voici votre père.

M. Edmonstone arriva hors d'haleine et trop pressé pour observer la rougeur de sa fille. Le convoi était déjà en marche, qu'il passa encore la tête par la portière pour recommander à son neveu de venir les voir dès qu'ils seraient de retour.

Comme Philippe s'en retournait, il rencontra madame Deane, qui lui demanda s'il ne lui conseillait pas d'inviter son cousin Walter à un dîner qu'elle donnait.

— C'est un jeune homme si sensé et si poli, dit-elle. Il a mis tant d'empressement à s'excuser de n'être pas venu à notre bal !

— Il sera très reconnaissant de votre invitation.

— Je vais donc lui écrire. Ce jeune homme est si charmant, si modeste ! Je ne doute pas qu'il ne fasse honneur à sa position, et ne devienne un des hommes les plus distingués de l'époque.

Ces paroles firent encore sentir à Philippe combien une position brillante dispose favorablement en faveur de celui qui la possède, et lui ouvre toutes les voies. Pour lui, avec tous ses talents et le cœur de Laura, qu'était-il ? Alors, certaines visions de sa sœur Marguerite lui revinrent en mémoire, et il se demanda ce que Philippe, seigneur de Redclyffe, aurait fait si Walter était mort, ainsi qu'on l'avait craint, dans sa première enfance ?

Walter fut charmé de l'invitation de madame Deane, parce qu'elle lui offrait une occasion de réparer son manque de politesse. Mais il préférait cependant toujours dîner en famille à la maison.

Depuis que la société réunie à Hollywell était moins nombreuse, on était plus tranquille, mais toujours gai. Il y avait des lectures sérieuses le matin, et l'après-midi de longues prome-

nades, dans lesquelles Walter trouvait moyen de traîner Charles dans son fauteuil roulant, plus loin qu'on n'avait jamais été. M. Edmonstone avait laissé à Walter le soin d'ouvrir la chasse le 1 de septembre. Cette permission l'avait un peu consolé de ne pas être à Redclyffe pour cette époque. « Pauvres perdrix ! » s'écriait-il quelquefois en pensant au gibier négligé de ses terres. Cependant, quoique Hollywell fût bien moins giboyeux que Redclyffe, il trouva moyen d'y faire assez bonne chasse. Quelques voisins l'invitèrent aussi à venir sur leurs terres et à dîner chez eux, et, quoiqu'il se lamentât toujours d'être obligé d'y aller, il finissait généralement par s'y amuser.

Un soir il revint à la maison dans un état de grande agitation et, ne trouvant personne au salon, il courut en haut vers Charles en s'écriant :

— On prépare un concert à Broadstone.

Ce concert remplissait la tête de Walter. Son seul regret était que Charles ne pût y venir, parce que c'était le soir. Il était surpris aussi que Philippe n'y voulût pas assister, disant que Walter suffirait pour escorter les dames.

Le fait est que Philippe, fatigué d'entendre sans cesse parler de ce concert, résolut d'aller ce jour-là visiter les ruines d'une vieille abbaye des environs. Comme il se mettait en chemin, il rencontra M. Gordon, qui le salua à haute voix.

— Bonjour, Morville ! comment allez-vous ?

Et à peine s'en était-il délivré, qu'un autre personnage s'approcha de lui d'un air embarrassé.

— Je vous demande mille pardons, Monsieur, mais les liens de la parenté…

Philippe se redressa, comme en un jour de parade, et, d'un ton emphatique :

— Monsieur ! dit-il en jetant les yeux sur un étranger maigre et assez mal mis, quoique avec des prétentions à l'élégance.

Celui-ci, saluant jusqu'à terre, reprit avec émotion :

— Je vous demande encore mille pardons… monsieur Walter Morville, si je ne me trompe ?

— Le capitaine Morville, Monsieur !

— Pardon, mille pardons, Monsieur ; je me trompais !

Et il se retira, pendant que Philippe se demandait ce que cela signifiait.

La famille Edmonstone et Walter arrivèrent à Broadstone dans les meilleurs dispositions, et ils jouirent beaucoup du concert. Comme Amy écoutait attentivement un chant italien, Walter lui toucha doucement le bras, et lui fit remarquer sur le programme la ligne suivante :

Solo de violon, par M. S.-B. Dixon.

Elle le regarda d'un air de curiosité ; mais il ne lui donna aucune explication, et elle remarqua seulement qu'il rougit beaucoup, et baissa la tête pendant toute la durée du morceau, jetant seulement de temps en temps un regard furtif sur l'artiste.

Il ne dit rien de plus, jusqu'au moment où, dans la voiture, il s'écria :

— Ce doit être mon oncle ! J'irai dès demain matin à Broadstone pour m'en informer !

— Votre oncle ! répéta madame Edmonstone. Cette idée ne m'était pas venue.

— S.-B. Dixon ! dit Walter. Je sais qu'il s'appelle Sébastien. Ce ne peut être que lui. Vous savez qu'il était allé en Amérique. Quelle rencontre ! Je n'ai sans doute pas à craindre qu'il parte avant demain matin ?

— Je ne le pense pas. Les artistes veillent tard.

— Je voudrais aller le voir après déjeuner. Peut-être ferais-je mieux de m'adresser au vieux Redford ou au magasin de musique, où je pourrai prendre des informations. Voilà donc ce que j'avais toujours désiré !

— Vraiment ! se dit à elle-même madame Edmonstone. Tout autre à sa place aurait désiré le contraire. Mais je ne l'en aime que mieux. Seulement je serais bien aise que cet homme ne fût pas venu en l'absence de M. Edmonstone. Je ne puis empêcher Walter de le voir, puisque c'est son oncle ; je n'en ai pas le droit ; d'ailleurs il peut lui faire du bien, et j'espère que son bon sens le gardera.

Madame Edmonstone ne fit donc aucune objection, et laissa Walter aller à Broadstone le lendemain matin de bonne heure. Comme il descendait de cheval dans la cour de l'auberge, un petit garçon lui mit un billet dans la main. Philippe s'approcha aussi à ce moment ; les deux cousins se saluèrent, et Walter, après avoir parcouru le billet, s'écria joyeusement :

— Voyez ! c'est bien lui !

— Qui ?

— Mon oncle, le frère de ma pauvre mère.

— Sébastien Dixon ?... Ah ! c'est lui qui m'a pris hier pour vous.

— Je l'ai vu hier au concert, et j'ai deviné que c'était lui. Je suis venu ce matin pour le chercher, et le voilà qui me demande. N'est-ce pas heureux ?

— Heureux ! répéta Philippe d'un ton bien différent.

— Il y a si longtemps que je désirais voir quelqu'un qui eût connu ma pauvre mère ! Et j'ai le bonheur de trouver son propre frère. Il m'attend, adieu !

— Arrêtez, dit gravement Philippe ; réfléchissez avant d'agir. Je vous conseille de n'avoir rien à faire avec cet homme, du moins personnellement. J'irai le voir de votre part, et lui demander de quoi il a besoin.

— Il a besoin de moi ! répondit Walter avec impatience. Vous n'êtes pas son neveu.

— Le ciel m'en préserve ! pensa Philippe. Croyez-vous donc que votre parenté soit la seule raison qu'il ait pour désirer de vous voir ?

— Je ne sais pas, je ne m'en inquiète pas, répondit vivement Walter. Je ne veux écouter aucun soupçon sur le compte du frère de ma mère.

— C'est plus que des soupçons. Écoutez-moi avec calme. Je parle pour votre bien. L'influence de cet homme a été fatale à

votre père. Je sais qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour l'éloigner de votre grand-père.

— Il y a dix-huit ans de cela, dit Walter, en s'éloignant avec impatience et en se mordant les lèvres.

— Vous ne voulez pas m'écouter ; mais souvenez-vous que sa position et les personnes qu'il fréquente font que sa société n'est pas désirable pour vous… Écoutez, il est votre parent : faites en sorte qu'il n'ait pas lieu de se dire que vous le négligez ; mais soyez sur vos gardes. Ou il vous fera du tort, ou il sera pour vous un fardeau pendant toute votre vie.

— J'en ai assez entendu, s'écria Walter avec impétuosité. C'est mon oncle, voilà tout ce que je veux savoir. Que me fait sa position ? Je ne veux pas qu'on parle mal de lui.

Il s'éloigna vivement ; mais un instant après, il revint sur ses pas, rejoignit Philippe et lui dit :

— Je vous remercie de vos avis, et je vous demande pardon de ma vivacité. Votre intention était bonne ; mais il faut que je voie mon oncle.

Et, sans attendre de réponse, il s'éloigna. Bientôt après il se trouva dans la petite pièce, derrière le magasin de musique, échangeant des poignées de main avec son oncle, et s'écriant :

— Que je suis heureux ! J'espérais bien que c'était vous !

— Quel noble cœur ! Je devais m'y attendre chez le fils de ma chère sœur et de mon généreux ami ! s'écria M. Dixon d'un air théâtral, quoique les larmes qui coulaient de ses yeux fussent l'effet d'un sentiment vrai.

— Je vous ai vu hier au soir, continua Walter, et j'aurais cherché à vous parler, mais je ne pouvais quitter les dames Edmonstone, étant leur seul cavalier.

— Ah ! je craignais que vous ne fussiez pas libre de suivre les inspirations de votre cœur ; et il est heureux que je sois arrivé en l'absence de votre tuteur.

Walter se rappela les remontrances de Philippe, et la crainte que M. Edmonstone n'eût été du même avis lui traversa l'esprit ; mais le consentement de madame Edmonstone le rassura.

— Comment avez-vous appris que j'étais ici ? demanda-t-il.

— De la manière la plus flatteuse. M. Redford, sans connaître notre parenté, dont je ne parlerai jamais, me dit que la plus belle voix de ténor qu'il eût jamais entendue chez un amateur, était celle de M. Walter Morville. Vous pouvez imaginer ce que j'éprouvai en vous sachant si près, et en apprenant que vous aviez hérité du talent de votre mère.

La conversation fut longue, car Walter avait beaucoup de choses à entendre de son oncle. M. Dixon, ayant échangé quelques lettres avec Markham, avait appris que l'enfant de sa sœur vivait, et qu'il était aimé de son grand-père. Il avait encore demandé de ses nouvelles après la mort de M. Morville, et on lui avait répondu qu'il était allé vivre avec son tuteur, dont Markham ne jugea pas à propos de lui dire le nom et la résidence. Ayant appris du maître de musique que Walter était dans les environs, M. Dixon, trompé par le nom et une vague ressemblance entre Philippe et le père de Walter, avait pris le capitaine pour son neveu. Mais, ayant été repoussé, comme nous l'avons vu, il mit dès lors plus de prudence dans ses démarches. C'était un sentiment

d'affection qui lui faisait rechercher la connaissance de Walter et il était ravi de se voir si bien reçu.

Cependant l'oncle et le neveu n'étaient pas faits pour s'entendre. Sébastien Dixon avait reçu une fort mauvaise éducation : son talent l'avait placé dans un rang assez élevé parmi les artistes, mais il avait mené une vie irrégulière et dissipée. Il avait été sincèrement attaché au père de Walter, quoique son amitié et ses conseils lui eussent été fatals, et, s'il avait favorisé son mariage avec sa charmante sœur, c'était par amour du romanesque plutôt que dans un but intéressé. Il était aussi fier à sa manière que le vieux seigneur de Redclyffe. Il avait mis sa gloire à soutenir sa sœur et son mari, que leur père ne voulait pas recevoir, et c'est par ses conseils que son beau-frère avait agi et parlé de telle sorte, que l'archidiacre Morville lui-même n'avait pu longtemps tenir son parti. Mais le jeune Morville ne pouvait supporter l'idée que son enfant, l'héritier du vaste domaine de Redclyffe, fût élevé aux frais de son oncle l'artiste. C'était le sentiment qui l'avait poussé à sa dernière et malheureuse tentative de réconciliation.

Sébastien n'était pas encore revenu de la colère que lui avait causée cette démarche, quand il en apprit la malheureuse issue. Dès lors rien ne lui avait réussi. Il s'était marié, et il était tombé plus bas que jamais. Les jours de sa faveur auprès du public étaient passés, en sorte que ses gains et ses triomphes ne furent plus ce qu'ils avaient été. Il fit à Walter le récit de ses malheurs, auxquels le jeune homme, tout bienveillant qu'il était, ne pouvait prendre un vif intérêt.

La musique était un terrain sur lequel ils se rencontraient mieux, et, avec l'aide de cet art et de sa propre imagination, Walter trouva le moyen d'être content de son oncle. Il demeura avec

lui aussi longtemps qu'il put et lui promit de le voir à Londres, quand il y passerait pour se rendre à Oxford.

Le lendemain matin, Philippe, pensant que Walter devait être avec son maître, alla trouver madame Edmonstone, avec qui il eut une longue conversation, au sujet de la rencontre que son cousin avait faite de son oncle. Ce qu'il avait appris de ce dernier auprès du vieux Redford n'était pas propre à lui en donner une très bonne opinion, ce qui, joint avec l'impression désagréable que lui avait faite le pauvre Dixon, en le prenant pour son neveu, lui fit peindre sous les couleurs les plus sombres les dangers de cette liaison pour son cousin.

Madame Edmonstone, fort embarrassée, promit à son neveu d'écrire à son mari, dont elle suivrait les conseils. Mais elle aurait dû connaître assez M. Edmonstone pour savoir qu'il n'écrivait rien de décisif, quand il n'avait ni sa femme ni Philippe auprès de lui. D'ailleurs il avait reçu aussi une lettre de Walter, qui lui contait franchement sa rencontre avec son oncle, et lui parlait de son projet d'aller le voir à Londres, et une de Philippe, qui lui demandait d'user de toute son autorité pour empêcher cette visite. La tête remplie de confusion, il répondit à Philippe qu'il était fâché que le drôle eût reparu, mais qu'il se tiendrait sur ses gardes contre lui. Il dit à Walter qu'il ne pouvait lui cacher que son oncle était un fort mauvais sujet, et qu'il lui conseillait d'éviter soigneusement les imprudences de son malheureux père. Enfin il écrivit à madame Edmonstone qu'on aurait dit que c'était fait exprès que tout allât mal dès qu'il quittait la maison.

Il considérait ces trois lettres comme très importantes ; mais elles ne diminuèrent en rien l'anxiété de sa femme.

Après bien des réflexions, elle essaya de parler à Walter ; mais elle s'y prit à un mauvais moment, car Philippe, n'espérant pas qu'elle pût s'y résoudre, avait pris sur lui de sermonner Walter jusqu'à lui faire perdre patience.

Madame Edmonstone, avec toute la douceur possible, tâcha de lui faire entendre qu'il aurait tort de se lier avec cet oncle qui, n'étant pas dans l'indigence, n'avait pas besoin de son secours, et ne ferait que l'entraîner dans des sociétés où il serait exposé à se mal conduire. En un mot, elle lui conseilla de renoncer à le voir à Londres.

— C'est l'avis de Philippe, dit Walter.

— Oui, mais…

Il fit un signe d'impatience et elle s'arrêta.

— Pardonnez-moi, dit-il, si j'en fais à ma tête. Si M. Edmonstone m'ordonne de ne pas y aller, je lui obéirai : mais je ne vois pas que Philippe ait rien à me commander.

— Non pas commander, mais conseiller.

— Il a d'injustes préventions ; je ne crois pas que mon oncle veuille m'entraîner dans de mauvaises compagnies, et assurément vous ne me conseilleriez pas de négliger un homme qui était si fort attaché à mes parents. S'il n'est pas d'une naissance distinguée, et si le monde le méprise, ce n'est pas au fils de sa sœur à le lui faire sentir.

— J'approuve vos sentiments, Walter ; mais je crains que votre oncle n'ait pas de bons principes.

— C'est Philippe qui vous le dit.

— Vous êtes donc résolu ?…

— Oui, pardonnez-moi de n'être pas de votre avis, mais je crois que c'est mon devoir !

Madame Edmonstone sourit et convint qu'il avait peut-être raison, tout en répétant que Philippe était digne d'être consulté dans une affaire de ce genre.

Walter partit pour Londres avant le retour de son tuteur, il y vit son oncle, ce que Philippe considéra comme une grande preuve d'obstination. Pour M. Edmonstone il déclara à son arrivée que, puisque la chose était faite, il n'en fallait plus parler.

12

Son doux sourire, son extrême vivacité,
Montrent qu'elle est une simple et heureuse enfant ;
Mais sur son large front,
Dans ses paroles sages, son regard pensif,
Est mêlée, avec la joyeuse légèreté de l'enfance,
La modeste dignité d'une jeune fille.

Un jour d'été, deux ans après le bal et la revue, comme M. Ross achevait de dîner avec sa fille Mary, elle lui dit :

— Papa, si vous n'avez pas besoin de moi cette après-midi, j'irai à Hollywell. Vous savez que j'y trouverai Eveline de Courcy ?

— Non, je ne le savais pas. Pourquoi est-elle venue ?

— Charles prétend qu'elle a fait des excès de polka à Londres, et qu'on l'envoie ici pour se reposer et respirer l'air de la campagne. Je veux lui faire une visite, et, par la même occasion, demander quelques conseils à M. Walter Morville, sur ce que nous devrions faire chanter aux enfants de l'école le jour de la fête.

— Vous croyez donc qu'il y viendra, à la fête ?

— Je compte sur sa voix pour cacher tous les défauts de celles des enfants.

— Et, s'il vous manque de parole, comme à madame Brownlow ?

— Oh ! papa, le blâmez-vous d'avoir rompu avec une société si peu digne de lui ? Son amour pour la musique l'avait conduit trop souvent dans cette maison où l'on en fait d'excellente : mais il a reconnu que, si la musique était bonne, les manières étaient mauvaises.

— Il a bien fait, et ce que je viens de dire m'était suggéré par un mot du capitaine Morville.

— Il n'approuve jamais ce que fait son cousin. Ce n'est pas comme Charles.

— Combien Charles a gagné depuis quelque temps ! Il a perdu sa disposition au mécontentement et au sarcasme ; et semble avoir trouvé un but sérieux à sa vie.

— Oui, il s'occupe, et Amy apprend de lui à s'occuper ; vous vous souvenez que dans le temps où l'institutrice des jeunes demoiselles Edmonstone les quitta, nous craignions qu'Amy ne prît l'habitude de ne faire autre chose que de soigner Charles, et de

perdre son temps à de gracieuses bagatelles ; mais, depuis que son frère est devenu plus sérieux, elle a suivi son exemple, et son esprit a fait des progrès surprenants. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, parce qu'elle a conservé ses manières enfantines, et qu'elle est toujours silencieuse et réservée devant les personnes plus âgées qu'elle ; mais elle profite de ce qu'elle entend.

— Elle ne se développera que plus sûrement pour s'être développée lentement.

— Ces deux sœurs sont fort différentes l'une de l'autre. Laura a toujours eu l'air beaucoup plus âgée, et surtout depuis quelque temps ; je ne sais si elle travaille trop ; mais on lui donnerait plutôt vingt-cinq ans que vingt…

Àtrois heures et demie, Mary entrait dans un taillis qui touchait à la propriété de M. Edmonstone, quand elle entendit des voix joyeuses et un fragment d'une vieille chanson :

Ne pleurez plus, noble dame, noble dame, ne pleurez plus ;
Votre chagrin est vain ;
Car, une fois les violettes cueillies, la plus douce pluie
Ne les fait pas revivre.

Un joyeux éclat de rire interrompit ce chant, et, au détour d'un sentier, Mary vit Walter, Amy et Charlotte fort occupés auprès d'un églantier. Walter avait peu changé pendant ces deux années, il n'avait pas beaucoup grandi, et il était toujours agile plutôt que fort. Il coupait les branches de l'églantier avec son grand couteau, et Amy ramassait soigneusement les rameaux fleuris. Pour Charlotte, elle portait dans ses mains un paquet d'écorce de tilleul, et ne cessait de s'embarrasser les jambes dans les broussailles.

Tous trois saluèrent gaiement Mary.

— Nous sommes très occupés, dit Charlotte ; Walter a fait venir des greffes de Redclyffe.

— Elles viennent du jardin particulier de Markham, qui est un grand fleuriste, ajouta Walter.

— Et vous coupez toutes les branches de ce pauvre églantier ?

— N'est-ce pas dommage ? dit Amy. Nous avions employé tous ceux qui sont dans le jardin, et on transplantera celui-ci en automne.

— Amy croit devoir le consoler, en lui disant que c'est pour son bien.

— Je ne sais pourtant pas si vos précieuses roses vaudront mieux que ces boutons délicats à la longue barbe verte.

— Et vous, vous chantiez pour consoler Amy ? dit Mary.

— Mais continuez, je suis assez horticulteur moi-même pour m'intéresser à ce que vous faites.

Il ne restait que deux bourgeons à insérer, et, dans le moment le moins critique de l'opération, Mary demanda des nouvelles du reste de la famille, et parla de la fête que l'on allait donner à l'école.

— Ô Walter, ne partez pas auparavant ! dit Charlotte.

— Partir ! Pour quel lieu ? demanda Mary.

— Je ne sais, il va sottement perdre le reste des vacances à étudier les mathématiques.

— Ce n'est que trop vrai, dit Walter, je vais me joindre à quelques amis, et nous nous préparerons ensemble pour la rentrée.

— J'espère que vous ne partirez pas avant jeudi prochain, quoique notre petite fête ne soit pas digne de vous arrêter !

— Non, je resterai jusqu'à vendredi, et j'aurai le plus grand plaisir à me rendre à votre invitation, mademoiselle… Encore un peu d'écorce, Charlotte… bien, voilà qui est fini.

Pendant que Walter et Charlotte débarrassaient le sentier des branches de l'églantier, Amy eut le temps d'expliquer à Mary que Walter, trouvant qu'il perdait trop de temps dans les vacances à Hollywell, s'était arrangé, avec quelques-uns de ses condisciples d'Oxford, pour passer dans un endroit retiré quelques semaines à étudier les mathématiques sous la direction de M. Wellwood. On avait d'abord pensé au bord de la mer ; mais Philippe avait recommandé une ferme dans la paroisse de Stylehurst, et non loin de Saint-Mildred, pour laquelle on s'était décidé, parce que M. Wellwood serait à portée de voir ses amis dans cette ville.

En arrivant sur la pelouse, ils trouvèrent madame Edmonstone, Laura et Eveline assises avec leurs ouvrages et leurs livres. Laura était plus belle que jamais, quoiqu'elle eût l'air plus âgée qu'elle ne l'était en réalité. Ce n'était pas qu'elle eût perdu sa fraîcheur, car son teint était toujours remarquable par son éclat, tandis que celui d'Amy était pâle, et que celui d'Eveline portait l'empreinte des veilles et de la fatigue. Elle était, avec cela, gaie et animée, et prenait part à la conversation avec un air d'intérêt. C'était plutôt Amy qui avait quelque chose de méditatif, quand elle était silencieuse. Mais Mary se dit ce jour-là que Laura était devenue

décidément une femme et qu'elle avait perdu l'insouciance du premier âge.

Mary fit part de ses plans pour la fête : le service à l'église à quatre heures, suivi d'un thé offert aux enfants dans la prairie et dans le jardin aux autres invités ; ensuite des divertissements, auxquels prendraient part tous ceux qui en auraient envie. Chacun aime ces sortes de fêtes, où règne la plus entière liberté, et où les riches des environs ont le plaisir de se rencontrer et de penser qu'il ne sont pas venus chercher uniquement un passe-temps frivole.

Madame Edmonstone promit de s'y rendre avec sa famille, et lady Eveline de se bien porter et d'enseigner aux enfants une foule de nouveaux jeux.

Ensuite Mary consulta Walter au sujet du chant. Amy les conduisit l'un et l'autre au piano : mais, comme Mary était trop peu musicienne pour comprendre leurs explications, ils promirent de se rendre à East-Hill, pour s'entendre avec le maître d'école. Puis toute la famille accompagna miss Ross jusqu'à une barrière où l'on se sépara.

La situation de Philippe et de Laura n'était pas changée. Son régiment n'avait jamais été très éloigné de Hollywell, et Philippe y venait plus souvent, depuis que Laura apprenait à le voir avec plus de calme. Il n'était, pour ainsi dire, jamais seul avec elle ; mais son influence sur cette jeune personne n'en était pas pour cela diminuée. Un regard, un geste, qu'elle seule apercevait, lui faisaient comprendre ce qu'elle était pour lui, ou ce qu'il désirait d'elle. Elle lui était si complètement dévouée, qu'elle s'effrayait quelquefois, en reconnaissant que son affection pour le reste de

sa famille était bien peu de chose auprès de son amour, et cependant elle ne sentait pas quelle faute elle commettait en le cachant ainsi. Il lui semblait avoir assez expié son erreur par tout ce qu'elle avait souffert ; en un mot, elle s'endurcissait de plus en plus contre les reproches de sa conscience.

Ce qu'elle craignait par-dessus tout, c'étaient les tête-à-tête et les conversations sur des romans, qu'elle ne pouvait presque jamais éviter avec Eveline. Celle-ci était toujours sa compagne, quand on se promenait en long et en large le soir sur la terrasse, pendant que Walter et Amy montraient une tendance particulière à marcher de front, ce qui n'échappait pas à la jeune Irlandaise.

— Quelle belle soirée ! dit Amy à demi-voix.

— Il ne manque à sa solennité que le sourd et doux murmure de l'océan, répondit Walter. Voilà la musique par excellence ! Que doit être Celui dont l'oreille saisit toute cette harmonie ?

— Que je voudrais entendre l'océan !

— Et le voir, Amy ! Oh ! si je pouvais vous donner une idée de la mer éclairée par les rayons du soleil ! Cette ligne immense à l'horizon, ces champs de lumière qui vous en séparent ! Si vous pouviez connaître le sentiment de liberté que l'on éprouve lorsque, debout sur un roc escarpé, vous sentez le vent de la mer vous souffler dans les cheveux après avoir traversé la moitié du globe ! Oh ! la mer, la mer !

— Cependant vous n'avez pas voulu aller avec vos camarades d'étude à Redclyffe.

— C'est que j'aurais craint que cela n'ennuyât Markham, et ne dérangeât la vieille madame Drew.

— Ennuyé Markham de vous voir !

— Non pas moi, mais les jeunes gens qui m'auraient accompagné. Ils en auraient eu aussi peur là-bas que des bêtes sauvages ! Puis, il y a si longtemps que je n'ai été à Redclyffe ! Je ne voudrais y retourner que pour ne plus le quitter.

— Ah ! cela vous attristera au premier moment, mais ensuite vous y serez bien heureux.

— Certainement ; que d'anciens souvenirs ! Mais il s'est fait un si grand changement là-bas ! et de plus un étranger au presbytère !

— Connaissez-vous le nouveau ministre ? Si je ne me trompe, madame Ashford est parente de lady Thorndale ?

— Oui ; Thorndale les appelle « une famille modèle. » Je ne doute pas qu'ils ne fassent beaucoup de bien chez nous ; nous sommes très retardés, et il nous faut, pour les enfants, autre chose que l'école de dame Robinson.

Àce moment, M. Edmonstone les appela de la fenêtre, disant qu'il était temps de rentrer.

Madame Edmonstone dormit peu et réfléchit beaucoup la nuit suivante. Elle avait cru remarquer autrefois que lady Eveline plaisait à Walter, et elle s'était sentie curieuse d'observer ce qui résulterait de la visite de cette jeune personne. Eveline avait beaucoup gagné, et pris quelque chose de plus réfléchi, en sorte que madame Edmonstone la trouvait presque digne de son jeune favori. Mais soudain, au milieu de ces belles imaginations, une chose frappa madame Edmonstone. C'était sa petite Amy, et non pas Eveline, qui était sans cesse avec Walter. Lectures, musique,

promenades sur la terrasse, ils ne faisaient rien l'un sans l'autre. Et, quand la bonne mère se reportait par la mémoire aux dernières vacances de Pâques, c'était la même chose.

Quoique madame Edmonstone aimât tendrement Walter, elle se demanda jusqu'à quel point elle devait d'empêcher ces deux jeunes cœurs de s'engager sans le savoir, puisque Walter avait vu si peu de monde, qu'il pourrait se repentir un jour de ne pas avoir attendu plus tard pour faire un choix ? Et, si sa conduite venait seulement d'une amitié toute fraternelle, Amy ne risquait-elle pas de s'y accoutumer tellement, qu'elle éprouverait un grand vide quand il quitterait Hollywell ? Il fallait, avant qu'il fût trop tard, lui faire sentir que cette intimité n'était pas convenable et lui épargner ainsi les souffrances que Laura semblait avoir éprouvées. Mais comment aborder un pareil sujet avec une jeune fille si innocente ? Madame Edmonstone ne s'y serait peut-être jamais décidée, si, à ce moment, Amy n'avait frappé à sa porte.

— Où avez-vous été tout ce temps, Amy ?

— Dans la chambre d'Eveline, où nous ayons formé un projet pour demain, que je viens vous demander la permission d'exécuter. Vous savez que Walter a promis à Mary d'aller à East-Hill pour entendre le chant des enfants. Nous aimerions à l'accompagner avec l'âne, le poney et sa petite voiture, et goûter à East-Hill. Là nous demanderions à Mary de venir avec nous au haut de la colline, pour jouir de la vue que Walter dit être magnifique. Il ajoute que le sentier est assez bon pour que nous puissions prendre Charles avec nous.

Amy fut surprise de voir hésiter sa mère, qui, d'ordinaire, ne s'opposait pas à des parties de ce genre.

— Aviez-vous quelque autre projet, maman ? Nous ferons ce que vous voudrez.

— Non. ma chère enfant, mais…

Elle fit un effort pour parler.

— Je n'aime pas que vous soyez tout à fait aussi familière avec Walter.

La vive rougeur qui couvrit soudain le visage de la jeune fille fit bien voir à sa mère qu'il était temps de parler. Elle continua :

— Vous ayez passé dernièrement une grande partie de votre temps avec lui, très convenablement et très sensément, je le sais. Je ne vous blâme pas, mon enfant, n'ayez pas l'air si malheureux. Seulement vous savez que, quoique nous l'appelions cousin, nous sommes à peine parents.

— Oh ! maman, ne continuez pas, je vous en prie, s'écria la pauvre Amy, qui ne pouvait supporter l'idée d'avoir paru manquer de réserve.

Sa mère reprit :

— Je vous le répète, Amy, vous n'avez rien fait qui ne fût parfaitement convenable, seulement je crois devoir vous avertir, afin que vous ne vous permettiez pas des familiarités qui pourraient attirer l'attention. Changez peu de chose à vos habitudes passées : évitez seulement de vous promener seule avec lui dans le jardin, et tenez-vous plus souvent auprès de moi et de Laura.

Ces simples paroles rendaient la pauvre Amy plus confuse qu'une accusation de coquetterie n'aurait fait bien des jeunes filles. Elle avait sur la conscience d'avoir pris trop de plaisir dans

la société de Walter ; elle en était confuse ; sans oser regarder sa mère, qui l'embrassait, elle cachait sa tête sur son épaule. Madame Edmonstone la caressa et lui donna plusieurs baisers. Enfin, la laissant aller : Bonne nuit, mon enfant, dit-elle.

— Bonne nuit, ma chère maman, dit-elle doucement ; j'ai bien du regret.

— Il n'y a pas de quoi, ma petite, soyez seulement sur vos gardes à l'avenir.

Il aurait été difficile de dire si les joues de la fille étaient plus brûlantes que celles de la mère.

La pauvre Amy, dans sa confusion, se demandait sans cesse ce qu'elle avait à faire. C'est seulement après sa conversation avec sa mère qu'elle s'aperçut de tout ce que Walter avait été pour elle. Elle s'indignait contre elle-même, en voyant combien la présence de ce jeune homme était nécessaire à son bonheur, combien elle l'avait recherchée. Il fallait en finir, quoiqu'il lui en coûtât. Amy s'agenouilla donc, et pria Dieu de l'aider à garder sa résolution.

Elle ne se doutait pas que, dans cette affaire, l'inclination était réciproque, et qu'elle ferait souffrir Walter autant qu'elle-même en s'éloignant de lui.

Le lendemain matin, Amy sentit sa résolution s'affermir ; mais, quand Laura vint lui demander ce que madame Edmonstone pensait de leur projet, elle se sentit confuse, baissa les yeux, répondit qu'elle était indécise. Heureusement sa mère entra dans le moment, disant qu'elle avait pensé à la course en question, et voulait être aussi de la partie. Amy comprit pourquoi et en fut bien reconnaissante.

Quand Laura avait voulu changer de conduite vis-à-vis de Walter, elle y avait facilement réussi, sans en avoir l'air, car elle était très calme et sentait son cœur parfaitement libre. Elle avait donc pu juger de ce qu'elle devait faire ou ne pas faire, et sauver les apparences. Mais il n'en était pas ainsi de sa jeune sœur. Elle avait peur d'elle-même et se jeta dans l'exagération. Elle ne voulut descendre qu'au dernier moment, pour éviter les causeries du matin. À déjeuner elle ne parla presque pas, et, dans le jardin, elle n'osait s'éloigner d'un pas de Laura et d'Eveline. Charles l'ayant appelée de la fenêtre pour venir lire avec lui et Walter, elle le pria de l'excuser, disant qu'elle ne pouvait aller.

Enfin, l'heure du départ étant arrivée, Amy marcha en avant avec Laura et Eveline, parce que Walter était avec sa maman ; mais bientôt, après avoir ouvert une barrière pour laisser passer Charlotte sur son âne, il rejoignit les jeunes demoiselles. Aussitôt Amy vit quelque chose dans la haie, une fleur. N'eût-elle vu qu'une ortie, elle l'aurait aussi bien cueillie pour qu'on la laissât en arrière ; malheureusement on l'attendit. Alors elle essaya de garder le silence, mais Walter lui parla le premier ; elle courut joindre Charlotte et l'âne ; mais, à la barrière suivante, Walter vint encore l'ouvrir et il demeura auprès d'elle à causer. Enfin elle se mit sous l'aile de sa mère, et, ne la quittant plus, elle trouva moyen de se tirer assez bien d'affaire tant qu'on fut à East-Hill. Mais plus loin elle monta l'âne, qui, comme tous les ânes, voulait toujours être en tête de la caravane. Walter le conduisait ; ainsi elle se trouvait plus que jamais seule avec lui. Du haut de la colline, on jouissait d'une vue étendue et variée ; de grands bois, des champs d'orge et de blé, des prairies, se présentaient aux regards et finissaient par se perdre dans un horizon lointain. Amy savait que cet endroit avait un grand charme pour Walter, et qu'il avait

surtout désiré de le lui faire admirer. Elle fut plus d'une fois sur le point de lui demander si c'était aussi beau que Redclyffe ; mais elle se souvint de sa résolution et ne dit mot. Sur le penchant de la colline, il y avait un bois, d'où Walter lui avait souvent rapporté des fleurs pour son herbier, et il aurait voulu qu'elle en vînt chercher elle-même. Mais la côte était trop escarpée pour madame Edmonstone, Eveline ne devait pas se fatiguer et Laura n'avait pas la passion des fleurs. Amy fut donc obligée de refuser cette expédition, quoique Charlotte lui dît que c'était une sottise ; que ce serait très amusant de descendre là-bas, et que Walter la priât lui-même de vouloir bien venir seulement à quelques pas pour trouver de superbes orchis. Mary, après ce qu'elle avait vu la veille, ne pouvait deviner la raison de ce refus, sans quoi elle aurait quitté Charles et aurait accompagné Amy jusqu'aux fleurs. Mais elle n'y pensa même pas. La pauvre Amy était très fatiguée bien avant la fin de la promenade, et Walter, qui s'en aperçut, lui offrit aussitôt son bras. Elle ne voulut pas l'accepter, et s'efforça de ne pas rester en arrière, car sa mère était dans la voiture.

Sa fatigue fut une bonne excuse pour éviter de faire de la musique et de se promener sur la terrasse le soir ; elle alla se coucher avec la pensée consolante qu'elle avait fait son devoir.

Le jour suivant, Amy continua de suivre la même ligne de conduite ; pas de lecture avec les jeunes gens, quoique Charles la grondât ; puis elle se tint dans sa chambre jusqu'à ce que Walter fût sorti, et, le soir, quand le reste de la compagnie alla se promener sur la terrasse, elle demeura auprès de Charles. Mais ceci ne lui réussit guère, car Walter vint les joindre. Aussitôt qu'elle l'osa, Amy se leva, disant qu'elle allait chercher Laura ; mais sa robe se prit à la fenêtre, et, en se retournant pour la dégager, elle rencon-

tra le regard de Walter, si plein d'anxiété et de tristesse, qu'elle put difficilement le supporter.

— Sans doute il me trouve impolie et capricieuse, se dit-elle avec un soupir, mais il se consolera avec Charles, et sa prochaine absence lui fera bientôt oublier Amy, puisqu'il n'a pour elle aucune affection particulière.

13

Ôtoi, enfant de tant de prières,
La vie a des sables mouvants, la vie a des embûches ;
Les soucis et l'âge arrivent plus tôt qu'on ne les attend ;
Insensiblement le matin se change en midi,
Et mai se transforme en juin.

— Que s'est-il donc passé ? Amy n'est pas dans son état naturel, dit Charles à sa mère, qui venait lui souhaiter le bonsoir.

— Pauvre petite ! N'y faites pas attention, fut toute la réponse qu'il put obtenir.

Laura comprit ce mystère sans qu'on le lui expliquât. Elle aussi, elle avait trouvé que Walter et Amy étaient trop souvent ensemble ; et elle se douta bien que sa mère avait averti Amable. Elle se mit donc, bonne sœur, à protéger sa cadette, et à lui faciliter son petit manège, en sorte qu'il échappât à l'observation. Heureusement pour elles, Eveline, n'étant pas en très bonne santé, n'avait pas sa pétulance habituelle, et préférait la tranquillité au badinage. Une autre chose facilita la tâche d'Amy. C'est que Walter la rechercha moins que par le passé ; on eût dit même

qu'il l'évitait, quoiqu'il fût aisé de voir la peine que cela lui causait. S'il était obligé de lui rendre quelque petit service, il s'en acquittait comme en faisant des excuses, et Amy se reprochait le plaisir que lui causaient ses attentions.

Madame Edmonstone observait tout, sans en avoir l'air. Elle pensait qu'il valait mieux ne rien laisser paraître ; elle était seulement contrariée de voir qu'Eveline souriait parfois, comme si elle avait deviné quelque chose.

Eveline se portait toujours mieux dès qu'il était question d'une partie de plaisir quelconque, et elle se trouva tout à fait bien pour la fête de Mary Ross. Mais madame Edmonstone fut prise ce jour-là d'un mal de tête qui ne lui permit pas d'y aller. Amy aurait voulu rester auprès d'elle ; sa mère ne le voulut pas, craignant qu'Eveline n'en fût surprise et que Mary Ross ne fût trop affligée. D'ailleurs, en nombreuse société, il serait plus facile pour Amy de se tenir loin de Walter, et Laura serait là pour empêcher Eveline de faire des plaisanteries gênantes.

Le temps était magnifique et tout se passa à merveille. Les messieurs firent jouer les petits garçons, et les dames les petites filles. Mais Walter n'était pas le même qu'à l'ordinaire. Il dirigea bien le chant des enfants et remplit leurs tasses de thé ; il ramassa et consola un petit malheureux qui était tombé ; en un mot, il se rendit fort utile ; mais il n'avait pas sa vivacité accoutumée.

Amy se dévoua au soin des plus jeunes enfants, et joua pendant trois quarts d'heure avec un gros garçon de trois ans, qui, placé à quelques pas d'elle, jetait solennellement sur ses genoux une balle qu'elle lui renvoyait, et qu'il n'attrapait jamais. Elle prit soin d'une montagne de casquettes et de chapeaux, et finit par se

promener en long et en large avec Louisa Harper, compagne que personne ne lui enviait.

Vers la fin de la journée le ciel se couvrit ; le temps devint frais, et l'on eut une averse. Laura courut chercher Eveline dans le pré, et Amy se mit à la poursuite de Charlotte, qui était en train de jouer avec des petites filles de son âge. À quelque distance de la maison, elles rencontrèrent Walter accourant avec un parapluie qu'il remit sans mot dire à Charlotte. Amy le remercia et tous trois se hâtèrent de rentrer, Charlotte seule causant le long du chemin. Ils trouvèrent sur la porte Mary et son père, qui allaient congédier les enfants réfugiés sous un hangar à l'autre bout du pré. Mary conduisit Amy et Charlotte dans sa chambre pour leur donner d'autres chaussures. Amy, que l'air malheureux de Walter avait fort émue, aurait bien voulu y rester un moment ; mais Charlotte, enchantée d'avoir reçu la pluie, ravie d'avoir mis des souliers d'une grandeur démesurée, était pressée d'aller jouer au salon. Il s'y trouvait une nombreuse société de jeunes gens et de jeunes demoiselles des environs, tous fort en train de rire et de causer dans une demi-obscurité ; Amy remarqua Walter tout seul dans un coin. Charlotte était fort animée ; elle babillait beaucoup, et sa sœur ne fit pas trop attention à ce qu'elle disait jusqu'à ce qu'elle l'entendit s'écrier :

— Oh ! je voudrais que vous entendissiez Walter chanter cela !

— Ce serait un bon moment pour l'entendre, dit Eveline. Charlotte, allez le lui demander.

— Non, non ! Charlotte, dit Laura.

— Pourquoi pas ? demanda Eveline.

— Il a l'air si sérieux, répondit la petite fille avec timidité.

Malheureusement Eveline était en humeur de plaisanter, et, rendue plus hardie par l'obscurité :

— Cela lui fera du bien, dit-elle. Et, je vous dirai comment vous pourrez le décider : dites-lui que c'est Amy qui l'en prie. Allez, n'ayez pas peur.

— C'est cela, s'écria Ellen Harper en riant.

Amy savait que Walter serait offensé. Il regardait la musique comme une chose sérieuse, et il n'aimait pas qu'on lui demandât un morceau d'un caractère gravé dans une société de ce genre. Qu'allait-il penser d'elle ? il croirait qu'elle voulait le fâcher, après lui avoir montré une froideur à laquelle il était évidemment sensible. Elle voulut arrêter sa sœur ; Laura interposa son autorité, mais la petite enfant gâtée charmée d'être soutenue par tant de personnes contre ses sœurs, fut bientôt auprès de Walter, à qui elle fit sa commission.

Il se leva vivement, vint droit à Amy, et lui demanda si c'était bien elle qui lui faisait cette proposition. Eveline et ses complices, effrayées de ce qu'elles avaient fait, s'écartèrent.

Amy pouvait à peine respirer.

— Pardon, lui dit-elle, et ce fut tout ce qu'elle put articuler.

— Vous voulez que je chante ? dit-il d'un air surpris. Et il ajouta d'une voix étouffée : Je ne puis.

Àce moment on apporta de la lumière, M. Ross entra et l'on ne parla plus de musique. Un moment après, la voiture fut annoncée, et, quand on demanda où était Walter, M. Ross répondit

qu'il était déjà retourné à la maison, et lui avait souhaité le bonsoir. Mais il n'ajouta pas, comme il le dit plus tard à sa fille, que ce jeune homme avait l'air de ne pas penser à ce qu'il faisait, et qu'il était parti, malgré la pluie, portant sous son bras un parapluie qu'on lui avait fait prendre.

Rentrée à la maison, Amy courut dans la chambre de madame Edmonstone ; mais, l'ayant trouvée endormie, elle se retira sans bruit. Elle dormit fort peu cette nuit, et, le lendemain matin, elle ne voulut pas conter ses chagrins à sa mère avant le déjeuner, de peur de lui être importune. Mais Walter devait partir à midi par le chemin de fer, et elle était décidée à lui expliquer auparavant ce qui s'était passé la veille. Ainsi donc, aussitôt qu'elle le put, elle entraîna sa mère dans le boudoir.

— Oh ! maman, s'écria-t-elle, si vous saviez ce qui m'est arrivé !

Et, cachant sa figure dans ses mains, elle continua son histoire en pleurant.

— Il peut bien être fâché ! Après avoir été contrarié pendant toute la semaine, croire encore que je veux le taquiner si sottement ! Que pensera-t-il de moi !

— Amy, tout ceci est un enfantillage : ne prenez pas la chose trop à cœur. Il faut lui expliquer comment les choses se sont passées, ajouta madame Edmonstone, qui pensait qu'il serait bon pour Charlotte d'avoir à confesser sa faute. Mais dans ce moment quelqu'un la demanda, et Amy quitta la chambre avec l'idée que sa maman lui conseillait de faire elle-même cette explication.

Walter s'était trouvé très heureux à Hollywell, sans se rendre compte de la part que la présence d'Amy avait à son bonheur. Mais il le comprit, dès que cette jeune fille, en changeant de manières avec lui, l'eut jeté dans une sombre tristesse. Il ne chercha pas à combattre son amour, mais, le considérant du côté sérieux, il se figura qu'Amable pourrait être son guide, son ange gardien, qui l'empêcherait de tomber dans beaucoup de fautes. Cependant il avait peu d'espérance, n'imaginant pas qu'on pût l'aimer. Il croyait au contraire que sa violence, le triste souvenir de ses ancêtres et ses parents du côté de sa mère, seraient des obstacles insurmontables ; car il respectait trop M. et madame Edmonstone pour croire qu'ils considéreraient sa fortune comme une compensation suffisante à tant de désavantages. Il pensa même que la soudaine froideur d'Amy avait pour but de le décourager.

Jamais pauvre cousin ou malheureux précepteur ne se sentit plus confus à l'idée de confesser son amour que ne l'était l'héritier de Redclyffe. Mais il sentait qu'il n'avait pas le droit de vivre chez M. et madame Edmonstone en aimant leur fille sans le leur dire. Il était temps d'en finir, puisqu'il ne pouvait plus souffrir que le nom d'Amy fût mêlé à une sotte plaisanterie sans en être si fort irrité. Il se décida donc à ne pas quitter Hollywell sans faire sa confession à madame Edmonstone.

Comme Walter se rendait auprès de cette dame il rencontra Amy qui venait le chercher.

— Walter, dit-elle, je voulais vous dire combien je suis fâchée qu'on vous ait fait de la peine hier au soir.

— N'y pensez plus ! s'écria-t-il surpris.

— C'est ma faute, j'aurais dû arrêter Charlotte plus tôt au lieu de la laisser s'échapper ainsi.

— Vous ! Je… je… Amy, n'y pensez plus ! Je voudrais vous parler, voulez-vous rester un instant avec moi !

Sa mère l'aurait-elle trouvé mauvais ? Oh ! non, il fallait bien l'écouter, et cependant le cœur d'Amy battait bien fort, pendant que Walter, cueillant une longue branche de roses noisettes et la tortillant avec embarras dans ses doigts, lui dit :

— Il faut que vous sachiez pourquoi vos regards et vos paroles ont assez d'influence sur moi pour me mettre dans l'état où j'étais hier au soir et dont je suis honteux. Je sais que j'ai eu grand tort, et que je ne me suis pas conduit de manière à vous prévenir en ma faveur. Mais il y a longtemps… je ne sais pas combien de temps… que j'éprouve pour vous des sentiments que je ne puis combattre et que personne d'autre ne m'inspire ni ne m'inspirera jamais…

Les joues d'Amy s'enflammèrent, et personne ne pourrait exprimer ce qu'elle éprouva, lorsqu'il s'arrêta et qu'il reprit avec vivacité :

— Si je peux goûter quelque bonheur sur la terre, ce ne peut être que par vous, Amy. Ce que je sens pour vous je ne peux l'exprimer ; mais je sais tout ce qui parle contre moi, mon caractère, celui de mes ancêtres !… Il me semble impossible, même en rêve, que je puisse prétendre à vous faire partager mon sort. Et cependant, Amy, si vous pouviez me diriger, priez pour moi !… Mais, reprit-il après une autre courte pause, je ne vous demande pas encore un engagement, pas même une réponse. Je parle seule-

ment parce que je n'ai pas cru devoir rester ici en gardant le secret, ni surtout le cacher à vos parents.

Àce moment ils entendirent, de l'autre côté des buissons qui les cachaient, le bruit des roues du fauteuil de Charles, et la voix de Charlotte, qui lui causait pendant sa promenade du matin. Amy s'enfuit, comme un oiseau effrayé, et ne s'arrêta que lorsqu'elle arriva hors d'haleine dans le boudoir. Elle se jeta aux genoux de sa mère, et, d'une voix si émue qu'on avait de la peine à l'entendre :

— Ô maman ! dit-elle, il dit… il dit qu'il m'aime ! Madame Edmonstone n'en fut pas très surprise ; mais elle avait eu à peine le temps de donner un baiser à son enfant, et de remarquer l'expression de bonheur qui se lisait dans ses yeux, malgré son trouble, lorsque Walter, après avoir frappé à la porte, se présenta aussi :

— Approchez, lui dit madame Edmonstone, voyant qu'il hésitait, et lui souriant d'une manière encourageante. Amy se leva comme pour sortir.

— Ne sortez pas, à moins que vous ne le désiriez, lui dit Walter.

Amy ne le désirait pas du tout maintenant qu'elle était sous la protection de sa mère. Elle était assise à ses pieds, et tenait sa main en regardant Walter, quand elle en trouvait le courage, baissant les yeux, dès qu'il parlait de son amour pour elle.

— Vous savez ce que je viens vous dire, dit-il à madame Edmonstone, et il lui répéta, mais avec moins de calme et plus de chaleur, ce qu'il avait déjà déclaré dans le jardin. Jamais une

mère ne fut plus heureuse que madame Edmonstone. Aimant Walter comme elle le faisait, elle était fière que son Amy eût gagné un cœur dont elle connaissait toutes les belles qualités. Puis elle était touchée de la confiance avec laquelle ces deux enfants lui faisaient l'aveu de leur amour ; elle entrait dans leurs sentiments, comme si elle avait été de leur âge. Il fallait cependant parler et agir avec prudence. Comme Walter s'accusait de mille défauts et s'avouait indigne d'Amy, madame Edmonstone lui dit :

— Si vous continuez à combattre vos défauts comme vous l'avez déjà fait, vous pouvez tout espérer.

— Si vous me permettez d'espérer, je pourrai tout, madame ! Mais n'est-ce pas impardonnable que l'espérance d'une récompense terrestre me donne une force que je ne sais pas trouver en moi pour atteindre un but plus digne d'un chrétien ?

— Si vous ne parliez de chercher à vous vaincre que pour obtenir Amy, il ne faudrait rien attendre de vos efforts, mais je crois et j'espère qu'elle n'est pas votre but principal, c'est pourquoi j'ai plus de confiance… Cependant j'ai encore une chose à vous dire, non pas en ma qualité de mère ; mais comme toute femme prudente le ferait à ma place. Vous avez vu si peu de monde !… Vous eussiez rencontré peut-être une personne qui vous aurait mieux convenu que la fille de votre tuteur.

Il répondit en jetant sur Amy un regard de flamme :

— Je suis bien aise, madame, que vous ne disiez pas cela en votre propre nom !

— J'aurais dû ne rien dire du tout en l'absence de mon mari, répondit madame Edmonstone en souriant ; mais je suis sûre

qu'il pensera comme moi, et ne voudra pas que vous vous engagiez encore.

— Sans doute vous avez raison de parler ainsi, reprit Walter comme à regret. Je dois être déjà bien reconnaissant que vous ne m'ayez pas tout à fait rejeté.

Les moments qui suivirent leur semblèrent bien courts à tous trois : ils étaient si heureux ! Ils causaient doucement, avec des intervalles de silence, sans penser que l'heure du départ approchait. La voix de Charlotte le leur rappela.

— Où êtes-vous donc Walter ? votre cheval est prêt depuis longtemps, vous serez en retard.

Il fallut bien se séparer, se dire adieu, se serrer encore une fois la main, et Walter descendit. Madame Edmonstone l'accompagna.

— Mon mari vous écrira demain, dit-elle.

Il monta à cheval, et, en s'éloignant de la maison, il se retourna encore une fois : Amy le salua de sa fenêtre entourée de roses grimpantes. Elle le suivit longtemps des yeux comme il s'éloignait au galop, avec Trim courant après lui ; puis, quand il fut hors de la portée de sa vue, elle s'agenouilla auprès de son petit lit, et pria Dieu de lui donner assez de reconnaissance et de la rendre digne de Walter.

Chacun dans la maison, excepté Charlotte, se doutait qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire. Eveline sentait sa curiosité fort éveillée ; mais, sachant qu'il était convenable qu'on ne lui parlât de rien avant que toute la famille fût instruite, elle proposa complaisamment à Charlotte une promenade dans

le jardin, pour délivrer d'elle et de la petite fille les personnes intéressées.

Charles et Laura gagnèrent peu de chose à cette manœuvre, car leur mère s'était rendue auprès d'Amy.

Charles, couché sur le sofa, se frottait la main droite et demandait à Laura comment se portait la sienne.

— J'ai cru, ajouta-t-il, qu'il voulait emporter d'ici celle de quelqu'un.

— Nous aurons bientôt l'explication de tout ceci, répondit tranquillement Laura.

— Bientôt ! Si j'avais d'aussi bonnes jambes que vous, je n'attendrais pas si patiemment !

— Je crois qu'il vaut mieux la laisser un moment avec notre mère.

— Vous croyez donc qu'il y a quelque chose ? dit Charles en la regardant avec curiosité ; puis, supposant que cette conversation était pénible pour Laura, il se tut. Mais, incapable de demeurer tranquille plus longtemps, il se leva et prit ses béquilles.

— Charles ! n'allez pas les déranger !

— Je vais dans ma chambre, dit Charles. Je pense que cela m'est bien permis ?

Sa chambre communiquait avec le boudoir de sa mère, où il espérait bien être admis ; car il avait beau plaisanter, tout ce qui touchait Amy l'intéressait vivement.

Le bruit de ses béquilles fut bientôt entendu sur l'escalier, et Amy, se levant vivement, s'écria :

— Voici Charles, maman, pouvons-nous lui dire ?...

— Je crois, qu'il a tout deviné, répondit madame Edmonstone, en ouvrant la porte à son fils, après quoi elle laissa le frère et la sœur ensemble.

— Eh bien ! Amy, dit-il en la regardant en face, vous attendez-vous à me voir me trouver mal à force d'émotion ?

— Charles !... Vous savez donc tout ?

Amy l'aida à se placer sur le sofa, puis elle l'embrassa, et posa sa tête sur l'épaule de son frère.

— Bien, Amy, ma petite femme, je vous souhaite tout le bonheur imaginable. J'espère que vous admirez ma générosité ainsi à un autre ? ajouta-t-il en riant, pour cacher son émotion.

— Charles... mon cher frère... nous n'en sommes pas là !

— Non ? qu'est-ce donc qui vous fait rougir comme un coq ? Pourquoi m'a-t-il presque brisé les doigts en me serrant la main ?

— Je veux dire que nous n'en sommes pas encore là ! Il est si jeune, et je suis si enfant !

— Quelle raison !

— Il faut que vous m'aidiez à devenir sage et à m'instruire pour être plus digne de lui !

— Pour cela, je n'en trouverais pas facilement un autre aussi digne de vous. Mais que voulez-vous dire par : « Nous n'en

sommes pas encore là ? »

— Je veux dire que rien n'est arrangé, rien n'est promis, papa ne le sait pas encore !

— Il le saura bientôt, et donnera son consentement. Mais contez-moi tout… tout ce que vous voudrez bien me confier, car à présent vous allez avoir des secrets.

Cependant madame Edmonstone était descendue auprès de Laura. Pauvre Laura ! Dès que son frère eut quitté la chambre, ses traits perdirent l'expression calme qu'elle s'efforçait de leur conserver. Elle se leva et se promena fort agitée dans le salon.

— Ô fortune ! fortune ! s'écriait-elle. Quelle cruelle différence ! Tout est facile avec toi ! Cependant il est jeune, il a un caractère peu sûr, des parents qui ne sont pas honorables, une violence extrême, qu'il ne cache pas même devant elle ! Et tout cela sera excusé ! Papa sera enchanté, je le sais. Quant à Philippe, chacun reconnaît ses qualités supérieures ; cependant, faute de cet odieux argent, il serait repoussé. Et, pour cette raison, l'amour qui a grandi dans nos cœurs avec nous-mêmes doit être caché comme un crime ; notre vie est une torture continuelle !

La porte s'ouvrit et Laura se calma soudain, du moins en apparence, mais au dedans sa conscience lui disait :

— Est-ce ainsi que tu vas recevoir la nouvelle du mariage de ta sœur ?

— Eh bien, Laura ! commença madame Edmonstone en souriant, comme fait une personne qui apporte une bonne nouvelle et qui est sûre de trouver un cœur capable de s'en réjouir.

— C'est donc vrai ! répondit Laura. Chère petite Amy ! J'espère… Ses yeux se remplirent de larmes, mais elle avait appris à se contenir, et bientôt elle se remit.

— Qu'est-il arrivé ? Où en sont-ils ?

— Ils en sont tout juste au point que je pouvais autoriser sans la permission de papa. Walter, avec une parfaite sagesse, ne demande pas autre chose pour le moment. Mais il ne croyait pas devoir rester plus longtemps ici sans nous avouer ses sentiments pour Amy.

Ces mots blessèrent le cœur de la pauvre Laura. Mais Walter pouvait douter là où Philippe était sûr de son fait. Madame Edmonstone continua :

— Leur franchise et leur confiance sont touchantes. Je n'en suis pas surprise dans Amy ; mais c'est fort beau à Walter de m'avoir tout dit.

Autre coup pour la pauvre Laura. Mais, non ! la pauvreté de Philippe était la seule cause de son silence : lui aussi il aurait parlé ouvertement s'il avait eu une position.

— J'espère qu'il ira bien ! dit Laura.

— Certainement, s'écria madame Edmonstone avec l'enthousiasme de l'affection. Pourquoi en douter ? Il n'y a pas un homme au monde qui m'inspirât plus de confiance.

Laura ne put entendre ces éloges sans se rappeler les avertissements que Philippe lui avait donnés deux ans auparavant.

— Walter a certainement de belles qualités, dit-elle en hésitant.

— Je vois, dit la mère, que vous craignez son humeur impétueuse, mais je n'en suis pas effrayée. Un caractère passionné comme le sien, mais contenu par des sentiments religieux, est plus sûr qu'un caractère doux sans cette garantie.

Laura trouvait sa mère trop confiante, mais elle convint que Walter avait une piété véritable et solide. Elle fut bien aise que l'approche d'Eveline et de Charlotte vînt mettre un terme à cette conversation, et se hâta de demander ce qu'il faudrait dire à Eveline.

— Je lui dirai tout, répondit madame Edmonstone, car elle en a trop deviné pour qu'on le lui cache ; attendons seulement l'arrivée de ton père, nous en avons peut-être déjà trop fait sans son consentement.

Laura ne revit pas sa sœur avant le goûter. Amy descendit à ce moment, plus jolie que jamais, grâce à une légère rougeur répandue sur ses joues. Elle parla peu et retourna aussi vite qu'elle put dans sa chambre. Laura la suivit, et les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Maman vous a parlé, Laura ?... Oh ! je suis si heureuse, et tout le monde est si bon pour moi !

— Chère Amy !

— Je crains seulement...

— Il a si bien commencé !...

— Croyez-vous que ce soit de sa part que je craigne quelque chose ? Oh ! non. Mais, s'il me croyait plus de mérite que je n'en ai !... Que faut-il que je fasse pour devenir comme vous ?

— Peut-être vous aime-t-il mieux telle que vous êtes.

— Je ne parle pas seulement de vos talents ; il sait bien que je ne puis y atteindre, mais je crains qu'il ne s'attende à trouver en moi plus de sagesse.

— Il ne peut pas se figurer que vous soyez meilleure ni plus aimable que vous l'êtes, dit Laura en lui donnant un baiser.

— Je sais ce qui me manque, vous me l'avez dit une fois, c'est de la fermeté. Il me demandera souvent mon avis, et quoique je ne prétende pas le gouverner, cependant il faut qu'il puisse avoir confiance dans mon jugement.

— Il y a bien longtemps que je vous reprochais ce défaut de fermeté !

— Oui, avant son arrivée, mais je ne l'ai jamais oublié.

Laura fut obligée de sortir avec Eveline : Amy se promena seule au jardin pour se remettre de son trouble. Mais il redoubla encore lorsque, achevant de s'habiller pour le dîner avec l'aide de Laura, elle entendit dans le passage la voix de son père, qui lui demandait la permission d'entrer. Elle ouvrit sa porte et il la prit dans ses bras.

— Eh bien, mademoiselle Amy ! vous avez fait de bel ouvrage en mon absence. C'est joli, une jeune fille qui accepte un amant sans en prévenir son père ! Qu'en dites-vous, Laura ?

Amy vit bien qu'il était ravi, mais ce discours ne fut pas du goût de la pauvre Laura.

— Ainsi vous avez fait une conquête ! Je vous souhaite bien du bonheur. C'est le plus charmant garçon que je connaisse, et je

parlerais de même s'il ne possédait pas un sou.

Laura fut troublée ; elle savait bien que, si Walter eût été aussi pauvre que Philippe, la satisfaction de son père aurait bien diminué.

— Je lui écrirai ce soir, continua-t-il et je lui dirai que, puisqu'il a eu assez mauvais goût pour vous choisir, je ne m'y opposerai pas. Faut-il ?

— Écrivez tout ce que vous voudrez.

— Quoi ! ce que je voudrai, et si je lui disais d'aller se promener, et que je ne puis me passer de vous ?

— Je suis tranquille, mon papa.

— Voilà une bonne petite fille : il ne faut plus la tourmenter. Eh bien, Laura, que pensez-vous de tout ceci, jeune beauté ? Voilà votre petite sœur qui a fait une conquête avant vous !

Comme Laura ne plaisantait pas souvent, son silence ne fut pas remarqué. Ses sentiments étaient très confus, mais elle sentait, entre mille autre choses, que ce n'était pas sa beauté seule qui avait captivé Philippe.

Madame Edmonstone, ayant vaguement soupçonné deux ans auparavant qu'Eveline avait de l'inclination pour Walter, était curieuse de savoir comment elle recevrait la grande nouvelle. Eveline en fut enchantée. C'était une de ces jeunes personnes vives et franches, qui se livrent ingénument aux plaisirs de la société ; avec un autre que Walter elle n'aurait pas été moins naïve et moins gaie. Elle se vanta même d'avoir amené la grande crise par

sa plaisanterie de la veille, en sorte que sa tante ne put lui faire à ce sujet les reproches qu'elle méritait.

— Quelle noce magnifique ! s'écriait la jeune personne en sautant de joie. Je viendrais à pied de Kilcoran exprès pour la voir, puis je serai demoiselle d'honneur, n'est-ce pas ?

— Oui, si vous êtes sage et que vous ne parliez à personne de tout ceci. Il va sans dire que j'excepte votre maman. Mais pas un mot à Maurice ; Walter est trop jeune pour que nous lui permettions de se fiancer, et, si la chose s'ébruitait, il se croirait trop engagé.

Eveline promit tout ce qu'on voulut, et madame Edmonstone la connaissait assez pour savoir que, malgré son étourderie, on pouvait se fier à elle dans une occasion sérieuse.

14

Le mensonge fait des progrès maintenant,
Et la foi, vaincue, se retire.
Cela ne serait pas, si la raison régnait,
Et si la sagesse tissait la toile.
La fille des disputes,
Que la discorde sème,
Ne gagnera rien et ne moissonnera rien où une règle ancienne
Instruit la paix à cultiver.

Saint-Mildred, le 4 août.

« Mon cher Philippe, je vous remercie des livres que vous m'avez renvoyés par M. Walter. Je suis fâchée que vous ne les appréciiez pas autant que moi. Je croyais qu'avec votre bon sens habituel vous auriez reconnu que l'habitude de raisonner d'après des faits, et de ne rien accorder sans preuves, était le meilleur remède contre cette tendance romanesque et rêveuse à la faiblesse et à la crédulité, que l'on appelle poésie et foi. Il est curieux d'observer à quelles absurdités conduisent ces théories, quand on les met en pratique. Il y a ici deux demoiselles Wellwood, filles de cet infortuné qui succomba dans un duel contre le vieux M. Morville ; elles semblent faire tout leur possible pour se rendre ridicules. Elles élèvent chez elles de pauvres enfants d'une telle manière qu'elle ne les préparent pas du tout pour leur position, et elles leur font suivre des règles aussi sévères que dans un couvent. Elles fatiguent les malades de l'hôpital à force de leur parler : elles vont visiter les pauvres à des heures indues. Le docteur Henley a même trouvé l'une d'elles à minuit dans un logis rempli de gens du plus mauvais caractère. Elles sont cependant encore jeunes, et n'ont ni mère ni aucune personne âgée auprès d'elles pour les diriger. Mais c'est la mode de les admirer parmi la congrégation de la nouvelle chapelle ! — Ce sujet m'a empêchée de commencer ma lettre par ce que j'ai à vous dire du jeune baronnet. Ce que j'en ai vu s'accorde avec votre description, mais je m'attendais à ce qu'un Morville de Redclyffe tiendrait davantage du héros de roman, ou du personnage tragique, comme c'était le cas avec son père, qui était aussi beaucoup plus grand et plus beau que lui. M. Walter est certainement très comme il faut, et plaît par sa vivacité. Je lui crois des talents, mais il me semble superficiel, et sa manie pour la musique le détournera des choses sérieuses. Malgré tout ce que vous m'aviez dit de son impatience

naturelle, j'étais loin de m'attendre à la voir si près de se montrer à la moindre provocation. C'est marcher sur un volcan que de vivre avec lui. Je l'ai vu deux ou trois fois se redresser, mordre ses lèvres, et répondre avec une sécheresse qui montrait combien est mince la croûte solide qui recouvre la lave brûlante. Mais il est extrêmement poli et attentif, et parle de ce qu'il vous doit de la manière la plus convenable. J'espère que sa grande fortune ne le gâtera pas ; je crois que notre bonne tante de Hollywell a contribué pour beaucoup à lui donner une bonne opinion de lui-même. Nous serons avec lui aussi polis que possible, et nous lui procurerons l'avantage de voir chez nous une société éclairée. On lui fait parvenir ses lettres ici, parce que la ferme de South-Moor n'est pas dans le rayon connu de la poste. Il me semble qu'il a une correspondance très active avec Hollywell, et la lettre d'un tuteur fut rarement lue avec une émotion aussi visible que celle qu'il éprouva en ouvrant la dernière de mon oncle. Il m'a dit qu'il a été voir Stylehurst. Je suis fâchée pour lui que le colonel Harewood soit chez lui ; ses fils ne sont pas une société bien désirable, et cependant je ne pourrais pas facilement en offrir une plus attrayante que celle de Tom et d'Edward Harewood à un jeune homme. Ils viendront à Saint-Mildred pour les courses de chevaux. On dit que Tom a fait de nouvelles sottises à Cambridge.

« Marguerite Henley. »

Saint-Mildred, le 6 septembre.

« Personne ne craint plus que moi de répéter des choses qui puissent faire du tort à quelqu'un ; c'est pourquoi je vous laisse parfaitement libre de faire l'usage que vous voudrez de ce que je vais vous communiquer. M. Walter Morville est venu plusieurs fois à Saint-Mildred avec Tom Harewood, et d'autres fois il y est

venu seul, ou accompagné de personnages étrangers qui avaient fort mauvaise façon. De plus, il y a quelques jours, ma femme de chambre l'a rencontré dans une des rues basses, sortant d'une maison dans laquelle il ne pouvait avoir aucune bonne raison d'être allé. Tout ceci cependant pouvait être accidentel, et je ne vous en aurais pas parlé, mais puis-je me taire après ce qui m'est arrivé ce matin ? J'avais quelque chose à faire chez M. Grey, le banquier, et, pendant que je lui parlais, un homme connu pour un joueur, entra et présenta un billet à ordre qu'on lui paya. Comme il le posait sur la table, je reconnus la signature : c'était celle de mon oncle. Je regardai encore, croyant m'être trompée, mais je vis bien cette fois que c'était un billet à ordre de 30 liv. st., sur Drummond, daté du 12 août, pour M. Walter Morville, signé C. Edmonstone, et endossé de la main même de M. Walter, avec le nom de John White. Pour être plus sûre que je ne me trompais pas sur le caractère de cet homme, je demeurai jusqu'à ce qu'il fût parti, et je demandai à M. Grey qui il était. Il me répondit que c'était un nommé Jack White, une espèce de jockey qui fréquente toutes les courses de chevaux du pays, et gagne sa vie en pariant et en jouant. Et maintenant, mon cher frère, faites l'usage que vous voudrez de ce que je viens de vous dire. Mais je crains bien qu'il ne soit déjà trop tard pour arracher ce malheureux jeune homme à la passion fatale qui a été si funeste à toute sa famille. Il faut que cette disposition soit bien forte chez lui, puisque l'éducation sévère qu'il a reçue n'a pas réussi à la détruire. Je confie tout ceci à votre jugement, vous priant seulement de ne pas mettre mon nom en avant, car je serais fâchée d'être la première à apporter cette fatale nouvelle qui fera tant de peine à Hollywell.

« Marguerite Henley. »

Le capitaine Morville était seul quand il reçut la dernière de ces lettres. Une expression mêlée d'ironie et de mélancolie passa sur sa figure quand il lut les premières lignes. Arrivé à des faits plus positifs, il parut triomphant. N'avait-il pas prédit juste ? Mais ces nuances firent bientôt place à la sévère rigidité d'un juge. Il parcourut la lettre une seconde fois, la plia et la mit dans sa poche. Le lendemain il prit un billet pour Broadstone, où il alla par le chemin de fer afin de voir son oncle, qui devait s'y trouver pour la session. En effet, il le rencontra devant le bureau de poste, ouvrant une lettre qu'il venait de recevoir.

— Ah ! Philippe, qu'est-ce qui vous amène ? J'ai justement besoin de vous. Viendrez-vous à Hollywell ?

— Non, merci, je m'en retourne ce soir, répondit Philippe.

Et, comme il parlait, il remarqua que la lettre tenue par M. Edmonstone était de la main de Walter.

— Bien ! je suis cependant fort aise de vous avoir rencontré. Voici bien la chose la plus extraordinaire !... Je ne puis comprendre ce qui est arrivé à ce jeune homme. Voilà Walter qui m'écrit pour me prier de lui envoyer mille livres.

— Quoi ! s'écria Philippe surpris. Et il ne donne aucune explication ?

— Pas une. Tenez, lisez vous-même,... ou plutôt,... oui, lisez, ajouta M. Edmonstone, en jetant un coup d'œil rapide sur la fin de la lettre.

Philippe lut :

South Moor, le 7 septembre.

« Vous serez surpris de la demande que je vais vous faire, après avoir résolu de ne pas dépasser ma pension. Au reste ceci n'est pas pour moi-même, et c'est la seule fois que je vous ferai une demande pareille. Je serais bien reconnaissant que vous me fissiez parvenir 1, 000 livres le plus tôt possible, et de la manière qui vous conviendra le mieux. Je suis fâché de ne pouvoir vous dire ce que j'en veux faire, mais j'ai confiance en votre bonté. Dites à Charles que je lui écrirai dans un jour ou deux ; c'est que, entre le travail et nos courses à Saint-Mildred, où il faut que nous allions chercher nos lettres, il reste peu de temps pour écrire. Mais dans un mois nous serons en vacances ! Dites à Amy que je voudrais qu'elle pût voir ici les collines empourprées par les rayons du soleil matinal ; cela vaut presque la mer. Les courses de chevaux rendent Saint-Mildred fort gai, et nous rions de Wellwood, qui nous a amenés ici pour être tranquilles. Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un lieu où l'on soit plus exposé à perdre son temps.

« Walter Morville. »

— Eh bien ! que pensez-vous de ceci ? Que feriez-vous à ma place, Philippe ? demanda M. Edmonstone en tourmentant sa cravache et en observant la figure de son neveu, qui semblait peser chaque ligne de la lettre.

— La place n'est pas convenable pour un entretien de ce genre, dit enfin Philippe. Venez au cabinet de lecture, nous n'y trouverons personne à cette heure.

— Eh bien ! reprit encore M. Edmonstone avec impatience, dès qu'ils furent arrivés. Que pensez-vous de cela ? Ce n'est pas un jeune homme comme celui-là qui aurait fait des sottises ?…

— J'ai peur que sa demande ne confirme une chose que l'on m'a rapportée de lui.

— Qui ? votre sœur ? A-t-elle appris quelque chose ?

— Oui ; mais je n'avais pas trop envie de vous en parler, parce qu'elle me demande de ne pas la nommer dans cette affaire. Je suis donc venu exprès pour voir si Walter vous aurait écrit, et s'il serait nécessaire que je parlasse. Mais je vous prie d'abord de ne pas nommer ma sœur, pas même à ma tante.

— Très bien, très bien, je vous le promets. Dites seulement.

— Il paraît que le jeune Harewood l'a conduit dans de mauvaises sociétés, et l'a poussé à jouer.

Philippe était loin de s'attendre à l'effet que ces mots allaient produire. Son oncle se leva soudain en s'écriant :

— Jouer ! Impossible ! C'est une calomnie, je n'en crois pas un mot.

Et il se promenait violemment par la chambre. Philippe attendit patiemment qu'il se calmât : ce qui ne tarda pas, en présence du sang-froid de son neveu.

M. Edmonstone se rassit et continua son raisonnement avec plus de modération.

— C'est impossible. Souvenez-vous qu'il ne se croit pas seulement libre de toucher une queue de billard.

— Je ne le croirais pas non plus, si je ne savais qu'on peut éluder de mille manières une promesse inconsidérée. Des principes solides sont le seul gage sur lequel on puisse compter.

— Des principes ! Je voudrais savoir qui a de meilleurs principes que Walter. Vous l'avez reconnu vous-même cent fois, ainsi que votre tante et Charles. Je me défierais plutôt de moi-même !

Il s'échauffait de nouveau, et dit à Philippe :

— Je ne crois rien sans preuves. Donnez-moi les vôtres, car c'est à peine si je croirais mes propres yeux contre lui.

— Il est triste de placer si mal sa confiance, répondit Philippe. Je voudrais bien me tromper, mais cette demande extraordinaire ne s'accorde que trop avec ce que ma sœur m'écrit.

— Voyons donc, demanda faiblement M. Edmonstone.

Philippe lut une partie de la lettre de sa sœur, sautant seulement les expressions et les phrases qui auraient pu la présenter comme une faiseuse de cancans. Ainsi cette pièce n'en parut que plus digne de foi au pauvre M. Edmonstone. Les preuves étaient si évidentes qu'il en demeura muet, et il y eut un long silence qu'il rompit enfin en disant :

— Qui l'eût cru ! Pauvre petite Amy !

— Amy ? s'écria Philippe.

— Comment ?... C'est vrai... je ne voulais pas en parler, balbutia M. Edmonstone, honteux de son imprudence. C'est entre eux qu'ils ont arrangé cela, en mon absence, je n'ai pu refuser mon consentement.

— Comment ! lui avez-vous promis Amable ?

— Non pas exactement,... cela dépend de sa conduite, vous comprenez ?... J'étais à Broadstone, et la maman a arrangé cela.

La pauvre petite l'aime beaucoup ; mais il faudra que cela finisse !

— Il est heureux que nous ayons découvert ceci à temps, dit Philippe, et loin de la plaindre, il faut nous féliciter.

— Oui ! dit M. Edmonstone, d'un air fâché. Qui l'aurait cru !

— Je crains que le mal ne soit plus ancien que nous ne le soupçonnons, dit encore Philippe, résolu de sauver Amy. Il pourrait difficilement avoir perdu autant dans le mois qu'il a passé à Saint-Mildred. Il ne vous avait jamais demandé d'argent ?

— Il avait toujours été satisfait de sa pension, et ne m'a jamais rien demandé de plus, excepté ces 30 livres pour payer son maître et quelques frais à Saint-Mildred.

— Mais vous savez qu'il avait toujours l'air d'être à court d'argent et de ne pouvoir s'accorder aucun petit surcroît de dépense. Puis vous vous souvenez de sa réserve sur son séjour à Londres, où il est resté plus longtemps que vous ne l'auriez voulu. Sans doute le mal a commencé là, sous la direction de son oncle, et, à présent, Tom Harewood continue à l'entraîner aux courses de Saint-Mildred.

— Je voudrais qu'il n'y eût jamais mis les pieds !

— Pour le bien d'Amy, si ce n'est pour le sien, il vaut mieux qu'il ait été démasqué. Jusqu'à présent il avait réussi à vous cacher sa conduite ; mais il s'est enfin mis dans l'embarras. Vous voyez qu'il n'ose vous dire que vous pourriez approuver l'usage qu'il compte faire de cet argent.

— C'est vrai, il n'en a pas l'audace.

— Ceci est pire que je ne m'y attendais ; je l'aurais bien cru étourdi et imprudent, mais non pas trompeur, au point de chercher à gagner le cœur d'Amy, au moment où sa conduite était si condamnable.

— Ah ! s'écria M. Edmonstone complètement hors de lui, voilà ce qui est monstrueux ! M. Walter vous avez cru que vous aviez affaire à un vieux tuteur, qui serait assez bête pour donner sa fille à un mauvais sujet ! Mais vous verrez quel cas je fais de votre rang, de votre fortune, de votre Redclyffe ! Je vais lui écrire comme il le mérite !

— Soyez prudent, dit Philippe. Souvenez-vous de sa violence naturelle !

— Prudent ! quand il a traité ma fille de la sorte !

— S'il avait quelques explications à donner.

— Des explications ! après les preuves que madame Henley a données ! Non ! je vais lui écrire sur-le-champ, et lui dire que je sais tout. Aidez-moi seulement, car je ne sais ce que je fais !

Philippe était bien aise d'assister à la rédaction de la lettre, et de seconder son oncle dans ce travail, pour qu'il ne trahît pas imprudemment sa sœur. Après avoir commencé et déchiré plusieurs lettres, M. Edmonstone écrivit enfin ce qui suit, sous la direction de son neveu :

« Votre lettre de ce matin m'a causé plus de peine que de surprise, et a seulement confirmé des informations qui m'étaient déjà parvenues. Je sais que, soit par faiblesse de caractère, soit par une disposition naturelle, vous vous êtes laissé entraîner à jouer. De là sans doute proviennent les difficultés qui vous

forcent à me demander de l'argent. Je suis fâché de découvrir que ni les principes qui semblaient vous diriger, ni vos sentiments pour une personne de ma famille, n'aient eu le pouvoir de vous arrêter sur cette pente fatale. »

— Est-ce là tout ce que je dois dire d'elle ? s'écria M. Edmonstone.

— Puisque, heureusement, il n'y a pas d'engagement, il n'y a rien à rompre. Puis, il ne faut pas lui donner lieu de se dire injustement traité. Demandez-lui d'abord de se justifier s'il le peut. S'il ne le peut, pas, il sera temps d'aller plus loin. Mais attendez, attendez. Vous ne lui avez pas encore dit de quoi vous l'accusiez.

Philippe médita un moment, puis il dicta une nouvelle phrase :

« Je ne puis deviner depuis quand vous êtes entré dans cette mauvaise voie : j'aimerais à croire qu'il n'y a pas longtemps, mais alors comment auriez-vous déjà besoin d'une somme si considérable ? Il faudrait que vous fussiez allé bien vite. Il serait inutile que je vous présentasse à présent les raisons qui auraient dû vous détourner de jouer. Je ne puis que vous exhorter à vous arrêter et à considérer la ruine où conduit ce vice abominable, et, en ma qualité de tuteur, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous aider à vous relever. Mais, en revanche, j'exige une entière confiance de votre part et surtout que vous me disiez exactement pourquoi vous avez besoin d'une somme si considérable. Rappelez-vous, vous dis-je, qu'une parfaite franchise pourra seule vous tirer de ces difficultés, et vous faire regagner, en partie, la bonne opinion que j'avais de vous. »

Jusqu'ici la lettre avait avancé lentement, car Philippe la composait avec soin ; et, pendant qu'il réfléchissait mûrement, M. Edmonstone écrivait quelque phrase peu mesurée qui obligeait de tout recommencer. Enfin l'horloge sonna cinq heures et Philippe tressaillit ; s'il n'était pas à l'embarcadère dans cinq minutes il manquerait le train. Il promit de venir à Hollywell dès qu'on aurait une réponse, et, satisfait de voir deux pages remplies, il déclara que la lettre n'avait plus besoin que d'être signée, pliée et expédiée.

Cependant M. Edmonstone avait encore une page à son service, et ce fut avec un sentiment de liberté qu'il ajouta :

« Je désire de tout mon cœur que vous puissiez vous disculper. Quand vingt personnes seraient venues me l'assurer avec serment, je ne vous aurais pas cru capable de reconnaître comme vous l'avez fait la manière dont nous vous avons traité à Hollywell, ni de prétendre à la main de ma fille avec un tel poids sur la conscience. Non, je ne l'aurais pas cru sans les preuves que Philippe m'a apportées, et qui l'affligeaient autant que moi-même. Dites-moi seulement la vérité, et je vous aiderai à sortir de ce mauvais pas. Quoique d'autres relations doivent cesser entre nous, je n'en suis pas moins toujours votre tuteur, et mon intention n'est pas de vous traiter avec sévérité. »

Il mit la lettre à la poste, monta son grand cheval et revint à la maison, le cœur oppressé et rempli d'indignation. Il trouva Amy si gaie et si paisible qu'il ne put prendre sur lui de l'attrister, et il se persuada qu'il n'était pas nécessaire de parler de ses soupçons avant la réponse de Walter. Il ne les confia qu'à sa femme, qui, croyant Walter incapable de jouer, n'eut pas le moindre doute

qu'il ne se disculpât aisément, et fut aussi d'avis qu'il valait mieux ne parler de rien pour le moment.

15

Vous n'ignorez pas, Antonio,
Que j'ai ruiné mon domaine,
Pour une chose qui me promettait un port plus beau
Que mes faibles moyens ne m'auraient accordé.

Une source d'eau minérale et la réputation du docteur Henley avaient fait de Saint-Mildred un endroit à la mode, et avaient contribué à l'accroissement de sa prospérité. Cette petite ville était située au pied d'une chaîne de collines élevées, dont les sommets escarpés et pittoresques donnaient du charme aux villas et aux maisons neuves de la ville.

Àenviron dix milles, et de l'autre côté des collines, se trouvait Stylehurst, paroisse de l'ancien archidiacre Morville et lieu natal de Philippe et de sa sœur. Cette vaste paroisse comprenait de grandes étendues inhabitées et montagneuses, et c'était dans une ferme isolée au milieu de ses bruyères que M. Wellwood s'était établi avec ses trois élèves.

La première visite de Walter fut naturellement pour madame Henley, qui était disposée à le protéger comme Philippe l'aurait fait à sa place. Cette protection n'était pas sans valeur, car madame Henley voyait une bonne société, et le nom de son père était toujours fort respecté dans le pays. Sa maison était bien tenue, et ses talents, qu'elle avait eu le temps de cultiver, puis-

qu'elle n'avait pas d'enfants, faisaient d'elle une personne fort remarquable à Saint-Mildred. Elle était à la tête de la société de lecture et de tous les comités de bienfaisance, et elle donnait des soirées littéraires, où l'on n'était pas admis sans peine, ce qui en augmentait le prix.

Elle était plus belle à trente-deux ans qu'elle ne l'avait été dans sa première jeunesse ; elle était grande, et avait des manières imposantes et distinguées. La première fois que Walter la vit, elle lui rappela Philippe et madame Edmonstone. Mais elle ressemblait à sa tante sans être aussi agréable, sans avoir ses manières affectueuses et presque naïves. Elle avait, comme Philippe, cet air d'assurance qui va bien à un homme, mais qui ne plaît pas dans une femme.

Walter trouva bientôt encore une autre ressemblance ; car il n'avait pas été un quart d'heure avec madame Henley, qu'il sentit en lui cette impatience inexplicable que lui causait toujours la conversation de Philippe. Elle lui demanda des nouvelles de la famille Edmonstone ; cependant, comme elle n'avait pas vu ses jeunes cousines depuis son mariage, elle en parla peu. Mais Walter aimait trop Charles pour ne pas souffrir à entendre madame Henley parler de son caractère, d'un ton qui tenait de la compassion et du sarcasme, Elle semblait faire entendre que madame Edmonstone l'avait beaucoup gâté, et, en général, elle avait l'air de considérer fort peu son oncle et sa tante. Deux ans auparavant, Walter n'aurait pas pu cacher son irritation ; mais il était devenu assez maître de lui-même pour faire une réponse calme et courtoise, dans laquelle il exprima si bien son respect et son affection pour M. et madame Edmonstone, que madame Henley en fut déconcertée.

Stylehurst était un lieu qui intéressait beaucoup Walter. Il lui rappelait la mémoire du bon archidiacre Morville, et c'était la seule chose qui parût éveiller une corde sensible dans le cœur de Philippe. Walter visita donc la belle et antique église et les tombes du cimetière, et il écouta tout ce que la femme du vieux marguillier avait à lui conter de mademoiselle Fanny et du petit M. Philippe. Elle secouait la tête en ajoutant que « l'autre miss Morville ne venait jamais voir Stylehurst ! »

Le seigneur de l'endroit, le colonel Harewood, étant un ancien ami de son grand-père, Walter alla le voir aussi. Il n'avait jamais été sage, et avait dissipé une grande partie de sa fortune. Maintenant qu'il était vieux, il vivait fort tranquillement, et, quoique Walter ne trouvât pas sa société très agréable, il acceptait ses civilités en souvenir de son grand-père. Pour ses fils, il vit tout de suite, quand ils arrivèrent de Cambridge, que c'étaient des jeunes gens pareils à ceux qu'il avait toujours fuis à Oxford, tant par raison que par goût. Ainsi il les vit fort peu, ayant d'ailleurs avec lui, à South Moor, deux de ses meilleurs amis, et, entre les heures de travail, tous les plaisirs qu'il pouvait désirer.

La première fois que M. Wellwood alla voir ses cousines à Saint-Mildred, il dit chez elles, pour la vingtième fois, quel excellent garçon c'était que Walter. Puis il leur dit que, sans vouloir les fatiguer de ses élèves, il désirait leur présenter Morville, qui en serait très reconnaissant, comme d'une preuve de pardon envers son grand-père. Ainsi Walter se vit reçu dans une maison bien différente de celles qu'il avait vues jusque-là. Les deux demoiselles Wellwood vivaient fort retirées, et ne s'occupaient que de bienfaisance. L'aînée surtout était d'une piété remarquable ; mais, comme elles faisaient leur œuvre en dehors du comité des

dames charitables, que présidait madame Henley, elles étaient l'objet de ses sarcasmes continuels. Cela fâchait beaucoup Walter, qui ne pouvait souffrir d'entendre médire de personnes estimables ; ce qui l'irritait surtout, c'était d'entendre des gens qui vivaient fort à leur aise, et sans se déranger, se moquer d'une personne dont la conduite était trop belle pour qu'ils pussent la comprendre, à plus forte raison l'imiter. Il fronçait alors le sourcil, se mordait les lèvres, et, quand il se permettait de répondre quelques mots, c'était avec une force qui surprenait dans un si jeune homme. Madame Henley le redoutait, elle évitait d'entamer ce sujet ; mais, comme c'était la seule personne qu'elle craignît, excepté son frère, elle ne l'aimait pas.

Un soir, Walter, après avoir dîné chez le docteur Henley, s'en retournait, heureux d'échapper à madame Henley et à ses amis, et se réjouissant d'avoir à faire une marche de cinq milles au clair de lune. Il avait à peine traversé deux ou trois rues, qu'une figure noire se dressa devant lui à peu de distance, et qu'une voix, qu'il fut bien surpris d'entendre en ce lieu, l'apostropha en ces termes :

— Monsieur Walter ! c'est bien vous ! Personne ne pourrait imiter votre manière de siffler.

— Mon oncle ! s'écria Walter : je ne savais pas que vous fussiez ici.

M. Dixon sourit, dit quelques mots sur cette rencontre fortunée, et se mit à lui faire une longue histoire d'un concert, si bien mêlée avec sa femme et son enfant, que Walter, supposant qu'il avait bu, ne chercha qu'à se débarrasser de lui, et lui demanda où il logeait, disant qu'il irait le voir le lendemain matin. Mais il re-

connut bientôt que Dixon était moins agité par un excès détestable que par l'embarras qu'il éprouvait à faire une demande à son neveu. Dixon continuait à le suivre, en parlant des gens riches qui savent être généreux, puis de la fortune de Walter, qu'il paraissait considérer comme un fonds inépuisable.

— Si vous avez quelque chose à me demander, dit enfin Walter, faites-le clairement et simplement.

M. Dixon l'accabla de remercîments ; Walter l'interrompit encore en disant :

— Je ne vous ai rien promis ; dites-moi de quoi vous avez besoin ; je verrai si je peux vous aider.

Sébastien se récria en répétant ses paroles :

— « Si je peux ! » Comme s'il y avait rien d'impossible à l'héritier de Redclyffe !

— Ne vous ai-je pas dit, répéta Walter, que, pour le moment, j'ai fort peu d'argent à mon service ?

Et comme son oncle se mettait à faire des imprécations contre ceux qui le tenaient si serré :

— Chut ! lui dit-il, pas un mot de cela !

— Et vous vous contentez ainsi ? Ne connaissez-vous pas la manière d'échapper ? Si vous parliez seulement d'emprunter, on viendrait à genoux vous offrir de l'argent !

— Je suis content comme cela.

Vous êtes un imbécile, pensa Dixon ; mais il ne dit rien de pareil, voulant gagner les faveurs de son jeune neveu. Après

quelques circonlocutions, il finit par lui avouer qu'il avait joué et perdu une somme considérable, et que, s'il ne pouvait la payer, il était en danger de perdre sa réputation et sa place. Walter réfléchit un moment, et, ne voulant pas se fier à son premier mouvement, il résolut de se donner du temps.

— Je ne dis pas que je sois hors d'état de vous aider, dit-il enfin. Mais il faut d'abord que je voie comment.

— Du temps ! Vous voulez me voir ruiné !

— Il faut donc payer tout de suite ? Où demeurez-vous ?

M. Dixon lui dit la rue et le numéro.

— Vous aurez de mes nouvelles demain matin. Bonne nuit !

M. Dixon aurait bien voulu connaître les pensées de son neveu ; mais il n'aurait pas été prudent de le trop presser, et, se fiant à son bon cœur, Sébastien le laissa s'éloigner, sans en dire davantage.

Walter se connaissait trop bien pour se fier à ses premières impressions, c'est pourquoi il voulut réfléchir à ce qu'il pouvait et à ce qu'il devait faire ; le cas ne lui semblait pas si clair que lors de sa première rencontre avec son oncle.

Leurs relations avaient toujours été pénibles, et il aurait peut-être mieux fait de suivre les avis de Philippe. Walter aurait bien voulu que M. Edmonstone se fût expliqué positivement sur la règle qu'il devait suivre avec son oncle, mais son tuteur n'avait jamais pu se résoudre à lui défendre de le voir. Se voyant donc presque approuvé de ce côté, Walter n'avait pas cru devoir écouter les remontrances de Philippe. Quelques-unes étaient bien

fondées ; mais Walter trouvait les autres offensantes pour le pauvre Dixon, à qui l'on ne pouvait, sans injustice, faire un crime d'être un homme peu distingué. Cependant le silence que Walter gardait sur son séjour à Londres, dans le but d'éviter les discussions avec son cousin, et les insinuations répétées de celui-ci à ce sujet, avaient laissé dans l'esprit de M. Edmonstone une crainte vague, que les explications de Walter ne parvenaient pas à effacer entièrement, Et pourtant il était là-dessus d'une entière franchise avec son tuteur. En effet, qu'avait-il à cacher ? Il ne passait jamais plus de deux ou trois jours à Londres en allant à Oxford et en revenant, et ne voyait pas son oncle chez lui, mais à l'endroit où il était engagé. Seulement il le suivait le soir à quelque concert, et l'invitait à déjeuner le matin.

Voyant que, malgré toutes ces explications, ses visites à Londres ne plaisaient pas à M. Edmonstone, Walter les aurait discontinuées s'il n'avait craint d'affliger son pauvre oncle. Celui-ci lui témoignait beaucoup d'affection, et semblait jouir extrêmement de ces courtes réunions qui lui rappelaient le souvenir d'heureux jours passés.

Walter avait bientôt découvert que Sébastien Dixon, malgré son salaire assez considérable, avait des dettes importunes. Plus tard, il apprit que son oncle les avait contractées autrefois, du moins en partie, pour soutenir sa sœur et son beau-frère sur le pied d'élégance qui convenait à leur qualité. Il n'avait pu revenir en Angleterre qu'à la condition de payer tant par année à ses créanciers, et cette circonstance lui laissait fort peu de chose pour se soutenir lui-même avec sa famille ; mais sa fierté lui faisait cacher sa gêne, et ce ne fut pas sans répugnance qu'il consentit à recevoir l'assistance de son neveu.

Walter résolut de payer ces dettes, qu'il considérait comme celles de son père, dès qu'il serait maître de sa fortune, et, en attendant, il se croyait obligé d'aider son oncle de tout son pouvoir. Sa pension n'était pas forte, et il la diminuait considérablement en donnant de temps en temps quelques guinées dans les occasions pressantes. Il se trouvait ainsi bien plus pauvre que les autres jeunes gens de son rang ; mais cependant il trouvait moyen de ne pas faire de dettes, en se privant d'une foule de petits objets de luxe que d'autres considèrent comme nécessaires. Il est vrai que, n'ayant jamais été gâté, il était mieux préparé à ces sacrifices ; puis, il se consolait en pensant que l'argent dépensé à secourir son oncle ne le serait pas à payer des plaisirs qui l'auraient détourné de ses études.

La seule chose, qui lui donnât de l'inquiétude, c'est qu'il craignait d'encourager son oncle à l'imprévoyance, au lieu de lui faire du bien. Cependant Dixon semblait être toujours dans des difficultés réelles ; ses enfants étaient maladifs, plusieurs d'entre eux moururent ; il fallait payer le médecin ou d'autres dépenses pressantes. Malgré cela il semblait quelquefois à Walter que son oncle n'était pas sage. Lui-même vint une fois s'accuser, dans un moment de remords, d'avoir perdu au jeu l'argent qui devait être employé à l'entretien de sa famille. Il demanda seulement à Walter d'en garder le secret, pour ne pas irriter ses créanciers, puis il le pria de payer une partie de ses dettes, afin de pouvoir se rendre dans un lieu où il avait un bon engagement et gagnerait de quoi payer le reste.

Walter avait eu l'idée un moment de faire venir son cheval à Saint-Mildred, mais il avait résolu de se priver de ce plaisir, afin de pouvoir consacrer une trentaine de livres à aider les demoi-

selles Wellwood dans une œuvre de charité. Il regrettait vivement que l'argent qu'il avait épargné dans ce but fût employé à payer des dettes de jeu ! Et, pendant le reste de sa course nocturne, le jeune homme se demandait ce qu'il faudrait qu'il fît à l'avenir pour ne pas encourager le vice. Le lendemain matin, Walter se leva de bonne heure ; il avança la tête dans la chambre de son maître, lui dit qu'il allait à Saint-Mildred pour affaires et qu'il serait de retour à onze heures. Il descendit ensuite, appela Trim, se fit donner par la fermière une tasse de lait et un morceau de pain pour son déjeuner, et partit. Il marcha à travers les bruyères, le cœur léger, mais pas assez pour siffler comme d'habitude. Il s'amusait cependant à voir son ombre projetée jusque sur les blanches vapeurs du matin, qui se déroulaient autour des collines. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il trouva la ruelle qu'on lui avait indiquée, et la petite boutique, encore fermée, dont une servante fort sale balayait les marches. Il demanda si c'était là que logeait M. Dixon.

— Oui. répondit la femme, surprise de voir un jeune homme comme il faut demander M. Dixon à cette heure.

— Est-il à la maison ?

— Oui, Monsieur : mais il n'est pas encore levé, il est rentré tard hier. Voulez-vous lui parler ? J'irai avertir madame Dixon.

— Si madame Dixon est à la maison, dites-lui que M. Walter Morville voudrait lui parler.

La servante lui fit une révérence, monta, et revint dire que madame Dixon le priait d'entrer. Elle le conduisit, par un sombre passage et un escalier plus sombre encore, dans un petit parloir fort sale, meublé d'un tapis rayé rouge et vert, d'un canapé de cri-

noline noire et d'une grille recouverte de papier découpé ; on y sentait fortement le cigare et l'eau-de-vie. On voyait sur la table quelques préparatifs de déjeuner, mais personne dans la chambre, excepté une petite fille de six à sept ans, vêtue d'habits de deuil usés. Elle était pâle et avait une apparence maladive : mais ses beaux yeux bleus avaient une expression extrêmement douce, et ses longs cheveux blonds tombaient en boucles épaisses sur son cou et sur ses épaules. Elle dit à Walter, d'une voix douce, et timide :

— Maman va venir. Voulez-vous avoir la bonté de l'attendre un moment ?

Puis elle voulut s'échapper avant que la servante eût refermé la porte. Mais Walter se baissant pour se mettre à son niveau :

— Demeurez, ma petite, lui dit-il. Ne voulez-vous rien dire à votre cousin Walter ?

Les enfants étaient toujours attirés par son sourire et la douce voix qu'il prenait pour parler aux petits et aux faibles ; aussi la petite fille lui donna-t-elle la main de bon cœur. Il caressa ses boucles soyeuses et lui demanda comment elle s'appelait.

— Marianne, répondit-elle.

C'était le nom de sa mère, et cette petite créature lui rappelait mieux l'image qu'il s'en était faite que les descriptions de Dixon. Il l'attira près de lui, prit son autre petite main froide, et lui demanda si elle aimait Saint-Mildred.

— Oh ! bien mieux que Londres ! Il y a des fleurs ici !

Et elle lui montrait fièrement une tasse où elle avait placé quelques fleurs des champs bien ordinaires et à demi-fanées. Il eut la complaisance de les admirer et gagna ainsi sa confiance, en sorte qu'ils causaient amicalement ensemble des hautes collines qui touchaient le ciel, quand madame Dixon entra, suivie de Trim, que son maître avait laissé dehors. Marianne eut grand peur du chien ; Walter s'empressa de la rassurer et sa mère de la gronder en déclarant qu'il ne serait pas mis à la porte, en sorte que ce fut une scène de confusion, jusqu'à ce que Walter fût parvenu à faire comprendre à la petite fille que Trim n'était pas une bête sauvage et dangereuse. Il réussit même à lui faire accepter la patte du chien et caresser sa belle tête noire et brillante. Enfin, un moment après, l'enfant et le chien étaient couchés l'un à côté de l'autre sur le tapis, la petite Marianne jouant avec les oreilles de son compagnon et l'admirant dans une extase muette.

Madame Dixon était une grande femme vulgaire, et Walter comprit pourquoi son oncle avait refusé de la lui présenter, et quel contraste il devait trouver entre elle et sa charmante sœur. Elle ne manquait pas de sens, et n'avait aucune prétention, mais sa manière de parler était fort désagréable ; elle accusait durement son mari d'être la cause de toutes leurs disgrâces, sans hésiter, en présence de son enfant, à faire le détail de toutes ses fautes.

Elle ajouta qu'elle s'inquiétait uniquement de sa fille, mais qu'elle ne pouvait pas supporter sans se plaindre que son père lui fît tant de tort. Pauvre petite, c'était la dernière, et elle n'espérait pas la conserver longtemps !

M. Dixon avait été engagé pour une série de concerts dans la principale ville du comté, et sa femme dit qu'elle avait insisté

pour venir avec lui à Saint-Mildred, qui n'en était pas éloigné, espérant que l'air de la campagne ferait du bien à Marianne qui dépérissait à Londres, comme cela était arrivé à ses frères et à ses sœurs. Sébastien, qui fuyait volontiers la surveillance de sa femme, et qui espérait s'amuser à sa manière aux courses, n'avait consenti qu'en murmurant à l'amener ; il regrettait, disait-elle, de faire cette faible dépense pour le bien de son enfant. À Saint-Mildred, elle l'avait surveillé autant que possible, mais il avait enfin réussi à s'échapper, et la conséquence en était l'embarras que Walter connaissait déjà.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que, la nuit précédente, après s'être séparé de son neveu, il avait voulu essayer encore une fois de réparer ses pertes, et n'avait fait que s'abîmer toujours plus et boire davantage, en sorte qu'il était revenu à la maison dans un état d'ivresse tel qu'il n'était pas encore présentable ce matin.

Walter conféra avec madame Dixon sur ce qu'il y aurait à faire. Elle avait espéré qu'il pourrait lui donner plus de trente livres ; mais, comme c'était une femme énergique, elle dit qu'avec cette somme elle tirerait du moins son mari des difficultés les plus pressantes. Le point important était de cacher aux créanciers qu'il avait joué, et, Dixon devant partir le lendemain pour la ville où la réunion musicale aurait lieu, il faudrait bien qu'il s'abstînt de son fatal penchant en présence des personnes auprès desquelles il tenait à conserver une bonne réputation.

Walter laissa donc à madame Dixon l'ordre de M. Edmonstone, et l'endossa du nom de la personne qui devait le recevoir, afin d'en assurer la destination. Puis il adressa encore quelques paroles amicales à la petite Marianne, qui avait continué à jouer avec Trim, et dont la figure ne pouvait faire soupçonner qu'elle

eût écouté la conversation. Quand Walter se leva pour partir, la petite fille s'approcha de lui et lui présenta un caillou brillant, le plus précieux des trésors qu'elle eût ramassés au bord de la route de Saint-Mildred.

— Que faites-vous, mon enfant ? dit sa mère. Vous voulez donner cette pierre à monsieur ? Que voulez-vous qu'il en fasse ?

— Vous vouliez me la donner ! s'écria Walter. Et la petite fille baissa la tête en rougissant, en sorte que l'on eut de la peine à l'entendre prononcer un oui bien timide.

Walter la remercia en l'embrassant, lui fit mettre à elle-même la pierre dans la poche de son gilet, et promit de la garder toujours, quoique madame Dixon pensât qu'il la jetterait par-dessus la première haie.

Il arriva à South Moor à onze heures, assez tôt pour ses travaux du matin. L'après-midi il se reposa de ses fatigues en causant longtemps avec M. Wellwood, pendant que les deux autres jeunes gens étaient allés voir les courses de chevaux. La conversation roula sur l'état des pauvres aux environs, et sur un établissement que les demoiselles Wellwood auraient bien voulu fonder. Il s'agissait d'une école et d'un hôpital réunis, dans lesquels ces deux demoiselles et quelques autres dames auraient fait l'office de diaconesses. Mais, pour le moment, il ne fallait pas songer à une pareille fondation, faute d'argent. Walter écouta tout cela avec attention, et demanda quelle somme serait nécessaire pour commencer.

— Il faudrait que l'on pût réunir un millier de livres, répondit M. Wellwood. Mais je vous parle de ceci sans songer que c'est en-

core un secret, et que mes cousines seraient fâchées que madame Henley entendît parler de ce projet.

Walter promit de n'en point parler à cette dame, puis, songeant que son frère était bien souvent à Hollywell, il pensa que le mieux serait de ne rien dire non plus chez les Edmonstone. Mais, dans le sentiment de son innocence, comptant sur la confiance de son tuteur, il lui vint une idée qu'il crut excellente, ce fut de lui adresser cette fatale demande de mille livres, qui lui causa tant de surprise. Pour Walter, il ne craignait qu'une chose, savoir de ne s'être pas montré assez généreux en ne donnant que ces mille livres, qui ne lui imposeraient aucune privation ; mais il se réjouissait pourtant d'avance à la pensée de les envoyer aux demoiselles Wellwood, et il composait déjà dans sa tête la lettre qui les accompagnerait.

16

Le soleil brille encore derrière les nuages ;
Les vents chauds attendent qu'on leur permette
De souffler sur les vagues, de voler à travers le ciel inquiet ;
Mais, aussi rapide que tourne une girouette,
Le ciel recommence à sourire :
C'est ainsi que le Seigneur attend, derrière le voile,
Pour répandre sa lumière sur le jour pâle ou brûlant,
Quand l'heure sombre sera passée.

L'après-midi du jour où Walter attendait une réponse de M. Edmonstone, il se rendit à Saint-Mildred avec son camarade Harry Graham, pour la recevoir chez madame Henley.

Le domestique leur dit que madame Henley était à la maison, et il les pria d'entrer pour prendre leurs lettres. Ils les trouvèrent sur la table de l'antichambre, et, pendant que l'on allait avertir madame Henley, Walter saisit une lettre à son adresse sur laquelle il reconnut l'écriture de M. Edmonstone. Le jeune Graham, qui parcourait un journal, fut surpris de l'entendre s'écrier soudain :

— Quoi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il était rouge de colère et ses yeux semblaient lancer des éclairs.

— Morville ! Qu'avez-vous donc ?

— C'est intolérable ! C'est insultant ! Moi ? Qu'est-ce que cela signifie ? continuait Walter en s'animant de plus en plus. Des preuves ? Je voudrais bien voir cela ! Il est fou ; moi, me confesser ?... Ah !

Et comme il approchait de la fin :

— Je vois ce que c'est : c'est Philippe qui est la cause de tout cela ! L'impertinent ! je l'en ferai repentir ! ajouta-t-il d'un air déterminé. Attaquer ainsi ma réputation ! Mais c'est ceci... indiquant le passage relatif à Amy... c'est ceci qui dépasse tout le reste ! Il verra ce que c'est que de m'insulter.

— Qu'y a-t-il donc ? Votre tuteur est de mauvaise humeur ?

— Mon tuteur est un imbécile ! Je ne le blâme pas... Ce n'est pas sa faute ; mais on se joue de lui ! Un impertinent, qui fait de lui tout ce qu'il veut, en profite pour m'accuser et m'insulter. Il faudra qu'il me donne une explication !

La voix de Walter était devenue basse et rauque ; c'était comme le bruit lointain du tonnerre. Il était devenu pâle, de rouge qu'il était d'abord, et toutes les veines de son front étaient gonflées. Harry Graham était muet de surprise ; mais, pendant que Walter parlait, madame Henley était descendue, et elle se présenta devant eux. À sa vue le sang revint aux joues de Walter ; et, maîtrisant son émotion, il dit avec effort :

— J'ai reçu une lettre insultante… désagréable… dit-il en se reprenant. Je vous prie de m'excuser, Madame ; et il partit.

— Que lui est-il arrivé ? s'écria madame Henley, quoiqu'elle le devinât à peu près par une lettre qu'elle avait reçue de son frère. Elle accompagna lentement le jeune Graham au bas de l'escalier, en écoutant ses explications.

— Je ne sais pas, dit-il. Quelque mauvaise langue s'est mise entre lui et son tuteur. Je ne lui souhaite pas de rencontrer Morville dans ce moment ! Il faut que ce soit une accusation grave, car je n'ai jamais vu d'homme aussi furieux. Il faut que je le suive pour le calmer.

— Vous ne pensez pas, demanda encore madame Henley en le retenant, que son tuteur l'accuse avec justice ?

— Qui ? Morville ? Il faudrait que son tuteur eût de bons yeux pour le trouver en faute ! Il n'y eut jamais un jeune homme plus rangé !

— Ah ! pensa madame Henley, ces jeunes gens sont tous complices les uns des autres ; puis elle le laissa partir sans le questionner davantage. Mais, quand il sortit de la maison, Walter était déjà hors de vue, et il ne put le rejoindre.

Walter s'était élancé hors de la maison, espérant que le grand air le soulagerait. Il marchait toujours plus vite, comme s'il eût été poursuivi, ne sentant rien au dedans de lui qu'une rage tumultueuse contre l'accusateur qui avait voulu le ruiner avec tout ce qu'il avait de plus cher, et qui avait tourné contre lui l'excellent mais faible M. Edmonstone. Sa fierté blessée, et la douloureuse pensée de perdre Amy, lui causaient des souffrances extrêmes, auxquelles venaient se joindre celle, non moins grande, d'être encore une fois emporté par cette violence naturelle à laquelle il avait si longtemps fait la guerre.

Il traversa sans s'arrêter les collines et les bruyères ; il ne réfléchissait pas où il allait, et enfin, de lassitude, il se laissa tomber sur un rocher, où il demeura assis et hors d'haleine pendant assez longtemps.

— Oui, se disait-il. Il me le payera ! Il y a longtemps que je le vois, il me hait depuis que nous nous connaissons. Et n'ai-je pas tout supporté ! Cet air de protection insupportable, ces mille coups d'épingle ! Mais chercher à me brouiller avec la famille Edmonstone ! C'en est trop ! sachant surtout quel lien nous unit. Dès ce soir il sera démasqué. Il saura dès ce soir à qui il a affaire !

Walter prononça ces dernières paroles les dents serrées et avec un violent désir de vengeance. Il demeurait assis, formant son plan dans sa tête ; il voulait partir sur-le-champ, voir Philippe dès le lendemain matin, lui demander raison de son mensonge. Ce besoin d'agir l'ayant porté à se demander où il était, il leva les yeux et regarda autour de lui.

Le soleil se couchait derrière les collines, dont il dorait les cimes avant de disparaître. Entouré de nuages brillants, il proje-

tait ses derniers rayons sur les bruyères en fleur.

Ce spectacle fit rentrer Walter en lui-même : il avait toujours été sensible aux beautés de la nature ; elles ne manquaient jamais de lui rappeler leur Auteur. Une sainte influence pénétra jusqu'à son cœur et l'éclaira sur l'horrible état de son âme. — Walter avait ce que quelques personnes appellent beaucoup d'imagination, et d'autres une foi vivante. Il frémit ; les coudes appuyés sur ses genoux et pressant son front entre ses mains, il demeura quelque temps en proie à un terrible combat. Il lui semblait entendre la voix d'un démon le poussant à la vengeance. Mais chez lui la tentation était d'une telle nature qu'il ne pouvait s'en cacher les fatales conséquences, ni se faire illusion sur le péché qu'il commettait en se livrant à de semblables pensées. Il serrait l'une contre l'autre ses mains crispées et pouvait à peine demander à Dieu la force de pardonner. Cependant il restait comme cloué à sa place, bien décidé à ne pas la quitter avant de pouvoir dire du cœur aussi bien que des lèvres : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! » Il pouvait d'abord à peine penser à ce qu'il disait, les paroles sortaient froidement de sa bouche ; mais il les répéta jusqu'à ce que la glace se fondît, et enfin il sentit qu'elles sortaient vraiment de son cœur. Ses propres fautes se présentaient innombrables à ses yeux, ainsi que l'image de Celui qui lui en avait acquis le pardon. Ses yeux se remplirent de larmes, l'ennemi était repoussé.

Cependant ses mains couvraient encore son visage, le tentateur n'était pas défait complètement ; ce n'était pas assez de renoncer à sa première intention de se venger (en demandant son cousin en duel, comme il le voulait d'abord) ; il fallait aussi ne pas garder rancune, ne pas le soupçonner de mauvaises inten-

tions qu'il n'avait peut-être pas eues. Car enfin, sa demande d'argent avait pu paraître déraisonnable ; pour ce qui était du reste, n'était-ce pas faire injure à un homme d'honneur, comme Philippe, de le croire capable d'une calomnie ? Sans doute il était dans l'erreur, et croyait avoir agi sensément et prudemment, quoique peut-être il ne se fût pas conduit en ami. S'il avait poussé son oncle à écrire cette lettre, c'était sans doute pour sauver Amable ; il aurait pu s'y prendre autrement, mais l'intention devait faire pardonner le procédé. Quand Walter se rappelait sa fureur et ses intentions meurtrières, il se demandait comment il pouvait espérer de mériter l'amour de cette douce jeune fille ? Il était effrayé de lui-même, car ses colères d'enfant n'étaient rien auprès de ce qu'il venait d'éprouver. Cependant, au moment où il leva les yeux et vit le soleil disparaître derrière l'horizon, la victoire était gagnée.

Il se leva, regarda à sa montre, s'étonna qu'il fût si tard, reconnut l'endroit écarté où il se trouvait, et retourna lentement à South Moor, encore oppressé d'un sentiment de honte et de regret.

17

Mon sang a été trop froid et trop calme,
Incapable de bouillir à ces indignités ;
Mais vous m'avez trouvé.

Selon sa promesse, Philippe se rendit à Hollywell, et il entra, sans s'en douter, avec l'air d'un juge suprême. Charles, quoiqu'il ne sût rien, le remarqua tout de suite et le salua en ces termes :

— Entre Don Philippe II, le duc d'Alva, alguazils, corregidors et exécuteurs.

— Qu'avez-vous donc, Philippe ? lui demanda Amy.

Cette question le surprit, car il ne la croyait pas dans l'ignorance. Il répondit gravement :

— Rien, je vous remercie, Amy.

Elle vit bien qu'il ne voulait rien ajouter, et n'y aurait pas fait attention, si elle n'avait pas remarqué aussi l'air inquiet de sa mère.

— Avez-vous demandé s'il y avait des lettres à la poste pour nous ? Walter m'en doit une depuis longtemps, dit Charles. Y en a-t-il une de lui ?

— Oui. il y en a une.

— Où est-elle donc ?

— Elle est pour votre père.

— En êtes-vous sûr ? Vous avez mal lu l'adresse, montrez-la moi.

— Elle est pour votre père, vous dis-je.

— Il s'est donc trompé lui-même ; donnez-la moi, d'autant que je l'aurai tôt ou tard.

— Je vous assure, Charles, que cette lettre n'est pas pour vous.

— Ne dirait-on pas que vous l'avez lue ! s'écria Charles.

— Savez-vous que Mary Ross est allée voir son frère John, dont la femme est malade ? interrompit madame Edmonstone d'une manière qui fit deviner à ses enfants qu'il y avait quelque secret désagréable qu'elle connaissait. Amy la regarda avec inquiétude ; mais madame Edmonstone tourna les yeux du côté de la fenêtre, et continua la conversation avec son neveu, jusqu'à ce que, l'heure de s'habiller ayant sonné, chacun quitta la chambre. Madame Edmonstone était demeurée en arrière avec Philippe et lui dit :

— Vous ayez eu des nouvelles de Saint-Mildred ?

— Oui, ma tante, répondit-il, comme s'il n'avait pas envie d'en dire davantage.

— De Walter ou de Marguerite ?

— De Marguerite.

— Mais vous dites qu'il y a une lettre de lui ?

— Oui, ma tante, mais elle est pour mon oncle.

— Ne dit-elle rien de plus satisfaisant ? demanda la pauvre madame Edmonstone avec anxiété. N'a-t-elle rien appris ?

— Non. Mais je vois qu'Amy ne se doute de rien ?

— Son papa a pensé qu'il valait mieux ne pas lui parler avant de savoir si Walter ne pourrait pas expliquer sa conduite.

— Pauvre petite ! Je la plains, dit Philippe.

Madame Edmonstone lui demanda encore ce que Marguerite écrivait.

— Elle me dit de quelle manière il a reçu la lettre de mon oncle, avec sa violence habituelle. Cela peut vous inquiéter pour Amy ; pour moi je lui pardonne volontiers. Pauvre garçon !… Ah ! voici mon oncle !

M. Edmonstone entra ; on lui remit la lettre de Walter, qu'il pria sa femme de lire, parce qu'il n'avait pas ses lunettes. La voici :

« Votre lettre m'a surpris autant qu'affligé. Je ne puis imaginer quelles sont les preuves que Philippe pense avoir de ce que je n'ai jamais fait, c'est pourquoi je ne puis les réfuter autrement qu'en vous assurant que je n'ai jamais joué de ma vie. Pour ce qui est d'une confession, certainement j'aurais à avouer bien des fautes ; mais d'une nature tout autre que vous ne le pensez. Je suis fâché de ne pouvoir vous dire ce que je voulais faire des mille livres que je vous demandais ; mais je suis persuadé que vous ne pouvez me croire capable d'avoir parlé à madame Edmonstone comme je l'ai fait, si j'eusse eu une conduite si coupable et dont je déteste la seule pensée. Je vous remercie de la bonté que vous me témoignez à la fin de votre lettre ; j'aurais été au désespoir si elle avait fini comme elle commençait. Envoyez-moi, je vous prie, les preuves de Philippe, afin que je puisse les réfuter et croyez-moi toujours

« Votre affectionné

« W. Morville, »

Philippe ne fut pas peu surpris de voir que Walter le connaissait pour être son accusateur, mais la conclusion lui fit deviner que son style l'avait trahi, et que M. Edmonstone avait fini par le

nommer ; aussi se promit-il bien à l'avenir de ne lâcher une lettre de sa composition qu'après l'avoir vue signée et cachetée.

— Eh bien ! s'écria joyeusement M. Edmonstone, je savais qu'il en serait ainsi. Il ne peut pas même comprendre de quoi nous voulons parler ; je suis bien aise de n'avoir pas tourmenté Amy pour rien.

— Je suis surpris de vous voir si facilement rassuré, dit Philippe.

— Que voudriez-vous donc de plus ?

— Une entière confiance au sujet des mille livres.

— Mais s'il a promis sur son honneur !

— C'est facile de le dire pour se débarrasser d'une question embarrassante ; mais ce n'est pas là se justifier.

— Il est vrai qu'il aurait pu avoir plus de confiance en moi. J'aurais bien gardé son secret.

— Toujours dès mystères ! reprit Philippe.

— Du reste cette lettre est très convenable, continua M. Edmonstone, et, puisqu'il affirme n'avoir jamais joué, que peut-on exiger de plus ?

— Il ne dit pas qu'il n'a jamais parié ! dit Philippe.

— Walter n'est pas capable d'un pareil subterfuge ! s'écria madame Edmonstone.

— Je ne le croirais pas non plus, si nous ne savions qu'il a payé un habitué des courses de chevaux avec le dernier billet de mon

oncle.

— Je ne vois aucune bonne raison de le soupçonner, reprit-elle.

— Ses propres paroles l'accusent. Il ne veut pas répondre à la question de mon oncle ; il avoue qu'il a eu des torts, et ainsi rétracte sa négation première. À mes yeux, voici le sens de sa lettre : Je ne veux pas rompre avec vous, tant que vous ne pourrez pas prouver que je suis coupable.

— Il ne trouvera pas cela si facile ! s'écria M. Edmonstone. Ce n'est pas ainsi que l'on se joue de moi, surtout quand il s'agit du bonheur de ma fille ! Qu'il ne me reparle pas d'elle avant que tout ceci soit expliqué d'une manière satisfaisante. Voilà ce que c'est que de s'engager en mon absence !

Madame Edmonstone sentit si vivement ce dernier reproche qu'elle ne dit plus rien.

— Eh bien ! reprit M. Edmonstone, qu'allons-nous faire maintenant ? Je lui écrirai que je ne puis souffrir les mystères, et qu'il faut qu'il s'explique plus clairement.

— Nous parlerons de cela plus tard, reprit Philippe.

Madame Edmonstone comprit qu'elle était de trop, et fut chercher Amy pour calmer ses larmes, car elle était toujours convaincue que Walter pourrait se justifier. Elle trouva sa fille dans le cabinet de toilette.

— Ne sonnez pas, maman ! Je vous aiderai à vous habiller, dit-elle. Puis après une pause elle reprit : Ô maman ! je ne sais si je

fais bien de vous questionner, mais vous seriez bien bonne de me dire s'il s'est passé quelque chose de désagréable !

— J'espère que ce ne sera rien, ma chère enfant ! dit madame Edmonstone en lui baisant le front. Mais il y a quelque mystère à propos d'une affaire d'argent, et cela fâche votre père.

— Et pourquoi Philippe est-il mêlé là-dedans ?

— Je le sais à peine. Je crois seulement que Marguerite Henley a entendu dire quelque chose ; mais je ne connais pas les détails.

— Avez-vous vu sa lettre, maman ? demanda encore Amy d'une voix tremblante.

— Oui, il nie d'avoir fait ce dont il est accusé.

Amy releva la tête et dit :

— Ainsi papa est satisfait ?

— Je ne doute pas qu'il ne le soit plus tard ; mais il y a toujours quelque chose qui n'est pas expliqué, et je crains que, pour le moment, tout n'aille pas au mieux. J'en suis bien fâchée pour vous, ma chère Amy ! ajouta-t-elle en la serrant dans ses bras.

— Il faut que j'apprenne la résignation ! se dit Amy. Seulement, reprit-elle plus haut, je voudrais bien que Philippe ne se mêlât de rien. Cela fâchera Walter, qui en aura du regret après.

La cloche du dîner sonna, et Amy courut un instant dans sa chambre.

— Oui, se dit-elle encore, il faut que je me résigne si je veux être digne de lui. Il m'a dit que je serais sa Véréna ! Je sais ce que

cela signifie. Sans doute tout s'éclaircira, et il ne faut pas que j'aie l'air de bouder Philippe.

Àdîner, M. Edmonstone était de mauvaise humeur et trouvait à redire à tout. Madame Edmonstone parla politique avec Philippe jusqu'au moment où les dames quittèrent la salle à manger. Charles les suivit bientôt au salon, se plaignant d'avoir été mis à la porte par Philippe, qui lui avait dit vouloir parler à son oncle.

Les jeunes gens formèrent ensemble mille conjectures, jusqu'à ce que madame Edmonstone, à son retour, leur donna toutes les informations qu'elle put. Charles était furieux contre madame Henley et son frère, et Laura n'osait prendre la défense de Philippe, de peur de le faire avec trop de chaleur. Mais tous s'accordaient à croire que Walter était innocent, seulement Laura pensait que Philippe agissait pour le mieux ; madame Edmonstone qu'il était dans l'erreur, et Charles, sans le croire capable de mensonge, pensait que son cousin se plaisait à fonder sur de faibles preuves de graves conclusions, pour le plaisir de pousser M. Edmonstone aux voies de rigueur.

Quand la porte de la salle à manger fut fermée, Philippe et son oncle recommencèrent à débattre la question qui les occupait. M. Edmonstone, touché par la douleur muette d'Amable, aurait voulu revenir en arrière, se montrer moins rigoureux. Mais Philippe, voulant sauver sa cousine, produisit des fragments de la dernière lettre de sa sœur. Madame Henley lui avait écrit pour le supplier de ne pas accepter le duel qu'elle croyait Walter sur le point de lui proposer.

— Quoi ! vous ne vous seriez sans doute pas battu avec lui ! s'écria M. Edmonstone. Songez à la pauvre Amy.

— Mes principes ne me l'auraient pas permis, reprit Philippe. Non, j'ai rassuré ma sœur, en lui disant que quelque démarche que fît le jeune homme, je ne voulais pas avoir sa mort sur la conscience.

— Vous a-t-il écrit ?

— Non, je suppose qu'une nuit de réflexion l'aura calmé. Mais pourquoi était-il si particulièrement fâché contre moi ? ajouta Philippe en regardant fixement son oncle.

Puis il en vint au récit de la colère de Walter. Quelque violente qu'elle eût été, elle ne perdait rien à passer par la plume de madame Henley. Elle répétait les expressions échappées à ce jeune homme, sans dire qu'elle les avait écoutées de derrière la porte, en sorte qu'il semblait que Walter avait parlé de son tuteur devant elle d'une manière irrévérencieuse. C'est là ce qui fâcha surtout M. Edmonstone ; il se croyait fort sage, et ne comprenait pas comment son pupille, qu'il avait toujours traité comme un fils, pouvait se permettre des expressions si peu respectueuses à son égard. Je ne l'en aurais jamais cru capable, dit-il, jugeant dès lors Walter capable de tout. Philippe eut même de la peine à lui faire modérer ses expressions dans sa lettre. Ils la composèrent ensemble dans le courant de la soirée, et ils s'arrêtèrent enfin à ce qui suit :

« Monsieur, puisque vous me refusez la confiance que j'ai le droit d'exiger ; puisque vous ne voulez pas répondre aux questions que je vous adresse, et que vous parlez de moi et de ma famille d'une manière irrévérencieuse, je suppose que vous ne désirez plus être reçu sur le même pied qu'autrefois à Hollywell. En ma qualité de tuteur, je vous répète que je crois devoir vous sur-

veiller avec vigilance, pour vous tirer, s'il est possible, de la mauvaise voie où vous êtes entré ; mais toute autre relation entre vous et ma famille doit cesser dès ce moment ; Votre cheval sera envoyé demain à Redclyffe.

« Votre dévoué

« C. Edmonstone. »

Cette lettre était plus dure que Philippe ne l'aurait désiré. Il n'aurait pas voulu que l'on renvoyât le cheval, ni que l'on parlât des propos de Walter au moment de sa colère ; mais il fallut bien céder et M. Edmonstone était si exaspéré, que Philippe se félicita d'avoir pu lui faire écrire une lettre tant soit peu raisonnable.

Il était passé minuit quand Philippe se retira, après avoir passé toute la soirée avec son oncle. M. Edmonstone monta auprès de sa femme, qui l'attendait au coin du feu.

— Maintenant, dit M. Edmonstone, vous pouvez avertir Amy qu'il faut qu'elle ne pense plus à lui. Elle l'a échappé belle ! Voilà ce que c'est que d'arranger les choses en mon absence !

Puis il continua son récit, mêlant tellement les faits et les suppositions, qu'il était impossible d'y rien comprendre. Si le quart de tout cela était vrai, il n'était plus question de défendre Walter, et, quoique madame Edmonstone eût l'air d'être persuadée, ce n'était pas le moment de le dire. Elle espéra seulement que le matin calmerait son mari.

Mais le matin n'amena aucun changement. M. Edmonstone répéta à sa femme qu'il fallait avertir Amy, et, comme il parlait plus tranquillement que la veille, la pauvre dame comprit qu'il avait des preuves de ce qu'il avançait. Elle pensa que les paroles

reprochées à Walter lui étaient en effet échappées dans un moment de colère en se voyant injustement accusé, mais qu'il n'avait sans doute demandé de l'argent que pour tirer quelque ami d'embarras. Elle, ne put malheureusement faire partager sa manière de voir à son mari, à qui Philippe avait dit qu'elle ne voulait jamais croire Walter coupable. Il n'y avait donc plus rien à faire qu'à prévenir la pauvre Amy. Madame Edmonstone la trouva dans le cabinet de toilette ; elle put à peine retenir ses larmes, quand son enfant vint l'embrasser.

— Chère maman, qu'avez-vous ?

— Je vous ai déjà avertie qu'il y avait un nuage sur votre bonheur, ma fille. Tâchez de supporter ce que j'ai à vous annoncer. Votre papa est mécontent de Walter qui, à ce qu'il paraît, a parlé de lui et de Philippe d'une manière offensante. Votre père en est si fâché qu'il va lui écrire de ne plus penser à vous !

— Il a parlé de papa d'une manière offensante ! Je suis sûre qu'il en est désespéré !

Comme elle parlait, Charles ouvrit sa porte et entra, sa toilette à peine achevée, et s'appuyant sur une seule béquille, tandis que de l'autre main il s'accrochait aux meubles :

— Ne vous inquiétez pas, Amy ! Je parierais sur ma tête que c'est une détestable invention de madame Henley. Croyez-moi ! Il se disculpera ; tout ceci ne servira qu'à éprouver son amour. Ne pleurez pas, enfant ! J'ai voulu vous dire cela pour vous consoler.

— Vous le faites à bonne intention, Charles, dit sa mère : mais vous rendez un mauvais service à votre sœur en lui conseillant d'espérer.

— Maman du parti de Philippe ! s'écria Charles.

— Je ne suis d'aucun parti ; mais je crois que c'est une mauvaise affaire. Là-dessus elle lui conta ce qu'elle savait, heureuse d'avoir à s'adresser à un autre qu'à sa fille, qui demeurait debout, appuyée à la chaise de son frère, et parfaitement immobile.

Charles protestait hautement, déclarait que c'était une chose absurde, qu'il irait parler à son père et lui montrer le clair de tout cela. Amy écoutait et espérait, et sa mère, qui avait une bonne opinion du jugement de Charles, se sentait un peu rassurée, et espérait qu'on se réconcilierait.

Cependant Laura et Philippe s'étaient trouvés ensemble avant le déjeuner, et Laura avait appris l'histoire de Walter de la bouche de son cousin : elle était indignée.

— Ma pauvre sœur ! s'écriait-elle. Je vois à présent de quoi vous avez voulu me sauver, Philippe !

— Quel malheur qu'on leur ait permis de s'aimer !

— Elle était si heureuse ! Je l'enviais presque en voyant la différence que faisait la richesse. Mais je reconnais à présent qu'il est des malheurs plus grands que la pauvreté.

Philippe ne répondit rien, mais son regard s'adoucit en s'arrêtant sur elle ; elle se sentit heureuse, jusqu'au moment où le reste de la famille entra pour le déjeuner. Le repas fut triste, et, quand il fut achevé, Charles ne voulut pas suivre les dames, et il s'écria dès qu'elles furent sorties :

— Voyons, Philippe, expliquez-vous ! faites-moi donc connaître vos raisons, et pourquoi vous le persécutez ?…

C'était mal commencer ; son père fut offensé et laissa déborder un torrent d'accusations contre Walter, pendant que Philippe expliquait et modifiait ses exagérations.

— Ainsi, dit enfin Charles, le fait est que Walter a demandé son propre argent : et, lorsqu'au lieu de le recevoir, il a vu arriver une lettre pleine d'injustes reproches, il a dit que Philippe était un impertinent. Je vous conseille de ne pas justifier son accusation !

Philippe ne daigna pas répondre, et, après quelques nouvelles exclamations de M. Edmonstone, Charles poursuivit :

— Telle est la somme totale de ses fautes !

— Non, dit Philippe. J'ai la preuve qu'il joue.

— Quelle preuve ?

— Votre père l'a vue et il en est satisfait.

— N'est-ce pas une preuve suffisante qu'il ait perdu le sens des convenances, et parlé de nous comme il l'a fait devant la sœur de Philippe ? s'écria M. Edmonstone. Que voudriez-vous de plus ?

— Ce qu'il a dit du capitaine Morville ne me prouve pas tout à fait qu'il soit capable de tous les vices, dit Charles, qui ne pensait pas au tort qu'il faisait à Walter en blessant son cousin. M. Edmonstone se fâcha aussi que l'on ne considérât pas l'insulte qu'il avait reçue comme une chose très grave, et Charles, qui malheureusement n'avait pas assez de respect pour son père, ne fit que rendre le mal plus grave. Il se fâcha même et finit par dire que Walter ne méritait aucun blâme, et qu'il aurait été un lâche de se conduire autrement.

C'était plus que Charles ne voulait dire ; mais ces paroles une fois lâchées, on ne l'écouta plus, quand il représenta avec raison qu'il faudrait examiner mieux les preuves, et quand il s'écria, fort justement aussi :

— Vous prenez le bon chemin pour lui donner tous les défauts dont vous l'accusez !

Cette discussion orageuse dura près de deux heures, au bout desquelles M. Edmonstone partit, et Charles s'écria qu'il allait écrire à Walter qu'il y avait au moins une personne dans la famille qui n'avait pas perdu le sens.

— Vous ferez ce que vous voudrez, dit Philippe.

— Merci de la permission !

— Ce n'est pas à moi que vous devez vous soumettre, c'est à votre père.

— Je suis prêt à me soumettre à mon père, mais non pas à l'instrument du capitaine Morville.

— Nous avons eu assez de réponses offensantes pour une fois, dit froidement Philippe. Puis-je vous offrir mon bras ?

Charles fut obligé de l'accepter bien malgré lui, et s'apercevant qu'il y avait des visites au salon, il voulut monter.

— Les gens viennent toujours quand on n'a pas besoin d'eux, murmura-t-il avec dépit.

— Je crois que vous n'êtes pas d'humeur à recevoir des avis, Charles, dit Philippe en montant l'escalier avec lui. Cependant, il

faut que je vous le dise, prenez garde de ne pas favoriser cette malheureuse inclination d'Amy.

— Prenez garde à ce que vous dites ! s'écria Charles furieux, et, dans son empressement à avancer, il se fia plus à sa béquille qu'au bras de son cousin, glissa, et serait tombé jusqu'au bas de la rampe, si Philippe ne l'avait adroitement reçu dans ses bras et porté comme un enfant jusque dans le cabinet de toilette. Le bruit attira Amy, qui fut fort effrayée, mais Charles, une fois déposé sur le sofa, la rassura en disant qu'il ne s'était pas fait de mal ; mais il ne put se décider à remercier Philippe, qui sortit de la chambre sans paraître remarquer l'humeur de son cousin.

— Je suis un beau personnage pour vouloir être bon à quelque chose, s'écria le pauvre Charles, quand il fut seul avec Amy. Je ne puis seulement montrer ma colère à un impertinent qui parle de ma sœur d'une manière qui ne me convient pas, sans risquer de me rompre le cou, et sans devoir la vie à ce même insolent.

— Ne parlez pas ainsi, dit Amy, et dans ce moment Philippe rentra encore avec la béquille que Charles avait laissé tomber, puis il sortit sans mot dire.

— Peu m'importe qu'il l'entende, répéta Charles. Je dirai toujours qu'il n'est pas de plus grand malheur que d'avoir le cœur d'un homme et les membres d'un impotent. Certainement, si j'étais bon à quelque chose, cela ne se passerait pas ainsi, je serais déjà à Saint-Mildred, je saurais le fond de l'histoire, et M. Philippe pourrait montrer ses preuves à qui voudrait les croire. Mais à quoi sert de parler ? Ce sofa… s'écria-t-il en le frappant du poing, ce sofa est ma prison !

— Charles, mon frère, dit Amy d'une voix caressante, ne parlez pas ainsi.

— Je crois que Philippe a rendu mon père fou avec ces histoires inventées par sa sœur !

— Charles, elle ne les a sans doute pas inventées ?

— Quoi ! vous les croyez aussi ?

— Non ! jamais.

— Ce qui m'indigne, reprit Charles, c'est de le voir s'emparer à ce point de mon père pour le pousser à tout ce qu'il veut !

— Philippe partira bientôt, fit observer Amy, ne trouvant rien de plus charitable à dire.

— C'est une consolation ; mon père reviendra alors à son état naturel. Pourvu qu'en attendant ils ne poussent pas Walter à quelque action désespérée.

— Non, il n'y a pas de danger.

— Eh bien ! donnez-moi ce buvard, s'il vous plaît. Je veux lui écrire et lui dire que nous ne sommes pas tous les dupes de Philippe.

Amy donna à son frère ce qu'il demandait, et tâcha de s'occuper auprès de lui à préparer des graines pour le jardin. Après un moment de silence Charles reprit :

— Que lui dirai-je de votre part, Amy ?

— Je ne crois pas que je doive lui faire rien dire.

— Quoi ! vous n'auriez pas le droit de lui faire savoir que vous ne le croyez pas un mauvais sujet ?

— Papa m'a dit qu'il ne voulait plus… Ici sa voix fut étouffée par ses pleurs.

— C'est absurde, Amy ! Mon père avait approuvé votre inclination, et il l'approuverait encore s'il n'était dans l'erreur…

— Je suis sûre que lui, il ne m'approuverait pas de désobéir, dit Amy.

— Lui ?… prenez garde à ce que vous faites, ou vous ne le reverrez jamais.

— Ce n'est pas ma faute !

— Quelle folie ! Vous ne valez pas mieux que les autres, et je ne crois pas que vous teniez beaucoup à Walter…

— Charles, Charles, vous êtes bien cruel ! s'écria la pauvre Amy avec un nouvel accès de pleurs.

Pauvre Amy ! elle n'avait jamais été aussi malheureuse qu'au moment où elle quitta la chambre pour ne pas céder aux mouvements de son cœur. Combien elle aurait voulu adresser quelques mots d'affection à celui qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer.

Une nouvelle épreuve l'attendait dans sa chambre, où elle courut se réfugier. Elle vit de sa fenêtre Deloraine sortir de l'écurie avec William en costume de voyage. Les autres domestiques lui donnèrent des poignées de main en lui souhaitant un bon retour, puis il monta le bel animal et partit. Elle eut alors bien de la peine à ne pas retourner vers son frère et céder à ses sollicita-

tions, mais elle résista à la tentation, et se jeta sur son lit en répétant d'une voix étouffée : Il ne reviendra jamais !

Elle était encore assise sur le bord de son lit et tâchait de se remettre, quand Laura entra dans sa chambre.

— Ma pauvre Amy ! ma chère sœur. Que je suis fâchée !

— Merci, ma chère Laura. Et Amy appuya sa tête sur l'épaule de sa sœur.

— Je voudrais bien savoir que faire pour vous, dit Laura. Vous ne pouvez l'oublier, et cependant vous le devez.

— Si c'est mon devoir, j'espère que j'en serai capable.

— Voilà qui est bien ! Vous n'aurez pas la faiblesse de trop regretter un homme indigne de vous.

— Indigne, Laura ? s'écria Amy en retirant ses bras passés autour du cou de sa sœur.

— Ah ! ma pauvre Amy, nous étions tous persuadés.

— Et vous l'êtes encore ; mais je suis persuadée, moi, qu'il est innocent !

— Que pensez-vous donc de Marguerite et de Philippe ?

— Ils se trompent sans doute, il y a quelque malentendu.

— Mais ce qu'il a dit de papa ?

— Ceci est le pire, dit Amy en se cachant la figure. Il était en colère et a parlé sans réflexion ; je suis sûre qu'il en est fâché à présent. Papa lui pardonnerait cela au bout de quelque temps

sans cet autre affreux soupçon. Laura, que pourrait-on faire pour éclaircir cela ?

— On fera tout au monde. Papa a écrit à M. Wellwood, et Philippe ira lui-même à Saint-Mildred prendre des informations.

— Quand ?

— Pas avant le commencement du terme. Vous savez qu'il doit avoir quinze jours de congé avant d'aller en Irlande.

— Alors j'espère qu'il s'expliqueront mieux ; c'est bien plus facile dans une conversation que par lettres.

— Vous pouvez compter que Philippe fera tout son possible, à cause de vous surtout.

— Comment sait-il donc que cela me concerne ? J'aimerais mieux qu'on ne le lui eût pas dit.

— Croyez-vous donc qu'il ne mérite pas de savoir votre secret ? Il faut regarder Philippe comme un des nôtres.

Amy ne répondit rien, et Laura reprit :

— Vous êtes fâchée contre lui de ce qu'il a parlé ; mais soyez raisonnable, Amy ; c'était par affection pour Walter et pour vous qu'il l'a fait.

Cette dernière phrase rappelait trop la manière de parler de Philippe pour plaire à Amy. Elle s'efforça pourtant de répondre :

— Je crois que son intention était bonne ; mais il aurait pu s'y prendre autrement.

Laura tâcha encore de faire comprendre à sa sœur que rien ne pouvait être plus judicieux que la conduite de Philippe dans toute cette affaire ; mais la seule chose qui parût adoucir le chagrin d'Amy était l'affection de tous les siens, tandis que son cœur était toujours tourmenté par la pensée des souffrances que son propre père faisait éprouver à Walter. Sa seule consolation était la persuasion qu'il supporterait noblement cette épreuve. Elle était heureuse aussi de voir que sa mère et Charles partageaient la bonne opinion qu'elle avait de lui, et, s'il ne lui était plus permis de l'aimer comme auparavant, elle sentait qu'elle pouvait au moins prier pour Walter Celui qui connaît le secret des cœurs. Ainsi, une fois le premier jour passé, elle se remit assez bien. Sans doute elle était silencieuse et grave, et ce n'était plus elle qui égayait toute la maison : mais elle s'intéressait à tout ce qui se faisait, et un observateur superficiel aurait à peine remarqué son air de mélancolique soumission. Son père, enchanté de sa docilité, lui faisait mille amitiés, et l'appelait la perle des bonnes filles ; mais il avait trop peur des larmes de femmes pour oser lui parler de Walter, et il laissait ce soin à sa mère. Madame Edmonstone, de son côté, la voyant soumise à la volonté de son père, aimait mieux aussi ne pas revenir sur ce sujet. Elle n'osait pas encourager sa fille dans ses sentiments à l'égard de Walter, car ce jeune homme, si son innocence était reconnue, pourrait se sentir trop offensé pour désirer de renouer sa liaison avec la famille Edmonstone.

Pour Charles, il combattait toujours, et reprochait à son père d'avoir brisé le cœur de sa fille. Il ne parlait que d'injustice, jusqu'à ce que M. Edmonstone déclara qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps l'insolence de son fils.

Les réponses arrivèrent enfin. Les uns les trouvèrent satisfaisantes ; mais les autres ne s'en contentèrent pas. M. Wellwood avait la meilleure opinion de son élève, et croyait sa conduite irréprochable ; mais, quand on lui demanda comment Walter employait son temps, il put répondre seulement qu'il allait visiter des amis à Saint-Mildred et aux environs, et qu'il voyait quelquefois madame Henley et le colonel Harewood. Ce dernier nom n'était malheureusement que trop fait pour confirmer les soupçons de Philippe.

Walter écrivit à Charles avec une grande effusion de cœur pour le remercier de sa sympathie. Il demandait encore, pour les réfuter, les preuves qu'on avait de ses prétendues fautes, puis il exprimait un profond repentir de s'être exprimé comme il l'avait fait dans un mouvement de colère.

« Je ne sais ce que je puis avoir dit, écrivait-il, sans doute quelque chose de fort condamnable, car tels étaient mes sentiments à ce moment. Je ne puis que me soumettre à la sentence de M. Edmonstone, qui doit être bien mécontent de moi, et je ne compte plus que sur le temps pour découvrir mon innocence. »

Charles ne vit dans cette lettre que la manière habituelle de Walter de se condamner lui-même ; mais son père y vit une demi-confession de sa faute. Et pourquoi ce jeune homme voulait-il absolument demeurer à South Moor jusqu'à la fin des vacances ? Charles répondit qu'il fallait bien qu'il fût quelque part, et que l'exiler de Hollywell, c'était l'exposer aux tentations de Saint-Mildred. Il voulait à peine écouter sa mère qui lui disait qu'il fallait que ce fût ainsi à cause d'Amy.

Il tâcha de persuader à son père d'aller lui-même prendre des informations à Saint-Mildred. M. Edmonstone s'y sentait assez disposé, mais Philippe l'en détourna, disant que ce serait fort inutile. Charles conseilla du moins d'envoyer Philippe ; malheureusement cela ne put s'arranger. Enfin Charles prit le parti d'écrire à madame Henley, dont il reçut une réponse fort sèche, sur ce qu'il se mêlait de ce qui ne le concernait pas.

Il en fut très irrité. Il n'y avait pas de jour que la poste n'apportât des lettres qui provoquaient des disputes et entretenaient la mauvaise humeur de M. Edmonstone.

Charles et son père paraissaient toujours de mauvaise humeur. Hollywell était devenu un séjour fort désagréable. Madame Edmonstone et Laura ne pouvaient rien faire sans mécontenter l'un ou l'autre des messieurs, et Amy elle-même était souvent victime de l'humeur de son père, tandis que Charles pouvait à peine lui pardonner la tranquille résignation avec laquelle elle disait : « Il est inutile d'en parler. »

18

Je ne connais que ce juste décret ;
Il faut que l'homme soit discipliné par la douleur,
Pour moi, quelque bien ou quelque mal
Que m'apporte l'avenir, puisqu'il faut le recevoir,
Je me courberai, et je garderai le silence.

Cependant Walter supportait solitairement l'orage, car il ne voulait pas expliquer la cause de son chagrin à ses camarades. La

seule cause des soupçons lui semblait être sa demande d'argent, et il ne voulait pas avouer à M. Wellwood pourquoi il l'avait faite. Il se contenta de dire qu'il avait reçu une lettre qui lui faisait beaucoup de peine, et, comme Harry Graham, qui connaissait quelques personnes aux environs de Broadstone, avait ouï dire que Walter Morville devait épouser lady Éveline de Courcy, les jeunes gens se figurèrent qu'il y avait quelque obstacle à leurs amours. Ils l'avaient fait quelquefois rougir en le plaisantant sur son inclination : mais, à présent qu'ils le voyaient si triste, ils s'abstenaient de lui en parler. Il était toujours grave quand les autres riaient, comme lors de son arrivée à Hollywell, et il aimait à se promener seul en rêvant. Accoutumé dès son enfance à vivre au milieu d'une belle nature, il lui semblait qu'un paysage pittoresque était un ami et un compagnon, et il aurait été encore bien plus malheureux dans un pays plat et uniforme qu'au milieu des collines escarpées et des vallées profondes. Un travail assidu le soutenait aussi, et les sections coniques lui étaient presque aussi utiles qu'à Laura.

Le dimanche qui suivit son malheur, il voulut aller à l'église à Stylehurst, et non pas à Saint-Mildred avec ses camarades. C'était un dimanche de communion, et il espérait éprouver de meilleurs sentiments à l'égard de Philippe dans le lieu auquel son cousin était si fort attaché. Il s'examina longtemps pour être sûr qu'il n'entretenait pas contre lui de sentiments contraires à la charité. C'était un examen difficile ; les mauvaises passions revenaient toujours frapper à la porte, mais, comme il désirait ne pas les écouter, il sentit qu'il pouvait compter sur l'aide de Celui qui seul était capable de lui faire remporter la victoire. Après le service, il erra longtemps autour de la vieille église, parmi les tombes des parents de Philippe. Il rappela à son esprit les sacri-

fices que ce jeune homme avait faits en faveur de ses sœurs, et le peu de satisfaction qu'ils lui avaient donné. Il s'expliquait la sévérité et le peu de confiance de Philippe, et sentit qu'on pouvait l'excuser.

Quoique Walter souffrît beaucoup d'être séparé d'Amy, son respect pour elle l'aidait à se soumettre. Il avait toujours pensé qu'elle était fort au-dessus de lui ; et si, contre toute attente, il lui avait été permis d'espérer quelque temps, il croyait que son dernier retour à ses mauvaises passions l'avait de nouveau précipité trop bas pour qu'il pût penser à elle. Il frémissait à l'idée des maux qu'il lui aurait causés, si elle avait été sa femme, et il s'affligeait de ce qu'aujourd'hui même elle souffrait à cause de lui. Cependant pour rien au monde il n'aurait voulu la savoir insensible, quand il se rappelait le regard qu'elle lui avait adressé, lorsqu'elle était assise aux pieds de sa mère. Mais Amy serait toujours pure, douce et pieuse, même dans son chagrin, et il se la représentait comme un des anges du paradis de Flaxmann, la tête baissée, les mains jointes et une étoile au front. Il valait mieux la perdre que d'avoir détruit sa sérénité !

Cependant il désirait toujours prouver son innocence, quoiqu'il en perdît l'espérance de plus en plus. Après avoir écrit tout ce qu'il avait pu, son seul recours était d'attendre quelque circonstance qui découvrît le mystère. La sympathie de Charles et son désir de les servir étaient la seule consolation de Walter.

Il n'avait pas revu son oncle dernièrement. Peut-être Sébastien était-il retenu par la honte de se présenter après leur dernière rencontre, ou occupé par son engagement ; mais sa femme était toujours à Saint-Mildred avec son enfant. Walter la vit un jour assise sur un banc au bord de l'un des sentiers qui serpen-

taient le long de la colline. Elle était en grande toilette, et brillait au milieu de plusieurs personnes de sa condition. Feindrait-il de ne pas la reconnaître ? Il en était incapable, et vint saluer la grosse dame, qui n'en parut pas peu flattée. Puis il tendit la main à la petite Marianne, qui le regardait attentivement. Elle accourut et il l'emmena un moment avec lui, après avoir demandé la permission de sa mère.

— Eh bien ! mon enfant, comment vous portez-vous ? J'ai toujours votre jolie pierre. Avez-vous dit bonjour à Trim ?

— Trim, Trim, appela l'enfant de sa petite voix ; mais il fallut que Walter sifflât pour le faire venir, et pour qu'il se laissât caresser.

— Avez vous fait encore de jolies promenades ?

— Oh ! oui, j'ai été le long de tous ces sentiers. J'aimerais bien aussi à monter là-haut, sur cette grande colline ; maman dit que ça la fatiguerait trop.

— Croyez-vous qu'elle vous y laissât venir avec moi, si je le lui demandais ?

L'enfant rougit de plaisir, et Walter présenta sa requête à madame Dixon. Puis il pria M. Wellwood, qui était avec lui, de l'attendre, quand il aurait fini ses affaires en ville, et il se mit en route avec sa petite amie.

Marianne était une enfant frêle et délicate, et elle ne fut pas en état de suivre Walter longtemps, sans que sa fatigue se trahît, quoiqu'elle ne se plaignît pas. Il la prit dans ses bras, et la porta jusqu'au sommet, où ils s'assirent tous deux sur le gazon, pour admirer la vue qui s'étendait au loin sur de vertes prairies, des

champs et des bois d'un côté, de l'autre sur les collines escarpées et pittoresques, éclairées par un soleil d'automne. Walter observait en silence la petite fille, qui semblait ravie.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, dit-elle enfin. Oh ! si Félix était ici !

— Vous aimiez bien votre petit frère, dit Walter.

— Avez-vous connu Félix ? s'écria l'enfant. Maman ne me permet jamais de parler de lui.

Le cœur de la petite fille s'épancha bientôt ; Félix était le dernier des frères qu'elle avait perdus, et il n'était pas beaucoup plus âgé qu'elle. Elle conta à Walter quels étaient leurs jeux et comment il la conduisait à l'école, regardant avec elle aux fenêtres des magasins de Londres, et disant qu'il lui achèterait ceci et cela, quand il serait riche. Ces souvenirs, qui, pour Walter, peignaient une enfance misérable, semblaient charmants à Marianne. Elle lui conta aussi la longue maladie de son frère. Il avait été longtemps assis sur sa petite chaise, sans pouvoir jouer, et elle aimait à demeurer auprès de lui. Enfin il mourut, et on le mit dans un grand cercueil noir, d'où il ne voulut plus sortir : et depuis elle n'avait personne pour jouer avec elle. Quoique la petite fille ne pleurât pas, elle avait l'air fort triste, et Walter chercha à la consoler, mais elle ne le comprit pas. L'idée d'aller au ciel était pour elle l'équivalent de mourir, et cette pensée, jointe à un vague sentiment qu'il faut être sage, semblait être toutes les notions religieuses de la pauvre petite. Elle n'avait jamais été dans une église, et, si elle connaissait quelques histoires de la Bible, c'était seulement pour les avoir entendues à l'école. Il y avait bien chez elle une Bible sur une petite table, et sur cette Bible un oi-

seau fait de coquillages. Sa maman avait ouvert ce gros livre, lorsque Félix était mort, mais depuis lors on n'avait jamais ôté de sa place l'oiseau de coquillages, et l'enfant ne l'avait pas regretté, puisque le livre ne lui rappelait que la mort de son frère et les larmes de sa mère.

Walter eut le temps de réfléchir en descendant la colline, car l'enfant était trop lasse pour causer ; il la remit bientôt à sa mère, et alla rejoindre M. Wellwood au lieu convenu.

— Wellwood, lui dit-il après un long silence, croyez-vous que vos cousines consentiraient à me rendre un grand service ? Vous avez vu cette enfant ? Si ses parents y consentent, ce serait un acte de charité que de la placer à l'école des demoiselles Wellwood.

— Quelle espèce d'éducation voudriez-vous qu'elle reçût ?

— Une éducation chrétienne avant tout ; c'est ce dont la pauvre enfant a le plus grand besoin. Du reste mesdemoiselles Wellwood feraient ce qu'elles jugeraient convenable. Cette petite fille est ma cousine : je ne sais si vous savez l'histoire de mes parents ?

Et il la conta en peu de mots. Enfin il fut décidé que l'on ferait cette proposition à madame Dixon, si mesdemoiselles Wellwood y consentaient.

De cette manière Walter sentait qu'il ferait réellement du bien à la famille de son oncle, et en même temps qu'il aiderait les demoiselles Wellwood dans leur entreprise, en leur payant, pour la pension de l'enfant, l'intérêt des mille livres, dont il ne pourrait leur remettre le capital que lorsqu'il aurait vingt-cinq ans.

Les demoiselles Wellwood, toujours prêtes à faire du bien, consentirent volontiers à se charger d'une enfant dont la position était si dangereuse ; et, du côté de madame Dixon, Walter trouva moins de difficultés qu'il ne s'y attendait. Elle aimait mieux laisser Marianne sans elle à Saint-Mildred que de l'emmener languir à Londres ; elle était enchantée qu'elle reçût une éducation qui la mettrait à même de devenir institutrice. Puis elle était persuadée que le riche cousin de son enfant pourrait faire sa fortune, et elle n'aurait pas voulu qu'il oubliât le caprice qu'il semblait avoir pris pour elle.

La petite Marianne était partagée entre la crainte de quitter sa maman et le désir de rester à Saint-Mildred. Mais, dès la première entrevue avec mesdemoiselles Wellwood, qui lui montrèrent leur maison et le joli petit lit blanc qui lui était destiné, l'enfant ne témoigna plus aucune répugnance à demeurer avec elles. Walter la vit établie avant de retourner à Oxford. Il apprit combien elle se trouvait heureuse, et mademoiselle Jane Wellwood ne cessait de répéter quel charmant caractère avait, cette petite fille.

Walter se demanda encore s'il ne pouvait pas dire à M. Edmonstone la véritable raison pour laquelle il avait eu besoin de mille livres. Mais, outre sa répugnance à parler de ses bienfaits, il craignait que cela ne revînt à Philippe et à madame Henley. D'ailleurs M. Edmonstone l'aurai t-il cru ? Il ne pouvait donner aucune preuve de ce projet dont il n'avait parlé à personne, et Philippe était là pour exciter les soupçons de son oncle. Il valait donc mieux prendre patience.

19

Soigneusement, heure par heure,
Il examinait les mystères de l'humanité,
Et demeurait au-dessus des autres esprits ;
Il se vendait à lui-même ;
Il se nourrissait de lui-même ;
Tranquille, froid, sans passions,
Avec ses traits réguliers, froids et purs.

Walter était depuis une semaine à Oxford, lorsqu'il reçut un soir la visite du capitaine Morville. Il en fut bien aise, pensant que, dans une entrevue, ils pourraient mieux s'expliquer. Il lui tendit la main avec cordialité en disant :

— Vous ici, Philippe ? Quand êtes-vous arrivé ?

— Il y a une demi-heure. Je vais demain chez ma sœur, et de là à Thorndale-Park, pour y passer une semaine.

Pendant qu'il parlait, Philippe examinait la chambre, pensant que le logement d'un homme donne souvent l'idée de son caractère. Le sien en était la preuve, car il était rangé avec un ordre et un goût parfaits. Mais rien ne put lui faire deviner les habitudes de son cousin. Les meubles étaient ceux de son prédécesseur, usés un peu plus, et loin d'être en ordre. Il y avait tant de livres et de papiers entassés sur toutes les chaises, que Walter fut obligé d'en débarrasser une pour l'offrir à Philippe, mais c'était la seule chose dont on aurait pu se plaindre, et l'on ne sentait pas même le cigare. Philippe, qui savait que Walter aimait la lecture et les arts, fut surpris de ne voir d'autres ornements de la chambre qu'un dessin de Laura, et une petite gravure représentant Red-

clyffe. Pour les livres, c'étaient uniquement des livres d'étude, excepté deux ou trois vieux volumes qui devaient venir de Redclyffe. Était-ce une nouvelle preuve que Walter dépensait ailleurs son argent ? Il avait devant lui un Sophocle et un dictionnaire, ainsi qu'un buvard, qu'il ferma, mais dans lequel Philippe eut le temps de voir quelque chose qui ressemblait à des vers.

Sa contenance n'était pas non plus ce que Philippe attendait. Il avait l'air plus triste qu'autrefois, et son sourire semblait un rayon de soleil dans un jour de pluie, mais il n'y avait ni embarras ni défiance dans son expression, et ce fut avec une entière franchise qu'il dit :

— Vous êtes bien bon de venir voir ce que vous pouvez faire pour moi.

Philippe ne s'attendait pas à ce langage et supposa que Walter voulait gagner son intercession ; il crut donc devoir se montrer sévère, et répondit :

— Personne n'est plus disposé que moi à vous aider, mais il faut que vous commenciez par ne pas vous faire de tort à vous-même.

Walter sentit son cœur battre d'impatience à ce ton mesuré. Mais il se posséda. Philippe continua :

— Tant que vous ne direz pas tout, il n'y a rien à faire.

— Ma seule pensée est d'être franc, répondit Walter ; mais on ne m'a pas donné l'occasion de m'expliquer.

— Vous n'aurez plus lieu de vous plaindre de cela, car je suis ici pour vous écouter, et faire parvenir vos explications à mon

oncle. Je ferai mon possible pour vous le rendre favorable ; mais il est vivement offensé.

— Je sais, répondit Walter en rougissant, et sans la moindre amertume, je sais que je suis inexcusable, et je ne puis qu'exprimer mes regrets pour ce que j'ai dit de lui et de vous.

— Pour mon compte, répondit Philippe, je vous pardonne de grand cœur ce qui a pu vous échapper dans un moment de vivacité, surtout puisque vous en témoignez du regret. Mais c'est cette demande d'argent qui a surpris M. Edmonstone.

— J'en avais besoin pour exécuter un projet ; mais, s'il ne juge pas convenable que je le reçoive, tout est dit.

— Ce n'est pas là ce que pense M. Edmonstone, il voudrait être sûr que vous ne l'aviez pas dépensé d'avance.

— Que veut-il de plus que ma parole d'honneur ? s'écria Walter.

— Je suis loin de croire qu'il lui faille autre chose.

Les yeux de Walter lancèrent des éclairs ; mais Philippe ne voulait pas de querelle, et il continua :

— Cependant des preuves évidentes de vos bonnes intentions seraient encore plus satisfaisantes.

— Je ne peux dire quel était l'emploi que je voulais faire de cet argent.

— C'est malheureux ! Mais si vous ne pouvez éclaircir cela, ne pouvez-vous du moins montrer vos comptes à votre tuteur ? Sans doute ils vous justifieraient.

Walter n'avait jamais tenu de comptes, ni même pensé que l'exactitude fût un devoir. Il garda un moment le silence, et déclara enfin qu'il n'avait pas de comptes à montrer.

Philippe répéta : C'est malheureux ! d'une manière qui rendait ces paroles plus offensantes que s'il eût dit : Quelle sottise !

Après une pause, durant laquelle Walter ne se sentait pas assez maître de lui pour parler, Philippe ajouta :

— Ainsi nous n'avons pas d'explications à donner sur cette affaire des mille livres ?

— Non. Si ma parole ne suffit pas, je ne peux rien ajouter. Mais ce n'est pas tout ; je voudrais savoir ce que signifie cette autre calomnie, et qui m'accuse d'avoir joué. Si vous êtes vraiment disposé à me rendre service, dites-moi quelles preuves on a données, afin que je les réfute.

— Mon oncle a la preuve que vous avez payé, avec son dernier billet de trente livres, un joueur connu.

Walter ne tressaillit point, et répondit simplement : C'est vrai.

— Et cependant vous affirmez que vous n'avez ni joué, ni parié ?

— Je l'affirme.

— Pourquoi donc ce payement ?

— Je ne puis le dire ; je sais que les apparences sont contre moi, répondit Walter avec moins d'impatience qu'on ne s'y serait attendu. Puisque ma parole ne suffit pas, je ne vous la donnerai plus.

— Vous affectez d'être sincère, et il y a des mystères partout. Que voulez-vous que nous fassions ?

— Ce que vous voudrez, répondit fièrement Walter.

Philippe avait toujours été accoutumé à voir les autres céder et faiblir devant son calme ; même lorsqu'ils avaient, comme Charles, l'air de se révolter et de se fâcher. Mais avec Walter il n'en était pas ainsi, et il s'en était plusieurs fois aperçu. Aussi fut-il obligé de faire un effort pour conserver le sentiment de sa supériorité.

— Puisque c'est votre dernier mot, dit-il, puisque vous n'avez pas de confiance en nous, vous n'avez pas le droit de vous plaindre de nos soupçons. Je vous avertis que je ferai tout mon possible, et j'y suis autorisé par votre tuteur, pour dévoiler ce mystère. En premier lieu, je vais prendre ici des renseignements sur votre compte. J'espère qu'ils seront satisfaisants.

— Je vous suis fort obligé, répondit Walter d'un ton grave ; et son sourire sardonique prit une grande ressemblance avec celui de Philippe.

Philippe aurait préféré le voir se fâcher ; mais il voulait conserver aussi sa dignité, et, se levant, il lui souhaita le bonsoir.

— Bonsoir ! répondit aussi Walter avec tout le calme qu'il avait pris depuis qu'il avait surmonté sa disposition à se mettre en colère. Ils se séparèrent, sentant l'un et l'autre que les choses en étaient au même point qu'auparavant, et Philippe retourna à son hôtel, en méditant sur la fierté indomptable de son cousin.

Le lendemain matin, pendant que Philippe déjeunait, la porte s'ouvrit, et Walter entra, la figure pâle et fatiguée, comme s'il

n'avait pas dormi de toute la nuit.

— Philippe ! lui dit-il avec sa manière franche et naturelle, nous ne nous sommes pas séparés hier comme vos bonnes intentions le méritaient.

Ho ! ho ! se dit Philippe, la crainte d'une investigation l'a rendu plus souple.

— Bien ! dit-il, je suis fort aise que vous preniez mieux la chose ce matin. Avez-vous déjeuné ?

— Oui.

Philippe ajouta :

— Avez-vous quelque chose à me dire sur le sujet qui nous a occupés hier ?

— Non, mon cousin, je répète que je suis innocent, et que je compte sur l'avenir pour le démontrer clairement. Je ne suis venu vous dire qu'une chose : j'espère que nous nous séparons en amis ?

— Je serai toujours votre ami véritable.

— Je ne suis pas venu ici pour avoir une altercation, ainsi je n'en dirai pas davantage. Si vous voulez me revoir, vous me trouverez chez moi. Adieu.

Philippe ne sut que se dire, et jugea qu'il serait mieux en état de juger la dernière demande de Walter quand il aurait pris les informations. Il les commença sur-le-champ, et ne reçut nulle part les réponses qu'il attendait. Chacun parlait de Walter Morville comme d'un jeune homme d'une conduite irréprochable et

que tout le monde aimait. On regrettait seulement qu'il vécût si retiré et qu'il formât si peu de liaisons. Philippe s'aperçut même qu'on était surpris de le voir prendre de pareilles informations, lui qui n'était aussi qu'un jeune homme. M. Wellwood, qu'il aurait bien voulu voir, n'était pas à Oxford, mais chez lui, se préparant à être consacré.

Philippe ne parvint pas mieux à la solution du mystère quand il s'adressa aux marchands. Tous furent aussi surpris que les professeurs, et déclarèrent que M. Morville payait toujours comptant. Le capitaine Morville était comme un avocat qui a une mauvaise cause, mais il pensa que les autorités du collége exerçaient mal leur surveillance et que les marchands ne voulaient pas trahir leurs pratiques. Peut-être aussi le mal ne s'était pas fait à Oxford mais à Saint-Mildred. En un mot, son opinion sur Walter ne fut point changée, et il était particulièrement irrité, en se rappelant l'invitation que Walter lui avait faite de revenir le voir chez lui, pensant qu'il avait voulu jouir de sa déconvenue après le mauvais résultat de ses recherches.

Il sentait pourtant qu'il eût été généreux d'aller dire à son cousin que jusqu'ici il n'avait rien appris à son désavantage ; mais il ne se souciait pas de donner à Walter cette occasion de triomphe. Il chercha donc à se persuader qu'il pourrait bien manquer le train, et se rendit à la station où il attendit un quart d'heure.

— Après tout, se disait-il pour se consoler, c'était inutile d'aller l'irriter pour rien et renouveler une vaine discussion.

Une année plus tard, que n'aurait pas donné Philippe pour ce quart d'heure ! À six heures il était à Saint-Mildred bien reçu par sa sœur et le docteur Henley. Tous deux étaient fiers de lui, et

madame Henley n'avait de tendresse que pour ce jeune frère, qui avait été son élève, presque son enfant. Elle avait invité quelques amis à dîner, sachant que la conversation du docteur n'était pas propre à l'amuser toute la soirée, et Philippe se sentait heureux au milieu de ces anciens amis, qui étaient toujours charmés de le revoir.

Une seule fois, dans le courant de la soirée, Philippe ne fut pas de l'avis de sa sœur ; c'était au sujet des demoiselles Wellwood, que Philippe défendit chaudement. Il désapprouva beaucoup l'idée de les exclure de l'hôpital, et il revint sur ce sujet, quand les invités furent partis. Le docteur Henley, qui n'était qu'influencé par sa femme, convint que ces demoiselles soignaient les malades admirablement. Madame Henley soutint son opinion, mais elle trouva un antagoniste digne d'elle dans son frère ; et, quoiqu'elle ne voulût rien promettre, Philippe vit bien que les demoiselles Wellwood ne seraient pas inquiétées.

Ce petit triomphe sur sa sœur, qui ne cédait jamais à personne, rétablit Philippe dans la bonne opinion qu'il avait de sa supériorité, opinion qu'avait un peu ébranlée sa dernière conversation avec Walter.

— M. Walter Morville allait souvent chez les demoiselles Wellwood, dit madame Henley.

— Vraiment !

— Il n'y a rien à craindre ; la plus jeune a pour le moins le double de son âge.

— Je ne pensais à rien de pareil, répondit en souriant Philippe, qui connaissait bien l'état du cœur de Walter.

— J'ai entendu dire qu'il devait épouser lady Éveline de Courcy. Croyez-vous que ce soit vrai ?

— Non, certainement.

— J'en suis bien aise pour elle, après ce que j'ai vu de la violence de ce jeune homme.

— Pauvre garçon ! dit Philippe.

— Lady Éveline a été bien souvent à Hollywell, dernièrement, n'est-ce pas ? Je suis bien surprise que ma tante lui fasse tant de prévenances !

— Pourquoi ?

— C'est que M. Walter aurait été un bon parti pour une de ses filles.

— Je croyais que vous plaigniez la femme qu'il choisirait.

— Oui, mais notre bonne tante ne sera pas si prudente ; elle aime trop son M. Walter pour voir ses défauts. Lady Éveline est jolie, n'est-ce pas ? mais elle n'a que sa beauté.

— Précisément, et je ne crois pas Walter disposé à l'aimer.

— J'aurais cru qu'il deviendrait amoureux de bonne heure, comme son père. Croyez-vous que l'une ou l'autre de nos cousines ait des chances ? Il m'a parlé de la beauté de Laura ; mais non pas à la manière d'un amant. La trouvez-vous si belle ?

— Elle est fort jolie !

— Et Amy ?

— Elle a l'air d'une enfant, et l'aura toujours. Mais c'est une charmante petite créature.

— Quel dommage que Charles ait un caractère si pénible !

— Il est plus terrible que jamais dans ce moment, grâce à son zèle pour la cause de Walter. Walter a été rempli d'attentions pour lui, et je ne le blâmerais pas de lui en garder de la reconnaissance, s'il ne le faisait pas dans un esprit d'opposition à son père et à moi. Mais, Marguerite, il faut que vous me mettiez sur la trace des folies de mon pauvre cousin.

Madame Henley l'aida de son mieux, et Philippe continua ses recherches avec ardeur, mais toujours sans succès. Jack White n'était plus à Saint-Mildred, et personne ne put dire si Walter avait été aux courses. Philippe alla ensuite à Stylehurst, et fit une visite au colonel Harewood, pour tâcher d'apprendre quelque chose de lui. Le colonel ne savait rien et ses fils n'étaient plus à la maison. Walter Morville lui avait semblé un jeune homme fort aimable. Il avait été chasser une ou deux fois avec Tom, et il avait un magnifique épagneul. Le vieux colonel ignorait s'il avait été aux courses de chevaux.

Philippe pensa qu'il pourrait bien y avoir été avec Tom, sans que celui-ci en eût parlé à son père ; ce jeune homme était bien capable d'avoir mené Walter en mauvaise compagnie, et de lui avoir fait emprunter de l'argent. Qui sait même s'il n'en avait pas obtenu du vieil intendant de Redclyffe, qui lui était tout dévoué ? Mais, si cela était, on le découvrirait par ses comptes.

La conversation de Philippe avec le colonel Harewood dura si longtemps, qu'il était trop tard pour aller à Stylehurst. Il revint

donc passer la soirée avec sa sœur, d'où il se rendit le lendemain chez lord Thorndale.

Philippe avait toujours été reçu de la manière la plus flatteuse dans cette maison, depuis le temps où, jeune écolier, il avait donné un bon exemple à son camarade Thorndale.

Charles et Walter avaient beau rire, et les nommer : le jeune homme et son compagnon, ou le pieux Enée et le fidèle Achate, il n'en était pas moins vrai que cette amitié les honorait tous deux, et que l'estime de Lord Thorndale et de sa famille n'était pas déplacée. Ils étaient fiers que James eût pour ami un jeune homme si distingué, car ils savaient bien que le capitaine Morville les aimait réellement, et ne recherchait pas leur société à cause de leur rang ; mais, qu'il les aimât à cause de la déférence qu'ils avaient pour lui, c'était là une autre question. Dans tous les cas, ce n'était pas lui qui leur faisait la cour.

Mesdemoiselles Thorndale regardaient le capitaine Morville comme l'arbitre du bon goût en fait d'art et de littérature, et le trouvaient plus beau que tous les beaux hommes de leur connaissance. Lady Thorndale ne se lassait jamais de l'entendre parler de James et de le remercier pour toutes ses bontés. Lord Thorndale, homme assez fastueux, aimait ses manières cérémonieuses, causait politique avec lui, et aurait désiré de tout son cœur qu'il fût son voisin, et le propriétaire de Redclyffe. Cette terre et celle de lord Thorndale se partageaient le bourg de Moorworth, et, si leurs propriétaires s'entendaient, ils pouvaient avoir une grande influence sur les élections. Mais on ne pouvait savoir encore quelles seraient les opinions du jeune héritier de Redclyffe.

James Thorndale conduisit son ami à Redclyffe, car Philippe avait été chargé de s'entendre avec Markham, l'intendant, au sujet de diverses affaires. Comme nous l'avons vu, il espérait trouver dans les comptes de ce dernier quelques indications qui lui faciliteraient ses recherches sur la conduite de Walter. Il ne trouva rien, quoiqu'il examinât les comptes si minutieusement, que cela déplut fort au vieux Markham. Il se promena aussi dans le parc, fit marquer quelques arbres qui nuisaient à leurs voisins, et, voyant qu'il y avait entre l'intendant et le ministre de la paroisse quelques difficultés, et que les torts étaient du côté de l'intendant, il le remit à sa place un peu rudement au nom de M. Edmonstone.

En parlant, Philippe s'arrêta encore à l'entrée de l'avenue, et jeta un regard sur ce magnifique domaine et cet antique manoir. Il les plaignait presque d'avoir eu de semblables maîtres, et d'être maintenant l'héritage d'un jeune homme qui, probablement, ferait de ces biens un mauvais usage, au lieu de mettre à profit sa position pour faire du bien à son pays. Les choses se seraient passées bien autrement s'il eût été lui-même l'héritier. Quelle belle occasion ses talents auraient eue de se déployer, et quelle maîtresse que Laura pour ce noble château !

20

C'est l'amour des choses viles,
Le combat pour le triomphe plus que pour la vérité,
C'est l'endurcissement du cœur qui amène
L'irrévérence pour les rêves de la jeunesse.

Après avoir passé une semaine chez lord Thorndale, le capitaine Morville revint à Hollywell pour faire ses adieux à ses cousins, avant de joindre son régiment à Cork, d'où il devait partir pour la Méditerranée. Il lui tardait beaucoup de revoir Laura, dont l'affection constante était sa seule consolation, et dont il admirait la fermeté dans toutes ses épreuves.

M. Edmonstone vint avec sa voiture pour le rencontrer à la station.

— Je pense, puisque vous ne m'avez rien écrit, que vous n'avez rien découvert ? dit-il tout de suite.

— Rien.

— Il n'a rien avoué ?

— Non, il est trop fier pour donner la moindre explication. Mais je dois lui rendre cette justice, qu'il jouit à Oxford de la meilleure réputation ; et, quant à des dettes, s'il en a, les marchands ne veulent pas en convenir.

— Bien, bien ! n'en parlons plus, c'est un ingrat, et j'ai eu grand tort d'attendre quelque chose de bien de cette famille. Tout va de travers à présent, il a brisé le cœur de ma pauvre Amy et Charles est plus mal qu'il ne l'a jamais été.

— Charles malade ! s'écria Philippe.

— Oui, encore un de ces abcès dans la jointure. Je croyais que ce serait fini, mais c'est tout à recommencer ; il n'a pu se lever de toute la semaine, et Dieu sait jusqu'à quand cela va durer.

— Souffre-t-il beaucoup ?

— Oui, il n'a pas fermé l'œil, depuis quatre nuits, et le docteur Mayerne parle de lui faire prendre de l'opium ; mais il ne veut pas en entendre parler avant de savoir ce que vous avez pu faire. Vraiment ! Si ce n'était Amy, je pardonnerais tout à Walter pour faire plaisir à mon fils. Mais, à propos, Amy m'a parlé d'un accident que Charles a éprouvé dernièrement étant avec vous ?

— Il n'y a pas eu précisément d'accident ; j'espère que ce n'est pas ce qui a causé son mal ?

— Je ne le crois pas, mais Thompson pense qu'il a ressenti une secousse. Du reste, ne vous affligez pas ; Charles ne veut pas qu'on vous en parle.

Rien n'était plus désagréable à Philippe, dans les circonstances présentes, que de paraître seulement avoir besoin du pardon de Charles, et il était fort ennuyé d'avoir été pour quelque chose dans cet accident. En arrivant à Hollywell, M. Edmonstone fit entrer son neveu au salon, et monta pour voir comment était le malade : Laura vint bientôt trouver Philippe.

— Vous n'avez pas de bonnes nouvelles ? lui dit-elle. J'en suis fâchée, car nous sommes déjà assez tristes avec Charles.

— Mais, Laura, croyez-vous que cet accident puisse avoir été la cause…

— Le docteur Mayerne ne le croit pas, et Charles dit que c'était sa faute, et que vous l'avez sauvé, en l'empêchant de tomber en bas de l'escalier.

Philippe racontait à Laura comment la chose s'était passée, lorsque madame Edmonstone entra, avec un air fatigué et in-

quiet. Elle dit à son neveu que Charles désirait le voir, et il monta auprès de lui.

La porte de la chambre de Charles, qui donnait dans le cabinet de toilette, était ouverte, et une lampe brûlait sur la petite table auprès de laquelle Amy travaillait. Après avoir souhaité le bonjour à Philippe elle sortit, le laissant seul avec Charles. Celui-ci était couché sur son petit lit, sans pouvoir remuer, les traits contractés par la douleur, et les yeux rougis par l'insomnie ; mais ses regards étaient vifs et animés, et ses bras étaient rejetés avec inquiétude sur les couvertures.

— Je suis bien fâché de vous trouver ici, dit Philippe en prenant avec empressement sa main brûlante. Souffrez-vous beaucoup ?

— Sans doute, répondit Charles avec impatience. Dites-moi vite ce que vous avez fait à Oxford et à Saint-Mildred.

— Je suis fâché de ne pas vous apporter de bonnes nouvelles.

— Je n'en attendais pas, je vous connais trop bien ; mais je voudrais savoir ce que vous avez fait… ce qu'il a dit :

— À quoi cela servirait-il, Charles ? Vous n'êtes pas en état de m'écouter.

— Je vous dis que je veux tout savoir. Je sais que vous ne direz rien à son avantage, si vous pouvez l'éviter ; mais je sais aussi que vous direz ce que vous croyez la vérité, et je veux juger par moi-même.

— Vous avez l'air de croire que je n'ai pas agi pour son bien.

— Venons au fait ! s'écria Charles, sensible à l'avantage que lui donnait sa maladie. Commencez par le commencement ; voilà une chaise… À présent, ou l'avez-vous trouvé ?

Philippe ne pouvait pas contrarier Charles dans l'état où il était, et il répondit à toutes les questions de son cousin, qui ne montrait pas une intelligence moins lucide qu'à l'ordinaire. Après avoir entendu l'histoire des recherches infructueuses de Philippe, il lui demanda :

— Et qu'est-ce que Walter vous a dit lorsqu'il a appris que jusque-là vous n'aviez rien trouvé à sa charge ?

— Je ne l'ai pas revu.

— Est-ce possible !

— Je n'en ai pas eu le temps ; du moins j'ai cru que je n'en avais pas le temps. D'ailleurs, cela n'aurait servi à rien, car, tant que ces mystères ne seront pas éclaircis, mon opinion ne changera pas, et nous n'aurions fait que recommencer la discussion.

— N'en dites pas davantage ! s'écria Charles. Vous avez parlé comme je m'y attendais ; vous avez même été plus loin. Je savais que vous étiez prévenu contre Walter ; mais à présent je vois que c'est pure malignité.

Comme il parlait, Laura entra et demeura immobile de surprise. Le docteur Mayerne la suivait.

— Maintenant, docteur, dit Charles, donnez-moi autant d'opium que vous voudrez. Je ne demande qu'à être stupéfié jusqu'à demain.

Philippe salua le docteur Mayerne, et, sans montrer la moindre humeur, il souhaita une bonne nuit à Charles ; mais celui-ci cacha sa tête sous les couvertures pour ne pas l'entendre.

— Pauvre garçon ! dit Philippe à Laura, quand ils furent hors de la chambre. C'est un généreux partisan, et ses souffrances lui donnent un zèle excessif.

— Je savais que vous ne lui en voudriez pas.

— Je ne pourrais, dans un moment comme celui-ci, en vouloir à aucun des vôtres.

Laura sentit son cœur se serrer à cette allusion à leur prochaine et longue séparation. Mais ils n'en dirent pas davantage.

— Amy, dit Charles, quand elle revint vers lui après le dîner, je suis plus que jamais convaincu que tout finira bien.

— Vous a-t-il tout dit ?

— J'ai tiré de lui tout ce que j'ai pu, et, à mon avis, c'est Walter qui a le beau rôle. Je voudrais seulement qu'il eût renvoyé Philippe à coups de pieds en bas de l'escalier !

— Oh ! non, non. Mais s'est-il contenu ?

— S'il ne s'était pas contenu, on me l'aurait bientôt dit.

Et Charles lui répéta ce qu'il avait pu tirer de Philippe, pendant qu'elle l'écoutait, partagée entre la douleur et la joie.

Philippe ne revit pas souvent Charles ; il venait demander de ses nouvelles une fois par jour, mais le malade ne l'engageait pas à prolonger ses visites. D'ailleurs, pendant la semaine que Philippe passa à Hollywell, Charles était toujours ou très souffrant

ou assoupi, par les potions opiacées qu'on lui donnait. Sa mère était complètement absorbée par lui, et ne le quittait ni jour ni nuit, en sorte qu'elle avait à peine le temps de penser à Walter et à sa fille, malgré toute sa sympathie pour eux. Amy semblait elle-même oublier ses peines pour soigner son frère ; elle aimait mieux à être dans sa chambre qu'auprès de Philippe, pour qui elle se sentait une sorte de répugnance.

Laura, quoiqu'elle fût aussi une bonne sœur et une garde-malade attentive, était moins nécessaire à Charles que ne l'étaient Amy et madame Edmonstone ; aussi était-elle ordinairement chargée de rester au salon pour recevoir les visites. Le docteur Mayerne était plus souvent à Hollywell que chez lui pendant les maladies de Charles. Il y dînait presque tous les jours. Quand Amy n'était pas là, Philippe amusait la société en leur faisant des descriptions sans fin de Redclyffe. Il ne tarissait pas en éloges de ce magnifique domaine, qui pouvait être encore beaucoup amlioré, et dont le propriétaire devait être un homme important. M. Edmonstone, en écoutant ces réflexions, se sentait fier d'avoir su refuser une si belle position pour sa fille, et Laura pensait que Philippe n'avait pas besoin de tant de richesses pour être un homme distingué et remarqué partout.

Philippe et Laura avaient plus d'occasions de se trouver en tête à tête qu'à l'ordinaire, et ils en profitaient avec d'autant moins de réserve qu'ils allaient être bientôt séparés pour longtemps. Ils ne se sentaient jamais aussi à l'aise ensemble qu'avant leur aveu mutuel, mais ils eurent plusieurs courtes conversations, qui donnaient à Laura de délicieuses et vives émotions.

— Quels sont vos plans pour aujourd'hui, lui demanda Philippe dès le matin, la veille de son départ. Il faut que je vous voie

seule avant de partir.

Elle baissa les yeux, et il la regarda fixement ; jamais encore il ne lui avait demandé de rendez-vous clandestin, et il ne voulait pas sembler honteux de le faire. Enfin elle répondit :

— J'irai cet après-midi à l'école d'East-Hill, et je reviendrai à trois heures et demie.

Mary Ross était toujours absente, ses six neveux et nièces ayant profité de sa présence pour prendre la rougeole les uns après les autres, au lieu de la prendre tous à la fois pour donner moins d'embarras ; et M. Ross n'aurait su comment la remplacer pour surveiller l'école des filles, si Laura ne s'était chargée de ce soin.

Philippe alla ce jour-là à Broadstone, et s'arrangea pour rencontrer Laura comme elle sortait de l'école. Il faisait un temps d'automne gris et sombre, et les feuilles jaunies tombaient des arbres en tournoyant.

— Vous avez eu un mauvais temps pour votre course, dit Laura lorsqu'ils se rencontrèrent.

— Il ne pleut pas précisément, répondit-il. Et après avoir marché quelque temps sans rien dire, il rompit enfin le silence et dit :

— Il est temps de nous expliquer.

Laura, alarmée, le regarda, et il reprit, d'une voix plus douce et souvent entrecoupée par l'émotion :

— Je crois que jamais une affection ne fut plus profonde ni plus réelle que la nôtre.

— Ne fut plus profonde !... répéta Laura avec surprise, en appuyant sur les premiers mots.

— Elle l'est encore, si vous consentez à laisser les choses au point où elles en sont ?

— Je consentirai à tout ce que vous voudrez.

— Je ne prétends pas vous faire croire que nous soyons dans une situation facile, et je dois vous exposer les choses telles qu'elles sont. Bien peu d'hommes voudraient risquer leur amour, comme je le fais, lié de fait, mais non pas formellement, et sans avoir même demandé une promesse. Cependant je me sens sûr que notre amour sera éternel !

— Oui, éternel ! répéta-t-elle avec ferveur. Philippe, je vous ai toujours aimé, et, depuis le jour de notre entretien à Ashendown, vous avez eu toute mon affection. Je crains même de n'avoir pas gardé assez de place pour d'autres, car je sens bien que votre départ m'afflige plus que la maladie de Charles.

— Oui, vous m'avez compris mieux que personne, et vous n'avez jamais douté de ma sensibilité, malgré ma froideur apparente, même envers vous. Vous m'avez confié votre bonheur, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

— Une seule chose m'inquiète, dit timidement Laura. Ne vaudrait-il pas mieux informer maman ?

— J'y ai réfléchi ; mais, Laura, souvenez-vous que vous êtes libre, et que je ne veux vous lier par aucune promesse. Vous pouvez vous marier demain, et je n'aurai pas le droit de me plaindre.

Elle se récria avec douleur.

— C'est vrai, reprit-il. Vous ne le pourriez pas, et cela me suffit, je n'en demande pas davantage, sans le consentement de vos parents : ce serait leur causer une peine inutile que de faire cette demande à présent. Ils objecteraient ma pauvreté, et notre position ne serait pas changée, car je ne serai jamais assez égoïste pour vouloir vous faire partager le sort d'un pauvre officier. D'ailleurs aurions-nous plus de confiance l'un en l'autre si nous étions fiancés ? Attendons mon avancement. D'ici là… (Philippe sourit tristement… notre amour aura assez vécu pour avoir droit au respect.

— Il n'est déjà pas si jeune !

— Pas plus jeune que nous ; mais souvenez-vous, Laura, que vous n'avez que vingt ans.

— Je me sens bien plus âgée que cela ! répondit Laura en soupirant. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je souhaite d'être encore enfant. Cet état ne peut jamais durer, pas même avec une jeune fille du caractère d'Amy.

— Vous avez raison, et n'avons-nous pas eu mille compensations à nos souffrances pendant les deux tristes années que nous venons de passer ?

— Ah ! je pouvais tout supporter, quand vous étiez près de moi ; mais vous allez partir !

— Vous supporterez aussi cette épreuve, Laura, Cette séparation ne sera pas éternelle !

— Combien d'années doit-elle durer ?

— Je ne sais ! Un grand nombre peut-être. Peut-être ne reverrai-je plus sur votre figure la première fraîcheur de la jeunesse ! Mais je retrouverai toujours en vous ma Laura !

— Ah ! je serai vieille et ridée, et vous serez un militaire bruni par le soleil, dit Laura avec mélancolie ; mais le cœur ne change pas comme la figure.

En arrivant près de la maison, ils se promenèrent encore un moment en long et en large dans l'avenue ; Philippe évitait de chercher une allée plus retirée, pour se persuader qu'il ne faisait rien en cachette. La nuit tombait et le brouillard devenait de plus en plus épais et pénétrait peu à peu leurs vêtements ; mais ils n'y faisaient pas attention, ils n'avaient jamais passé ensemble une heure pareille. Jamais Philippe n'avait autant montré d'amour à Laura, et le bonheur qu'il lui faisait goûter la fortifiait d'avance pour les longues années de solitude qu'elle allait passer.

Cependant quand ils rentrèrent, Amy, ayant suivi sa sœur dans sa chambre, exprima sa surprise de voir ses vêtements si humides et de ce qu'elle était restée si tard hors de la maison. Toutes deux souffraient beaucoup, mais il y avait plus de paix sur la figure de la cadette que sur celle de l'aînée.

Philippe, qui sentait pour Amy un intérêt de frère, craignait que M. Edmonstone ne se relâchât de sa sévérité envers Walter après son départ, et il fit tout ce qu'il put pour prévenir ce malheur.

Le jour du départ arriva enfin, et Philippe alla prendre congé de Charles. Le pauvre malade était trop faible pour le recevoir comme l'autre fois, mais il était toujours dans les mêmes sentiments.

— Adieu, lui dit Philippe ; j'espère apprendre bientôt que vous êtes guéri.

— Adieu, répondit Charles ; j'espère aussi apprendre bientôt que vous êtes guéri. J'aime mieux avoir la hanche que l'esprit malade.

Il n'était pas dans un état qui permît de lui répondre, et Philippe répéta son adieu sans prévoir dans quelles circonstances ils se rencontreraient de nouveau.

Le reste de la famille l'attendait dans le vestibule ; sa tante avait les yeux remplis de larmes, car elle l'aimait comme son enfant. Elle l'avait toujours regardé comme tel, d'abord à cause de son père, puis parce qu'elle était fière de lui. Tous ses petits torts étaient oubliés à ce dernier moment, et ce fut d'une voix fort émue que la bonne madame Edmonstone lui dit :

— Dieu vous bénisse, Philippe ! Je vous regretterai beaucoup.

Il serra tendrement la main de la petite Amy, qui lui dit adieu en versant quelques larmes, quoiqu'elle fût surtout affligée d'avoir le cœur assez dur pour voir partir son cousin sans beaucoup de regret.

— Adieu, Philippe, dit Charlotte. Je serai une grande personne quand vous me reverrez.

— Pas de mauvais présages, petite fille ! dit M. Edmonstone ; mais Philippe n'entendit rien, car il serrait la main de Laura, comme s'il n'avait pu la quitter.

21

Je veux chanter, car je suis affligé
Du souvenir de mes fautes ;
C'est ma tristesse qui me console ;
L'amour plaidé pour la douleur.

Après sa dernière entrevue avec Philippe, Walter était retourné chez lui pour se mettre au travail en attendant que son cousin vînt reconnaître que jusqu'ici il n'avait rien appris à son désavantage. Il se disait que ce serait peut-être une raison pour qu'on ne le soupçonnât pas d'autres fautes, et cependant, depuis qu'il savait pourquoi on l'accusait d'avoir joué, il conservait peu d'espérance, puisqu'il ne pouvait s'expliquer sans trahir son oncle Dixon. Il attendit en vain. L'heure à laquelle Philippe aurait pu venir passa sans qu'il parût, et Walter ne reçut pas de lettre à la place de sa visite. Il se dit que peut-être Philippe ou M. Edmonstone lui écrirait de Hollywell, ou qu'à leur défaut, Charles le ferait, lui dont l'amitié ne s'était jamais démentie. Mais il fut trompé dans son attente, en sorte qu'il se demanda s'il l'aurait involontairement offensé.

Philippe aurait-il trouvé peut-être quelque chose qui parût l'accuser ? Mais il ne croyait pas avoir enfreint en aucune manière les règlements de l'université. Ce qu'on avait pu dire de plus fâcheux, c'est qu'il n'était pas un élève très fort, et du reste il savait que sa réputation était meilleure qu'il ne croyait la mériter.

Plus Walter réfléchit, plus sa tristesse augmenta. Il ne pouvait imaginer autre chose, sinon que M. Edmonstone avait défendu à son fils de lui écrire ; et cependant pourquoi cette défense, puisqu'il n'avait pas même essayé de communiquer avec Amy ?

Quelle souffrance d'être ainsi séparé de tous ceux qu'il aimait ! Tant que Charles lui avait écrit, il avait pu se représenter sa sœur assise auprès de lui, peut-être même cachetant la lettre. Il pouvait deviner par le papier et l'enveloppe si Charles avait écrit au salon ou dans le cabinet de sa mère ; mais maintenant rien, plus rien ! Il était séparé par une barrière infranchissable du bonheur qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Sans le travail et la prière, il n'aurait pu traverser ce trimestre ; mais enfin il toucha au moment des vacances de Noël : chaque jour il attendit encore une lettre qui lui dît au moins de ne pas venir à Hollywell. Il fut encore trompé dans son attente, et il ne put faire autre chose que de se rendre à Redclyffe. S'il avait craint, dans des jours plus heureux, de revoir cette habitation délaissée depuis la mort de son grand-père, cette impression devint bien plus forte dans les tristes circonstances où il se trouvait. Cependant il préféra ce parti à celui d'accepter l'invitation de Harry Graham ou celle de quelque autre ami, de venir passer Noël dans leur famille, car il ne se sentait pas disposé à la gaieté.

Le dernier jour du trimestre, il écrivit à Markham de lui préparer sa chambre et la bibliothèque, et d'envoyer quelqu'un l'attendre à Moorworth.

Les chemins de fer s'étaient rapprochés de Redclyffe depuis trois ans ; cependant il y avait toujours un trajet d'une trentaine de milles à faire dans une voiture publique ; la route traversait des endroits où Walter n'avait jamais passé. C'étaient des marais et des landes arides, qui, sous le ciel gris de l'hiver, ne lui présentaient rien de propre à le distraire de ses pensées. Il put rêver à

l'accueil bienveillant que, dans d'autres, circonstances, il aurait reçu ce même soir à Hollywell !

Une descente soudaine ayant obligé le cocher à enrayer, la voiture entra fort lentement dans un village remarquable seulement par sa misérable apparence. Les chaumières, grossièrement bâties, étaient dans l'état le plus délabré ; des femmes sales et en désordre paraissaient sur le seuil des portes, tandis que des enfants déguenillés couraient après la voiture en poussant des cris. Le toit de l'église était enfoncé, et des bestiaux paissaient dans le cimetière ; tout l'ensemble rappelait un village irlandais.

— Quel est ce misérable endroit ? demanda un voyageur.

— C'est la question que m'adressent tous les voyageurs, répondit le cocher ; et il y a bien de quoi. C'est un nid de voleurs et de vagabonds appelé Coombe-Prior.

Walter connaissait bien ce nom, quoiqu'il ne fût jamais venu dans ce hameau écarté, qui dépendait de son domaine, et il sentit qu'on pouvait lui reprocher la misère de ses habitants.

— N'y a-t-il donc personne qui s'intéresse à cette population ? demanda encore le voyageur.

— Le ministre est un chasseur qui demeure à six milles d'ici, et vient à cheval pour faire le service.

Walter savait que son grand-père avait vendu cette cure dans le temps de ses folles dépenses ; c'était encore une trace des fautes de ses ancêtres.

— Savez-vous à qui appartient ce village ?

— À M. Walter Morville. Vous avez bien entendu parler du vieux M. Morville ; il a fait assez de bruit dans le monde.

— Quoi ! le fameux…

— Pardon, Monsieur, interrompit Walter avec un sourire ; je dois vous prévenir que je suis son petit-fils.

— Monsieur Walter ! s'écria le cocher en se retournant pour le saluer ; je n'avais pas l'honneur de vous connaître, Monsieur. Vous n'êtes sans doute pas encore venu par cette route, car je n'oublie jamais une figure que j'ai vue. J'espère avoir souvent l'honneur de conduire monsieur.

Après avoir échangé quelques paroles polies, Walter put se livrer de nouveau à ses réflexions sur la responsabilité d'un propriétaire de vastes domaines, dont tous les petits fermiers et tous les pauvres habitants souffrent, s'il dissipe son argent en frivoles plaisirs. Son grand-père s'était repenti sans doute, mais toutes ces pauvres âmes, élevées dans le vice et dans la misère, qui leur avait prêché la repentance ? Leurs maux ne devaient-ils pas affecter Walter Morville plus que les siens propres ?

Cependant le voyageur considérait avec curiosité le jeune héritier de tant de biens, devinant peu quelles étaient les réflexions qui l'agitaient.

Enfin la voiture entra dans le petit bourg de Moorworth, dont l'aspect si familier à Walter le tira de sa rêverie. Les vieilles maisons grises, qui bordaient les deux côtés de la rue, semblaient le regarder amicalement avec leurs larges fenêtres. Là-bas, derrière ces tilleuls taillés en arcades, s'élevait l'école commerciale, où il avait appris le latin avec M. Potts, et, quoiqu'il appréciât mainte-

nant à sa juste valeur la science de son vieux maître, Walter lui savait toujours gré de sa patience à toute épreuve, et de son extrême bonté. Plus loin, la voiture s'arrêta dans la place du marché, devant l'auberge, le vieux et respectable « hôtel George, » dont les écuries et les dépendances formaient tout un des côtés de la place carrée. C'était dans cette auberge qué Walter était né, et l'hôtesse étant la première personne qui eût tenu l'enfant dans ses bras, elle avait conservé le privilège de lui porter une vive affection ; elle l'avait toujours reçu de son mieux, quand il venait prendre sa leçon chez M. Potts et laissait son poney à l'auberge.

Certain d'être le bienvenu, Walter s'élança de la voiture avec Trim, et demanda à la servante comment se portait madame Lavers.

Aussitôt madame Lavers en personne parut sur le seuil de sa porte, avec la même figure bienveillante encadrée dans un petit bonnet blanc, la même robe noire et le même châle brillant que Walter avait toujours connus. Elle n'avait d'attentions que pour lui et, dès qu'elle le vit, elle oublia tous ses hôtes. Comment Walter n'aurait-il pas été un peu réjoui par le témoignage d'une si vive affection ? Il ne voulut pas montrer qu'il était pressé de partir, et consentit à s'asseoir devant un bon feu, où il se chauffa un moment, en disant à l'hôtesse qu'il arrivait d'Oxford ; quelqu'un devait venir de Redclyffe l'attendre à Moorworth. Ce quelqu'un était M. Markham en personne, gros homme à la figure honnête, demi-monsieur demi-paysan, dont les cheveux et les favoris gris étaient, ce jour-là, couverts de givre. Il arriva bientôt dans sa haute voiture à deux roues, traînée par un vieux cheval brun à la face blanche. Du plus loin que Walter l'aperçut il courut à sa rencontre.

Le vieux serviteur lui serra cordialement la main, quoique ses paroles eussent un air de brusquerie :

— Eh bien ! monsieur Walter, comment allez-vous ? Qu'est-ce qui vous amène si soudainement ? Bonjour, madame Lavers. Les routes sont mauvaises cet hiver.

— Bonjour, monsieur Markham. Quel plaisir de revoir encore M. Walter, et puis, c'est qu'il a grandi !

— Grandi ! pas trop. Il ne sera jamais de la taille de son père. Avez-vous vos effets, monsieur Walter ? Ah ! vous n'avez pensé qu'au chien, cela va sans dire. Et sans doute la voiture les aura emmenés plus loin !

C'est ce qui serait arrivé si le sommelier n'avait pas été plus attentif que Walter ; les effets se retrouvèrent.

Madame Lavers demanda à M. Markham d'entrer pour se chauffer un moment ; mais il répondit qu'il fallait partir tout de suite parce que les chemins étaient mauvais et que la nuit approchait.

— Quel misérable hameau que Coombe-Prior, dit Walter quand ils furent en route. Toutes les chaumières sont en ruine.

— Cela ne me regarde pas ; Todd, le fermier, paye régulièrement sa rente, mais je crois que c'est un avare de la première espèce. Il faut dire aussi qu'il a une mauvaise sorte de gens à gouverner. Ne viennent-ils pas braconner jusque près de Cliffstone ces impudents ? Nous en avons fait mettre trois en prison.

Autrefois Walter avait en horreur les braconniers ; maintenant il s'inquiétait plus des hommes que du gibier. Il reprit donc :

— C'est toujours ce M. Halroyd qui est le ministre, n'est-ce pas ?

— Oui, on sait bien ce qu'il vaut ! Je vous assure que je ne pouvais supporter l'idée de lui vendre cette place ; mais quoi ! Il fallait de l'argent, et ce qui est fait est fait.

— Il faudra changer cela, dit Walter.

— Quand Halroyd mourra, vous pourrez mettre à sa place qui vous voudrez, et de la manière dont il vit, il ne durera pas longtemps.

Walter soupira, et Markham reprit après un silence.

— Qu'est-ce donc qui vous amène si soudainement ? Pourquoi ne m'avoir pas prévenu ?

— J'espérais aller à Hollywell, dit tristement Walter.

— Qui vous en a empêché ? J'espère que vous n'avez pas eu de difficultés avec votre tuteur ! Vous verrez qu'il suivra la même route que les autres ! ajouta Markham avec tristesse.

— Il m'a soupçonné injustement. Je n'ai pu le supporter avec patience, et j'ai dit quelque chose qui l'a offensé.

— Oh ! monsieur Walter. Je vous ai toujours dit que votre extrême vivacité serait votre ruine.

— C'est vrai !

— Mais de quoi vous a-t-il soupçonné ?

— D'avoir joué à Saint-Mildred.

— Vous ne l'aviez pas fait ?

— Jamais !

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas cru ?

— J'ai dû payer quelque chose à un joueur : il l'a su, je ne sais comment, et veut absolument croire que c'était une dette de jeu.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas montré vos comptes ?

— Par la raison bien simple que je n'en tiens point.

Àcet aveu, Markham, satisfait de voir que c'était là l'unique faute de Walter, commença un long discours sur les inconvénients du désordre, qui dura le reste du chemin, et n'empêcha pas Walter de jouir du plaisir de reconnaître chaque arbre, chaque détour de la route.

Il revit la vallée ombragée de grands arbres où il avait tué son premier coq de bruyère ; la pierre sur laquelle il avait cassé son couteau neuf en faisant des recherches géologiques ; l'étang où il patinait, et la place d'où l'on apercevait la mer. Il faisait trop sombre pour la bien distinguer, mais Walter fit un mouvement de joie qui lui valut une réprimande de Markham, fâché de ce qu'il ne l'écoutait pas. Puis on traversa de sombres bruyères, parmi lesquelles se dressaient de longues fougères sèches. Walter s'efforçait de découvrir au loin la fumée de la chaumière du vieux garde-chasse, et il eut de la peine à ne pas interrompre Markham pour lui demander de ses nouvelles.

Après avoir franchi encore une chaîne de collines, ils commencèrent à descendre dans une riche vallée, couverte de champs fertiles, de grands arbres, de jolies chaumières avec des jardins, le tout fort différent de Coombe-Prior. La maison de Markham était un vrai bijou, entourée de plantes vertes choisies ; puis venait

celle du médecin, blanche et propre, puis l'auberge : « Aux armes de Morville, » dont l'aspect était des plus vénérables ; plus loin l'église, avec sa tour d'une hauteur disproportionnée ; enfin, derrière l'église, le presbytère, qui se cachait modestement. De l'autre côté, la route était bordée par le mur du parc et sa grille ouverte, à l'entrée de laquelle la vieille Sahra s'avança en saluant et en faisant la révérence.

Walter s'élança de la voiture pour lui dire bonjour et pour ménager Blanche-Face, car la montée de l'avenue était rude pour les chevaux. Il courut donc le premier au haut de la pente gazonnée, d'où l'on avait la première vue du château. Mais le jeune homme dirigea d'abord ses pas d'un autre côté ; il gravit la pente plus rapide de la colline, et, parvenu au sommet, il demeura en extase devant l'Océan. Sous ses pieds, des rochers à pic descendaient jusqu'à la mer ; çà et là seulement, dans leurs fentes, une touffe de genêts avait trouvé sa place. Les vagues se brisaient sur le rivage, et le vent, le véritable vent de mer, soufflait dans la figure du spectateur de cette scène imposante. Il voyait au loin les rochers de Shag-Island qui fermaient la baie, et, presque au-dessous de lui, mais un peu à gauche, la partie du village où vivaient les pêcheurs, abritée dans l'anse où se jetait le torrent de la montagne, et où se balançaient une douzaine de bateaux.

Walter ne pouvait jouir de cette vue comme il l'aurait fait, si de tristes pensées ne l'avaient poursuivi. Il était seul devant ce tableau qu'il avait tant désiré de faire admirer à Amable, et en présence des objets dont il lui avait parlé si souvent ! Et cependant il éprouvait quelque consolation à revoir ces sites aimés. Mais Walter sentit qu'il ne devait pas se faire attendre et courut du côté de la maison où Markham arrivait avec la voiture, en sorte que les

domestiques n'avaient pu remarquer l'absence de leur jeune maître. Ils n'étaient pas nombreux. Il n'y avait que William, le groom, Arnaud, vieux Suisse, qui avait été courrier et ensuite valet de chambre du vieux M. Morville, et enfin madame Drew, la femme de charge, qui était fort âgée. Tous paraissaient heureux de revoir Walter. Ils l'accompagnèrent à travers la grande cour carrée, où Philippe avait eu raison de dire que le soleil ne brillait jamais. Walter franchit le grand escalier de pierre, puis la sombre et spacieuse antichambre, pour entrer de là dans la bibliothèque. Ce vaste appartement était éclairé par un grand feu de bois. Madame Drew, qui avait suivi son jeune maître, reçut ses ordres pour le dîner, auquel il invita Markham, et la soirée se passa à parler des nouvelles de Redclyffe.

Walter se sentait bien chez lui dans cette ancienne habitation ; il aimait à se retrouver dans la pièce où il avait passé tant de soirées avec son grand-père ; où chaque meuble, et surtout le vieux fauteuil de cuir du vieillard, le lui rappelait si vivement.

Markham parlait avec amertume de la visite de Philippe et de la manière dont il avait examiné les comptes.

— Il fait tout minutieusement. S'il était le maître ici, vous n'auriez pas besoin de le gronder comme moi.

— Le ciel nous en préserve ! s'écria Markham. Je ne demeurerais pas longtemps sous le même toit que lui.

— Vous ne m'avez pas encore parlé de votre nouveau vicaire. Comment vous arrangez-vous ensemble ?

— Nous nous serions mieux arrangés sans le capitaine Morville, répondit encore Markham, et il entra dans une longue his-

toire de tous ses griefs, persuadé qu'il défendait les droits de son maître.

M. Bernard, le précédent vicaire, était un vieillard bon et simple, mais peu actif, et, de son temps, les choses se passaient d'une manière calme, à laquelle Markham s'était habitué. M. Ashford était au contraire un chrétien actif et désireux de faire le bien de sa paroisse. Mais toutes ses innovations déplaisaient à Markham, depuis les services à l'église les jours ouvrables, jusqu'à ses efforts pour empêcher les gens de pêcher le dimanche. Et, depuis que le capitaine Morville, appuyé sur l'autorité de M. Edmonstone, avait donné gain de cause à M. Ashford, l'opposition de Markham n'en était devenue que plus obstinée. Il grondait sourdement chaque fois que Walter prenait le parti de M. Ashford, et lui présentait aussitôt quelque autre sujet de plainte. Pour le moment, la grande controverse roulait sur l'école. Il y en avait une, dans la partie du village située au bord de la mer, qui était tenue par une vieille femme ; elle était fort loin de l'église. Or M. et madame Ashford auraient désiré en établir une meilleure dans une maison plus près d'eux, où ils auraient pu tenir plus facilement une école du dimanche. Mais Markham ne voulait pas en entendre parler, et trouvait fort injuste de congédier la vieille maîtresse d'école.

— Je suppose qu'on lui payerait une pension ? dit Walter.

— On en a parlé ; mais qui la payerait ?

— Moi, sans doute.

— Payer deux maîtresses d'école ! et l'une des deux pour ne rien faire !

— Pourquoi pas ?

— Je ne vois pas ce qui empêcherait Jenny de tenir l'école aussi bien que par le passé.

— Nos gens ont besoin d'instruction.

— Ne me parlez pas de les instruire, monsieur Walter, ou nous ne serons jamais en paix.

— Nous verrons ce qu'on pourra faire pour la vieille Jenny ; quant à la maison d'école, il faut la changer.

Markham était un vice-roi des moins flexibles, mais il ne résistait pas à un « il faut » de ses maîtres ; et Walter prononçait ce mot d'une manière digne de ses ancêtres. L'intendant se contenta de grommeler entre ses dents, et Walter vit que, pour le mettre de bonne humeur, il fallait lui parler de ses neveux et de ses nièces. La soirée se passa donc assez bien, et Walter ne se trouva pas aussi isolé qu'il l'avait craint. Mais, quand Markham se fut retiré, et qu'il se trouva seul devant le feu dans cette vaste salle, où il n'était jamais rentré depuis le jour qu'il avait trouvé son grand-père mourant dans le même fauteuil, ses pensées se reportèrent vers les jours d'autrefois. Il y avait une certaine mélancolie dans le caractère de Walter ; et il lui semblait par fois qu'il était destiné à porter la peine des fautes de ses pères. Mais il se reprochait ce sentiment, et, relevant sa tête, qu'il avait appuyée contre la cheminée de chêne sculpté :

— Je supporterai mes épreuves en chrétien, se dit-il. N'ai-je pas mérité un sort bien plus triste ? car enfin, moi aussi, j'ai été un meurtrier par mes pensées. Dieu m'a accordé du temps pour

me repentir, et j'en profiterai, dussé-je traîner une longue vie de solitude, et séparé d'Amable pour toujours.

Quand il eut pris cette résolution, il se sentit plus fort, et, allumant sa bougie, il se rendit dans sa chambre, à l'étage supérieur du château. C'était son ancienne chambre, comme il l'avait demandé ; bien que madame Drew eût préféré loger le maître de la maison dans un appartement plus conforme à sa nouvelle dignité. Walter y retrouva tous ses anciens trésors, ses arcs et ses flèches, sa collection d'ailes d'oiseaux, et toutes les armes et les machines merveilleuses qu'il avait fabriquées autrefois. Tous ces objets témoignaient des soins que madame Drew en avait pris. Walter renouvela connaissance avec ces précieux souvenirs, dont la vue lui causait un doux attendrissement. Mais comme il se sentait supérieur à ce qu'il était dans ces jeunes années, où il ne faisait que jouir de la vie sans en connaître le but ! Maintenant il souffrait sans doute, cependant il se promit encore de souffrir avec patience et de vivre pour le bien de ses semblables, et il s'endormit bientôt dans son petit lit, en rêvant à toutes les réformes qu'il voulait opérer à Coombe-Prior.

22

Et, quand la cloche solennelle de l'église
Invite les âmes à la prière,
Le fantôme de minuit en éprouve le charme ;
Les ombres sont balayées.
Au loin, au fond de la vallée des larmes.
L'armée des spectres s'est enfuie ;

La foi brille comme l'étoile du matin ;
Nos craintes mortelles sont évanouies.

M. Ashford était un parent de lady Thorndale, et il y avait à peine une année qu'il était établi à Redclyffe. Il lui tardait beaucoup de connaître le jeune maître du château de qui dépendait le bien-être de toute la paroisse, puisqu'il possédait toutes les terres des environs. M. Markham, en s'opposant à ses améliorations au nom de Walter, ne lui faisait pas attendre grand'chose de bon ; et cependant il augurait bien de l'affection que tous les habitants du village témoignaient pour lui.

C'était une population très primitive ; ils étaient presque tous parents les uns des autres, et, à leurs yeux, les Morville étaient comme des rois. Cependant M. Ashford vit bien que c'était pour lui-même qu'on aimait le jeune Walter. Le jour où le capitaine Morville était venu à Redclyffe, James Thorndale, qui l'avait accompagné, était allé voir son cousin, qui l'avait beaucoup questionné sur le jeune seigneur. James Thorndale aimait assez Walter, et avait donné à M. Ashford une idée favorable de ses manières, quoiqu'il fût trop sous l'influence de Philippe pour dire du bien de son caractère. M. Ashford en était donc à se demander s'il devait attendre pour sa paroisse une bonne ou une mauvaise influence de Walter, quand il aurait atteint sa majorité.

Enfin ce jeune homme parut un matin à l'église, et M. Ashford alla dès l'après-midi lui faire une visite qui dura près de deux heures, Le bon pasteur rentra chez lui fort satisfait de son voisin, avec qui il avait déjà arrangé l'affaire de l'école, et tout ce que lui et sa femme connurent de lui dans la suite leur prouva qu'il était d'une extrême bienveillance.

Ce qui les surprit seulement, c'est qu'ils s'aperçurent bientôt qu'il n'était pas au mieux avec son cousin, dont la famille Thorndale leur avait donné la meilleure opinion.

— Sans doute, dit M. Ashford, le vieux Markham l'aura influencé contre ce jeune homme, qui est son héritier, et que, pour cela sans doute, il n'aime guère.

— On ne peut pas s'attendre à trouver deux capitaines Morville dans une famille, dit madame Ashford, et nous devons déjà nous féliciter que le jeune M. Walter soit ce qu'il est.

Walter appréhendait beaucoup le jour de Noël, à cause du contraste qu'il lui présenterait avec ce qu'il avait été pour lui, soit à Redclyffe même, soit à Hollywell. Depuis son arrivée, il avait fait des efforts continuels pour oublier ses chagrins, pour s'occuper de ses études et du bien-être de ceux qui l'environnaient. Il avait écrit à M. Ross pour lui demander son avis au sujet de Coombe-Prior, et il avait envoyé Markham parler avec le fermier Todd des réparations à faire. Mais, quoiqu'il se sentît plus content de lui-même, et qu'il vît s'ouvrir devant lui la perspective d'une vie utilement employée, le pauvre Walter ne pouvait se défaire de la tristesse qui le poursuivait sans relâche, ni chasser l'image de celle qui l'aurait secondé dans toutes ses œuvres de bienfaisance.

Il se sentait encore plus malheureux en visitant les lieux pittoresques qui avaient été autrefois le but de ses promenades. Dans un autre temps, ces belles scènes de la nature suffisaient à son cœur ; mais, depuis qu'il avait espéré les produire aux yeux d'Amable, et les lui faire admirer, il ne pouvait les voir sans qu'elles lui rappelassent son malheur et ses espérances déçues.

Dans ces dispositions mélancoliques, il pensait plus souvent que de coutume à la lugubre histoire de ses parents. Il ne l'avait jamais entendue que fort brièvement et il voulut en connaître tous les détails. Markham les lui conta volontiers, pensant que ce récit lui servirait de leçon, et lui apprendrait à se tenir en garde contre ses passions.

Markham avait été fort attaché au père de Walter, qui lui était presque entièrement confié. Il en était fier et l'avait aimé, s'il était possible, encore plus que Walter lui-même. Aussi avait-il pleuré sur ses fautes et sur son malheur plus qu'on ne l'avait jamais soupçonné. C'était la première fois qu'il racontait son histoire tout au long, et il décrivit avec amour ce beau jeune homme grand et fier, dont les nobles qualités avaient été souillées par des passions indomptables. Walter, voyant combien ce récit affectait le pauvre Markham, se reprochait presque de le lui avoir demandé, et Markham, de son côté, voyant le vif intérêt que Walter semblait y prendre, se demandait s'il n'avait pas commis une imprudence en parlant de choses qu'il aurait mieux valu pouvoir oublier.

Il l'aurait regretté encore plus vivement, s'il avait su comme son jeune maître, quand il était seul, repassait toutes ces scènes dans sa mémoire. Il se représentait son père chassé de la maison paternelle, puis faisant violence à son orgueil pour l'amour de sa femme, et venant implorer le pardon de son père. Il le voyait arriver dans le vestibule du manoir de ses ancêtres pour n'y rencontrer qu'un cruel refus, puis partir, emporté par son cheval comme par un tourbillon, tomber et passer dans l'éternité avec la colère dans le cœur. Walter s'échauffait tellement l'imagination, qu'il finissait par se croire un des acteurs de cette horrible scène.

Cependant il s'était toujours plus occupé de sa mère que de son père, et, depuis son exil de Hollywell, il avait souhaité bien souvent de la posséder encore pour le consoler, partager ses peines, et remplacer madame Edmonstone, dont l'amour maternel n'était diminué par aucune faute de ses enfants. Il se rendit un jour à Moorwoorth, et se fit répéter tout au long, par madame Lavers, les détails que nous connaissons déjà sur la mort de la jeune madame Morville, et la description de cette charmante personne.

Si Walter pouvait, grâce à son activité, passer les journées dans la solitude, les soirées au contraire lui étaient fort à charge. Il demeurait assis au coin du feu, essayant de lire et de s'occuper ; mais son imagination le ramenait toujours au souvenir de ses parents et de ses chagrins. Les dernières heures de la veille de Noël furent surtout difficiles à passer. La journée avait été froide et sombre, et aucune visite n'était venue le distraire. Fatigué de lire, il posa son livre sur la table et demeura les yeux fixés sur le feu, se représentant la joyeuse réunion de famille à laquelle il avait assisté l'année précédente à Hollywell, et qui avait lieu sans lui dans ce moment. Il se demandait si on l'avait tout à fait oublié chez madame Edmonstone, et pourquoi Charles ne lui écrivait plus ? Et Amy ! il ne pouvait souhaiter qu'elle fût malheureuse à cause de lui ; mais quelque chose lui faisait espérer qu'elle le plaignait, et ne l'oubliait pas dans ses prières.

Àce moment le son d'un chant lointain retentit à son oreille. C'était un noël, un de ces chants qui lui semblaient sans pareils, quand il ne connaissait que les chanteurs de l'église de son village ; et maintenant encore, combien ces voix, adoucies par la distance, plaisaient à son oreille exercée ! Il ouvrit la fenêtre et

regarda dans la cour, où il distingua quelques personnes debout. Dès que les chanteurs s'aperçurent qu'on les écoutait, ils recommencèrent le cantique, et Walter reconnut les voix qu'il avait souvent entendues ; elles lui firent plaisir, malgré quelques fausses notes. Appelant les musiciens par leurs noms, il leur demanda pourquoi ils demeuraient là dans la neige, au lieu d'entrer dans le vestibule comme autrefois.

Le plus âgé de la troupe s'avança. C'était un vieux bonhomme, dont la voix fêlée nuisait plus à l'harmonie qu'elle n'y concourait.

— Voyez-vous, Monsieur, dit-il, il y en avait quelques-uns qui ne savaient si vous aimeriez encore à nous entendre chanter, parce que tous ne vous connaissent pas bien. Cependant nous n'aurions pas voulu renoncer à vous rendre cet hommage après votre longue absence. C'est pourquoi nous avons commencé ici tout doucement, pour voir si vous y feriez attention.

— Merci, James, dit Walter, touché de l'attention de ces pauvres gens. Vos noëls me font un grand plaisir. Venez à la porte d'entrée, j'irai vous ouvrir.

Il descendit en courant pour faire entrer les chanteurs, quoiqu'il n'eût plus son ancienne admiration pour le violon de James Robinson, ni pour la grosse voix de Harry Ray. Il les écouta longtemps, et passa encore plus de temps à leur expliquer ce que M. Ashford voulait dire, quand il leur parlait de perfectionner le chant sacré. Ces améliorations avaient été considérées d'un œil soupçonneux, jusqu'à ce que l'on vît qu'elles avaient l'approbation de M. Walter. À son tour il leur chanta quelque versets, pour leur expliquer ce qu'il entendait, et l'opinion de la troupe fut que

monsieur chanterait aussi bien que Harry Ray, si seulement il chantait aussi fort.

Walter n'avait pas chanté ailleurs qu'à l'église depuis ses malheurs ; aussi fut-il étonné de se surprendre à continuer un cantique quand il fut seul. C'était un de ceux qu'Amable aimait le mieux. Il se tut et soupira ; mais il ne s'endormit pas sans retrouver dans son cœur un peu de la joie et de l'espérance qu'apporte avec elle la fête de Noël. Le lendemain matin il se rendit à l'église, et le service le toucha plus peut-être qu'il n'avait fait jusqu'à ce jour. Ensuite il alla faire une promenade, et entra dans quelques chaumières décorées de houx, selon la coutume de Noël en Angleterre. Les heureux habitants échangeaient des souhaits de bonne année. Rentré chez lui, à la tombée de la nuit, il s'assit tout seul à une table que madame Drew avait absolument voulu charger d'un dîner qui aurait suffi pour traiter douze personnes, puis il passa et à écrire cette solitaire soirée de Noël qu'il avait tant appréhendée. Quand onze heures sonnèrent, il fut surpris que le temps eût passé si vite, et se retira dans sa chambre, heureux de se sentir aussi calme après tant d'orages, et rendant grâce à Dieu de lui avoir donné la force de supporter ses épreuves.

Il reçut pendant son déjeuner une lettre de M. Ross, qui répondait à ses questions au sujet de Coombe-Prior, et lui conseillait d'écrire à l'évêque. Cette lettre était fort amicale, et pourtant elle venait d'un endroit si peu éloigné de Hollywell ! Elle contenait des souhaits de bonne année qu'il accueillit avec joie ; mais, ce qu'il remarqua surtout, c'est qu'en finissant M. Ross disait que Charles Edmonstone était mieux et ne souffrait plus, quoiqu'il ne fût pas encore en état de se lever.

Il comprit que le silence de Charles avait eu pour cause une maladie, et résolut d'écrire à M. Ross, pour lui demander des détails. C'était une légère consolation pour lui de savoir que son ami ne s'était pas refroidi à son égard, et il en ressentit un grand soulagement.

Il écrivit sur-le-champ à l'évêque, pour le consulter sur ce qu'il pourrait faire afin de donner un remplaçant à M. Halroyd ; il serait bientôt en état de le payer, puisqu'il devait atteindre sa majorité le 28 de mars. Ensuite il écrivit une autre lettre à M. Ross, pour lui demander des nouvelles de Charles, et se mit à étudier ses mathématiques, jusqu'au moment où le garde-chasse lui fit demander s'il ne voudrait pas chasser pendant quelques heures. Trim, qui comprit manifestement cette requête, fit mille cabrioles et remua la queue d'une manière si éloquente, qu'il n'y eut pas moyen de lui refuser ce plaisir.

Le temps était sec et froid, la glace craquait sous les pieds, et Walter fut surpris de jouir si vivement de sa partie de chasse. Il alla jusqu'au fond de la vallée, pénétrant dans les fourrés épais, et fut très heureux ; en revenant à travers le village, il envoya du gibier par le garde-chasse chez madame Ashford, pendant qu'il allait visiter les travaux de la nouvelle salle d'école. Il y trouva M. et madame Ashford et leurs petits garçons dans un nuage de poussière. Ces deux enfants étaient si sauvages, qu'ils avaient supplié leur mère de ne pas inviter M. Walter Morville le jour de Noël : elle avait cédé pour ne pas gâter leur plaisir. Aussi ces enfants parurent-ils honteux en sa présence, et pourtant ils regardaient avec admiration son fusil, son chien, et jusqu'à la boue qui couvrait ses guêtres. Ce ne fut pas sans peine qu'ils se hasardèrent à prendre la main qu'il leur tendait.

Madame Ashford, qui regrettait toujours d'avoir laissé Walter passer seul le jour de Noël, l'invita à dîner pour un autre jour, et indiqua six heures.

— Mais Madame, ce n'est pas votre heure ordinaire ; vous dînez moins tard, pourquoi changer vos habitudes ? Je viendrai plutôt prendre le thé un soir avec vous.

— Si vous ne craignez pas les enfants ?

— Je les aime beaucoup, au contraire. Nous parlerons encore des améliorations qu'on pourrait apporter au chant d'église, et à la manière de nous y prendre pour nous débarrasser du violon de James Robinson sans briser le cœur de ce pauvre homme. Le jour étant fixé, Walter revint chez lui, lut du grec et ensuite quelqu'un de ses vieux livres favoris, pendant toute la soirée. C'est ainsi qu'en s'occupant continuellement, il ne laissait pas aux tristes pensées le temps de l'assaillir. Au reste les affaires ne lui manquaient pas. Il eut encore à écrire au sujet de Coombe-Prior et du nouveau ministre, puis à s'entendre avec Markham et le fermier Todd pour les réparations des chaumières de ce pauvre village. Il reçut aussi une lettre de M. Ross, contenant un message de Charles lui-même. Charles était enchanté d'avoir de ses nouvelles, et le priait de l'excuser s'il ne lui avait pas écrit depuis si longtemps. Sa maladie avait été la cause de son silence ; il priait Walter de lui écrire et de le croire toujours dans les mêmes dispositions à son égard. M. Ross donnait aussi des détails sur la maladie de Charles. Ce jeune homme ne pouvait pas encore se lever ; mais, selon la déclaration d'un chirurgien de Londres, qu'on avait appelé, une fois cette crise passée, il serait mieux qu'auparavant : aussi Charles était-il à présent plein de patience et de gaieté.

Walter fut si réjoui d'entrer de nouveau en communication avec Hollywell, et de savoir que du moins Charles était toujours son ami, qu'il oubliait parfois qu'après tout sa position était toujours la même, et que Charles n'était pas Amy.

Ils n'avaient pas vogué une lieue, une lieue,
Une lieue, mais à peine trois,
Quand la lumière s'obscurcit, et le vent augmenta,
Et la mer devint houleuse.

Walter forma une liaison plus intime avec la famille Ashford pendant la soirée qu'il passa au presbytère ; il devint grand ami des enfants, en commençant avec le plus jeune, qui n'avait que deux ans, et en finissant avec Robin, gros garçon bien timide. Il leur proposa de venir le lendemain chercher, au bord de la mer, certains coquillages qui se trouvaient dans un endroit où l'on ne pouvait aller qu'en traversant le parc.

— C'est que nous ne pouvons pas y aller, dans le parc ! s'écrièrent les enfants.

— Quoi ! répondit Walter, s'apercevant que c'était à lui de leur en donner la permission ; est-ce que l'on me redoute à ce point ? À quoi sert le parc, si ce n'est à la promenade ? Si Markham veut le fermer, il faut qu'il vous en donne la clef.

Les enfants allèrent le lendemain chercher les coquillages, et retournèrent dès lors si souvent chez Walter, que leurs parents craignaient qu'ils ne fussent indiscrets. Mais il leur assura que non, et il amusait si bien ces petits garçons qu'il gagna complétement le cœur de leur mère. Ils revenaient sans cesse à la maison en s'écriant : Maman, M. Walter m'a fait monter sur son cheval ! — Maman, M. Walter nous a conduits sur le grand rocher ! — Oh,

papa ! M. Walter nous mènera demain à la chasse. — Papa ! maman ! voyez-vous ? j'ai tué moi-même ce lapin avec le fusil de M. Walter. — Papa ! papa ! M. Walter nous a montré son bateau, et il nous a promis de nous mener sur le Shag, si vous le permettez.

Ceci était plus que papa et surtout plus que maman ne pouvait permettre, car la baie était dangereuse autour du petit îlot rocailleux nommé le Shag. Et cependant les pêcheurs déclaraient que M. Walter connaissait mieux que personne ces parages, puisque dès son enfance on lui avait permis de s'y promener souvent, d'abord avec un habile batelier, puis tout seul dans son petit bateau.

Les enfants revinrent donc, fort chagrins, dire à Walter qu'ils n'avaient pu obtenir la permission de leurs parents.

— Eh bien, dit Walter, ils vous la donneront peut-être en été ; en attendant, nous irons à la chasse des lapins qui dévastent les terres du fermier Halt.

Et, pour les consoler, Walter leur permit de se servir de son fusil plus souvent que d'ordinaire. Cependant ils exprimaient encore de temps en temps leurs regrets.

— Ne pouvez-vous donc oublier cette course en bateau ? dit Walter en souriant. Écoutez ! qu'est-ce que cela ?

Les enfants prêtèrent l'oreille à un mugissement lointain, qui ressemblait au bruit du vent, mais le temps était calme. Ils interrogeaient Walter du regard.

— C'est le précurseur de la tempête, le bruit du vent sur les flots avant qu'il nous arrive. N'est-ce pas solennel ?

Si solennel que les enfants ne l'écoutèrent pas longtemps et recommencèrent à jouer. Walter prit part à leur gaieté ; mais, quand ils furent rentrés chez eux, il demeura longtemps silencieux et immobile, prêtant l'oreille à ce bruit mystérieux.

La tempête que Walter avait annoncée ne tarda pas à éclater, et, dès le soir du lendemain, elle était d'une violence extraordinaire. La mer et le vent mugissaient comme le tonnerre, et les grandes lames venaient se briser sur les rochers de la côte. Walter les observa de sa fenêtre avant de se coucher, et il remarqua que les étoiles brillaient de ce vif éclat qu'elles ont parfois dans les intervalles d'une violente tempête.

Il fut éveillé au milieu de la nuit par le redoublement du vent et les éclats du tonnerre. Il faisait si sombre, qu'il ne pouvait distinguer la place de la fenêtre qu'à la clarté bleuâtre des éclairs. Il s'assit sur son lit, et se rappela comme il avait souhaité souvent dans son enfance qu'un vaisseau vînt faire naufrage sur la côte, et comme madame Bernard le grondait de former un vœu si cruel. Bien souvent il avait prêté l'oreille dans des nuits pareilles à celle-ci, espérant entendre le canon d'alarme ! Une nuit il avait même éveillé Arnaud, croyant avoir distingué ce funeste signal. La baie de Redclyffe était dangereuse, et faite exprès pour servir de théâtre à un naufrage, avec ses côtes escarpées et les récifs qui en rétrécissaient l'entrée et que les pêcheurs eux-mêmes craignaient dans les mauvais temps. Il n'y avait qu'une place où l'on pût aborder, mais elle n'était pas sur la route ordinaire des vaisseaux, et la tradition n'avait conservé le souvenir que d'un ou deux naufrages fort anciens.

Walter avait-il encore l'imagination échauffée comme dans son enfance ?... Il crut distinguer un coup de canon au milieu du

vacarme que faisaient la grêle qui frappait les fenêtres, et le vent qui mugissait autour de l'antique manoir. Un moment après, il entendit un second coup, et trop distinctement pour que ce pût être une illusion. Il s'élance vers la fenêtre ; la lueur d'un éclair lui permet de distinguer la ligne sombre de la côte et la mer plus pâle, puis tout redevient obscur et silencieux, jusqu'au moment où le tonnerre éclate avec une force terrible, ébranlant les portes et les fenêtres, et, comme son roulement se perd dans le silence, le canon se fait encore entendre. Walter ouvre la fenêtre, le vent s'y engouffre violemment, et apporte avec lui le bruit d'une nouvelle décharge. Walter ferme vite la fenêtre, allume une lumière, s'habille et prend la clef de la maisonnette où il tenait son bateau. Il s'arme aussi d'un télescope de poche, et, après s'être enveloppé d'un gros paletot, il s'élance hors de la maison. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à ouvrir les serrures compliquées de la porte d'entrée ; et, quand il y fut parvenu, un tourbillon de vent éteignit la lumière. Au reste, il pouvait s'en passer, car la violence du vent avait enfin dissipé les nuages ; la lune brillait au ciel, et sa clarté paisible contrastait avec celle des éclairs, toujours plus rares.

Walter traversa la cour, et courut sur la colline, où il faillit être renversé par la violence du vent. Cependant il tint bon. Les vagues étaient furieuses, éclairées d'un côté par la lune, plongées de l'autre dans l'obscurité. L'écume blanche volait au loin ; le Shag paraissait seul immobile et dressait fièrement sa masse noire… Walter, presqu'aveuglé par le vent et par l'eau de mer, emportée jusqu'à lui, demeurait ferme et regardait encore, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. C'était bien le mât d'un vaisseau qui se dessinait sur la ligne brillante de l'horizon ; près des rochers, à l'ouest du Shag, le mât était incliné et immobile ; sans

doute le vaisseau avait échoué sur les écueils, à l'entrée de la baie. Quand les yeux de Walter se furent accoutumés à l'obscurité, il put distinguer même le bâtiment. Il regarda avec sa longue-vue, et ne vit personne à bord ni aucune embarcation à la mer ; mais, ayant observé un rocher de moindre dimension, il crut y remarquer quelque chose de noir qui remuait.

— Du secours, à l'instant ! s'écria-t-il ; et, regardant le village, il vit des lumières aux fenêtres des cabanes, et entendit quelque bruit, qui lui fit deviner que la population était déjà sur pied.

Il descendit bien vite de ce côté : il n'y avait pas de sentier, mais lui-même et quelques-uns des plus hardis dénicheurs d'oiseaux du village s'y étaient aventurés souvent, en s'aidant des buissons de genêt. Il arriva au bas sans accident, et trouva, au bout du village, une foule de pêcheurs réunis sur le rivage. Les uns disaient que tout était perdu, les autres que les naufragés avaient gagné le roc, et l'on ajoutait qu'aucun bateau ne pourrait résister à une pareille mer. On apporta bientôt un vieux télescope dont chacun voulait se servir. Ben Robinson, grand et hardi jeune homme de vingt-cinq ans, était debout sur un pan de mur, invitant les autres à le suivre dans un bateau, tandis qu'un faible vieillard, Jonas Ledburg, s'écriait que c'était un péché de laisser périr tant de pauvres créatures sans rien tenter pour les sauver. Mais tous demeuraient irrésolus, à la vue des vagues monstrueuses et des faibles embarcations.

— Savez-vous où est l'équipage ? cria Walter, pour se faire entendre au milieu du bruit de la tempête.

— Là, Monsieur, sur la roche noire et plate, dit le fortuné possesseur du télescope. Ils sont dix ou douze, tous serrés les uns

contre les autres.

— Hélas ! hélas ! pauvres gens ! dit le vieux Ledburg. Que pourrait-on faire pour eux ? Je n'ai jamais vu un bateau à la mer par un temps pareil, depuis le jour où mon pauvre frère Jack se perdit avec Will Ray !

— Je les vois ! dit Walter, qui avait regardé avec sa lunette. Quand la mer sera-t-elle haute ?

C'était une question importante, car les rochers qui entouraient le Shag étaient couverts avant la marée haute, même quand la mer était calme. On regarda la lune, et Walter et les pêcheurs s'écrièrent tout d'une voix : « Dans trois heures ! » ce qui donnait à peine une heure aux naufragés.

Sans ajouter un mot, Walter s'élança du quai à la maisonnette où il tenait ses deux bateaux ; il ouvrit, et choisit le plus grand. Les pêcheurs s'empressèrent de le porter sur l'étroite place d'abordage. Walter y jeta un rouleau de cordes, et s'y élança le premier.

— Cinq hommes avec moi ! cria-t-il d'un ton d'autorité.

Tous étaient de braves gens, qui n'avaient besoin que d'un chef ; avec Walter à leur tête, ils étaient prêts à braver le péril. Vingt-cinq s'offrirent. Walter en fut ému.

— Merci ! merci ! s'écria-t-il. Pas tous ! Vous, Ben Robinson, Harry Ray, Charles Ray, Ben Ledbury, Wat Green.

C'étaient des jeunes gens qui n'avaient pas de famille à soutenir, et ils répondirent résolument à l'appel.

— Il nous faudrait un second bateau, dit Walter. M. Brown (c'était le propriétaire du télescope), le vôtre est le plus léger et le plus solide, voulez-vous le prêter ?... Merci ! Martin tiendra le gouvernail, il connaît les rocs.

Walter désigna le reste de l'équipage. Au dernier homme, il hésita. Un jeune pêcheur, d'une taille athlétique, s'avança.

— S'il vous plaît, Monsieur, ne pourrais-je pas aller aussi ?

— Non, je vous prie, Jem : songez (il baissa la voix) que votre mère n'a plus que vous. Ici, Jack Horn ! vous êtes un bon rameur ! Allons, sommes-nous prêts ?

— Oui, tout prêts !

On lança les bateaux, non sans difficulté, car la mer était toujours furieuse. Les hommes saisirent leurs rames ; ils jetèrent un regard en avant sur le roc, puis en arrière sur le rivage, et enfin sur la figure de leur jeune chef. Ces braves gens ne devinaient pas l'émotion qu'il éprouvait en pensant qu'il allait sauver des vies ou en perdre ; risquant volontiers la sienne pour ses semblables, et ne se cachant pas le danger de sa position, quoiqu'il fût sans peur.

La nouvelle du naufrage avait gagné la partie supérieure du village, et M. Ashford, mettant la tête à la fenêtre pour s'informer de la cause du bruit qu'il entendait, apprit de tous côtés qu'un vaisseau était échoué sur les écueils qui entouraient le Shag, et que tout l'équipage était perdu. Il s'habille à la hâte et court au bord de la mer pour savoir la vérité, et voir s'il n'y avait rien à tenter. Il n'était pas bien loin de chez lui, quand il fut rejoint par

un homme de forte taille, enveloppé dans une immense redingote.

— Ah ! monsieur Markham ! vous allez aussi voir le naufrage ?

— Mais, oui ! dit M. Markham d'un ton assez rude, plus poli que d'ordinaire avec M. Ashford. Il faut bien que j'y coure, ou notre jeune monsieur sera bientôt au plus fort de la bagarre. S'il y a quelque part une sottise à faire, il la fait.

— La sottise de s'exposer au danger ?...

— Oui, j'espère qu'il n'a pas entendu parler de ce naufrage, sans quoi rien ne le retiendra !

Le ministre et l'intendant pressèrent le pas en causant ainsi : ils arrivèrent au bord de la mer dans le moment où de nouveaux nuages cachaient la lune, en sorte qu'ils ne pouvaient rien distinguer. Ils furent bientôt au milieu de la foule, qui s'efforçait de suivre des yeux les bateaux.

— En Voilà un ! Non ! Mais oui ! C'est celui de M. Walter !

— M. Walter ! s'écria Markham. J'espère qu'il n'est pas là !... Je suis donc venu trop tard ! À quoi pensez-vous, Jonas, vieux fou que vous êtes, de l'avoir laissé partir ! Que le ciel ait pitié de nous ! Voilà une nouvelle rafale, c'est fait de lui !

Markham semblait éprouver quelque soulagement à gronder les pêcheurs, soit séparément, soit collectivement, tandis que M. Ashford cherchait à connaître l'étendue du péril. Les vieux pêcheurs disaient qu'il était grand ; que cependant ce n'était pas une tentative désespérée. Tous les jeunes gens étaient de bons rameurs, et M. Walter connaissait bien ces parages, mais saurait-il

gouverner un bateau par une pareille mer ? Ils ajoutèrent qu'il n'y aurait pas eu moyen de le retenir.

— Voyez, Monsieur, dit le vieux James Robinson, il parlait comme un capitaine de vaisseau ; et, quoiqu'en dise M. Markham, il aurait lui-même cédé.

— Votre fils est allé avec lui ?

— Oui, Monsieur, et je n'aurais pas voulu l'en détourner. J'espère, s'il plaît à Dieu, qu'il reviendra sain et sauf, et cela le rendra sage pour l'avenir peut-être.

— N'était-ce pas lui qui voulait aller au secours des naufragés avant l'arrivée de M. Morville ?

— Oui, Monsieur, répondit le vieillard avec une satisfaction mélancolique. Ben est assez courageux ! Mais voici la différence : il l'aurait fait par bravade, tandis que M. Walter l'a fait avec réflexion. J'espère que ce sera une leçon pour Ben !

La pluie recommença, moins violente qu'auparavant ; mais elle fit retirer une partie de la foule, laissant seulement sur le rivage le ministre, l'intendant et quelques pêcheurs. Ils ne pouvaient rien distinguer à cause de l'obscurité, et le bruit de la mer était toujours terrible. Personne ne disait mot. Enfin la lune éclaira de nouveau les bords du Shag, et l'on put distinguer les flots agités.

— Les voilà ! les voilà ! s'écria Jem, le fils de la veuve.

— Les bateaux !

— Un seul !

— Où donc, pour l'amour du ciel ! s'écria Markham.

— Ce n'est rien ! vous vous trompez !

— Oui ! oui, je les vois tous deux ! dit Jem. La lunette ! où est la lunette de M. Brown ?

Markham essayait de se servir de la sienne, mais sa vue était obscurcie et sa main tremblait. Il jurait après sa lunette, et allait et venait dans une extrême anxiété. M. Ashford, qui aimait à voir l'affection de ce vieillard pour Walter, s'approcha de lui, essayant de le consoler, sans pouvoir y parvenir. Markham n'était pas ingrat, mais il était désespéré.

— Ce sera encore la même histoire disait-il. Il est à l'âge où était son père ; mais M. Morville n'était pas… n'avait jamais été aussi… C'était impossible… Il est le dernier de la famille, le meilleur. Oui, il aurait été le meilleur… il l'était ! Plût à Dieu que je fusse avec lui, pour mourir aussi !…

— Voilà, Monsieur ! s'écria Jem qui faisait toujours le guet. Ils sont déjà vis-à-vis de West Cove. Ne les voyez-vous pas dans cette place éclairée ?…

La lune était couchée, et les premières lueurs de l'aube permettaient de distinguer les crevasses du Shag. De temps en temps Jem croyait voir les bateaux, mais jamais assez distinctement pour persuader aux autres spectateurs qu'ils n'étaient pas engloutis.

M. Ashford, qui avait emprunté le télescope, examinait le rocher où les naufragés s'étaient réfugiés.

— Quelqu'un sort du bateau, dit-il : pouvez-vous le reconnaître, Jem ?

— Je les vois, dit M. Brown. Il y en a deux qui grimpent sur le rocher du côté du vent.

— Ah ! dit le vieux Ledbury, c'est qu'ils ne peuvent faire aborder le bateau tout près du rocher. Il faut qu'ils emportent un câble pour l'amarrer, C'est hardi !

— Où sont les bateaux ? demanda M. Ashford.

— Je ne les vois pas ; il faut qu'ils soient à l'abri du plus petit rocher, où se trouve un anneau, que M. Walter avait fait mettre pour amarrer son bateau. Ils les auront abrités là, et portent un câble aux naufragés pour qu'ils puissent venir jusqu'aux bateaux.

— Et ils marchent sur ces écueils ! s'écria M. Ashford.

— Peut-on s'y tenir avec une mer pareille ?

— Pouvez-vous, Monsieur, distinguer qui sont ces deux hommes ? demanda le vieux Robinson. Si vous aviez la bonté de laisser regarder Jem, je suis sûr qu'il les reconnaîtrait.

On prêta le télescope à Jem.

— Ah ! quelle mer ! Je les vois maintenant ! C'est Ben qui est en arrière, je le reconnais à son bonnet rouge. Et le premier… Eh mais ! C'est M. Walter lui-même.

— Ne me dites pas de pareilles sottises, Jem, s'écria Markham avec colère. M. Walter sait mieux son devoir. Rendez-moi ma lunette.

Markham se mit à observer en silence, tandis que Brown continua de faire part aux autres de ce qu'il voyait.

— Ah ! je les vois. Où sont-ils donc ? Ils grimpent au rocher ; ils se trouvent sur un brisant… Je ne les vois plus… Oui, je les vois ! Voilà le bonnet rouge. On s'agite sur le roc !

Ils restaient ainsi en observation : il y eut un intervalle pendant lequel les bateaux disparurent derrière le rocher ; puis on les vit avancer de nouveau sur les lames. D'abord un, puis tous les deux, et plus chargés qu'au départ. Ils approchaient rapidement, et paraissaient toujours plus grands ; chacun put bientôt les distinguer s'élevant au sommet des flots, puis plongeant dans l'abîme, si longtemps quelquefois qu'on craignait qu'ils ne reparussent plus, mais ils remontaient encore. Un long cri de joie se fit entendre enfin au milieu de la tempête. On répondit du rivage. À ce moment le soleil se levait et dorait de ses rayons le sommet des vagues et leur écume blanchissante, qui se jouait toujours sur les flots verts, autour des grands rochers, brillant, comme le vaisseau naufragé, de la lumière matinale. Les cieux étaient d'un bleu magnifique, quoique parsemés de nuages sombres, mais plus clairs vers les bords, et les deux embarcations, marquant leur passage par une trace lumineuse, s'approchaient de plus en plus. Le bateau de Martin fut le premier à toucher la terre.

— Ils sont tous sauvés ! s'écria-t-il. « Tous, grâce à lui ! et il indiquait le bateau de Walter.

Ce n'était pas le moment de faire des questions. Il fallait faire débarquer les matelots épuisés et trempés d'eau de mer, puis remettre les bateaux à sec. Walter, en abordant à son tour, s'écria aussi : Ils sont tous sauvés ! M. Ashford n'avait jamais rien vu de

plus radieux que la figure de ce jeune homme, avec ses yeux brillants, son air animé et ses cheveux trempés. Les spectateurs vinrent aussitôt au secours des naufragés. Walter prit dans ses bras un petit garçon qu'il avait enveloppé de son paletot.

— Ici ! Jem, s'écria-t-il. Voici de l'ouvrage pour vous. Ce pauvre enfant a le bras cassé. Portez-le à votre mère, qui est la meilleure garde-malade du village, et courez chercher M. Gregson.

Jem reçut l'enfant dans ses bras, et Walter se tourna vers ses deux amis. M. Ashford lui serra la main, et Markham s'écria :

— Toujours le même, monsieur Walter ! Vous ne serez content que quand vous vous serez fait tuer ! Comme si l'on ne pouvait rien faire sans vous !

— Est-ce bien vous qui avez porté le câble sur le roc ? demanda M. Ashford.

— Ben Robinson et moi. J'y avais été souvent pour ramasser des plantes marines, et j'avais une corde passée autour du corps. Ainsi, Markham, ne me grondez pas.

— Je n'ai plus rien à dire ! Autant vaudrait parler à une mouette. Comme si vous aviez le droit de jouer ainsi votre vie !

— Je suis trop heureux pour avoir rien à répondre. D'ailleurs il faut nous occuper de ces pauvres gens. M. Gregson viendra-t-il ?

M. Gregson, le médecin du village, était arrivé ; et chacun s'occupait à donner l'hospitalité aux naufragés. M. Ashford, Markham et Walter allèrent chacun de son côté savoir de leurs nouvelles, et M. Ashford recueillit les détails de l'affaire. Les naufra-

gés étaient sur le rocher, et les pêcheurs crurent tous leurs efforts inutiles, quand ils virent que leur bateau ne pouvait pas en approcher à cause des récifs. Mais Walter, qui connaissait la place, fit aborder les bateaux auprès d'un roc voisin, où il avait souvent abrité le sien, puis il tâcha d'atteindre le plus grand rocher, où étaient les naufragés, portant avec lui le câble qui leur servirait à se tenir fermes en traversant les récifs pour entrer dans les embarcations. Ben avait voulu partager son péril, et tous deux s'étaient avancés sur ces roches glissantes et sans cesse lavées par les vagues, qui semblaient devoir les entraîner avec elles. Sans l'audace de ces deux jeunes gens les naufragés étaient perdus, car la marée montait rapidement, et, fort peu de temps après qu'ils eurent quitté le roc, il était recouvert par les flots.

Bientôt tous les pauvres marins furent chaudement logés et couchés dans les lits des villageois. M. Ashford se rendit à la chaumière de Charité Ledbury, la mère de Jem, pour s'informer de l'enfant qui avait un bras cassé. Comme il entrait dans la cuisine, il rencontra Walter sortant de la chambre.

— Pauvre enfant ! dit-il tout bas. Il vient de s'endormir, il a bravement supporté l'opération.

— Son bras est remis ?

— Oui, il avait toute sa connaissance et il s'est montré fort patient. La vieille Charité entend à merveille son métier de garde-malade. Elle et Jem auront grand soin de l'enfant. Comment vont tous les autres ? Est-ce que ce pauvre homme a repris connaissance ?

— Oui, il est au lit chez le vieux Robinson. Le capitaine est chez Brown.

— Savez-vous quelle heure il est ?

— Huit heures et demie ! Ah ! la cloche commence à sonner. Il faut que j'aille à l'église, adieu !

— Croyez-vous que j'y puisse aller dans ce costume ?

— Ce serait imprudent, avec ces habits mouillés !

— Oh ! je ne suis pas si délicat, dit Walter, et ils pressèrent le pas. Au bout de quelques moments le jeune homme reprit :

— Auriez-vous la bonté de dire quelques mots d'actions de grâces pour cet événement ?

— Certainement, répondit M. Ashford. Le danger devait être bien grand !

— Oui, Dieu nous a visiblement protégés. Le bateau aurait semblé le jouet des lames et du vent, si l'on ne s'était rappelé quelle main le protégeait.

Walter parlait simplement, sans exagérer le péril, et sans le mépriser.

— Vous pensez avoir couru un plus grand danger sur la mer que pendant votre expédition sur les rocs ? reprit M. Ashford.

— Les pêcheurs disent que non. Mais, sur les rocs, il s'agissait de regarder à ses pieds, et de mesurer chaque pas. Je ne voudrais pas pour beaucoup ignorer ce qu'on éprouve sur une mer pareille. Rien ne fait mieux sentir l'impuissance de l'homme. Mais quel brave que ce Ben Robinson ! Il a ce mépris du danger qu'on nous dépeint dans les héros. Que de bonnes qualités en lui, si elles pouvaient être développées !

— Regardez là-bas ! répondit M. Ashford, en se retournant, comme il arrivait à la porte de l'église. Et Walter vit à quelque distance Ben Robinson qui s'y rendait aussi avec son vieux père, ce qu'il n'avait pas fait depuis bien des années.

— C'est qu'une nuit comme celle-ci doit faire réfléchir, dit Walter.

Après le service, Walter se retira chez lui, et M. Ashford rentra au presbytère, où le déjeuner se prolongea pendant qu'il racontait tout ce qu'il avait vu. Puis il retourna au village pour s'informer de l'état des naufragés et de leur sauveur. On lui dit que Walter était remonté au château. Le capitaine du vaisseau échoué, ayant appris à qui lui et ses hommes devaient la vie, pria le pasteur de le conduire auprès de Walter pour le remercier.

Markham les fit entrer dans la bibliothèque, dont la porte était restée ouverte ; un spectacle inattendu fit sourire le vieil intendant et M. Ashford. Nous avons déjà dit que cette pièce était très vaste, en sorte que la partie habitée ne formait qu'un petit campement autour de la cheminée, quoique la table ronde fût grande et que le fauteuil de cuir fût énorme. Au reste, Walter ne se servait jamais du fauteuil de son grand-père ; il l'offrait bien à Markham, et permettait même à Trim de s'y coucher ; mais, pour lui, il ne se servait jamais que d'une chaise. Mais dans ce moment la chaise était vacante, devant les restes du déjeuner encore épars sur la table, une tasse, une assiette vide, un pain réduit à la moitié. Le feu était presque consumé ; sur le sofa, encombré de livres, Walter était couché, la tête sur un dictionnaire, et profondément endormi. Ses longues paupières, ses couleurs animées, et ses traits, calmes comme ceux d'un enfant, lui donnaient dans son sommeil l'air encore plus jeune qu'il n'était réellement.

Il dormait si bien que Markham dut le réveiller ; il se leva en sursaut en s'écriant : Quelle honte ! je suis vraiment désolé !

— Désolé de quoi ? demanda Markham. Pour moi, je suis bien aise de voir que vous ayez été assez sage pour manger quelque chose et changer de vêtements.

— C'est là que j'aurais dû m'en tenir ; mais l'air de la mer endort. Puis, voyant le capitaine, il s'approcha de lui, et lui demanda des nouvelles de sa santé.

Le capitaine avait l'air embarrassé ; il ne pouvait croire que ce jeune garçon fût ce M. Walter Morville dont il avait tant de fois entendu répéter le nom ; et il répondit :

— Je voudrais bien avoir l'honneur de parler à M. Walter.

— Eh bien ? dit Walter.

— Pardon, Monsieur, dit le capitaine en les voyant tous rire, je ne croyais pas que ce fût un si jeune homme ! C'est une action dont un vieux marin serait fier : nous vous devons tous la vie, Monsieur.

Walter, par obligeance, voulut bien ne pas l'interrompre, et reçut d'un air modeste ses remercîments. D'ailleurs, il voyait le vieux Markham si heureux et si fier d'entendre louer la conduite de son jeune ami !

23

Ils n'avaient pas vogué une lieue, une lieue,
Une lieue, mais à peine trois,
Quand la lumière s'obscurcit, et le vent augmenta,
Et la mer devint houleuse.

Walter forma une liaison plus intime avec la famille Ashford pendant la soirée qu'il passa au presbytère ; il devint grand ami des enfants, en commençant avec le plus jeune, qui n'avait que deux ans, et en finissant avec Robin, gros garçon bien timide. Il leur proposa de venir le lendemain chercher, au bord de la mer, certains coquillages qui se trouvaient dans un endroit où l'on ne pouvait aller qu'en traversant le parc.

— C'est que nous ne pouvons pas y aller, dans le parc ! s'écrièrent les enfants.

— Quoi ! répondit Walter, s'apercevant que c'était à lui de leur en donner la permission ; est-ce que l'on me redoute à ce point ? À quoi sert le parc, si ce n'est à la promenade ? Si Markham veut le fermer, il faut qu'il vous en donne la clef.

Les enfants allèrent le lendemain chercher les coquillages, et retournèrent dès lors si souvent chez Walter, que leurs parents craignaient qu'ils ne fussent indiscrets. Mais il leur assura que non, et il amusait si bien ces petits garçons qu'il gagna complétement le cœur de leur mère. Ils revenaient sans cesse à la maison en s'écriant : Maman, M. Walter m'a fait monter sur son cheval ! — Maman, M. Walter nous a conduits sur le grand rocher ! — Oh, papa ! M. Walter nous mènera demain à la chasse. — Papa ! maman ! voyez-vous ? j'ai tué moi-même ce lapin avec le fusil de

M. Walter. — Papa ! papa ! M. Walter nous a montré son bateau, et il nous a promis de nous mener sur le Shag, si vous le permettez.

Ceci était plus que papa et surtout plus que maman ne pouvait permettre, car la baie était dangereuse autour du petit îlot rocailleux nommé le Shag. Et cependant les pêcheurs déclaraient que M. Walter connaissait mieux que personne ces parages, puisque dès son enfance on lui avait permis de s'y promener souvent, d'abord avec un habile batelier, puis tout seul dans son petit bateau.

Les enfants revinrent donc, fort chagrins, dire à Walter qu'ils n'avaient pu obtenir la permission de leurs parents.

— Eh bien, dit Walter, ils vous la donneront peut-être en été ; en attendant, nous irons à la chasse des lapins qui dévastent les terres du fermier Halt.

Et, pour les consoler, Walter leur permit de se servir de son fusil plus souvent que d'ordinaire. Cependant ils exprimaient encore de temps en temps leurs regrets.

— Ne pouvez-vous donc oublier cette course en bateau ? dit Walter en souriant. Écoutez ! qu'est-ce que cela ?

Les enfants prêtèrent l'oreille à un mugissement lointain, qui ressemblait au bruit du vent, mais le temps était calme. Ils interrogeaient Walter du regard.

— C'est le précurseur de la tempête, le bruit du vent sur les flots avant qu'il nous arrive. N'est-ce pas solennel ?

Si solennel que les enfants ne l'écoutèrent pas longtemps et recommencèrent à jouer. Walter prit part à leur gaieté ; mais, quand ils furent rentrés chez eux, il demeura longtemps silencieux et immobile, prêtant l'oreille à ce bruit mystérieux.

La tempête que Walter avait annoncée ne tarda pas à éclater, et, dès le soir du lendemain, elle était d'une violence extraordinaire. La mer et le vent mugissaient comme le tonnerre, et les grandes lames venaient se briser sur les rochers de la côte. Walter les observa de sa fenêtre avant de se coucher, et il remarqua que les étoiles brillaient de ce vif éclat qu'elles ont parfois dans les intervalles d'une violente tempête.

Il fut éveillé au milieu de la nuit par le redoublement du vent et les éclats du tonnerre. Il faisait si sombre, qu'il ne pouvait distinguer la place de la fenêtre qu'à la clarté bleuâtre des éclairs. Il s'assit sur son lit, et se rappela comme il avait souhaité souvent dans son enfance qu'un vaisseau vînt faire naufrage sur la côte, et comme madame Bernard le grondait de former un vœu si cruel. Bien souvent il avait prêté l'oreille dans des nuits pareilles à celle-ci, espérant entendre le canon d'alarme ! Une nuit il avait même éveillé Arnaud, croyant avoir distingué ce funeste signal. La baie de Redclyffe était dangereuse, et faite exprès pour servir de théâtre à un naufrage, avec ses côtes escarpées et les récifs qui en rétrécissaient l'entrée et que les pêcheurs eux-mêmes craignaient dans les mauvais temps. Il n'y avait qu'une place où l'on pût aborder, mais elle n'était pas sur la route ordinaire des vaisseaux, et la tradition n'avait conservé le souvenir que d'un ou deux naufrages fort anciens.

Walter avait-il encore l'imagination échauffée comme dans son enfance ?... Il crut distinguer un coup de canon au milieu du

vacarme que faisaient la grêle qui frappait les fenêtres, et le vent qui mugissait autour de l'antique manoir. Un moment après, il entendit un second coup, et trop distinctement pour que ce pût être une illusion. Il s'élance vers la fenêtre ; la lueur d'un éclair lui permet de distinguer la ligne sombre de la côte et la mer plus pâle, puis tout redevient obscur et silencieux, jusqu'au moment où le tonnerre éclate avec une force terrible, ébranlant les portes et les fenêtres, et, comme son roulement se perd dans le silence, le canon se fait encore entendre. Walter ouvre la fenêtre, le vent s'y engouffre violemment, et apporte avec lui le bruit d'une nouvelle décharge. Walter ferme vite la fenêtre, allume une lumière, s'habille et prend la clef de la maisonnette où il tenait son bateau. Il s'arme aussi d'un télescope de poche, et, après s'être enveloppé d'un gros paletot, il s'élance hors de la maison. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à ouvrir les serrures compliquées de la porte d'entrée ; et, quand il y fut parvenu, un tourbillon de vent éteignit la lumière. Au reste, il pouvait s'en passer, car la violence du vent avait enfin dissipé les nuages ; la lune brillait au ciel, et sa clarté paisible contrastait avec celle des éclairs, toujours plus rares.

Walter traversa la cour, et courut sur la colline, où il faillit être renversé par la violence du vent. Cependant il tint bon. Les vagues étaient furieuses, éclairées d'un côté par la lune, plongées de l'autre dans l'obscurité. L'écume blanche volait au loin ; le Shag paraissait seul immobile et dressait fièrement sa masse noire… Walter, presqu'aveuglé par le vent et par l'eau de mer, emportée jusqu'à lui, demeurait ferme et regardait encore, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. C'était bien le mât d'un vaisseau qui se dessinait sur la ligne brillante de l'horizon ; près des rochers, à l'ouest du Shag, le mât était incliné et immobile ; sans

doute le vaisseau avait échoué sur les écueils, à l'entrée de la baie. Quand les yeux de Walter se furent accoutumés à l'obscurité, il put distinguer même le bâtiment. Il regarda avec sa longue-vue, et ne vit personne à bord ni aucune embarcation à la mer ; mais, ayant observé un rocher de moindre dimension, il crut y remarquer quelque chose de noir qui remuait.

— Du secours, à l'instant ! s'écria-t-il ; et, regardant le village, il vit des lumières aux fenêtres des cabanes, et entendit quelque bruit, qui lui fit deviner que la population était déjà sur pied.

Il descendit bien vite de ce côté : il n'y avait pas de sentier, mais lui-même et quelques-uns des plus hardis dénicheurs d'oiseaux du village s'y étaient aventurés souvent, en s'aidant des buissons de genêt. Il arriva au bas sans accident, et trouva, au bout du village, une foule de pêcheurs réunis sur le rivage. Les uns disaient que tout était perdu, les autres que les naufragés avaient gagné le roc, et l'on ajoutait qu'aucun bateau ne pourrait résister à une pareille mer. On apporta bientôt un vieux télescope dont chacun voulait se servir. Ben Robinson, grand et hardi jeune homme de vingt-cinq ans, était debout sur un pan de mur, invitant les autres à le suivre dans un bateau, tandis qu'un faible vieillard, Jonas Ledburg, s'écriait que c'était un péché de laisser périr tant de pauvres créatures sans rien tenter pour les sauver. Mais tous demeuraient irrésolus, à la vue des vagues monstrueuses et des faibles embarcations.

— Savez-vous où est l'équipage ? cria Walter, pour se faire entendre au milieu du bruit de la tempête.

— Là, Monsieur, sur la roche noire et plate, dit le fortuné possesseur du télescope. Ils sont dix ou douze, tous serrés les uns

contre les autres.

— Hélas ! hélas ! pauvres gens ! dit le vieux Ledburg. Que pourrait-on faire pour eux ? Je n'ai jamais vu un bateau à la mer par un temps pareil, depuis le jour où mon pauvre frère Jack se perdit avec Will Ray !

— Je les vois ! dit Walter, qui avait regardé avec sa lunette. Quand la mer sera-t-elle haute ?

C'était une question importante, car les rochers qui entouraient le Shag étaient couverts avant la marée haute, même quand la mer était calme. On regarda la lune, et Walter et les pêcheurs s'écrièrent tout d'une voix : « Dans trois heures ! » ce qui donnait à peine une heure aux naufragés.

Sans ajouter un mot, Walter s'élança du quai à la maisonnette où il tenait ses deux bateaux ; il ouvrit, et choisit le plus grand. Les pêcheurs s'empressèrent de le porter sur l'étroite place d'abordage. Walter y jeta un rouleau de cordes, et s'y élança le premier.

— Cinq hommes avec moi ! cria-t-il d'un ton d'autorité.

Tous étaient de braves gens, qui n'avaient besoin que d'un chef ; avec Walter à leur tête, ils étaient prêts à braver le péril. Vingt-cinq s'offrirent. Walter en fut ému.

— Merci ! merci ! s'écria-t-il. Pas tous ! Vous, Ben Robinson, Harry Ray, Charles Ray, Ben Ledbury, Wat Green.

C'étaient des jeunes gens qui n'avaient pas de famille à soutenir, et ils répondirent résolument à l'appel.

— Il nous faudrait un second bateau, dit Walter. M. Brown (c'était le propriétaire du télescope), le vôtre est le plus léger et le plus solide, voulez-vous le prêter ?... Merci ! Martin tiendra le gouvernail, il connaît les rocs.

Walter désigna le reste de l'équipage. Au dernier homme, il hésita. Un jeune pêcheur, d'une taille athlétique, s'avança.

— S'il vous plaît, Monsieur, ne pourrais-je pas aller aussi ?

— Non, je vous prie, Jem : songez (il baissa la voix) que votre mère n'a plus que vous. Ici, Jack Horn ! vous êtes un bon rameur ! Allons, sommes-nous prêts ?

— Oui, tout prêts !

On lança les bateaux, non sans difficulté, car la mer était toujours furieuse. Les hommes saisirent leurs rames ; ils jetèrent un regard en avant sur le roc, puis en arrière sur le rivage, et enfin sur la figure de leur jeune chef. Ces braves gens ne devinaient pas l'émotion qu'il éprouvait en pensant qu'il allait sauver des vies ou en perdre ; risquant volontiers la sienne pour ses semblables, et ne se cachant pas le danger de sa position, quoiqu'il fût sans peur.

La nouvelle du naufrage avait gagné la partie supérieure du village, et M. Ashford, mettant la tête à la fenêtre pour s'informer de la cause du bruit qu'il entendait, apprit de tous côtés qu'un vaisseau était échoué sur les écueils qui entouraient le Shag, et que tout l'équipage était perdu. Il s'habille à la hâte et court au bord de la mer pour savoir la vérité, et voir s'il n'y avait rien à tenter. Il n'était pas bien loin de chez lui, quand il fut rejoint par

un homme de forte taille, enveloppé dans une immense redingote.

— Ah ! monsieur Markham ! vous allez aussi voir le naufrage ?

— Mais, oui ! dit M. Markham d'un ton assez rude, plus poli que d'ordinaire avec M. Ashford. Il faut bien que j'y coure, ou notre jeune monsieur sera bientôt au plus fort de la bagarre. S'il y a quelque part une sottise à faire, il la fait.

— La sottise de s'exposer au danger ?...

— Oui, j'espère qu'il n'a pas entendu parler de ce naufrage, sans quoi rien ne le retiendra !

Le ministre et l'intendant pressèrent le pas en causant ainsi : ils arrivèrent au bord de la mer dans le moment où de nouveaux nuages cachaient la lune, en sorte qu'ils ne pouvaient rien distinguer. Ils furent bientôt au milieu de la foule, qui s'efforçait de suivre des yeux les bateaux.

— En Voilà un ! Non ! Mais oui ! C'est celui de M. Walter !

— M. Walter ! s'écria Markham. J'espère qu'il n'est pas là !... Je suis donc venu trop tard ! À quoi pensez-vous, Jonas, vieux fou que vous êtes, de l'avoir laissé partir ! Que le ciel ait pitié de nous ! Voilà une nouvelle rafale, c'est fait de lui !

Markham semblait éprouver quelque soulagement à gronder les pêcheurs, soit séparément, soit collectivement, tandis que M. Ashford cherchait à connaître l'étendue du péril. Les vieux pêcheurs disaient qu'il était grand ; que cependant ce n'était pas une tentative désespérée. Tous les jeunes gens étaient de bons rameurs, et M. Walter connaissait bien ces parages, mais saurait-il

gouverner un bateau par une pareille mer ? Ils ajoutèrent qu'il n'y aurait pas eu moyen de le retenir.

— Voyez, Monsieur, dit le vieux James Robinson, il parlait comme un capitaine de vaisseau ; et, quoiqu'en dise M. Markham, il aurait lui-même cédé.

— Votre fils est allé avec lui ?

— Oui, Monsieur, et je n'aurais pas voulu l'en détourner. J'espère, s'il plaît à Dieu, qu'il reviendra sain et sauf, et cela le rendra sage pour l'avenir peut-être.

— N'était-ce pas lui qui voulait aller au secours des naufragés avant l'arrivée de M. Morville ?

— Oui, Monsieur, répondit le vieillard avec une satisfaction mélancolique. Ben est assez courageux ! Mais voici la différence : il l'aurait fait par bravade, tandis que M. Walter l'a fait avec réflexion. J'espère que ce sera une leçon pour Ben !

La pluie recommença, moins violente qu'auparavant ; mais elle fit retirer une partie de la foule, laissant seulement sur le rivage le ministre, l'intendant et quelques pêcheurs. Ils ne pouvaient rien distinguer à cause de l'obscurité, et le bruit de la mer était toujours terrible. Personne ne disait mot. Enfin la lune éclaira de nouveau les bords du Shag, et l'on put distinguer les flots agités.

— Les voilà ! les voilà ! s'écria Jem, le fils de la veuve.

— Les bateaux !

— Un seul !

— Où donc, pour l'amour du ciel ! s'écria Markham.

— Ce n'est rien ! vous vous trompez !

— Oui ! oui, je les vois tous deux ! dit Jem. La lunette ! où est la lunette de M. Brown ?

Markham essayait de se servir de la sienne, mais sa vue était obscurcie et sa main tremblait. Il jurait après sa lunette, et allait et venait dans une extrême anxiété. M. Ashford, qui aimait à voir l'affection de ce vieillard pour Walter, s'approcha de lui, essayant de le consoler, sans pouvoir y parvenir. Markham n'était pas ingrat, mais il était désespéré.

— Ce sera encore la même histoire disait-il. Il est à l'âge où était son père ; mais M. Morville n'était pas… n'avait jamais été aussi… C'était impossible… Il est le dernier de la famille, le meilleur. Oui, il aurait été le meilleur… il l'était ! Plût à Dieu que je fusse avec lui, pour mourir aussi !…

— Voilà, Monsieur ! s'écria Jem qui faisait toujours le guet. Ils sont déjà vis-à-vis de West Cove. Ne les voyez-vous pas dans cette place éclairée ?…

La lune était couchée, et les premières lueurs de l'aube permettaient de distinguer les crevasses du Shag. De temps en temps Jem croyait voir les bateaux, mais jamais assez distinctement pour persuader aux autres spectateurs qu'ils n'étaient pas engloutis.

M. Ashford, qui avait emprunté le télescope, examinait le rocher où les naufragés s'étaient réfugiés.

— Quelqu'un sort du bateau, dit-il : pouvez-vous le reconnaître, Jem ?

— Je les vois, dit M. Brown. Il y en a deux qui grimpent sur le rocher du côté du vent.

— Ah ! dit le vieux Ledbury, c'est qu'ils ne peuvent faire aborder le bateau tout près du rocher. Il faut qu'ils emportent un câble pour l'amarrer, C'est hardi !

— Où sont les bateaux ? demanda M. Ashford.

— Je ne les vois pas ; il faut qu'ils soient à l'abri du plus petit rocher, où se trouve un anneau, que M. Walter avait fait mettre pour amarrer son bateau. Ils les auront abrités là, et portent un câble aux naufragés pour qu'ils puissent venir jusqu'aux bateaux.

— Et ils marchent sur ces écueils ! s'écria M. Ashford.

— Peut-on s'y tenir avec une mer pareille ?

— Pouvez-vous, Monsieur, distinguer qui sont ces deux hommes ? demanda le vieux Robinson. Si vous aviez la bonté de laisser regarder Jem, je suis sûr qu'il les reconnaîtrait.

On prêta le télescope à Jem.

— Ah ! quelle mer ! Je les vois maintenant ! C'est Ben qui est en arrière, je le reconnais à son bonnet rouge. Et le premier… Eh mais ! C'est M. Walter lui-même.

— Ne me dites pas de pareilles sottises, Jem, s'écria Markham avec colère. M. Walter sait mieux son devoir. Rendez-moi ma lunette.

Markham se mit à observer en silence, tandis que Brown continua de faire part aux autres de ce qu'il voyait.

— Ah ! je les vois. Où sont-ils donc ? Ils grimpent au rocher ; ils se trouvent sur un brisant… Je ne les vois plus… Oui, je les vois ! Voilà le bonnet rouge. On s'agite sur le roc !

Ils restaient ainsi en observation : il y eut un intervalle pendant lequel les bateaux disparurent derrière le rocher ; puis on les vit avancer de nouveau sur les lames. D'abord un, puis tous les deux, et plus chargés qu'au départ. Ils approchaient rapidement, et paraissaient toujours plus grands ; chacun put bientôt les distinguer s'élevant au sommet des flots, puis plongeant dans l'abîme, si longtemps quelquefois qu'on craignait qu'ils ne reparussent plus, mais ils remontaient encore. Un long cri de joie se fit entendre enfin au milieu de la tempête. On répondit du rivage. À ce moment le soleil se levait et dorait de ses rayons le sommet des vagues et leur écume blanchissante, qui se jouait toujours sur les flots verts, autour des grands rochers, brillant, comme le vaisseau naufragé, de la lumière matinale. Les cieux étaient d'un bleu magnifique, quoique parsemés de nuages sombres, mais plus clairs vers les bords, et les deux embarcations, marquant leur passage par une trace lumineuse, s'approchaient de plus en plus. Le bateau de Martin fut le premier à toucher la terre.

— Ils sont tous sauvés ! s'écria-t-il. « Tous, grâce à lui ! et il indiquait le bateau de Walter.

Ce n'était pas le moment de faire des questions. Il fallait faire débarquer les matelots épuisés et trempés d'eau de mer, puis remettre les bateaux à sec. Walter, en abordant à son tour, s'écria aussi : Ils sont tous sauvés ! M. Ashford n'avait jamais rien vu de

plus radieux que la figure de ce jeune homme, avec ses yeux brillants, son air animé et ses cheveux trempés. Les spectateurs vinrent aussitôt au secours des naufragés. Walter prit dans ses bras un petit garçon qu'il avait enveloppé de son paletot.

— Ici ! Jem, s'écria-t-il. Voici de l'ouvrage pour vous. Ce pauvre enfant a le bras cassé. Portez-le à votre mère, qui est la meilleure garde-malade du village, et courez chercher M. Gregson.

Jem reçut l'enfant dans ses bras, et Walter se tourna vers ses deux amis. M. Ashford lui serra la main, et Markham s'écria :

— Toujours le même, monsieur Walter ! Vous ne serez content que quand vous vous serez fait tuer ! Comme si l'on ne pouvait rien faire sans vous !

— Est-ce bien vous qui avez porté le câble sur le roc ? demanda M. Ashford.

— Ben Robinson et moi. J'y avais été souvent pour ramasser des plantes marines, et j'avais une corde passée autour du corps. Ainsi, Markham, ne me grondez pas.

— Je n'ai plus rien à dire ! Autant vaudrait parler à une mouette. Comme si vous aviez le droit de jouer ainsi votre vie !

— Je suis trop heureux pour avoir rien à répondre. D'ailleurs il faut nous occuper de ces pauvres gens. M. Gregson viendra-t-il ?

M. Gregson, le médecin du village, était arrivé ; et chacun s'occupait à donner l'hospitalité aux naufragés. M. Ashford, Markham et Walter allèrent chacun de son côté savoir de leurs nouvelles, et M. Ashford recueillit les détails de l'affaire. Les naufra-

gés étaient sur le rocher, et les pêcheurs crurent tous leurs efforts inutiles, quand ils virent que leur bateau ne pouvait pas en approcher à cause des récifs. Mais Walter, qui connaissait la place, fit aborder les bateaux auprès d'un roc voisin, où il avait souvent abrité le sien, puis il tâcha d'atteindre le plus grand rocher, où étaient les naufragés, portant avec lui le câble qui leur servirait à se tenir fermes en traversant les récifs pour entrer dans les embarcations. Ben avait voulu partager son péril, et tous deux s'étaient avancés sur ces roches glissantes et sans cesse lavées par les vagues, qui semblaient devoir les entraîner avec elles. Sans l'audace de ces deux jeunes gens les naufragés étaient perdus, car la marée montait rapidement, et, fort peu de temps après qu'ils eurent quitté le roc, il était recouvert par les flots.

Bientôt tous les pauvres marins furent chaudement logés et couchés dans les lits des villageois. M. Ashford se rendit à la chaumière de Charité Ledbury, la mère de Jem, pour s'informer de l'enfant qui avait un bras cassé. Comme il entrait dans la cuisine, il rencontra Walter sortant de la chambre.

— Pauvre enfant ! dit-il tout bas. Il vient de s'endormir, il a bravement supporté l'opération.

— Son bras est remis ?

— Oui, il avait toute sa connaissance et il s'est montré fort patient. La vieille Charité entend à merveille son métier de garde-malade. Elle et Jem auront grand soin de l'enfant. Comment vont tous les autres ? Est-ce que ce pauvre homme a repris connaissance ?

— Oui, il est au lit chez le vieux Robinson. Le capitaine est chez Brown.

— Savez-vous quelle heure il est ?

— Huit heures et demie ! Ah ! la cloche commence à sonner. Il faut que j'aille à l'église, adieu !

— Croyez-vous que j'y puisse aller dans ce costume ?

— Ce serait imprudent, avec ces habits mouillés !

— Oh ! je ne suis pas si délicat, dit Walter, et ils pressèrent le pas. Au bout de quelques moments le jeune homme reprit :

— Auriez-vous la bonté de dire quelques mots d'actions de grâces pour cet événement ?

— Certainement, répondit M. Ashford. Le danger devait être bien grand !

— Oui, Dieu nous a visiblement protégés. Le bateau aurait semblé le jouet des lames et du vent, si l'on ne s'était rappelé quelle main le protégeait.

Walter parlait simplement, sans exagérer le péril, et sans le mépriser.

— Vous pensez avoir couru un plus grand danger sur la mer que pendant votre expédition sur les rocs ? reprit M. Ashford.

— Les pêcheurs disent que non. Mais, sur les rocs, il s'agissait de regarder à ses pieds, et de mesurer chaque pas. Je ne voudrais pas pour beaucoup ignorer ce qu'on éprouve sur une mer pareille. Rien ne fait mieux sentir l'impuissance de l'homme. Mais quel brave que ce Ben Robinson ! Il a ce mépris du danger qu'on nous dépeint dans les héros. Que de bonnes qualités en lui, si elles pouvaient être développées !

— Regardez là-bas ! répondit M. Ashford, en se retournant, comme il arrivait à la porte de l'église. Et Walter vit à quelque distance Ben Robinson qui s'y rendait aussi avec son vieux père, ce qu'il n'avait pas fait depuis bien des années.

— C'est qu'une nuit comme celle-ci doit faire réfléchir, dit Walter.

Après le service, Walter se retira chez lui, et M. Ashford rentra au presbytère, où le déjeuner se prolongea pendant qu'il racontait tout ce qu'il avait vu. Puis il retourna au village pour s'informer de l'état des naufragés et de leur sauveur. On lui dit que Walter était remonté au château. Le capitaine du vaisseau échoué, ayant appris à qui lui et ses hommes devaient la vie, pria le pasteur de le conduire auprès de Walter pour le remercier.

Markham les fit entrer dans la bibliothèque, dont la porte était restée ouverte ; un spectacle inattendu fit sourire le vieil intendant et M. Ashford. Nous avons déjà dit que cette pièce était très vaste, en sorte que la partie habitée ne formait qu'un petit campement autour de la cheminée, quoique la table ronde fût grande et que le fauteuil de cuir fût énorme. Au reste, Walter ne se servait jamais du fauteuil de son grand-père ; il l'offrait bien à Markham, et permettait même à Trim de s'y coucher ; mais, pour lui, il ne se servait jamais que d'une chaise. Mais dans ce moment la chaise était vacante, devant les restes du déjeuner encore épars sur la table, une tasse, une assiette vide, un pain réduit à la moitié. Le feu était presque consumé ; sur le sofa, encombré de livres, Walter était couché, la tête sur un dictionnaire, et profondément endormi. Ses longues paupières, ses couleurs animées, et ses traits, calmes comme ceux d'un enfant, lui donnaient dans son sommeil l'air encore plus jeune qu'il n'était réellement.

Il dormait si bien que Markham dut le réveiller ; il se leva en sursaut en s'écriant : Quelle honte ! je suis vraiment désolé !

— Désolé de quoi ? demanda Markham. Pour moi, je suis bien aise de voir que vous ayez été assez sage pour manger quelque chose et changer de vêtements.

— C'est là que j'aurais dû m'en tenir ; mais l'air de la mer endort. Puis, voyant le capitaine, il s'approcha de lui, et lui demanda des nouvelles de sa santé.

Le capitaine avait l'air embarrassé ; il ne pouvait croire que ce jeune garçon fût ce M. Walter Morville dont il avait tant de fois entendu répéter le nom ; et il répondit :

— Je voudrais bien avoir l'honneur de parler à M. Walter.

— Eh bien ? dit Walter.

— Pardon, Monsieur, dit le capitaine en les voyant tous rire, je ne croyais pas que ce fût un si jeune homme ! C'est une action dont un vieux marin serait fier : nous vous devons tous la vie, Monsieur.

Walter, par obligeance, voulut bien ne pas l'interrompre, et reçut d'un air modeste ses remercîments. D'ailleurs, il voyait le vieux Markham si heureux et si fier d'entendre louer la conduite de son jeune ami !

24

Ya-t-il un mot, une plaisanterie, un jeu,
Que le temps n'ait pas entourés
De tristes souvenirs ?

M. Ross passait aussi un triste hiver de son côté. Sa fille lui manquait beaucoup, et rien n'allait bien à la maison. La cuisinière n'entendait pas son affaire, et M. Ross ne pouvait mettre la main sur une chemise à laquelle il ne manquât pas de boutons. À l'école cela n'allait pas mieux ; les petites filles faisaient mille sottises ; ni lui ni mademoiselle Edmonstone ne pouvaient découvrir les coupables.

Cependant Mary demeura chez son frère pendant une longue épidémie de rougeole ; puis elle assista à la naissance et au baptême d'un autre neveu. Mais elle avait fait le vœu de revenir chez elle à Noël, et elle l'accomplit. M. Ross eut le plaisir de la recevoir à la station l'avant-veille de Noël, et de la voir le soir à sa place accoutumée, vis-à-vis de lui, recousant les boutons de ses chemises. Il put lui tenir compagnie, ayant écrit son sermon de Noël d'avance, et, comme la correspondance avait été par lui fort négligée, Mary avait beaucoup de questions à lui faire.

— J'ai reçu fort peu de lettres d'Hollywell, dit-elle. Sans doute c'est à cause de la maladie de Charles. Vous le croyez mieux ?

— Oui, et j'oubliais de vous dire que vous êtes invitée pour la veille de Noël.

— Il est donc assez bien pour que la fête ne soit pas renvoyée. Peut-il quitter le lit ?

— Non, pas encore, et il a bien mauvaise mine ; mais il n'a jamais montré autant de patience que cette fois, quoiqu'il ait beaucoup souffert. J'en ai été d'autant plus surpris qu'il semblait avoir repris sa mauvaise humeur. Il a désiré plusieurs fois de me voir ; Amy lui fait une lecture tous les matins.

— Parlez-moi donc de M. Walter. Que s'est-il passé, et pourquoi ne vient-il pas à Hollywell cet hiver ?

— Je ne sais pas au juste. M. Edmonstone le soupçonne, je crois à tort, d'avoir fait des sottises à Saint-Mildred.

— Où est-il à présent ?

— À Redclyffe. J'ai reçu une lettre de lui à laquelle je répondrai ce soir. Il faut que j'en parle à M. et madame Edmonstone ; je ne puis croire bien coupable un jeune homme qui s'occupe de la sorte.

Et il donna la lettre à Mary.

— Oh non ! s'écria Mary en lisant. C'est un jeune homme admirable ! Ils avaient l'air si heureux ensemble l'été dernier !

— Cette affaire et la maladie de Charles ont assombri toute la maison. Les deux jeunes filles ont l'air triste.

— Amy serait triste !

— Oui, et même elle n'a pas repris sa gaieté depuis que Charles va mieux ; je croirais qu'elle est restée trop enfermée avec lui, si je ne l'avais pas vue sortir tous les jours.

— Pauvre Amy ! dit Mary ; mais, se rappelant ses observations de l'été précédent, elle ne fit plus de questions.

Le lendemain au soir, la voiture de M. Edmonstone vint prendre M. Ross et sa fille. Toute la famille, excepté Charles, était au salon quand ils arrivèrent ; Mary observa surtout Amy. Elle était en robe blanche, avec une branche de houx dans les cheveux. Elle avait pâli et maigri depuis l'été précédent, et, quoiqu'elle parlât et sourît à propos, elle avait perdu sa gaieté presque enfantine, sans avoir pris l'air fatigué de sa sœur. Mary ne put lui parler beaucoup, car la société était nombreuse ; Amy était fort occupée à divertir les enfants, mais elle paraissait le faire avec effort.

— Êtes-vous lasse ? lui demanda Mary.

— Non ; mais nous ne savons pas nous amuser sans Charles !

— Vous ayez passé un triste hiver, commença Mary, mais elle s'arrêta en voyant Amy rougir subitement. Amy répondit :

— Oh ! Charles va mieux, et je suis bien aise que vous soyez de retour.

— Amy ! où est Amy ! s'écriait-on de tous côtés. C'était pour mettre en train un jeu, qu'elle avait conduit à merveille avec Walter l'hiver précédent. Madame Edmonstone vit que ce souvenir affectait sa fille, et, mettant Charlotte à sa place, elle la pria de monter un moment vers Charles.

Amy remercia sa mère du regard pour cette attention, et, prenant un châle, elle quitta le salon. Elle trouva Charles endormi, et s'assit au coin du feu à la clarté d'une lampe de nuit. Le calme de cette chambre de malade lui plaisait bien mieux que tout le fracas du salon. Puis elle se demanda s'il n'y en avait pas un autre qui

fût aussi triste ce soir-là, et se reprocha bientôt d'avoir pensé à lui autrement que dans ses prières, comme elle se l'était promis.

— Non, je ne veux pas me laisser abattre par la douleur, se dit-elle. Nous voici à la fête de Noël, qui apporte la paix sur la terre et la bonne volonté envers les hommes ! Comme il chantait bien ce cantique, l'année dernière !... Mais voilà que je pense encore à lui !

Elle prit un livre, elle essaya de lire ; mais bientôt son imagination l'emporta encore à Redclyffe, et il lui semblait toujours entendre le chant de Walter.

— Êtes-vous ici, Amy ? dit Charles en s'éveillant. Je suis bien aise que vous soyez montée, j'ai quelque chose à vous dire. M. Ross est venu me voir, il a reçu une lettre de Walter. Le cœur d'Amy battit plus vite ; elle tint les yeux baissés, pendant que Charles lui disait ce que contenait la lettre où il était question de Coombe-Prior. Je voudrais, Amy, dit Charles en finissant, que vous eussiez entendu de quel ton M. Ross m'a dit : Ceci finira bien, et tout s'éclaircira en sa faveur.

Amy se pencha vers son frère et lui donna un baiser. Une semaine plus tard, Charles reçut lui-même la lettre de Walter.

— Amy, lisez ceci, lui dit Charles en la lui présentant.

Amy la prit et courut dans la chambre de sa mère. Heureusement elle la trouva seule.

— Chère maman, puis-je lire cette lettre que Charles a reçue ?

Madame Edmonstone prit la main de sa fille et l'attira près d'elle. Amy semblait trop émue pour que sa mère n'en fût pas

touchée.

— Oui, mon enfant, répondit-elle, ne pouvant lui résister. Puis, comme Amy s'enfuyait avec le précieux papier, sa mère se dit, pour se rassurer, que, certainement, tout cela devait bien finir.

Il n'y avait pas un mot sur Amy, et cependant cette lettre la rendit plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. On eût dit que les jours, déjà plus longs, allaient ramener le bonheur avec la belle saison. Charles commençait à se lever ; il avait repris sa robe de chambre chinoise et sa place sur le canapé du cabinet de toilette.

Voilà ce qui se passait à Hollywell, tandis qu'à Redclyffe, il n'était bruit que du naufrage. Le rôle que Walter avait joué dans cette affaire embarrassait toujours plus M. et madame Ashford au sujet de leur jeune baronnet. M. Ashford soutenait qu'il fallait avoir une bonne conscience pour exposer sa vie avec tant de sang-froid, et cependant il voyait autour de Walter un mystère qu'il ne pouvait s'expliquer. Madame Ashford crut enfin avoir fait une découverte. Le surlendemain du naufrage, tout l'équipage, excepté le petit garçon blessé, devait quitter Redclyffe pour un autre port, et, la veille de leur départ, les marins devaient rencontrer leurs libérateurs, les pêcheurs, à un souper dans la grande salle des domestiques à Redclyffe. Robert et Edward Ashford eurent assez à faire à la décorer de verdure, selon la mode de Noël, et madame Ashford et la petite Grace devaient venir voir la fête et prendre le thé dans la bibliothèque.

Walter prépara son appartement pour recevoir la compagnie. Il enleva les livres du canapé et les déposa sur une ottomane éloi-

gnée ; il orna la cheminée d'une branche de houx, étala un de ses anciens livres de gravures pour amuser Grace, et fit allumer un immense feu. Puis il admira l'aspect confortable de la chambre, tandis que la première réflexion que fit madame Ashford, en y entrant, fut qu'une maison a l'air bien abandonné sans une femme.

Le souper se passa à merveille. Arnaud, debout au haut de la table, en faisait les honneurs avec une politesse étrangère, qui faisait ressortir les manières rustiques des marins. Dès que Walter parut avec madame Ashford, le vieux James Robinson proposa la santé du jeune maître, en exprimant le vœu qu'il revînt bientôt se fixer dans ses domaines : et Jonas Ledbury ajouta le vœu de voir venir avec lui une lady Morville. À ces mots, les traits de Walter prirent une expression de tristesse ; mais personne n'y prit garde que madame Ashford. Au reste, il fut bientôt maître de lui, et put remercier cordialement ces bonnes gens de leur affection.

Àson retour, madame Ashford fit part de son observation à son mari, et tous deux pensèrent que Walter avait quelque inclination malheureuse qu'il cherchait à vaincre. Cette circonstance le fit paraître encore plus intéressant à leurs yeux.

Le capitaine et son équipage étaient partis, le petit garçon allait mieux, et Charité Ledbury et son fils ne demandaient qu'à le garder avec eux aussi longtemps que possible, lorsqu'un matin Markham arriva, dans un état d'extrême satisfaction, avec le journal du comté à la main ; il contenait un récit détaillé de tout l'événement, ainsi que de la noble conduite du jeune baronnet. Deux ou trois jours après, Walter trouva aussi, au retour d'une promenade, la carte de lord Thorndale ; Arnaud lui dit que my-

lord avait demandé s'il serait longtemps encore à la campagne ; et avait voulu voir la place où le naufrage avait eu lieu. Markham attachait une grande importance à cette visite. Il se mit à parler de l'influence que lord Thorndale avait sur les élections, et de la représentation de Moorworth. Walter, le comprenant enfin, s'écria qu'il espérait bien que tous ces honneurs étaient encore loin de lui, et que le fermier Todd et Coombe-Prior lui donnaient assez de peine pour qu'il n'eût pas envie d'avoir un comté tout entier sur les bras.

Peu de jours après, il reçut encore une lettre timbrée d'East-Hill, et qui avait l'air de venir de Hollywell. Elle n'était cependant pas de messieurs Edmonstone ni de Madame. Walter l'ouvrit en tremblant et lut ce qui suit :

« Mon cher Walter, je fais ce que je ne devrais pas faire, mais j'ai forcé Charlotte à me donner cette feuille. Écrivez-moi toute l'histoire de votre noble conduite. Je l'ai devinée sur la figure d'Amy. Cela vous a fait beaucoup de bien auprès de mon père. Je ne puis en dire davantage. Votre C. E. »

Charles pouvait bien dire qu'il avait tout lu sur la figure d'Amy ; un matin, elle lui apportait le journal et cherchait un article qu'il lui avait demandé, lorsque ses yeux rencontrèrent les mots : Baie de Redclyffe. Elle rougit, puis un saisissement ineffable parut sur sa figure et des larmes coulèrent de ses yeux.

— Amy ! qu'avez-vous donc ?

Elle ne put que lui indiquer l'endroit, en lui donnant le journal. Charles lut l'article à haute voix, puis ils le relurent ensemble et ne se lassaient pas d'en parler. Charlotte entra dans la chambre ; aussitôt qu'elle comprit de quoi il était question, elle

saisit le journal, courut chez son père et l'interrompit dans sa correspondance en lisant aussi l'article à haute voix.

Une action de ce genre était faite pour charmer M. Edmonstone. Il avait depuis longtemps oublié son humeur à propos des paroles irrévérencieuses de Walter, et il s'écria :

— Voilà un brave jeune homme ! un jeune homme comme il y en a peu ! Je l'ai toujours aimé, et je voudrais seulement qu'il se disculpât tout à fait afin qu'il me fût possible de le revoir ici.

C'est ce vœu, répété de nouveau par M. Edmondstone qui frappa surtout Charles. Pendant que le reste de la famille était à dîner, il obligea Charlotte à lui donner de quoi écrire, disant qu'il irait le chercher lui-même si elle ne cédait pas. Il traça quelques lignes avec peine, et la petite fille y mit l'adresse.

Charles savait que son père rencontrerait Walter à Londres le 28 mars, jour où ce jeune homme atteindrait sa majorité. Il aurait bien voulu pouvoir s'y rendre avec lui, pour arranger les choses, à présent que Philippe n'y était plus. Il se demandait aussi s'il ne pourrait pas entrer en correspondance avec Markham, ou se faire envoyer à Saint-Mildred pour changer d'air, afin de découvrir quelque chose.

Pendant ce temps Walter se livrait à ses occupations accoutumées. Il rendit à lord Thorndale sa visite, mais ne le trouva pas chez lui ; il fit terminer et inaugurer la nouvelle école, et se lia plus intimement avec la famille Ashford. Il dit qu'il ne viendrait pas à Pâques pour les vacances, parce que, ne devant être majeur qu'à l'âge de vingt-cinq ans, il n'y aurait pas de fêtes pour son jour de naissance. Markham ajouta que ce serait à son mariage

qu'il y aurait des réjouissances. Walter ne répondit rien ; et le vieil intendant remarqua son chagrin.

— Monsieur Walter, lui dit-il, qu'avez-vous donc ? Est-ce quelque chose de cette sorte qui vous fait de la peine ? Pardonnez à un vieux serviteur de vous faire cette question ; je voudrais seulement être sûr que vous ne songez pas à faire une folie.

— Merci, Markham, répondit Walter avec effort. Je ne puis en dire davantage ; mais vous pouvez être sûr que je n'aime personne dont vous ne pussiez être fier.

— Alors qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce qu'une femme peut vous reprocher ?

— Ces malheureux soupçons !

— Je n'y comprends rien ; il faut que vous ayez fait quelque sottise qui les ait provoqués ?

Walter lui répéta presque la même chose, puis il partit pour Oxford, sans avoir rien éclairci.

Le mois de mars arriva, et, quoique Charles fût mieux, et en état d'écrire, il ne put mettre aucun de ses projets à exécution ; il dut se contenter de persuader à son père d'aller lui-même à Londres, pour y voir Walter.

— Vous savez que Philippe est le seul de nous, qui l'ait encore vu ; peut-être vous avouerait-il des choses qu'il n'a pas voulu lui dire.

Cette observation plut à M. Edmonstone.

— Sans doute, dit-il. J'ai plus d'expérience, puis le pauvre Walter nous aime beaucoup.

Alors Charles écrivit à Walter pour lui donner un rendez-vous avec son père et Markham, dans lequel diverses choses relatives à la succession devaient se régler. — Si vous expliquez l'affaire du joueur, ajoutait Charles, tout ira bien.

Walter soupira en posant la lettre. — C'est inutile, mon bon Charles ! dit-il. Aussi inutile que de vouloir empêcher mon pauvre oncle de tomber de plus en plus bas. Mais est-il juste, ajouta-t-il avec véhémence, que je risque mon bonheur et celui d'Amy pour cacher une faute d'un homme qui en a tant commis ? Si je lui demandais la permission d'expliquer cette affaire à la famille Edmonstone seulement, cela ne pourrait lui faire aucun tort. — Mais il se reprit bientôt et ajouta : Sont-ce là les sentiments que je dois nourrir ? Serais-je digne d'Amy, si mon premier pas vers elle était une action si peu délicate ? Non, si je faisais cette lâcheté je mériterais plus de maux que je n'en ai soufferts. J'en ai mérité de plus graves par mon impatience et mes mauvais sentiments.

Walter écrivit donc à Markham, pour lui fixer un rendez-vous, le priant de passer par Saint-Mildred, pour payer aux demoiselles Wellwood un quartier de la pension de sa petite cousine. — Je sais, ajouta-t-il, que vous aimerez mieux prendre cette peine que de me voir désobéir à votre principe de ne jamais envoyer d'argent par la poste. Le jour de naissance de Walter se passa donc comme un jour ordinaire ; puis vinrent les fêtes de Pâques, qu'il célébra religieusement, et dont il ressentait encore la bonne influence quand il vint à Londres.

25

Déjà dans ton esprit purifié,
Bien qu'il y ait encore des maux et des cicatrices,
Le sens élevé du devoir sera ton guide,
Et toutes les puissances salutaires aideront une âme comme la tienne.

— Voici le moment, se dit Walter en quittant son cabriolet de place, et en montant l'escalier d'un hôtel. Puissé-je avoir la force de résister !

On ouvrit une porte, et il se trouva en présence de M. Edmonstone, de Markham et d'un troisième personnage, Sébastien Dixon ! Tous se levèrent, et M. Edmonstone, saisissant Walter par les deux mains, s'écria :

— Le voici. Walter, mon cher ami, vous êtes le garçon du monde le plus généreux ! Vous avez été on ne peut plus mal traité ; je voudrais qu'on m'eût coupé la main avant que j'écrivisse cette lettre : mais tout est fini, et vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? Vous reviendrez à Hollywell avec moi, et nous ferons chercher votre cheval.

Walter était muet de surprise. D'une main il pressait celle de M. Edmonstone, de l'autre il se frottait les yeux pour s'assurer que tout ceci n'était pas un rêve.

— Je sais comment vous avez dépensé votre argent, reprit M. Edmonstone, et je vous honore pour cela ; j'ai toujours pensé que vous étiez calomnié.

Walter se tourna d'un air surpris vers son oncle, qui n'attendait que d'être interrogé pour s'expliquer.

— J'ai appris ce matin seulement que vous aviez été soupçonné à cause de moi. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Et vous avez tout expliqué ?

— Oui, pourquoi vous avez payé cet homme avec mon billet, reprit M. Edmonstone, et tout ce que vous avez fait pour la petite fille. Comment votre pension a-t-elle suffi à tout cela ? M. Philippe avait grand'raison de dire que votre bourse était toujours vide ! Il n'y avait là rien de bien surprenant.

— Si j'avais su que vous vous imposiez des privations, reprit Dixon, je n'aurais pas souffert…

— Mais expliquez-moi clairement comment cela s'est fait, dit Walter en s'adressant à Markham. Suis-je complètement justifié aux yeux de M. Edmonstone ?

— Oui, Monsieur, répondit Markham ; M. Dixon a expliqué l'affaire du billet de trente livres, et tout est dit.

Walter respira plus librement.

— Je ne puis assez vous remercier, dit-il à son oncle.

Puis, s'adressant à M. Edmonstone :

— Comment va Charles à présent ?

— Mieux, beaucoup mieux ; vous le verrez demain.

— Mais je ne puis pas vous dire pourquoi j'avais besoin de ces mille livres.

— N'importe, comme vous ne les avez pas eues, vous ne pouvez en avoir fait un mauvais usage.

— Et vous pardonnez mes expressions ?…

— C'était une faute légère que d'accuser Philippe de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas ; et pour moi, j'ai été dix fois un imbécile de m'être laissé persuader par lui d'écrire cette lettre.

— Mais, non, vous deviez le faire, dans l'erreur où vous étiez ; j'avais les apparences contre moi. Mais à présent… les choses en sont-elles au point où elles étaient ?

— Oui, certainement, et nous vous apprécions plus que jamais, mon cher ami.

— C'en est trop ! s'écria Walter ému, en sentant ses mains pressées dans celles de M. Edmonstone ; je crois rêver. Mais, ajouta-t-il en se tournant vers son oncle, comment avez-vous su que cette affaire avait besoin d'être expliquée ?

— Par M. Markham ; et vous ne pouvez croire combien j'ai été désolé que votre générosité…

— Vous m'aviez envoyé chez mesdemoiselles Wellwood, dit Markham ; je ne pus voir d'abord l'aînée de ces dames, et, en l'attendant, je liai conversation avec sa sœur. Elle me dit que la fille de M. Dixon parlait toujours de vos bontés pour son père, et d'un certain jour, entre autres, où vous l'aviez tiré de quelque difficulté. Je pensai que ce pourrait être l'origine de tous vos ennuis, et je me mis à la recherche de M. Dixon. Ce matin, j'ai eu le bonheur de le trouver, et tout s'est expliqué.

— Combien je vous dois de remercîments à tous, dit Walter.

— Nous sommes assez payés en vous voyant heureux. Pensez-vous que j'aurais voulu vous laisser dans l'embarras où vous vous étiez mis, avec cette malheureuse habitude de ne pas tenir vos comptes ?

— Et vous, dit Walter à son oncle, à qui il était charmé de devoir quelque chose, vous ne pouvez deviner quel service vous venez de me rendre !

— Je ne mérite pas de remercîments, répondit Sébastien, puisque j'ai été la cause involontaire de vos peines. C'est ma destinée de faire le malheur de ceux que j'aime. Ah ! si je pouvais aussi facilement réparer le tort que j'ai fait à votre père !

Et il se mit à s'accuser, comme il faisait quelquefois. Walter, qui avait horreur de ces exclamations, fut bien aise que M. Edmonstone l'interrompît en disant :

— Allons, ce qui est fait est fait ; nous n'avons pas le temps d'en dire davantage. Monsieur Dixon, ne nous quittez pas, et lisez le journal pendant que je signe ces papiers. Vous dînerez avec nous, pour boire à la santé de votre neveu.

Walter fut très satisfait de cette invitation, ainsi que de la considération que Markham avait montrée pour Dixon dans tout son récit. M. Dixon, qui avait l'habitude de regarder les parents et les tuteurs comme des tyrans, parut surpris et ravi ; mais il avait un autre engagement qui ne lui permit pas de rester. Walter accompagna son oncle jusqu'au bas de l'escalier ; celui-ci l'engageait à venir le soir à un concert où il jouait, mais Walter sentait que, pour ce jour-là, la voix amicale de M. Edmonstone lui ferait plus de plaisir que la plus belle musique.

— Eh bien ! Walter, dit M. Edmonstone quand il rentra, il ne vous a pas conduit à son concert ! Voudriez-vous rester à Londres pour le suivant ?

Et le bon tuteur se mit à rire en frappant sur l'épaule du jeune homme, qui rougit et lui jeta un regard d'intelligence. Markham le remarqua, et comprit encore mieux ce qui s'était passé.

— Cet homme est mieux que je ne m'y attendais, poursuivit M. Edmonstone. Il a montré beaucoup de regret d'avoir été la cause de vos embarras.

— Oui, il a de nobles sentiments.

— Il est pourtant descendu bien bas, depuis que je ne l'avais vu, dit Markham.

— Il a tant de sensibilité, reprit Walter. Mais, Markham, avez-vous vu la petite Marianne ?

— Oui, je voulais la faire parler. C'est l'image de votre mère ; elle paraît fort intelligente : seulement la pauvre enfant ne sent pas le moins du monde les torts de son père. Elle me conta que vous étiez venu les voir un matin où sa mère était fort inquiète, parce que son père risquait d'aller en prison, mais que vous lui aviez donné un papier qui l'avait tirée de peine et avait sauvé son père. Alors je lui demandai l'adresse de son père, et je tâchai de le découvrir à Londres. Je le trouvai enfin, et je lui expliquai le but de ma visite. Quand il sut tout ce que vous aviez souffert pour lui, il se désespéra comme un héros de tragédie, et jura qu'il viendrait tout expliquer à votre tuteur. Je le mis tout de suite en voiture pour ne pas lui laisser le temps de se repentir, et je l'amenai ici.

— Il est inutile de vous dire combien je vous suis reconnaissant, mon bon Markham.

— Depuis environ quarante années je ne fais guère autre chose que de réparer les sottises de votre famille, dit Markham ; mais le temps passe, et nous avons beaucoup à faire.

On se mit alors à régler les comptes. Il y avait beaucoup à faire, et, quoique, légalement, Walter n'eût encore aucun pouvoir sur sa fortune, à cause du testament de son grand-père, il n'en fut pas moins consulté sur tout. Il n'était pas fâché d'avoir à penser à des bails et à des réparations, pour ne pas se laisser complètement absorber par la perspective de son bonheur. Mais l'idée qu'Amy lui appartiendrait encore, lui passait de temps en temps par l'esprit comme un éclair, et le faisait tressaillir de joie. L'affaire de Coombe-Prior fut arrangée. On convint de nommer un vicaire pour cette paroisse, et Walter espérait que ce pourrait être son ami M. Wellwood.

On n'eut pas le temps d'écrire à Hollywell ; M. Edmonstone s'en consola en disant que la surprise ne ferait pas de mal à sa famille, et que la joie ne tuait jamais personne.

Mais à Hollywell on ne laissa pas d'être inquiet en ne voyant pas arriver de lettre le lendemain matin. Madame Edmonstone et Charles avaient beaucoup espéré ; Amy ne comprit elle-même combien elle s'était flattée d'un heureux succès que lorsqu'on se répéta tristement les uns aux autres : Pas de lettre !

Ce qu'il y avait de pire, c'est que, selon l'habitude de M. Edmonstone de changer toujours les choses au dernier moment, il avait fixé son retour de Londres pour ce même mercredi, et qu'il y avait ce soir-là un dîner à Hollywell. À quatre heures personne

au chemin de fer ! Il ne serait donc là qu'à sept, quand toute la société serait réunie.

Laura aida Amy à s'habiller, plaça des fleurs dans ses cheveux, l'embrassa et lui témoigna toute sa sympathie. Amy la remercia, soupira et pris son bras pour descendre, en lui disant tout bas :

— Si seulement je pouvais m'empêcher d'espérer encore un peu !

Laura ne répondit rien, car elle n'avait aucun espoir et ne voulait pas en donner à sa sœur. Amy s'assit au pied du sofa sur lequel était Charles, et sans oser le regarder, elle prit son ouvrage. Une voiture !... Elle rougit et pâlit. C'étaient seulement quelques-uns des invités. Une autre !... celle de la famille Brownlow. Amy parlait à mademoiselle Brownlow, quand elle entendit de nouvelles salutations... Cette fois c'était bien son père, faisant mille excuses pour son arrivée tardive, et Walter ! Walter à qui sa mère touchait la main !

Était-ce un rêve ? Elle ferma les yeux et les rouvrit. Cette fois il était près d'elle ; elle sentit qu'il lui serrait la main ; mais elle ne distingua sa voix que quand il dit : — Comment vous portez-vous, Charles ? Son père vint ensuite à elle, et la baisa au front, comme il le faisait toujours en arrivant. Puis, ne pouvant encore la quitter, il lui donna de nouveau deux baisers sur les joues, en disant d'une voix qui signifiait bien des choses :

— Comment êtes-vous, ma petite Amy ?

Tout le salon semblait danser devant ses yeux ; elle ne put que sortir en toute hâte. Mais, dans l'antichambre, elle entendit une domestique crier :

Le porte-manteau de M. Walter dans sa chambre ! Elle n'aurait pas osé avancer, si elle n'avait vu arriver M. Ross et sa fille. Elle les salua, fit quelques observations sur le chapeau de Mary, et la conduisit dans sa propre chambre.

— Amy, ma chère enfant, qu'avez-vous donc ?

— Papa est arrivé, et…

Le reste de la phrase ne vint pas.

— Et ?… répéta Mary, et le mystère est expliqué ?

— Je ne sais pas ; ils sont arrivés dans cet instant, et je me suis sentie si émue que je me suis sauvée.

— Ils sont arrivés ! pensa Mary. Ma petite Amy, je sais tout.

Elle fit durer aussi longtemps que possible l'opération d'ôter son chapeau et d'arranger sa toilette, pendant qu'Amy l'aidait sans paraître penser à ce qu'elle faisait. Quelqu'un monta l'escalier en courant, et Mary vit Amy rougir subitement.

Puis elle prit son bras, et toutes deux retournèrent au salon.

Madame Edmonstone brûlait d'entendre les détails ; mais elle se contenta, pour le moment, de deviner que tout allait bien et fut charmée qu'Amy sût si bien se contenir. Celle-ci, en passant près de Charles, lui avait tendu la main, qu'il avait serrée sans mot dire, puis elle se réfugia derrière Mary Ross, tandis que Laura parlait à chacun, pour montrer que toute la famille n'avait pas perdu le sens. Walter reparut ; mais, après avoir jeté un regard du côté d'Amy pour s'assurer qu'elle était là, il ne tourna plus les yeux vers elle, et alla s'appuyer, comme autrefois, sur le canapé

de Charles, qui, oubliant ce qu'il disait à madame Brownlow, s'embrouilla complètement dans son discours.

Dès que M. Edmonstone reparut, on se mit à table. Comme madame Edmonstone plaçait sa compagnie, elle se demanda où elle mettrait Walter.

— Si vous étiez venu deux heures plus tôt, je vous aurais traité en enfant de la famille, pensa-t-elle. Mais vous serez un étranger, pour ce soir, et vous vous contenterez d'être auprès de moi.

Amy fut placée fort heureusement hors de la portée de sa vue, du même côté de la table, et à côté de M. Ross, qui, comme sa fille, en devinait assez pour la laisser tranquille.

Cependant Charles et Charlotte, demeurés ensemble au salon, faisaient mille charmantes suppositions. Ils causèrent ainsi jusqu'au retour des dames ; alors Charles fit à Mary Ross bien plus de confidences qu'elle n'avait pu en tirer de Laura.

Amy, devenue tout à fait maîtresse d'elle-même, pouvait converser sur tous les sujets avec les dames ; elle continua de même à l'arrivée des messieurs, quoiqu'elle prêtât l'oreille à ce que Walter et M. Ross disaient de Coombe-Prior. Ce qui la gêna le plus, c'est qu'on lui demanda de faire de la musique. Laura aurait voulu pouvoir l'épargner, mais elle ne put y parvenir. Et, pendant que les deux sœurs feuilletaient leurs cahiers, pour trouver quelque chose de facile, une autre main vint tourner les pages, avec une parfaite expérience, et ouvrit le livre à un morceau d'ensemble où Amy n'avait presque rien à faire. Quand il fut fini, elle s'éloigna du piano, pour écouter Laura et Walter, qui continuèrent à chanter.

— Tout ceci ne vous est-il pas fort désagréable ? lui demanda Laura.

— Non, je puis mieux chanter que parler, répondit-il.

Enfin la société se retira. Mary Ross ne put s'empêcher de dire tout bas à madame Edmonstone :

— Vous devez être bien aise de vous débarrasser de nous.

Madame Edmonstone sourit.

Dès que les voitures se furent éloignées, Amable alluma sa bougie, souhaita le bonsoir à Walter, et se retira dans sa chambre. Les autres demeurèrent dans un silencieux embarras. M. Edmonstone se frottait les mains, Laura allumait les bougies, Charlotte demandait des nouvelles de Trim, qui était demeuré à Oxford, et Charles se souleva sur le sofa pour s'asseoir.

— Vous aiderai-je à monter ? demanda Walter.

— Non, merci ; pour le moment, on me porte comme un enfant ; ainsi, ne m'attendez pas. Allez tout conter à maman : je ne laisserai pas ma porte ouverte. Oui, oui, montez avec maman, puisque Amy s'est sauvée.

— C'est cela, Walter, s'écria M. Edmonstone.

Et quand sa femme et son jeune ami furent sortis, ceux qui demeuraient au salon s'écrièrent :

— Eh bien ?

— Tout est éclairci : il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'on nous a dit. J'en étais sûr, et je n'aurais jamais dû écouter Philippe.

— Hourrah ! s'écria Charles en battant des mains. Comment avez-vous découvert la vérité ?

— Par Dixon. Il y avait longtemps qu'il aidait cet homme, mettant son enfant en pension, payant ses dettes de jeu. C'est là que mon billet est allé.

— Oh ! oh ! fit Charles.

— Oui ; l'enfant l'a dit à Markham, et Markham m'a amené le père pour qu'il me le répétât. Je suis furieux, quand je pense à la monstrueuse histoire que Philippe avait faite de cela.

— J'en étais sûr, s'écria Charles. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux que personne, et que c'était pourquoi on ne voulait pas le croire.

— Sans doute, répondit M. Edmonstone. C'était Philippe qui faisait paraître noir ce qui était blanc.

— Je n'ai jamais cru Philippe, dit Charles, depuis que j'ai vu son animosité.

— Les absents ont toujours tort, interrompit Laura ; puis, craignant de se découvrir, elle ajouta : Viens, Charlotte ; il est très tard.

— Et je serai la première à tout dire à Amy, s'écria la petite fille, en courant pour ne pas être prévenue.

Laura s'arrêta encore à ranger quelques livres dans la pièce voisine. Elle ne savait que penser de tout cela. Le jugement de Philippe était à ses yeux bien plus décisif que celui de son père : elle ne pouvait croire Walter innocent, sachant quelle était l'opinion de son cousin. Cependant elle avait de l'affection pour ce

jeune homme ; et, quoique le bonheur de sa sœur la fît soupirer, en pensant à l'amour sans espoir de Philippe, elle désirait sincèrement pouvoir rendre toute son estime à Walter. Avec un effort, elle entra dans la chambre de sa sœur, qu'elle trouva tout émue de la joie tumultueuse de Charlotte. Jugeant donc qu'elle avait besoin de repos, elle lui souhaita amicalement une bonne nuit, et se retira.

Il serait difficile de peindre l'émotion de madame Edmonstone, quand elle s'assit avec Walter devant le feu de son cabinet de toilette. Elle remarqua qu'il était plus pâle que de coutume, et que ses yeux n'avaient plus le même joyeux éclat. Son expression était devenue plus grave ; et, quoiqu'il eût toujours l'air fort jeune, il avait perdu ce qui lui restait d'un peu enfantin dans les manières. On voyait qu'il avait souffert. Madame Edmonstone se sentait encore plus d'affection pour lui qu'au moment où il était venu lui avouer son amour pour sa fille. Enfin elle lui dit :

— Je suis heureuse de vous avoir encore auprès de moi.

Il sourit et répondit :

— Puis-je vous conter toute l'affaire ?

— Asseyez-vous, et commencez. Vous avez beaucoup souffert ?

— Oui, Madame, répondit-il simplement : et il garda le silence.

— C'est fini, heureusement, reprit-elle. J'ai à peine vu M. Edmonstone : mais il m'a dit qu'il était parfaitement satisfait.

— Il a la bonté de l'être, quoique je n'aie pas pu lui expliquer pourquoi je lui avais demandé ces mille livres.

— Nous avons confiance en vous, répondit en souriant madame Edmonstone. Mais il me tarde de savoir enfin comment vous vous êtes expliqués.

Walter lui fit un récit exact de toute l'affaire, et elle parut vivement touchée de sa reconnaissance pour le pardon de M. Edmonstone.

— C'était plutôt à vous de pardonner, dit-elle.

— Vous oubliez comment je me suis comporté, répondit Walter en rougissant. Si vous saviez comme j'étais furieux, au premier moment, vous trouveriez qu'une pénitence d'un hiver était moins que je ne méritais.

— Vous ne dites donc pas, comme Charles, que nos soupçons injustes excusaient votre colère ?

— Non, certainement, Madame.

Il s'arrêta de nouveau.

— Dieu merci, ce n'a pas été long, mais assez cependant pour me faire voir le danger d'une telle disposition d'esprit.

— Vous l'avez surmontée. Vos exclamations du premier moment venaient de ce que vous n'étiez pas sur vos gardes : ensuite vous vous êtes très bien conduit envers Philippe.

— J'ai reconnu que l'offense n'était pas aussi grave que je l'avais cru au premier moment, et que Philippe était dans l'erreur.

Madame Edmonstone fut très frappée de la manière dont Walter jugeait sa faute. Il acceptait tout le blâme à cause de sa co-

lère ; il excusait son cousin et ne lui supposait que de bonnes intentions.

— J'écrirai à Philippe aussitôt que possible, reprit-il ; à présent que je peux tout lui expliquer. Oh ! Madame, si vous saviez quel bonheur j'éprouve à vous revoir tous, à la revoir !

— Amy s'est admirablement conduite cet hiver.

Il lui répondit par un regard expressif ; puis il s'écria naïvement :

— Mais, Madame, sérieusement et franchement, croyez-vous que je puisse la rendre heureuse ?

— Mon cher Walter, répondit madame Edmonstone, ayant de la peine à ne pas rire, je vous ai dit ce que j'en pensais l'été dernier, et il vous faudra décider cette question demain avec Amy. Mais il est temps d'aller se coucher ; bonne nuit.

— Bonne nuit, répéta Walter, en prenant la main qu'elle lui tendait. Qu'il y a longtemps que l'on ne m'a souhaité la bonne nuit ! Dormez bien, chère maman !

Elle lui pressa la main, et il courut aider à porter Charles, pendant que madame Edmonstone entra dans la chambre d'Amy.

La lumière était éteinte, et Amy dans son lit, éclairé par les rayons de la lune. Elle s'assit quand sa mère entra, et elle s'écria :

— Oh ! maman, que vous êtes bonne !

— Je ne puis rester qu'un instant, car votre père monte ; mais j'ai voulu vous dire que je viens d'avoir une excellente conversation avec Walter. Il s'est noblement conduit, et votre père est

complètement satisfait. À présent, mon enfant, tâchez de dormir, pour être en état de lui parler demain.

Amy passa ses bras autour du cou de sa mère, et murmura :

— Il est donc heureux ? Oh ! qu'il me tarde de tout savoir !

— Il vous le dira demain, Amy. Je suis contente de vous, mon enfant ; dormez bien.

Amy se coucha, et remercia encore sa mère, en lui souhaitant aussi une bonne nuit.

Elle ferma les yeux, et madame Edmonstone, en se retirant, s'arrêta encore pour regarder la douce et calme expression de la jeune fille, dans son lit blanc que la lune éclairait.

Amy était toujours disposée à l'espérance et à la soumission ; elle savait que Walter était dans la maison ; sa mère l'assurait que tout allait bien, et lui demandait de s'endormir aussi vite qu'elle pourrait ; et, sans s'agiter le moins du monde, elle fut bientôt plongée dans un doux et profond sommeil.

FIN DU TOME PREMIER.

26

Loin de moi, ruse honteuse !
Inspire-moi, sainte et pure innocence !
Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser.

Amable s'éveilla avec un sentiment de paix et de bonheur tel qu'elle fut longtemps sans oser l'approfondir ; elle sentait qu'il n'y avait plus de nuages et cela lui suffisait.

Sa mère entra dans sa chambre, lui raconta les principaux faits et descendit avec elle. Elles s'arrêtèrent un moment dans la chambre de Charles, qui ne se levait qu'après le déjeuner. Il prit la main de sa sœur, qu'il regarda affectueusement. Mais, voyant la rougeur de la pauvre fille, il la laissa aller sans rien dire.

Le déjeuner fut assez silencieux, quoique chacun se sentît heureux. Charlotte elle-même était plus calme que d'habitude, et l'on répondait aux plaisanteries de M. Edmonstone sans entrer dans sa gaieté. Walter allait et venait sans cesse pour servir Charles, ce qui interrompait la conversation. Ainsi, le seul fait qu'on éclaircit fut l'arrivée tardive de ces messieurs la veille au soir. M. Edmonstone avait cru que Walter, comme Philippe, l'avertirait quand ce serait le moment de partir, et Walter, voulant modérer son impatience, avait laissé passer l'heure pour ne pas la devancer.

Madame Edmonstone se dit à elle-même qu'il pourrait disputer à Amy le prix de la patience. La seule différence était que cette vertu était facile et naturelle à la jeune fille, tandis que Walter n'y parvenait qu'avec effort.

Comme on se levait de table, Walter s'approcha d'Amy, que, jusque-là, il avait à peine osé regarder, et lui dit bien bas :

— Pourrais-je vous parler un moment ?

Amy rougit, et sa mère ayant indiqué le salon, elle s'y rendit avec Walter. Elle n'essaya pas de cacher son embarras en jouant avec les fleurs de la cheminée, ou avec ses bagues ; mais elle s'as-

sit, les mains jointes et la tête baissée, prête à écouter ce qu'il avait à dire.

Il garda le silence un moment, et s'approchant d'elle enfin :

— Amable, dit-il, je voudrais que vous réfléchissiez mûrement, avant de décider s'il est vraiment désirable pour vous…

Elle releva la tête et fixa sur lui ses grands yeux bleus étonnés. Il continua :

— Jusqu'ici je ne vous ai causé que des chagrins. L'intérêt même que vous vouliez bien prendre à mon sort a été une source de souffrances pour vous. Est-il juste qu'une jeune fille si digne d'être heureuse lie son sort à celui d'un homme capable d'attirer le malheur sur lui et les siens ? Réfléchissez-y bien ; vous êtes encore libre, puisque personne ne connaît notre engagement. D'ailleurs c'est moi qui serais seul blâmé ! Ainsi, je vous le répète, Amy, réfléchissez avant que de risquer votre bonheur.

— Pour ce qui est de mon bonheur, répondit Amy, il dépend du vôtre. Je m'intéresserai toujours trop vivement à vous, pour être heureuse si vous ne l'êtes pas… pour être heureuse sans vous ! À ces mots elle baissa les yeux, qu'elle avait levés sur lui en commençant sa phrase.

— Mon Amy ! Ma Verena !… Et il saisit sa main en s'asseyant auprès d'elle. Au plus fort de mon malheur je sentais que vous m'aimiez, et cependant je puis à peine le croire à présent.

— Walter, répondit Amy en le regardant d'un air résolu, ne me prenez pas pour plus que je ne vaux. Il faut aussi que je vous avertisse. J'aurais dû le faire la dernière fois ; je ne l'ai pu : j'étais si heureuse, si confuse ! Mais il y a longtemps de cela, et j'ai pu

réfléchir beaucoup pendant ce triste hiver. Je sais, et vous savez aussi, que je suis fort peu raisonnable et très enfant. Charles et vous, vous avez fait tout votre possible pour m'instruire et me développer, mais je sens très bien que je ne serai jamais une de ces femmes supérieures et distinguées que tout le monde admire.

— Le ciel vous en préserve ! s'écria Walter, effrayé peut-être par ses souvenirs de Saint-Mildred.

— Mais, continua-t-elle, je désire sérieusement me corriger de mes défauts, qui sont nombreux. Vous m'avez déjà donné un bon exemple, en m'apprenant à supporter les contrariétés de la vie ; ainsi… Elle sourit à travers quelques larmes. Si vous voulez vous contenter d'une petite personne bien ordinaire, ce n'est pas ma faute, et l'on tâchera d'en tirer le meilleur parti possible. Seulement, Walter, ne me dites plus que je pourrais être heureuse sans vous. J'aimerais mieux partager tous vos malheurs, si seulement ma faiblesse ne les aggrave pas.

— Encore un mot, chère Amable ; je ne veux pas que vous ignoriez la violence de mon caractère, avant que vous vous donniez à moi. Amy, mes premiers sentiments à l'égard de Philippe ont été des pensées de meurtre !

Elle leva les yeux, et vit qu'il parlait sérieusement.

— Votre premier sentiment, murmura-t-elle, mais non pas le second !

— Oui, le premier, le second, le troisième ! Il y a eu un moment où j'aurais vendu mon âme pour me venger !

— Un moment !

— Un moment, grâce au ciel ! et dès lors je ne suis pas retombé si bas. J'espère n'avoir pas souffert tout à fait en vain ; mais, si une telle tentation m'a trouvé si peu sur mes gardes, une autre ne pourra-t-elle pas me vaincre, quoique je prie Dieu que cela n'arrive plus ?

— Puisque vous êtes sorti victorieux d'une première épreuve, il en sera de même à la seconde.

— Et je suppose que je sois jamais assez fou pour me fâcher contre vous ?

Amy sourit ouvertement cette fois.

— C'est que je l'aurais sans doute mérité, dit-elle. Maman pense, et je suis de son avis, qu'il y a plus de sécurité avec un caractère comme le vôtre, dont vous combattez les défauts par un principe religieux, qu'avec bien des hommes d'un naturel doux, et qui sont patients sans effort.

— Oui, je n'aurais jamais osé vous parler, si je ne sentais en moi le sérieux désir de me corriger.

— Nous nous aiderons l'un l'autre, dit-elle.

— Amy, vous m'avez déjà aidé de vos prières l'hiver dernier. Je le sentais, et pourtant je croyais vous avoir perdue pour toujours.

Àune heure, madame Edmonstone, jugeant que le tête-à-tête des deux jeunes fiancés avait été assez long, vint interrompre leur conversation et prier Walter d'aider le domestique à porter Charles au salon. Il y courut, et Amy embrassant sa mère lui dit :

— Je suis heureuse !

Puis elle prépara le canapé de son frère. Ce pauvre garçon était devenu si léger, que deux personnes le portaient facilement. Quand il fut établi sur son sofa, il commença ainsi :

— Nous avons manqué une belle occasion l'hiver dernier. Je me répétais sans cesse la scène à moi-même, pensant que c'était grand dommage de tant souffrir sans être en danger. Si j'avais seulement pu alarmer un peu mes alentours, j'aurais conjuré mon père de faire venir Walter, puis j'aurais demandé de la manière la plus pathétique que l'on se réconciliât, et enfin je vous aurais unis en rendant le dernier soupir.

Ici il fit le geste de joindre les mains des deux fiancés, se renversa en poussant un soupir et dit :

— Le rideau tombe !

Charlotte rit aux larmes de cette scène ; Amy elle-même ne put garder son sérieux.

— Mais si c'eût été votre dernier soupir, dit Charlotte, vous n'auriez guère joui de votre ouvrage.

— Je serais revenu à la vie plus tard. J'ai eu un moment l'idée de prendre un peu trop d'opium, mais le docteur Mayerne aurait découvert la ruse. Je vous dis ceci, Walter, pour mériter votre reconnaissance ; car si vous saviez ce qu'Amy a été pour moi tout l'hiver, vous ne pourriez assez admirer mon abnégation de vouloir vous la donner, et de ne pas vous considérer comme mon plus grand ennemi.

Après le goûter, Laura voulut aller à East-Hill, et les autres jeunes gens résolurent de l'accompagner.

— Il y a un service, nous pourrons aller à l'église, dit Amy à Walter.

Il fit signe que oui.

— Une autre chose que je voulais vous demander, reprit-elle… Puis-je dire notre secret à Mary ? car elle ne doit avoir rien compris à ma conduite hier au soir.

Mary en avait assez vu pour que sa curiosité fût vivement excitée ; mais elle n'espérait pas être mise dans le secret. Elle vit venir à l'église nos quatre jeunes amis de Hollywell. Walter serra furtivement la main d'Amy en passant sous le porche, quoiqu'ils ne se fussent pas donné le bras en route. Après le service, ils causèrent un moment avec M. Ross, et, comme ils s'en retournaient à la maison, Amy demanda à Mary de les accompagner un moment. Elles marchèrent ensemble les premières, et, quand elles eurent perdu les autres de vue, Amy s'arrêta.

— Mary… dit-elle.

Puis elle s'interrompit.

— Je devine quelque chose, Amy.

— Ne le dites à personne, excepté à M. Ross.

— Ainsi j'ai bien deviné, ma chère Amy. Quel plaisir vous me faites ! C'était donc la raison qui vous faisait fuir du salon hier au soir ?

— Je vous remercie de ne m'avoir pas fait de questions !

— Je vois qu'il n'est pas nécessaire d'en faire à présent : votre figure me dit assez que tout va bien.

— Je ne puis tout vous dire, Mary. Mais cette terrible histoire venait de ce qu'il avait aidé une personne dans le besoin ; je suis bien aise que vous le sachiez.

— Papa fut toujours persuadé qu'il n'était pas coupable, dit Mary.

— C'est ce que Charles m'a dit, et c'est pourquoi j'ai désiré de vous mettre dans le secret.

— Ainsi il y avait déjà quelque chose l'été dernier ?

— Oui, mais ce n'était pas encore comme à présent ! Je ne me rendais pas bien compte alors de ce que nous étions l'un pour l'autre.

— Pauvre enfant ! Quel triste hiver vous avez passé.

— Oh ! oui. Mais je n'étais pas aussi à plaindre que lui, car il était tout seul, tandis que tout le monde était bon pour moi, maman, Laura et le pauvre Charles, malgré sa maladie. Savez-vous, Mary, que je suis bien aise maintenant d'avoir eu à supporter cette épreuve ; cela m'a préparée pour l'avenir.

Mary fut frappée d'entendre une jeune fiancée penser déjà aux peines de la vie, au lieu de voir tout en beau : « Peut-être cela vaut-il mieux, » se dit-elle. Cependant Mary Ross n'avait pas beaucoup d'expérience en affaires de sentiment. Elle accompagna Amy jusque tout près de Hollywell. Là elles s'arrêtèrent pour attendre le reste de la société. Mary ne dit rien à Walter ; mais il sentit qu'elle le félicitait à sa manière de lui serrer la main. Lui, de son côté, la remercia du regard. Charlotte ne put s'empêcher de faire quelques pas en arrière avec Mary pour lui dire :

— N'êtes-vous pas contente, Mary ? Amy n'est-elle pas charmante, et savez-vous, quoique ce soit un secret, comme Walter s'est bien conduit ?

— Tout est à merveille, et je suis fort contente.

— Je n'ai jamais été si heureuse, dit Charlotte, ni Charles non plus. Pensez donc que Walter sera notre frère, et qu'il fera venir Trim demain !

Mary se mit à rire et se sépara de Charlotte. Elle se demandait pourquoi Laura seule avait l'air si triste. Était-ce le chagrin de se séparer de sa sœur ? ou n'avait-elle pas de confiance en Walter ?

Quelle joyeuse soirée on passa ce jour-là à Hollywell ! Charles ne pouvait se lasser de questionner Walter sur l'histoire du naufrage, depuis le premier souffle de vent jusqu'à la dernière goutte de pluie, et Walter répondit avec patience, parce qu'il pouvait vanter les braves pêcheurs de Redclyffe.

C'était une heureuse époque dans la vie des deux jeunes fiancés. Pas un nuage n'obscurcissait leur joie, pas une crainte pour l'avenir. Walter et Amable ne formaient aucun projet ; ils reprirent leurs anciennes habitudes : lectures, musique, promenades, qui toutes avaient encore plus de charmes qu'autrefois.

Walter était extrêmement chevaleresque dans ses manières, et ses attentions continuelles pour Amy avaient quelque chose de moins familier que dans le temps où il la considérait comme une sœur. Un étranger aurait cru qu'il lui faisait la cour et n'avait pas encore obtenu sa main. On eût dit qu'il ne pouvait croire à son bonheur ; son amour était respectueux et tendre. Amy, de son côté, était tous les jours plus fière de lui ; elle comprenait mieux

son caractère. L'été précédent il était encore pour elle un mystère inexplicable. Il est vrai que Walter s'était développé ; il était devenu moins impétueux, sans avoir rien perdu de sa sensibilité.

Quand il était seul avec Amy, il était grave ; souvent il demeurait longtemps silencieux et plongé dans la méditation. Leurs entretiens étaient généralement sérieux, et, avec le reste de la famille, il était aussi plus posé qu'autrefois, quoique toujours gai et affectueux.

Toute la famille Edmonstone regardait bien Walter comme un de ses membres. M. Edmonstone protégeait les deux amants, tout en les accablant de plaisanteries, qu'ils apprirent bientôt à écouter sans rougir. Madame Edmonstone, type d'une bonne mère de famille, était ravie de s'entendre appeler maman par Walter. Charles, toujours mieux portant, se réjouissait d'avoir retrouvé son ami, de voir sa sœur heureuse, et d'avoir enfin trouvé Philippe en faute. Charlotte était enchantée d'être admise dans le secret d'une affaire d'amour, et d'avoir retrouvé Trim.

Laura seule n'était pas heureuse, et ne se rendait pas compte de ses impressions. Elle ne pouvait pas cacher sa tristesse, que l'on attribuait au chagrin de perdre sa sœur ; et cela semblait d'autant plus vraisemblable, qu'elle lui témoignait plus d'amitié que jamais, craignant toujours, au fond de son cœur, qu'une coupable jalousie ne fût la cause de sa peine. Walter, se sentant coupable envers cette bonne sœur à qui il allait enlever sa cadette, cherchait à la dédommager par des attentions qui redoublaient sa tristesse.

Elle se sentait fausse en acceptant la pitié, fausse en acceptant les félicitations ; mais elle espérait d'être plus capable de se ré-

jouir lorsque Philippe connaîtrait l'innocence de Walter, et qu'elle-même oserait témoigner à ce jeune homme toute l'affection qu'elle se sentait déjà pour lui.

27

Je te pardonne tous tes reproches ;
Je ne puis pardonner tes louanges.

— A-t-on jamais vu un pareil impertinent !

Telle fut l'exclamation qui frappa les oreilles de Walter, comme il entrait dans la salle du déjeuner en soutenant Charles ; et, au même moment, M. Edmonstone, jetant un papier sur l'assiette de son gendre futur, lui dit :

— Faites-moi le plaisir de lire ceci.

Walter se mit à lire, et l'on vit aussitôt son front se contracter et ses yeux briller ; mais ce ne fut qu'un instant, et, sans dire un seul mot, il acheva la lettre ; puis il la replia soigneusement et la rendit à M. Edmonstone, en disant :

— Vous n'auriez pas dû me la montrer.

— Cela ne passe-t-il pas toute idée ? s'écria M. Edmonstone. N'est-ce pas de l'impertinence ? Mais il a pris ce ton-là un peu trop longtemps, et je le lui dirai. Croit-il que je vais lui demander son approbation, son consentement ? Je voudrais pouvoir vous marier dès demain ! Donnez cette lettre à madame Edmonstone. Voyez si ce n'est pas toujours la même malice et la même injustice !

Pauvre Laura ! Personne ne prendra-t-il donc le parti de Philippe ? Oui, et ce fut Walter. Il s'écria vivement :

— Non, non, il n'y a point mis de malice, et il a fait ce qu'il croyait juste !

— Pas un mot en sa faveur, je vous prie ! Je vous répète que c'est de l'envie et de la malignité ?

— C'est ce que j'ai toujours pensé, dit Charles.

— Quelle sottise, Charles ! répéta Walter. Il n'y a jamais pensé.

— Allons, Walter, voilà ce que je ne puis supporter, dit M. Edmonstone. Vous, le défendre ? Je n'ai jamais été aussi trompé de ma vie ; mais vous n'avez cessé d'admirer ce jeune homme, et d'écouter ses paroles comme l'Évangile, en sorte qu'il en est venu à dédaigner tous les avis, et à se croire un oracle. Heureusement ce n'est pas moi qui me laisse ainsi gouverner !

— Il est vrai, dit madame Edmonstone, qui venait de lire la lettre, que ceci va un peu trop loin.

— Maman pense comme les autres ! se dit Laura. Il faut qu'il s'obstine dans son erreur, pour ne rien dire de plus. Je n'aurais jamais cru cela de lui.

Chacun lut la lettre à son tour. Charles fit des commentaires à sa manière, Amy ne dit rien, puis la passa à sa sœur. Laura la lut tout bas, et trouva fort injustes les réflexions qui avaient été faites sur cet écrit, que nous allons rapporter.

Cork, le 8 avril.

« Mon cher oncle, je vous suis fort obligé de m'avoir communiqué vos intentions à l'égard d'Amable ; mais je ne vous cacherai pas ma surprise de vous voir faire si soudainement ce pas décisif, après les explications peu satisfaisantes que vous avez obtenues. Il me semble que Walter montre peu de fermeté, et qu'il est toujours fort imprudent et peu capable de diriger ses affaires. Combien moins le sera-t-il de faire le bonheur d'une femme ! Je croyais avoir compris que vous ne consentiriez jamais à ce qu'Amy lui fût rendue, s'il ne voulait pas expliquer ces mystérieuses affaires d'argent, et cependant je crois qu'il continue à ne pas vouloir dire pourquoi il avait besoin de cette somme considérable. Pour ce qui est du billet, il en a certainement fait un mauvais usage. Je ne veux pas croire que Walter soit complice de son oncle ; mais ce Dixon, qui n'est pas un homme fort scrupuleux, peut avoir entendu parler des difficultés de son neveu, et s'être présenté pour lui venir en aide et mériter ainsi sa reconnaissance. Dans tous les cas, cette preuve qu'il a continué d'être en relation avec cet homme n'est pas en faveur de Walter. Ce que j'écris n'est pas pour vous engager à rompre cet engagement, il est trop tard à présent ; mais, pour l'amour de ma cousine et de son fiancé, je vous conjure de vous arrêter. Ils sont tous deux très jeunes, si jeunes que, n'y eût-il pas d'autre raison, bien des personnes vous conseilleraient d'attendre quelques années, jusqu'à l'époque fixée par son grand-père pour sa majorité, par exemple. S'il est vraiment attaché à Amable, cette épreuve lui sera fort utile, en lui présentant, pendant les années les plus critiques pour un jeune homme, un motif puissant de combattre ses passions. Si, au contraire, ses sentiments sont ceux que devait lui inspirer la première jeune fille avec qui il a eu l'occasion de se lier un peu intimement, vous serez heureux d'avoir évité à votre fille

une vie très malheureuse. Je n'ai jamais changé d'opinion à l'égard de Walter. Il est brave et généreux, il a de bons sentiments et des manières attrayantes, et, à tout prendre, il est fait pour gagner l'affection. Mais il est faible et impétueux, il se laisse facilement entraîner par les tentations, et avec cela il est obstiné et extrêmement violent. Je lui souhaite toute espèce de bonheur ; et, comme vous le savez, je m'emploierai autant que possible pour son bien ; cependant mon affection pour toute votre famille, et ma propre conviction, m'obligent à vous faire ces observations. Ne les considérez donc pas comme des marques de mauvais vouloir, mais simplement comme la preuve de mes vœux sincères pour le bonheur des deux parties intéressées.

« Votre affectionné

« P. Morville. »

Pendant que Laura lisait, Walter défendait Philippe contre les accusations exagérées de M. Edmonstone et de Charles. Enfin madame Edmonstone, perdant patience, lui dit :

— Mon cher Walter, si nous ne vous connaissions pas bien, nous croirions que ceci est affecté.

— Alors je me retire, dit-il en riant. Pouvez-vous venir avec moi ? ajouta-t-il en s'adressant à Amy.

— Attendez un moment, interrompit M. Edmonstone, car, une fois ensemble, on ne peut plus vous retrouver, et il faut que je vous parle avant d'écrire ma réponse. Je veux dire à M. Philippe que le jour est fixé, et que je me moque de sa désapprobation. Attendre jusqu'à vingt-cinq ans ! La bonne idée !

Walter regarda Amy qui baissait les yeux, et Charles, jouant avec Trim, riait sous cape, en voyant l'effet imprévu qu'avait produit la lettre de Philippe. Il était satisfait que sa puissance fût renversée, et ce n'était pas seulement à cause de sa sœur et de son ami.

M. Edmonstone était mécontent que Walter ne voulût pas fixer le jour sur-le-champ. Mais celui-ci répondit qu'il n'avait pas encore parlé de cela avec Amy, et qu'il ne voudrait pas la presser. Il n'avait pas même cru que M. Edmonstone désirât que le mariage eût lieu si tôt.

— Et quand donc auriez-vous désiré qu'il eût lieu ? s'écria M. Edmonstone. Vit-on jamais un amant si peu pressé ?

— J'étais trop heureux pour penser à l'avenir, et puis je ne savais pas si vous aviez assez de confiance en moi.

— De la confiance ! Je vous dis que si j'avais douze filles je vous les confierais toutes.

Walter sourit et Charles éclata de rire ; mais M. Edmonstone continua.

— J'ai la plus grande confiance en vous, et je vais écrire à Philippe qu'il a régné un peu trop longtemps par ici. Je lui annoncerai, dans tous les cas, que vous vous marierez incessamment, et qu'il pourra venir danser à la noce, pour voir le cas que je fais de ses avis. Votre mère et le colonel l'ont complétement gâté à force de flatteries. Je savais bien ce qui en résulterait ; vous vouliez tous faire de lui un prodige, et il est à présent si gonflé d'orgueil, qu'il oublie sa position.

— Ce n'est pas ma faute ! dit Charles.

— Mais je lui écrirai, je lui écrirai, et il verra à qui il a affaire !

— Ne croyez-vous pas, dit Walter en se disposant à sortir, qu'il vaudrait mieux attendre d'être un peu plus calme pour lui écrire ?

— Calme ! Vous voulez donc aussi m'impatienter, Walter ; vous ne valez guère mieux que Philippe. Je suis parfaitement calme ; mais je ne souffrirai pas que l'on me manque de respect. Je le traiterai comme il le mérite.

Quelqu'un vint l'appeler, et Walter demeura seul avec Charles. Il avait l'air affligé.

— Ne craignez rien, dit Charles. Je veillerai à ce qu'il écrive une lettre modérée. D'ailleurs Philippe sait ce que valent les lettres de mon père.

— J'ai peur que, dans un moment d'irritation, il n'écrive des choses qu'il regretterait plus tard. Il y a du vrai dans cette lettre.

— Il y en aura plus encore dans la réponse, vous verrez.

— Non, je ne le verrai pas. Cela regarde M. Edmonstone, et je ne veux pas m'en mêler.

— Voilà justement ce que l'individu en question ne dirait pas.

— Voulez-vous me faire un plaisir, Charles ?

— Oui, pourvu qu'il ne s'agisse pas de taire ce que je pense du capitaine.

— Malheureusement, c'est ce que je voulais vous demander. Tâchez qu'on ne lui réponde que demain ; cela donnera le temps de revoir sa lettre sans fâcheuses préventions.

— Toute la bonne volonté du monde ne m'empêchera pas de voir qu'il est fâché que nous ne soyons plus les jouets de sa malveillance. Que pensez-vous donc de ces délicates insinuations sur votre compte ?

— J'essaye de les oublier, répondit Walter. Il ne connaît pas mon oncle.

— Je suis bien aise de voir que vous ne le défendez pas sur ce point. Mais je vous empêche d'aller vers Amy. Ne vous inquiétez de rien, j'attendrai mon père… Oh ! il est déjà loin ! Suis-je désintéressé de lui laisser prendre Amy. Que ferai-je sans cette chère petite ? Laura a l'air de la mélancolie en personne. Je voudrais bien savoir si la disgrâce de Philippe y serait pour quelque chose ! Il serait curieux que les anciens soupçons de maman se fussent vérifiés ; le capitaine aurait joué le rôle d'un phalène autour de la chandelle ; il n'aurait pas montré sa prudence habituelle, à moins qu'il ne se croie à toute épreuve ! Que s'est-il donc passé l'automne dernier, quand j'étais malade et maman tout occupée de moi ? Peut-être que ni l'un ni l'autre ne s'en doutent, mais je ne serais pas surpris que l'amour fût la cause de ces regards mélancoliques.

Quand M. Edmonstone rentra, Charles obtint de lui qu'il n'écrivît pas à Philippe avant le lendemain. Il y consentit d'autant plus facilement, qu'il n'avait pas le temps de le faire ce jour-là ; mais, en sortant, il dit à sa femme et à son fils :

— Il va sans dire qu'il faut les marier le plus tôt possible. Il ne peut vivre seul à Redclyffe ; puis, je tiens à voir Amy devenue Mylady Morville avant le départ de Philippe, ne fût-ce que pour lui montrer que je ne suis pas homme à me laisser influencer.

Madame Edmonstone soupira ; cependant elle convint avec Charles qu'il n'y avait pas de raison pour attendre. Ainsi, il ne s'agissait plus que de laisser Amy choisir le moment ; et là-dessus madame Edmonstone, Charles et Charlotte se mirent à faire mille plans pour l'avenir.

Pendant ce temps, Walter et Amy se promenaient ensemble dans le bois.

— Je ne vous aurais pas demandé de lire cette lettre, disait-il, si je n'avais cru à propos de vous la faire méditer.

— Cela lui ressemble, répondit Amy. Peut-on être si injuste !

— Amy, ne soyez pas trop sévère !

— Vous oubliez qu'il m'attaque aussi.

— Je pense, dit Walter, que nous serions trop heureux sans ce nuage. Dès mon enfance, j'ai désiré l'amitié de Philippe. Quand il fit un séjour à Redclyffe, je sentais déjà sa supériorité ; elle m'irritait et je ne pouvais le traiter en camarade. Dès lors, j'ai toujours considéré son approbation comme très flatteuse ; cela montre quel ascendant il peut avoir par son caractère. Cependant, quoi que j'aie pu faire, la barrière qui nous a toujours séparés est devenue de plus en plus infranchissable. Je n'ai jamais pu m'ouvrir à lui avec confiance, et ses soupçons à l'égard de mon oncle m'ont obligé à l'éviter.

— Et à présent, vous êtes le seul ici qui prenne son parti. Non, Walter, quoi que vous puissiez dire, je ne saurais ni l'admirer, ni le plaindre.

— Pas même quand vous vous rappelez quelle place il occupait ici ? Et quand vous pensez qu'il l'a perdue seulement pour avoir fait ce qu'il a cru être juste et bon ? Votre maman elle-même, qui l'aimait tant, s'est éloignée de lui.

— Laura lui reste fidèle.

— Oui, et je lui en sais gré ; car il me semble que j'ai usurpé sa place. D'ailleurs, il a parlé dans votre intérêt : il croit que je ne puis vous rendre heureuse ; n'ai-je pas eu en effet bien des torts ?

— Quels torts ?

— Mon impatience !

— Quel homme est sans défaut ?

— Mais ce que je voulais vous demander, Amy, c'est de me dire si vous trouvez qu'il ait raison, en nous conseillant d'attendre quatre ans ?

— Je ne vous regarde pas tout à fait du même œil que lui, répondit Amy avec un sourire. D'ailleurs, croyez-vous qu'il change jamais d'opinion à votre égard ?

— Mais que penseriez-vous de ce projet ?

— Le seul avantage que j'y verrais, c'est qu'à vingt-quatre ans, je serais peut-être plus capable de diriger une grande maison. Mais vous m'aiderez de vos conseils, et vous serez indulgent. Je ne devrais pas le dire, peut-être, cependant je crois que votre existence serait bien triste, vivant seul à Redclyffe !

— Eh bien, Amy, répliqua-t-il après une courte pause, puisque vous consentez et que votre père l'approuve, il vaut mieux ne pas

différer. Votre présence sera une sauvegarde pour moi, puisque la simple espérance de vous posséder en était une, et me faisait du moins observer les apparences.

Amy sourit doucement.

— Avez-vous entendu ce que votre père disait quand vous êtes sortie de la chambre ? continua Walter.

Elle rougit légèrement.

— Qu'avez-vous répondu ? dit-elle.

— Je lui ai dit que je ne voulais pas vous prendre par surprise. Voulez-vous un peu de temps pour réfléchir ? Je vais, si vous le désirez, vous laisser seule pour y penser.

— Dites-moi seulement ce que vous désirez, répondit-elle sans quitter son bras. Arrangez cela avec maman. Il m'en coûtera autant à un moment qu'à un autre de me séparer d'elle, de Charles et de toute la famille.

Ses larmes coulèrent à ces mots.

— Amy ! comment puis-je vous demander de quitter votre famille pour ma triste demeure ?

— Mais vous y serez avec moi, répondit-elle doucement.

— Écoutez ! n'est-ce pas un rossignol ?

— Oui ; c'est le premier de la saison. Quelle douce voix !... Là-bas, le voyez-vous ? Regardez sur ce noisetier ; vous pouvez voir les mouvements de son gosier.

Ils firent silence un moment pour écouter le chant de l'oiseau, et soudain l'horloge sonna. Walter consulta sa montre.

— Onze heures, Amy ! Il faut que je coure à mes livres, ou je vous ferai honte par mon ignorance.

Après les premiers jours, Walter s'était remis à étudier régulièrement, car il ne voulait pas quitter l'université en mauvais écolier. Il n'espérait pas faire une figure très brillante aux derniers examens ; il avait toujours été trop arriéré pour cela ; mais il ne voulait pourtant pas qu'Amable épousât un ignorant. Elle, qui était très raisonnable, alla donc rejoindre sa mère, qui était toujours dans son boudoir, prête à écouter les confidences de toute la famille. Les leçons de Charlotte avaient été fort négligées dernièrement, et chacun venait tour à tour ouvrir son cœur à la bonne mère, excepté celle qui en aurait eu un plus grand besoin que tous les autres. Amy et sa mère se consolèrent de leur prochaine séparation en pleurant doucement ensemble. Elles finirent par conclure qu'il fallait laisser M. Edmonstone et Walter fixer le moment qui leur conviendrait le mieux. On le dit au premier, quand il revint à la maison ; il y eut une longue conférence dans le boudoir, et, quand les deux fiancés descendirent pour dîner, ils avaient l'un et l'autre la figure brûlante. Laura les regarda avec des palpitations de cœur, et, tout le temps que dura le dîner, elle fit la conversation avec le docteur Mayerne, sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle fut bien aise que l'on ne fît pas de musique ce soir-là, et lorsque tout le monde se retira et qu'elle entendit Charles et son père parler de veiller encore pour écrire à Philippe, elle se hâta de s'enfermer dans sa chambre, pour y donner cours à sa douleur.

Elle était encore assise et plongée dans ses tristes pensées, quand Amy frappa à sa porte, et entra rougissante et le sourire sur les lèvres, quoique ses yeux fussent mouillés de pleurs.

— Laura, ma chère sœur, si vous pouviez n'être pas si triste ! Je voudrais savoir que faire pour vous !

Laura appuya sa tête sur l'épaule de sa sœur et fondit en larmes. C'était une consolation pour elle, quoique sa sœur pût mal interpréter son chagrin. Amy l'embrassa, pleura aussi, et lui dit mille choses amicales et propres à la consoler. Elle lui fit observer combien la maison serait plus gaie, à présent que Charles allait mieux ; Charlotte devenait si grande fille qu'elle serait bientôt une amie pour elle.

— Ainsi vous avez fixé le jour ? murmura enfin Laura.

— Ce sera le mardi après la Pentecôte, répondit-elle. Ils trouvent tous que cela est bien ainsi.

Laura jeta ses bras autour du cou de sa sœur et ses pleurs redoublèrent.

— Ma chère Laura ! C'est bien amical de votre part, mais…

— Amy, vous ne savez pas… vous me jugez plus favorablement que je ne mérite. Ce n'est pas seulement… mais…

Jamais Laura n'avait été si peu maîtresse d'elle-même.

— Ah ! c'est à cause de Philippe que vous vous affligez, dit Amy ; et Laura, craignant de s'être trahie, fit un effort pour se remettre. Mais elle vit bien que sa sœur n'avait pas de soupçons, quand elle poursuivit : Oui, vous l'aimiez beaucoup, et vous devez être fâchée de le voir si injuste.

— Je suis sûre qu'il n'a parlé que pour votre bien, répondit Laura.

— Je vous demande pardon, Laura ; mais Walter est la seule personne que je puisse voir prendre le parti de Philippe.

— C'est fort généreux de sa part.

— N'est-ce pas, Laura ? Et il est si affligé de nous voir tous fâchés contre lui. Il dit qu'il lui semble avoir pris sa place, et il vous sait gré de lui demeurer fidèle. Croyez-vous qu'il viendra ?

— J'en suis sûre !

— Tant mieux, cela ferait grand plaisir à Walter. Oh ! si Philippe voulait lui rendre justice ! Nous n'aurions plus rien à désirer.

— Il la lui rendra, il est trop généreux pour ne pas sentir la générosité de Walter, et, quand tout ceci sera oublié, il sera son meilleur ami.

— Oui ! qu'il cesse seulement de dire que son opinion est toujours la même, et je pourrai avoir pour lui les sentiments que Walter voudrait que j'eusse. Bonne nuit. Laura, ne pleurez plus ! Ah ! il faut que je vous dise encore une chose : Walter a fait promettre à Charles de ne pas laisser papa écrire trop durement. Encore une fois, bonne nuit !

Pauvre Laura ! sa reconnaissance envers Walter n'était pas un de ses moindres sujets de peine. Elle aurait bien voulu connaître le contenu de la lettre de son père, mais la seule phrase qui transpira fut que M. Edmonstone n'avait jamais cru qu'il fût nécessaire de demander le consentement d'un neveu, quand on voulait

marier sa fille. Laura se flatta que Philippe connaissait assez son père et Charles, pour ne pas faire trop d'attention à ces expressions offensantes ; elle se réjouissait à l'idée de le revoir au mariage. Une autre espérance vint encore relever son courage abattu. Charles lui dit un jour :

— Nous devons tous être bien obligés à Walter ; il s'est écrié ce matin : — J'espère que votre père ne va pas assurer la dot d'Amy de manière à ce qu'elle ne puisse pas y renoncer. — Pourquoi ? ai-je demandé. — C'est, a-t-il répondu, que si vous ou Laura vous vous mariez avec une personne qui ne soit pas riche, la part d'Amy pourrait vous être utile.

— Nous lui sommes fort obligés, répondit sérieusement Laura. Savez-vous à combien cela se monte ?

— Oh ! vous voulez savoir ce que vous lui devez ? C'est quelque chose comme cinq mille livres, je pense.

Charles observa Laura, et ses premiers soupçons lui revinrent, quand il se demanda pourquoi cette affaire semblait l'intéresser si fort.

Laura ne connaissait pas la valeur de l'argent ; elle ne savait pas ce que possédait Philippe, et ne se faisait aucune idée de ce que l'on pouvait faire avec cinq ou dix mille livres. Mais elle pensa que cette perspective pouvait faciliter l'aveu de leurs sentiments, aussi bien que l'aurait fait l'avancement de Philippe. Elle espérait que cet aveu pourrait se faire au moment où ses parents seraient tout heureux du mariage d'Amy, et que la reconnaissance de Philippe pour Walter mettrait un terme à tous ses préjugés.

Ces pensées soutinrent Laura et l'aidèrent à prendre une part active aux préparatifs du mariage. Le temps était court et il y avait beaucoup à faire, car M. Edmonstone avait de grands projets. On eût dit qu'il voulait inviter le monde entier, et il ne voyait rien d'assez beau en fait de déjeuner, de voitures, etc. Sa femme le laissait dire, et comptait que la moitié de ces grands projets n'auraient point de suite. Walter prit Amy à part, et lui demanda ce qu'elle en pensait.

— Et vous ? lui dit-elle.

— Je ne sais : en général, il me semble que moins on fait d'embarras, mieux cela vaut ; mais, si votre père le désire et si cela fait plaisir aux gens, il serait dur de les priver de cette fête.

— Oh oui ! il faudra bien régaler les pauvres et les enfants de l'école.

— Quel plaisir pour les petits Ashford de faire célébrer la fête aux enfants de l'école de Redclyffe.

— Il n'y a pas de mérite à inviter les pauvres plutôt que les riches. Cela procure bien plus de jouissances.

— Eh bien ! puisqu'on fait une fête pour les pauvres, autant vaut en faire une pour les riches par la même occasion.

— Pour moi, dit Amy, je ne saurai guère ce qui se passe.

— Ah ! nous n'aurons pas le temps de songer aux accessoires. Nous irons à l'église, c'est tout ce que je sais, et je ne remarquerai certainement pas si vous êtes vêtue de dentelle ou de mousseline.

— C'est flatteur ! dit Amy en riant.

— En deux mots, voici ma pensée : pourvu que nous ne soyons pas obligés de penser à tout cela, on fera ce que l'on voudra. Mais ne sera-ce pas bien de l'embarras pour votre mère ?

— Elle aurait encore plus de peine à faire renoncer papa à ses plans qu'à les suivre. Puis, il sera bon qu'elle ait trop à faire pour penser beaucoup à moi.

— C'est bien, nous accepterons tranquillement toutes ces magnificences. Encore une chose seulement, Amy : vous savez que je n'ai pas d'amis de mon côté, mais il y a une personne que j'aimerais beaucoup à inviter : c'est Markham. Il m'est si fort attaché, il a tant aimé mon père et l'a tant pleuré ! Je voudrais lui faire ce plaisir, qui serait grand pour lui !

— Il y a une autre personne que je voudrais inviter, si maman le permet. Je voudrais que votre petite cousine Marianne fût une de mes demoiselles d'honneur. Charlotte aurait soin d'elle, et je serais si contente de la voir près de moi !

28

Kilcoran était à une vingtaine de milles de Cork, et le capitaine Morville était invité à y passer un jour ou deux. Maurice de Courcy vint le chercher en voiture, et il soupira tout le long du chemin après un autre compagnon, car on ne fumait jamais avec Morville. De plus, Maurice ne pouvait guère adresser la parole qu'à son cheval et à son chien : le capitaine, au lieu de chercher, selon son habitude, à rendre sa conversation agréable, semblait com-

plétement absorbé dans ses méditations, et il tirait de temps en temps de sa poche une lettre qu'il examinait.

Cette lettre était celle de M. Edmonstone, et Philippe se demandait s'il devait accepter son invitation au mariage. Charles expliquait clairement comment la vérité avait été découverte, et Philippe ne pouvait plus accuser Dixon de mensonge. Mais, tant que Walter ne voulait pas s'expliquer au sujet des mille livres, il trouvait ce mariage extrêmement imprudent. Il craignait pour Amy que son mari, une fois lassé de vivre seul avec elle à Redclyffe, ne cherchât à se distraire par des plaisirs auxquels Dixon l'avait sans doute déjà initié. C'est pourquoi il était affligé qu'on n'eût pas écouté son avis et attendu quatre ans de plus, mais il ne daignait pas s'irriter des expressions moqueuses qu'on employait à son égard, et dans lesquelles il reconnaissait l'humeur satirique de Charles.

Ce mariage lui semblait donc un sacrifice dont Amy était la victime ; mais une invitation à Hollywell avait un charme auquel il pouvait difficilement résister. S'il l'acceptait il reverrait Laura, dont il allait être séparé pour tant d'années, et c'était aussi une manière de montrer son affection pour Amy, et son dédain des insultes de Charles et de son père.

Telles furent ses premières pensées. Les secondes furent très différentes. Il était contraire à ses principes de sanctionner par sa présence un mariage si déraisonnable ; et Walter, et surtout Charles, n'auraient pas manqué de triompher. Il serait plus digne de lui de ne pas se rendre au milieu de ses parents dans un moment où ils étaient si peu en état d'écouter ses avis. S'il s'abstenait d'aller à Hollywell, on verrait bien plus tard, quand Walter aurait justifié son opinion, qu'il avait eu raison de persister jus-

qu'au bout. Laura supporterait mieux ce temps d'épreuve si elle n'était pas occupée de lui ; elle comprendrait la cause de son absence, et il se fiait plus à son amour qu'il ne comptait sur sa fermeté pour entendre devant lui, sans se trahir, la liturgie du mariage. Il n'aurait pas aimé non plus à l'entendre le supplier encore de révéler leur promesse mutuelle à sa mère ; et, si par quelque malheur elle allait se découvrir, Charles saurait bien tourner cela contre lui, de manière à lui faire perdre pour jamais le reste de son influence à Hollywell. L'amour le pressait d'un côté, la prudence de l'autre. Jamais il n'avait été aussi indécis, et il en voulait à son oncle, à Charles, à Walter, de l'avoir placé dans cette désagréable alternative. Deux choses le consolaient pour le moment : la première, c'est qu'il avait envoyé son ami Thorndale chez son père, loin de lady Éveline ; la seconde, c'est que Maurice ne savait pas encore la grande nouvelle de Hollywell, et par conséquent ne lui en parlait pas.

Ce dernier sujet de satisfaction s'évanouit dès leur arrivée à Kilcoran ; car, lorsqu'ils entrèrent au salon, lady Éveline s'écria :

— Maurice ! il me tardait de vous voir ! Capitaine Morville, j'espère que vous ne lui avez rien dit et que je serai la première avec ma nouvelle ?

— Il ne m'a rien dit du tout, répondit Maurice. Jamais je n'ai eu un compagnon plus silencieux.

— Comment ! vous ne savez pas ? Je sais quelque chose que le capitaine Morville ignore ?

— Vous vous flattez un peu trop, dit Philippe, qui ne se souciait pas de faire connaître son opinion.

— Ah ! vous savez ? dit lady Kilcoran, d'un ton endormi. C'est sans doute un grand sujet de joie ?

— Mais qu'est-ce donc, Eva ? dit Maurice.

— Devinez.

— Vous ne seriez pas si contente si ce n'était pas un mariage.

— C'est vrai ; mais le mariage de qui ?

— D'une de vos cousines Edmonstone, je suppose. De Laura ?...

— Non pas de Laura !

— Voilà donc quelqu'un qui n'a pas de goût ! Laura devait se marier la première. C'est la plus jolie fille que je connaisse.

— Votre cœur ne sera pas brisé pour cette fois ; c'est cette petite Amy qui a fait une grande conquête. Devinez donc ?

— M. Walter Morville, cela va sans dire. Mais quelle idée a-t-il eue de choisir Amy et de laisser Laura ?

— Peut-être n'a-t-il pas eu le choix. Les hommes se figurent toujours qu'ils n'ont qu'à dire ! N'est-ce pas, capitaine Morville ? J'aime beaucoup M. Walter, mais je ne connais personne qui soit digne de Laura. Si je pouvais trouver un héros parfait, je le lui donnerais ; au reste Charles prétend que les héros parfaits sont insupportables. Depuis combien de temps savez-vous cette nouvelle, capitaine Morville ?

— Depuis dix jours !

— Et vous n'en avez rien dit ?

— Je ne savais pas s'ils voulaient déjà la communiquer.

— Eh bien, capitaine Morville, j'espère que je vais faire un progrès dans votre estime. Vous croyez sans doute que je ne puis garder un secret ? Je connaissais celui-ci depuis l'été dernier, et je n'en ai pas soufflé un mot !

— L'effort a été grand sans doute ! dit Philippe en souriant. Mais il aurait été plus grand encore, si la chose avait été tout à fait sûre.

— Elle l'était bien en fait. Que pouvait-on craindre avec M. Walter ? Oui, j'ai tout vu et j'ai même un peu aidé, ainsi j'ai le droit d'être demoiselle d'honneur. Ce sera une noce magnifique. J'irai avec papa et ma tante Charlotte. Il y aura six demoiselles d'honneur, un déjeuner splendide et très nombreux, et madame Edmonstone m'a promis un bal pour le soir. Vous y viendrez, Maurice ?

— Je serai alors en pleine mer.

— C'est vrai, c'est affreux ! Mais vous, capitaine Morville, vous ne partez pas avec le régiment : vous viendrez sans doute ?

— Je n'en suis pas sûr, répondit Philippe, choqué d'entendre parler de tant de faste, et se disant qu'il aurait cru Walter plus sensé et Amy moins désireuse de briller dans tout l'éclat d'une grande toilette de mariée.

— Pas sûr ! s'écrièrent à la fois Maurice et Éveline.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir le temps ; vous savez que j'ai l'intention de faire un voyage à pied en Suisse et en Italie, pour aller rejoindre mon régiment à Corfou.

— Et vous préférez ce voyage solitaire à un mariage ?

— Un mariage n'est pas, à mes yeux, une chose gaie, et vous savez, lady Éveline, que je ne danse guère. Puis il y aura tant d'hôtes à Hollywell, que ma chambre fera plus de plaisir que ma personne.

— Dans tous les cas, il faut que vous alliez parler d'eux à notre vieille tante Mabel, reprit Éveline. Vous serez le bienvenu chez elle, où le nom de Morville est un passeport suffisant. J'ai passé des heures à y discourir des perfections de M. Walter.

Philippe ne put refuser, et on le conduisit à la maison où vivait la vieille lady Mabel Edmonstone et sa fille. Ses sentiments pour Walter ne furent pas adoucis par l'obligation où il se trouva de faire son éloge. Heureusement on ne le questionna pas sur des points où sa conscience n'aurait pas été à l'aisé ; il lui suffit de parler des manières agréables de Walter, de son talent pour la musique, et de décrire la beauté de Redclyffe. Lady Mabel et miss Charlotte Edmonstone étaient enchantées ; et plus Philippe voyait la manière superficielle dont la famille considérait cette union, moins il se sentait disposé à se mêler à cette foule empressée le jour du mariage. Il se rendit pourtant agréable pendant le reste de sa visite, et montra à lady Éveline qu'il la croyait digne de parler raison avec lui.

Lord Kilcoran avait besoin d'un précepteur pour ses deux plus jeunes fils, et il pensait à les placer auprès de M. Wellwood, à Coombe-Prior. Il consulta le capitaine Morville sur ce plan. Philippe trouvait que M. Wellwood avait été fort inattentif à la conduite de Walter à Saint-Mildred, et, quoiqu'il ne le blâmât point, il proposa à lord Kilcoran un autre plan. Un officier de son régiment avait

eu dernièrement un de ses frères avec lui, qui venait de quitter Oxford et cherchait une place de précepteur. C'était un jeune homme distingué, qui avait plu à Philippe, et il conseilla fortement à lord Kilcoran de lui confier ses fils, en les gardant à la maison. Son avis prévalut, comme il arrivait toujours quand il le donnait lui-même.

Cette visite, qui n'avait pas donné à Philippe une haute idée de la famille Edmonstone, le décida tout à fait à ne pas assister au mariage. Il écrivit à son oncle une lettre, calme et polie, le remerciant de son invitation et formant mille vœux pour le bonheur de Walter et d'Amy. Il lui témoignait son regret de ne pas revoir ses parents avant de quitter l'Angleterre ; mais désirait voyager un peu avant de rejoindre son régiment, qui partirait pour Corfou en mai ou en juin, et il finissait sa lettre en promettant d'en écrire une autre avant son départ de l'Irlande.

— Ainsi il faudra nous passer de ce grand personnage, dit Charles.

— Nous n'avons pas besoin de lui, ajouta Charlotte.

— Non pas pendant qu'il est dans cette humeur, répondit sa mère.

Amy ne dit rien, et, si elle ne s'avoua pas que cette absence lui était agréable, c'est seulement parce qu'elle faisait de la peine à Walter.

Il va sans dire que Laura fut très affligée, au point même qu'elle eut de la peine à le cacher. Elle avait cru que Philippe viendrait pour la voir ; elle avait fondé de si belles espérances sur cette réunion ! Elle ne pouvait pas avertir Philippe des chances

qu'il aurait eues, car elle ne lui écrivait jamais ; ni l'un ni l'autre n'auraient consenti à le faire en secret. Il n'y avait donc d'autre remède pour la pauvre Laura que de se distraire autant qu'elle pourrait de toutes ces impressions pénibles.

Walter devait aller à Oxford pour prendre ses degrés, et de là à Redclyffe pour préparer la maison. Amy le pria de faire le moins de changements possible, car elle n'aimait pas que l'on bouleversât les vieilles habitations pour plaire aux nouveaux venus ; elle désirait voir Redclyffe dans son premier état.

Il sourit et promit de se borner à le rendre habitable. Il fallait bien cependant préparer une chambre pour Amy, et là-dessus il comptait consulter madame Ashford ; puis il voulait aussi choisir un piano lui-même. Le grand salon n'avait pas été ouvert depuis le temps de sa grand'mère, et devait avoir besoin de réparations. Pour ce qui était du jardin, ils le dessineraient ensemble. Ils ne parlaient pas de tout cela ouvertement, pour ne pas avouer à M. Edmonstone qu'ils désiraient aller à Redclyffe dès qu'ils seraient mariés.

Cependant, peu de temps après, Walter partit pour Oxford, et il annonça, dès sa seconde lettre, qu'il avait passé ses examens. Il revint d'un autre côté à la famille Edmonstone qu'il les avait fort bien passés.

Il va sans dire que la nouvelle du mariage avait produit un grand effet à Redclyffe. Markham l'annonça d'un air important, et ne trouva rien à objecter que l'extrême jeunesse de son maître, ajoutant que c'était fort heureux qu'il n'eût pas fait pis.

Madame Ashford demanda à son cousin James Thorndale des détails sur la famille de Hollywell. Il lui dit beaucoup de bien de

tous en général et des jeunes demoiselles en particulier. Elles s'occupaient des pauvres et de l'école ; l'aînée était fort belle et remplie de talents. Pour mademoiselle Amable, c'était une jeune fille comme toutes les jeunes filles ; elle n'avait rien de remarquable que ses attentions pour son frère malade. Markham, qui, grâce à l'intervention de Walter, avait cessé de regarder M. Ashford comme un ennemi, lui annonça un jour que son maître arriverait le lendemain. Il devait passer la nuit à Coombe-Prior, pour venir de là à cheval ; et, à la grande joie des petits garçons, il descendit à la porte du presbytère.

Madame Ashford, jetant les yeux sur sa figure animée, n'y vit plus trace du nuage qui l'obscurcissait l'hiver précédent. Elle lui serra la main, puis les petits garçons s'emparèrent de lui pour jouer, et lui rappeler sa promesse de les conduire au Shag.

Walter alla ensuite trouver Markham. Celui-ci était trop content pour ne pas gronder un peu.

— Eh bien ! monsieur Walter, vous voici ? Vous n'avez pas perdu de temps, et nous allons avoir une fameuse paire de jeunes maîtres de maison. C'est un bel exemple pour tout le village que de se marier à l'âge où vous êtes !

Walter se mit à rire.

— Il vous faudra venir voir ce couple modèle, Markham. Madame Edmonstone vous invite à la noce.

Grognement sourd.

— Vous vous moquez, monsieur Walter. Qu'est-ce qu'un vieux campagnard comme moi irait faire au milieu de beaux messieurs

et de belles dames, et de toutes ces cérémonies ? Je n'irai certainement pas.

— Pas même pour m'obliger ?

— Vous obliger ! Quel besoin aurez-vous de moi ?

— Non, Markham, vous ne me refuserez pas. Vous êtes mon plus ancien et mon meilleur ami. Je vous dois tout mon bonheur, et je serais très fâché que vous ne vinssiez pas. Elle le désire aussi !

— Eh bien ! monsieur Walter (et le grognement fut plus doux), si vous voulez me rendre ridicule, ce n'est pas ma faute. Il faut toujours en passer par où vous voulez : mais vous auriez facilement pu trouver un ami qui vous eût fait plus d'honneur !

— Ainsi nous pouvons compter sur vous ?

— Remerciez beaucoup M. et madame Edmonstone de l'honneur qu'ils me font.

— Et vous nous préparerez un logement d'ici là, car nous voulons venir ici d'abord après le mariage.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Monsieur ! s'écria Markham avec effroi.

— Pardon, je ne veux pas remplir la maison de nouveaux meubles.

— Vous direz ce que vous voudrez, mais la maison n'est pas en état de recevoir une dame. Vous vous entendrez joliment à soigner votre femme ! J'espère qu'elle s'y attend !

— Elle sera facilement contente, et désire que rien ne soit changé ici. Il ne lui faut que deux chambres meublées et préparées pour elle.

— Mais le château tout entier a besoin d'être repeint, et le toit est dans un état…

— Le toit ? Ceci est plus sérieux.

— Sérieux ? je crois bien ; il vous tombera bientôt dessus, si vous n'y faites attention.

— Je vais l'examiner tout de suite, dit Walter. Voulez-vous venir avec moi ?

Il monta donc jusqu'à la vieille charpente et s'aperçut que Markham avait raison, et que ce toit devait être complètement réparé avant qu'il amenât sa femme sous son abri. Probablement on n'y avait pas touché depuis le temps du vieux seigneur Hugh, car les Morville n'avaient pas l'usage de dépenser leur argent à des choses qui ne fissent pas d'effet. Walter, au désespoir, envoya chercher un entrepreneur à Moorworth ; on calcula les frais et le temps ; mais, comme que l'on s'y prît, et même quand les ouvriers auraient commencé tout de suite, ils ne pouvaient avoir fini avant l'automne.

Walter eut de quoi s'occuper pendant la quinzaine de jours qu'il passa à Redclyffe : outre les ouvriers, les plans, les comptes avec Markham, il y avait encore des ordres à donner pour les meubles. Il en parla à madame Ashford, la priant de l'aider de ses conseils. Il lui montra la pièce qui devait être le petit salon d'Amable. Elle était encore vide, mais sa large croisée s'ouvrait au midi sur la verte pelouse du parc, et l'on apercevait aussi de là

l'église et les collines. Il avouait qu'il n'entendait rien aux affaires d'ameublement, et savait seulement qu'il fallait des gravures aux murs, un piano, une bibliothèque et une chaise longue pour Charles.

— Vous avez entendu parler de Charles ? dit-il.

— Pas beaucoup ; il est incapable de marcher, n'est-ce pas ?

— Non, pas sans béquilles ; mais on ne peut se le représenter si on ne l'a pas vu. Il est très patient, et toujours de bonne humeur. C'est surprenant de voir l'intérêt qu'il prend à tout ce qui se passe autour de lui. Je ne sais ce que Hollywell serait sans Charles. Il me tarde qu'il puisse venir ici ; mais ce ne peut être avant que nous soyons très bien établis. Amy m'aidera à finir nos arrangements. Que nous manque-t-il encore ? Des rideaux, vous dites ? Je pense qu'il les faut d'étoffe bleue, comme ceux du salon de Hollywell. Comment appelez-vous cela ?

Le fait est qu'il s'entendait mieux aux arrangements de Coombe-Prior qu'à ceux de sa propre maison. Il voulait que tout fût prêt le plus tôt possible pour y établir son ami, M. Wellwood. On lui conseillait de laisser tout cela jusqu'à son retour, mais il répondait :

— Il ne faut rien renvoyer au lendemain ; la pensée de ce malheureux village empoisonnerait tout mon plaisir.

Il s'occupa aussi des préparatifs d'une fête de village pour le jour de ses noces. M. et madame Ashford lui conseillèrent de la renvoyer jusqu'à son arrivée.

— Ils ne seront pas fâchés d'avoir d'abord celle-là. Laissons-les s'amuser pendant qu'ils le peuvent.

Robert et Edward applaudirent à ses discours et le suivaient partout. Ils l'aimaient tant qu'ils se fâchaient, quand on leur parlait du mauvais accueil qu'ils avaient d'abord fait à Walter. Cependant ils se montraient disposés à ne pas mieux recevoir sa femme, parce que madame Ashford leur avait dit qu'ils ne pourraient pas être sans cesse avec lui quand il serait marié. Les petits garçons déclarèrent donc que l'on pouvait parfaitement se passer d'une lady Morville, et qu'ils ne voyaient pas pourquoi Walter avait besoin d'une femme.

Le père leur avait prédit que Walter ne pourrait tenir sa promesse de les conduire au Shag. Il le fit cependant une belle après-midi de mai, et les y mena avec leur père. Il leur montra tout ce qu'ils désiraient voir, et s'amusa de les voir faire une collection de petits morceaux de bois, qu'ils emportèrent pour leur mère, du vaisseau naufragé. Walter eut tant de choses à faire, tant de gens à voir pendant son séjour à Redclyffe, qu'il n'avait pas un moment à lui. Cependant il sentait le besoin d'un peu de solitude, et, la veille de son départ, qui était le jour de l'Ascension, il alla à Cove après le service, lança son petit bateau, et se trouva bientôt au milieu des vagues murmurantes. C'était un retour vers les jours de son enfance, une vacance des graves affaires de la vie. Il saisit les avirons, rama joyeusement, et sifflait en cadence. Quel plaisir d'être encore une fois seul, balancé par les vagues et respirant la brise salée ! Il alla jusqu'au Shag, qui était autrefois la borne qu'on ne lui permettait pas de dépasser. Il en fit le tour, admirant ses flancs escarpés de pierres veinées, et mouchetées çà et là par quelques touffes de genêts d'un beau vert. La blanche écume des vagues dansait au pied du roc, et les oiseaux de mer se balançaient doucement dans les airs, pendant que les faucons planaient plus haut et se perchaient sur les rocs.

D'un autre côté le village de Cove étalait au soleil ses rudes cheminées et ses toits d'ardoise couverts de mousse, le long de la vallée escarpée que traversait un petit ruisseau, dont les eaux paisibles contrastaient avec celles du torrent, son frère, qui, à quelque distance, se précipitait tumultueusement dans la mer du haut d'un rocher. Au-dessus du village, entre deux collines, s'élevait la tour de l'église. Sa hauteur extraordinaire venait de ce que, jadis, on y allumait un feu qui servait de fanal aux bateaux de pêcheurs. Encore plus haut, et, semblait-il, sur le bord du rocher à pic qui couronnait la scène, on voyait le vieux château gothique, véritable nid d'aigle, et digne habitation des Morville. Le soleil, qui l'éclairait en plein, faisait remarquer combien de fenêtres étaient sans rideaux, et combien le vent de la mer avait rongé les vieux murs. L'aspect majestueux et mélancolique de ce château rappelait tous les sombres événements dont il avait été le témoin ; depuis le jour, où, selon la tradition, les chiens mêmes avaient fui le meurtrier de l'archevêque, jusqu'au soir où l'héritier de la famille avait été ramassé sans vie devant la porte de son père.

Walter, appuyé sur ses avirons, regardait cette scène, le cœur rempli d'un bonheur si grand, qu'il semblait ne devoir pas durer, et n'être pas fait pour un homme tel que lui. C'était comme un rayon d'en haut, trop pur pour être réel, et le jeune homme s'arrêtait comme un enfant en se disant : « Est-ce bien à moi ? » Il craignait de se fier trop, de s'attacher, trop aux biens de ce monde ; il était heureux d'avoir un moment à lui pour réfléchir et pour modérer ses transports, afin d'être toujours prêt à supporter les coups de l'adversité.

Eh bien ! c'était une bonne chose pour lui, de regarder ce vieux château, de se rappeler qui il était, et de penser à la fragilité des biens de la terre, surtout pour la famille Morville. Une créature aussi douce et aussi pure qu'Amable Edmonstone pourrait-elle donc vivre dans ces sombres murailles ? Peut-être viendrait-elle les embellir, pour un temps, de sa présence, puis elle lui serait enlevée. Et, quand il se disait que tout cela n'était qu'une fantaisie mélancolique, une voix intérieure lui répondait qu'il ne fallait jamais oublier la fragilité des choses humaines, et que la seule consolation véritable était de penser que la mort même ne pourrait le séparer de celle qu'il aimait.

Il regarda longtemps au-dessus de sa tête le ciel bleu, qui lui semblait être sa patrie future, puis les eaux verdâtres sur lesquelles son bateau se balançait mollement ; et, saisissant vigoureusement ses avirons, il rama jusqu'au bord, laissant une trace brillante sur son passage.

29

Écoutez comme les oiseaux chantent,
Et comme les bois résonnent !
Toutes les créatures se réjouissent ainsi que l'homme ;
Cependant c'est une chose certaine
Que les joies et les plaisirs de l'homme
Sont moins de la vie présente que de celle qui la suivra.
Ce n'est pas qu'il ne puisse ici-bas
Goûter le bonheur ;
Mais, comme un oiseau boit puis relève la tête,

Ainsi l'homme doit penser, après chaque gorgée,
À une boisson meilleure,
Qu'il n'obtiendra qu'après sa mort.

Walter retourna à Hollywell le vendredi pour passer une semaine tranquille avec la famille Edmonstone, ce qui faisait le plus grand plaisir à Amy ; car elle était heureuse de ce que Walter aimait Hollywell et ses habitants aussi bien pour eux-mêmes qu'à cause d'elle. On avait dit que cette semaine serait tranquille ; mais, malgré tous les efforts de madame Edmonstone et de Laura, il y eut assez de confusion pour que toute autre personne à la place d'Amy en eût été troublée.

On se demanda quel emploi les deux jeunes époux feraient de la lune de miel. Walter et Amy auraient voulu faire simplement un petit voyage en Angleterre pour visiter quelques endroits célèbres, puis revenir à Hollywell pendant quelques jours, et, de là, partir pour Redclyffe et vivre dans un coin du château en attendant que le reste fût prêt. Amy ne comprenait pas pourquoi il lui faudrait plus de place qu'au vieux M. Morville, et Walter déclara que le bonheur n'était pas une raison de chercher le plaisir. Mais Charles trouvait cet arrangement absurde, et M. Edmonstone disait qu'il fallait faire un voyage sur le continent. Madame Edmonstone aussi désirait qu'Amy vît un peu de pays, la Suisse surtout, qu'elle avait toujours souhaité de connaître. Le nom de Suisse fit penser à Walter que ce serait une bonne occasion d'y conduire Arnaud, qui, depuis vingt ans, parlait d'aller voir sa famille.

— Enfin, dit Walter, ce ne sera pas chercher le plaisir ; on a réglé ce plan pour nous, et nous nous y conformons parce que nous

n'avons pas de toit pour nous abriter. Nous rendrons un service à Arnaud, et peut-être nous rencontrerons Philippe.

— Ceci ne sera certainement pas un plaisir, dit Amy ; puis, se rappelant, que Walter n'aimait pas à l'entendre parler de la sorte, elle ajouta : À moins que vous ne puissiez le faire changer de sentiments ; alors ce serait mieux que du plaisir.

— Ce serait l'accomplissement de mon dernier souhait, répondit Walter. Dans tous les cas, nous jouirons du voyage.

— Cela va sans dire.

— Et de crainte que nous ne nous laissions entraîner à oublier notre devoir de revenir chez nous, fixons une époque pour être à Redclyffe.

— N'avez-vous pas dit que le château serait prêt à la Saint-Michel ?

— Les ouvriers me l'ont promis ; ainsi, chère Amable, autant que cela dépendra de nous, nous serons chez nous à la Saint-Michel.

Tous étaient surpris de voir approcher le moment du mariage. Charles l'appréhendait, car la perte d'Amy était plus importante pour lui que pour tous les autres. Qui remplacerait sa fidèle petite compagne ? Il avait plus de temps que sa mère et Laura pour se livrer à ses tristes réflexions, lui, incapable de prendre part à l'agitation générale.

Charles et Walter étaient l'un pour l'autre d'une politesse exemplaire. Tous deux tâchaient de ne pas s'emparer d'Amy exclusivement ; et ceux qui avaient connu Charles trois ans aupara-

vant, dans le temps où il était si égoïste, étaient surpris de voir avec quel soin il cachait le chagrin qu'il éprouvait à se séparer de sa sœur, afin de n'affliger personne. Il ne pouvait se montrer aussi gai que de coutume ; mais il était encore amusant, et parvenait à faire rire ses alentours, excepté quand il était seul avec Amy, ou quand il l'entendait charger ses sœurs des divers petits services qu'elle avait eu l'habitude de lui rendre. Alors, pour cacher sa mélancolie et ne pas faire pleurer Amy, son seul remède était de faire mille projets de visite à Redclyffe, et de s'étendre sur la facilité des communications par les chemins de fer.

Le dernier jour arriva, il sembla long et étrange. Il n'était gai pour personne, et il était triste pour plusieurs. Cependant Amy, avec sa douce et pensive expression, avait une sérénité qui se communiquait à ses alentours. Charlotte, quoique fort animée, se calmait en sa présence : Laura ne pouvait la plaindre ni trembler pour son avenir : Charles la suivait des yeux sans rien dire ; son père ne la rencontrait jamais sans la baiser sur les deux joues et l'appeler son petit bijou ; sa mère… Mais qui pourrait décrire madame Edmonstone dans ce jour ? Elle était remplie de tristesse pour elle-même, et de reconnaissance pour le bonheur de son enfant. Walter se tenait à l'écart pour leur laisser Amy. Il demeura longtemps dans sa chambre, puis il se rendit à cheval à Broadstone, et, en revenant, il fit une longue visite à M. Ross. En rentrant, il trouva Charles sur la pelouse, dans son fauteuil à roulettes, et Amy assise sur le gazon auprès de lui. Il s'assit aussi auprès d'elle, et tous trois gardèrent un long silence.

— Quand nous retrouverons-nous tous trois ensemble ? dit enfin Charles.

— Et dans quel lieu ? ajouta Amy.

— Ici, vous viendrez me conter vos aventures et chercher Trim.

— Je l'espère, dit Walter. Le moment où nous vous conterons nos aventures sera le plus beau du voyage.

— Vous êtes bien généreux, répondit Charles. Et ils retombèrent dans le silence.

— Voici du monde, s'écria Walter entendant une voiture dans l'avenue. Voulez-vous rentrer, Charles ?

— Oui, s'il vous plaît.

Walter s'appuyant sur le dos du fauteuil le poussa vers la maison, et dit à Charles d'une voix émue :

— Charles, nous ne savons ni le lieu ni le moment où nous nous reverrons, c'est pourquoi je veux vous remercier de toute l'amitié, de toute la sympathie que vous m'avez témoignée.

Charles, sans se retourner, répondit :

— C'est moi qui suis votre débiteur ; car, en retour de tous les services que vous m'avez rendus, vous n'avez eu de moi que des exigences et de la mauvaise humeur. Mais, Walter, je sens ce que je vous dois. Vous avez fait de moi un homme nouveau, au lieu du pauvre misérable que j'étais, riant de mes maux pour me persuader que je ne les sentais pas. N'êtes-vous pas fier de votre œuvre ?

— Comme, si j'y étais pour quelque chose !

— Certainement. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas rendu mille services, dans le temps où je n'avais pas, comme à présent, le

droit de les attendre ? ajouta-t-il en souriant et en regardant Amy. Quand vous reviendrez, c'est alors que je vous traiterai en frère !

Cette conversation les retarda un peu, et ils n'arrivèrent pas à la maison avant les hôtes. Aussi, la première chose que virent en entrant la tante Charlotte et lady Éveline, ce fut Walter aidant Charles à monter les marches du perron ; ses yeux bruns et brillants, sa figure colorée, contrastaient avec les traits pâles et amaigris de Charles. Amy les suivait, portant les béquilles de son frère. Elle baissait les yeux, et ses boucles blondes voilaient ses joues rosées.

— Les voici ! s'écria mademoiselle Edmonstone en s'élançant à leur rencontre, et jetant ses bras autour du cou d'Amy : Ma chère nièce, je vous félicite de tout mon cœur !

— J'épargnerai vos joues brûlantes, Amy, ma toute chère, dit tout bas lady Éveline en l'embrassant, pendant que la tante Charlotte, après avoir aussi donné un baiser à Charles, tendit la main à Walter en disant :

— Je n'attendrai pas que l'on vous présente.

— Vous ai-je dit trop de bien de lui ? demanda M. Edmonstone. N'est-il pas un charmant garçon ?

Walter se détourna bien vite, et alla saluer lord Kilcoran ; puis il prit Amy par la main, et l'écartant du groupe de ses parents, il l'amena auprès d'un homme âgé, encore robuste et d'un air un peu rustique mais respectable, qui, après avoir salué poliment, s'était retiré à l'écart.

— Vous le connaissez déjà ! dit Walter.

— Oui, certainement, ajouta Amy en lui tendant la main.

Markham était pris par surprise ; il fit entendre un grognement de satisfaction, et secoua la main d'Amy avec autant de cordialité que si elle avait été sa nièce favorite.

— Et la petite fille ? demanda Amy.

— Oh oui ! je l'ai prise en passant à Saint-Mildred, et je l'ai remise à une servante dans l'antichambre.

— Je vais la chercher, s'écria Charlotte au moment où Amy s'avançait vers la porte. Un instant après elle entra avec la petite Marianne Dixon, qui ne lâchait pas sa main. Amy la prit dans ses bras et la baisa tendrement, et la pauvre petite, tout effrayée, parut charmée de retrouver son ancien ami Walter.

M. Edmonstone caressa ses boucles blondes, et, quand chacun lui eut fait quelque amitié, Charlotte, à qui Walter l'avait particulièrement confiée, l'emmena avec elle dans la maison.

Madame Edmonstone eut beaucoup à faire le reste de la soirée, et n'en était pas fâchée. La tante Charlotte n'était jamais venue depuis la maladie de Charles. C'était une petite personne active et réjouie, une vraie Irlandaise. Elle rapportait toutes choses à sa mère ; elle ne pensait qu'à lui tout conter, et sa seule arrière-pensée était qu'elle devait manquer à la maison.

Madame Edmonstone lui contait l'histoire du mariage, et faisait l'éloge de Walter. Amy était montée après le dîner, pour faire ses adieux à sa vieille bonne et voir la petite Marianne ; et Éveline, assise entre Laura et Charlotte, faisait mille questions auxquelles il était difficile de répondre.

Elle ne pouvait comprendre pourquoi Walter n'avait point passé les vacances de Noël à Hollywell, et, voyant qu'on ne voulait pas le lui dire, elle n'en parla plus. Mais elle fit encore une autre question embarrassante.

— Dites-moi donc si le capitaine Morville est content de ce mariage, oui ou non.

Laura aurait voulu ne rien répondre, espérant que lady Éveline parlerait d'autre chose, mais Charlotte s'écria :

— Que vous en a-t-il dit ?

— Rien du tout ; mais pourquoi ne vient-il pas ?

— Vous l'avez vu plus récemment que nous, dit Laura.

— Ce n'est pas une réponse, dit lady Éveline. Vous connaissez mieux que moi ses pensées.

— Il est fort ennuyeux, dit Charlotte, et nous pouvons bien nous passer de lui ; mais Walter et Laura tiennent toujours son parti.

Dans ce moment on appela Laura pour recevoir la boîte des gants blancs. Elle aurait voulu emmener Charlotte ; mais celle-ci n'était pas disposée à se séparer de lady Éveline. Eva devinait qu'elle en apprendrait plus de Charlotte que de sa sœur ; et, en effet, quoique Charlotte ne manquât pas de prudence, elle pensa pouvoir dire à sa cousine ce que tout le voisinage savait, que Philippe avait eu sur Walter des soupçons injustes ; que papa avait été très fâché contre Walter, et l'avait même banni de Hollywell. Cependant Walter s'était admirablement bien conduit, et mainte-

nant tout était expliqué ; mais, malgré les preuves les plus évidentes, Philippe ne voulait pas être convaincu.

Éveline trouva cela très mal, admira Walter et plaignit Amy.

— Ainsi il avait été banni, dit-elle ; mais sans doute Amy n'a jamais renoncé à lui ?

— Oh ! elle ne l'a jamais cru coupable.

— Et pendant qu'elle lui était fidèle, peu lui importait le reste !

— Oui, s'il l'avait su ; mais elle ne pouvait pas le lui dire.

Éveline prit un air d'incrédulité.

— Je suis sûre qu'elle ne lui a rien dit, répéta Charlotte un peu fâchée.

— Vous n'en savez rien, ma chère.

— Pardonnez-moi ; maman a dit à Charles qu'ils se sont très bien conduits, et n'ont jamais essayé de s'écrire.

— Vous avez grand'raison de le croire.

— Mais j'en suis certaine ! Comment pouvez-vous les croire capables de faire quelque chose de mal ?

— Je ne dis pas que ce fût mal.

— Quoi ! de s'écrire quand papa l'avait défendu ! et en secret encore ?

— Mon enfant, vous êtes trop innocente. Il n'y aurait en aucun mal ; c'était une raisonnable preuve de constance. Vous ne connaissez rien à l'amour.

— Si je ne connais rien à l'amour, je connais bien Walter et Amy, et je sais qu'ils ne faisaient pas en secret une chose défendue.

— Attendez d'aimer quelqu'un, alors vous changerez d'avis !

— Je n'aimerai jamais personne ! s'écria Charlotte indignée.

Éveline se mit à rire, et Charlotte fut bien aise que cette conversation fût interrompue par l'arrivée des messieurs.

Walter aida Charles à se placer sur le sofa, puis il se tourna vers Markham avec qui il se mit à parler de Redclyffe. Charlotte s'approcha du sofa, saisit un moment où personne ne pouvait l'entendre, et dit tout bas à son frère :

— Charles, Eva ne veut pas croire que Walter et Amy ne s'écrivaient pas secrètement l'hiver dernier.

— Je ne puis l'en empêcher, Charlotte.

— Quand je le lui dis, elle se moque de moi. Dites-le lui donc aussi, Charles !

— Je me respecte trop pour cela.

— Charles ! vous ne croyez pourtant pas que ce soit possible ?

— Possible ? non certainement.

— Elle dit qu'il n'y aurait pas eu de mal et que je ne connais rien à l'amour.

— Vous auriez dû lui dire que Walter et Amy s'aiment autrement que les gens ordinaires.

— Que je voudrais le lui avoir dit ! Dites-le, Charles, elle vous croira.

— Je n'en dirai pas un mot.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'en est pas digne, si elle ne les juge pas mieux. J'ai cru un jour qu'Éva avait plus de sens ; mais je ne comprends pas quelle société elle voit quand elle n'est pas ici.

— Cependant Charles ne fut pas fâché qu'Éveline vînt s'asseoir auprès de lui, pour causer de choses insignifiantes. Amy, étant rentrée, vint prendre son ancienne place et mettre sa main dans les siennes.

C'était la dernière fois qu'elle était à lui ! Sa mère seule lui aurait manqué davantage, et, tenant toujours la main de sa sœur, Charles écoutait la description que lui faisait Éveline du nouveau précepteur de ses frères. C'était un M. Fielder, un homme distingué, agréable, qui avait beaucoup lu ; mais il était aussi l'homme le plus laid, le plus extraordinairement laid qu'elle eût jamais vu : il était très petit, et l'on eût dit qu'il était fait de gutta-percha. — Éveline disait qu'il ne remuait que par soubresauts, et Maurice avait conseillé à ses frères de ne pas le placer trop près du feu, de peur qu'il ne fondît.

— Ils ne devraient le mettre que juste assez près pour l'attendrir, quand ils veulent obtenir une faveur, dit Charles, parlant au hasard.

— Et puis ses yeux ! Ils ne sont pas louches précisément, mais ils ne sont pas pareils, ce qui le fait ressembler à cet affreux petit

terrier de Maurice, nommé Vénus. Aussi mes frères appellent-ils toujours M. Fielder Vénus.

— Et c'est ainsi que vous leur apprenez à respecter leur précepteur ?

— Oh ! il les tient bien en respect pendant leurs leçons ; mais il a horreur, dit-il, de nous autres sauvages Irlandais. Il est surpris de ne pas nous voir manger les pommes de terre avec les doigts.

C'est ainsi qu'Éveline causa longtemps, et Charles lui répondait sur le même ton. Tout le monde se sentit soulagé de voir arriver la fin de la soirée.

Laura resta longtemps dans la chambre d'Amy, s'apercevant qu'elle n'avait pas, jusqu'alors, apprécié tous les mérites de cette aimable sœur. Combien elle allait se trouver isolée sans elle, entourée de gens qui ne savaient pas entrer dans ses peines, qui attaquaient sans cesse Philippe ! Son cœur était si plein qu'elle aurait tout dit à sa sœur, si Philippe ne s'était pas montré si opposé à Walter ; elle était d'ailleurs alarmée du sort futur d'Amy, à la pensée des soupçons que Philippe conservait toujours. Elle ne put donc qu'embrasser sa sœur, tandis que celle-ci pleurait doucement et la consolait.

Madame Edmonstone ne vint qu'un instant vers sa fille, voulant qu'elle se reposât.

— Maman, dit Amy en recevant son dernier baiser, je suis surprise de n'être pas plus triste,

— Tant mieux, ma chère enfant, répondit madame Edmonstone.

Amable s'endormit bientôt et s'éveilla avec la pensée que c'était le jour de son mariage. Elle ne descendit pas pour déjeuner, mais elle passa dans le boudoir, auprès de Charles, dès qu'elle fut habillée ; et, quand elle fut assise auprès de lui, sur le sofa, il attacha à son bras un bracelet des cheveux de sa mère. Ses yeux étaient obscurcis et ses mains tremblaient, mais il ne voulut pas qu'elle l'aidât. Elle le remercia en l'embrassant, sans pouvoir dire autre chose que :

— Charles ! Charles ! Comment ai-je pu promettre de vous quitter ?

— Qui pouvait croire que mes sœurs devraient passer leur vie enchaînées à mon sofa ?

Il fallut sourire, mais ce ne fut que pour un instant ; la gaieté de Charles était mélancolique.

— Promettez-moi de ne pas vous ennuyer, Charles, de souffrir que Charlotte me remplace !

— Sans doute je saurai m'accoutumer à elle au bout de quelque temps. Amy, je pensais peu à ce que je faisais en le rappelant ! C'était scier la branche qui me soutenait. Mais assez de flatterie, il y aurait de quoi faire tourner votre petite tête. Là, levez-vous, que je vous voie. Très bien ! vous me faites honneur. Je tâcherai bien de me passer de vous. J'ai désiré toute ma vie d'avoir un frère, et vous m'en donnez un… celui que j'aurais choisi entre mille, le seul à qui je puisse pardonner de vous prendre. Mais le voici ! Entrez !

Walter dit à peine quelques mots ; Amy n'osa pas le regarder en face. Il était tard, et il venait prendre Charles. Amy demeura

tranquille un moment ; ensuite il fallut mettre la dernière main à sa toilette. Comme c'était fini, Charlotte s'écria :

— Voici Walter ! Peut-il entrer ?

Madame Edmonstone ne dit pas non et Charlotte ouvrit la porte. Il tint un moment les yeux fixés sur Amy, et dit :

— Je me trompais ; je ne voudrais pas vous voir mise autrement.

En effet, madame Edmonstone et Laura, oubliant aussi les détails de dentelle et de soie qui les avaient occupées, ne voyaient plus que la blancheur et la pureté emblématique de la robe, du voile et de la couronne. Mais on n'eut pas le temps d'en dire davantage, car M. Edmonstone vint appeler Walter, qui devait conduire Charles à l'église dans le petit phaéton. Amable, selon l'usage, s'y rendit avec ses parents. Pauvre enfant ! ses larmes coulèrent abondamment tout le long du chemin. M. Edmonstone était fort ému au moment de se séparer de sa fille, et la maman qui avait de la peine à ne pas pleurer, ne pouvait que serrer la main d'Amy.

Pendant que le ministre lisait le service du matin, Amy eut le temps de se remettre. Elle tremblait à peine quand son père la conduisit à l'autel, et sa voix, quoique basse, était ferme et distincte, tandis que celle de Walter frémissait d'émotion.

Tout le monde remarqua que Laura était plus agitée qu'aucun des assistants ; elle tremblait si fort qu'elle était obligée de s'appuyer sur Charlotte, et ses larmes firent bientôt couler celles des autres demoiselles d'honneur, de toutes, excepté de Mary Ross,

qui ne pouvait jamais pleurer quand elle voyait pleurer les autres, et de la petite Marianne, qui n'y comprenait rien.

Ce jour-là il y eut plusieurs averses, entremêlées de rayons de soleil. Un de ces rayons éclairant tout à coup les vitraux de l'une des fenêtres du sud vint donner une couleur d'or aux longs cheveux de Walter, et teindre en pourpre le voile de la mariée. Cette espèce d'auréole et l'expression du front qui la portait firent penser Mary à ces lignes :

Quel est le front qui porte, aux yeux des mortels,
La couronne de lumière angélique ?

Charles appuyait sa tête à un pilier, comme s'il n'eût pas eu la force de la soulever ; M. Edmonstone était agité et sanglotait ; madame Edmonstone était le seul des assistants qui fût calme et ne tremblât pas trop ; mais la personne la plus paisible était la jeune mariée, agenouillée et les mains jointes, baissant la tête, ne pensant qu'au vœu qu'elle formait, à la bénédiction qu'elle recevait, et comme élevée au-dessus des choses de ce monde.

Tout était fini, la cérémonie terminée ; le cortége se rendit dans la sacristie. Il présentait un charmant coup d'œil ; le marié et la mariée avaient la grâce et la fraîcheur de la première jeunesse ; ils étaient suivis des six demoiselles d'honneur ; Laura et Éveline, deux jeunes personnes d'une beauté remarquable ; Charlotte et la blonde petite Marianne ; Mary Ross et Grace Harper.

Les villageois, qui s'étaient attroupés, avaient raison de dire que ce spectacle était digne qu'on vînt le voir de vingt lieues à la ronde.

Après que les nouveaux mariés furent montés en voiture, on fit placer Charles dans son petit phaéton. Charlotte, qui tenait à gagner sa faveur, voulut le conduire, parce qu'elle comptait remplacer en tout Amy auprès de lui. Madame Edmonstone demanda à Laura si elle n'aimerait pas à conduire elle-même son frère. Mais elle répondit que non ; elle était mieux en état de répondre à de jeunes filles qu'aux remarques de Charles.

Quelqu'un dit qu'il allait pleuvoir ; mais Charlotte plaida encore.

— Eh bien, venez petite fille, dit Charles, retrouvant sa bonne humeur ! Prenez garde seulement de verser.

Charlotte conduisait avec un grand soin ; au bout d'un moment, elle poussa un soupir et s'écria :

— Cette fois il est notre frère ! il n'y a plus rien à craindre.

— C'est vrai, dit Charles.

— Vous aviez donc aussi de l'inquiétude ? J'en suis bien aise. C'était comme dans un livre, et je craignais toujours de voir paraître le terrible Philippe.

— Comme une espèce d'ogre. Il me semblait aussi, par moments, le voir arriver pour s'opposer à ce mariage, toujours pour le bien d'Amy, cela va sans dire. Mais il ne peut les séparer maintenant, et je suis bien aise que le nœud soit serré, car il semblait qu'une espèce de fatalité s'y opposât toujours.

— C'est vrai, dit Charlotte, c'est peut-être comme l'histoire de Rosaura et de sa famille ; ne savez-vous pas ? Le sort refusa de paraître à leur mariage avant que le comte Julius eût sauvé la vie

à l'un de ses ennemis. Vous verrez qu'il se rencontreront sur le continent et que Walter sauvera Philippe.

— Ne craignez pas que Philippe expose sa vie ! Je crois qu'il n'y eut jamais de plus belle noce. Mais j'ai tort de le dire, car je suis sûr d'entendre cette phrase cent fois avant la nuit !

— Comme notre tante Charlotte pleurait ! C'est une drôle de petite femme.

— Oui, je vois à présent à qui vous ressemblez. Vous serez exactement comme elle à son âge.

— C'est bien mon intention : je resterai à la maison pour vous soigner, comme elle soigne grand'maman.

— Vrai ?

— Oui, je ne veux jamais me marier, c'est si désagréable !

— Voici la pluie ! s'écria Charles, en voyant tomber quelques larges gouttes. Ils n'avaient pas de parapluie, et Charlotte ne voulut pas accepter une part du manteau de son frère. Elle ne fit que rire de cette aventure, pressa le cheval, et arriva à la maison avec sa robe blanche trempée de pluie. Walter vint à leur rencontre suivi de Trim. Trim, s'apercevant qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire à son maître, ne le quittait pas un instant, et semblait deviner qu'on allait le laisser à la maison.

— Comme vous êtes mouillée, Charlotte !

— C'est égal, Charles ne l'est pas.

Et la petite fille, s'élançant de la voiture, reçut le premier baiser de son nouveau frère.

— Où est Amy ?

— Ici, dans le vestibule.

Charlotte fut bientôt dans les bras de sa sœur, pendant que Walter aidait Charles à descendre de voiture.

— Venez vite changer de robe, dit Amy à sa sœur en l'entraînant dans sa chambre. Là elle commença à la déshabiller.

— Ne prenez pas cette peine, Amy, laissez-moi sonner.

— Non, les domestiques sont toutes occupées. Où est votre seconde robe blanche ?

— Non, non, s'écria Charlotte, en saisissant la main gauche de sa sœur ; Lady Morville ne doit pas commencer pas être ma femme de chambre !

— C'est égal, chère petite ; je ne pourrai rien faire pour vous de longtemps.

La voix d'Amy trembla, et Charlotte l'embrassa encore.

— Hâtons-nous, reprit Amy, voici les voitures.

— Amy, Amy, je ne sais si je suis triste ou contente.

— Pour moi, reprit-elle, je suis l'un et l'autre.

Àce moment madame Edmonstone et Laura entrèrent. Puis vinrent les paroles entrecoupées, les larmes et les sourires. Pauvre Laura, ses larmes étaient brûlantes, ses sourires amers et bien différents du reste de la famille !

Nous passerons sous silence les détails du déjeuner et les splendeurs du gâteau de mariage, aussi bien que le beau discours

dans lequel lord Kilcoran porta la santé des nouveaux mariés. Laura se rendit agréable et utile, jouant le rôle de mademoiselle Edmonstone, charmée de l'heureux mariage de sa sœur, tandis qu'au fond elle était triste et découragée.

Elle fut bien aise quand sa mère se leva de table et que les dames se retirèrent, bien aise d'avoir à parler avec des étrangers au salon, au lieu d'être sous le regard pénétrant d'Éveline et de Mary Ross. Elle aida sa sœur dans ses préparatifs de départ. Cette opération dura longtemps ; mais enfin Amy fut habillée de son joli petit costume de voyage : une robe de taffetas bleu foncé, un mantelet de mousseline et un chapeau blanc. Madame Edmonstone la laissa encore un instant avec sa sœur, et passa dans son cabinet de toilette. Elle y trouva Walter appuyé à la cheminée comme autrefois, quand il venait lui conter ses peines.

— Est-ce que je vous dérange ? dit-il. J'avais besoin de venir encore une fois ici, dans cette chambre où j'ai passé de si heureux moments.

— Où je vous ai toujours vu avec plaisir.

— Vous avez été remplie de bontés pour moi, ajouta-t-il.

— Vous rappelez-vous le jour où je vous ai priée de me diriger, comme si j'étais Charles ? Je ne songeais guère alors…

Il se tut et madame Edmonstone lui dit :

— Je ne pensais pas non plus alors combien je serais heureuse un jour de vous appeler mon fils, et elle lui donna un baiser maternel.

— Je voudrais pouvoir vous dire la moitié de ce que j'éprouve ! Arrivé ici comme un étranger, j'y ai trouvé une famille.

— Vous nous avez aussi procuré bien des jours heureux ; vous avez fait surtout beaucoup de bien à mon pauvre Charles. Puissiez-vous, cher Walter, trouver à votre tour du bonheur chez vous.

— Comment cela ne serait-il pas avec elle ?

— Il n'est pas nécessaire que je vous la recommande, dit en souriant madame Edmonstone ; mais j'éprouve aujourd'hui un peu de ce que j'éprouvai, la première fois que je la laissai sortir seule avec Laura.

Laura entra dans ce moment. Elle ne pouvait que pleurer quand elle était seule avec Amy, et venait se réfugier dans le boudoir pour ne pas l'affliger. Mais elle souffrait plus encore à rencontrer Walter. Elle sentait qu'elle aurait dû lui dire des paroles amicales et ne pouvait. Il parla le premier.

— Laura, tâchez de vous remettre à présent que tout est fini. N'étudiez pas trop les mathématiques et ne vous fatiguez pas.

Laura sourit tristement.

— Voulez-vous me faire un plaisir, Laura ? Faites-moi un de vos jolis dessins… l'intérieur de l'église. Est-ce trop demander ?

— Oh non ! Je le ferai avec plaisir !

— Mais seulement quand cela vous plaira, et tout à votre aise. Ce sera pour moi une preuve que vous me pardonnez le chagrin que je vous cause. J'en suis bien fâché.

— Vous êtes si bon, dit Laura fondant en larmes ; et sa mère étant sortie elle ajouta : N'essayez pas de me consoler, Walter ; ce n'est pas votre faute, mais je suis extrêmement malheureuse !

— Amy m'a dit que vous étiez affligée à cause de Philippe. Je voudrais pouvoir faire quelque chose, Laura. Je tâcherai de le rencontrer en Suisse, et alors, qui sait si nous ne pourrons pas tout arranger. Dans tous les cas, il sera bien aise d'apprendre que vous le jugez favorablement.

Ces paroles amicales éveillèrent dans le cœur de Laura des sentiments fraternels pour Walter, qui ne la quittèrent plus. Si seulement Philippe avait su ce qu'il perdait ! Charlotte entra.

— Je suis bien aise de vous trouver, Walter. Je voulais vous rappeler votre promesse de m'écrire la première lettre signée : « Votre frère affectionné. »

— Je ne l'oublierai pas, Charlotte.

— Walter ! où est Walter ! criait M. Edmonstone. La pluie a cessé ; descendez, tous deux ou vous serez en retard.

Madame Edmonstone alla chercher Amable. Pendant le temps qu'elle avait passé seule, Amy avait prié. Quand sa mère l'appela, elle se leva tranquillement, et, rencontrant Walter au haut, de l'escalier, elle prit son bras et descendit avec lui.

Charles était sur un sofa dans l'antichambre, causant beaucoup pour cacher son émotion.

— Amy, petite femme, vous nous faites honneur ! Écrivez bientôt, et ne vous ennuyez pas trop de moi.

Il y eut une confusion d'adieux et de baisers devant la porte, où Charles lui-même était venu en s'appuyant sur le bras de Charlotte. Puis M. Edmonstone fit monter Amable en voiture.

— Adieu, adieu, ma chère petite ! Dieu vous bénisse et soyez heureuse ! Walter, adieu ! Je vous ai donné ce que j'avais de plus précieux, mais c'est de bon cœur. Soignez-la bien, car c'est une perle de grand prix ! Adieu, mon fils !

Walter répondit par un serrement de main. Comme il allait monter en voiture, il se retourna.

— Charlotte, j'ai enfermé Trim dans ma chambre. Ouvrez-lui dans une demi-heure, s'il vous plaît. Je lui ai tout expliqué et il sera sage. Adieu.

— J'aurai grand soin de lui, et je vous donnerai de ses nouvelles.

— Et vous, Markham, souvenez-vous que si le château n'est pas prêt à la Saint-Michel, nous serons obligés d'aller demeurer chez vous.

Enfin, comme s'il n'eût pu faire autrement, Walter se retourna encore vers Charles, lui serra la main et dit :

— Dieu vous bénisse, Charles !

Un instant après, il était auprès d'Amable, et ils s'éloignèrent.

Amable se pencha en avant pour voir encore sa mère, jusqu'au moment où une longue branche de cytise vint frapper son chapeau, et secoua sur ses genoux les gouttes de pluie dont ses fleurs jaunes étaient couvertes.

— Voyez, Amy, les fleurs de Hollywell vous pleurent !

Elle sourit à travers ses larmes. Dans ce moment la voiture sortait du bosquet, et, sur les nuages sombres, les deux jeunes mariés virent devant eux un magnifique et parfait arc-en-ciel. On eût dit un arc de triomphe sous lequel ils devaient passer.

— Que c'est beau ! s'écrièrent-ils.

— Walter, dit Amy, quand le brillant météore eut disparu, c'est un présage ! Si nous avons des malheurs, ils seront suivis d'un arc-en-ciel.

30

C'est une charmante petite créature,
C'est une belle petite créature,
C'est une jolie petite créature
Que ma douce petite femme.

— Voyez, Amy, dit Walter, en lui montrant un nom dans le livre des voyageurs à Altdorf.

— Capitaine Morville ! s'écria-t-elle. Le 14 juillet ! C'était avant-hier !

— Pourrions-nous le rejoindre ! Savez-vous quelle route a suivi ce Monsieur ? demanda Walter à l'aubergiste dans un français qui devenait de jour en jour plus intelligible.

Ce monsieur, voyageant à pied avec un simple sac, n'avait pas produit une grande impression. On croyait qu'il était allé au

Saint-Gothard, mais le guide qui l'avait accompagné n'était pas là, et Walter dut se contenter de dire :

— Je pense que nous entendrons parler de lui ailleurs.

Pour dire la vérité, Amable n'y tenait pas beaucoup, et pouvait voir, quoiqu'il ne le dît pas, que Walter n'éprouvait pas de très vifs regrets.

Ils avaient été si heureux pendant ces deux mois ! Libres, sans le moindre souci, rien qui fût venu faire obstacle à leur bonheur. Ils avaient vu des lieux célèbres par des scènes historiques, des points de vue fameux, des cathédrales, des tableaux. Ils avaient entendu de bonne musique ; mais surtout Amable avait apprécié de plus en plus le beau caractère de son mari, et tout ce qu'il y avait en lui de solide et de sérieux. À Munich, ils avaient vu un peu de monde, qui lui avait fait encore mieux comprendre combien elle tenait peu, pour le moment, à une autre société que la sienne. Philippe aurait été plus gênant que tout autre. Mais elle n'en dit rien, pour ne pas affliger son mari.

Ils continuèrent leur voyage jusqu'à Interlaken, où ils passèrent un ou deux jours pendant qu'Arnaud allait voir ses parents ; et ils visitèrent les deux charmants lacs de Thun et de Brientz. Quand Amable se trouva dans les montagnes, les précipices lui firent d'abord grand'peur ; elle s'effrayait de voir Walter grimper aux rochers avec une audace dont les guides lui faisaient compliment. C'est qu'il s'y était accoutumé à Redclyffe. Mais, à force de le voir revenir toujours sans accident, elle s'y était accoutumée. Puis, il l'avait engagée à s'élever elle-même à des hauteurs qui lui semblaient d'abord très dangereuses, en sorte qu'elle avait fini elle-même par se risquer un peu.

Par une belle soirée, ils allèrent se promener sur les flancs du Beatenberg, le long du petit sentier tracé par les chèvres et leur chevrier. Amable s'assit pour faire un croquis de la Jungfrau, regrettant de ne pas dessiner aussi bien que Laura. Son esquisse était destinée à ceux qu'elle aurait voulu avoir auprès d'elle. Pendant qu'elle dessinait, Walter grimpa un peu plus haut ; elle le perdit bientôt de vue quoiqu'elle l'entendît toujours siffler. Le modèle à copier était difficile, ou plutôt, il n'était guère possible de rendre avec un crayon cette ligne blanche se dessinant sur un fond bleu. Amy, mécontente de son dessin, posa son album, et se mit à cueillir quelques fleurs de montagne. Une pente douce était auprès d'elle, sur laquelle croissait à quelque distance une magnifique touffe de saxifrage des Alpes. Elle voulut la cueillir, mais le gazon étant glissant, et, une fois en train de descendre, elle ne put s'arrêter. Quelle fut son horreur en se sentant ainsi, moitié glissant, moitié courant, approcher d'un précipice ! Elle cria, et saisit avec les deux mains des buissons qui croissaient sous un roc à côté de ce gazon dangereux. Elle avait saisi une branche et se soutenait par ce moyen sur la pente devenue si rapide, que, sans cet appui, elle aurait glissé jusqu'au précipice. Tout son poids semblait reposer sur ce frêle rameau et sur les deux petites mains qui le serraient… ses pieds cherchaient vainement un appui.

— Walter ! Walter ! cria-t-elle encore. Où était-il ? Elle ne l'entendait plus siffler. Il l'entendit pourtant et répondit :

— Ici !

— Secourez-moi ! s'écria-t-elle ; mais à sa joie momentanée vint se joindre l'horrible pensée qu'il ne pourrait pas la secourir, qu'il glisserait lui-même.

— Prenez garde au gazon ! cria-t-elle encore. Elle sentait qu'elle ne pourrait tenir la branche longtemps, qu'elle tomberait dans l'abîme ; alors que deviendrait-il ? Ce moment lui parut une heure.

— Je viens ! tenez-vous ferme.

Elle entendit sa voix au-dessus d'elle. Elle priait avec ferveur ! Être perdue avec son époux si près d'elle ! Cependant pourrait-il se tenir assez bien sur le gazon pour la soulever ?

— À présent, dit-il, parlant du rocher sous lequel croissait le buisson, je ne puis pas vous atteindre, à moins que vous n'éleviez votre main, votre main gauche. Lâchez ! à présent !

Ce fut un affreux moment. Amable ne pouvait le voir, et il lui semblait que lâcher la branche c'était mourir. Elle tenait justement avec la main gauche la branche la plus forte, et une espèce d'instinct l'empêchait de la quitter. Mais elle avait l'habitude d'obéir et de se confier, et tendit sans hésiter sa main gauche.

Que joie indicible de sentir la main de Walter, forte comme l'acier, saisir son poignet, au moment même où le buisson se déracinait ! Si elle avait tardé une seconde, elle était perdue. Sa confiance l'avait sauvée.

Un moment après elle était dans ses bras, sur le sentier battu, loin du précipice.

— Dieu soit loué ! dit-il tout bas. Amy, vous êtes sauvée !

Elle le regarda, et vit qu'il était pâle quoique sa voix n'eût pas cessé un moment d'être ferme. Elle s'appuya contre lui, et garda le silence, car elle n'avait pas la force de parler ni de se soutenir.

Quelques minutes s'écoulèrent. Alors, commençant à se remettre, elle le regarda encore et dit :

— C'était affreux, j'ai cru que vous ne pourriez pas me sauver.

— Je l'ai craint un moment, répondit Walter d'une voix étouffée. Êtes-vous mieux, n'êtes-vous pas blessée ?

— Non, merci ; je ne suis pas tombée, j'ai seulement glissé. Elle lui expliqua ce qui était arrivé, et ferma encore les yeux en frémissant.

— Dieu merci, c'est fini, dit-il. Êtes-vous encore étourdie ?

— Non, ce n'est plus rien.

Elle essaya de se tenir debout seule et n'en eut pas la force. Il la fit asseoir, la pressant encore de lui dire si elle n'avait pas de mal.

— J'ai seulement le poignet un peu foulé ; mais ce n'est rien. C'est la Providence qui avait fait croître là ces buissons.

Après un moment de silence, Walter, voyant qu'elle était mieux, lui demanda pour quelle fleur elle s'était ainsi exposée.

— C'était une saxifrage. Mais où courez-vous, Walter ?

— Je vais chercher votre album et mon bâton. Je reviens à l'instant, demeurez assise.

Au bout de peu d'instants, il reparut avec l'album et le petit panier d'Amy, dans lequel étaient quelques fleurs de saxifrage.

— J'aurais dû vous dire que je n'y tenais pas, dit-elle en allant au-devant de lui. Pourquoi vous exposer pour cela ?

— Je ne courais aucun danger, j'avais mon bâton.

— Je suis bien aise de n'avoir pas deviné où vous alliez ; mais je garderai ces fleurs, pour me rappeler la fragilité de toutes nos joies.

— De toutes ?... demanda Walter, se parlant à lui-même ; et, regardant le ciel, il se répondit : Il en est une que rien ne peut nous enlever !

Amable l'admirait dans son cœur. Elle aurait pu pleurer pour lui, en songeant au malheur qui venait de le menacer ; à son retour en Angleterre, à sa première entrevue avec sa mère, à sa vie solitaire. Et lui, les joues pâles encore de l'émotion qu'il venait d'éprouver, il pouvait lui parler avec calme de leur bel avenir... Cependant son émotion avait été si grande, que son sommeil en fut troublé quelque temps, et qu'il la surveillait sans cesse pendant le jour ; ainsi ce qui le détachait des biens de ce monde, de sa jeune femme en particulier, ce n'était pas un défaut de tendresse.

Peu de jours après ils arrivèrent à Lugano, et, comme toujours, ils allèrent d'abord à la poste ; mais ils n'y trouvèrent pas les lettres qu'ils attendaient. Il y avait eu des lettres adressées à M. Morville ; mais le signor inglese avait laissé l'ordre de les envoyer à Como. Amable, dans son meilleur italien, tâcha de faire comprendre que le capitaine Morville n'était pas le même personnage que M. Walter Morville. Ce dernier riait de la peine que sa femme avait à s'expliquer, tandis que le maître de poste soutenait toujours que l'adresse était : Morville, poste restante.

— Je vois à ceci un avantage, dit Walter en s'éloignant. Nous savons où trouver le capitaine. Je lui écrirai pour lui donner ren-

dez-vous à Varenna ou à Bellagio. Lequel vaut le mieux ?

— C'est comme il voudra. Pour nous, c'est fort égal.

— Votre voix a quelque chose de triste, dit Walter en souriant.

— Ce n'est pas ma faute. Vous avez raison, et je désire aussi que nous le voyions.

Le surlendemain de ce jour, Philippe Morville marchait le long d'une route brûlante et poudreuse, enfermée de murs qui cachaient la vue du lac, et se rendant à Bellagio. Il pensait au billet qu'il avait reçu de Walter, formant le projet de se montrer magnanime et d'oublier les offenses passées, pour l'amour d'Amy. Puisqu'ils étaient mariés, il fallait tout oublier, et, tant qu'elle serait heureuse, pauvre enfant ! il fallait supporter son mari, sans le gâter cependant, comme faisait la famille Edmonstone.

En faisant ces réflexions, il entra dans la ville ; et, en cherchant l'hôtel où logeaient ses cousins, il arriva sur une terrasse qui dominait le lac bleu, divisé en deux branches par le promontoire de Bellagio. De l'autre côté se présentaient de magnifiques montagnes. Un petit bateau traversait le lac ; lorsqu'il fut plus près du bord, Philippe vit qu'il portait un monsieur et une dame, probablement ses cousins eux-mêmes. Ils levèrent les yeux, et lui firent des gestes qu'il reconnut bientôt. C'était comme un souvenir de Hollywell, transplanté dans un paysage italien. Il descendit à leur rencontre. Walter le salua cordialement, ayant l'air d'attendre ses félicitations.

— Comment vous portez-vous, Philippe ? Je suis bien aise de vous rencontrer enfin.

Si Walter avait voulu chagriner Philippe, il n'aurait pu s'y prendre mieux qu'en paraissant avoir tout oublié, et en déjouant ses plans de réconciliation. Mais le capitaine ne laissa rien voir de ses sentiments. Il secoua la main d'Amable, innocence petite victime, dont les sourires inspiraient la mélancolie. Amy était charmée de voir Philippe, puisque Walter était content. D'ailleurs une figure de connaissance faisait plaisir à rencontrer loin de chez soi.

— J'ai vos lettres dans mon sac, et je vous les donnerai dès que nous serons à l'hôtel, dit Philippe ; j'ai cru plus sûr de les apporter moi-même que de les mettre encore à la poste.

— Certainement. Y en a-t-il plusieurs ?

— Une pour chacun de vous ; toutes deux de Hollywell. Je suis fâché qu'on me les ait envoyées ; mais, ne vous sachant pas si près, j'avais seulement dit mon nom de famille.

— C'est fort heureux ; sans cela nous ne vous aurions pas retrouvé, dit Walter, quoique nous n'ayons cessé de vous chercher depuis que nous avons vu votre nom à Altdorf.

— Je suis bien aise aussi de vous voir. Quelles nouvelles avez-vous de la maison ?

— D'excellentes nouvelles, dit Amy. Charles est très bien ; il est sorti souvent, et a même été dîner en ville.

— J'en suis charmé.

— Depuis sa dernière maladie, il est mieux qu'auparavant.

— Peut-il poser le pied à terre ?

— Non, dit Amy ; on n'espère pas qu'il le puisse jamais. Mais il se porte mieux, il a meilleur appétit et dort paisiblement.

— J'ai toujours pensé qu'il irait mieux, s'il prenait plus d'exercice.

Amy se dit à elle-même que, pour prendre de l'exercice, il fallait que son frère commençât par être mieux ; mais elle ne répondit rien, et Walter demanda à Philippe ce qu'il avait fait ce jour-là.

— Je suis venu à pied de Côme. Mais voyagez-vous toujours de cette façon, impedimentis relictis ?

— Pas tout à fait, répondit Walter ; les impedimenta sont, les uns à Varenna, les autres avec Arnaud, à l'hôtel.

— Ainsi Arnaud est avec vous ?

— Oui, et Anne aussi, dit Amy.

Sa femme de chambre était une jeune personne de Stylehurst, qui avait servi longtemps chez madame Edmonstone.

— Elle trouvait d'abord qu'Arnaud était un si beau monsieur, qu'elle osait à peine lui parler ; sa politesse même le gênait. Mais à présent elle est sa protégée, et il l'a menée dîner chez sa sœur. Elle me dit qu'il veut lui faire admirer le pays ; mais elle trouve qu'il y a trop de neige.

— Stylehurst devrait l'avoir mieux préparée aux montagnes, dit Philippe.

Ils furent bientôt à l'aise ensemble. Amy paraissait si heureuse que Philippe ne pût soupçonner Walter de ne pas se conduire

très bien avec elle ! Mais on était encore dans la lune de miel ; il faudrait voir plus tard. Walter se montrait d'une humeur charmante, il est vrai ; mais il n'y a pas un grand mérite à cela, quand on est parfaitement heureux. Une petite circonstance froissait le capitaine plus qu'il ne le croyait lui-même. On l'avait jusqu'alors considéré comme l'égal de Walter, peut-être même comme son supérieur, par son âge et son caractère. Maintenant M. Walter Morville, marié et chef de famille, était quelque chose de plus que son cousin, qui n'était qu'un jeune homme et son hôte. Philippe se croyait bien au-dessus de la jalousie ; et quand il en éprouvait, malgré lui, quelque atteinte, cela lui donnait de l'humeur. Cependant la bonne réception de ses cousins le rendait par moments tout à fait gracieux.

Àl'hôtel, il leur donna les lettres qu'il avait reçues par méprise. Il lui semblait qu'il avait plus de droits qu'eux-mêmes à celle de Laura ; et, pendant que Walter et Amable lisaient, Philippe demeura seul à se promener en long et en large dans leur salon. Ils revinrent bientôt. Walter se mit à écrire sa réponse ; Amable arrangeait quelques livres et travaillait à sa broderie, comme elle aurait fait chez elle.

Philippe regarda les livres.

— Avez-vous ici Childe-Harold ? demanda-t-il. Je voudrais y revoir un passage.

— Non, nous ne l'avons pas.

— Walter, vous n'oubliez jamais la poésie ; vous souvenez-vous de ces lignes sur un brouillard dans la vallée ?

— Je ne les ai jamais lues. Rappelez-vous que vous m'avez conseillé de ne pas lire Byron.

— Comptez-vous suivre ce conseil toute votre vie ? s'écria Philippe, qui vit de la malice dans cette réplique. Ce que je vous disais concernait plutôt ceux des ouvrages de Byron qui pervertissent le cœur, que ceux où il décrit la nature.

— Je crois, dit Walter, qu'après l'Écriture sainte, la nature est la chose que j'aimerais le moins à entendre interpréter par Byron. Depuis que je sais ce qu'il était, je me suis cru obligé de suivre votre avis au pied de la lettre. Je crois qu'il est dangereux d'écouter un homme qui s'arrête à la beauté matérielle, ou, qui pis est, mêle les passions de l'homme aux gloires de la nature.

— Vous n'avez jamais lu ce poëme, dit Philippe ; comment pourriez-vous le juger ? D'ailleurs votre règle exclut toute la poésie descriptive. Vous la voudriez écrite par des anges, je suppose ?

— Non, mais par des hommes pieux.

— Vous nous en laisseriez bien peu.

— Un bon nombre de nos grands poètes, dit Amy, ont été cependant des hommes de ce caractère.

— Shakespeare, par exemple ?

— Personne ne peut douter de sa tendance en lisant ses écrits, dit Walter. Puis Spenser, Milton, Wordsworth, Scott.

— Scott ? dit Philippe.

— Lisez ses descriptions dans ses romans.

— Il y a de la vérité dans ce que vous dites, répondit Philippe pour ne pas sembler obstiné. Cependant ce n'est pas une raison pour ne pas porter Childe-Harold avec vous en Italie.

Amable trouva que c'était trop revenir là-dessus, mais Walter ne fit qu'en rire, avouant qu'il n'y avait pas même pensé.

Une des choses qui déplaisaient le plus à Philippe, était de se trouver avec des gens de bonne humeur, quand il ne l'était pas lui-même ; il était aussi un peu contrarié de ne pouvoir plus faire perdre patience à Walter, comme autrefois. Mais ce qui l'importunait plus que toute autre chose, c'est que Walter tenait désormais de plus près que lui à la famille Edmonstone. Il le vit demander la lettre de Laura, puis recevoir gaiement les commissions qu'Amy lui donnait en riant et en parcourant sa réponse inachevée. Des gens qui ne regardaient qu'à la surface, pensa Philippe, diraient qu'ils sont bien assortis. Et certainement ils seraient heureux ces pauvres jeunes gens, si cela pouvait durer. Ensuite Walter et Amy, parlant de la lettre de Charles, dirent quelque chose d'un admirateur de Laura. Le monde entier aurait pu l'admirer, qu'il n'aurait pas douté de son cœur ; les plaisanteries de Charles n'ébranlaient pas sa confiance ; mais quel supplice d'entendre parler ainsi, sans oser faire une question ! Walter et Amy le croyaient occupé à lire et ne parlaient pas pour lui. Mais ce qu'ils dirent ensuite le força de montrer qu'il écoutait.

— Qui ? Laura ?... Vous dites qu'elle a été malade ?

— Pas précisément, répondit Amy. Le docteur Mayerne dit que ce n'est rien ; mais elle est triste et abattue, et maman croit qu'il faudrait qu'elle eût plus de distraction.

Philippe ne laissa pas échapper un soupir, malgré le poids qu'il sentait sur sa poitrine, en songeant qu'il était la cause des peines de Laura. Hélas ! il ne pouvait rien faire pour elle, et il fallait qu'elle souffrît encore longtemps en silence, tandis que ces deux jeunes gens, parce qu'ils étaient riches, pouvaient être heureux, légers, insouciants. Il les croyait légers, parce qu'ils étaient gais, et il se figurait qu'ils cherchaient l'occasion de rire, parce qu'ils la trouvaient dans toutes leurs petites mésaventures de voyage.

Arnaud, étant un vieux domestique, ne pouvait s'accoutumer aux chemins de fer et à tous les changements survenus depuis sa jeunesse. Walter et Amable, tous deux jeunes et bien portants, se souciaient peu de mal dîner, et ne voulaient pas ennuyer le fidèle Arnaud de leurs plaintes. Ils prenaient les choses comme elles se trouvaient, mangeaient du pain sec si la cuisine était mauvaise, marchaient si les routes étaient gâtées, partaient plus tôt si une auberge ne valait rien ; puis ils faisaient de tout cela des récits amusants à Charles. Ils ne se faisaient pas même un souci d'avoir manqué quelque point de vue célèbre.

Philippe trouvait tout cela absurde, et pensait que Walter ne savait pas soigner sa femme. En un mot, il se persuada de plus en plus qu'il s'était marié beaucoup trop jeune.

Ainsi se passa la première soirée.

Le lendemain matin, le capitaine, restauré par une bonne nuit, se trouva beaucoup mieux disposé que la veille. Il ne se sentit point fâché de ce que ses cousins rirent un peu à ses dépens, lorsque, en parlant à Anne de sa maîtresse, il l'appela mademoiselle Amable.

— C'est égal, dit Amy, après que la femme de chambre fut sortie, et qu'elle vit l'air confus de Philippe ; elle y est accoutumée ; Walter s'y trompe comme vous.

— Et l'autre jour, dit Walter, quand le frère de Thorndale, que nous avons vu à Munich, m'a demandé des nouvelles de lady Morville, il m'a fallu réfléchir un moment pour savoir de qui il voulait parler.

— Ah ! vous avez vu le frère de Thorndale !

— Oui, il a été fort aimable. Walter est allé le voir pour nos passe-ports, et, quand il a su qui nous étions, il nous a amené sa femme, et ils nous ont invités à une soirée.

— Y êtes-vous allés ?

— Walter l'a jugé convenable, et nous n'avons pas eu lieu de nous en repentir. Nous y avons eu une aventure amusante. Nous avions été voir le matin de beaux vitraux dans l'église principale. En me retournant, je vis un monsieur, un Anglais, qui regardait Walter attentivement. Nous le rencontrâmes aussi à cette soirée, et M. Thorndale nous le présenta sous le nom de M. Shene.

— Shene, le peintre ?

— Justement. Il avait été frappé de la figure de Walter : c'était justement, nous dit-il, ce qu'il lui fallait pour un tableau auquel il travaillait ; aussi lui demanda-t-il de vouloir bien poser devant lui.

— Et vous avez consenti ?

— Oui, dit Walter, et nous en avons été récompensé. M. Shene est un homme très agréable, et donne l'idée d'un vrai génie. Le

jour suivant il nous conduisit à la galerie de tableaux, et nous fit remarquer tous les meilleurs ouvrages.

— Quel personnage vous fait-il représenter ?

— C'est ce qu'il y a de plus étrange, dit Amy. Ne vous rappelez-vous pas combien Walter nous a surpris une fois en choisissant sir Galahad pour son héros favori ? Eh bien ! c'est ce même Galahad, adorant le Saint-Greal. M. Shene dit qu'il y avait longtemps rêvé, et qu'il a trouvé ce qu'il cherchait en voyant la figure de Walter tournée avec admiration vers ces vitraux. Il aurait donné tout au monde, dit-il, pour en bien saisir l'expression.

— Je voudrais bien savoir quel air j'avais, dit Walter.

— Vous a-t-il dessiné tel que vous êtes ou bien en Galahad ?

— Il n'a fait que mon portrait, heureusement.

— Est-il ressemblant ?

— Amy le trouve ; pour moi je ne m'y serais jamais reconnu.

Sa femme lui dit :

Si quelque fée pouvait nous accorder le don
De nous voir comme les autres nous voient…

— Mon miroir me procure cet avantage tous les matins.

— Oui ; mais vous ne vous regardez pas vous-même comme vous regardez des vitraux.

— Comment avez-vous eu le temps de poser ? demanda Philippe.

— Ce portrait n'est qu'une esquisse ; M. Shene l'a faite en deux soirées.

— Il me l'a promis quand il aura fait son Galahad, dit Amy.

— Deux, trois soirées… Vous avez donc été longtemps à Munich ?

— Quinze jours, dit Walter. C'est une ville où il y a beaucoup de choses à voir.

Philippe ne comprenait pas et n'approuvait pas qu'on restât si longtemps dans une ville bruyante. Sans vouloir rien dire ce jour-là, il reprit son ancienne manière de gouverner et de diriger ses cousins. Ils y étaient si fort accoutumés que cela leur était fort égal ; ils regardèrent même cette conduite comme une preuve de son amitié.

Ils employèrent cette journée à faire une promenade sur le lac, abordant aux plus beaux endroits du rivage, tout en parlant du livre avec lequel ils avaient fait connaissance les uns des autres, I promessi Sposi. Jamais touristes ne passèrent une journée plus agréable.

En comparant leurs plans, le capitaine et ses jeunes cousins virent qu'ils avaient encore une semaine ou dix jours de libres ; le premier, avant de s'embarquer pour Corfou, les autres, avant de retourner chez eux. Walter proposa d'aller ensemble visiter quelques lieux, afin qu'il n'y eût plus d'erreurs à la poste, et pour que le signor capitano leur servît d'interprète. Philippe pensa qu'il serait fort heureux pour ses jeunes cousins d'apprendre de lui comment on voyage. Il tira donc de sa poche sa petite carte, sur laquelle il avait marqué sa route avant de quitter l'Irlande.

Walter et sa femme, sans avoir un plan arrêté, avaient eu dessein d'aller à Venise ; mais ils renoncèrent volontiers à ce projet, pour se conformer à celui de Philippe, qui était de longer la côte orientale du lac de Côme, puis de traverser le Stelvio pour entrer dans le Tyrol, et de se rendre tous ensemble à Botzen, d'où Philippe gagnerait le Midi, à travers des chemins de montagne, pendant que ses cousins s'en retourneraient chez eux en passant par Inspruck.

Amable était enchantée de demeurer un peu plus longtemps sur les rives du lac où avait vécu Lucia ; et, quoique au fond de son cœur la présence d'un tiers ne lui fût pas très agréable, elle était heureuse de voir combien les manières de Walter avaient adouci l'injustice de Philippe et dit, le soir, à son mari qu'elle était charmée que l'expérience eût si bien réussi.

Elle était occupée à préparer le déjeuner du lendemain matin, quand le capitaine entra dans la chambre ; elle lui dit que Walter était allé préparer leurs plans avec Arnaud. Philippe, après avoir regardé un moment par la fenêtre, se tourna et lui dit soudainement :

— Croyez-vous qu'on ait quelque sujet d'être inquiet de Laura ?

— Non, certainement, répondit Amy avec quelque surprise. Elle ne paraissait pas très bien dernièrement, mais le docteur Mayerne nous rassure et ne voit rien là qui doive nous inquiéter.

— N'a-t-elle pas perdu ses forces ? Peut-elle s'occuper comme de coutume ?

— Elle travaille plus que jamais ; maman craint seulement qu'elle n'en fasse trop, mais elle ne veut jamais convenir qu'elle soit fatiguée. Elle va à l'école trois fois par semaine, et à East-Hill le jeudi pour les répétitions de chant, puis elle devient savante ! Walter lui a donné tous ses vieux livres de mathématiques, et Charles ne l'appelle que mademoiselle Parabole.

Philippe garda le silence ; il voyait bien qu'elle cherchait à étouffer ses soucis par le travail. Il se sentait aigri contre le monde entier, contre son père, contre son propre sort et le bonheur des autres ; peut-être même contre la Providence.

Àce moment Walter survint et dit :

— Je crois qu'il nous faudra renoncer à notre plan.

— Comment ? s'écrièrent à la fois Philippe et Amy.

— Je viens d'apprendre qu'il règne une fièvre à Sondrio et dans tout le voisinage, et chacun dit que ce serait une imprudence de nous y exposer.

— Que ferons-nous donc ? demanda Amy.

— J'ai dit à Arnaud que nous le lui ferions savoir dans une heure. J'ai pensé à Venise.

— Venise ! oh ! ce serait charmant.

— Qu'en dites-vous, Philippe ? demanda Walter.

— Je dis que je ne vois pas pourquoi nous changerions nos plans. Si une fièvre règne parmi de pauvres paysans, ce n'est pas une raison pour qu'elle nous atteigne, nous qui sommes bien portants et bien nourris, et qui ne ferons que traverser le pays.

— Nous ne pourrions pas faire autrement que de coucher soit à Colico, soit à Madonna. Or Colico est, à ce qu'on dit, un endroit fort malsain dans cette saison, et Madonna est le centre de la fièvre… Sondrio n'est guère mieux. Je ne vois pas quelles précautions nous pourrions prendre, et, quoiqu'il soit probable que nous ne prendrions pas la fièvre, il me semble plus sage de ne pas s'y exposer.

— Vous vous rendez esclave de vos craintes.

— Je ne vois pas pourquoi nous irions courir un danger inutile.

— Si vous appelez cela un danger ! dit Philippe.

— Appelons-le comme vous voudrez, répondit Walter en souriant ; mais, dans le cas même où il y aurait peu de chose à craindre, j'oserai mieux me présenter devant madame Edmonstone, si je n'ai pas exposé Amy.

— Amy vous sait-elle gré de vos précautions, elle qui désirait tant voir la rive orientale du lac ?

— Amy est une femme soumise, répondit Walter.

— À Venise donc ! je vais sonner Arnaud. Vous viendrez bien avec nous, Philippe ?

— Non, merci. J'ai toujours désiré voir la Valteline, et une épidémie parmi les paysans ne me semble pas une raison suffisante pour me détourner de ce projet.

— Oh Philippe ! vous n'y pensez pas, dit Amy.

— Mon parti est pris, Amy. Je vous remercie.

— Je voudrais pouvoir vous persuader, dit Walter. Vous nous auriez servi d'interprète à Venise ; d'ailleurs je n'aime pas à vous voir vous exposer ainsi.

La discussion dura longtemps. Philippe n'approuvait pas du tout ce séjour à Venise, surtout après celui de Munich ; ces deux endroits étaient dangereux pour Walter. Il fit donc tout son possible pour les détourner de leur projet, persuadé que les craintes d'Arnaud étaient exagérées. Qui sait même si, dans toute la force de la santé, il ne regardait pas la maladie, et à plus forte raison la crainte de la maladie, comme une faiblesse ? Plus il voyait l'impossibilité de faire céder Walter, plus il prenait d'aigreur. Il en vint à croire que tout ceci était imaginé par son cousin pour lui résister ; tous ses anciens préjugés reparurent, et il n'avait jamais été plus irritant. Mais Walter, quoique ferme, ne cessa pas d'être parfaitement calme, pendant que les joues d'Amable brûlaient d'indignation. L'heure se passa ainsi ; Amable fut bien aise quand l'entrée d'Arnaud vint terminer le débat. Il venait prendre ses ordres, et, Walter étant sorti avec lui, Amy commença à rassembler ses effets. Philippe, après un moment de réflexion, prit la parole d'un ton compatissant, comme il le faisait souvent avec sa petite cousine Amy.

— Vous avez bien fait de céder ainsi, lui dit-il. C'est la bonne manière avec lui ; et vous trouverez toujours qu'il vaut mieux vous soumettre.

Il allait continuer, et la prévenir des dangers de Venise, mais elle l'arrêta d'un regard. La jeune femme prit un air de dignité, et dit gravement, quoique avec douceur :

— Vous oubliez à qui vous parlez.

— Je vous demande pardon, répondit-il avec confusion. En effet il avait oublié qu'il parlait à lady Morville, et non pas à sa cousine Amy, avec qui il avait pu discuter le caractère de Walter. Il avait été bien souvent aussi loin que cela avec sa tante ; mais elle s'était contentée de détourner la conversation.

Amable n'avait pas fini, et d'une voix ferme elle parla ainsi :

— Je veux vous dire aujourd'hui une chose que je n'ai jamais osé vous dire, et sur laquelle je ne reviendrai plus. Vous n'avez jamais compris Walter ; vous n'avez jamais voulu le comprendre. Vous avez tout fait pour éprouver sa patience, et vous n'avez jamais apprécié ses efforts pour ne pas la perdre. Je ne parle pas ainsi parce que je suis sa femme, mais je veux que vous sachiez qu'il n'agit jamais dans le but de vous contrarier. Vous ignorez combien il a désiré votre amitié, combien il a essayé de la gagner. Vous ignorez comme il vous défendait à la maison, après tout ce que vous aviez fait et écrit, et quand toute la famille était contre vous. Il cherchait toujours à nous persuader que vous agissiez dans un bon but.

Philippe avait pris un air sombre, surtout à ces mots : « quand toute la famille était contre vous. »

— Ce n'est pas ma faute si nous ne sommes pas amis, dit-il. Cela tient à son défaut de franchise. Mon opinion n'a jamais changé.

— Non, je le sais, dit Amy, avec tristesse ; quand elle changera, vous serez peut-être fâché de l'avoir si mal jugé.

Elle quitta la chambre, et Philippe l'estima plus que par le passé. Il vit qu'il y avait du caractère sous cet extérieur enfantin, et il

espéra qu'elle serait en état de supporter les chagrins que son mari lui ferait, car, pour celui-ci, il se montrait décidément plus changeant et plus obstiné que jamais. Le mécontentement de Philippe ne fut pas adouci par les manières cordiales de Walter, qui voulut qu'il les accompagnât aussi longtemps qu'ils suivraient la même route. Il ne fut gracieux qu'avec lady Morville, à qui il voulait montrer qu'il ne lui en voulait pas de ses reproches ; mais elle trouvait sa politesse insupportable, et, en arrivant à Varenna, elle se réjouit, à la pensée qu'il allait enfin les quitter.

— Allons, Philippe, dit encore Walter au dernier moment, repentez-vous, et prenez avec nous la route de Milan.

— Impossible.

— N'allez pas prendre la fièvre, et ne m'obligez pas à courir vous soigner.

— Merci ; j'espère n'avoir pas besoin de vos secours, répondit fièrement Philippe.

— Adieu donc, dit Walter. Puis, se rappelant ce qu'il avait promis à Laura, il ajouta : J'aurais voulu que nous fussions plus longtemps ensemble. On sera charmé d'avoir de vos nouvelles à Hollywell. Vous avez là une amie qui prend chaudement votre parti.

Philippe fut un peu touché, et, prenant un air plus familier :

— Rappelez-moi à leur souvenir quand vous écrirez, et priez Laura de ne pas trop se fatiguer à ses études. Adieu, Amy ; je vous souhaite un heureux voyage.

La voiture s'éloigna, comme ils se saluaient encore les uns les autres.

— Pauvre petite Amy ! se dit Philippe : combien elle a gagné ! Quelle charmante petite femme ! Walter est né sous une heureuse étoile : il n'est pas surprenant que tant de biens l'étourdissent. Pauvre Amy ! J'espère moins que jamais, puisque son désir évident de ne pas aller à Venise n'a pas changé la résolution de Walter ; mais c'est une douce petite créature, heureuse dans son aveuglement : puisse-t-il continuer longtemps ! C'est mon oncle et ma tante qui sont coupables.

Il se mit à gravir le sentier de la montagne, avec toute l'ardeur que donnent la jeunesse et la santé. Puis il s'arrêta pour faire encore des signaux à la voiture qui s'éloignait.

— Il est toujours le même ! dit Amy en poussant un soupir si profond, que cela fit sourire Walter. Êtes-vous fâché contre lui ? continua-t-elle.

— Il me semble que je n'ai pas bien profité de cette occasion.

— Pour lui, il ne l'a pas perdue. Croiriez-vous qu'il commençait à me faire une leçon sur la manière dont je devais me conduire avec vous ?

— Trouvait-il donc que vous en eussiez besoin ?

— Je ne sais. Vous pensez bien que je ne l'ai pas laissé continuer.

Walter trouva si plaisante l'idée qu'on jugeât une pareille leçon nécessaire à sa femme, qu'il ne remarqua pas l'impertinence

de son cousin, et il fit rire Amy elle-même, en disant que c'était, chez Philippe, la force de l'habitude.

— Maintenant, Walter, dit-elle d'un air caressant, faites-moi un plaisir… Avouez que vous êtes bien aise qu'il nous ait quittés.

— Au contraire, je suis très fâché qu'il soit allé s'exposer à cette fièvre, répondit Walter en affectant de la contrarier.

— Ce n'est pas de cela que je vous demande d'être content, mais de ce qu'il n'est plus là pour nous dominer.

Walter sourit, et se mit à siffler.

31

Et changé les chardons maudits
En des emblèmes bienfaisants.

Environ trois semaines après le rendez-vous de Bellagio, sir Walter et lady Morville arrivèrent à Vicenza, comme ils revenaient de Venise. Ils étaient à déjeuner, quand Arnaud entra en disant :

— Il est fort heureux, monsieur, que vous ayez renoncé à visiter la Valteline avec le capitaine Morville.

— Comment ? Lui est-il arrivé quelque chose ?

— Je crains qu'il n'ait eu à souffrir de sa témérité. On vient de me dire qu'un Anglais, de votre nom, est très malade à Recoara.

— Où ?

— À la badia de Recoara. C'est ce que nous appelons des bains, sur la montagne, au nord. Les habitants de Vicenza y vont en été pour respirer la fraîcheur. Mais ils sont tous revenus depuis deux jours, par crainte de la contagion.

— Il faut que j'aille prendre des informations, dit Walter. Puis, revenant bientôt, il ajouta : C'est vrai ; ce ne peut être que le pauvre Philippe. J'ai vu le médecin, un Italien ; il dit que Philippe a una febbre molta grave.

— Très grave ! Cependant il a dit son nom ?

— On l'a lu sur son passeport, car il est incapable de parler.

— Il faut qu'il soit très malade, s'écria Amy. Et seul ! Que ferons-nous ? Vous ne me laisserez pas en arrière, quoi que vous fassiez ?

— Ce n'est pas loin d'ici, et…

— Oh ! ne dites pas cela, et prenez-moi avec vous. Je souffrirai tout ce que vous voudrez, mais cela serait trop dur.

Ses yeux étaient pleins de larmes, qu'elle essayait en vain de retenir. Walter gardait le silence.

— Ma pauvre Amy ! dit-il enfin, je crois que votre inquiétude serait trop grande, si je vous laissais.

— Oh ! merci !

— Vous ne le soignerez pas ; non, il n'y a pas un grand danger, nous irons ensemble.

— Merci ! Peut-être serai-je de quelque utilité. Est-ce une maladie très contagieuse ?

— J'espère que non. Il l'a prise à Colico, et l'a portée dans un endroit où elle ne règne pas, et où nous devons espérer qu'elle ne se propagera pas. Mais il nous faut partir le plus tôt possible ; je crains qu'il ne soit très mal, et presque abandonné. Je vais envoyer d'abord un exprès au consul de Venise, pour avoir un médecin, car je n'ai pas beaucoup de confiance en cet Italien.

Ils furent bientôt sur la route de Recoara, bordée d'un côté par des rochers élevés, et de l'autre par une petite rivière encaissée dans une étroite vallée. Celle-ci se rétrécissait de plus en plus à mesure qu'on montait ; ce ne fut bientôt plus qu'un vallon, puis une crevasse, remplie par de magnifiques châtaigniers. Mais, avant qu'elle devînt si étroite, nos voyageurs aperçurent les toits de la petite ville. Le soleil brillait, et l'air de la montagne était vif et pur. Amable avait peine à se figurer que la maladie et la douleur pussent se rencontrer dans ce lieu charmant ; elle se tourna pour faire part de cette observation à son époux ; mais il était plongé dans une profonde méditation, dont elle ne voulut pas le tirer. La ville, bâtie sur le bord de la rivière, était entourée de rochers qui dominaient l'auberge devant laquelle nos voyageurs s'arrêtèrent, augurant bien de son apparence de propreté.

Walter se rendit tout de suite auprès du malade ; tandis que l'on conduisit Amy dans une chambre au parquet poli, mais à peine meublée. Elle y attendit avec impatience le retour de son mari. Quand il entra, sa figure était en feu, et, avant de parler, il s'approcha de la fenêtre pour respirer.

— Il faut que nous lui trouvions tout de suite une autre chambre, dit-il. Il ne peut pas vivre dans un trou pareil, avec une atmosphère de fièvre qui suffirait à renverser les gens ! Voulez-vous lui en faire préparer un, Amy ?

— À l'instant même, dit Amy en sonnant. Comment est-il ?

— Il est assoupi, mais il ne dort pas. Il est très mal ; je n'ai jamais rien senti de comparable à la chaleur de sa peau. Mais cette petite chambre y est pour beaucoup ; il est probable qu'un air plus pur le ranimera. Il a manqué de soins. C'est une terrible chose que de tomber malade dans un pays étranger, loin de tous ses amis !

Arnaud entra, et Amy fit demander l'hôtesse, pendant que Walter retourna auprès du malade. On avait fait peu d'attention au piéton solitaire, trop malade pour exiger qu'on le servît, et dont la présence avait fait fuir les autres voyageurs. Mais quand un milord inglese s'occupa de lui, les choses changèrent de face, et tout fut à la disposition de la signora. Il y avait beaucoup de chambres dans l'hôtel ; mais elles étaient petites. Amable en choisit trois contiguës, situées au premier étage, et qui étaient un peu plus grandes que les autres. On pouvait y établir un courant d'air en ouvrant le passage ; et, sous la surintendance de sa maîtresse, Anne parvint à rendre cet appartement assez confortable, presque anglais. Alors Amable fit dire à Walter que tout était prêt, et alla s'établir elle-même dans l'appartement au-dessus de celui du malade.

Philippe était complétement privé de connaissance quand on le transporta dans son nouveau logement. Il y avait une semaine qu'il était malade ; son état s'était aggravé, d'abord parce qu'il avait trop lutté contre le mal, puis par le défaut de soins. C'était une chose effrayante de voir à quel état ce jeune homme si robuste était réduit, ne donnant signe de vie que par sa respiration pénible et entrecoupée. Walter demeura auprès de lui, laissant l'air pur entrer librement par les fenêtres, humectant sa figure de

vinaigre, et soupirant après l'arrivée du médecin, qui ne pouvait être là de longtemps. Ignorant le traitement qu'il fallait suivre, il craignait de faire du mal à son cousin.

Le malade parut un peu ranimé par l'air frais ; il respira plus librement, et murmura, comme s'il essayait péniblement de parler.

— Da bere, dit-il enfin ; et, si Walter n'avait pas compris le sens de ces mots, il l'aurait deviné par la manière expressive dont ils furent prononcés.

— Un peu d'eau, dit Walter, en présentant un verre devant ses lèvres.

Philippe ouvrit les yeux en reconnaissant la langue de son pays, et, tout en buvant, il regarda Walter avec un air de surprise, mais sans intelligence.

— Est-ce assez ? En voulez-vous un peu sur votre front ?

— Merci.

— Êtes-vous mieux ? Nous avons appris seulement aujourd'hui votre maladie.

Philippe se tourna avec inquiétude, comme s'il n'avait pas été content de voir Walter, ou comme s'il n'avait pas compris ce qui se passait. Le délire vint bientôt. Le malade était inquiet de se sentir isolé ; il essayait de parler italien ; Walter lui répondait en anglais, et la langue maternelle paraissait lui faire plaisir. Cependant, au grand chagrin de Walter, son ancienne inimitié contre lui reparaissait ; il ne repoussait pas ses soins, mais il ne semblait

pas les recevoir avec plaisir. Vers la nuit l'agitation du malade augmenta, au point qu'il fallut le tenir de force dans son lit.

Amable ne vit son mari qu'un instant ce soir-là ; elle lui fit prendre du café, et il redescendit bientôt, disant qu'il veillerait toute la nuit, mais lui conseillant de se coucher, parce qu'elle était pâle et fatiguée. La nuit fut terrible, et, le lendemain matin, le malade était sans connaissance. Enfin le médecin arriva. C'était un Français, homme habile et intelligent. Il déclara que le cas était grave et le cerveau plus affecté qu'il ne l'est d'ordinaire par une fièvre de malaria. Ce fut un grand soulagement pour Walter de voir essayer des remèdes ; mais la glace et les vésicatoires faisaient peu d'effet, et le médecin déclara que la fièvre ne diminuerait pas de longtemps.

Les jours se succédaient sans changement favorable. Philippe n'avait, entre ses moments de rêveries, que de très courts intervalles lucides. Il se croyait toujours abandonné de ses amis, demandait de retourner à Stylehurst, et, quand il reconnaissait Walter, il montrait toujours une certaine répugnance à recevoir ses services, auxquels il préférait ceux d'Arnaud. Cependant Walter était infatigable dans ses fonctions de garde-malade. Il les remplissait avec une exactitude rare, ne pensait jamais à lui et toujours au bien-être du patient. Il n'allait auprès d'Amable qu'à l'heure des repas, et de temps en temps, dans le cours de la journée, pour lui donner des nouvelles. S'il pouvait rester un peu plus longtemps, quand Philippe était assoupi, elle tâchait de lui faire prendre quelque repos. Si c'était le soir, ou dans le moment de la grande chaleur, il consentait à se coucher, pendant qu'elle lui faisait une lecture, mais il finissait rarement par s'endormir ; et, d'ordinaire, il préférait sortir avec sa femme, pour aller respirer

l'air frais sous l'ombrage des châtaigniers ou sur le sommet des vertes collines.

Ces promenades et les conversations sérieuses que les circonstances amenaient leur étaient précieuses à tous deux. Il lui disait les pensées qui avaient occupé ses veilles, et ils partageaient les impressions profondes de cette époque d'appréhensions. Ces moments étaient doux, mais ils étaient rares et incertains. Dans l'intervalle Amy attendait et espérait seule, et avait beaucoup à faire ; les bulletins continus qu'elle envoyait à ses parents, les ordres à donner pour faire venir de Vicence, et même de Venise, cent choses nécessaires ; elle travaillait même de ses propres mains, avec l'aide de sa femme de chambre, pour remplacer ce qu'on ne pouvait se procurer. Walter disait qu'elle faisait plus pour Philippe hors de sa chambre que lui-même dedans. Les choses se passèrent ainsi pendant une quinzaine de jours. Un soir, au moment où le médecin français partait, il dit à Walter qu'il reviendrait le lendemain sans faute, parce qu'il avait lieu d'attendre une crise. Walter demeura toute la nuit assis auprès du lit de son cousin, observant le moindre changement de sa figure amaigrie, et tous les mouvements de ses membres inquiets. Il réfléchit à tout ce qui s'était passé entre eux dès l'origine ; à cette étrange inimitié, héritée de leurs ancêtres, et que rien encore n'avait pu détruire. Jamais Philippe ne l'avait compris, et lui, quoiqu'il le respectât et désirât son amitié, il s'était toujours senti repoussé par ses manières. Il souhaitait maintenant de tout son cœur que cette vie précieuse fût conservée ; mais, si cela ne se pouvait pas, son vœu le plus ardent était de pouvoir échanger avec son cousin quelques paroles d'adieu, de pardon, de complète réconciliation.

C’est ainsi que Walter rêva durant la nuit, tout en essayant de comprendre les paroles que les lèvres de Philippe semblaient murmurer. Vers le matin, le malade s’éveilla assez complétement, et, comme Walter lui prit la main pour compter les battements du pouls, il dit d’une voix faible :

— Combien ?... Et ses yeux reprirent une expression plus naturelle.

— Je ne puis compter, répondit Walter ; mais il bat moins vite qu’hier au soir. Voulez-vous boire ?

Philippe accepta ; puis, faisant un effort pour se tourner un peu, il demanda :

— Quel jour est-ce, aujourd’hui ?

— Samedi matin, 23 août.

— J’ai été malade longtemps ?

— Environ trois semaines ; mais vous êtes mieux aujourd’hui.

Il garda le silence, et parut recueillir encore ses idées ; puis il reprit d’une voix plus ferme :

— Je pense que, humainement parlant, les chances de vie et de mort sont à peu près égales ?

— Oui, répondit Walter doucement, mais avec fermeté. Vous êtes gravement malade, mais non pas sans espoir de guérison.

Après une pause, pendant laquelle Philippe parut réfléchir, Walter reprit :

— J'aurais voulu vous amener un ministre de notre église, mais c'est impossible. Voulez-vous que je vous fasse une lecture ?

— Merci… tout à l'heure… j'ai quelque chose à vous dire. Donnez-moi un peu d'eau… merci.

Encore une pause.

— Walter, vous avez cru que je vous jugeais durement ; c'était sans mauvaise intention.

— N'y pensez plus, dit Walter avec un mouvement de joie, lorsqu'il entendit ces paroles qu'il avait désirées avec tant d'ardeur.

— Et cependant vous avez eu tant de bontés pour moi ! Si je vis, vous verrez que j'y suis sensible. Et il tendit sa faible main à son cousin, qui la serra, se sentant aussi heureux que le jour où il s'était présenté devant madame Edmonstone, dans son boudoir. Philippe continua : Ma sœur a mon testament. Faites-lui mes adieux ainsi qu'à… ma pauvre Laura.

La voix lui manqua. Walter lui mouilla les lèvres, et il reprit :

— Vous et Amy vous aurez pitié d'elle, n'est-ce pas ? Qu'elle n'apprenne pas ma mort trop soudainement… Ah ! vous ne savez pas !… Nous nous étions promis de nous aimer, depuis longtemps.

Walter ne fit pas d'exclamation, mais Philippe vit qu'il était fort surpris.

— C'était très mal, mais ce n'est pas sa faute. Je ne puis pas en dire davantage à présent ; si je guéris, on saura tout. Sinon, vous serez indulgent envers elle ?

— Je vous le promets.

— Pauvre Laura ! répéta Philippe d'une voix beaucoup plus faible. Puis, après un assez long silence, il dit encore : Lisez, s'il vous plaît.

Walter lut jusqu'à ce qu'il s'assoupît. Il dormait encore le matin quand Arnaud entra, et Walter monta alors auprès de sa femme.

— Amy, dit-il avec un air de joie paisible ; il a parlé comme je le désirais.

— Il est donc mieux ?

— Il a toujours beaucoup de fièvre ; mais il a eu sa connaissance un moment. Il a parlé avec calme, et comprend parfaitement son état. Quoiqu'il arrive, j'en suis bien heureux ! Mais faisons notre lecture du matin.

Quand elle fut finie, Walter alla s'assurer que le malade était toujours tranquille, et il revint s'asseoir à la table du déjeuner. Après un moment de réflexion il dit :

— J'ai été fort surpris d'une chose qu'il m'a dite ! Aviez-vous quelque soupçon que lui et Laura s'aimassent ?

— Je sais qu'elle lui a toujours été fort attachée, et qu'elle était sa favorite. Mais avait-il de l'amour pour elle, ce pauvre garçon ?

— Il dit qu'ils se sont promis de s'aimer.

— Laura ? Notre sœur ! Walter, c'est impossible. Il rêvait encore.

— Je l'aurais cru, si, du reste, il n'avait pas parlé très sensément. Il était trop faible pour s'expliquer, mais il dit que ce n'est pas la faute de Laura, et il nous demande de ne pas lui laisser apprendre soudainement sa mort. Il était aussi calme que je le suis dans ce moment. Non, Amy, il n'était pas dans le délire.

— Cependant je ne puis le croire de Laura, ni de lui. Ne savez-vous pas que les gens qui ont la fièvre peuvent déraisonner sur un seul point et garder tout leur bon sens sur d'autres : S'il l'a vraiment aimée depuis longtemps, il doit avoir beaucoup souffert, et il peut se figurer qu'ils se sont fait une semblable promesse.

— Je ne sais, dit Walter. Je ne puis m'empêcher de croire ce qu'il m'a dit : Ce serait trop affreux, si nous devions nous reprocher à l'heure de la mort, outre nos fautes réelles, celles que nous n'aurions pas commises.

Amable garda le silence, puis elle reprit au bout d'un moment :

— Laura !... Comment aurait-elle pu ne pas le dire à maman ? Ce n'est pas seulement un devoir, c'est un si grand plaisir !

— Mais vous rappelez-vous les larmes de Laura, et ce qu'elle me dit le jour de notre mariage ?

— Pauvre Laura ! reprit Amy. Cependant...

— Eh bien, je tâcherai de ne pas le croire. Je ne pourrais me résoudre à perdre la bonne opinion que j'ai de Laura et de Philippe. Mais il faut que je descende, il est temps qu'Arnaud aille déjeûner.

Amable resta longtemps encore à réfléchir. Elle ne pensa pas beaucoup à ce qu'elle venait d'entendre, car elle ne pouvait le croire. Mais ce qui la surprenait, c'était de voir que Walter fût si fâché de trouver une faute dans son cousin. Elle, au contraire, s'était toujours sentie fatiguée de ses perfections. Pour son mari il était bien au-dessus de pareils sentiments, et c'était en lui qu'elle trouvait toujours de nouveaux sujets d'admirer.

— Oui, se dit-elle, on pourrait chercher bien loin sans trouver son pareil ; si jamais il parvient à me fâcher, c'est parce qu'il me croit toujours meilleure que lui. Quelle erreur ! Au reste, c'est encore une de ses vertus que cette humilité. — Mais voyons, il faut préparer un dîner pour le médecin.

Elle s'occupa donc de son petit ménage, et ensuite elle essaya de lire et de travailler, sans pouvoir s'attacher à rien dans ce jour d'attente. Elle ne vivait que des nouvelles du malade. Le délire était revenu, et, de sa fenêtre, près de laquelle elle était assise, Amy entendait les paroles entrecoupées de Philippe. Elle ne pouvait qu'écouter, incapable d'écrire des lettres. Il aurait d'ailleurs été cruel d'écrire ce jour-là à madame Henley, et, si Philippe ne se trompait pas, il était tout aussi dur d'écrire à Hollywell. La pauvre Amy frémissait, en pensant à la peine qu'elle avait dû causer à Laura en n'épargnant aucun détail, aucune prévision funeste dans ses lettres précédentes, ainsi qu'elle l'avait fait pour la sœur de Philippe.

Le médecin arriva vers le soir. Il vint dire à Amy que le malade était plus tranquille, et, en effet, on n'entendait plus de bruit en bas. La nuit tomba, Arnaud apporta de la lumière, et dit que le capitaine Morville était de nouveau assoupi. Après un long intervalle, le médecin revint encore pour prendre du café. Il dit que la

fièvre diminuait, mais que les forces diminuaient aussi, et que, si le malade était sauvé, ce serait grâce aux soins de son cousin.

Walter ne parut pas de toute la soirée. Son dernier message était écrit au crayon sur un petit morceau de papier, il l'envoya à onze heures du soir :

« Le pouls est presque insensible, la faiblesse mortelle ; le docteur ne le condamne pas encore ; cet état peut durer des heures ; couchez-vous, vous aurez des nouvelles dès qu'il y en aura de décisives. »

Amy obéit, et fit lentement ses apprêts pour se coucher, pensant que Walter n'aimerait pas à la trouver debout. Mais elle ne dormit presque pas, et ce fut d'un sommeil si agité, qu'il lui fit paraître la nuit plus longue que si elle avait veillé.

Enfin, étant sortie d'un assoupissement plus profond que les autres, elle vit que le jour commençait à poindre. On pouvait déjà distinguer le blanc sommet des montagnes ; il y avait un peu de clarté dans la chambre. À ce moment, elle entendit marcher avec précaution dans le passage, et Walter ouvrit doucement la porte de son cabinet de toilette. Philippe était-il vivant ou mort ? Le cœur d'Amy battit, au bruit des pas de son mari dans la chambre voisine. Dans son émotion, elle ne put que dire : « Je ne dors pas ! » Walter s'avança ; elle le vit passer devant la fenêtre. Faisant effort pour se contenir, il dit : « Il est sauvé ! » et il s'approcha du lit. Il pleurait.

Au bout d'un moment, il murmura quelques paroles d'actions de grâces, puis il garda encore le silence.

— Il dort paisiblement, reprit-il plus tard. Son pouls est meilleur. Il a été d'une faiblesse extrême ; le médecin tenait sa main et me disait quand il fallait lui faire prendre un cordial. Deux fois nous avons cru que c'était son dernier soupir et je ne pensais pas du tout qu'il pût se remettre ; mais à présent le médecin assure qu'il n'y a, pour ainsi dire, plus de danger.

— Quel bonheur ! A-t-il sa connaissance ? A-t-il parlé ?

— Il a sa connaissance quand il n'est pas évanoui ; mais il est trop faible pour parler, et même pour ouvrir les yeux. Quand il les a ouverts un instant, son regard était si amical !...

— Êtes-vous plus heureux qu'après le naufrage ? demanda Amy.

— Le naufrage était un rayon de consolation dans mes heures d'exil et de solitude. Mais à présent, Amy, quelle richesse, quelle abondance de bénédictions ! C'est plus que je n'ai jamais osé espérer dans ce monde ! Et je l'ai si peu mérité ! C'est un autre genre d'épreuve.

Amable était trop émue pour lui répondre. Il lui donna encore quelques détails. Puis il redescendit, quoiqu'elle le suppliât de se reposer :

Le docteur doit se retirer, dit-il, et Philippe a toujours besoin d'être veillé de près.

Amy ne put retrouver le sommeil, mais elle resta encore couchée, pensant à toutes les vertus de son mari, qu'elle appréciait chaque jour davantage.

32

Oui, toutes choses portent une robe céleste,
Qui sanctifie leur beauté,
Types de ce jour de repos éternel,
Où tout sera changé comme elles.

Depuis ce jour, le malade donna peu d'inquiétude. Il était, il est vrai, d'une faiblesse extrême et incapable de remuer ni de parler ; mais il n'avait plus de fièvre, et sa bonne constitution reprit rapidement le dessus. On voyait des progrès chaque jour, presque à chaque heure ; il dormait beaucoup, et paraissait paisible dans les courts moments où il était éveillé. Ces moments devinrent toujours plus longs, sa voix se fortifia, et il faisait chaque jour plus de remarques et de questions. Son premier soin fut de demander qu'on écrivît au colonel Deane pourquoi il était resté plus longtemps en voyage que son congé ne le lui permettait ; mais il ne dit pas un mot de Hollywell, en sorte qu'Amy espéra toujours plus que ce qu'il avait dit au sujet de Laura était l'effet du délire ; mais Walter ne trouvait pas naturel qu'il évitât de parler des personnes qui devaient l'intéresser. Philippe était très patient dans sa faiblesse, toujours reconnaissant et facile à contenter, et ses manières peu gracieuses envers Walter avaient entièrement disparu. Il aimait à être servi par lui, et recevait ses services avec gratitude, tout en paraissant craindre de le fatiguer, et sans lui donner des avis, selon son ancienne habitude.

Un soir, Walter écrivait auprès du lit de Philippe, qu'il croyait endormi, quand le malade lui demanda :

— Écrivez-vous à Hollywell ?

— Oui, à Charlotte ; mais je ne suis pas pressé : ma lettre ne partira que demain, avez-vous quelque commission ?

— Non, merci.

Walter crut l'entendre soupirer, puis il y eut un long silence, après lequel Philippe reprit :

— Walter, ai-je dit quelque chose de Laura ?

— Oui, dit Walter, en posant sa plume.

— Je le pensais, mais je n'en étais pas sûr. J'espère que ce n'était pas quand j'étais dans le délire ?

— Non, dans ces moments-là vous n'étiez pas souvent intelligible ; vous tâchiez ordinairement de parler italien, ou bien vous croyiez être à Stylehurst. La seule fois que vous ayez prononcé son nom, c'était la nuit qui a précédé la plus mauvaise.

— Je m'en souviens, dit Philippe ; je ne veux pas renoncer à la résolution que je pris alors, quoique je ne fusse pas sûr de l'avoir exprimée. Qu'il en arrive que qu'il pourra ; ce que je crains le plus, c'est que Laura ne soit jugée très sévèrement. Sa confiance illimitée a été sa seule erreur.

La voix du malade était très basse, et si douloureuse, que Walter doutait s'il devait le laisser continuer ; mais, se rappelant le bien que fait parfois une libre confession, il ne l'arrêta pas, et lui montra seulement sa sympathie par quelques mots et quelques gestes.

— Il faut que je m'explique, dit Philippe, afin que vous voyiez combien peu elle mérite d'être blâmée. C'était pendant l'été, il y a trois ans de cela, c'était l'année qui suivit votre arrivée. Je crus

avoir des raisons de la mettre sur ses gardes. Le résultat a montré que mes craintes étaient chimériques ; mais n'importe. Dans le cours de notre conversation, je me laissai aller à montrer mes sentiments plus que je ne comptais ; elle était très jeune, et, avant de savoir ce que nous disions… nous nous sommes déclarés… Je ne parle pas ainsi pour excuser notre silence, mais seulement pour l'expliquer. Si nous avions parlé, cela aurait causé un grand trouble à Hollywell ; j'aurais été exilé, et, quoique le temps eût pu arranger les choses, nous aurions eu tous deux beaucoup à souffrir. Dieu sait maintenant ce qu'il en sera ! Mais, Walter, demanda-t-il en tremblant, quand avez-vous eu des nouvelles de Hollywell ? Savez-vous comment elle a supporté celle de ma maladie ?

— Nous n'avons eu qu'une lettre depuis qu'elle l'a apprise ; la lettre était de madame Edmonstone pour Amy ; elle ne parlait pas de Laura.

— Elle a beaucoup d'énergie, et souffrirait tout plutôt que de faiblir. Mais comment aura-t-elle pu garder le silence avec une pareille anxiété ? Vous êtes sûr qu'il n'est pas question d'elle dans la lettre de ma tante ?

— Je la demanderai à Amy, si vous voulez ?

— Non, non, laissez-moi finir, puisque j'ai commencé. Nous ne nous sommes fait aucune promesse ; ce n'était guère qu'un aveu de préférence ; je ne crois pas qu'elle en comprît l'importance, et je la priai de n'en pas parler. Je me suis trompé moi-même en me figurant qu'elle était libre, parce que je ne lui avais demandé aucune promesse ; mais les choses paraissent sous une autre face quand on est en présence de la mort, et il faut persister, quoi qu'il

en coûte, dans les résolutions qu'on a formées en de semblables moments.

— Vous avez raison.

— Elle sera contente, car elle désirait le dire à sa mère ; mais je croyais qu'il valait mieux attendre que j'eusse de l'avancement, ce qui était notre seule chance de pouvoir jamais nous marier. Dès que je pourrai tenir la plume j'écrirai tout à son père. Je crains seulement pour elle les premiers mouvements de sa colère.

— Il est trop indulgent pour être longtemps fâché.

— S'il pouvait seulement tourner son indignation contre celui qui la mérite ! Je voudrais qu'Amy et vous vous fussiez déjà de retour pour la consoler.

— Nous comptons partir dès que vous serez en état de voyager. Si vous voulez revenir à Hollywell avec nous, vous trouverez M. Edmonstone tout prêt à pardonner. Personne n'est aussi content d'oublier son déplaisir.

— Oui ; mais en attendant c'est elle qui aura souffert. C'est égal, plus nous garderons le secret, plus notre faute sera grande. Ah ! vous ne pouvez pas imaginer nos difficultés, soupira Philippe ; les difficultés que présente la pauvreté.

— Vous vous fatiguez en parlant si longtemps, dit Walter. Tâchez seulement de vous remettre pour partir avec nous. Les choses iront mieux que vous ne pensez. D'abord, nous avons la dot d'Amy, pour aplanir les difficultés… Non ! ne me répondez rien ; vous avez déjà parlé trop longtemps.

Philippe était trop faible pour être capable de longues réflexions, et l'idée que les choses étaient mieux qu'il ne pensait suffisait à le calmer. La franche confession de sa faute l'avait aussi soulagé, et il n'avait trouvé dans Walter ni un accusateur, ni un juge, pas même cette magnanimité écrasante qui rend le bien pour le mal, mais un ami honnête et simple, faisant pour lui tout ce qui était en son pouvoir, et craignant par-dessus tout de le blesser. Ce n'est pas ainsi que Philippe aurait reçu une semblable confidence ! Dès que Walter put le quitter, il se rendit auprès de sa femme.

— Amy, dit-il tristement, il m'a tout dit ; ce n'est que trop vrai !

Sa première exclamation le surprit :

— Alors, Charles est le garçon le plus clairvoyant du monde !

— Comment ? Avait-il des soupçons ?

— Non ; mais j'ai souvent pensé dernièrement à ce qu'il m'a dit une fois : c'est que Laura était trop raisonnable pour son âge, et que la nature prendrait un jour sa revanche, en lui faisant faire quelque grande sottise. Mais Philippe vous a-t-il tout dit ?

— Oui. Il a parlé noblement et franchement, et n'attend que d'être mieux pour tout écrire à votre père.

— C'était donc vrai ! répéta Amy, comme si elle l'apprenait pour la première fois. Que dira maman ? Elle ne voudra pas le croire. Et la pauvre Laura a-t-elle dû souffrir ! car je n'épargnais pas les détails les plus affligeants. Contez-moi cela, s'il vous plaît !

Walter lui répéta tout ce qu'il venait d'entendre ; elle en fut indignée.

— Je ne puis être aussi fâchée contre lui que je le voudrais, à présent qu'il est malade et pénitent. Mais n'était-ce pas très mal d'oser nous regarder en face après cela ; de vouloir nous gouverner et de vous accuser comme il le faisait ?

— Je vois que je n'ai jamais compris les tentations de la pauvreté, dit Walter ; je n'avais pensé qu'à celles de la richesse.

— Ne l'excusez pas. Je peux lui pardonner ce qu'il nous a fait, parce qu'il ne pouvait pas vous pousser au mal ; mais je ne peux lui pardonner d'avoir entraîné Laura hors du droit chemin. Pauvre fille ! Je comprends à présent qu'elle eût l'air si malheureux ! Non, je ne peux lui pardonner cela, répéta-t-elle, les yeux remplis de larmes.

— Sa meilleure excuse est sa repentance, Amy. Vous ne pourriez faire autrement que de lui pardonner, si vous voyiez combien il est changé. Vous savez que vous devez lui faire une visite demain, puisque le médecin dit qu'il n'y a plus de danger de contagion.

— Je ne ferai que penser à la pauvre Laura ; mais que fait-il à présent ?

— Il dort, comme toujours ; il a une étonnante capacité de sommeil.

— Je voudrais que vous l'eussiez aussi. Je ne crois pas que vous ayez dormi deux heures depuis que vous avez tant veillé.

— Je commence à croire que le sommeil est un préjugé populaire. Je m'en passe à merveille.

— Vous croyez ; mais M. Shene n'aurait certainement pas remarqué votre physionomie, si vous aviez eu cette ligne bleuâtre sous les yeux. Regardez ! Est-ce là la figure d'un Galahad ou d'un autre chevalier de la Table-Ronde ? Voyons, couchez-vous un moment et tâchez de dormir.

— J'aimerais mieux à faire une petite promenade : le temps est si beau et l'air si frais ! Voulez-vous venir avec moi ?

Ils marchèrent pendant quelque temps, en discourant toujours de la conduite de Laura et de Philippe. Amable ne comprenait pas qu'on pût ainsi garder un secret, et disait qu'elle ne savait ce qu'elle serait devenue sans sa mère et sans Charles, à l'époque de ses chagrins. Sa seule satisfaction était de rejeter la plus grande partie de la faute sur Philippe.

— Vous savez qu'il ne lui permettait jamais de lire des romans, dit-elle. C'est peut-être pourquoi elle n'a pas compris ce qu'il voulait dire.

— Voilà une excellente excuse pour une jeune personne qui a donné imprudemment son cœur, dit Walter en riant.

— Je crois que si la chose était arrivée à Philippe avec toute autre que Laura, Charles en serait bien aise. Il a toujours deviné Philippe sous cet extérieur hautain.

— Amy !

— Non, avouez que c'était beaucoup plus grave chez un homme si peu romanesque que ce ne serait chez un étourdi,

comme Maurice de Courcy, par exemple, qui n'aurait pas réfléchi à ce qu'il faisait.

— Il a d'autant plus de mérite à tout avouer, comme il vient de le faire.

Ensuite ils cherchèrent à deviner de qui Philippe avait voulu préserver Laura, et ils avaient si peu de soupçons, qu'ils se figurèrent que ce devait être de Maurice, ou de quelqu'un de ses amis irlandais.

Ils se demandèrent aussi ce qu'il y aurait à faire après la confession de Philippe. M. Edmonstone, une fois sa première indignation passée, n'exigerait pas, sans doute, que cet engagement fût rompu. Philippe pourrait venir à Redclyffe, où il achèverait de rétablir sa santé. Walter fit plus de projets pour faciliter le mariage de son cousin qu'il n'en avait fait pour le sien propre. Il amena presque sa femme à lui pardonner sa faute, et il lui dit encore dans la soirée qu'elle aurait été fort attendrie, si elle l'avait entendu parler de Stylehurst et de son père.

Le lendemain était un dimanche, et Amable devait faire une visite à Philippe. Walter était enchanté, et disait que c'était un grand progrès dans sa convalescence. Il était si heureux d'avoir enfin obtenu son amitié, qu'il lui faisait tous les plaisirs possibles, et l'on eût dit qu'il croyait ne pouvoir lui en faire un plus grand que de lui amener sa petite femme. Amable, pour ne pas diminuer sa joie, tâcha de ne plus penser à sa mère et à Laura.

C'était un beau jour du commencement de septembre ; on sentait déjà dans l'air la fraîcheur de l'automne. Philippe était si bien, le départ si prochain, qu'il n'y avait plus de raison d'être inquiet. Amable sentait son cœur plein de reconnaissance ; elle

avait peine à s'habituer à ce sentiment nouveau, qu'elle éprouvait de la pitié pour Philippe !

Elle fit tout ce qu'elle put pour distinguer ce dimanche d'un autre jour ; elle s'habilla d'une robe de mousseline blanche, ornée de rubans blancs ; elle mit le bracelet de cheveux de sa mère, que Charles lui avait donné, et une broche de filigrane d'argent que Walter lui avait achetée à Milan : c'était le seul bijou qu'elle eût jamais reçu de lui. Puis elle se mit à sa fenêtre, regardant les paysans italiens passer dans leurs costumes de fête, et songeant aux journées de solitude et d'angoisse qu'elle avait passées à cette même fenêtre. Elle se demandait si la lettre qui devait rassurer ses parents était arrivée à Hollywell, et elle se perdait en réflexions sur la conduite de Laura.

— À présent ! dit Walter, qui entrait enfin. Pourvu que ses préparatifs ne l'aient pas trop fatigué ! Il voulait que tout fût si bien arrangé dans sa chambre, que je lui ai dit : Vous avez l'air d'attendre la reine plutôt que votre cousine Amable Morville.

Ils descendirent, et Walter ouvrit la porte en annonçant, d'une manière badine :

— Lady Morville !... Je ne me suis pas trompé cette fois ; la voici !

Elle s'attendait naturellement à trouver Philippe fort changé ; car il avait d'ordinaire un teint coloré et frais, et, par conséquent, c'était un de ces hommes chez qui les traces de la maladie sont particulièrement visibles. Il avait complétement perdu ses couleurs ; ses lèvres étaient pâles ; ses joues étaient creuses, et son front paraissait plus fort que de coutume, à cause de la maigreur du reste de sa figure, et parce qu'il avait perdu ses cheveux. Ses

yeux n'étaient pas reconnaissables, enfoncés comme ils l'étaient. Il semblait heureux et tranquille, mais si faible, si dépendant, si différent de lui-même, qu'Amy en fut émue. Il sourit en lui tendant une main pâle, et qui n'avait littéralement que la peau et les os.

— Bonjour, Amy, dit-il d'une voix gaie, quoique très faible. Vous voyez que Walter a eu raison, et que je vous ai fait terminer votre voyage de noce d'une manière fort désagréable.

— D'une manière fort agréable, au contraire, puisque vous êtes mieux.

— Faites-vous les honneurs de ma chambre, Walter ? dit Philippe en soulevant sa tête de dessus l'oreiller avec une ombre de sa courtoisie ordinaire. Offrez une chaise.

Amy sourit et le remercia, pendant qu'il la regardait, comme un malade regarde une fleur ou tout autre objet réjouissant qu'on offre à sa vue.

— Est-ce là votre robe de mariage, Amy ?

— Oh ! non ; celle-là était bien plus belle !

— C'est que vous avez l'air d'une mariée.

— Voilà un compliment, pour une vieille femme comme vous, Amy, dit Walter, comme s'il eût été fier de l'admiration de Philippe. Il est temps cependant qu'on cesse de parler de nous comme de nouveaux mariés.

— Vous aurez encore à jouer ce rôle quand vous serez chez vous à recevoir vos amis.

— Heureusement vous les connaissez tous, et vous viendrez nous aider, répondit Amy ; et son mari fut bien aise qu'elle invitât Philippe elle-même.

— Merci, nous verrons, répondit-il.

— Oui, nous verrons, quand vous serez en état de partir. Ce sera bientôt ; nous voyagerons à petites journées, et vos progrès sont surprenants. Comment le trouvez-vous, Amy ? demanda-t-il avec une espèce d'orgueil presque amusant, en présence de la figure décharnée qui semblait lui causer tant de satisfaction.

— Sans doute il est beaucoup mieux qu'il n'a été, dit Amy ; mais je ne puis en juger.

— Vous ne pouvez pas encore obtenir des compliments pour moi, Walter. J'ai été fort surpris de ma propre figure, quand Arnaud m'a apporté le miroir ce matin.

— C'est dommage que vous ne vous soyez pas vu il y a une semaine, répondit Walter. Comme dit notre médecin français : « Il faut que monsieur ait une constitution robuste. »

— Charles prétend, dit Amable, qu'une constitution robuste n'est qu'une autre manière de dire : Passer par toutes les maladies possibles.

— Je crois qu'il a raison, répondit Walter ; car je me suis toujours bien trouvé d'en avoir une délicate.

— Comment savez-vous qu'elle est délicate ? dit Philippe. Aucune maladie ne l'a éprouvée.

— C'est pourtant ce que prétendait le vieux médecin de Moorworth, la dernière fois que j'ai eu affaire avec lui, dans mon en-

fance. Il parlait avec Markham de je ne sais quelle petite maladie que je venais d'avoir, et dit : il paraît rempli de santé à présent, mais sa constitution est délicate, disposée à la fièvre, et il aurait de la peine à se tirer d'une maladie grave. J'ai très bien compris ces paroles, quoiqu'elles ne fussent pas destinées à mon oreille.

— Je suis bien aise de ne pas avoir appris cela plus tôt, s'écria Amy.

— Y avez-vous pensé, quand vous êtes venu ici ? demanda Philippe.

— Oui, répondit Walter, sans songer à l'impression que produiraient ses paroles. À propos, Philippe, dites-nous ce qui vous est arrivé après nous avoir quittés, et ce qui vous a amené ici.

— Je traversai à pied la Valteline, comme j'en avais formé le projet, et je descendis par les sentiers à travers les montagnes. En arrivant à Bolzano, je ne me sentais pas bien ; mais je pensais que c'était seulement la fatigue, et que le repos du dimanche suffirait à me remettre. Je repartis donc le jour suivant, quoique je sentisse des douleurs dans les jambes et dans la tête.

— Êtes-vous parti à pied ? demanda Amy.

— Oui ; je croyais que mes jambes s'étaient enraidies en gravissant les montagnes, et que la marche les remettrait ; mais je ne voudrais pas avoir à passer encore par tout ce que j'éprouvai dans ces sentiers de montagnes, ébloui par la blancheur de la neige et brûlé par l'ardeur du soleil. Je voulais aller jusqu'à Vicenza ; mais il paraît que je n'ai pu me traîner plus loin qu'ici. Mes idées devinrent si confuses, que toute ma crainte était d'oublier l'italien. Je me rappelle vaguement d'avoir répété longtemps

une phrase, de peur de la perdre. Je crois que je pouvais encore parler en arrivant ici ; mais la dernière chose dont je me souvienne, c'est de m'être senti fort mal dans une chambre différente de celle-ci, tout seul, et avec l'horrible pensée que je mourrais abandonné. J'ai aussi un souvenir confus d'avoir éprouvé un soulagement à entendre parler anglais, et à voir mon excellent garde-malade ici.

On causa encore un peu, mais c'était assez pour fatiguer Philippe. Walter lui conseilla bientôt de se taire, et lui fit apporter un peu de bouillon. Philippe pria Amy de demeurer encore auprès de lui, et Walter n'y consentit qu'à la condition qu'elle ne causerait pas ; il arrêta même le malade au moment où il allait donner des louanges au bouillon qu'Amable avait su préparer, en dépit des mauvais matériaux, et qui aurait contenté Charles lui-même.

Quand Philippe se fut un peu reposé, Walter lut le service dans la liturgie. Amable pensa n'avoir jamais entendu de voix plus douce que celle de son mari, ni plus convenable pour une chambre de malade. Elle eut de la peine à retenir ses larmes, à ces paroles de Jérémie : Ne pleurez point celui qui est mort, et n'en faites point de condoléance ; mais pleurez amèrement celui qui s'en va en exil, car il ne retournera plus, et ne verra plus le pays de sa naissance. (Jér. XXII, 10), et Philippe en fut aussi vivement touché. Après que la lecture fut finie, ils le laissèrent dormir et allèrent dîner.

— Quand aurai-je le plaisir de vous entendre encore chanter ? demanda Amy à Walter, en rentrant dans leur appartement.

— Pas avant qu'il puisse le supporter sans fatigue, dit Walter. Mais, si vous n'êtes pas fatiguée, allons, Amy, nous promener sur

les collines, pendant qu'il dort.

Ils marchèrent longtemps sur les pentes gazonnées, à l'ombre des vieux châtaigniers, jouissant de la pureté de l'air, causant peu et méditant doucement, comme ils l'avaient fait souvent autrefois. Après un long silence, Amable lui dit :

— Vous rappelez-vous votre mélancolique définition du bonheur, il y a quelques années ?

— Non ; qu'est-ce que c'était ?

— Des rayons d'un autre monde, trop tôt éclipsés ou perdus. Cela m'attrista. Pensez-vous toujours ainsi ?

— Pas tout à fait.

— Quelle serait donc votre définition, à présent ?

— Des rayons d'un autre monde, qui deviennent plus brillants à mesure qu'on approche de leur source.

— La vieillesse semble si loin ! dit Amy.

— Chaque jour est un pas, répondit-il. Et un autre silence suivit.

Ils s'assirent sous un arbre, en face des montagnes, dont les flancs étaient couverts de nuages. Leurs blancs sommets se détachaient sur un ciel pur, pendant que les dernières lueurs d'un soleil d'Italie éclairaient toute la scène.

— Il ne manque ici qu'une chose, dit Amy. Philippe ne peut nous entendre : si nous chantions un psaume ?

Quand ils eurent fini, l'écho de la montagne répéta quelques-uns des sons harmonieux qui l'avaient éveillé.

L'effet était trop solennel pour qu'ils pussent exprimer ce qu'ils sentaient. Walter prit le bras de sa femme, et ils retournèrent à la maison.

Comme ils s'étaient un peu éloignés du village, il faisait nuit quand ils arrivèrent. La lune nouvelle éclairait d'une pâle lumière le sommet des montagnes, dont elle faisait ressortir encore la blancheur, et des nuées de mouches phosphorescentes brillaient sous les arbres.

— C'est dommage de rentrer, dit Amy. Mais Arnaud n'était pas de cet avis ; car il venait à leur rencontre pour leur dire que la fraîcheur des nuits d'automne était dangereuse, qu'il ne fallait pas s'y exposer, et Walter convint que la soirée avait été délicieuse, mais qu'il se sentait un peu las.

33

De l'obscurité et de la misère ici-bas ;
Nous ne demandons pas un parfait repos.

On eût dit que Walter commençait à se ressentir de toutes les fatigues qu'il avait éprouvées, car, le lendemain matin, il avait un léger mal de tête, et il se sentait appesanti et endormi. Il se rendit avec Amable auprès de Philippe, et, quand elle se retira pour écrire, Philippe fit part à Walter d'un plan qu'il avait formé. C'était de s'offrir comme chef du corps des constables dans le comté où Redclyffe était situé. Cet office lui aurait convenu, et lui aurait

peut-être permis de songer au mariage. Il comptait sur l'appui de lord Thorndale et de quelques autres personnes ; mais Walter ne put l'aider beaucoup dans ces calculs, connaissant fort peu ses voisins. Il dit plus tard à sa femme qu'il craignait d'avoir paru indifférent, mais qu'il s'était endormi deux fois pendant que Philippe lui parlait.

— Le sommeil veut se venger de ce que vous l'avez appelé un préjugé populaire. Ne lui résistez plus ; couchez-vous, et, plus tard, vous serez bon à quelque chose.

Il suivit ce conseil, dormit pendant une couple d'heures, et se réveilla le soir bien rafraîchi, quoiqu'il eût toujours mal à la tête, et il put soigner Philippe comme de coutume.

Le lendemain matin, il s'éveilla si tard qu'il sauta du lit tout consterné, pressé de se rendre vers son maladie. Mais, à peine avait-il commencé à s'habiller, qu'il revint précipitamment de son cabinet de toilette, et se jeta sur le lit. Amable accourut, effrayée de sa pâleur.

— Ce n'était qu'un étourdissement, dit-il ; c'est déjà passé. Et il voulut se lever ; mais il fut obligé de se recoucher.

— Vous feriez mieux de rester tranquille, lui dit-elle. Avez-vous mal à la tête ?

— Encore un peu, dit-il, comme elle lui posait la main sur le front.

— Il est brûlant. Vous aurez pris froid dans notre promenade d'hier. Non ! ne vous levez pas, cela vous ferait du mal.

— Il faut que j'aille auprès de Philippe, dit Walter, essayant encore une fois, mais vainement, de se lever et de surmonter son malaise.

— C'est inutile, dit Amable, dès qu'il fut un peu mieux. J'irai moi-même vers Philippe ; couchez-vous, et je vous apporterai une tasse de thé bien chaud.

Quand il fut couché, elle eut le plaisir de le voir un peu mieux, et il lui promit de ne plus essayer de se lever. Il était assez tard, et le déjeuner était prêt dans la pièce voisine. Elle lui apporta un peu de thé ; mais il ne parut pas disposé à soulever sa tête pour le boire, et il la pria d'aller tout de suite vers Philippe, craignant qu'il ne trouvât étrange qu'on l'oubliât ainsi, et lui donnant mille directions sur la manière de lui servir son déjeuner.

Philippe fut bien surpris de la voir au lieu de son mari, et très affligé d'apprendre que Walter n'était pas bien.

— Il s'est trop fatigué, dit-il. Puis, après une pause, pendant laquelle il avait commencé à déjeuner, en lui demandant mille fois pardon de se laisser servir par elle, il reprit la parole avec effort :

— Jamais malade n'a été soigné comme il m'a soigné, Amy. Je le sens mieux que je ne puis l'exprimer. Ah ! vous n'aurez plus lieu de vous plaindre que je le juge durement !

— Ne parlez plus de cela, dit-elle, émue par la voix tremblante de Philippe, et pressée de retourner vers son mari. Il lui fallut un effort, pour ne pas montrer son impatience à son cousin ; mais Charles l'avait accoutumée à servir le déjeuner d'un malade.

Quand elle put enfin monter, Walter lui dit qu'il se sentait mieux et la pria d'aller déjeuner à son tour. Elle fit un effort sur elle-même pour obéir et revint bientôt vers lui. Il était rouge et oppressé, et, quand elle posa sa main fraîche sur son front, elle fut effrayée des battements redoublés de ses tempes.

— Amy, dit-il en la regardant avec calme, c'est la fièvre.

Sans lui répondre elle pris sa main ; et interrogea le pouls, qui était en effet très fébrile. Chacun d'eux comprit que l'autre pensait aux paroles de Walter, et à ce qu'il avait dit le dimanche de la prédication du médecin ; Amy devina qu'il pensait à la mort ; elle proposa d'appeler le médecin français. Elle écrivit son billet avec un calme qui venait de la violence même du choc qu'elle avait éprouvé. Elle ne pouvait penser, elle ne savait pas si elle craignait ou si elle espérait. Elle tâchait de ne vivre que dans le moment présent, et il était heureux que son imagination ne lui représentât pas toute l'horreur de sa situation. Si jeune et chargée seule du soin de deux malades dans un pays étranger (il est vrai que son cousin était convalescent ; mais il était encore dépendant et incapable de l'aider, même de ses conseils) ; son mari, atteint de cette fièvre terrible, et pour qui elle avait des raisons particulières de craindre ! car, indépendamment de la prédiction du médecin, il était facile de voir qu'il n'était pas robuste, malgré son activité, et que les fatigues qu'il venait de supporter l'avaient mal préparé à traverser une maladie. Mais, comme nous l'avons dit, Amy n'osait pas regarder en avant ni autour d'elle. Elle se confiait en Dieu, et tâchait de se rendre utile aux deux malades, auprès desquels elle aurait voulu pouvoir être à la fois.

Cette journée fut très pénible, car l'agitation de la maladie se faisait beaucoup sentir chez une nature si active. Il ne s'impatien-

tait pas contre le mal, mais il désirait essayer l'une après l'autre toutes les choses qui avaient fait du bien à Philippe dans sa convalescence. Puis il craignait beaucoup qu'Amable ne se fatiguât, et que Philippe ne fût négligé. Il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tour à tour brûlant et frissonnant. Amy voyait qu'il avait quelque désir, qu'il ne témoignait pas pour ne pas la fatiguer, mais si elle devinait ce que c'était, il en était bien aise en même temps que fâché. Sans cesse elle arrangeait ses couvertures et retournait ses oreillers ; il la remerciait, s'affligeait de lui donner tant de peine, et retombait bientôt dans la même agitation.

Enfin il s'écria :

— Je vois ce que c'est ! je suis impatient ; là, je ne bougerai pas d'une heure. Il sourit de se traiter ainsi comme un enfant ; mais, grâce à cette ferme résolution, il s'endormit.

Ce sommeil, tout agité qu'il fût, était un soulagement. Amy, qui surveillait sa respiration oppressée, n'avait pas le courage d'écrire une si triste nouvelle à sa mère. Elle ne pouvait pas même dire ses craintes à Philippe, avant qu'elles fussent confirmées par le médecin.

Celui-ci vint enfin, et la seule consolation qu'il donna, fut que le cas était moins grave que chez Philippe. Walter n'avait pas le moindre délire. Il était seulement assoupi et oppressé. Et, quand il s'éveilla lors de la visite du médecin, il lui répondit, le questionna, et parla de la manière la plus calme. Dès qu'il fut seul avec Amy, il lui dit avec un faible sourire :

— Il serait inutile, il serait faux de dire que je voudrais ne pas être soigné par vous. Le docteur croit qu'il y a peu à craindre de

la contagion, et ce serait d'ailleurs trop tard pour prendre des précautions.

— J'en suis bien aise, dit Amy.

— Mais soyez prudente et ménagez-vous. Voulez vous me promettre de ne pas veiller ?

— Je vous remercie de ne pas me demander plus que cela, dit-elle avec une soumission mélancolique.

Il sourit encore.

— Que je suis fâché pour vous que vous nous ayez tous deux malades à la fois ! Mais c'est la volonté de Dieu !

La mélancolie de son regard, la douceur de son sourire, et la sérénité de son front, jointes à ses joues fiévreuses, à sa respiration oppressée et à son air d'extrême lassitude, lui donnaient une beauté étrange et triste ; Amy, tout en éprouvant un ardent amour pour cet époux, dont tout son bonheur dépendait, le regardait aussi avec une espèce de crainte religieuse, comme s'il eût été trop au-dessus des autres mortels par ses pensées et ses sentiments. Elle se pencha sur lui et baigna son front avec de l'eau de Cologne ; puis, comme ses cheveux le gênaient en tombant sur sa figure, il la pria de couper la boucle de devant. Il y avait quelque chose de triste dans cette opération, car cette vague dorée, comme l'appelait Charlotte, plaisait tout particulièrement à Amy, et il lui semblait que de la couper c'était se préparer à une longue maladie. Cependant elle était décidément embarrassante, et il fallut bien la sacrifier. Walter sourit du soin avec lequel sa femme la plia dans du papier et l'enferma dans son nécessaire ; puis elle lui fit une lecture pour l'endormir.

Les journées se succédèrent sans autres événements. Walter n'eut jamais ni délire, ni autant de fièvre que Philippe. Il était dans un état de torpeur presque continuel, avec des intervalles de grande lucidité. Amy demeurait auprès du lit où il gisait immobile, pensant aussi peu que lui à la fuite du temps, toujours prête à lui donner à boire, à baigner ses tempes, à arranger ses oreillers, et à lui faire de courtes lectures, mais n'osant envisager l'avenir. Elle était toujours surprise de voir arriver l'heure des repas et le moment de soigner Philippe, de recevoir les lettres à la tombée du jour, et de céder à Arnaud son poste pour la nuit.

C'était pour elle un grand chagrin ; mais Walter ne voulait décidément pas qu'elle veillât. Elle sentait bien aussi qu'il fallait qu'elle ménageât ses forces, pour le cas où cette maladie serait longue, et elle savait qu'il était tranquille pour la nuit. Pour elle, son caractère paisible et confiant lui permettait de dormir et de se reposer plus que Philippe ne le croyait.

Elle paraissait toujours dans la chambre de ce dernier avec une physionomie douce et inquiète, mais elle ne lui laissait jamais voir son impatience de retourner auprès de son mari. Cependant, quoique Walter l'envoyât souvent se reposer ou soigner Philippe, elle savait qu'il était plus inquiet et plus agité en son absence, et son regard satisfait, quand elle rentrait, en disait plus que de longues plaintes.

C'était une grande douleur pour Philippe de se sentir inactif et dépendant, quand Amable aurait eu un si grand besoin de secours, et de se regarder comme la cause de la maladie de Walter, sans pouvoir lui rendre les soins qu'il en avait reçus. Si on lui avait prédit cet état de choses quelques semaines auparavant, il aurait souri avec dédain, à la pensée d'une enfant comme Amable

chargée du soin de deux malades, sans qu'il pût lui donner même des conseils. Cependant tout allait bien, et, quoique sa cousine fût rarement avec lui, elle veillait à son bien-être ; il ne se sentait pas abandonné. Il était souvent seul, et comme sa tête et sa vue étaient encore trop faibles pour lui permettre de lire, il n'avait que ses pensées pour se distraire. Elles n'étaient pas gaies, et, si la maladie de Walter avait été aussi grave que la sienne, il n'aurait pu se pardonner de l'avoir causée par son imprudence. Imprudence ! ce mot était bien humiliant, et cependant ce n'était pas là le poids le plus lourd que Philippe eût sur la conscience ! Walter n'avait pas été pour lui un ami ordinaire, mais il lui avait rendu le bien pour le mal ; et, à présent que Philippe avait apprécié son caractère noble et généreux, il ne pouvait plus se dissimuler qu'il avait agi contrairement à la charité, en le soupçonnant toujours. Combien n'aurait-il pas été disposé à le croire maintenant, s'il était venu lui dire : « Je suis innocent ! » Mais il n'était plus temps de s'ériger en juge, et il n'était pas surprenant que tous ces sentiments de honte et de regret retardassent la convalescence de Philippe.

Ce ne fut pas avant le dixième jour de la maladie de Walter que son cousin fut en état de se lever et de passer dans la pièce voisine, où Amable lui avait promis de venir dîner avec lui. Il lui parut encore plus changé, quand elle le vit sur le sofa, qu'il ne lui avait semblé dans son lit ; car sa maigreur frappait davantage en voyant sa haute stature. Il semblait fort éprouvé par la fatigue que lui avait causée sa toilette, et garda le silence pendant une grande partie du dîner. Cependant Amable aurait été mieux en état de parler ce jour-là ; Walter avait dormi, et la fièvre avait diminué ; il avait pris quelque nourriture, qui semblait lui avoir rendu ses forces. La jeune femme disait qu'il ne lui faudrait que

l'air de Redclyffe pour le remettre tout à fait, et le pas que Philippe venait de faire dans sa convalescence la réjouissait aussi beaucoup.

Elle quitta son cousin d'abord après le dîner, et ne revint auprès de lui qu'une heure et demie plus tard. Elle fut surprise alors de le trouver achevant une lettre, la tête appuyée sur sa main, d'un air très fatigué et très malheureux.

— En êtes-vous déjà à écrire des lettres ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il d'un ton découragé ; je vous prierai d'adresser celle-ci, je ne puis le faire lisiblement.

Sa main tremblait en effet en la lui présentant.

— À votre sœur ? demanda Amable.

— Non, à la vôtre. C'est la première fois que je lui écris. Il y en a une dedans pour votre père, à qui je dis tout.

— Je suis bien aise que vous l'ayez écrite, vous serez plus tranquille à présent. Mais comme vous semblez fatigué ! Il faut vous recoucher. Voulez-vous que j'appelle Arnaud ?

— Non, je vous prie, laissez-moi d'abord me reposer.

La voix lui manqua, il se renversa sur le sofa, ferma les yeux et devint si pâle qu'Amable ne put le quitter, et employa tous les moyens à sa portées pour le faire revenir à lui. À peine se remettait-il, qu'Amy vint prendre les lettres pour les envoyer à la poste, ce qui faillit le faire évanouir encore une fois. Mais il serra ses mains avec force l'une contre l'autre ; Amy devina ce qu'il en coûtait à un caractère si fier pour avouer sa faute, et surtout pour attirer sur Laura la peine qu'il méritait.

Oh ! si Walter était ici pour lui parler ! se dit-elle ; mais, ne voulant pas le quitter sans un mot de sympathie :

— Vous serez content plus tard, lui dit-elle.

Il ne répondit rien.

Elle essaya quelques stimulants, et tâcha de l'arranger plus commodément sur le canapé.

— Merci, dit-il. Comment est Walter ?

— Il vient de dormir encore, et ce sommeil l'a rafraîchi.

— C'est une consolation ! Mais n'a-t-il pas besoin de vous ? Je vous ai retenue trop longtemps.

— Merci ; comme il est éveillé, je serais bien aise d'aller auprès de lui. Êtes-vous mieux ?

— Oui, tant que je ne remue pas.

— Ne l'essayez pas encore. Je vous enverrai Arnaud ; dès que vous le pourrez, retournez vous coucher.

Walter était encore éveillé, et il écouta avec intérêt ce qu'elle avait à lui conter de Philippe.

— Pauvre garçon ! dit-il. Il nous faut tâcher d'adoucir un peu cela.

— Voulez-vous que j'écrive ? dit Amable. Maman sera bien aise de savoir qu'il vous a tout dit, et ils le plaindront, quand ils sauront combien cette lettre lui a coûté.

— Ah ! ils ne devineront pas la moitié de son chagrin.

— J'écrirai à papa, pour qu'il lise ma lettre avant celle de Philippe.

— Pauvre Laura ! dit Walter. Ne pourriez-vous pas lui écrire aussi un billet ? Dites-lui que je suis très fâché, si jamais je lui ai fait de la peine en parlant durement de lui.

— Vous n'avez rien de semblable à vous reprocher, dit Amy ; c'est moi qui l'attaquais toujours. Amable souriait en apportant auprès du lit ce qu'il fallait pour écrire. Elle se mit à l'ouvrage. Elle disait ce qu'elle écrivait à son père à mesure qu'elle arrangeait ses phrases, et Walter les approuvait ou lui proposait quelque changement. C'était une grande jouissance pour elle de voir qu'il était mieux, quoiqu'il eût encore de la fièvre. La lettre était presque autant de lui que d'elle, et il lui dit, quand elle fut achevée :

— Ajoutez encore que, si je guéris, je suis sûr que nous pourrons les marier.

Puis, comme Amy écrivait, pleine d'espérance de le voir guérir, il lui dit, mais sans lui dicter :

— Sinon…

Elle frémit, mais n'osa pas l'interrompre.

— Sinon, vous savez que les affaires d'argent s'arrangeront facilement.

34

Monsieur,
C'est de votre faute si j'ai aimé Posthumus ;
Vous l'avez élevé avec moi ; et c'est un homme Digne de toutes les femmes.

La première nouvelle de la maladie de Philippe arriva à Hollywell un matin, pendant le déjeuner, et fut annoncée par Charles :

— Voilà quelque chose de beau ! Il y est donc allé, et l'a prise !

— Quoi ? Qui ? Walter ?

— Non ; le capitaine. Il est allé attraper une mauvaise fièvre dans quelque trou infesté de malaria ; il est dans le délire, etc., comme de raison, notre sage frère et sa femme vont le soigner, pour varier les plaisirs de leur voyage de noce !

La voix de Laura fut la seule qui ne se fit pas entendre. Elle demeura glacée et immobile, dévorant les paroles que les autres prononçaient, et continuant à s'occuper machinalement des préparatifs du déjeuner. Quand elle eut tout entendu, elle sortit et courut dans sa chambre. Si Amable avait été là dans ce moment, elle lui aurait tout dit ; mais elle n'avait personne à qui elle pût se confier, et il fallait qu'elle supportât sa douleur en silence. L'être qu'elle aimait le mieux, et qui faisait toute sa joie, souffrait et se mourait ! Il fallait qu'elle entendît parler de lui, affectueusement peut-être, mais froidement. On le blâmait de son imprudence ; on disait que c'était sa faute. Son imagination se créait des tableaux effrayants : le manque de secours, l'inexpérience de Walter, tout la tourmentait. L'idole à laquelle elle avait tout sacrifié allait lui échapper, et personne ne la plaignait, tandis que le sen-

timent de sa faute l'empêchait de chercher des consolations à la seule source véritable. Tout était vide autour d'elle ; si elle priait, c'était sans foi, sans espoir, tant qu'elle avait ce mystère sur la conscience ; et ses tourments étaient d'autant plus grands qu'elle cherchait à les cacher. Cependant toute la famille remarqua sa douleur ; mais on savait qu'elle avait toujours eu beaucoup d'affection pour Philippe. Ni sa mère, ni son frère, ne blâmaient son affliction, tout en la trouvant excessive. Madame Edmonstone cherchait à la consoler et à la distraire ; mais Laura était trop absorbée par ses propres impressions pour être reconnaissante envers sa mère ; et, comme chaque jour apportait des nouvelles plus inquiétantes, elle ne fit plus aucun effort pour dissimuler. On la trouvait toujours solitaire dans le jardin ; et un jour, après une lettre des plus effrayantes, elle passa toute la nuit sans se coucher.

Le lendemain matin, elle se rappela qu'elle avait un rôle à jouer, et descendit à la salle à manger ; mais elle était pâle comme la mort, et ne prit aucune nourriture. Aussitôt qu'elle crut pouvoir le faire, elle quitta la chambre, et sa mère alla à sa recherche, quand elle rencontra la vieille bonne, qui lui dit d'un air inquiet :

— Madame, je crains que mademoiselle ne soit malade, car elle ne s'est pas couchée cette nuit.

— Comment cela ?

— Oui, Madame ; c'est Jane qui me l'a dit. Pauvre enfant ! C'est à cause de M. Philippe ; et ce n'est pas étonnant, ils ont été élevés ensemble. Mais j'ai pensé qu'il fallait le dire à madame ; elle se fera du mal.

— Je vais savoir ce qui en est, dit madame Edmonstone.

Elle trouva Laura qui se promenait avec agitation dans une allée retirée du jardin.

— Laura, ma chère enfant ! lui dit-elle en passant le bras autour de sa taille, je ne puis supporter de vous voir si malheureuse.

Laura ne répondit rien.

— Ce n'est pas bien de vous laisser aller à ce désespoir. Est-il vrai que vous ayez veillé toute la nuit ?

— Je ne sais pas. Ils ont bien veillé auprès de lui !

— Cela ne peut aller ainsi, mon enfant ; vous vous rendrez sérieusement malade.

— Je voudrais… je voudrais être malade… je voudrais mourir !

— Vous ne pensez pas à ce que vous dites, ma chère ! Vous oubliez que c'est un péché de parler ainsi, et que, de plus, ce n'est pas convenable.

Laura ne put en supporter davantage, et, d'un ton qui ne pouvait être excusé que par l'excès de sa douleur, elle s'écria :

— Pas convenable ! Qui a plus de droit que moi à le pleurer ? Moi qui lui appartiens, qui l'aime, qui le comprends !

Sa voix fut suffoquée par les larmes.

Sa mère ne comprit pas bien le sens de ces paroles ; elle crut voir seulement que Laura avait secrètement nourri dans son cœur de l'amour pour son cousin, et, d'un ton de dignité :

— Prenez garde, Laura ; une femme n'a jamais le droit de parler ainsi d'un homme qui ne lui a pas exprimé sa préférence.

— Sa préférence ! C'est son amour !... tout son cœur !... la seule chose qui me fût précieuse dans ce monde ! Vous ne savez pas ce que nous avons éprouvé l'un pour l'autre !

— Laura !... Madame Edmonstone s'arrêta... Que voulez-vous dire ?

Elle ne put faire une question plus directe.

— Qu'ai-je fait ? s'écria Laura. Je l'ai trahi ! Elle cacha sa figure dans ses mains. Je l'ai trahi quand il est mourant !

Sa mère était trop indignée pour parler encore avec la même douceur.

— Laura, dit-elle, expliquez-vous. Que s'est-il passé entre vous et Philippe ?

Laura ne répondit que par un torrent de pleurs, et madame Edmonstone, émue de la voir dans cet état, la ramena à la maison jusque dans son cabinet de toilette, où la pauvre fille se laissa tomber sur un canapé, sanglotant toujours avec violence. Elle ne se sentait pas encore repentante ni humiliée ; mais l'idée de révéler le secret qu'il lui avait confié lui faisait horreur.

La pauvre madame Edmonstone ne pouvait parvenir à la calmer, ni obtenir de nouvelles explications. Elle était si bouleversée, qu'elle s'attendait presque à apprendre qu'ils étaient mariés secrètement. Comme sa présence semblait augmenter la douleur de Laura, elle lui dit enfin :

— Je vais vous quitter pour une demi-heure, afin de vous laisser vous remettre, avant que de vous demander les explications que j'exige.

Elle se retira dans sa chambre et attendit, les yeux fixés sur sa montre, d'autant plus blessée qu'elle avait toujours eu la plus entière confiance en Laura et en Philippe.

Quand madame Edmonstone revint dans son boudoir, elle trouva sa fille assise dans le coin du sofa. Laura leva la tête à l'entrée de sa mère : elle paraissait plus troublée qu'embarrassée.

— Eh bien, Laura ?…

Madame Edmonstone attendit une réponse ; mais, touchée par l'air profondément malheureux de sa fille, elle reprit en l'embrassant :

— Pourquoi avez-vous peur de me conter cela, mon enfant ?

— Qu'ai-je dit ? demanda Laura, sans répondre à sa mère.

— Vous m'avez fait entendre que Philippe vous aime ; vous ne le niez pas ? Dites-moi donc à quel point vous en êtes.

Sans la regarder, Laura murmura :

— Pas à présent !

— Laura, c'est pour votre bien. Un aveu complet vous soulagera. Si vous avez mal agi, dites-le-moi franchement. C'est un effort pénible, mais vous serez mieux après l'avoir fait.

— Je n'ai rien à confesser, dit Laura ; nous ne nous sommes rien promis. Il ne l'aurait pas voulu sans le consentement de papa.

— Alors que vouliez-vous dire ?

— Nous nous aimons.

— Et vous vous l'êtes avoué ?

— Oui, mais nous ne nous sommes jamais écrit, et il n'attendait que son avancement pour demander le consentement de papa.

— Quand vous a-t-il fait cette déclaration ?

— Le premier été que Walter a passé avec nous.

— Trois ans ! s'écria sa mère. Laura, vous me l'avez caché trois ans !

— Il était inutile d'en parler.

— Inutile de parler à vos parents avant d'engager vos affections !

— J'étais sûre, dit Laura, de votre estime pour lui.

— De mon estime, quand il vous apprenait à manquer de sincérité ? Votre père sera très offensé.

— Papa ! Oh ! ne le lui dites pas ! C'est moi qui l'ai trahi ! Quelle faiblesse !

— Vous semblez croire que vous ne devez rien à personne qu'à lui. Vous oubliez que vous êtes notre enfant, que vous nous avez trompés comme je ne m'y serais jamais attendue. Laura, vous avez abusé de notre confiance.

Laura, touchée de la douleur de sa mère, passa ses bras autour de son cou en disant :

— Vous me pardonnerez ? Pardonnez-lui aussi !

Madame Edmonstone, un peu attendrie, répondit :

— Vous pardonner ! ma pauvre enfant ! Vous avez assez souffert !

— Le direz-vous à papa ? dit-elle à demi-voix.

— Jugez vous-même. Puis-je savoir une chose pareille et ne pas la lui dire ?

Laura vit qu'il était inutile d'insister davantage, et elle consentit à se coucher sur le sofa pour prendre un peu de repos.

— Vous êtes si bonne ! chère maman ! Dites que vous lui pardonnez !

— Mon enfant, le tombeau fait tout oublier. Et s'apercevant qu'elle était cruelle : Je veux dire que, dans l'état où il est, on ne peut songer à sa faute. Je vous plains beaucoup.

Puis, l'ayant embrassée, elle lui conseilla de chercher le sommeil et la quitta.

Madame Edmonstone avait besoin de s'épancher, et, ne trouvant pas son mari, elle vint au salon, vers Charles, avec une figure si bouleversée, qu'il craignit qu'elle n'eût reçu de plus mauvaises nouvelles d'Italie.

— Non, non ; c'est seulement la pauvre Laura.

— Hé ? s'écria Charles d'un air soupçonneux.

— Vous doutiez-vous de quelque chose ?

Charlotte, qui lisait vers la fenêtre, tremblait d'être remarquée et renvoyée.

— Je pensais bien que Laura l'aimait ; mais qu'est-il arrivé ?

— Souvenez-vous de l'état où il est, Charles. Auriez-vous deviné qu'ils se sont avoué leur amour il y a trois ans, quand nous eûmes quelques soupçons ?

Elle attendait un éclat ; mais Charles dit simplement :

— Ils l'ont enfin avoué !

— Quoi ! le saviez-vous ?

— Non, certainement : ils ne m'auraient pas pris pour confident ; mais nous avons toujours pu voir que Laura était son esclave, et qu'elle le croyait infaillible.

— Elle était fort jeune alors ; elle n'avait que dix-huit ans. Amy n'en avait que dix-neuf, l'été dernier : quelle différence dans leur conduite ! Mais la pauvre Laura a beaucoup souffert, et elle souffrira encore, qu'il se rétablisse ou non.

— Il se rétablira, dit Charles, du ton décidé avec lequel les gens annoncent la guérison de ceux qu'ils n'aiment pas.

— Votre père sera indigné.

— Vous verrez que Walter le défendra.

— Ce cher Walter ! ce n'est pas lui qui nous a trompés !

— Si ce n'est quand vous écoutiez les accusations de Philippe.

— Comment deux jeunes filles élevées de la même manière peuvent-elles avoir été si différentes l'une de l'autre ? continua

madame Edmonstone.

— Remarquez cependant que Laura était l'élève de Philippe et Amy la mienne.

— Amy sera fort affligée. Laura lui montra toujours plus de confiance qu'à moi. Charles, voilà ma faute ; je n'ai pas obtenu la confiance de mon enfant !

— Je sais bien de qui c'est la faute, répondit Charles affectueusement. Je vous ai toujours trop préoccupée.

Charlotte aurait voulu sauter au cou de sa mère et remercier Charles ; mais elle se contint, de peur d'être renvoyée.

— J'ai été une mère faible et imprévoyante, continua madame Edmonstone.

Charlotte n'y tint plus ; elle s'élança en pleurant.

— Maman ! chère maman ! ne parlez pas ainsi. Vous êtes si bonne, si sage ! Walter le disait toujours.

Dans ce moment, Trim, qui s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, vint poser ses pattes de devant sur les genoux de madame Edmonstone, et la regarda en branlant la queue. Il était impossible de ne pas rire, et madame Edmonstone rit, aussi bien que les enfants. Charlotte fut la première à reprendre son sérieux, et commença à s'excuser.

— Chère maman, je vous demande pardon. Ne saviez-vous pas que j'étais dans la chambre ?

— Ma chère enfant, répondit sa mère en l'embrassant, je ne veux rien vous cacher ; vous êtes assez âgée pour comprendre le

chagrin que votre sœur m'a causé. À présent qu'Amy est loin de nous, c'est à vous de nous consoler.

Jamais fille de quatorze ans ne se sentit plus honorée, ni plus décidée à être sage, que Charlotte, agenouillée à côté de sa mère. Charles reprit la conversation, en disant combien peu il aurait attendu une action romanesque de la part du sage Philippe et de la prudente Laura, tandis que le chevaleresque Walter, dont la tête était remplie des héros de la Table ronde, et Amy, avec son petit brin de superstition, s'étaient aimés de la manière la plus prosaïque, étaient mariés et sur le chemin du bonheur domestique. Madame Edmonstone sourit, soupira ; mais elle se dit qu'il y avait du camphre et du chlore à Recoara, et que ses enfants seraient prudents, Laura ne descendit pas ce jour-là, sous prétexte d'indisposition ; elle craignait de rencontrer le regard de Charles. Elle se doutait bien que Charlotte avait tout entendu ; mais elle ne fit semblant de rien, et laissa sa petite sœur la soigner avec une compassion trop grande pour une légère indisposition. Dans la soirée, Charles et sa mère dirent avec précaution la nouvelle à M. Edmonstone, Charles se sentant obligé d'avoir du calme pour toute la famille. M. Edmonstone se montra fort irrité, et déclara qu'il ne s'y serait jamais attendu ; mais, un instant après, il prétendit avoir prévu que cela finirait ainsi, et reprocha à sa femme d'avoir toujours permis une trop grande intimité entre Philippe et ses filles. Ce n'était pas la faute de ce pauvre garçon ! Ensuite il déclara que son neveu avait abusé de sa confiance, et qu'il était bien hardi de prétendre à Laura. Il verrait bientôt à qui il avait affaire ! Puis, se rappelant l'état dans lequel était Philippe, il se fâchait contre la fièvre, qui ne lui permettait pas de s'indigner tout à son aise, et contre la folie romanesque de Walter et d'Amy, d'être allés s'exposer à la contagion. Il n'était pas si fâché contre

Laura, regardant les jeunes filles comme des êtres faits pour être aimés, et qui n'étaient pas responsables des sottises qu'elles faisaient pour leurs amants. Il déclara seulement qu'il faudrait qu'elle renonçât à Philippe, et il eut de la peine à comprendre qu'il était inutile de la tourmenter à ce sujet dans l'état où était son neveu. Cependant il pensait, ainsi que Charles, qu'il n'en mourrait pas, et disait, comme si c'eût été un crime de plus, que Philippe était robuste comme un cheval. Enfin il promit de se taire pour le moment, et cela d'autant plus volontiers, qu'il appréhendait le moment de faire pleurer Laura.

Ainsi donc, quand elle s'aventura à descendre, elle n'entendit pas de reproches ; mais elle put voir, aux manières affectueuses et à la tristesse de toute la famille, qu'on savait son secret.

Le cœur lui battit quand on lui passa silencieusement la lettre dans laquelle Amy annonçait que Philippe était mieux ; mais sa joie fut bientôt troublée, à la pensée qu'on ne serait plus aussi indulgent, et qu'il faudrait que Philippe sût qu'elle l'avait trahi. Pour le moment on ne dit rien de pareil et Laura attendit en silence quelques jours encore. Mais une après-midi, comme on venait d'apporter les lettres de Broadstone, madame Edmonstone, avec une douloureuse exclamation, lut à haute voix :

« Ma chère maman, ne vous effrayez pas trop en apprenant que Walter a pris la fièvre. Il n'a pas été bien depuis dimanche, et hier il est tombé sérieusement malade ; mais nous espérons que sa maladie ne sera pas aussi grave que celle de Philippe. Il dort beaucoup, il ne souffre pas, et il a toute sa connaissance quand il s'éveille. Arnaud et Anne me sont fort utiles, et il est si tranquille la nuit, qu'il n'a besoin que d'Arnaud et ne veut pas que je veille. Philippe est mieux.

« A. M. »

Cette lecture fut suivie d'un profond silence, puis M. Edmonstone s'écria qu'il avait prévu tout cela. Et qu'est-ce qu'Amy allait faire ? On ne pouvait la laisser seule avec ces deux malades ! Madame Edmonstone ne pouvait répondre : elle savait que M. Edmonstone ne serait pas fort utile, et elle n'avait jamais pensé à la possibilité de quitter Charles. Mais il fut le premier à proposer que sa mère se rendît auprès de sa sœur.

— Pourriez-vous vous passer de moi ? dit-elle comme frappée d'un trait de lumière.

— Pourquoi non ? C'est à Amy qu'il faut penser ; il ne faut pas tarder un instant.

— Le docteur Mayerne viendrait vous voir, et Laura prendrait soin de vous.

— Oh ! cela ira à merveille ! Je ne pourrais supporter l'idée de vous retenir.

— Il faut bien que quelqu'un les aille secourir, reprit madame Edmonstone ; et je ne puis envoyer Laura, à cause de la contagion et de cette malheureuse affaire avec Philippe.

— Il n'y faut pas songer, reprit Charles ; personne ne peut aller que vous.

Il fut décidé que, si la lettre suivante ne contenait pas de meilleures nouvelles, M. et madame Edmonstone partiraient pour Recoara.

Laura était consternée à la pensée de cette première entrevue de son père avec Philippe encore faible et malade, tandis que

Walter ne serait pas en état d'être consulté. Qu'est-ce que Philippe penserait d'elle, d'avoir eu la faiblesse de révéler leur secret ? Elle aurait voulu se jeter aux pieds de sa mère pour implorer sa pitié. Madame Edmonstone, qui devina ses angoisses, ne lui promit pas que ce sujet ne serait pas abordé, mais seulement qu'on ne ferait rien qui pût retarder le rétablissement de Philippe ; Laura dut se contenter de cette assurance ; et, le matin du second jour après l'arrivée de la lettre, elle vit partir son père et sa mère.

Laura avait craint de trouver beaucoup de difficulté à soigner Charles toute seule. Mais elle réussit au delà de ses espérances. Il se montrait très amical et très prévenant, et Charlotte et lui étaient trop affligés pour plaisanter comme de coutume.

Mary Ross venait presque toutes les après-midi demander des nouvelles. Elle trouva un jour Charles se traînant seul sur ses béquilles le long de la terrasse : preuve évidente que tout était bouleversé dans la maison.

— Mary ! Je suis charmé de vous voir !

— Quelles nouvelles ? dit-elle en prenant la place de l'une des béquilles.

— Excellentes ; la fièvre et l'assoupissement diminuent : il paraît que c'était seulement une légère attaque. Maman arrivera trop tard pour servir de garde-malade.

— Et Amy ?

— Sa lettre était si longue et si gaie, qu'il faut qu'elle soit très bien. C'est de Laura que je voudrais vous parler. Vous savez l'état des choses. Eh bien ! le capitaine… je voudrais qu'il ne fût pas si

repentant… cela m'ôte le plaisir d'en médire… le capitaine, à ce qu'il paraît, a réfléchi pendant sa maladie, a tout confessé à Walter, et enfin il a écrit pour dire toute la vérité à mon père.

— Tant mieux.

— Je n'ai pas vu sa lettre, Laura s'est sauvée avec sans en dire un mot. Je le sais par une lettre d'Amy à papa, dans laquelle elle tâche de présenter Philippe sous le plus beau jour possible, disant que son affliction est extrême et qu'il s'est presque trouvé mal après avoir écrit. Imaginez-vous cette pauvre petite avec cet immense Philippe sur les bras !

— Je le croyais beaucoup mieux.

— Il faut que cela soit pour qu'il ait écrit. Mais figurez-vous l'effort qu'il a dû faire, pour avouer tout à Walter lui-même. Naturellement celui-ci prend son parti, et il envoie un message, que, de la part d'un autre, j'aurais cru dicté par le délire. Décidément mes deux beaux-frères forment un contraste parfait.

— Croyez-vous donc que M. Edmonstone consente ?

— Il ne pourra jamais résister à Walter et à Amy ?

— Où est Laura ? demanda Mary.

— Je l'ai envoyée à la promenade avec Charlotte, et je veux vous consulter à son sujet, car maman dit que je n'entends rien aux amoureux.

— Vous croyez donc que je m'y entends beaucoup mieux ?

— Vous connaissez du moins le cœur des femmes, et je voudrais savoir que faire pour Laura. Pauvre fille ! je ne puis souffrir

de la voir si malheureuse, et s'efforçant encore de m'être utile. J'ai fait ce que j'ai pu en me chargeant des leçons de Charlotte, pour l'envoyer rêver toute seule autant que cela lui plaît. Mais dites-moi donc ce que je puis faire de plus.

— Laissez-la vous être utile.

— Ainsi, après m'être fait servir assez longtemps pour mon propre avantage, il faudra que je le fasse pour le bien des autres ? Mais dois-je lui parler de cette lettre, ou la lui montrer, puisque nous n'avons jamais parlé ensemble de ses peines ?

— Parlez-lui et même montrez-lui la lettre. Vous gagnerez beaucoup à l'amener sur ce sujet.

— Croyez-vous ? Avec mes idées, je me trouverai bien embarrassé entre la crainte de la blesser et celle de ne pas dire la vérité.

— Elle a un si grand besoin de consolation, qu'une parole affectueuse lui ferait du bien.

— J'essayerais volontiers, mais ce sera difficile. Je peux sentir un peu de charité pour Philippe quand mon père ou Charlotte en disent trop de mal ; mais je ne puis supporter de l'entendre louer. Au reste, il vaut mieux parler pendant qu'il en est encore temps, et avant qu'ils soient fiancés !

— Quand vous le reverrez il sera si changé, que vous prendrez pour lui d'autres sentiments ; mais adieu : il faut que j'aille à l'église. Pauvre Laura ! Elle en a fait dernièrement un si beau dessin !

— Oui, il lui tarde d'avoir fini son croquis, depuis qu'elle sait que Walter est malade. Adieu, pensez à moi, quand je ferai ce soir

ma confidence.

Il y a des sentiments bien affectueux sous ces manières sèches et railleuses, se disait Mary en s'en allant.

Le soir, dès que Charlotte se fut retirée, Charles dit à Laura :

— Aimeriez-vous voir la lettre d'Amy ?

— Merci, dit-elle ; elle la prit, et, pendant qu'elle lisait, Charles évita de la regarder. Quand elle eut fini, sa figure exprimait la tristesse.

— Je suis sûr qu'il a beaucoup souffert, dit Charles.

C'étaient les premières paroles de compassion pour Philippe que Laura eût entendues ; elle en fut touchée jusqu'aux larmes.

— Vous ne pouvez deviner l'excès de sa douleur, dit Laura. Il se tourmente à la pensée des reproches que j'aurai à essuyer. Oh ! si seulement nous avions reçu ces lettres avant le départ de nos parents !

— Walter et Amy diront qu'il avait écrit.

— Cher Walter, chère Amy ! Ils ont été si bons pour lui, et je suis si heureuse qu'ils s'entendent !… Amy m'a écrit le plus charmant billet ; il faut que je vous le montre.

Elle le remit à Charles et il lut :

« Ma très chère sœur, je n'ai pas encore pu vous dire combien nous avons souffert pour vous depuis que nous savons tout. Je suis très fâchée d'avoir écrit des lettres si inquiétantes, et Walter vous demande pardon s'il a jamais dit quelque chose contre Philippe qui ait pu vous faire de la peine. Je comprends tout votre

chagrin dans ce moment ; mais soyez sûre que vous serez plus heureuse à présent que cela est connu. Ayez confiance en Charles, car, s'il vous voit malheureuse, il sera compatissant. Je viens de voir Philippe, qui va beaucoup mieux ; il est inquiet sur votre compte, mais je lui assure que vous seriez bien aise qu'il ait tout avoué.

« A. M. »

— Laura, dit Charles, quand il eut fini, Amy vous donne un bon conseil en ce qui me concerne. Je voudrais vous être utile… vous montrer mon affection…

— Je le sais, je le sais ; merci ! dit Laura en luttant contre ses larmes. Vous êtes très bon pour moi, mais…

Je vois bien, pensa Charles, qu'elle ne sera pas contente si je ne parle que d'elle. Que lui dirai-je qui ne soit pas contre ma conscience ?…

— Il ne faut pas, reprit-il, que vous vous attendiez à m'entendre dire que Philippe a bien agi. Rien ne peut excuser son erreur que son amour ; mais il y a de la grandeur d'âme à tout avouer dans un moment où il aurait pu renvoyer cette confession, par la crainte de n'avoir pas la force de la faire.

Ce discours si franc et si simple toucha le cœur de Laura ; elle répondit d'une voix entrecoupée :

— Vous penserez de même quand vous aurez vu ce billet, adressé à papa, et qu'il m'a envoyé tout ouvert dans le mien.

Elle le lui donna. L'adresse : « C. Edmonstone, esquire, » était presque illisible, et l'écriture du billet était tracée d'une main

tremblante. Charles le remarqua, et Laura lui dit que, dans son billet, il avait commencé avec fermeté, mais que les lettres étaient de plus en plus mal formées en approchant de la fin.

Voici ce billet, simple et court, bien différent des autres lettres de Philippe :

« Mon cher oncle, ma conduite ne peut se justifier, je le sens. Que Laura n'en soit pas punie ! Moi seul je mérite vos reproches. J'implore votre pardon et celui de ma faute, et je m'en remets à vous. Je vous écrirai plus longuement une autre fois. Soyez indulgent pour elle !

« Ph. M. »

— Pauvre Philippe ! dit Charles touché.

Depuis ce moment, Laura ne se trouva plus aussi isolée. Elle veilla longtemps avec Charles, lui fit toute une histoire de son amour et de ses souffrances, et il l'écouta avec intérêt, quoiqu'il ne pût se défendre de prononcer quelques paroles de censure. Il était aussi étrange de voir Laura faire de Charles son premier confident, qu'il l'avait été de voir Philippe prendre Walter pour le sien.

35

Il y a un rocher tout près de nous,
Une ombre dans un pays désolé ;
Celui qui se repose sous ce rocher frappé
Trouve de l'eau qui en découle.

Cependant, à Recoara, les jours se passaient sans amener un grand changement. Après la première semaine, la fièvre de Walter avait diminué, il n'avait plus d'assoupissements, et il semblait que rien ne dût empêcher son entier rétablissement. Il était mieux chaque matin, mais ce mieux ne durait pas ; la fièvre, quoique peu forte, ne le quittait jamais complétement, et ses forces diminuaient peu à peu en dépit de tous les remèdes.

Il ne souffrait pas beaucoup ; les maux de tête même étaient rares ; aussi était-il gai, quoiqu'il parlât peu, parce qu'on lui recommandait de ne pas se fatiguer. Il se plaignait surtout de langueur et de lassitude, et il avait des moments de faiblesse et d'oppression pénibles. D'abord on put les faire cesser au moyen de stimulants ; mais les remèdes semblaient perdre leur vertu, et le malade s'affaiblissait de plus en plus.

— Je crois que je supporterais plus facilement des douleurs aiguës, dit-il un jour ; et plus d'une fois il s'écria en soupirant : Oh ! si je pouvais sentir une bouffée de vent de Redclyffe. On eût dit en effet que l'air étouffé de la vallée, à la fin d'une chaude journée, devait suffire pour l'accabler, faible comme il était. Chaque matin, Amable, en laissant entrer l'air frais par la fenêtre, prédisait que la journée ne serait pas chaude ; mais, chaque après-midi, le vent tombait, le soleil brillait à travers les croisées, la chambre était suffocante, et le malaise revenait. Puis, après quelques efforts pour le soulager, Walter disait qu'il valait mieux demeurer tranquille, et Amy le quittait à onze heures, espérant qu'il aurait une bonne nuit.

Il semblait à la jeune femme que des siècles s'étaient écoulés de cette manière, lorsqu'un matin on lui remit deux lettres.

— De maman ! s'écria-t-elle, et celle-ci est pour vous. Elle a eu de la peine à nous trouver, combien d'adresses différentes !

— De Markham, dit Walter. Ce doit être la lettre que nous attendions.

La lettre qui annonçait que Redclyffe était prêt à les recevoir ! Amable la posa avec une sensation étrange et ouvrit celle de sa mère. Elle s'écria avec un mouvement de joie.

— Ils viennent… papa et maman !

— Quel bonheur !

« Si nous ne recevons pas des nouvelles beaucoup meilleures, disait la lettre, nous partirons mercredi de bonne heure, et j'espère que nous serons auprès de vous peu après l'arrivée de cette lettre. »

— Que je suis contente ! Mais que fera Charles sans elle ?

— C'est une grande consolation, dit Walter.

— Vous verrez comme maman soigne les malades ! Elle pourra du moins vous soigner comme il faut. Elle vous veillera la nuit sans se lasser, et pensera à mille choses que je ne sais pas imaginer.

— Non, Amy ; personne ne pourrait me soigner mieux que vous. Mais ce sera une grande joie de revoir maman, de sentir que vous serez avec elle. Tout concourt à me tranquilliser.

Ces derniers mots furent prononcés très bas. Amy attendit qu'il lui demandât le reste de la lettre et celle de Markham.

Celle-ci fut pénible à lire ; Markham l'avait écrite sans savoir la maladie de Philippe ; et il parlait des préparatifs que l'on faisait à Redclyffe pour les recevoir, les priant de ne pas arriver sans prévenir, parce que les paysans comptaient leur faire de grands honneurs. Il finissait par des observations sur tous les inconvénients qu'il y avait à demeurer si longtemps en pays étranger.

— Pauvre Markham ! dit Walter.

Amable comprit ce qu'il voulait dire ; mais ces paroles lui faisaient moins d'impression, Walter ayant parlé ainsi depuis le commencement de sa maladie. Occupée comme elle l'était, elle ne pensait pas à l'avenir. Après un long silence, Walter reprit :

— Je suis fâché pour lui. Je lui ai fait écrire par Arnaud.

— Par Arnaud ?

— Cela valait mieux pour vous. Arnaud a écrit de ma part toute la nuit. Vous enverrez ma lettre, n'est-ce pas, ainsi qu'une autre à mon pauvre oncle ?

— Très bien, dit-elle, comme il la regardait.

— J'ai demandé à Markham, reprit-il, de vous envoyer mon petit secrétaire. Il contient toute espèce de choses que j'y ai mises en quittant Oxford. Je ne voudrais pas qu'une autre que vous les vît, quoiqu'il n'y ait rien d'important.

Elle le regarda sans répondre, et, en voyant sa physionomie si calme, Amy n'osait désirer de le retenir. Il lui semblait que c'était un sort inévitable, et que le moment de le perdre approchait. Elle n'avait jamais pleinement espéré qu'il se rétablît ; elle le veillait,

l'écoutait parler, et ne se demandait pas ce qu'elle ferait sans lui, car elle s'oubliait complétement.

— J'aurais bien voulu revoir la baie de Redclyffe, dit Walter après une pause. Mais je ne dois plus rien désirer, puisque maman vient. Je souhaitais sans doute trop vivement d'être un jour avec vous sur nos rochers, respirant le vent de la mer, écoutant le murmure des flots, regardant le ciel, l'océan… Vous les verrez un jour… Après tout, ce sont des regrets terrestres !…

Pendant la soirée, il parut méditer, et ne parla que pour charger Amable de quelques messages pour les habitants de Redclyffe ou de Hollywell, pour nommer la petite Marianne Dixon et ses autres protégés. Elle pensa qu'il n'oubliait personne de ceux qu'il avait connus, pas même la vieille bonne à Hollywell, et il se les rappelait tous avec un plaisir tranquille. À onze heures et demie, il l'envoya au lit ; elle obéit avec soumission, espérant qu'il s'endormirait. Le jour commençait à poindre lorsqu'Amy revint vers son époux, et fut reçue avec un sourire plus radieux que jamais. Ce sourire éclairait toute sa physionomie et reposait sur son front et ses yeux autant que sur ses lèvres.

— Vous avez passé une bonne nuit ? demanda-t-elle.

— Mon vœu a été accompli ; j'ai revu Redclyffe.

Et, voyant qu'elle était surprise :

— C'était une espèce de rêve, quoique je n'aie pas complétement perdu la conscience de ma situation présente. C'était ravissant ! Je voyais les vagues transparentes et éclairées… l'écume… les oiseaux de mer… les arbres… le Shag… le ciel… et tous plus glorieux qu'ils ne m'avaient jamais semblé !

— Je suis heureuse, dit Amy, s'associant à cet étrange bonheur.

— Quelle grâce ! Ce désir même a donc été exaucé ! Comme si ce n'était pas assez de contempler la gloire à venir ! N'est-ce pas une faveur toute paternelle ?

— Oui, mon cher Walter !

— Après cela et l'arrivée de maman, que je ne verrai peut-être pas, il ne me reste qu'une chose à souhaiter.

— La présence d'un ministre ?

— Oui ; mais si cela m'est refusé, il faudra m'y soumettre, penser au dernier dimanche à Stylehurst, à Noël, et à ce dimanche de communion à Munich.

— Ah ! je suis heureuse que cela nous ait retenus à Munich.

— Oui, j'ai eu plus de grâces que je n'en méritais, et maintenant je vais mourir comme je l'aurais demandé.

Il s'arrêta pour prendre ce qu'Amable lui présentait, et elle interrogea son pouls. Il y avait toujours de la fièvre, qui, sans doute, remplaçait les forces ; mais les pulsations étaient faibles, irrégulières, et elle frémit à l'idée que le moment approchait peut-être !... Mais il fallait le soigner et s'oublier.

Quand l'heure de descendre pour déjeuner avec Philippe fut venue, Walter dit :

— Croyez-vous que Philippe pût monter vers moi ? Je voudrais lui parler.

— Je suis sûre qu'il le pourrait.

— Demandez-lui donc si cela ne le fatigue pas trop.

Depuis deux jours, Philippe s'était levé assez tôt pour déjeuner avec Amable dans la pièce voisine de sa chambre. Il était toujours très faible, et n'était encore allé que sur le balcon pour sentir l'air. Les grandes chaleurs l'avaient aussi fort éprouvé, et contribuaient à retarder sa complète guérison.

Mais, quand il apprit que Walter désirait de le voir, il en fut réjoui, et répondit qu'il monterait. Déjà il avait voulu offrir à sa cousine de tenir un peu compagnie au malade, et il parut charmé d'apprendre que Walter fût assez bien pour désirer sa visite. Elle vit qu'il fallait donc le préparer un peu à ce que Walter avait à lui dire.

— Il désire beaucoup vous voir, dit-elle. Il veut mettre ses affaires en ordre ; et, s'il parle de… de sa mort, soyez assez bon pour ne pas le contredire.

— Comment ! il n'y a pas de danger ! s'écria Philippe.

— Je ne crois pas qu'il soit plus mal ; mais il a un si grand désir que tout soit arrangé, qu'il sera mieux de le laisser se délivrer de ce souci. Ainsi vous tâcherez de tout supporter, n'est-ce pas, Philippe ?

— Et vous-même, comment pouvez-vous le supporter ? demanda Philippe.

— Je ne sais… je ne puis le contredire.

Philippe n'ajouta rien, et demanda seulement quand il devait monter.

— Dans une heure, peut-être ; ou bien quand vous serez prêt, car vous pourrez vous reposer un moment dans le salon avant d'entrer.

Il trouva la montée plus difficile qu'il ne s'était attendu, et il entra dans le salon si essoufflé et les genoux si tremblants, qu'Amable le fit reposer un moment sur le sofa, avant d'entrer auprès de Walter. Le premier regard que Philippe jeta sur le malade le rassura, car il n'était pas, à beaucoup près, aussi changé que lui-même l'était encore. La figure de Walter était habituellement maigre, son teint était encore hâlé par le voyage, et le léger coloris que la fièvre donnait à ses joues lui laissait à peu près son apparence habituelle. Ses beaux yeux bruns étaient toujours brillants, et, quoique la main qu'il tendit à Philippe fût brûlante et amaigrie, son cousin le rassura par des paroles gaies et bienveillantes qu'il lui adressa d'une voix assez forte. Amy avança une chaise, jeta un regard à son cousin pour lui recommander la prudence, et se retira dans sa chambre, en laissant la porte ouverte, car les deux malades n'étaient pas en état de demeurer tout à fait seuls ensemble.

Philippe s'assit, et, après une courte pause, Walter commença :

— Il y a quelque chose que je voudrais vous demander, pour le cas où vous seriez mon successeur à Redclyffe.

Philippe fut saisi d'horreur ; mais il voyait Amy écrivant à sa petite table, et il se contint.

— Je ne veux pas essayer de vous diriger, continua Walter. Vous serez un beaucoup meilleur propriétaire que moi ; mais il y a deux ou trois petites choses auxquelles je tiendrais…

— Tout ce que vous voudrez !

— Le vieux Markham. Il a des préjugés de l'ancien temps, mais sa vie tient au domaine de notre famille ! Il me pleurera beaucoup, et, s'il perdait son emploi, il serait tout à fait malheureux. Voudriez-vous le supporter pendant le reste de sa vie, même s'il est de mauvaise humeur et fait des objections absurdes, et s'il est jaloux de tout ce qui n'est pas moi ?…

— Oui, oui ! s'il faut…

— Merci ! Puis il y a Coombe-Prior. Je paye Wellwood de ma poche : voulez-vous continuer aussi, en attendant qu'il puisse avoir ce poste après le vieux ministre ? Et l'école à bâtir, qui n'est pas encore terminée, ainsi que les jardins pour les pauvres, que je voulais faire avec le reste du terrain ! Mais vous ferez cela mieux que moi. Vous souvenez-vous aussi que, quand vous allâtes à Redclyffe, l'an passé, — Philippe frémit — vous dîtes à Markham que cette petite pelouse, devant la grille de Sally, devrait être enfermée dans le parc ? Je voudrais bien qu'on ne le fît pas ; car les villageois n'ont pas d'autre pâturage pour leurs vaches et leurs ânes. Laissez-les aussi venir à l'église par le sentier du parc : cela épargne bien des pas aux vieillards. Merci. Pour ce qui est du reste, je suis bien aise de sentir que tout cela sera dans vos mains, si…

Ce mot consola un peu Philippe, mais n'avait pas le sens qu'il lui attribuait. Il supposait que Walter faisait allusion à la possibilité de sa guérison, tandis qu'il pensait au cas où Amable deviendrait mère d'un fils.

— Amy a une liste de vieillards qui reçoivent une petite pension toutes les semaines, ou qui ne payent pas de logis, reprit

Walter. Ne leur faites pas sentir de différence. Ne renvoyez pas non plus Brown, le vieux garde-chasse : il n'est pas de la moindre utilité, mais cela le tuerait. Il y a aussi Ben Robinson, qui a été si brave pendant le naufrage ; une parole encourageante de temps en temps pourrait le maintenir dans la bonne voie. Demandez-lui de ma part de ne pas oublier le lendemain du naufrage, quand nous allâmes à l'église : il sera bien aise d'y avoir pensé, quand il sera où j'en suis. Mais dites-lui vous-même ; il y fera plus d'attention si cela vient d'un homme.

Tout cela avait été dit avec des pauses, dans lesquelles Philippe faisait des signes d'assentiment. Amable vint faire prendre au malade un cordial. Dès qu'elle se fut retirée, il reprit :

— Mon pauvre oncle ! je lui ai écrit… c'est-à-dire, je lui ai fait écrire par Arnaud. J'espère que ce sera bon pour lui ; mais je veux vous demander une grande faveur. Je ne peux lui laisser de l'argent, ce ne serait qu'une tentation ; mais voulez-vous le surveiller et le secourir au nom d'Amy ? Je ne puis demander ce service à personne, et elle ne peut s'en charger ; mais vous vous en acquitteriez si bien ! Quelques témoignages d'intérêt peuvent le sauver ; et, si vous saviez, quel caractère généreux !… Voulez-vous me faire cette grâce ?

— Certainement, je le veux.

— Merci. Jugez-le bien ; il a des sentiments délicats, oui, je vous l'assure ; prenez garde de les froisser.

Encore un silence, après lequel Walter reprit en souriant :

— Vous êtes l'homme de loi de la famille ; je voudrais avoir votre avis. J'ai dicté mon testament à Arnaud, et j'ai voulu laisser

aux demoiselles Wellwood de Saint-Mildred quelque chose pour leur établissement. Faut-il le leur donner à elles-mêmes, ou nommer des curateurs ?

Philippe se sentit frappé par un trait de lumière, et il s'écria :

— Dites-moi seulement une chose : Était-ce pour cela, les mille livres ?

— Oui ; mais je n'étais pas libre de…

Il s'arrêta, car Philippe ne l'écoutait plus. Il s'était jeté à genoux, et cachait sa figure sur les couvertures du lit.

— C'était donc pour cela ! dit-il d'une voix étouffée. Oh ! pouvez-vous me pardonner ?

Il n'osait lever les yeux ; mais il sentit Walter lui poser la main sur la tête, et l'entendit lui dire :

— Il y a longtemps que c'est fait ! Et vous aussi, vous m'avez pardonné ma colère contre vous, comme j'espère que Dieu me l'a pardonnée ?…

On frappa à la porte, et Philippe, avec la crainte irréfléchie qu'on le trouvât dans cette posture, se releva vivement. Amable ouvrit. Arnaud venait dire que le médecin était en bas avec deux messieurs, et remit leurs cartes, sur l'une desquelles Amable lut le nom d'un ministre anglais.

— Encore ! dit Walter. Je n'ai plus rien à désirer.

Amable alla leur parler, car Walter voulait voir M. Morris, le ministre, d'abord, après la visite du médecin.

— Ne descendez pas, dit-il à Philippe ; vous savez que nous avons besoin de vous ; allez seulement dans le salon.

Longtemps auparavant, on avait envoyé des lettres à Venise, pour demander qu'un ministre anglican voulût bien venir à Recoara. Jusque-là personne n'avait répondu, et M. Morris était le premier qui fût venu. Il était fort jeune, et voyageait pour sa santé, avec un frère qui avait grand'peur qu'il ne se fatiguât trop. Il y avait fort peu de temps qu'il était consacré, et Amy vit aisément, bien qu'il fût très aimable et très bon, qu'il ne fallait pas lui demander d'autres services que ceux de son office. Elle l'amena donc auprès du malade, avec qui elle le laissa seul, et passa dans sa chambre, d'où elle ne sortait que quand on avait besoin d'elle. M. Morris paraissait très édifié des sentiments du mourant, qui voulait communier encore une fois. Amable appela Anne et Arnaud pour prendre part à la cérémonie, puis elle alla aussi chercher Philippe.

Elle le trouva assis, la tête cachée dans ses mains, et abîmé dans sa douleur.

— Philippe, venez ; nous n'attendons que vous.

— Je ne puis ; je n'en suis pas digne ! répondit-il d'une voix étouffée.

— Sans doute vous ne nourrissez plus de sentiments contraires à la charité ? dit-elle doucement.

Philippe frémit, en faisant signe que non.

— Et si vous êtes affligé, repentant… Dieu ne repousse pas les cœurs froissés et brisés.

Ces paroles tombèrent comme un baume sur les blessures de Philippe. Il se leva, et suivit Amable en tremblant.

La cérémonie étant achevée, tous demeurèrent un moment dans le silence. Amable se leva la première, car Walter, quoique serein, avait l'air très fatigué. Elle lui fit respirer du vinaigre qui le ranima, puis il se tourna vers Philippe et lui tendit la main. Philippe se courba sur le lit, soit de lui-même, soit attiré par un léger effort de Walter, et il baisa le front de son cousin.

— Merci ! dit tout bas le malade. Bonne nuit ; que Dieu vous bénisse ainsi que ma sœur !

Philippe se retira, et Walter ajouta :

— Pauvre garçon ! Il sera plus à plaindre que vous, Amy. Prenez soin de lui, je vous le recommande.

Elle entendit à peine ces derniers mots, car il laissa retomber sa tête sur le côté et se trouva mal. Il n'y avait plus qu'elle dans la chambre ; Anne courut appeler le médecin. Walter revint enfin à lui et s'endormit. Le docteur lui tâta le pouls, et dit ces mots : « Très bas et inégal. » Les forces diminuaient rapidement, et rien ne semblait les ranimer. Cependant il fallait toujours essayer de les soutenir par quelques cordiaux ; le médecin, qui ne pouvait pas rester toute la nuit, promit de revenir le lendemain de bonne heure.

Amable remarqua à peine son départ ; les deux messieurs Morris étaient retournés à l'autre hôtel ; elle fit sa visite du soir à Philippe : tout cela lui semblait un rêve, que plus tard elle pouvait à peine se rappeler clairement. La nuit vint enfin, et, pour la première fois, il lui fut permis de veiller son époux.

Il avait dormi pendant quelque temps, quand elle l'éveilla pour lui donner un peu de vin, selon l'ordre du médecin. Il sourit et lui dit :

— N'y a-t-il que vous ici ?

— Non, je suis seule avec vous.

— Ma chère femme ! ma Verena, comme toujours ! Nous avons été si heureux ensemble !

— Oui, dit-elle ; et une expression de souffrance passa sur sa figure, au souvenir de leur bonheur sans nuage.

— Nous nous reverrons avant qu'il soit longtemps.

— Dans peu de mois, peut-être !... dit Amy d'une voix étouffée... Comme votre mère...

— Non, ne le souhaitez pas, Amy. Ne souhaitez pas qu'il n'ait pas de mère !

— Priez pour moi !... dit-elle ; et elle ne put continuer.

— Oui, répondit-il. Je compte sur cet enfant et sur maman pour vous consoler. Et Charles !... je ne l'aurai pas privé longtemps de vous ; et, dans un peu de temps encore, nous nous retrouverons tous. Les années et les mois semblent de la même longueur à présent. Je suis fâché de vous causer tant de peine, Amy ; mais c'est pour notre bien.

Amy l'écoutait, les yeux fixés sur les siens, et sans pouvoir répondre. Il reprit bientôt :

— Mes adieux à Charles... à Laura... à Charlotte... mon frère et mes sœurs !... Ils m'ont traité comme un des leurs. Il n'est pas

nécessaire que je recommande à Charlotte d'avoir soin de Trim, et notre père montera Deloraine. Faites-lui aussi mes adieux, Amy ; remerciez-le surtout du don qu'il m'a fait en vous. Et ma chère maman ! Je ne la reverrai que dans un monde meilleur. Dites-lui combien j'ai senti ses bontés depuis que nous nous connaissons. Amy, vous ne serez pas fâchée de savoir que c'est votre ressemblance avec elle qui m'a fait d'abord vous aimer. J'ai été bien heureux !

Il garda de nouveau le silence, comme s'il eût été en contemplation, et Amable parvint à calmer son émotion, dès qu'il ne fut plus question d'elle-même. Tous deux gardèrent ensuite un peu de temps le silence ; Walter semblait sommeiller. Quand il parla encore, ce fut pour lui demander de lui réciter quelques vers de Sintram. Ils revinrent sur les lèvres d'Amy, à mesure qu'elle les répéta d'une voix basse et tremblante.

Quand la mort approche,
Que tu sens ton cœur frémir,
Et tes membres trembler,
Élève tes mains et prie
Celui qui aplanit le chemin,
À travers la sombre vallée.

Vois-tu l'aube matinale ?
Entends-tu dans l'aurore rougissante
Le chant des anges ?
Relève ta tête abattue,
Toi qui as été couché si longtemps
Dans la tristesse et dans la crainte.
La mort vient te délivrer ;
Reçois-la le cœur joyeux,

Comme un ami véritable ;
Et toutes tes craintes cesseront,
Et dans la paix éternelle
Tes peines seront terminées.

— Dans la paix éternelle ! répéta Walter. Je ne croyais pas que cela vînt si tôt ; ma vie a été si heureuse ! Où fut le combat ? Je ne sais pourquoi je désirais de mourir à Redclyffe ou dans le tumulte d'un naufrage ; ceci vaut bien mieux ; Amy, lisez-moi un psaume.

Il y avait quelque chose dans cette paix parfaite qui empêchait Amy de penser à sa douleur, quoiqu'elle se sentît consternée. La nuit se passa, non pas longue et désolée, mais comme un rêve. Il s'assoupissait et s'éveillait tour à tour, lui disait quelques paroles paisibles, et la priait de lui lire une prière, un psaume ou un passage de la Bible. Il ne semblait pas souffrir, excepté quand il essayait de prendre quelque cordial. La difficulté augmenta au point qu'Amy ne pouvait se résoudre à lui causer cette peine, quoique ce fût là son dernier rayon d'espérance. Pour lui, il essaya longtemps d'obéir à cet ordre du médecin, en disant chaque fois « Merci ! » d'une manière touchante. Mais à la fin il dit : « C'est inutile, je ne puis. » Alors elle comprit que tout était fini, et s'assit auprès de lui en le regardant sans cesse. L'obscurité diminuait, et le jour commençait à poindre. Il s'endormit encore, mais sa respiration devenait plus courte. Amy essuyait sur son front la sueur de l'agonie !

La lumière du matin éclairait la chambre ; les cloches de l'église sonnaient les matines ; les blancs sommets des montagnes se teignaient de rose ; le pouls de Walter était presque insensible, sa main froide ; enfin il ouvrit les yeux :

— Amy ! dit-il, comme effrayé ou souffrant.

— Ici, mon bien-aimé !

— Je n'y vois pas.

Dans ce moment le soleil levant inondait le lit de ses rayons par la fenêtre ouverte ; mais c'était la lumière d'un autre monde qui l'éclairait, au moment où le plus beau des sourires vint illuminer sa figure, et où il dit : « Gloire dans les cieux… paix… bonne volonté !… » Il fit encore un effort pour respirer, et dit d'une voix étouffée : « Priez ! » Amy pria, et, dans le moment où elle dit : « Amen ! » elle vit qu'il ne souffrait plus. L'âme de Walter était auprès de son Sauveur, et sa dépouille mortelle demeurait seule sur le lit. Amy ferma les paupières frangées de ces beaux yeux… Elle voyait cette figure plus belle et plus calme que dans le sommeil, et s'agenouilla auprès du lit. Elle ne sut jamais combien de temps elle demeura dans cette posture. Anne vint l'en tirer en sanglotant et en disant avec effroi :

— Madame ! madame ! venez. Oh ! mademoiselle Amable, vous ne devriez pas être ici.

Elle leva la tête. Anne dit plus tard à Mary Ross qu'elle n'oublierait jamais la figure de sa maîtresse dans ce moment. Ce n'était pas de la douleur : on eût dit que son âme avait suivi quelque temps celle de son époux, et venait d'être rappelée sur la terre.

Elle se leva… le regarda encore… s'aperçut qu'Arnaud était là… se laissa conduire dans la pièce voisine et ferma la porte.

36

La matrone, demeurée seule,
Sans qu'il lui restât un soutien,
Dans la première heure de son veuvage,
A pourtant été consolée et elle a consolé,
Par un sourire triste et sans affectation.

Après quatre mois de mariage, et avant d'avoir atteint sa vingt-et-unième année, Amable était veuve, seule avec sa femme de chambre, surprise et effrayée de la voir si calme. On dira qu'elle n'avait pas encore approfondi sa situation ; mais c'est plutôt qu'elle était élevée au-dessus de ce monde par ses pensées. Elle sentait que son Walter était parfaitement heureux, plus heureux que le langage humain ne peut l'exprimer ; accoutumée à se réjouir avec lui, elle n'avait pas encore senti que le bonheur de son époux la laissait seule et dans le deuil.

Elle demeura quelque temps immobile, et fut enfin rappelée à elle-même par le bruit de sanglots violents, de ces sanglots si effrayants chez un homme fort, obligé de céder à la douleur.

Philippe ! se dit-elle, et les paroles de Walter lui revinrent à la mémoire : « Il sera plus malheureux que vous. Je vous le recommande. »

Il faut que j'aille auprès de lui, dit-elle, et, prenant dans ses mains la petite Bible qu'elle avait apportée du lit de Walter, elle descendit, sans réfléchir sur ce qu'elle aurait à dire ou à faire.

Philippe s'était retiré le soir précédent, accablé par le sentiment de son erreur et de son injustice, et pénétré de respect pour le caractère et la conduite de son cousin.

Sa seule consolation était de penser à l'avenir et à l'affection fraternelle qu'il témoignerait à Walter pendant le reste de sa vie. Il était loin de le croire en danger, et le médecin avait cru devoir le laisser dans son erreur, quoiqu'il sût bien ce qui en était.

Il dormit peu, et se sentit très languissant le lendemain matin, mais il se leva dès qu'Arnaud entra dans la chambre, afin de ne pas l'occuper trop longtemps, et pour être prêt à retourner auprès de Walter, si celui-ci le demandait encore. Il augurait bien de n'entendre personne au-dessus de lui, et supposait le malade endormi. C'est ce que crurent aussi les deux domestiques ; mais enfin ils s'alarmèrent de ce silence prolongé, et résolurent de frapper à la porte pour savoir l'état des choses.

Philippe, rempli comme eux d'anxiété, vint à la porte de sa chambre pour écouter ce qui se passait, et ce fut le è morto des Italiens qui lui révéla la triste vérité. Walter mort, Amy veuve, et lui la cause de leur malheur ! Il se traîna vers sa couche et s'y laissa tomber dans un désespoir inexprimable. Ce fut là qu'Amable le trouva dans les convulsions de terribles sanglots.

— Ne pleurez pas… ne pleurez pas ainsi, Philippe ! lui dit-elle d'une voix douce.

Sans la regarder, il fit un geste comme pour la repousser.

— Ne venez pas m'accabler de vos reproches, dit-il en étouffant.

— Non, non, ne parlez pas ainsi. Écoutez-moi. J'ai quelque chose à vous dire de sa part ; écoutez seulement. Si vous saviez comme il était heureux et paisible !

Elle prit une chaise, et s'assit auprès de lui, s'apercevant que ses sanglots devenaient moins violents.

— Il était si heureux, si paisible, répéta-t-elle, que nous devons en être reconnaissants !

Il se retourna et la regarda un instant ; mais il ne put supporter sa vue.

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! s'écria-t-il. Non, ne vous inquiétez pas d'un misérable tel que moi !

— Il le faut, il me l'a demandé, répondit Amable. Vous serez plus heureux, Philippe, en pensant à la gloire dont il jouit ! Il n'y aura plus pour lui de ces pénibles combats. Quelle nuit ! Ce serait un péché d'être affligé !

— A-t-il encore parlé de moi ?

— Oui ; voici sa Bible. Votre père la lui avait donnée, et il voulait vous en parler lui-même ; mais il n'a pas pu s'en séparer hier au soir, avant…

Amy s'interrompit en ouvrant le livre et en montrant le nom de son possesseur écrit de la main de l'archidiacre.

— Il l'aime beaucoup, dit-elle. Il s'en sert toujours.

Hélas ! elle n'avait pas encore appris à parler de lui au passé !

Philippe avança la main, mais le désespoir le saisit de nouveau.

— Mon père ! mon père ! Il lui aurait rendu justice. S'il avait vécu, tout ceci ne serait pas arrivé.

— C'est oublié, maintenant, dit-elle. Vous lui avez rendu justice, et vous l'avez rendu heureux. Il me l'a répété souvent. Je ne crois pas qu'il ait jamais passé des heures aussi douces. Il était si paisible, jusqu'au moment qu'il est entré au séjour du bonheur parfait, et qu'il a entendu le chant des anges !

Cette voix sérieuse et calme, prononçant de semblables paroles, finit par apaiser Philippe. Mais il était si ébranlé, qu'il eut de la peine à se remettre. Il demeurait immobile, couché sur le sofa, et Amable restait auprès de lui en silence. Au bout d'un moment on frappa à la porte ; Arnaud se présenta en hésitant. Elle s'approcha de lui et parla à voix basse pour que son cousin ne l'entendît pas.

— Quand faut-il ?…

— Demain, Madame, dit Arnaud en baissant les yeux. Le prêtre consent ; ce sera dans le cimetière. Le frère du ministre est ici, et voudrait savoir si Madame désire…

— Je lui parlerai, dit Amable, qui répugnait à envoyer de semblables messages par des domestiques.

— Laissez-moi aller, s'écria Philippe, qui comprit de quoi il s'agissait et voulait épargner Amable.

— Merci ! dit-elle. Si vous vous en sentez capable.

— Oh ! oui. J'y vais.

— Attendez, lui dit-elle comme il se levait. Vous ne savez pas ce que vous avez à dire.

Il porta la main à son front.

— Il a désiré d'être enseveli ici, et…

Mais il ne put supporter cette nouvelle allusion à la mort de Walter ; et, couvrant sa figure de ses mains, il fut encore saisi d'une violente crise de sanglots.

Amable ne pouvait le quitter dans cet état.

— Priez M. Morris de m'attendre un instant, dit-elle, et elle retourna auprès du sofa jusqu'à ce qu'elle vit de nouveau Philippe couché et immobile.

Alors elle se rendit auprès de M. Morris, devant qui elle parut avec une expression si calme, qu'il en fut presque effrayé ; elle le remercia de vouloir bien l'aider dans ces tristes circonstances. Les funérailles devaient avoir lieu le lendemain, au soleil levant, avant que les villageois commençassent à fêter la Saint-Michel ; M. Morris et Arnaud se chargèrent de tous les détails. Après quoi, ce monsieur lui dit avec embarras que son frère demandait si lady Morville désirait le voir ; mais Amy vit bien que M. Morris trouvait que son frère avait besoin de repos de jour-là. Et, quoiqu'elle eût bien désiré qu'il vînt faire une lecture à elle ou à Philippe, elle refusa dans la crainte de le fatiguer. D'ailleurs Philippe était si peu maître de lui-même, dans ses moments de désespoir, qu'elle n'aurait pas voulu l'exposer à dire devant un étranger des choses que d'ordinaire il cachait avec soin. Après le départ de M. Morris, elle revint auprès de Philippe, mais non sans avoir fait encore une courte visite à la chambre où avait été dernièrement le centre de toutes ses pensées. Un regard… une prière… La belle expression de ces traits qui semblaient pleins de vie était pour elle une consolation ; elle descendit fortifiée et soutenue.

Pendant toute la journée elle prit soin de son cousin, dont le corps et l'âme avaient également besoin de secours. Elle parla, elle lut, elle tâcha de lui donner l'exemple de prendre quelque nourriture, s'occupa de lui, comme s'il avait été le plus à plaindre, et ne s'accorda que quelques instants, qu'elle passa en prières auprès de la dépouille de Walter. Enfin dans la soirée elle eut la consolation de voir s'endormir Philippe ; ce fut alors seulement que, se trouvant seule, éclairée par la triste lumière d'une chandelle, et au milieu d'un profond silence, le sentiment de son isolement vint la saisir.

Àce moment, une voiture s'étant arrêtée devant la porte, elle se rappela, pour la première fois, qu'elle attendait son père et sa mère. Elle se leva doucement, quitta la chambre de Philippe, ferma la porte, et, trouvant Anne dans la pièce voisine, elle l'envoya en bas.

— Allez au-devant de maman, lui dit-elle ; dites-lui que je suis bien, et amenez-les ici.

M. et madame Edmonstone entrèrent, et Amable s'avança au-devant d'eux, la figure légèrement colorée, calme et en tout semblable à ce qu'elle était, en les quittant quatre mois auparavant. Elle leva la main pour leur faire signe de ne pas faire de bruit.

— N'éveillez pas Philippe !

M. Edmonstone fut sur le point de se fâcher, et commença une exclamation de colère, qui fut interrompue par un sanglot. Il saisit sa fille dans ses bras, puis cacha sa figure dans son mouchoir.

Madame Edmonstone, encore stupéfaite de la nouvelle, qu'elle avait apprise à Vicenza, et alarmée de la tranquillité peu naturelle

d'Amable, l'embrasa aussi, et attendit avec anxiété de la voir pleurer. Mais elle ne répandit pas une larme, et sa voix était naturelle, quoique faible, quand elle dit à son père qui se promenait par la chambre.

— Papa, s'il vous plaît ! Philippe a été si mal tout le jour.

— Philippe !... bah !... s'écria M. Edmonstone. Comment êtes-vous vous-même ma chère enfant ?

— Très bien, merci, dit-elle. On vous a préparé une chambre.

Madame Edmonstone fut extrêmement alarmée ; elle jugea que la douleur de sa fille était trop profonde pour s'exhaler en larmes ; elle ne fut pas tranquille avant d'avoir obtenu qu'Amable allât se coucher. Elle céda, après avoir recommandé à Arnaud de demeurer auprès du capitaine Morville, et de lui annoncer de sa part, quand il s'éveillerait, l'arrivée de M. et madame Edmonstone, qu'il verrait le lendemain. Et puis, Arnaud, ne lui dites pas à quelle heure demain matin... Il dormira peut-être jusqu'à ce que tout soit terminé. Madame Edmonstone, qui se sentait très impatiente pendant cette conversation, fut bien aise que sa fille la conduisît en haut. Elle entra dans sa petite chambre, ouvrit tranquillement une autre porte, et madame Edmonstone se trouva auprès du lit où gisait la dépouille mortelle de Walter, dont la figure portait déjà l'empreinte de l'immortalité. Cette dame fut extrêmement émue, car elle aimait Walter comme un fils ; mais ses craintes pour Amable ne lui permettaient pas de penser à autre chose.

— N'est-il pas beau ? dit Amy avec un sourire semblable à celui de son époux.

— Chère enfant, vous ne devriez pas être ici, dit madame Edmonstone en cherchant à l'entraîner.

— Laissez-moi seulement prier auprès de lui.

— Je ne sais comment vous le refuser, et cependant je crois que ce n'est pas bien ! Le danger de la contagion est souvent plus grand après ; et vous savez, ma pauvre enfant, que vous avez une raison de vous ménager.

— Allez, maman ; je vous suis ; je n'aurais pas dû vous amener ici ; j'avais oublié ce danger, dit-elle avec la même tranquillité, malgré l'allusion de sa mère.

Elle prit la montre de Walter et un livre, qui était auprès du lit, puis elle rentra dans sa chambre à coucher. Elle remonta la montre, et se laissa déshabiller par sa mère, répondant avec douceur, mais avec indifférence, à toutes les questions sur sa santé. Elle parla peu de Walter ; ce qu'elle dit de lui, elle le dit sans agitation, et enfin elle se mit au lit. Cependant le sommeil ne semblait pas vouloir approcher de ses paupières, et, sous prétexte que la présence de sa mère l'empêchait de dormir, elle obtint d'elle d'aller prendre du repos.

Dès que le jour parut, madame Edmonstone revint auprès de sa fille, et fut vivement effrayée, en la trouvant en robe de mousseline blanche, en chapeau blanc, et avec son grand voile de mariée. Les cheveux blonds d'Amable étaient cachés, et sa figure toujours très pâle, avec une tache colorée sur chacune de ses joues. Elle vit la frayeur de sa mère, et la rassura en parlant avec calme.

— Je n'ai, vous le savez, que des vêtements de couleur, dit-elle, et, si vous me le permettez, j'aimerais à porter ceci.

— Mais, ma chère enfant, vous ne devez pas… vous ne pouvez pas venir !

— C'est près d'ici. Nous y avons été souvent ensemble. Je ne le ferais pas, si je croyais que cela pût me faire du mal ; mais je le désire tant !… Nous devions être chez nous à la Saint-Michel !

Madame Edmonstone céda, espérant la voir enfin pleurer. Mais Amable, qui d'ordinaire versait des larmes pour une bagatelle, n'en avait pas une à répandre dans cette circonstance. Sa douleur était trop profonde, ou peut-être elle ne l'avait pas encore sentie, parce que son esprit était avec celui de son mari. Il était temps de partir, et l'on se réunit dans le long corridor. M. Edmonstone aurait voulu donner le bras à sa fille, mais elle lui dit :

— Je vous demande pardon, mon cher papa ; je ne le pourrais pas.

Elle marcha seule, avec fermeté.

C'était un spectacle étrange que ces funérailles anglaises, si loin de l'Angleterre. Les porteurs étaient des paysans italiens. On avait mis un drap sur le cercueil à défaut de poêle, et cette circonstance, jointe au costume blanc de la jeune veuve, faisait qu'on eût dit les funérailles d'un enfant. Cette impression était augmentée par les blanches vapeurs qui s'élevaient, comme des fantômes, des gorges étroites autour du cimetière, et par les cimes argentées des montagnes qu'éclairait le soleil du matin.

Pareille à l'un de ces nuages, Amable marchait seule et sans larmes, la tête baissée, et son long voile pendant autour d'elle. Ses parents la suivaient, pleurant plus sur elle que sur le défunt, quoique celui-ci leur eût été bien cher, et que sa propre mère n'eût pu l'aimer plus que ne faisait madame Edmonstone. Enfin venaient Anne et Arnaud, sincèrement affligés aussi, surtout Arnaud, qui avait aimé son jeune maître depuis son enfance.

Ils se rendirent dans le coin du cimetière destiné aux étrangers, au pied des collines dont les échos avaient répondu au dernier chant de Walter. La fosse, abritée par un vieux châtaignier, était située dans un endroit qui semblait fait exprès pour lui, si elle n'avait été si loin de sa patrie.

Amy, obéissant à un signe de sa mère, s'assit sur une racine, pendant que le ministre lut le touchant service funèbre, tel qu'il est contenu dans la liturgie anglicane. Puis elle se leva, s'approcha de la fosse, les mains jointes et la tête levée, comme si son esprit eût été en haut, avec celui de son époux.

Elle s'arrêta longtemps au bord de cette fosse, et, au moment où sa mère s'efforçait de l'entraîner, une figure pâle, désespérée, dont la démarche incertaine et le vêtement en désordre dénonçaient le trouble et l'agitation, parut soudain au milieu du petit groupe. Amable se tourna, marcha à sa rencontre, et, posant la main sur son bras, dit tranquillement en le regardant :

— C'est fini, Philippe. Rentrons à la maison.

Sans essayer de lui résister, il obéit instinctivement. On eût dit qu'elle était son ange gardien ; en la voyant ainsi le conduire, madame Edmonstone ne pouvait croire que l'un fût son fier neveu et

l'autre sa fille si douce et si timide. En entrant dans le corridor, Amy ouvrit la porte de Philippe et lui dit :

— Couchez-vous à présent ; reposez-vous ; vous n'auriez pas dû sortir. Maman vous fera une lecture.

Madame Edmonstone n'en avait pas envie, mais Amy la regarda et lui dit :

— Oui, chère maman. J'aimerais à être seule quelques instants. Puis elle conduisit son père en haut dans le salon.

— Je vais vous donner ses papiers, dit-elle ; et, le quittant, elle revint bientôt après.

— Voici son testament. Vous me direz s'il y a quelque chose que je doive exécuter tout de suite. Voici une lettre pour M. Markham et une autre pour M. Dixon. Voulez-vous leur écrire en les envoyant ?... Merci, mon cher papa.

Elle approcha un buvard, s'assura s'il y avait de l'encre et des plumes, et le quitta, sans qu'il eût la force de lui répondre.

La tâche de M. Edmonstone était moins difficile à remplir que celle qu'Amable avait donnée à sa mère. Une très grande agitation avait soutenu Philippe jusqu'au cimetière ; mais il eut de la peine à revenir, même avec l'aide d'Arnaud, et, en arrivant à son sofa, il s'était évanoui.

Il fut longtemps sans reprendre connaissance, et quand il ouvrit les yeux et vit madame Edmonstone, il les referma sur le champ, comme s'il eût été incapable de supporter ses regards. Il était plus facile pour cette dame de le traiter convenablement pendant son évanouissement qu'après. Elle ne savait encore rien

de sa repentance et de sa confession ; elle savait seulement qu'il avait abusé de sa confiance, entraîné Laura à une dissimulation coupable, et causé la mort de Walter. Elle voyait bien qu'il était malheureux, mais elle ne pouvait pas sonder ses pensées, ni savoir qu'il s'accusait lui-même, et qu'il souffrait encore plus en sa présence. Cependant il était trop malade pour qu'elle pût lui manifester son déplaisir, ni faire autre chose que de chercher à le soulager. Mais elle avait plus pitié de son état que de lui-même ; et lui, qui s'en apercevait, quand il croyait que ses aveux étaient connus, se sentait doublement malheureux, tout en convenant qu'il le méritait bien.

Madame Edmonstone vit que Philippe n'était pas en état d'entendre une lecture, tant il était faible et souffrant. Ainsi, dès qu'elle put consciencieusement lui dire que le repos lui ferait du bien, elle le quitta pour retourner auprès de sa fille.

Amable était sur son lit, sa Bible ouverte auprès d'elle. Elle ne lisait pas, mais elle cherchait de temps en temps un verset sur lequel elle méditait. Elle était calme et sereine ; mais ne pleurerait-elle donc jamais ? Ces beaux yeux, si paisibles, seraient-ils toujours privés de larmes et de sommeil ?

Elle demanda des nouvelles de Philippe, qui, pendant tout le jour, l'occupa beaucoup. Elle n'essaya pas de se lever pour aller auprès de lui, mais elle demandait sans cesse à sa mère d'aller le voir. Ce fut une journée bien fatigante pour la pauvre madame Edmonstone ; elle aurait voulu la passer auprès d'Amable, à l'écouter, à la plaindre. Amy avait beaucoup à dire ; elle désirait faire partager à sa mère la parfaite paix que lui avaient inspirée les dernières heures de son mari ; elle aimait à répéter toutes les circonstances de sa maladie et toutes ses paroles à une personne

pour qui elles étaient presque aussi précieuses qu'à elle-même. Elle détournait la tête en parlant, pour ne pas voir les larmes de sa mère ; mais sa voix était parfaitement ferme. Les moments employés de la sorte furent la seule consolation de madame Edmonstone dans cette journée ; et quand elle entendait, dans le corridor, le bruit des pas de son mari, elle était sûre qu'il avait besoin d'elle pour écrire quelque lettre ou pour quelque arrangement. Philippe exigeait aussi des soins, quoique la présence de madame Edmonstone ne parût pas lui faire grand bien. Plus elle était attentive pour lui, plus il voyait qu'elle était blessée, et qu'elle faisait un effort pour lui pardonner. Les manières affectueuses, presque caressantes, qu'elle avait autrefois avec lui, et qu'il n'appréciait pas alors, avaient disparu pour faire place à celles d'une garde-malade soigneuse. Il n'osait pas lui dire un mot qui eût rapport à Laura, pas même parler d'Amable, dont il demandait plutôt des nouvelles à Arnaud.

Vers le soir, son extrême fatigue lui vint en aide. Il dormit toute la nuit, et se réveilla un peu reposé. Arnaud lui dit que lady Morville était assez bien, mais qu'elle n'avait pas dormi. Puis madame Edmonstone vint vers lui, et lui annonça que son oncle viendrait le voir dès qu'il serait levé, s'il se sentait en état de parler d'affaires. Philippe frémit, car, alors seulement, la pensée lui vint qu'il était l'héritier de Redclyffe. La mort qu'il avait causée lui profitait, et il se trouverait propriétaire de cette terre qu'il se rappelait avec horreur avoir convoitée ! Il ne lui manquait plus que ce dernier coup pour l'accabler, et il ne songea pas même que cet héritage pourrait faciliter son mariage. Il avait péché, et il sentait que la richesse n'effacerait pas sa faute ; aussi honorait-il sa tante pour sa froideur, et il ne pouvait supporter l'idée que son oncle viendrait peut-être au-devant de ses désirs.

Après que le premier moment d'émotion fut passé, il lui tarda de voir M. Edmonstone, pour savoir où il en était avec Laura ; et, dès qu'il fut habillé, il fit dire qu'il était prêt, puis il se coucha sur le sofa pour attendre. M. Edmonstone, de son côté, avait besoin de tout son courage. Cependant il ne voulait pas encore parler de Laura, Philippe était trop mal pour cela ; puis il craignait toujours son neveu, et il avait horreur de voir une personne agitée.

Il arriva enfin, et Philippe se leva pour aller à sa rencontre.

— Ne vous levez pas, je vous prie, dit M. Edmonstone avec toute la dignité possible ; demeurez plutôt couché. Ciel ! que vous paraissez malade ! s'écria-t-il, frappé de l'altération de ses traits. Vous avez eu une rude attaque ; mais vous êtes mieux ?

— Oui, mon oncle, merci.

— J'ai pensé qu'il valait mieux vous parler tout de suite, si vous étiez en état de m'entendre. Voici, voici… J'espère que c'est tout à fait légal ; vous en jugerez mieux que moi, et cela vous concerne : c'est le testament du pauvre Walter, que je voudrais vous voir examiner, si vous le pouvez.

— Merci, dit Philippe en tendant la main.

Mais M. Edmonstone retira le papier, et il éprouva fort la patience de son neveu par une foule de phrases inachevées, dans lesquelles il parlait à la fois de regrets, d'espérance, de désappointement. Pendant tout ce temps, le cœur de Philippe battait violemment, parce qu'il croyait toujours qu'il allait être question de Laura. Enfin M. Edmonstone, pensant qu'il avait suffisamment préparé son neveu, lui dit simplement qu'Amable serait probablement mère au printemps.

Alors il s'arrêta, fort inquiet de l'effet qu'auraient produit ses paroles. Mais Philippe se leva, son regard brilla, et il s'écria, comme soulagé d'un grand poids :

— Le ciel soit loué !

— Voilà qui est bien ! répondit M. Edmonstone satisfait. Après tout, ce serait dommage que cela sortît de la branche aînée, et il est généreux à vous de parler ainsi.

— Oh non ! dit Philippe, frémissant à l'apparence d'une louange.

— Bien, bien ! dit son oncle. Vous verrez qu'il a pensé à vous, dans tous les cas. Voici ! J'espèce qu'il est en règle, quoique ce soit une drôle d'idée d'avoir donné la tutelle à cette pauvre petite Amy plutôt qu'à moi. Si j'avais été ici à temps !... Mais c'est la volonté du ciel !... — C'est égal, après tout, si ce n'est pas tout à fait régulier, nous nous comprendrons bien.

Le testament était écrit sur une feuille de papier à lettres, de la main d'Arnaud ; les deux messieurs Morris avaient été témoins, et le mourant l'avait signé d'une main tremblante, le 27 septembre. Amable et Markham étaient nommés exécuteurs testamentaires, et Amable seule tutrice, en cas de naissance d'un enfant. Si c'était un fils, Philippe aurait 10, 000 liv. st. ; sinon il devait avoir tous les meubles, l'argenterie, etc., qui étaient à Redclyffe, excepté les objets que lady Morville choisirait pour elle-même.

Philippe regarda avec amertume ce legs, qui aplanissait pourtant ses principales difficultés, comme un bienfait qu'il n'avait pas mérité. Il lut ensuite une autre clause, qui le couvrit de confu-

sion, tant elle lui reprochait son injustice. C'était un legs de 5, 000 liv. à Elisabeth Wellwood. Les dettes de Sébastien Dixon devaient être payées, et de plus, il y avait un legs de 1, 000 liv. pour la petite Marianne Dixon. Le reste de ses biens personnels, il les donnait à Amable.

Philippe rendit le papier en disant seulement :

— Merci.

Il lui semblait que ce n'était pas à lui de parler, et M. Edmonstone hésita, essaya de le féliciter, s'arrêta court, et demanda si c'était bien en règle.

Philippe regarda le commencement et la fin, répondit que oui, et appuya sa tête sur le sofa, comme si cet examen l'avait beaucoup fatigué.

— Mais que fera Amy ? dit M. Edmonstone. Elle est encore mineure ; faudra-t-il que j'agisse pour elle ?

— Elle sera bientôt majeure, répondit Philippe.

— Au mois de janvier, pauvre enfant ! Qui aurait pu deviner comment cela finirait ? Je pensais peu, au mois de mai… Oh ! qu'ai-je fait ? s'écria-t-il avec effroi, en voyant Philippe se détourner en sanglotant. Je ne voulais pas dire cela ! Maman ! maman !

— Non, non, dit Philippe en se remettant. Ne l'appelez pas, je vous prie. Ce n'est rien.

M. Edmonstone obéit ; mais il n'osa pas renouveler la conversation, et, après s'être un peu promené par la chambre, en faisant craquer ses bottes, il alla écrire.

Cependant Amable avait passé la matinée comme le jour précédent. Elle écrivit une partie d'une lettre à Laura, et alla faire une visite au cimetière, un peu contre l'avis de sa mère ; mais on ne pouvait lui résister. Madame Edmonstone fut bien surprise de l'entendre proposer de rejoindre son père et Philippe, à l'heure du thé.

— Cela vous ferait-il plaisir, ma chère enfant ?

— Il m'a recommandé d'avoir soin de lui, dit Amable.

— Je ne puis trouver qu'il mérite que vous vous tourmentiez ainsi pour lui. Si vous saviez tout…

— Je sais tout, maman, si vous voulez parler de Laura. Vous lui pardonnerez, j'en suis sûre : il est si repentant. Quoi ? n'avez-vous pas reçu sa lettre ? Comment donc avez-vous su ?…

— Je l'ai appris de Laura elle-même. Son agitation, quand il a été malade, l'a trahie. Mais vous dites qu'il a écrit ?

— Oui, maman ; il a tout dit à Walter, et vous a écrit dès qu'il l'a pu, car il se repentait beaucoup. Walter vous a aussi envoyé un long message à ce sujet.

Amable semblait prendre plus d'intérêt à cette affaire qu'à toute autre. Elle exigea que l'on parlât à Philippe le plus tôt possible, disant qu'il devait souffrir beaucoup de cette attente. Madame Edmonstone promit d'en parler à son mari ; cela satisfit Amable, mais elle résolut de voir Philippe ce même soir : elle comprenait seule la profondeur de son repentir, et pourrait rendre moins embarrassant pour lui le temps qu'il aurait à passer avec ses parents.

En effet, sa présence le calmait toujours, et, son père se tenant tranquille, par égard pour elle, la soirée se passa très bien. Madame Edmonstone les soignait tous deux, et, en présence d'Amy, elle pouvait mieux reprendre ses anciennes manières à l'égard de son neveu. Pour lui, il considérait sans cesse la pâle figure de la jeune veuve. Elle avait caché ses longues boucles soyeuses sous un bonnet, ce qui marquait la fin de ses jours heureux. Mais la tristesse de son expression ne diminuait en rien cette sérénité et cette candeur qui avaient toujours été son caractère dominant ; et dans le faible sourire avec lequel elle recevait les témoignages d'affection, il y avait quelque chose qui rappelait le sourire de son mari, auquel cependant elle ne ressemblait ni par les traits, ni par le coloris. Toute la journée, M. Edmonstone s'était senti impatient de quitter Recoara, et sa femme n'était guère moins désireuse de partir que lui, car il lui semblait qu'elle ne sentirait Amable en sûreté que quand elle l'aurait ramenée chez elle. Cependant elle craignait la proposition du départ, plus que le départ même ; et, en dépit de l'impatience de M. Edmonstone, elle ne parla de rien à sa fille avant qu'elle eût ses vêtements de deuil. Mais lorsque, après deux jours de travail, Anne les eut presque complétés, elle prit sur elle de dire qu'il fallait partir.

Amable répondit que Philippe n'était pas encore en état de voyager, et madame Edmonstone, voyant qu'elle ne pouvait se décider à le laisser, dit à celui-ci, sans en prévenir sa fille, qu'il serait à désirer qu'Amable partît le plus tôt possible, mais qu'à cause de lui, elle ne pouvait l'y décider. Il fut, on le comprend, désolé d'être un obstacle, et, la première fois qu'il fut seul avec Amable, il lui dit, avec beaucoup d'insistance, qu'il ne pouvait souffrir de la voir demeurer à cause de lui ; qu'il était presque rétabli ; qu'il voulait quitter bientôt Recoara, pensant qu'un voyage

sur mer lui ferait du bien, et qu'il serait bien aise de retrouver les soins du chirurgien de son régiment à Corfou.

Amable soupira, et comprit qu'il fallait céder. Il lui en coûtait beaucoup de quitter cette tombe verte sous le châtaignier, au pied des montagnes blanches ; de quitter ces chambres et ces passages où elle croyait toujours entendre la voix de Walter, cette fenêtre sur laquelle elle avait vu, le soir, se dessiner le profil de son mari, pendant qu'il lui parlait de son bonheur. Mais ces regrets étaient bien inutiles, puisqu'il faudrait partir une fois ; elle sentait qu'il y avait de l'égoïsme à retenir ses parents dans un endroit où régnait la fièvre, et à priver plus longtemps Charles de sa mère. Elle consentit donc à faire ce qu'on voudrait, à condition qu'Arnaud demeurât avec Philippe. Philippe dit que ce n'était pas nécessaire ; mais il céda, pour la tranquilliser, et Arnaud n'objecta rien, quand elle le lui demanda comme une faveur. Il devait demeurer au service de lady Morville, et aller la joindre à Holywell dès que Philippe se serait embarqué.

Pendant tout ce temps, il n'avait pas été question de Laura. Amable demanda plusieurs fois si son père avait parlé, et on lui répondit toujours que non. Le fait est que M. Edmonstone, ne pouvant se décider à aborder ce sujet, prétendait qu'il ne pouvait être question de rien de pareil, quand une semaine à peine s'était écoulée depuis la mort de Walter. D'ailleurs, Philippe n'était pas en état d'entendre des paroles sévères, et Laura devait rougir de penser à celui qui avait été le meurtrier de son frère.

Madame Edmonstone fut donc obligée de dire à Amable que, puisque son père ne voulait pas parler, elle non plus ne le pouvait pas.

— Alors, maman, dit Amable, de l'air décidé qu'elle avait pris dernièrement, il faut que je le fasse. Je vous demande pardon, ajouta-t-elle, mais il le faut. Il ne peut pas ignorer plus longtemps que vous n'avez pas reçu sa lettre, et que Laura a tout dit. Je suis sûre que Walter voudrait que je le fisse ; ainsi, chère maman, n'en soyez pas fâchée.

— Je ne puis être fâchée contre vous !

— Vous me le permettez ?

— Oui, je vous permets de faire tout ce qui ne vous fait pas de mal.

— Et puis-je offrir à Philippe de lui écrire ! Personne d'autre ne le fera, et ce serait si triste pour lui de n'avoir pas de nouvelles !

— Faites ce que vous voudrez, ma chère enfant. Je le plains, sans doute, et je voudrais qu'il se consolât, si c'est possible. Mais, ne me demandez pas, Amy, de rien faire pour lui : il m'a trop cruellement trompée !

Madame Edmonstone quitta la chambre en pleurs. Amable s'approcha de la fenêtre ; elle regarda longtemps le châtaignier, puis le ciel. Ensuite elle s'assit et appuya son front sur sa main en méditant, et, au bout d'un moment, elle se leva, fortifiée, comme si elle avait conversé avec son mari.

Elle ne s'exagérait pas ce que Philippe souffrait. Il n'avait pas entendu parler de Laura ; il ne savait pas comment elle avait supporté la nouvelle de sa maladie, ni ce qui était résulté pour elle des suites de sa confession. Cependant il n'osait point faire de questions dans un pareil moment, car il y avait à peine un an

qu'il avait causé à Walter les maux qu'il trouvait si difficiles de supporter. En se rappelant cela, il éprouvait par moment une sorte de satisfaction à être malheureux à son tour ; mais d'autres fois il se sentait tellement torturé, qu'il se croyait menacé de perdre la raison quand il serait laissé seul, avec cette incertitude.

Le jour du départ était arrivé, et les dernières espérances de Philippe s'affaiblissaient de plus en plus. Il essaya de s'oublier lui-même, en aidant à faire quelques préparatifs de voyage ; mais il était trop faible pour cela, et madame Edmonstone exigea qu'il se retirât bientôt dans sa chambre.

Il y était depuis un moment, quand on frappa à sa porte ; Amable entra, vêtue de deuil pour la première fois. Ses vêtements noirs faisaient paraître sa figure plus pâle que d'habitude, et quelques feuilles de châtaignier, qu'elle tenait à la main, faisaient deviner d'où elle venait.

— Je viens chercher un peu de repos auprès de vous, dit-elle en entrant, et vous demander de me rendre un service.

— Tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Je suis sûre que vous le ferez avec plaisir, dit-elle, car c'est encore plus pour lui que pour moi. Pourriez-vous, sans vous fatiguer, me traduire ceci en latin ? Je pense qu'il faut que ce soit en latin, puisque la tombe est en pays étranger.

Elle lui remit un papier écrit de sa propre main.

WALTER MORVILLE

DE REDCLYFFE, ANGLETERRE.

MORT LA VEILLE DE LA SAINT-MICHEL, 18…

À L'ÂGE DE 21 ANS ET DEMI.

JE CROIS À LA COMMUNION DES SAINTS.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, donner la chose à Arnaud quand ce sera prêt ? Il l'enverra à l'homme chargé de faire la croix. J'espère que les habitants le respecteront.

— Je vous remercie, dit Philippe. Mais, quoique je ne veuille rien changer à ce que vous aurez choisi, il y a un passage qui me semblerait bien à propos : « Personne n'a un plus grand amour. »

— Je sais ce que vous voulez dire, dit-elle ; mais le sens de ce passage est trop élevé pour qu'il eût aimé qu'on le lui appliquât.

— Et d'ailleurs, quel droit ai-je de le citer ? dit Philippe avec amertume. Non, écrivez plutôt ces paroles : « Si ton ennemi a soif, donne-lui à boire, et en faisant ainsi tu amasseras des charbons ardents sur sa tête… » Ils brûlent déjà sur la mienne, dit-il en portant la main à son front.

— Ne parlez pas ainsi ; vous savez que, même au plus mauvais moment, il vous regardait comme un ami sincère.

Philippe gémit ; et elle crut devoir passer à un autre sujet.

— J'aime mieux ce que j'ai choisi, dit-elle ; cela fera peut-être du bien à ces Italiens de voir que les protestants ont le même Credo.

Après une pause, pendant laquelle il regardait le papier, elle reprit :

— Voulez-vous m'écrire quelquefois ? Je serais bien aise d'avoir de vos nouvelles.

— Oui, je vous remercie, répondit-il avec un soupir, comme s'il désirait en dire davantage.

Amable reprit :

— Savez-vous qu'ils n'ont pas reçu votre lettre ?

— Ô ciel ! s'écria Philippe en se levant. Ils ne savent donc pas ?

— Pardon ; asseyez-vous, Philippe et écoutez-moi. Ils savent tout ; la pauvre Laura s'est trouvée si malheureuse, en apprenant votre maladie, qu'elle a tout avoué à maman.

Il obéit à la main qui l'invitait à s'asseoir, et regarda Amable attentivement, pendant qu'elle lui expliquait comment les choses s'étaient passées, et qu'elle l'assurait que Laura avait été traitée avec la plus grande douceur.

— Ils lui pardonnent donc ! Amy, que je vous remercie ! Vous m'avez délivré d'un pesant fardeau. Je suis bien aise qu'elle ait parlé la première. Mais pour moi, je vois bien, à travers tous leurs ménagements, de quel œil ils me regardent !

— Ils savent que vous regrettez ce que vous avez fait et que vous avez tout écrit. Ils vous pardonnent, mais ils ne peuvent parler de ces choses à présent.

— Si vous me pardonnez, Amy, dit-il d'une voix rauque, je puis attendre le pardon de tout le monde !

— Chut ! ne parlez pas ainsi. Vous avez été si amical et nous avons tant souffert ensemble, qu'il serait impossible de ne pas

oublier le passé. Ainsi vous m'écrirez, et vous me donnerez votre adresse ?

— Vous m'écrirez aussi ? s'écria Philippe avec un mouvement de joie. Amy ! c'est trop de bonté ! Les charbons ardents… Il s'arrêta, en portant de nouveau la main à son front.

— Ne dites plus cela, Philippe. Avez-vous mal à la tête ?

— Pas exactement, mais elle est si remplie de vous, Amy,… de lui… que j'ai connu trop tard… que je n'ai pas voulu comprendre… que j'ai persécuté !… Amy, si vous pouviez vous figurer mon angoisse, vous comprendriez celle du premier meurtrier, quand il dit : « Ma peine est plus forte que je ne puis la supporter. »

— Je ne comprends pas, dit Amy ; car lui, sa repentance le rendait heureux. Sans doute, plus vous souffrez à présent, plus vous serez consolé. Cette Bible, dit-elle, en prenant celle qui avait appartenu à Walter, sera une consolation pour vous, comme elle en a été une pour lui.

Elle prit une plume pour écrire sur ce volume le nom de Philippe au-dessous de celui de son ancien propriétaire.

— Et la date, Amy… Oui, dit-il, comme il la vit écrire : « De la part de W. M. » Mais, mettez aussi : « Et de celle de A. M. » Merci ! Encore une chose, ajouta-t-il très bas. Ce passage que vous m'avez cité quand vous vîntes me chercher… le cœur froissé et brisé.

Comme elle finissait d'écrire, madame Edmonstone entra.

— Amy, tout est prêt, il faut partir. Adieu, Philippe, ajouta-t-elle du ton d'une personne si pressée de partir, qu'il lui semble que les adieux hâtent ce moment. M. Edmonstone était encore plus pressé. Il vint toucher cordialement la main à Philippe, en lui disant de reprendre bien vite sa bonne mine. Amable lui tendit aussi la main. Elle aurait voulu pouvoir prononcer quelques paroles consolantes, mais elle n'en eut pas la force. Elle rougit, baissa son voile et s'éloigna.

Philippe descendit avec eux ; il la vit entrer dans la voiture, où sa mère la suivit. M. Edmonstone se plaça auprès du cocher. Philippe se rappela le gai sourire avec lequel il l'avait vue entrer dans cette voiture, la dernière fois, et le jeune homme agile qui l'avait suivie ; il se rappela aussi le regard amical de Walter, quand il avait essayé une dernière fois de le persuader, et les soupçons injustes, la fierté, avec laquelle il avait repoussé cette dernière chance de réconciliation.

Devait-il revoir encore Amable ? Il gémit et retourna dans son appartement désert.

37

Et vois
Si quelque chose d'enjoué, de frais ou de libre,
Peut se comparer à la calme douceur
De cette pâle forme à moitié endormie ;
C'est pourquoi autour de cette couche chérie
Nous nous arrêtons heure après heure :
L'amour que nous nous portons l'un à l'autre,

Tous les trésors des soucis que nous endurons,
Nous versons tout dans son sein.

Le frère et les sœurs qui étaient demeurés ensemble à Hollywell avaient passé leur temps fort tristement. Ils n'essayaient pas même de se consoler les uns les autres. Le chagrin de Charlotte était violent et se trahissait par des sanglots qu'elle ne cherchait pas à contenir. Rien ne put la calmer, jusqu'à ce que M. Ross lui fît quelques observations sur cette conduite, et qu'elle apprît combien celle d'Amable était différente. Elle se sentit honteuse alors, et redoubla d'attention envers Charles, qu'elle se reprochait d'avoir négligé.

Cependant Charles avait besoin qu'on lui rendît peu de services. Il préférait qu'on le laissât seul. Après s'être écrié :

— Ma pauvre Amy ! il ne prononça pas un mot de plainte, mais il demeura couché, heure après heure, sans parler, et pensant aux jours fortunés qu'il avait passés lorsqu'il avait Walter pour compagnon, pour ami, puis pour frère… C'était le premier rayon qui eût éclairé son existence et qui lui eût montré qu'elle n'était pas dépourvue de toute joie. Il rêvait aux brillantes promesses qu'il avait cru voir dans l'avenir, à ses espérances pour sa sœur chérie ; et sa douleur augmentait en pensant à elle. C'était le premier chagrin de Charles, et il était bien profond ! Rien ne semblait le consoler un peu que les visites de M. Ross, qui venait le voir chaque jour, et lui disait qu'il avait partagé toute son affection et toute son admiration pour Walter. Il avait surtout admiré son détachement du monde à l'époque de son mariage, alors que tout semblait lui sourire ici-bas.

M. Ross avouait qu'il avait beaucoup compté sur le bonheur de voir ce jeune homme tenir tout ce qu'il promettait ; mais il était allé fleurir plus complétement là où rien ne pouvait arrêter le développement de sa belle âme. « L'espérance semée dans les sillons de la terre allait mûrir dans les cieux. » Charles soupira, disant qu'il était dur de ne pas le voir, et que, quoiqu'on pût lui dire, il ne pouvait s'empêcher de penser à sa sœur. Qu'était le chagrin d'un frère auprès de celui de la jeune veuve ? Mais M. Ross avait une grand confiance en la profonde résignation d'Amable, et lui prédit qu'elle se relèverait de ce coup plus forte qu'auparavant. Charles s'efforçait de le croire et de se consoler ; il lui montrait les lettres qu'il avait reçues, et qui confirmaient l'opinion de M. Ross. Il écoutait avec plaisir ce que le ministre lui disait des regrets de tout le village.

Laura ne cherchait pas, comme son frère et sa sœur, des consolations auprès de M. Ross et de Mary. Elle parlait peu, remplissait tous ses devoirs de ménagère, écrivait des lettres, soignait Charles, et avait l'air profondément triste et abattu. Mais elle ne disait rien, sachant que son frère et sa sœur ne croyaient pas qu'elle aimât Walter autant qu'ils l'aimaient, et Charles ne lui disait rien non plus, étant trop mécontent de Philippe pour savoir comment la consoler.

Ce fut un soulagement pour tous d'apprendre un jour que les voyageurs étaient arrivés en Angleterre, et seraient le soir à la maison. Madame Edmonstone avait pensé qu'il valait mieux arriver tard, pour qu'Amable pût se retirer tout de suite et se coucher dans son ancienne chambre, comme elle le désirait particulièrement.

Àla tombée de la nuit, le pauvre Trim avait été enfermé dans la chambre de Charlotte, et Charles et ses sœurs étaient assis autour du feu du salon, se demandant comment ils allaient la recevoir, et se souvenant avec quelle impatience ils avaient attendu cette réunion peu de temps auparavant. Charles se rappelait aussi cette conversation sur la pelouse, et sa question : « Quand nous retrouverons-nous tous les trois ensemble ? » mais il ne disait pas un mot. Laura essaya de lire ; Charlotte entendait sans cesse le bruit des roues. Mais tout était si tranquille que, quand la voiture approcha réellement, on l'entendit sur la route, longtemps avant qu'elle entrât dans l'avenue.

Laura et Charlotte coururent dans le vestibule ; Charles prit des béquilles, mais il tremblait tellement qu'il fut obligé de s'asseoir : dans ce moment il vit entrer les trois voyageurs en noir. Amy appuya sa figure contre la sienne ; mais elle ne parla pas, et ce fut madame Edmonstone qui lui dit :

— Mon Charles ! en le pressant dans ses bras et en versant un torrent de larmes.

Son père avait aussi un léger tremblement dans la voix, quand il lui demanda :

— Eh bien ! Charles, mon garçon, comment avez-vous été sans nous ?

Ils s'assirent, Charles ayant sa sœur auprès de lui, et tenant dans sa main une main moins tremblante que la sienne, quoique brûlante et fiévreuse. Il se pencha en avant pour la regarder ; elle tourna sa figure vers lui comme pour lui répondre. Elle était toujours la même, quoique plus pâle et plus maigre, et ses paupières

étaient rougies par le défaut de sommeil ; mais Charles fut presque aussi effrayé que sa mère de sa mélancolique sérénité.

— Avez-vous été bien ? lui dit-elle d'une voix faible, mais qui lui sembla étrangement familière.

— Oui, très bien, merci.

Il y eut une pause suivie d'un échange de questions et de réponses sur diverses petites circonstances du voyage. Puis, madame Edmonstone dit qu'Amy devrait monter dans sa chambre.

— Je n'ai pas vu Trim, dit Amy regardant Charlotte.

— Il est dans ma chambre, répondit-elle.

— J'aimerais à le voir.

Charlotte se hâta de sortir pour essuyer ses larmes.

Le pauvre Trim avait toujours attendu son maître depuis son départ, et, entendant le bruit d'une arrivée, il était impatient de sortir de sa prison. Il s'élança dès qu'elle lui fut ouverte, et grattait à la porte du salon avant que Charlotte fût là pour le faire entrer. Il se précipita dedans et vint poser sa tête sur les genoux d'Amable, en branlant la queue pour lui souhaiter la bienvenue ; il remarqua aussi M. et madame Edmonstone, mais un instant seulement, et il se mit à flairer tout autour de la chambre en cherchant quelque chose ; puis il revint vers la porte et regarda Charlotte pour qu'elle le laissât sortir. Elle le suivit, et, dès qu'elle fut dehors, elle se jeta à genoux ; alors, pressant son front contre sa tête noire et soyeuse, elle murmura : C'est inutile, il ne reviendra pas !

Tout à coup Trim la quitta encore, et s'approcha, en remuant la queue, du porte-manteau qu'elle reconnut aussi bien que lui. Charlotte put à peine retenir un grand éclat de pleurs, en pensant à la joie que c'était autrefois de le voir arriver !

Mais Trim s'était bientôt éloigné du porte-manteau, et, comme la petite fille cherchait à se remettre pour retourner au salon, elle entendit le pauvre animal pleurer devant la porte de la chambre à coucher de son maître. Dans ce moment Amy sortait du salon, et sa sœur, craignant qu'elle n'entendît le chien, courut pour lui ouvrir, et s'enferma avec lui dans l'obscurité, où, assise par terre et caressant ses boucles soyeuses, elle sanglota pendant longtemps.

Cependant Amable était arrivée à sa chambre, et la parcourait des yeux avec un triste sourire. Elle pensait à la dernière prière qu'elle y avait faite le jour de son mariage ; cette prière avait été exaucée, car sûrement la main de son Père céleste l'avait aidée à supporter son affliction.

Quoiqu'elle dît qu'elle était bien, sa mère la fit coucher tout de suite, et Laura l'aida à se déshabiller avec une tendresse respectueuse et craintive. Dès que les deux sœurs se trouvèrent seules ensemble, Amable dit à Laura :

— Philippe est beaucoup mieux.

Laura, qui mettait quelques objets en ordre sur la table, frémit et rougit. Puis, incapable de résister au désir d'entendre parler de lui, elle regarda attentivement sa sœur.

— Il est parti pour Corfou, continua Amable. Il n'a gardé Arnaud que trois jours après notre départ. Arnaud nous a rejoints à

Genève, nous disant qu'il avait repris ses forces d'une manière surprenante. Voulez-vous me donner mon panier ? Je vous lirai une partie d'une lettre qu'il m'a écrite.

Laura l'apporta, et Amy, lui prenant la main, la regarda en face.

— Ma chère sœur ! J'ai beaucoup souffert pour vous, ainsi que Walter.

— Amy ! s'écria-t-elle, et Laura ne put retenir ses larmes, elle qui avait tant exhorté Charlotte ! Ma chère sœur !

C'était une grande consolation pour elle d'avoir encore Amy à la maison.

— Papa et maman ont tous deux été très affectueux avec Philippe, poursuivit Amable. Mais ils ne pouvaient parler de cela. C'est moi qui lui ai dit que vous aviez tout avoué, et il en a été bien heureux.

— Il n'a pas été fâché que je l'eusse trahi ? s'écria Laura.

— Oh non ! Il s'est senti fort soulagé, car il était très inquiet de vous, Laura. Il a été si bon pour moi !… dit Amy, d'un ton si pénétré, que Laura fut encore plus touchée, en voyant que sa sœur ne lui en voulait plus. Je vais vous lire ce qu'il me dit. Vous voyez que son écriture est ferme à présent.

Mais Laura observa que sa sœur ne lui montra que l'adresse, gardant le billet pour elle-même et lisant :

« J'ai continué à reprendre des forces depuis votre départ ; ainsi je n'ai plus de raison pour garder Arnaud. Je suis sorti deux

fois et je me crois en état de supporter le voyage ; je ne puis demeurer ici plus longtemps. »

Elle n'en lut pas davantage, mais plia le billet en disant :

— J'aime mieux que personne ne voie le reste. Il se reproche tellement d'avoir fait ce malheureux voyage à Sondrio, qu'il dit des choses qui sont pénibles à entendre. Je suis bien aise qu'il soit en état d'aller rejoindre son régiment, car un changement lui fera du bien.

Elle posa sa tête sur l'oreiller, comme si elle en avait dit assez sur ce sujet, et Laura, n'osant pas continuer, descendit auprès de sa mère. Madame Edmonstone était bien aise d'avoir son fils, avec qui elle put parler de Philippe pendant que Laura était absente. Quand celle-ci rentra, madame Edmonstone recommença à parler d'Amy. Elle dit que, pendant tout le voyage, Amy avait été aussi passive et aussi tranquille que possible, couchée dans la voiture et gardant le silence. Seulement, quand on avait commencé à perdre de vue le sommet des montagnes, elle s'était penchée pour les regarder jusqu'à ce qu'elles eussent disparu. Malheureusement elle ne pouvait dormir, et elle n'avait pas encore versé une larme. Madame Edmonstone en était fort inquiète, disant qu'Amy se ressentirait plus tard de ce calme extraordinaire. Enfin elle était arrivée, et, quoi qu'il survînt, ce serait moins malheureux qu'en pays étranger.

Après une autre nuit de repos sans sommeil, Amable se leva à l'heure ordinaire, et s'habilla en costume de veuve dans la même chambre où elle s'était habillée de son costume de mariée. Charles fut surpris de la voir entrer dans le cabinet de toilette avant le déjeûner, comme autrefois ; elle lui fit une lecture, d'une

voix aussi ferme que par le passé. Elle déjeuna ensuite avec toute la famille, et remonta avec Laura pour ouvrir son nécessaire de toilette, et en sortir les petits souvenirs qu'elle et son mari avaient achetés sur le continent pour ses parents, son frère et ses sœurs.

Tout cela s'était passé tranquillement, parce qu'elle s'y était préparée d'avance, lorsqu'une circonstance, bien légère, mais inattendue, l'émut considérablement. Charlotte, cherchant tous les moyens de lui faire plaisir, lui fit un bouquet des fleurs qui restaient encore dans le jardin, et, parmi celles-ci, se trouvaient les dernières roses noisettes, cueillies au même rosier dont Walter tenait une branche pendant qu'il lui déclarait son amour.

C'en était trop ! Jusqu'ici elle n'avait pensé à Walter que pour se rappeler sa soif fiévreuse, maintenant apaisée ; et elle s'était réjouie de ce que son esprit était entré dans son repos. Mais cette fois des souvenirs plus anciens se présentèrent à sa mémoire. Elle crut voir cette tournure jeune et dégagée, ces yeux brillants, cette démarche vive et légère ; elle crut entendre cette voix joyeuse et sentir cette main ferme qui l'avait sauvée du précipice. Tout cela se présenta à elle en contraste avec la mort, et, cette dernière pensée effaçant toutes les autres, elle fondit en larmes.

Une fois que ses pleurs eurent commencé à couler, elle ne put les retenir, et les efforts même qu'elle fit pour cela semblaient en augmenter la violence. Elle sanglotait tellement, que Laura, effrayée, fit signe à Charlotte de chercher leur mère ; et, quand celle-ci entra, elle trouva Amy dans une véritable attaque de nerfs. Son faible corps avait été contraint trop longtemps d'obéir à la fermeté de son âme, et la nature reprenait ses droits. Les sanglots, que la fatigue semblait parfois arrêter, recommençaient

plus violemment, chaque fois que le bruit d'une porte ou tout autre son éloigné se faisait entendre.

Ce fut vers la nuit seulement que madame Edmonstone fut un peu rassurée au sujet de son enfant, et qu'elle eut le bonheur de la voir s'endormir. Elle dormit profondément, pour la première fois depuis qu'elle était arrivée à Recoara. Mais ce sommeil même ne la remit pas. Elle tomba tout à fait malade, et le docteur Mayerne exigea qu'elle évitât toute espèce de fatigue et d'agitation. Elle était très obéissante, et demanda seulement qu'on lui permît de voir M. Ross, disant qu'elle savait que cela lui ferait du bien, et promettant de le laisser partir dès qu'elle se sentirait fatiguée. Ainsi, quoique madame Edmonstone fût très craintive, elle lui accorda sa demande.

M. Ross vint donc la voir ; il lui fit une lecture dans la Bible, qui rendit à la jeune femme toute sa sérénité.

— Merci ! lui dit-elle quand il eut fini. Parlez-moi un peu à présent.

C'était une demande embarrassante ; mais M. Ross comprit Amy ; il lui adressa des paroles consolantes d'espérance et de foi, et il lui parla des promesses de l'Évangile d'une manière qui lui fit beaucoup de bien, surtout venant du pasteur vénérable qui l'avait baptisée, préparée à la communion, et qui, enfin, avait béni son mariage avec Walter. Quand il eut fini, elle le remercia encore.

— Faites mes amitiés à ma chère Mary, dit-elle. Je voudrais la voir bientôt ; mais je savais que vous me feriez plus de bien que personne, parce que vous pouvez mieux me comprendre.

Elle faisait allusion au veuvage de M. Ross, qui en fut touché ; mais il ne répondit que par un adieu et une bénédiction, promettant de revenir bientôt la voir.

Amable avait bien jugé. La visite de M. Ross lui avait rendu la paix, mieux que toutes les précautions maternelles. Elle se remit un peu, et fut bientôt en état de quitter le lit, et de venir se coucher tout le jour sur le canapé du cabinet de toilette ; mais c'était tout ce qu'elle pouvait faire. Elle était toujours très faible, et ses larmes, si longtemps contenues, ne coulaient que trop aisément. M. Ross revint la voir, et c'était toujours un plaisir pour elle de parler avec lui de Walter, qu'il avait si bien compris. Elle vit aussi Mary Ross, et elle écrivit à Philippe, à Corfou, ainsi qu'à Markham, pour qu'il vînt régler les affaires de la succession. Pauvre Markham ! Il avait vieilli de dix ans, et, après avoir demandé des nouvelles de lady Morville, il sanglota. Il remit à madame Edmonstone un billet et une petite boîte de la part de madame Ashford. Dans ce billet, madame Ashford disait qu'elle avait préparé un petit présent de noce pour lady Morville : c'était une croix faite avec quelques débris du vaisseau naufragé ; elle l'envoyait à madame Edmonstone, pour qu'elle jugeât s'il était à propos de la montrer à sa fille.

Madame Edmonstone la porta sans hésiter à Amable, à qui elle fit un plaisir extrême. Elle la tint longtemps dans ses mains, la mit sur sa petite table, et la fit placer par Charlotte dans différents endroits de la chambre, pour voir où elle irait le mieux. Puis elle voulut la tenir encore, et écrivit à madame Ashford pour la remercier.

Markham était peut-être le plus à plaindre de tous ceux qui portaient le deuil de Walter, car l'affection qu'il avait pour ce

jeune homme était extrême : c'était un mélange d'affection féodale et paternelle et d'une grande admiration. Le vieux serviteur ne pouvait se consoler de ce que celui qui était la fleur de la famille eût été ainsi moissonné dans sa jeunesse. C'était aussi un grand chagrin pour lui que Walter fût enseveli si loin de sa famille, et il ne se résignait pas en songeant que tel avait été le désir du défunt. Mais il parut un peu satisfait, en apprenant que l'on placerait dans l'église de Redclyffe une tablette consacrée à la mémoire de Walter, sixième baronnet.

Dans la soirée, Markham fit toutes ses confidences à Charles ; il lui parla des vifs regrets qu'éprouvaient les habitants de Redclyffe. La cloche de l'église avait sonné un glas, au lieu de retentir joyeusement pour saluer les jeunes époux, et il n'y avait pas une famille dans la paroisse qui ne crût avoir perdu un de ses membres. Il parla aussi de toutes les belles qualités de Walter, et des craintes qu'il avait éprouvées à son sujet, aux dernières fêtes de Noël, en pensant que ce jeune homme était trop bon pour ce monde. Enfin il se permit quelques médisances sur le compte du capitaine Morville, ce qui fit du bien à Charles, et en même temps l'amusa, quand il vint à penser combien Markham se reprocherait ces paroles, quand il saurait que le capitaine était fiancé avec Laura.

Dans le courant de la journée suivante, Markham eut aussi une conférence avec lady Morville, dans le cabinet de toilette, et lui apporta deux ou trois précieux paquets, qu'il n'aurait pas voulu remettre en d'autres mains. Il pouvait à peine souffrir de la voir dans son costume de veuve, et ses manières envers elle variaient entre le respect dû à lady Morville de Redclyffe et son affection, presque paternelle, pour la femme de son jeune ami.

Pour les pouvoirs légaux d'Amable, Markham les aurait considérés comme une folie, si un autre que Walter les lui avait confiés. Mais il lui trouva tant de bon sens, qu'il en fut surpris et vit venir avec plaisir le moment où elle régnerait à Redclyffe. C'est qu'Amable, au lieu de s'alarmer de tout ce qu'elle avait à faire, ne pensait qu'à une chose à la fois, se disant que Walter l'en avait chargée, et que c'était une preuve de sa confiance. Ainsi donc tout fut prêt pour le moment où elle serait majeure, c'est-à-dire dans le courant de janvier. Quand Markham la quitta, elle fut bien aise d'être seule pour ouvrir les paquets, qui lui rappelaient si vivement son mari. Ils contenaient ses livres favoris, couverts de notes et remplis de marques ; le dessin de Sintram, de Laura, qui avait toujours été dans sa chambre à Oxford ; un rouleau de musique et son petit secrétaire. La première chose qu'elle trouva dans ce meuble fut un caillou brillant, enveloppé d'un morceau de papier, avec cette inscription : « M. A. D., Sept. 18. » Elle se rappela ce qu'il lui avait conté du cadeau de la petite Marianne. Il y avait aussi ses propres lettres, attachées ensemble ; ces quelques lettres qu'elle lui avait écrites pendant le court espace de temps où ils avaient été séparés avant leur mariage ! N'y avait-il que six mois cela !

Puis un gros paquet de celles de Charles et de madame Edmonstone, qu'elle aurait aimé à lire aussi, mais qu'elle garda pour une autre fois. Plusieurs autres papiers, des lettres signées « S. B. Dixon, » qu'elle mit de côté. Des notes sur des lectures qui n'avaient de prix que par la main qui les avaient tracées. Mais, quand elle arriva à la division inférieure, elle y trouva des vers. Il y avait des traductions de poëtes classiques ; le commencement d'un poëme épique sur le roi Arthur, débutant par un orage à Tintagel ; plusieurs fragments de ballades ; les vers qu'on lui

avait attribués à Hollywell, et qu'il n'avait jamais voulu montrer. Puis des paroles pour quelques-uns de leurs airs favoris, et quelques récits héroï-comiques de leurs courses et de leurs parties, qui avaient été la propriété de tous. Tout cela avait été composé avant l'année précédente, car il était toujours plus disposé à écrire des vers quand il était triste que quand il était heureux. Il en avait composé un grand nombre dans le temps de son exil ; ils étaient souvent incorrects, mais tous contenaient des pensées élevées, souvent même sublimes, et exprimées avec harmonie et avec grâce. Personne n'eût pu les voir sans convenir qu'elles dénotaient un vrai poëte ; mais ce n'était pas là ce que sa femme y cherchait, quoique cette observation, quand elle la fit plus tard, animât sa figure d'un juste orgueil. Ce qu'elle étudiait avant tout, c'était l'âme de Walter ; ce qu'elle cherchait, c'était le souvenir de ses souffrances et de ses combats.

Elle le trouva bientôt. Elle trouva aussi la preuve des sentiments chrétiens qui l'avaient soutenu dans la lutte. Puis quelques mots qui se rapportaient à elle, qu'il appelait sa Verena. Les lignes qu'il avait écrites le jour de Noël étaient les meilleures. C'étaient les dernières ; car ensuite il avait été trop heureux pour écrire des vers, excepté quelques fragments qu'il avait composé en Suisse, et qu'il lui avait donnés dès qu'elle les avait découverts. Amy était véritablement heureuse, couchée sur son sofa, et seule avec ces papiers. Ils étaient trop sacrés à ses yeux pour qu'elle les montrât à personne, et il se passa même bien des semaines avant qu'elle en fît voir quelques-uns à sa mère. Plus elle les parcourait, plus elle y découvrait de choses, et plus elle apprenait à connaître les profondeurs du cœur de son Walter. Madame Edmonstone avait craint d'abord que ce fût nuisible pour elle de vivre autant

avec ces souvenirs, mais elle s'aperçut au contraire qu'ils la soutenaient, et l'aidaient à passer ce triste hiver.

Elle éprouva aussi une vive jouissance en recevant le portrait que M. Shene lui envoya. Elle n'osa pas le regarder pendant un jour ou deux, et attendit de pouvoir le faire avec calme. Ce n'était qu'un croquis, fait plutôt en vue de son usage futur que de l'exactitude des traits. Mais la figure de Walter était une de ces figures que l'on rend mieux en les idéalisant qu'en les copiant. Un artiste ordinaire aurait fait de lui un Morville, mais M. Shene avait saisi l'individu lui-même, avec un de ses regards presque célestes, l'expression de ses lèvres flexibles, la pose de sa tête et cette boucle de cheveux ondoyants ; et il lui avait donné une attitude si animée, qu'on eût dit qu'il allait s'élancer, comme disait Charles. Ce portrait fit tant de plaisir à Amy qu'elle ne le quittait plus. La nuit, elle le posait sur la cheminée avec la croix du naufrage, le dessin de Sintram et la vue de Redclyffe. Le matin, elle apportait tous ces souvenirs dans le cabinet de toilette, et les plaçait vis-à-vis du sofa avant de s'y établir.

Ses journées se passaient toutes à peu près de même. Elle se sentait toujours très faible ; elle était bien aise qu'on ne lui permît pas de descendre. Ce qu'elle désirait uniquement, c'était de se soumettre à ce que sa mère voulait, pensant que c'était peut-être la dernière fois qu'elle recevait ses soins. Elle ne songeait pas à l'avenir, et ne se demandait pas si elle attendait de vivre ou de mourir. Walter lui avait demandé de ne pas souhaiter la mort, et elle croyait ne point former de vœu à cet égard. Mais elle se reposait sur l'idée que sa position était dangereuse, et mettait en ordre toutes ses affaires terrestres. Quelquefois sa mère tâchait

de l'intéresser à l'avenir, mais elle gardait alors le silence ; car elle craignait d'espérer, et trouvait plus facile de se soumettre.

Le jour de Noël fut une espèce de fête pour elle, dans sa chambre paisible. Elle était entourée des vers que Walter avait composés dans sa solitude, l'année précédente, à pareil jour, et de ses livres favoris. Elle aussi souffrait moins peut-être qu'une année auparavant ; car, à présent, elle ne craignait plus de se rappeler le son de sa voix, et il lui semblait entrevoir déjà l'arc-en-ciel sur les nuages.

38

La froideur de mon cœur s'est dissipée,
Mais le poids est toujours là ;
Des pensées, que je déteste, reviennent,
Pour me livrer au désespoir.

Philippe était pour Amable le plus grand sujet d'inquiétude. Pendant longtemps on n'entendit point parler de lui à Hollywell ; elle commençait à craindre qu'il n'eût pas été aussi vite rétabli qu'il se le figurait. Les premières nouvelles qu'on eut de lui arrivèrent par Maurice de Courcy. « Le pauvre Morville, écrivait-il, a été débarqué à Corfou sans connaissance et avec une seconde attaque de fièvre. Il a été de nouveau en grand danger, et, quoiqu'il soit mieux, il est encore loin de pouvoir écrire. »

En effet, c'était une rechute de sa première maladie, qui avait surtout atteint le cerveau. Son impatience de quitter Recoara et de se délivrer d'Arnaud en avait été le symptôme ; mais, heureu-

sement, il ne tomba pas tout à fait malade avant de s'être embarqué et d'être entouré d'amis. Longtemps encore après que la fièvre eut disparu, et que ses forces furent revenues, son esprit continua d'être égaré, et, quand enfin le délire cessa, il ne put retrouver la faculté de penser ; la mémoire lui échappait, et cette confusion d'idées, plus pénible que la souffrance ou la faiblesse du corps, aucun remède ne la pouvait soulager.

La première chose qu'il put se rappeler plus tard, ce fut d'avoir été assis dans un fauteuil auprès de la fenêtre ouverte, et obligé de détourner la vue de la baie de Corfou, dont les vagues brillantes l'éblouissaient, avec les vaisseaux d'Ulysse, transformés en rochers, éclairés par le soleil, et les collines bleues de l'Albanie dans le lointain.

James Thorndale était alors auprès de lui, comme toujours, lui expliquant que le colonel et le médecin avaient eu une consultation ensemble, et avaient reconnu qu'il ne pourrait se remettre complétement dans ce climat et au printemps.

— Au printemps ! s'écria Philippe. Sommes-nous au printemps ?

— À peine, mais il n'y a pas d'hiver ici. C'est le 8 janvier.

Le malade laissa retomber sa tête, et apprit avec indifférence qu'on allait le renvoyer en Angleterre, sous la garde de son domestique Bolton et de M. Thorndale lui-même, qui ne voulait pas le quitter avant de l'avoir remis entre les mains de sa sœur. Il ne fit pas d'objections, car il avait pris l'habitude d'être soumis et passif ; mais il demanda, un moment après, s'il y avait des lettres pour lui. Quoiqu'il eût déjà fait souvent cette question, on avait, jusque-là, évité de lui répondre ; mais cette fois il parlait d'une

manière qui décida ses amis à les lui remettre toutes, excepté une, timbrée de Broadstone et entourée d'une large bordure noire, dont on craignit que le contenu ne pût l'agiter.

Cependant il examina les autres lettres avec indifférence et s'écria :

— Il n'y en a point d'Hollywell ! N'a-t-on pas entendu parler d'eux ? Thorndale, je veux savoir si de Courcy n'a pas de nouvelles de lady Morville.

— Il a entendu dire qu'elle est arrivée en Angleterre.

— Ma sœur me le dit… Il y a plus de deux mois de cela… Je ne puis croire qu'elle ne m'eût pas écrit, si elle s'était trouvée en état de le faire. Elle me l'avait promis… Puis, s'arrêtant, il reprit impérieusement : Thorndale ! n'y a-t-il pas d'autre lettre pour moi ? Je vois qu'il y en a une, je veux l'avoir !

Son ami ne put lui résister plus longtemps, et il n'eut pas à regretter de lui avoir cédé ; car, après avoir lu deux fois la lettre d'Amable, il soupira profondément et les larmes lui vinrent aux yeux ; mais il eut l'air plus calme et moins oppressé. Il ne pouvait pas encore écrire, et le colonel Deane se chargea d'annoncer son arrivée à madame Henley, et, pour lui, il résolut d'expliquer à Amable la cause de son silence, dès qu'il serait en Angleterre.

Madame Henley arriva en voiture à la station du chemin de fer, par un jour froid du mois de février. Il lui tardait de revoir son frère et de le soigner dans sa convalescence, car il lui semblait (elle avait un cœur, après tout) que c'était un retour de ces jours de jeunesse, qu'elle regardait avec un sentiment de tendresse, mêlé d'un peu de mépris, comme des jours de folies ro-

manesques. Elle espérait que son pauvre Philippe qui, pour elle, avait imprudemment ruiné son avenir, serait dédommagé, et posséderait enfin la terre de Redclyffe.

Comme le train arrivait, elle reconnut tout de suite M. Thorndale, l'ancien protégé de son frère… Mais était-ce là Philippe ? Elle cherchait vainement dans cet homme grand, il est vrai, mais courbé et à la démarche traînante, le fier et vigoureux Philippe d'autrefois. Elle ne put en croire ses yeux que lorsqu'il s'avança vers sa voiture ; alors elle vit encore plus clairement sur sa figure les traces de la maladie. Un échange confus de paroles eut lieu. James Thorndale s'en allait plus loin par le même train, et n'eût que le temps d'assurer madame Henley que Philippe était beaucoup mieux qu'en quittant Corfou, quoiqu'il fût un peu fatigué du voyage. Il pria aussi Philippe de lui écrire, puis la cloche sonna : il fallut se dire adieu, et la voiture s'éloigna.

— Vous êtes donc mieux ? dit madame Henley en regardant son frère. Comme vous êtes changé ! Il faudra que nous ayons grand soin de vous.

— Merci. J'étais sûr que vous me recevriez bien, quoique je sois une triste société.

— Ne parlez pas ainsi, mon cher frère ! Vous savez bien que le docteur Henley et moi nous sommes toujours charmés de vous avoir. Êtes-vous bien fatigué ?

— Un peu ; mais quelles nouvelles avez-vous de Hollywell ?

— Il n'y a pas encore de nouvelles.

— Savez-vous comment elle est ? Quand avez-vous entendu parler d'elle ?

— Il y a une semaine à peu près qu'elle m'a écrit pour s'informer de vous.

— Vraiment ! Mais que dit-elle d'elle-même ?

— Rien de remarquable, pauvre jeune femme ! Je crois qu'elle ne quitte pas son canapé. Ma tante ne demande pas mieux que de faire des embarras.

— Pouvez-vous me montrer sa lettre ? dit Philippe, qui ne pouvait supporter d'entendre parler d'Amable de cette manière, et qui, pourtant, était fort désireux d'avoir de ses nouvelles.

— Je ne l'ai pas conservée, répondit madame Henley. Ma correspondance est si étendue, que je ne puis conserver les lettres insignifiantes.

La pâle figure de Philippe se couvrit soudain de rougeur. Sa sœur lui demanda s'il souffrait.

— Non, répondit-il brusquement, et Marguerite ne put comprendre ce qu'il avait, se doutant peu quelle profanation elle avait commise à ses yeux en parlant ainsi de la lettre d'Amable.

Elle était très affligée de le voir encore si malade. En arrivant à la maison il fut obligé de se mettre au lit, et le docteur Henley déclara qu'il serait longtemps avant de se remettre du choc qu'il avait éprouvé, mais que sa santé finirait par se rétablir, s'il se reposait complétement.

Il n'était pas à craindre que Marguerite ne soignât pas bien son frère. Elle lui permit de garder sa chambre le jour suivant, et lui apporta tout ce dont il avait besoin, quoiqu'elle eût mieux aimé qu'il descendît pour se distraire. Mais il avait une lettre à

écrire, qui lui prit un temps si considérable, que Marguerite se sentit curieuse de savoir à qui elle était destinée. Elle vit enfin, quand on porta cette lettre à la poste, qu'elle était adressée à lady Morville.

Le soir, après l'heure des visites, Philippe descendit au salon, et sa sœur eut le plaisir de l'établir dans un fauteuil au coin du feu, en attendant que le docteur rentrât pour dîner. L'appartement de madame Henley était très élégant, spacieux et richement meublé ; le feu, brillant au milieu de sa grille d'acier poli, l'éclairait elle-même, comme elle était assise vis-à-vis de la cheminée en toilette soignée, et occupée à couper les feuillets d'un livre neuf appartenant au club qu'elle présidait. Elle sentait qu'elle avait obtenu un des résultats pour lesquels elle s'était mariée : savoir, d'être en état de recevoir son frère chez elle, d'une manière agréable. Si seulement il pouvait se remettre !

— Voulez-vous un coussin sous votre tête, Philippe ? Va-t-elle mieux ?

— Elle va mieux depuis ce matin, merci.

— Aviez-vous ces maux de tête avant votre seconde maladie ?

— Je ne m'en souviens pas distinctement.

— Ah ! je ne comprends pas comment M. et madame Edmonstone ont pu vous abandonner ainsi ! Je les accuserai toujours de votre rechute.

— Cela n'a rien fait, et il leur était impossible de demeurer plus longtemps.

— À cause d'Amable ? Ce n'est pas elle que je blâme, pauvre enfant ! Elle était sans doute incapable de réfléchir, mais ma tante n'a jamais qu'une idée à la fois. Charles a été longtemps son idole ; sans doute c'est à présent le tour d'Amable.

— Si quelque chose pouvait me faire du mal, c'était de sentir que je les retenais à un pareil moment.

— Ah ! je vous ai beaucoup plaint. Vous devez avoir beaucoup souffert pour la pauvre Amy. C'était très aimable à elle de m'écrire si souvent quand vous étiez malade. Comment s'est-elle tirée d'affaire, cette pauvre enfant ? Sans doute vous l'avez aidée de vos conseils ?

— Moi ? Je n'étais qu'un fardeau de plus pour elle.

— Étiez-vous toujours très malade ? dit Marguerite tendrement. Vous avez sans doute été fort négligé ?

— Je voudrais bien l'avoir été, murmura Philippe, trop bas pour être entendu. Puis il reprit à haute voix : Je n'aurais pu être mieux soigné. On aurait dit que j'étais le seul malade, et que l'on n'avait à penser qu'à moi.

— Il faut donc qu'Amable s'en soit bien tirée. On voit quelquefois ces caractères faibles…

— Ma sœur ! dit-il brusquement.

— Ne me l'avez-vous pas décrite ainsi vous-même ?

— J'étais un imbécile, ou quelque chose de pire, répondit-il d'un ton de souffrance. Elle a été admirable.

— Calme ? énergique ? demanda madame Henley, pour qui ces qualités étaient les premières de toutes. Et, comme son frère se taisait, parce qu'il lui répugnait de parler d'Amable à quelqu'un si peu fait pour la comprendre, elle continua : Sans doute elle a fait de son mieux, mais elle devait manquer d'expérience. C'est bien une idée de jeune homme, chez son mari, que de l'avoir nommée exécutrice ! Je suis surprise qu'il ait seulement fait un testament valide ; mais sans doute il vous avait consulté !

— Pas le moins du monde.

— L'avez-vous vu ?

— Mon oncle me l'a montré.

— Ainsi vous pourrez me dire tout ce que je désire savoir, car personne ne m'en a parlé. Sans doute mon oncle sera tuteur ?

— Non ; ce sera lady Morville.

— Vous badinez ! C'est au moins assez romanesque ! Cette pauvre petite femme diriger cette grande propriété ! Lui a-t-il laissé toute sa fortune ? dit madame Henley, continuant à questionner son frère, quoique celui se montrât peu disposé à répondre. A-t-il fait quelques legs ? J'ai entendu parler de celui de mademoiselle Wellwood.

— Il en a fait un à la fille de Dixon, et un à moi.

— Un à vous ! On ne me l'avait pas dit ! De combien est-il ?

— De dix mille livres, répondit tristement Philippe.

— J'en suis charmée ! s'écria Marguerite. C'est très bien de la part de ce pauvre Walter. Il a bien fait de vous consoler par là, si

vous êtes désappointé.

Philippe se redressa :

— Désappointé ! s'écria-t-il avec horreur.

— Ne me regardez pas comme on regarde quelqu'un qui voudrait commettre un meurtre, dit sa sœur en souriant. Avez-vous oublié que tout dépend de la question de savoir si ce sera un fils ou une fille ?

— Voulez-vous dire que j'hériterai si c'est une fille ?

— Ah ! vous étiez si jeune, quand la substitution a été faite, que vous n'en avez pas entendu parler. Les femmes sont exclues de la succession. Il y avait une tante, que le vieux M. Morville a laissée de côté pour lui substituer mon père et vous, si les héritiers mâles venaient à manquer.

— Personne ne voudrait profiter de cette chance, dit Philippe.

— Ne prenez pas de résolution précipitée, mon chez frère, quoi que vous fassiez. Vous avez toujours le même caractère généreux et romanesque, et…

— C'est assez ! dit Philippe avec impatience ; car chaque parole de sa sœur lui enfonçait un poignard dans le cœur.

— Vous avez raison de ne pas compter sur une chose incertaine, dit Marguerite. Je suis presque fâchée de vous en avoir parlé. Parlez-moi du legs de mademoiselle Wellwood, continua-t-elle, désireuse de changer le sujet de la conversation ; dites-moi au juste ce qui en est, car tout le monde en parle. On disait qu'il lui a légué 20,000 livres, afin de fonder un couvent où l'on priera pour le repos de l'âme de son grand…

— Cinq mille livres pour l'hôpital, interrompit Philippe. Ma sœur, ajouta-t-il ensuite avec effort, c'était pour cet hôpital qu'il avait fait la requête au sujet de laquelle nous l'avons persécuté.

— Ah ! je l'avais bien pensé, s'écria Marguerite, triomphant de sa sagacité, surprise de voir son frère tressaillir et la regarder comme s'il n'avait pu la croire. Je l'avais deviné, car il était toujours avec cette société, et je pensais que c'était mauvais pour lui. Mais ces soupçons ne valaient pas la peine qu'on en parlât, et le billet était une affaire qui montrait plus clairement quelle était sa conduite habituelle.

— Si vous pensiez ainsi, pourquoi ne me l'avoir pas dit ? Oh ! ma sœur, que ne m'auriez-vous pas épargné !

— Je l'aurais fait, si j'avais cru que cela pût le disculper ; mais vous étiez si convaincu de sa mauvaise conduite en général, qu'une idée aussi vague ne valait pas la peine d'être présentée. Votre conviction avec formé la mienne.

— Je ne puis vous blâmer, fut tout ce qu'il répondit en détournant la tête.

Et madame Henley pensa qu'il la trouvait fort judicieuse. Elle continua de parler, sans se douter de tout ce qu'elle faisait souffrir à son frère.

— Pauvre jeune homme ! Nous nous sommes trompés, cette fois ; et il va sans dire qu'à présent, tout est pardonné et oublié. Mais il était d'une violence ! Je n'oublierai jamais la scène qu'il fit chez nous. Peut-être que de grands chagrins sont épargnés à la pauvre Amable.

— Une fois pour toutes, dit gravement Philippe, ne me parlez plus de lui sur ce ton. Nous étions, vous et moi, trop aveugles pour distinguer une grandeur d'âme et une pureté de cœur telles que nous ne les rencontrerons jamais. Vous n'aviez que des préjugés, mais ce que je sentais méritait une qualification plus sévère. Rappelez-vous que je ne veux entendre parler qu'avec respect de lui et de sa femme.

Il se tut, et Marguerite, après l'avoir regardé un moment avec surprise, poursuivit, pour se disculper :

— Sans doute, nous lui devons beaucoup de reconnaissance. Ce fut très bien à lui de venir vous soigner quand vous étiez malade, et sa mort doit vous avoir beaucoup affligé. C'était un beau jeune homme, aimable, aux manières agréables.

— Assez ! murmura Philippe.

— C'est ce que vous avez toujours dit de lui, continua-t-elle sans l'entendre ; vous n'avez pas de reproches à vous faire. Vous avez toujours joué le rôle d'un ami véritable ; vous rendiez justice à ses bonnes qualités, et vous ne désiriez que son bien.

— Chacune de vos paroles est une amère satire, dit Philippe d'un ton véhément ; n'ajoutez pas un mot, si vous ne voulez pas me rendre fou !

Marguerite fut bien forcée de se taire, quoiqu'elle ne comprît rien à l'agitation de son frère. Celui-ci demeura silencieux dans son fauteuil, jusqu'à l'arrivée du docteur Henley, qui, après lui avoir adressé quelques paroles, se mit à parler à sa femme. On annonça enfin le dîner. Philippe passa avec eux dans la salle à manger ; mais il était à peine assis à table, qu'il fut obligé de la

quitter pour retourner au salon. Il dit qu'il n'avait besoin que de repos et d'obscurité, et il renvoya à table sa sœur et son beau-frère.

— Qu'a-t-il donc fait ? demanda le docteur. Son pouls est de nouveau très agité ; quelle en est la cause ?

— Il est descendu il y a une heure seulement, et, dès lors, il a été assis au coin du feu, dans un fauteuil.

— Avez-vous causé ?

— Oui, et peut-être ai-je été un peu imprudente. Je ne savais pas combien cela l'afflige d'entendre le nom du pauvre Walter ; puis, il ignorait qu'il a des chances de devenir propriétaire de Redclyffe ; il ne savait pas que les femmes étaient exclues de la succession.

— Cela explique la chose. Je voudrais bien voir un homme qui pût apprendre froidement une pareille nouvelle ! Cette attente est fâcheuse pour lui dans ce moment ; il faut tâcher d'en détourner ses pensées.

Tout le jour suivant madame Henley se demanda ce qui pouvait rendre son frère si triste et si abattu. Mais, le troisième jour, elle crut en deviner la raison. Comme elle déjeunait avec le docteur, on apporta les lettres. Il y en avait une pour Philippe, avec un large bord noir, et qui était évidemment d'Amable. Madame Henley la porta dans la chambre de son frère. Il tendit la main avec empressement ; mais, ne voulant pas ouvrir cette lettre précieuse devant sa sœur, il attendit qu'elle eût quitté la chambre. Dès qu'elle fut sortie, il brisa le cachet et lut :

Hollywell, le 20 février.

« Je vous remercie beaucoup de m'avoir écrit. J'ai eu un grand plaisir à voir de votre écriture et à savoir que vous êtes arrivé heureusement dans notre pays. Nous avons été fort inquiets de vous, quoique nous n'ayons appris votre maladie que lorsque vous étiez déjà mieux. Je suis fort aise que vous soyez à Saint-Mildred, car Marguerite vous soignera bien, et l'air de Stylehurst sera bon pour vous. Nous sommes tous bien à la maison. Charles devient toujours plus actif, et a meilleure mine que jamais. Je voudrais pouvoir vous exprimer combien l'hiver que je viens de passer a été doux et paisible ; j'ai été comblée de bénédictions. M. Ross vient me voir tous les dimanches, et souvent dans la semaine. Il est rempli de bontés pour moi. Vous serez bien aise de savoir que M. Shene m'a envoyé le portrait, qui me fait tous les jours plus de plaisir. Ne vous inquiétez donc pas trop à mon sujet, quoique je sois très reconnaissante de tout ce que vous m'écrivez. Laura me fait tous les soirs une lecture, depuis le dîner à l'heure du thé. Je suis beaucoup mieux que je n'étais dans l'hiver, et je jouis de l'air printanier qui vient me caresser par la fenêtre, et me ferait croire que la saison est beaucoup plus avancée.

« Adieu, mon cher cousin. Que Dieu vous bénisse et vous fortifie ! Rappelez-vous qu'après tout, c'était la volonté de Dieu, et non pas votre faute, et qu'ainsi, comme il l'a dit lui-même, « tout est pour le mieux. »

« Amable Morville. »

Toute simple et presque enfantine qu'était cette lettre, contenant une suite de faits sans commentaires, elle fit un grand bien à Philippe, car elle exprimait la résignation, et le désir que son adieu, peut-être le dernier, apportât à son cousin l'assurance de son complet pardon.

Tout ce qui venait d'Amable consolait Philippe, et il fut si sensiblement mieux après la lecture de cette lettre, que madame Henley s'écria, la première fois qu'elle se trouva seule avec le docteur :

— Je comprends tout ! Pauvre garçon ; il y a longtemps que je soupçonnais qu'il avait une inclination, et je vois à présent que c'était pour Amable Edmonstone.

— Pour lady Morville ?

— Oui ; vous savez qu'il était sans cesse à Hollywell et que ma tante l'aimait beaucoup. Je ne crois pas qu'Amable s'en doutât, aussi je ne la blâme pas d'avoir accepté M. Walter Morville ; d'ailleurs elle n'a jamais eu de volonté à elle.

— Ce ne serait pas une mauvaise spéculation pour lui. Elle doit avoir un beau douaire. Mais qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Une foule de circonstances. Ne vous souvenez-vous pas qu'il n'a pas voulu aller à leur mariage ? Il ne parle d'elle que comme d'une sainte ; il ne peut souffrir qu'on prononce son nom, garde ses lettres pour les ouvrir quand il est seul, et semble en recevoir plus de calme que toute autre chose. Ah ! soyez sûr que c'était pour l'éviter qu'il a refusé d'aller à Venise avec eux !

— Il faut que Walter ne s'en soit pas douté, puisqu'ils sont allés le soigner eux-mêmes.

— Je ne pense pas que ni lui ni Amable s'en doutassent. Philippe a tant d'empire sur lui-même.

Les suppositions de madame Henley l'empêchèrent de parler davantage à Philippe d'Amable et de Redclyffe. Mais il avait assez

à souffrir sans cela. Les défauts de sa sœur, qu'il ne pouvait s'empêcher de voir, étaient comme une exagération des siens, et lui en faisaient voir la laideur ; cependant il sentait qu'il lui devait de la reconnaissance pour la tendresse qu'elle lui témoignait, sans se douter de ce qu'elle lui faisait souvent souffrir. Il avait repris son extérieur ferme et réservé ; mais, au dedans, il avait bien des places sensibles, que les moindres allusions à Walter et à ses faux jugements faisaient douloureusement saigner. Aussi ne put-il rendre à sa sœur son ancienne confiance, et elle était bien éloignée de comprendre pourquoi.

Il fut bientôt en état de se mettre aux heures de la maison, quoiqu'il continuât de n'être pas bien. Il souffrait de maux de tête et d'insomnies ; il avait la fièvre tous les soirs et ne pouvait s'occuper à rien sans fatigue. Madame Henley, supposant que la société le distrairait, invita quelquefois des amis ; mais Philippe n'était jamais en état de rester longtemps dans le salon, quand il y avait du monde. Il traînait de son mieux les heures en feuilletant quelque livre insignifiant, allait se promener à pas lents, et revenait transi pour se coucher sur le canapé, les yeux fermés et sans prendre part à la conversation. Il ne pouvait rappeler ni son énergie ni sa force de volonté ; c'est ainsi qu'il passa encore une quinzaine de jours, sans cesse rongé par le regret et le repentir.

Souvent aussi il considérait les murs de l'hôpital de mademoiselle Wellwood, qui s'élevait lentement, et, la seule fois qu'il prit part à la conversation à son ancienne manière, ce fut pour imposer silence à quelques médisants et pour approuver la conduite de cette femme charitable.

39

Àl'ombre légère d'un frêne,
Trois tombes sont près l'une de l'autre,
Tout autour de cette place il règne
Une tranquillité étrange et sacrée.

Vers la fin de l'après-midi du 6 mars, Mary Ross entrait à Hollywell, au moment où Charles descendait lentement l'escalier.

— Eh bien ! comment est-elle ? demanda Mary avec empressement.

— Pauvre chère sœur, répondit-il, elle a l'air si paisible et si heureux !

— Quoi ! vous l'avez vue ?

— Je viens de quitter sa chambre.

— Elle est bien, j'espère ?

— Parfaitement. C'est une consolation enfin ! dit Charles en descendant la dernière marche.

— Chère Amy ! Et le petit enfant, l'avez-vous vu ?

— Oui, la petite créature était couchée auprès de sa mère ; elle a posé sa main dessus, avec un de ces sourires qui rappellent tant de choses.

— Est-ce un enfant bien portant ?

— Tout ce qu'on pouvait désirer : seulement il n'est pas de la bonne espèce ; mais, si c'est égal à Amy, qui en serait fâché ?

— Elle n'est donc pas désappointée ?

— Non, certainement. La première chose qu'elle a dite, quand elle a su que c'était une fille, c'est : « J'en suis bien aise. » Le fait est qu'elle s'attendait si peu à ce que l'enfant et elle-même vécussent, que tout ceci est une surprise pour elle.

Il y eut un moment de silence, que Charles rompit en disant :

— Il faut que vous vous contentiez de moi, car je suis seul. Trim a conduit papa et Charlotte à la promenade, et Laura garde Amy pendant que nous avons envoyé maman se reposer. Il en était temps, après avoir veillé deux nuits, et se proposant d'en veiller une troisième !

— Comment peut-elle le supporter ?

— Je crains de l'y avoir accoutumée ; Amy sait bien, ainsi que nous tous, que l'anxiété la fatigue plus que la veille. Elle ne dormirait pas, si elle se couchait ; il vaut donc mieux qu'elle reste auprès du feu à tenir sa petite-fille, ou à veiller Amy en pleurant doucement, quand celle-ci est endormie. Car, après tout, c'est fort triste ! Hier matin, j'ai été très effrayé ; en entrant dans le cabinet de toilette, j'ai trouvé maman tout en larmes, en sorte que j'ai cru que tout allait mal ; c'était seulement parce qu'elle regrettait qu'il ne fût pas le premier à apprendre la nouvelle, et qu'elle pensait à la joie qu'il en aurait eue.

— Et Amy, que pense-t-elle ?

— Je ne sais pas ; c'est étonnant de voir comme elle peut se contenir. Elle a toujours cette image devant les yeux, mais elle n'en parle pas. Aujourd'hui seulement, dans un moment où elle croyait n'être pas observée, maman l'a vue caresser son enfant,

en lui disant tout bas : « Enfant de Walter ! petit messager de Walter ! »

Charles cessa de résister, et laissa couler ses larmes ; mais il reprit bientôt son ton accoutumé, et dit en souriant :

— Quelle drôle de petite créature ! Croirait-on que ce soit là un échantillon de l'espèce humaine ?

— Sans doute c'est le premier nouveau-né que vous ayez vu ?

— Du moins le premier que j'aie regardé. Savez-vous, Mary, que je vous considère comme une femme très sensée, parce que vous ne m'avez pas demandé s'il était joli.

— J'ai pensé que vous n'étiez pas bon juge.

— Non, aussi ce n'était pas pour me le faire admirer qu'Amy m'a fait chercher ; quoique ce qu'elle m'a demandé ne soit guère plus facile. C'est un service que je ne rendrais pas à une autre.

— Je sais donc de quoi il s'agit. C'est d'écrire quelque chose d'amical au capitaine Morville. Voilà bien cette chère petite Amy !

— Justement. Hier mon père lui a envoyé une communication officielle, qui ne lui sera pas désagréable, puisque c'est une fille ! Mais voilà ma chère sœur qui veut que j'écrive au pauvre Philippe, pour lui dire qu'elle est très bien et très contente, car elle se figure qu'il sera fâché que ce ne soit pas un garçon !

— Je crois aussi que cela ne le réjouira pas.

— Pas exactement, mais il se consolera en pensant à tout le bien qu'il pourra faire.

— Vous deviendrez plus charitable en écrivant.

— Non ; mais je me soulagerai en écrivant à ce pauvre Markham. En voilà un qui sera affligé ! Il ne pourra jamais pardonner à madame Ashford, qui, à ce que je viens de voir sur le journal, a mis au monde un fils, dont personne n'avait besoin, tout exprès pour insulter à Markham. Pour moi, je me console en pensant que nous garderons avec nous Amy et sa fille.

— Comme vous allez gâter votre nièce ! Mais il faut que je vous laisse écrire. Bien des amitiés de ma part à Amy, si vous y pensez.

Le lendemain matin, qui était un dimanche, Philippe déjeunait, ou plutôt, était assis à la table du déjeuner, avec M. et madame Henley, quand on apporta les lettres. Madame Henley, tout en ayant l'air de lire les siennes, observait son frère, devant qui on en avait placé une, écrite de la main de M. Edmonstone. Philippe rougit, puis, un instant après, il devint d'une pâleur mortelle ; sa main tremblait en prenant la lettre ; mais il fit un effort et en brisa le cachet avec fermeté. Il s'arrêta encore un instant, tira la lettre de son enveloppe, y jeta les yeux, puis reculant vivement sa chaise, il s'approcha de la porte.

— Dites-moi, dites-moi, Philippe ; qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle en se levant pour le suivre.

Il se retourna, jeta la lettre sur la table, et, en faisant signe qu'il ne voulait pas être suivi, il quitta la chambre.

— Pauvre garçon ! Comme il est affligé ! Cette pauvre jeune femme !... dit-elle en prenant la lettre.

— Hé !... Non !... Écoutez, docteur ! Il n'aura pas bien lu !

Hollywell, le 5 mars.

« Mon cher Philippe, je viens vous annoncer que lady Morville est heureusement accouchée d'une fille ce matin. Je suis prêt à vous envoyer tous les papiers et les comptes concernant le domaine de Redclyffe, aussitôt qu'elle sera en état de s'occuper d'affaires. Elle et son enfant sont aussi bien qu'on peut le désirer.

« Votre dévoué

« C. Edmonstone.»

— Une fille ! s'écria le docteur Henley. Je vous félicite, ma chère ! C'est une des plus belles propriétés du royaume. Nous allons le voir reprendre des forces à présent !

— Il faut que j'aille le chercher ; il se sera sans doute trompé ! dit Marguerite ; mais elle ne revit Philippe qu'à l'église. Elle attendit à peine d'en être sortie pour lui dire, après le service :

— Vous avez sans doute mal compris cette lettre ?

— Non, ma sœur.

— Vous avez vu qu'elle se porte bien et que c'est une fille ?

— Je…

— Et vous me permettrez de vous féliciter ?

Elle fut interrompue par une de ses connaissances, et, quand elle se retourna, elle ne le vit plus, et dut se contenter du plaisir de communiquer à tout le monde la grande nouvelle. Un ou deux de ses amis vinrent goûter avec elle ; ainsi elle put s'étendre tout à son aise sur la grandeur de Redclyffe. Son frère n'était pas au salon, mais il répondit quand elle frappa à sa porte :

— Le goûter est prêt ; voulez-vous descendre ?

— Y a-t-il du monde ?

— M. Brown et Walter Maitland. Voulez-vous que je vous envoie quelque chose ?

— Merci, je descendrai, répondit-il, quand il se vit à l'abri d'un tête-à-tête.

Elle descendit la première et dit à ses visites que, depuis sa maladie, son frère souffrait tellement de la moindre émotion, qu'il n'avait pas reçu avec un grand plaisir la nouvelle de son héritage ; et son air justifia complétement ces paroles, car il reçut sans l'ombre d'un sourire les compliments de ces messieurs, qui le jugèrent en conséquence le seigneur le plus fier de toute l'Angleterre.

Madame Henley lui conseilla inutilement de ne pas retourner à l'église l'après-midi ; elle le perdit dans la foule en sortant, et ne le revit qu'à l'heure du dîner. Il s'était fortifié d'avance contre tout ce que le docteur et sa femme pourraient lui faire souffrir ; il espérait persuader à lady Morville qu'il serait juste de rendre à l'enfant l'héritage de son père. Il était résolu, en attendant, de ne pas prendre possession de Redclyffe, et il se sentait soulagé par l'idée de ne pas profiter de la mort de Walter. Mais il ne dit pas un mot de la chose à sa sœur, à qui il regrettait d'avoir déjà montré sa souffrance.

Le docteur Henley le reçut avec une poignée de mains et forces félicitations, et toute la soirée on ne parla que des beautés de Redclyffe. Madame Henley ne pouvait s'expliquer la tristesse de son frère, qui ne se trahissait pourtant plus que par un air

froid et sévère, qu'elle connaissait bien. Mais enfin elle supposa que la conversation le faisait souffrir, et le laissa se livrer à ses pensées. Une chose encore le tourmentait ; c'était le ton du billet de son oncle, qui semblait faire entendre que tout lien entre Philippe et sa famille était rompu. Il supposait que Charles l'avait aidé à le composer ; Charles, qui l'avait toujours trop bien jugé, et dont l'affection pour Walter devait le rendre son ennemi… Mais Laura, que pensait-elle ?

Le lundi matin il reçut une seconde lettre. Il frémit, craignant qu'elle ne contînt de mauvaises nouvelles d'Amy ou de son enfant, surtout quand il reconnut l'écriture de Charles ; mais, cette fois, il ne voulut pas que sa sœur l'observât, et il emporta la lettre dans sa chambre. Pendant un moment il ne put se décider à l'ouvrir, craignant que son malheur ne fût encore augmenté. Il lut enfin, et put à peine croire ses yeux à ces paroles réjouissantes :

Hollywell, le 6 mars,

« Mon cher Philippe, je crois que mon père vous a écrit hier fort à la hâte, et je suis sûr que vous désirez des nouvelles plus détaillées. Quand elles sont bonnes, c'est un plaisir de les donner. Tout continue d'aller à merveille, et je viens de voir Amy qui, à ce que l'on me dit, est aussi bien que possible. Elle me charge de vous le dire, en vous assurant qu'elle est charmée d'avoir une fille ; mais peut-être vaut-il mieux vous répéter ses propres paroles : « Dites-lui combien je suis heureuse, Charles. Demandez-lui de ne pas s'affliger que ce soit une fille, car c'est justement ce que j'aurais désiré, si j'avais formé un souhait ! » Vous savez qu'Amy est la sincérité même et que, par conséquent, il faut la croire ; j'ajoute mon témoignage pour dire qu'elle est très paisible, et qu'elle sera bien aise d'éviter les soins que lui aurait don-

nés Redclyffe. Mon père a prié Markham de vous écrire pour affaires. J'espèce que l'air de la mer vous fera du bien. Toute la famille est en bonne santé ; mais je suis souvent seul à présent, car notre plus grand intérêt est dans la chambre d'Amy.

« Votre très affectionné

« C. M. Edmonstone. »

« P.S. Ma nièce est fort petite, mais si bien portante que personne n'est inquiet sur son compte. »

Jamais lettre n'arriva plus à propos pour consoler un cœur affligé : Philippe était déjà sûr du pardon d'Amable ; mais il était émerveillé qu'elle eût si bien disposé Charles en sa faveur. Il en conçut plus d'espérance pour l'avenir, et comprit que le billet de M. Edmonstone avait été écrit dans un moment de mauvaise humeur.

La lettre de Charles lui donna la force d'exécuter un projet qu'il avait médité depuis longtemps ; c'était de faire une visite à Stylehurst. Auparavant, c'était toujours sa première excursion en arrivant à Saint-Mildred ; mais, cette fois, il avait craint une si longue marche, et ne s'était pas soucié d'y aller en voiture avec sa sœur, qui n'aimait pas à visiter ce lieu ; et à tous ses autres remords se joignait encore celui de n'avoir pas visité la tombe de son père depuis son retour.

Sans rien dire de son projet, il loua donc un cheval et se mit un jour en route. Il traversa les bruyères au milieu desquelles était située la ferme de South-Moor, qu'il ne put voir sans un serrement de cœur, puis les collines sur lesquelles il s'était bien souvent promené avec ses sœurs, et qui dominait la vallée étroite

où, tout en pêchant à la ligne, il avait autrefois formé mille projets ambitieux pour l'avenir. Il ne prévoyait pas alors au prix de quelles souffrances il obtiendrait une position qui répondît à ses désirs.

Voilà les arbres qui entourent le presbytère ; la flèche de l'église, puis ces chaumières qu'il connaissait si bien, tous les lieux enfin témoins de ses plus heureuses années, mais qui ne pouvaient lui rendre l'insouciance de la première jeunesse ! Il laissa son cheval à l'auberge du village, et fit sa première visite à Suzanne, la femme du vieux sacristain, et l'une des personnes du monde qui étaient le plus attachées à Philippe. Il frappa à la porte ; Susanne, qui prenait son thé, se leva et vint ouvrir. La pauvre femme, au premier moment, le prit pour un étranger.

— Quoi ! s'écria-t-elle, est-ce bien monsieur Philippe ? Comme vous m'avez effrayée, Monsieur ! Vous avez si mauvaise mine !

Il s'assit et causa longtemps avec elle. Susanne, qui avait appris la mort de Walter, regrettait beaucoup cet aimable jeune homme ; elle se le rappelait parfaitement. C'était une jouissance pour Philippe de ne pas être encore félicité sur son héritage ! La vieille femme lui dit, au contraire, en apprenant les circonstances de cette mort : « Vous devez être bien affligé ! » Et ces paroles de sympathie le touchèrent plus que les consolations que voulait lui donner sa sœur.

Susanne lui conta comme quoi Walter était souvent venu à Stylehurst, et comme il aimait à l'entendre parler de l'archidiacre. Elle se rappelait, entre autres, un jour, où il avait aidé son mari à tailler l'arbre qui ombrageait son tombeau. Puis il venait souvent à l'église, à Stylehurst, surtout vers la fin de son séjour,

et, le dimanche avant la Saint-Michel, il avait passé toute la journée à se promener dans le cimetière entre les services.

— Le dimanche avant la Saint-Michel ! se dit Philippe.

C'était justement l'époque où il avait tant fait de tort à son malheureux cousin auprès de M. Edmonstone ! Il prit la clef de l'église et s'y rendit seul ; il s'arrêta longtemps dans le cimetière auprès des tombeaux de ses parents, et se souvint des dernières vacances qu'il avait passées sous le toit paternel, avant la mort de son père. Il était arrivé chargé de prix, de médailles et des témoignages les plus honorables de ses professeurs.

— Philippe, lui avait dit gravement son père, j'aimerais mieux une seule preuve d'humilité que tous ces trophées.

C'était le seul reproche que le jeune homme se souvînt d'avoir jamais reçu de son père ; il l'avait trouvé dur et injuste, et s'était tourné avec impatience vers Marguerite pour être flatté par elle. C'était à elle qu'il faisait part de tous ses sentiments, car il était sûr qu'elle les partagerait ; mais il était réservé avec son père, toujours prêt, comme il le savait bien, à réprimer sa trop grande ambition. Malheureusement Philippe était trop circonspect pour montrer ouvertement sa vanité ; ses parents ne s'en doutèrent jamais, et, par conséquent, ne purent l'avertir de s'en défendre.

Du cimetière Philippe entra dans l'église, où il pria longtemps. Si son père avait pu le voir alors et lire dans son cœur, sans doute il aurait été affligé de tout ce que son fils avait souffert, mais il se serait réjoui des sentiments humbles et pénitents dont il était rempli. Il parla un peu plus gaiement à la vieille Susanne en lui rendant la clef de l'église ; cependant elle avait été frappée de son

air triste, et, le lendemain, elle dit à ceux qui lui annoncèrent que M. Philippe avait fait un grand héritage :

— Il ne m'en a pas dit un mot ; mais je suis sûr qu'il donnerait tout l'argent de la terre, pour rappeler à la vie ce pauvre jeune monsieur.

Après avoir barbouillé plusieurs feuilles de papier, Philippe parvint à écrire la lettre suivante à M. Edmonstone :

Saint-Mildred, le 12 mars.

« Mon cher monsieur Edmonstone, je sens bien qu'il est mal à propos de vous entretenir, dans ce moment, des choses au sujet desquelles je vous écrivis d'Italie. Mais j'étais trop malade alors pour vous exprimer tout mon repentir. Dès lors ce repentir a augmenté chaque jour, et, plus je sens vivement ma faute, plus je désire votre pardon. Ce pardon est tout ce que j'ose vous demander, pour le moment ; mais je puis ajouter que mes sentiments à l'égard de votre fille n'ont pas changé, et ne cesseront qu'avec ma vie. Je sais bien que je me suis rendu indigne d'elle, et, de plus, que ma santé et mes forces sont loin d'être rétablies. Cependant, je ne puis vivre plus longtemps dans l'angoisse ; souffrez que je vous prie de mettre un terme à mon incertitude, en me disant si je puis espérer qu'un jour viendra où vous approuverez mon amour. J'espère du moins, si vous ne pouvez faire plus pour moi, que vous daignerez me faire savoir sur quel pied je suis avec votre famille.

« Je suis fort heureux d'apprendre que lady Morville est si bien, et je remercie beaucoup Charles de sa lettre.

« Votre très affectionné

« Ph. Morville. »

Il attendit impatiemment une réponse, et, ne pouvant supporter l'idée de la recevoir devant Marguerite, à qui il cacherait difficilement son émotion, il allait tous les jours lui-même à la poste, mais inutilement. Il ne reçut que des lettres d'affaires, une entre autres de Markham, dont le style dénotait autant de défiance et d'animosité qu'on en peut montrer dans une lettre parfaitement convenable. Du reste Philippe ne faisait aucune démarche pour vendre sa commission et entrer en possession de Redclyffe, voulant d'abord en parler à Amable.

Son anxiété le faisait paraître de jour en jour plus malheureux. Le docteur n'y comprenait rien ; madame Henley avait l'air d'en savoir la cause ; et il était si froid avec tous ceux qu'il voyait chez sa sœur, que chacun, en se retirant, parlait de l'absurde fierté des nouveaux riches.

Il se demandait s'il ne pourrait pas bientôt écrire à Amable, sur qui seule il pouvait compter ; mais il respectait trop sa position, pour ne pas craindre de l'inquiéter.

Enfin il avait à peu près renoncé à se rendre chaque jour à la poste, lorsqu'un matin on lui remit ce qui ne manquait jamais de le calmer, une lettre de la jolie main dont il n'osait rien attendre.

Il courut au jardin, il s'assit et lut ce qui suit :

Hollywell, le 22 mars.

« Mon cher Philippe, papa ne répond pas à votre lettre, parce que, dit-il, parler vaut mieux qu'écrire, et nous espérons que vous serez assez bien pour venir nous voir de dimanche en huit. S'il plaît à Dieu, on baptisera ma chère petite ce jour-là, et je viens

vous prier de vouloir bien être son parrain ; sa tante Laura et Mary Ross seront ses marraines. Trouverez-vous que ce soit une fantaisie ridicule de la nommer Mary Verena, en souvenir de nos lectures de Sintram ? C'est une enfant tranquille et bien portante. Je me remets très bien, car je vous écris dans le cabinet de toilette, et j'espère pouvoir descendre au salon dans peu de jours. Si cela ne vous est pas désagréable, veuillez passer chez mademoiselle Wellwood, pour payer de ma part la pension de la petite Marianne Dixon. C'est dix livres ; si vous avez la bonté de vous charger de cette commission, j'aurai par vous des nouvelles de la petite fille et de mademoiselle Wellwood. Je suis fâchée que vous ne soyez pas mieux ; cela vous fera peut-être du bien de venir ici. — 4 heures : J'avais laissé ma lettre ouverte, dans l'espérance que papa vous enverrait un billet, mais, à l'entendre, il suffit que je vous dise « qu'il est tout prêt à pardonner et à oublier, et qu'on parlera de cela quand vous viendrez.

« Votre cousine affectionnée

« Amable Morville. »

C'était heureux pour Philippe qu'il n'eût pas reçu cette lettre devant sa sœur, car il fut obligé de se promener un moment, avant de se sentir en état de paraître pour déjeuner. Il trouva sa sœur seule, occupée à séparer ses lettres en différents paquets, selon qu'elles étaient plus ou moins importantes.

— Bonjour, Philippe. Le docteur Henley a été obligé d'aller à Bramshaw ce matin, et il a déjeûné de bonne heure. Êtes-vous déjà sorti ?

— Oui, le temps est beau, ou du moins il le sera, car le brouillard se dissipe.

Marguerite vit bien qu'il était agité, mais non pas affligé ; elle se mit à faire le thé, espérant que sa promenade lui aurait donné de l'appétit. Mais il n'y paraissait guère, tant il s'arrêtait entre chaque bouchée.

— Je vous quitterai vendredi, dit-il enfin brusquement.

— Vous allez à Redclyffe ?

— Non, à Hollywell. Lady Morville me demande d'être le parrain de sa fille. J'irai donc à Londres vendredi, et à Hollywell le jour suivant.

— Je suis bien aise qu'elle vous ait demandé cela. Vous a-t-elle écrit elle-même ? Est-elle passablement ?

— Oui, elle descendra dans un jour ou deux.

— Je suis charmée qu'elle se remette si bien ; paraît-elle se consoler un peu ?

— Elle écrit gaiement.

— Combien y a-t-il d'années que je ne l'ai vue ! Elle n'était alors qu'une enfant ; mais elle avait un caractère bien doux : elle était remplie d'attentions pour Charles, dit madame Henley, qui se sentait très bien disposée envers sa future belle-sœur.

— Oui, sa bonté et sa douceur ont toujours été admirables, et surtout pendant les grandes épreuves qu'elle a supportées.

Marguerite, ne conservant plus aucun doute, crut que son frère était disposé à recevoir les témoignages de sa sympathie.

— Permettez-moi de vous féliciter, dit-elle. Voilà un encouragement que vous pouviez à peine espérer.

— J'ignorais que vous fussiez informée, dit Philippe.

— Ah ! mon cher frère, vous vous êtes trahi vous-même ; une sœur pouvait bien deviner la cause de votre mélancolie ! Votre agitation, dès qu'on parlait d'elle, votre anxiété et en même temps votre soin de l'éviter…

— De qui parlez-vous donc, ma sœur ?

— D'Amable, cela va sans dire.

Philippe se leva de toute sa hauteur, et d'un air indigné :

— Ma sœur ! dit-il !… Il s'arrêta, puis il reprit : Il y a bien des années que j'aime Laura Edmonstone, et lady Morville le sait.

— Laura ? s'écria madame Henley. Êtes-vous fiancés ? Et, comme il n'était pas disposé à répondre à cette question, elle continua : Si vous n'êtes pas trop avancé pour reculer, réfléchissez bien avant de faire une démarche décisive. Vous venez d'hériter d'une grande terre, mais vous n'avez pas d'argent comptant. Si vous vous mariez tout de suite, et sans fortune, vous vous exposerez à de grands embarras.

— J'ai réfléchi, répondit-il, avec une hauteur qui aurait fait taire toute autre personne que madame Henley.

— Vous êtes donc fiancés ? dit-elle. Philippe, je ne m'attendais pas à vous voir épouser une femme pour sa seule beauté !

— Je ne puis en écouter davantage sur ce point, dit Philippe avec ce ton sévère qui imposait silence aux gens.

Marguerite se tut, quoiqu'elle fût très fâchée d'apprendre qu'il n'était plus libre, au moment où il aurait pu faire un mariage

avantageux. Elle regrettait aussi de l'avoir offensé et de ne pouvoir en apprendre davantage. Mais il ne s'ouvrit plus à elle ; elle avait trop blessé tous ses sentiments les plus profonds, et, s'il demeura encore quelques jours dans sa maison, ce fut seulement parce que l'état de sa santé ne lui permettait pas de faire autrement, avant de partir pour Hollywell.

Il alla voir miss Wellwood, auprès de qui son nom ne fut pas une petite recommandation ; elle lui demanda des nouvelles de lady Morville, qui lui avait écrit deux fois, au sujet de la petite Marianne.

Cette visite lui fit du bien. Il vit les plans de l'hôpital ; il les admira et les étudia soigneusement, prévoyant qu'Amable serait bien aise d'en parler avec lui. Il demanda aussi des nouvelles de Marianne ; on lui répondit que c'était une excellente enfant, d'une extrême sensibilité. Madame Wellwood dit que M. Walter avait fait sur elle une impression extraordinaire. Elle se le rappelait toujours avec affection, et avait été beaucoup plus affligée de sa mort, qu'on n'aurait pu s'y attendre de la part d'une enfant de cet âge. Philippe voulut la voir, et on la lui présenta. C'était une délicate petite fille de neuf ans, grande pour son âge, très timide, et qui avait déjà perdu les grâces de la première enfance. Il tâcha de lui montrer son affection ; mais sa mélancolie, jointe à la dignité naturelle de ses manières, le rendaient si imposant, que la pauvre enfant ne put répondre autre chose que oui ou non à toutes ses questions.

Il lui dit qu'il allait voir lady Morville et sa petite fille, que l'on baptiserait dimanche, et mademoiselle Wellwood demanda comment on l'appellerait.

— Mary, répondit-il simplement, ne se sentant pas disposé à expliquer le nom de Verena ; il ne savait pas lui-même tout ce que ce nom rappelait à Amable. Enfin il demanda à Marianne si elle n'avait à le charger d'aucun message. Elle baissa la tête et dit tout bas à mademoiselle Wellwood :

— Mes amitiés à ma chère petite cousine Mary.

Il promit de ne pas l'oublier, et partit en regrettant de ne savoir pas se rendre plus familier.

40

Béni, quoique toutes les larmes qui coulent
Parlent en silence de chagrins passés,
Et fassent ressembler cette réunion à un adieu.

Un samedi après-midi, vers cinq heures et demie, Philippe Morville arrivait à la porte bien connue de Hollywell. Il apprit que tout le monde était sorti, excepté lady Morville, qui ne descendait jamais que le soir, excepté quand elle devait sortir en voiture.

Il entra au salon et promena ses yeux autour de cette pièce, où il avait passé tant d'heures fortunées, obscurcies seulement par cette tache, qui avait grandi au point d'assombrir toute son existence.

Rien n'était changé ; il voyait le canapé de Charles, sa petite table, ses livres, ses papiers. La boîte à ouvrage était toujours sur la table, ainsi que les journaux pliés à la manière de M. Edmons-

tone. Seulement le piano était fermé, et couvert de livres, qui montraient qu'on ne l'avait pas ouvert depuis longtemps. Les fleurs, sur la fenêtre, étaient desséchées depuis qu'Amable ne les soignait plus. Philippe se rappela sa figure ronde et enfantine le jour où elle apporta le camélia ; il n'aurait pu croire alors qu'il détruirait un jour le bonheur de sa jeune cousine. Comment pourrait-il se résoudre à la rencontrer veuve, dans la maison de son père ? Comment pourrait-il regarder son enfant orphelin ? Il ne comprenait pas qu'il eût osé venir, et frémissait à l'idée de la voir dans peu d'instants.

Soudain la porte de la maison s'ouvrit, un pas léger se fit entendre, et Amable parut devant lui, pâle, calme, avec un sourire de bienvenue sur les lèvres. Ses cheveux en bandeaux brillaient sous son bonnet de veuve, et ses noirs vêtements étaient égayés par la robe blanche de l'enfant qu'elle portait dans ses bras. Elle lui tendit une main, qu'il pressa en silence.

— J'ai pensé que vous seriez bien aise de voir ma fille, dit-elle comme pour s'excuser.

Il tendit les bras pour la prendre, et Amy, qui n'aimait pas à la confier même à sa sœur, trembla en songeant qu'il n'avait sans doute jamais tenu un enfant. Mais elle ne voulut pas le contrarier, lui remit cette petite créature, qu'il prit soigneusement dans ses larges mains ; mais soudain il se détourna. Pauvre Amy, son cœur battit bien fort en attendant qu'il lui rendît son enfant ! Il la lui présenta enfin, et, pendant qu'il s'approchait vivement de la fenêtre, elle vit deux grosses larmes sur les plis du petit manteau blanc. Elle ne dit rien, et devina ce que Philippe avait dû souffrir en tenant dans ses bras l'enfant de Walter. Elle s'assit donc, ar-

rangeant sa fille sur ses genoux pour laisser à Philippe le temps de se remettre.

Au bout d'un instant, il s'approcha et dit d'une voix ferme :

— Amable, il faut que vous me permettiez de rendre justice à cette enfant.

Elle le regarda sans le comprendre.

— Je ne veux pas renvoyer d'un seul jour les démarches qui sont nécessaires pour lui rendre son héritage, ajouta-t-il d'un ton décidé, pour qu'Amable ne pût rien lui répondre, et qu'elle fût convaincue que c'était une chose arrangée et légitime.

— Philippe, vous n'y pensez pas !

— Il faut que cela se fasse.

— Vous ne voudriez pas rendre un si mauvais service à cette pauvre petite fille, dit Amy avec un sourire persuasif. N'y pensez plus, je vous prie ; ce serait très mal.

La bonne frappa à la porte, pour venir prendre l'enfant, comme Amable le lui avait commandé. Après cette interruption, Philippe s'assit et reprit la parole :

— Écoutez-moi, Amy, et ne souffrez pas que de vains scrupules privent votre enfant de ses droits. Vous devez reconnaître que ce domaine me revient, grâce à des circonstances dont aucun honnête homme ne voudrait profiter. La substitution n'avait été faite que pour exclure la vieille lady Granard. C'est votre devoir de consentir.

— Cette propriété a toujours été entre les mains des héritiers mâles, dit Amable.

— Vous vous trompez. Le vieux M. Morville n'aurait jamais pensé à substituer des cousins éloignés à ses descendants directs. J'aurais grand tort de profiter de ces circonstances imprévues, et vous feriez tort à votre enfant si vous résistiez.

Il parlait avec tant de fermeté qu'il croyait avoir gagné sa cause. Mais Amable, qui n'était pas du tout convaincue, répondit :

— On a prévu ce cas dans notre contrat de mariage. Je crains qu'elle ne soit déjà beaucoup trop riche. D'ailleurs, Philippe, je suis sûre que telle serait la volonté de Walter.

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Quand cette enfant est née, je me suis dit : Elle sera pour moi, et Philippe sera chargé de Redclyffe. Je sais qu'il était heureux de penser que cette terre serait entre des mains aussi capables que les vôtres, et qu'il comptait sur vous pour achever tout ce qu'il avait commencé. Vous n'avez sans doute pas oublié les choses dont il vous a chargé ? Si vous renonciez à cet héritage, ce serait vous opposer à ses vœux ; non, vous ne le pourriez pas ! Songez quel malheur ce serait pour cette pauvre petite d'être l'héritière d'un si vaste domaine, et pour Redclyffe de tomber entre les mains d'un administrateur tel que moi !

Il poussa un gémissement.

— Si vous saviez quel fardeau !…

— Vous devez l'accepter, et ne pas le rejeter sur mes faibles mains et sur celles d'un jeune enfant.

— Il aurait bien fallu vous y soumettre si c'eût été un garçon.

— Dans ce cas, j'aurais fait de mon mieux, en attendant qu'il fût grand ; mais je suis bien aise que ce souci me soit épargné. Vous vous rendrez d'ailleurs si utile !

— Il ne me semble pas que je puisse jamais me rendre utile, dit Philippe d'un ton découragé.

— Votre tête vous fait-elle souffrir ?

— Toujours un peu, répondit-il en la reposant sur sa main.

— Mais vous êtes mieux, cependant. Vous paraissez mieux portant que quand je vous ai quitté.

— Oui, je suis mieux ; mais je crois ma santé altérée pour toujours. Cela seul devrait me faire hésiter, même si…

Il s'arrêta, cacha sa figure dans ses mains, puis se promena dans le salon pour calmer son émotion. Il reprit ensuite, en cherchant à paraître calme :

— Amy, comment est Laura ?

— Elle est très bien, et il ne faut pas vous effrayer, si vous la trouvez un peu plus pâle et plus maigre qu'autrefois.

— Elle a toujours espéré… supporté…

— Oui !

— Et eux, votre père… et votre mère… ils peuvent me pardonner ?…

— Ils vous ont pardonné depuis longtemps ; mais, Philippe, une des raisons pour lesquelles je suis descendue, c'était pour vous dire que papa n'abordera pas ce sujet premier. Vous savez… cela le gênerait, et il sera bien aise que vous commenciez.

Il ne répondit pas, et Amable reprit, après un moment de silence.

— Laura est sortie avec Charlotte. Elles font toujours de longues promenades ensemble.

— Est-elle assez forte pour cela ? Ne se fatigue-t-elle pas trop aux études que je lui ai conseillées ?…

— Elle est très bien, et il est bon pour elle de s'occuper. Quel bonheur que nous n'ayons pas appris votre maladie à Corfou, avant que vous fussiez mieux ! Éveline nous en parla dans une lettre et nous fûmes très alarmés. Je suis bien heureuse que vous soyez de retour ! Mais j'entends la voiture, c'est maman et Charles qui reviennent de Broadstone, où ils pensaient que vous arriveriez par le dernier train.

Philippe se leva, se rassit, puis se releva encore et s'appuya contre la cheminée. Il ne savait comment aborder sa tante, dont il avait mérité le déplaisir, et Charles qui, en se séparant de lui, l'avait accusé avec tant de justice ; Charles qui l'avait pénétré et traité avec mépris.

Un instant après, Charles entra appuyé sur le bras de sa mère, tous deux tendirent la main à Philippe, et parurent fort surpris de trouver Amable au salon. Madame Edmonstone demanda à Philippe des nouvelles de sa santé, aussi cordialement qu'elle le put, puis elle sortit avec sa fille, et depuis ce jour on ne parla plus de

la proposition que Philippe avait faite à Amable. Il garda cette propriété, qu'il abhorrait, et fit par là un plus grand sacrifice que s'il y avait renoncé.

Quand la mère et la fille furent sorties, les deux cousins gardèrent le silence. Philippe était encore appuyé sur la cheminée, pendant que Charles, assis sur le canapé, chauffait tantôt une de ses mains, tantôt l'autre, tout en regardant cette figure, sur laquelle le chagrin et l'humiliation avaient laissé des traces aussi profondes que la maladie. Son œil pénétrant vit bientôt que la pitié d'Amable n'était pas déplacée, et il se sentit lui-même touché de compassion.

— Je suis peiné de vous voir si changé, dit-il. Il faut que nous tâchions de vous faire plus de bien qu'on ne vous en a fait à Saint-Mildred. Croyez-vous que vous repreniez des forces !

Il n'avait peut-être jamais parlé à Philippe d'un ton affectueux.

— Merci, je suis déjà plus fort ; mais tant que j'aurai ces maux de tête, je ne serai bon à rien.

— C'est que vous avez été sérieusement malade ! Vous ne pouvez pas vous attendre à vous rétablir facilement après deux fièvres ! Mais à présent qu'il n'y a plus rien de grave, vous allez vous remettre ici doucement comme tout le monde.

— Dites-moi donc ce qu'on pense d'Amable ? Est-elle aussi bien qu'on peut le désirer ?

— Oui, elle reprend ses forces très rapidement ; elle a été hier à l'église, et ne s'en est pas mal trouvée, quoique ce fût une grande épreuve, puisqu'elle n'avait pas été à East-Hill depuis… depuis le mois de mai.

— Dieu soit loué ! dit Philippe.

— Elle est si heureuse avec son enfant ! Vous savez comme on l'appellera ?

— Oui, elle me l'a écrit.

— Sans doute pour ne pas vous le dire. Mary sera le nom pour tout le monde ; Verena, pour nous seuls.

Philippe demeura un moment absorbé dans ses pensées ; puis il dit brusquement :

— Quand nous nous sommes séparés, vous m'avez dit que mon cœur était rempli de malice. Vous aviez raison !

— Touchez-moi la main, dit Charles !

Ils gardèrent le silence jusqu'au moment où Charles se leva, en disant qu'il était temps d'aller s'habiller pour le dîner. Philippe voulait le soutenir.

— Non, merci, je n'ai plus besoin que de mes béquilles à présent ! et je tiens à vous montrer ce que je peux faire.

Charles était en effet plus fort qu'autrefois ; mais il craignait surtout de fatiguer Philippe. Il fit même pour lui ce qu'il n'avait jamais pour personne. Il l'accompagna jusqu'à sa chambre, à l'autre bout du passage, et plus loin que sa propre porte, pour s'assurer qu'il ne lui manquait rien.

Pendant ce temps, le reste de la famille rentra, et Charles dut encore aller dans le cabinet de toilette, pour essayer de décider son père à parler dès ce soir même à Philippe du sujet qui l'inté-

ressait tant. Le pauvre M. Edmonstone craignait tellement cette corvée, que la cloche du dîner sonna avant qu'il eût pris un parti.

Cependant Laura était auprès d'Amy, qui cherchait à la rassurer au moment de paraître devant Philippe. La pauvre Laura ne pouvait croire qu'il lui pardonnât sa faiblesse et sa trahison. Elle n'osait plus même compter sur son amour, et toute sa fermeté lui faisait défaut. Mais la cloche du dîner et la nécessité de descendre semblèrent lui rendre l'habitude de se contenir. Elle se remit, sécha ses larmes et descendit. Pour Charlotte, elle était allée s'habiller seule ; elle faisait part à Trim, qui était avec elle, de tous les sentiments qu'elle éprouvait. Elle ne pourrait certainement parler à Philippe, et ne comprenait pas Amy de l'avoir choisi pour parrain. Et puis, penser qu'il allait se marier, comme le bon héros d'un livre, et vivre heureux le reste de ses jours !... Sans doute elle plaignait la pauvre Laura ; mais elle avait été coupable, et cependant elle serait récompensée ! Comment Charles pouvait-il parler des chagrins de Philippe ?... Pour sa maladie, il l'avait bien méritée.

Trim, qui avait entendu quelque bruit, insistait pour aller en savoir la cause ; et Charlotte, trouvant sa chambre sombre et froide, et ne pouvant entrer ni chez sa mère, ni chez Amy, où il y avait des conférences privées, fut bien obligée de suivre le chien au salon.

Elle y trouva Philippe, à qui Trim lui-même semblait avoir pardonné, car il appuyait son nez sur ses genoux, en le regardant fixement. Philippe le caressait, et pouvait à peine supporter ce regard intelligent, qui semblait demander son maître à tout le monde.

Charlotte, voyant que Philippe recevait si bien son chien, se sentit tout de suite mieux disposée en sa faveur.

— Comment vous portez-vous, Philippe ? Mon bon chien, mon bon vieux Trim ! dit-elle en s'approchant ; et ils s'occupèrent ensemble de l'animal. Puis Charlotte demanda à son cousin s'il avait vu le petit enfant, et se mit à parler du baptême.

La cloche du dîner réunit toute la famille, à l'exception d'Amable. Philippe et Laura se touchèrent la main en tremblant, et l'on passa dans la salle à manger.

Charles et madame Edmonstone firent de leur mieux pour soutenir la conversation, celle-ci en parlant de ses commissions, celui-là des personnes qu'il avait vues, pendant qu'il attendait sa mère dans la voiture. Madame Edmonstone quitta la salle à manger aussitôt que possible. Laura courut au cabinet de toilette, et, se laissant tomber sur un tabouret aux pieds d'Amable, elle s'écria :

— Amy, qu'il est malade ! et elle répandit un torrent de larmes.

Laura ne s'était pas attendue à trouver Philippe si changé ; Amy, qui l'avait vu beaucoup plus malade, ne l'avait pas suffisamment préparée. Laura pleura longtemps, et sa sœur eut de la peine à lui persuader qu'il était bien mieux qu'il n'avait été. Ensuite elle se désola de ce que ses manières avec elles étaient si changées, si froides. Sans doute c'est qu'il ne l'aimait plus autant ; cette profonde mélancolie en était la preuve. Laura ne savait ce qu'elle serait devenue dans ces tristes moments, sans la présence de sa sœur, qui la consolait un peu. Cette chère sœur pouvait bien la comprendre ; elle aussi connaissait la douleur !

Mais Laura lui portait presque envie, parce que la mort seule avait pu lui enlever son bien-aimé. Elle avait un autre sujet de l'envier, c'est qu'Amable n'avait pas empoisonné elle-même la coupe de ses douleurs.

Les deux sœurs demeurèrent ensemble jusqu'au moment où Charlotte vint avertir Laura que le thé était prêt, ajoutant que son père et Philippe étaient encore dans la salle à manger.

Ils y demeurèrent longtemps au coin du feu, sans que ni l'un ni l'autre osât commencer. M. Edmonstone était irrésolu ; Philippe s'efforçait de contenir ses sentiments, et luttait contre son mal de tête et la confusion de ses idées, qui menaçait de lui faire oublier ce qu'il avait à dire. Enfin M. Edmonstone se leva et prit une lumière :

— Venez dans mon cabinet, dit-il ; je vous remettrai les papiers de Redclyffe.

— Merci, dit Philippe, se levant aussi, mais seulement parce qu'il ne pouvait pas demeurer assis quand son oncle était debout. Pas ce soir, s'il vous plaît ; je ne suis pas en état de les voir.

— Quoi ! votre tête ?

— Un peu cela… mais il y a une autre chose que je vous supplierai de régler, ou je serais incapable de m'occuper de rien.

— Oui… oui… je sais… dit M. Edmonstone en s'agitant sur sa chaise.

— Je sais que je vous ai profondément offensé.

M. Edmonstone ne pouvait souffrir les excuses.

— Bien, bien ! je sais tout cela. Ce qui est fait est fait ; n'en parlons plus. Les jeunes gens ne font que des folies. J'ai été moi-même jeune et amoureux.

Le capitaine Morville aurait-il jamais cru qu'il ferait un jour une folie, et que M. Edmonstone la lui pardonnerait, parce que lui aussi il avait été jeune ?

— Puis-je croire que j'ai votre pardon et votre permission ?…

— Oui, oui, oui ; j'espèce que cela égayera un peu la pauvre Laura. Il y a déjà quatre ans que vous vous aimez ? C'est de la constance, et il est temps qu'elle soit récompensée. Nous nous doutions peu de ce que vous faisiez ; deux jeunes gens si sages et si prudents ! Ainsi, vous ne voulez pas les papiers ce soir ? En effet, vous n'avez pas l'air d'être en état de les voir. Peut-être la société de Laura vous conviendra-t-elle mieux, hé, Philippe ?

La vue de deux amoureux était une chose si agréable à M. Edmonstone, qu'il oubliait tout à fait les torts de Philippe et de Laura. Cependant ils ne se conduisirent pas exactement comme il l'avait prévu : Laura ne leva pas les yeux de toute la soirée, et Philippe au lieu d'aller hardiment se placer auprès d'elle, demeura assis la tête appuyée sur sa main, comme s'il eût été trop accablé par son indisposition pour penser à autre chose. C'était assez vrai ; les diverses émotions de cette journée avaient beaucoup augmenté son mal. Mais il était surtout gêné par la froideur que lui témoignait sa tante, et il craignait d'avoir l'air de vouloir la braver, en montrant à Laura tout ce qu'il sentait pour elle. La pauvre Laura, remarquant sa froideur, pensait qu'il souffrait beaucoup et qu'il ne l'aimait plus. Les manières de son père lui faisaient comprendre ce qui s'était passé dans la salle à manger ;

elle honorait Philippe de ce qu'il se sacrifiait ainsi, en lui demeurant fidèle.

Madame Edmonstone, après avoir essayé différents remèdes pour soulager le mal de son neveu, vit que la seule chose à faire pour ces pauvres jeunes gens, était de les laisser s'expliquer ensemble. Elle envoya donc Charlotte au lit et monta chez Amy, et, sous quelque prétexte, Charles emmena son père.

Laura baissa la tête et fit un effort pour se remettre de son émotion, avant de s'expliquer avec Philippe. Mais lui, ôtant sa main de devant ses yeux, dès que la porte fut fermée, il se leva et regarda Laura. Elle aussi leva les yeux ; leurs regards se rencontrèrent et ils se comprirent. Il s'approcha d'elle et lui tendit la main, elle lui donna la sienne qu'il pressa, en imprimant un baiser sur son front.

Ils n'échangèrent pas un seul mot d'explication, mais Laura comprit la vanité de ses craintes ; il l'aimait toujours. Elle sentit dans son cœur un de ces mouvements de joie extrême, comme elle en avait éprouvé déjà deux fois auparavant ; mais il ne dura qu'un instant : elle se rappela bientôt l'état de Philippe. Du moins elle avait enfin le droit de le soigner ; elle en profita pour le faire coucher sur le canapé et soutenir sa tête avec des coussins. Il était trop malade pour parler, et la laissa faire, se reposant sur la pensée qu'elle était à lui, et tenant sa main dans les siennes. Elle la retira quand ses parents entrèrent, mais elle demeura auprès de lui inquiète, agitée, jusqu'au moment où elle alla souhaiter une bonne nuit à sa sœur. Amable était déjà au lit ; elle lui tendit la main, avec un doux regard rempli d'affection et de sympathie.

— Vous n'avez plus besoin, dit-elle, qu'on vous assure que tout va bien maintenant ?

— Ces maux de tête si inquiétants ! répondit Laura.

— Ils se dissiperont maintenant que son esprit est en repos.

— Je le souhaite !

— Et vous savez qu'il vous faut être heureuse demain, à cause de votre filleule !

Madame Edmonstone entra, et pria Laura de se retirer afin qu'Amy pût s'endormir. Elle obéit et se sentit plus capable de prier, d'espérer et même de prendre du repos, qu'elle ne l'avait cru en quittant le salon.

— Pauvre Laura ! dit madame Edmonstone. Je suis bien aise pour elle que les choses soient arrangées, et que son père et Charles soient satisfaits ! Mais il ne faut pas que je vous cause après l'avoir renvoyée. Êtes-vous bien lasse ce soir ?

— Non, mais j'ai sommeil. Bonne nuit, chère maman.

— Bonne nuit, ma chère fille ! et, découvrant un peu la petite figure endormie sur le sein de la jeune mère :

— Bonne nuit, vous aussi, ma chère petite-fille. Ne dérangez pas maman !

Madame Edmonstone se retira, en pensant au soir où elle avait laissé Amy couchée dans ce même lit, éclairée par la pleine lune de Pâques. Cette chambre de jeune fille était devenue la chambre d'une veuve ; la clarté d'une lampe de nuit éclairait le portrait de l'époux tant regretté, sur lequel se projetait l'ombre de

la petite croix de bois ; et les rideaux du lit s'ouvraient pour entourer le berceau de l'enfant.

Amable, quoiqu'elle aimât tendrement ses parents, aimait toujours à se trouver seule avec sa fille. Elle se sentait alors moins délaissée ; elle lui parlait tout bas de ce père qu'elle avait perdu, comme elle n'aurait pu le faire avec personne. Elle lui donnait les noms les plus tendres ; « fille de Walter, cher petit enfant de Walter », étaient ceux qu'elle prononçait le plus souvent. Quand elle l'appelait « ma fille », cela en disait beaucoup moins à son cœur.

Ce soir-là elle lui parla beaucoup de la cérémonie du lendemain, du Père qui est aux cieux et qui remplacerait le sien. « Ô ma fille, disait-elle, puissions-nous l'une et l'autre vivre et mourir comme ton père, pour nous trouver un jour réunies à lui dans le ciel.

C'est en parlant ainsi qu'Amable Morville s'endormit la veille du baptême de son enfant.

41

Le toit d'un étranger pour abriter ta tête,
Le pied d'un étranger pour fouler ta bombe ;
Des rocs et des déserts, les Alpes et la mer,
S'étendant entre toi et ta patrie.

Le jour suivant, il tardait beaucoup à Mary Ross d'avoir des nouvelles de Hollywell ; elle eut un peu de peine à fixer son atten-

tion sur sa classe à l'école. Laura et Charlotte arrivèrent à l'heure ordinaire, et lui dirent qu'Amy était très bien.

— Le capitaine Morville est-il arrivé ? se demanda Mary… Je ne puis rien deviner sur la figure de Laura. N'importe, Charles me dira tout après le service.

La première chose qu'elle vit, en sortant de l'école, ce fut le petit phaéton avec Charles et le capitaine lui-même. Charlotte, qui était très animée, eut le temps de lui dire, pendant que sa sœur était un peu éloignée :

— Tout est arrangé, Mary, et je plains beaucoup Philippe.

Heureusement Mary comprit le sens de cette phrase ; au besoin, la figure altérée du capitaine l'y aurait aidée.

— Je ne vis jamais une personne aussi changée, dit-elle à Charles, qui entra un moment chez M. Ross avant le service.

— Et cependant il est bien mieux aujourd'hui qu'hier. Il a repris un peu ses manières posées, et il semble au moins l'ombre de lui-même, quoiqu'il ait perdu toute la bonne opinion qu'il avait de sa chère personne, et qu'il soit très reconnaissant des attentions que nous lui témoignons.

— Il est bien pâle et bien maigre. Le croyez-vous guéri ?

— Il en est bien loin ! Cependant il est passablement aujourd'hui, et souffre moins de son éternel mal de tête. J'espère qu'il s'en délivrera sans retrouver, avec la santé, son ancien caractère. Ce n'est qu'à cette condition que je pourrai lui pardonner d'être parrain à ma place. — À propos, on baptisera aussi aujourd'hui le filleul d'Amy.

— Quel filleul ?

— Ne savez-vous pas que M. et madame Ashford lui ont fait demander la permission de donner à leur petit garçon ce nom que nous n'entendrons plus, et qu'Amy leur a offert d'être sa marraine ? Pauvre Markham ! Comment pourra-t-il le supporter ? Il est comme fou de douleur, et m'a écrit qu'il aurait voulu n'avoir plus rien à faire avec Redclyffe, sans le désir de… Et quand on pense à tout le mal qu'il m'a dit du capitaine !

L'après-midi était belle, et le soleil du printemps salua de ses rayons le petit enfant qu'on apportait à l'église. Bien des regards suivirent la jeune mère, que plusieurs n'avaient pas revue depuis le jour où, nouvelle mariée, elle était sortie de cette même église appuyée sur le bras de son époux. À ces regards de compassion pour la petite Amy Edmonstone (on avait à peine perdu l'habitude de l'appeler ainsi), se joignaient bien des regrets pour le jeune homme mort loin de sa partie, et que chacun aimait dans le voisinage. On plaignait aussi cette pauvre petite orpheline, qui ne pouvait pas encore sentir son malheur.

Amy tint son enfant sur ses genoux jusqu'au moment du baptême. Elle était éveillée, et Amable, sachant qu'elle était plus tranquille dans ses bras que dans ceux d'une autre personne, voulut la tenir elle-même pendant toute la cérémonie. Elle s'avança d'un air grave et paisible, car elle ne se sentait pas seule ; elle goûtait une parfaite joie d'offrir à Dieu son plus précieux trésor. Au moment où l'enfant fut baptisé par M. Ross, Amable crut découvrir sur cette petite figure une ressemblance qu'elle y avait toujours vainement cherchée. Elle n'aurait pu dire en quoi elle consistait, mais c'était une ressemblance plus vivante que celle d'un portrait. Après la bénédiction, elle se retira forti-

fiée, sentant qu'elle avait une grande tâche à remplir : élever cet enfant avant d'être réunie à son époux. Cette pensée la soutenait, en entrant dans l'époque de calme, qui devait suivre l'année si agitée qu'elle venait de traverser, année mémorable, où elle avait éprouvé les plus grandes joies et les plus profondes douleurs. Il en était tout autrement de Laura. Pour elle, les craintes et le doute étaient passés, et le printemps de la vie commençait à poindre.

Philippe et Laura pouvaient s'aimer sans crainte ; tout était pardonné, et leur conscience était à l'aise. Cependant, comme disait Charles, ils n'avaient pas l'air aussi amoureux qu'ils auraient dû l'être après leur longue séparation.

C'est que, si leur amour avait été désintéressé et romanesque, il avait toujours été trop sérieux, trop profond, pour ressembler à tous les autres. Ils s'étaient aimés comme deux époux, et Laura s'était soumise à Philippe au point d'oublier tous ses autres devoirs. Aussi fut-elle extrêmement surprise lorsque, au sortir de East-Hill, il lui dit, dès qu'il put lui parler sans témoins :

— Laura, vous avez plus à me pardonner que tous les autres.

— Ne parlez pas ainsi, Philippe, je vous prie. Croyez-vous que je n'aurais pas supporté pour vous de bien plus grandes souffrances ? J'ai tout oublié.

— Je ne parle pas seulement de vos souffrances, Laura, quoique je puisse à peine en soutenir la pensée. Mais je veux dire que vous avez à me pardonner d'avoir profité de votre confiance en moi pour vous entraîner dans l'erreur.

— Vous n'aviez exigé aucune promesse, murmura Laura.

— Laura, par pitié, ne me rappelez pas mes détestables sophismes, s'écria Philippe, comme s'il eût été incapable de se contenir. Laissons ces pensées à ma sœur.

Puis, prenant un ton plus doux :

— Je me trompais, et je vous ai conduit à vous tromper vous-même. Vous n'aviez pas assez d'expérience pour voir où je vous conduisais ; et vous vous êtes laissée entraîner au mal. Et, quand l'approche de la mort éclaira ma conscience, je ne pus qu'avouer ma faute et vous en laisser porter la conséquence. Laura, quand je pense à ma conduite envers vous, je la trouve encore plus coupable que ma conduite envers… votre beau-frère.

Ces douloureuses paroles étaient quelque chose de tout nouveau et d'effrayent pour Laura.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle. Votre intention était bonne ! Vous étiez dans l'erreur.

— Si je pouvais encore le croire ! Mais ce que je prenais pour une bonne intention… c'était un prétexte pour mon inimitié… Vous ne pouvez le comprendre !

Laura hasarda de dire que les apparences étaient contre Walter ; mais il ne voulut pas l'écouter.

— Si elles étaient contre lui, j'en triomphais. Je vois bien à présent que si j'avais eu le plus petit désir de connaître la vérité, je l'aurais découverte. Si j'avais été à Saint-Mildred pour l'interroger amicalement… voir et entendre Wellwood… mais il est trop tard… et je deviendrais fou si je m'arrêtais trop souvent à ces deux dernières années.

— Rappelez-vous, lui dit encore Laura, que ce cher Walter lui-même reconnaissait votre bonne intention. Ah ! la manière dont il vous défendait était ma seule consolation.

— C'est là l'aiguillon le plus aigu, et cependant le baume le plus adoucissant, dit Philippe. Voyez, Laura, et il lui montra la première page de sa petite Bible.

— Cher Walter ! murmura-t-elle en laissant couler ses larmes. Il fut si amical pour moi le jour de son mariage, où j'étais si malheureuse !

— Amy vous a-t-elle répété les dernières paroles qu'il m'adressa ?

— Non, dit Laura.

— Dieu vous bénisse, ainsi que ma sœur ! répéta-t-il, si bas qu'elle put à peine l'entendre.

— Amy aura voulu que vous me le disiez vous-même. Chère sœur !... Philippe, comment pouvons-nous parler d'elle ?

— Comme d'un ange de pardon, répondit-il.

— Si vous saviez ce qu'elle a été pour moi tout l'hiver ! dit Laura. En entrant dans sa chambre, je me trouvais toujours fortifiée et consolée.

— Quand elle m'a quittée à Recoara, il m'a semblé que mon ange gardien s'éloignait.

— Oui, ce devait être affreux pour vous.

— Ne m'en parlez pas ! s'écria Philippe. Je me rappelle seulement le tumulte horrible de mon âme ! Parlez-moi de vous-

même, dites-moi que vous ne m'en voulez plus !

— Oh non ! répondit Laura, d'ailleurs tout cela est fini !

— Fini !... Je crains, Laura, qu'en unissant votre sort au mien vos chagrins ne soient pas finis. Vous épouserez un homme affligé, plein de remords, brisé dans son cœur et dans son corps, tourmenté par les plus amers souvenirs, et contraint d'accepter un héritage qui semble lui venir comme la prospérité vient au méchant. Laura, vous voulez accepter tout cela ?... Alors votre amour sera ma seule consolation pendant le reste de ma vie.

Laura ne pouvait entendre de semblables paroles sans frissonner à la fois de joie et de douleur ; elle ne pouvait croire si coupable l'homme qu'elle admirait, et, si elle cessa de le contredire quand il s'accusait, ce fut pour ne pas l'affliger ; elle se contentait de le calmer en parlant affectueusement de Walter et d'Amy.

On avait invité pour le jour du baptême M. Ross et sa fille ainsi que le docteur Mayerne. On ne pouvait se passer de lui, après tous les services qu'il avait rendus pendant l'hiver à la famille. M. Edmonstone eut le plaisir de lui dire qu'il y aurait bientôt un autre mariage dans la maison : c'était une ancienne inclination, une constance digne des romans ; il avait dès longtemps deviné ce mystère, quand sa femme s'inquiétait en voyant la pâleur de Laura.

Le docteur ne fut pas non plus très surpris de cette nouvelle ; mais, sachant quels étaient les sentiments de Charles pour Philippe l'hiver précédent, il lui tardait de voir ce qu'il pensait de ce mariage. Charles en parla de la manière la plus cordiale.

— Eh bien ! docteur, vous savez la nouvelle ?

— Ils sont faits l'un pour l'autre, répondit le docteur. En les voyant ensemble, on dirait le premier chapitre d'un roman.

Quand madame Edmonstone entra, le docteur fut un peu surpris de la manière dont elle reçut ses félicitations ; sans doute elle pensait au pauvre Walter, ou craignait que la vue des deux fiancés ne fît de la peine à lady Morville, car elle était plus froide que d'habitude. À dîner, M. Edmonstone était de très bonne humeur, heureux du rétablissement d'Amy, content d'avoir encore un jeune homme dans la maison, content de voir deux amoureux, et de songer que du moins Laura serait la maîtresse de Redclyffe, puisque cette terre ne pouvait appartenir à l'enfant d'Amy. Sa femme, qui était sans inquiétude au sujet de sa seconde fille, faisait de son mieux pour sourire et pour parler, quoiqu'elle pensât bien souvent au père qui n'assistait pas au baptême de son enfant. Charles éprouva sans doutes les mêmes sentiments ; mais, il les cachait sous une apparence de gaieté et se permettait force plaisanteries ; Charlotte reprenait rapidement son humeur enjouée ; Philippe et Laura étaient seuls graves et silencieux. Cette dernière était surtout affligée de voir Philippe si fatigué pour être venu à pied d'East-Hill. Au reste, les autres convives étaient assez animés pour qu'ils pussent garder le silence ; M. Edmonstone but à la santé de mademoiselle Morville, et porta un morceau du gâteau de baptême à sa maman, qui était demeurée au salon.

Amable était assise au coin du feu, se disant qu'il faudrait à l'avenir qu'elle prît part aux fêtes de la famille, et désirant ne pas attrister le baptême de son enfant en restant seule à l'écart. Mais tout autre que M. Edmonstone aurait vu plus de tristesse que de gaieté dans le sourire avec lequel elle remercia son père.

42

Elle ne changea pas quand vint le chagrin ;
Un chagrin qui eût effrayé l'homme le plus ferme.
On aurait dit qu'elle gardait sa flamme
Pour nous consoler jusqu'alors ;
Mais le chagrin passa, et les autres sourirent
Encore une fois avec bonheur ;
Et elle retrouva le doux esprit
Qu'elle avait toujours eu auparavant.

Le mariage de Philippe ne pouvait avoir lieu tout de suite. Personne ne dit, mais tout le monde sentit, qu'il ne devait pas en être question avant que la première année du deuil d'Amable fût passée. Cependant Philippe demeurait à Hollywell, recouvrant ses forces, qui faisaient plus de progrès en une semaine qu'elles n'en avaient fait en six à Saint-Mildred. Plus sa santé se rétablissait, plus ses facultés affaiblies se fortifiaient ; il fut bientôt en état de s'occuper d'affaires. Il aimait surtout à causer avec M. Ross, dont la conversation lui faisait toujours du bien.

Cependant il ne pouvait pas encore supporter la pensée d'aller à Redclyffe. Il s'était toujours occupé avec une peine évidente des affaires qui avaient rapport à cette terre. Amable craignait qu'il ne la négligeât, et madame Edmonstone se demandait s'il comptait passer tout l'été à Hollywell. Enfin il reçut un jour une lettre de lord Thorndale, qui lui disait que son frère, le député de Moorworth, avait envie depuis longtemps de se faire remplacer ; il avait dernièrement différé de le faire, espérant que Philippe Morville pourrait lui succéder. Moorworth était dans les mains des familles Thorndale et Morville, et lord Thorndale, en conseillant

à Philippe de se présenter tout de suite, l'invitait à venir demeurer chez lui, au lieu d'aller à Redclyffe.

Dès sa jeunesse Philippe avait ambitionné un siége au parlement, et ce fut une des raisons qui le faisaient hésiter ; car on eût dit que tous ses vœux allaient être exaucés, comme pour le punir. Il sentait bien qu'une fois chargé de cette malheureuse fortune, il devait en faire le meilleur usage qu'il pourrait et ne pas chercher le luxe et le repos, mais se mettre en avant là où les honnêtes gens sont nécessaires. Mais il craignait son ancien amour des distinctions. Il craignait aussi la vie de Londres pour Laura, et pensait qu'il l'exposerait à beaucoup d'inquiétude, car, une fois élu, il ne voudrait pas, malgré sa mauvaise santé, être un membre inactif.

Il finit par demander à Laura son avis. Elle se sentit partagée entre la crainte qu'il ne se fatiguât trop, et le désir qu'il eût une occasion de déployer ses talents. Amable et Charles, consultés à leur tout, dirent tous deux que la vie de Londres serait meilleure pour Philippe que la solitude de Redclyffe, et qu'il avait besoin de s'occuper pour se distraire. Leur persuasion se trouvant conforme à celle du docteur Mayerne, elle prévalut.

Philippe se rendit chez lord Thorndale, et fut nommé sans opposition. Markham envoya son neveu pour régler quelques affaires avec lui, car il ne pouvait supporter l'idée de le voir. Il avait été furieux d'apprendre qu'il dût épouser l'autre miss Edmonstone, et pensait que c'était faire un outrage à lady Morville de s'occuper d'un mariage dans la maison où elle vivait. C'était sur elle qu'il avait reporté toute son affection pour la famille Morville, et il la supposait très affligée de n'avoir pas un fils. Il est

vrai qu'il ne disait rien contre M. Morville, mais M. Ashford présumait qu'il ne serait pas aimable avec le nouveau maître.

M. et madame Ashford avaient aussi un peu de peine à croire qu'il fût digne de son prédécesseur ; cependant ils en avaient ouï dire tant de bien, qu'ils étaient fâchés de voir toute la paroisse mal disposée à son égard. Enfin on annonça son arrivée. Comme l'autre fois, James Thorndale l'amena, et se rendit chez madame Ashford, pendant que son ami s'occupait d'affaires avec Markham. Philippe ne voulut pas aller au château, et régla seulement différentes choses, puis se rendit à Cove, et fit ensuite une visite de dix minutes à madame Ashford.

Quelques jours après, le vieux James Robinson disait partout que le nouveau propriétaire regrettait autant M. Walter que qui que ce fût, car il était devenu pâle comme la mort en prononçant son nom et en faisant à Ben sa commission.

— Pour le pauvre Ben, ajouta le vieillard, il a pleuré comme un enfant, en apprenant que M. Walter avait pensé à lui sur son lit de mort.

Il ne croyait pas qu'après cela Ben retombât jamais dans ses anciennes fautes.

Markham bouda longtemps les Robinson et les traita d'adorateurs du soleil levant. Pour lui, il était loin de tomber dans cette idolâtrie ; il eut bien de la peine à convenir que le nouveau propriétaire voulait se conformer en tout aux vues de son jeune prédécesseur.

Philippe partit bientôt pour Londres, où l'on put présumer, par ses premiers essais, qu'il se distinguerait autant que Laura et

Marguerite pourraient le désirer. Laura craignait pour lui l'excès du travail, d'autant plus qu'ayant peu d'argent à sa disposition, il vivait dans un petit appartement, ne voyait personne et n'avait pas de cheval. Mais elle fut bientôt rassurée ; il vint passer un jour ou deux à Hollywell, et put voir que, s'il n'avait pas repris beaucoup de force et de couleur, il était plus actif, plus animé, et très occupé de politique. Malheureusement, comme Philippe le remarqua dès son arrivée, Amable était moins bien qu'à l'époque du baptême. Elle avait fait alors un trop grand effort sur elle-même, et, quoiqu'elle ne fût pas indisposée, elle était triste et abattue, incapable d'entendre de la musique ou de regarder une fleur, et souffrant beaucoup des souvenirs que la saison lui rappelait. La moindre chose la fatiguait ; elle ne s'intéressait qu'à son enfant et à une jeune veuve du village, atteinte d'une maladie de langueur.

Elle craignait la société, évitait les visites et paraissait contrariée, quand son père amenait quelqu'un à dîner. Cependant, comme il voyait avec peine qu'elle restât dans sa chambre, elle descendait pour lui plaire.

Quand il y avait un grand dîner, elle n'était pas tenue d'y assister. M. Edmonstone en donna un pendant la visite de Philippe, pour avoir le plaisir de présenter le député de Moorworth à ses amis.

Après le dîner, Charlotte vint prier Mary Ross d'aller auprès d'Amy. Ne la trouvant pas dans le cabinet de toilette, elle frappa à la porte de sa chambre.

— Entrez, dit-on doucement.

Elle ouvrit la porte, et vit devant la fenêtre, entourée de roses grimpantes, la petite tête d'Amable, coiffée de son bonnet de veuve, qui se dessinait sur le bleu du ciel, pendant qu'elle veillait sur le berceau de son enfant endormi.

— Je vous remercie d'être venue, dit-elle ; j'ai pensé que vous ne regretteriez pas trop de rester un peu avec moi et ma fille. J'ai envoyé Anne à la promenade.

— Qu'elle est jolie ! dit Mary en se baissant sur le berceau. Le sommeil lui donne des couleurs ; elle fait beaucoup de progrès.

— Pauvre petite ! dit Amy en soupirant.

— Vous êtes fatiguée, Amy ? dit Mary en s'asseyant, et en ramassant le petit bas de laine qu'Amable tricotait.

— Non, merci, dit-elle avec un autre soupir.

— Je crois que vous l'êtes ; êtes-vous retournée chez Alice Lambsden ?

— Cela ne me fatigue pas.

Sa voix, qu'elle évitait d'élever, pour ne pas éveiller son enfant, paraissait singulièrement mélancolique.

— Je suis moins fatiguée, je crois, du peu que je fais, que de la longue perspective de vie que je vois devant moi.

Le cœur de Mary était trop plein pour qu'elle pût répondre autrement que par un regard vers le berceau.

— Oui, dit Amable ; il faudra que je le remplace auprès d'elle ; mais je plains tant sa pauvre petite de grandir sans l'avoir connu !

Amy s'approcha du berceau.

— S'il l'avait vue ! Si seulement il lui avait donné un baiser ! Mais hélas, moi seule je pourrai lui dire un peu ce qu'il était !

Elle revint à sa place et continua :

— Non, je ne désire pas être comme la pauvre Alice ! Je ne le désire pas, à cause de cette enfant. Mais, Mary, depuis que je suis guérie, je vois combien j'avais compté sur la mort. Il me semblait que j'irais auprès de lui, au printemps, s'il ne pouvait revenir auprès de moi.

— Cette enfant vous console, sans doute !

— Oui, cette chère petite ! Quand je la vis pour la première fois, il me sembla que c'était lui ! Par moments il me le semble encore, et ce sera toujours plus ainsi. Je suis très heureuse de l'avoir, et, quoique je sois parfois triste et malheureuse, je ne voudrais pas que les choses fussent allées autrement.

— Vous avez raison.

— Mary, quand je m'éveille après avoir rêvé de lui, après avoir cru entendre sa voix, sentir sa main, alors il ne me reste d'autre consolation que de prendre notre enfant et de la serrer dans mes bras.

— Chère Amable ! Ces sentiments sont très naturels.

— J'espère qu'ils ne sont pas coupables ; car, au fond, je suis résignée ; je sais que ce coup est venu du ciel. Il m'arrive même parfois d'être heureuse, quand je suis seule ou à l'église ; mais d'autres fois je me le représente tel qu'il était dans sa force, lorsqu'il nous arrivait par un beau jour d'été… Ah ! si seulement je

pouvais assez me surmonter pour ne pas me rendre désagréable à tout le monde !

— Chère enfant ! dit Mary, ne pouvant s'empêcher de sourire.

— J'inquiète maman par ma tristesse, et je les empêche d'être gais là-bas… papa,… Charlotte,… tout le monde… Ils sont si bons pour moi ! Cependant, quand je sens qu'ils m'observent tous, pour voir si je suis gaie, cela me rend plus triste ; ou, si je fais un effort sur moi-même, je m'en ressens après, et maman est tourmentée. — Oh ! voilà cette petite fille qui s'éveille !

— Je n'aurais pas dû venir la déranger.

— C'est égal, elle ne dort jamais longtemps à ces heures. Chut, chut, ma petite… — Non ?… Il paraît qu'il faut vous lever. Venez donc montrer à votre marraine vos beaux yeux éveillés.

Quand Mary quitta la chambre, ce fut avec la conviction que ces longs cils noirs, trop marqués pour être jolis chez une si jeune enfant, consoleraient mieux Amy que toute autre chose au monde. Vers la fin de la soirée Laura vint à son tour dans la chambre de sa sœur. Elle avait repris l'air accablé qu'elle avait souvent autrefois. Amable lui demanda si la soirée l'avait fatiguée.

— Oui,… non,… je ne sais… C'était, je crois, une soirée comme les autres.

— Mais vous êtes lasse, dit Amable. Vous avez été trop longtemps à cheval avec Philippe.

— Non, je ne crois pas, dit Laura, d'un air toujours mécontent.

— Non ? chère Laura, je suis sûre que quelque chose vous a fait de la peine ; et, à force de douces paroles, elle finit par obtenir la confiance de Laura. Elle avoua que Philippe lui avait reproché de se faire une idole de lui. Il ne lui avait pas fait ce reproche durement, mais il avait prononcé ce mot d'une manière qui n'était agréable ni pour elle, ni pour lui.

— Je comprends sa pensée, dit Amable. Il a peur de lui-même et craint d'être trop admiré.

— Mais comment puis-je ne pas l'admirer ? dit Laura les larmes aux yeux. Il ne peut m'empêcher de le mettre au premier rang, de ne rien aimer autant que lui.

— Non, non, pas au premier rang, ma sœur ; car alors que feriez-vous si vous deveniez comme moi ? Ne vous détournez pas de moi ; mais je n'aurais jamais supporté ma douleur, si mon cher Walter lui-même ne m'avait pas répété dès le commencement que nous ne devions pas être la première affection l'un de l'autre.

— Je voulais dire la première affection terrestre, reprit Laura ; mais elle ne sentait pas ainsi dans son cœur. Elle savait que c'était son devoir, et croyait l'accomplir.

— S'il n'est pas le premier objet de votre affection, vous verrez ses défauts, et vous pourrez l'aider…

— Quoi, s'écria Laura, avez-vous jamais cru que Walter ait eu quelque tort ?

— Oui, Laura, répondit-elle en rougissant ; je n'aurais pu sans cela comprendre son repentir. Ainsi, ma chère sœur, permettez-

moi de vous le dire, il vaudra beaucoup mieux pour Philippe et pour vous que vous voyiez la vérité.

— Je croyais que vous lui aviez pardonné, murmura Laura.

— L'idée de pardon implique celle de faute, Laura. Je n'aurais pu le consoler, si je n'avais su qu'il avait besoin de consolations. Il ne peut lui être agréable que vous croyiez sa repentance vaine.

— Elle est noble et grande.

— Mais elle serait inutile, si elle était sans objet. C'est pourquoi, ma chère Laura, permettez-moi de vous le dire, si vous vouliez convenir qu'il vous a entraînée à commettre une faute, si vous vouliez en convenir devant notre mère, votre mariage aurait lieu sous de plus heureux auspices.

— Je n'aurais jamais pu le trahir sans y être forcée, dit Laura. Vous savez, Amy, que nous ne nous étions rien promis ; nous ne nous sommes jamais écrit, nous avons fait une seule promenade ensemble, et il était inutile qu'il parlât avant que sa position fût changée.

— Cependant, Laura, quelque chose pesait sur sa conscience quand il s'est cru mourant !

— C'était la seule apparence de faute qu'il pût se reprocher ; ses scrupules étaient nobles et généreux !

Elle parlait avec tant de vivacité, que l'enfant s'éveilla encore et interrompit de nouveau la conversation. Elle se retira, mais, quoique son amour fût excessif, il ne lui donnait aucun repos. Pour Philippe, il l'aimait toujours autant, cependant il sentait parfois qu'elle n'était pas une aide pour lui. Elle était trop reve-

nue à ses anciennes idées, sans les lui rappeler toutefois d'une manière aussi pénible que madame Henley.

43

Mais la foi a épuré la nature
Dans ses plus secrètes parties ; elle a donné
Un berceau paisible à son cœur ;
Calme, comme les gouttes de rosée qui reposent
Dans le sein d'une rose balancée par la brise,
Jusqu'à ce qu'elle exhale son parfum vers le ciel.

Il y avait longtemps que M. Edmonstone avait promis de mener Charlotte en Irlande pour voir sa grand'mère. Ils y seraient allés l'automne précédent, sans la maladie de Walter, et maintenant la tante Charlotte réclamait l'exécution de ce projet. Il tardait beaucoup à lady Mabel de les voir, disait-elle ; car elle devenait toujours plus infirme, et semblait croire que ce serait la dernière fois qu'elle verrait son fils. Elle parlait aussi très souvent de madame Edmonstone et de Laura, en sorte qu'il était évident qu'elle désirait beaucoup de les voir aussi, quoiqu'elle ne voulût pas le demander dans les circonstances présentes de la famille.

Une invitation spéciale avait été envoyée à Trim ; et c'était fort heureux. Charles assurait que Charlotte n'aurait pu partir sans sa permission ; il régnait sur elle comme un tyran, et semblait la croire faite exprès pour le soigner et le promener.

Laura, sachant combien sa grand'mère l'aimait, sentit qu'elle devait offrir d'accompagner son père et sa sœur. Philippe l'ap-

prouva, espérant d'aller la joindre après la session, quand il aurait réglé quelques affaires à Redclyffe. On voyait aussi que M. Edmonstone aurait bien voulu emmener sa femme ; elle-même, dans d'autres circonstances, n'aurait pas demandé mieux que de l'accompagner. Elle n'avait pas été en Irlande depuis quinze ans, et regrettait d'avoir si peu connu sa belle-mère. Ayant reconnu que Charles pouvait se passer d'elle, elle n'aurait pas hésité à le quitter, si elle avait vu Amy mieux portante et plus gaie ; mais on ne pouvait songer à la laisser.

Charles et Amable ne pensaient pas ainsi. Ils ne pouvaient souffrir que leur mère demeurât avec eux sans nécessité, quand leur grand'mère désirait tant de la voir. Ils savaient aussi que madame Edmonstone avait besoin de repos et de changement, après une si triste année.

Amable ne s'effrayait point d'être seule chargée de soigner Charles et son enfant. Elle avait acquis assez d'expérience ; elle était d'ailleurs accoutumée à Charles, et ne se tourmentait pas sans nécessité sur la santé de son enfant ; puis elle aurait, au besoin, les conseils de la vieille bonne et ceux du docteur Mayerne. Il lui serait si doux de rendre ce service à sa mère, si Charles voulait bien se contenter de sa société !

Charles parla comme elle. L'amitié lui faisait comprendre qu'il serait bon pour Amable d'être occupée, sans avoir besoin de paraître gaie. Le docteur Mayerne conseilla aussi à madame Edmonstone d'aller en Irlande, et promit, ainsi que Mary Ross, d'envoyer chaque semaine le bulletin physique et moral de Hollywell, selon l'expression de Charles. On se mit donc à faire les paquets, et madame Edmonstone, après bien des larmes et des recommandations, monta enfin en voiture. Comme elle s'éloignait,

elle vit Charles qui lui faisait des signes d'adieu de la fenêtre, et Amable debout sur les marches du perron, souriant aux voyageurs.

Le bulletin moral et physique prouva que Charles avait bien jugé. Amable, moins agitée, reprit un peu de forces. Elle passait plus de temps hors de sa chambre, ne trouvant plus en bas autant de bruit et de mouvement, et, le soir, elle semblait moins lasse. Elle évitait toujours le jardin, mais elle aimait à faire de courtes promenades dans le petit phaéton ; Charles le conduisait en silence, et la laissait rêver en regardant le ciel ou l'horizon. De temps en temps elle le réjouissait par un sourire naturel, causé d'ordinaire par un progrès de son enfant, qui commençait à rire et à regarder autour d'elle avec des yeux qui ressemblaient de plus en plus à ceux de son père. Elle aurait craint d'ennuyer son frère en lui procurant trop souvent la société de la petite demoiselle, s'il ne lui avait pas témoigné tant d'affection. Il la regardait avec un singulier mélange de curiosité et d'intérêt, s'amusant de ses petites manière inexplicables, et flatté quand il pouvait attirer son attention. Mais il aimait surtout cette petite créature à cause du bien qu'elle faisait à sa mère ; il l'aurait aimée pour cela, quand même elle n'aurait pas été l'enfant de Walter.

Peu à peu, dans la soirée, le dimanche surtout, Amy entretint son frère de son voyage sur le continent, de son séjour à Recoara, plus qu'elle n'avait fait jusque-là. Elle éprouvait de la douceur à voir combien tout ce qui se rapportait à Walter avait de prix pour Charles. Le frère et la sœur n'auraient pu se passer l'un de l'autre ; Amable se sentait rendue à Charles, comme Walter l'avait désiré, et Charles croyait voir se réaliser leur rêve d'enfance, de vivre un jour seuls ensemble. Il ne s'ennuyait point, et,

quoiqu'il reçût avec plaisir quelques visites le matin, il aurait très bien pu s'en passer ; ses soirées en tête-à-tête avec Amy lui étaient plus agréables encore que celles où M. Ross et Mary venaient prendre le thé. Il écrivit donc à sa mère de ne pas s'inquiéter ; Amy passerait mieux l'anniversaire de septembre, si elle se trouvait seule encore. Au reste, les lettres journalières de sa mère et de Charlotte semblaient faire prévoir que leur séjour serait prolongé. Lady Mabel, étant fort affaiblie, ne voulait pas laisser partir ses enfants ; Laura et Charlotte étaient sans cesse à Kilcoran, où l'on ne pouvait se passer d'elles. Charlotte écrivait à son frère des descriptions très amusantes de l'Irlande et des Irlandais. Charles était fort surpris que Charlotte pût écrire si agréablement, et faisait rire de bon cœur Mary Ross en lui lisant les lettres de sa petite sœur.

Charles et Amy allaient souvent à Broadstone, pour chercher eux-mêmes leurs lettres à la poste.

— En voici une de Charlotte, dit un jour Charles. De qui est la vôtre, Amy ?

— De Markham. C'est sans doute une lettre d'affaires. Que vous écrit Charlotte ?

— Elle est en train de dire des impertinences, dit Charles, pouvant à peine se tenir de rire en lisant tout haut :

« Notre dernier événement a été une visite du fidèle Achate, qui, à ce qu'il paraît, ne peut errer plus longtemps sur la Méditerranée sans le pieux Enée. Il a donc quitté l'armée, et obtenu une place dans la diplomatie, en Allemagne. Lord Kilcoran l'a invité à venir ici, et, Mabel et moi, nous sommes persuadées qu'il est attiré par quelqu'un. Il a sans doute choisi cette époque pour avoir

son modèle devant les yeux, et copier sa manière de faire la cour. Du reste, nous ne savons pas quand Philippe viendra ; il n'a écrit à personne, pas même à Laura, qui commence à s'inquiéter. Dans sa dernière lettre, il disait que le parlement était prorogé, et qu'il allait partir pour Redclyffe. Mais il y a trois semaines de cela. Avez-vous entendu parler de lui ? »

— Voyons si Markham en parle, dit Amable en ouvrant la lettre.

C'était, comme elle s'y attendait, une lettre d'affaires ; mais, regardant vers la fin, elle s'écria :

— Écoutez, Charles !

« M. Morville est ici depuis quelques semaines, et sa santé me semble fort mauvaise. Il a été continuellement retenu à la maison par de violents maux de tête, qui l'empêchent de s'occuper d'affaires ; mais il ne veut pas voir de médecin. Je vais le voir tous les jours, quoique ma présence ne semble pas lui être fort agréable, vu son état. Je crois pourtant qu'il ne faut pas l'abandonner entièrement aux domestiques. »

— Pauvre Philippe ! Il n'a pu supporter le séjour de Redclyffe !

— Il aura fait des excès de travail.

— N'avoir pas même écrit à Laura ! Il faut qu'il soit bien mal. Je vais écrire à Markham, et lui demander des détails.

Elle reçut une réponse le troisième jour. Les nouvelles étaient encore plus mauvaises. « M. Morville, disait Markham, souffre beaucoup ; il demeure tout le jour couché sur le sofa, sans pouvoir parler ; mais il continue à refuser de voir un médecin. »

Il n'avait reçu ni lord Thorndale ni M. Ashford, et n'aurait pas consenti à voir Markham, si celui-ci ne lui avait pas fait une sorte de violence, ne voulant pas l'abandonner entièrement aux soins des domestiques ; il serait charmé qu'un des amis de M. Morville pût venir auprès de lui.

— C'est fort inquiétant, dit le frère.

— C'est ce que je craignais, répondit la sœur. Il pourrait bien reprendre une fièvre cérébrale. Pauvre Laura ! Que faire ?

Charles garda le silence, et Amy poursuivit.

— Il aurait besoin de quelqu'un pour le distraire. Je suis sûre qu'il se nourrit des tristes souvenirs que Redclyffe lui rappelle. Si Laura et maman étaient ici, elles iraient auprès de lui, et cela pourrait le sauver ! Quel malheur ce serait s'il retombait malade, faible comme il l'est ! Que je voudrais qu'il fût ici !

— Sans doute il ne pourrait venir, dit Charles, puisqu'il ne peut aller en Irlande.

— Walter avait bien raison de dire qu'il serait plus malheureux que moi ! Que je voudrais pouvoir faire quelque chose pour lui ! être à Redclyffe !

— Ce serait votre désir ?

— Oui, si j'avais seulement papa ou maman pour m'accompagner.

— Ne pourrais-je les remplacer ?

— Charles !

— Si vous croyez cela de quelque utilité, et si vous consentez à me traîner après vous, je ne vois pas ce qui devrait m'arrêter.

— Charles, que vous êtes bon ! La pauvre Laura serait si reconnaissante !… Cela le sauverait peut-être !

— Mais, ma chère sœur… pourriez-vous supporter la vue de Redclyffe ?

— Il ne s'agit pas de cela, répondit-elle vivement. Je ne pense qu'à Philippe ; vous savez qu'il m'a été recommandé. Et Laura !… Mais ne serait-ce pas trop fatigant pour vous ?

— Je ne vois pas quel mal cela pourrait me faire… Et votre fille, Amy, je l'oubliais ! Qu'en ferons-nous ?

— Je ne crois pas dangereux…, dit-elle, après un moment de réflexion. Madame Gresham a apporté l'autre jour d'Écosse un enfant de trois mois, et la mienne en a six. Cela ne peut lui faire de mal. Nous consulterons là-dessus le docteur Mayerne. Maman ne nous pardonnerait pas si nous faisions une pareille entreprise sans l'avis du médecin.

— Arnaud viendrait avec nous ; nous coucherions à Londres, et nous partirions de bonne heure par le chemin de fer. Nous emmènerions ma voiture pour achever le voyage. Ce ne serait pas trop pour vous. Quand pourrions-nous partir ?

— Le plus tôt possible, si nous voulons que cela serve à quelque chose. Pourquoi pas demain ?

Ils parlèrent toute la soirée de leur projet, sans pouvoir se figurer qu'il fût solide, et allèrent se coucher en disant : « Nous verrons ce que nous penserons demain matin. »

Charles crut rêver encore lorsque, en se réveillant, il entendit dans la cour, sous sa fenêtre, une voix qui disait :

— William, voici un billet de madame pour le docteur Mayerne.

— Y a-t-il quelqu'un de malade ? demanda William.

— Non ; il y a une heure que madame est levée, et M. Charles a déjà sonné. Attendez, William ; madame voudrait aussi avoir un tableau des chemins de fer.

— C'est donc bien vrai ? se dit Charles en admirant sa sœur ; et lui-même il se sentit animé par le plaisir de se rendre utile, et de faire un acte d'indépendance.

Il rencontra Amable, l'air gracieux et décidé ; il entreprit d'écrire à sa mère, pendant que sa sœur annonçait à Markham leur arrivée à Redclyffe pour le lendemain au soir, en le chargeant de remettre un billet à Philippe quand il le jugerait convenable.

Le docteur Mayerne arriva pour déjeuner, et on lui remit la lettre de Markham.

— C'est assez grave, n'est-ce pas, docteur ? dit Charles. Et que pensez-vous de la proposition de ma sœur, que nous partions tous deux pour aller le soigner ?

— Ce serait le mieux pour lui, dit le médecin en regardant la lettre. Mais, levant les yeux sur Charles, si impotent, et sur Amable, dont l'apparence était si délicate dans ses vêtements de deuil, il ajouta :

— Y pensez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement, dit Charles.

— Si vous croyez qu'il n'y ait pas de danger pour Charles et pour mon enfant, ajouta Amy.

— Personne ne pourrait-il vous remplacer ? dit le docteur. Où est donc sa sœur ?

— Il ne peut être question d'elle, interrompit Charles ; puis il expliqua leur plan, que le docteur écouta attentivement.

— En effet, je ne vois pas quel mal cela pourrait vous faire, dit-il.

— Et mon enfant ? dit Amy.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive, si vous ne l'oubliez pas en route ? répondit-il avec une brusquerie amicale.

Amy sourit, dit qu'elle allait chercher sa fille pour la lui faire examiner, et monta chez elle d'un pas aussi léger qu'autrefois.

— Elle est admirable ! dit Charles en soupirant. Vous ne croyez pas que ce soit mauvais pour elle, docteur ?

— Non, puisqu'elle le désire. Il y a longtemps que je l'aurais envoyée au bord de la mer pour changer d'air, si je ne la voyais pas fatiguée de se soigner.

— Voilà ce que j'appelle un médecin sensé !

Amable eut encore une entrevue particulière avec le docteur, pour s'assurer qu'il ne craignait rien pour Charles ; puis, après avoir promis de se rendre à Redclyffe si sa présence était nécessaire, et s'être engagé à écrire à madame Edmonstone qu'il avait approuvé le départ de ses enfants, il les quitta pour les retrouver

plus tard à la station, et aider Charles à monter en voiture. La matinée fut très remplie. Amable régla les affaires de la maison, comme il convenait à une vice-reine ; elle veilla à ce que rien ne manquât à Charles, et mit elle-même le portrait de Walter dans la malle avant qu'on la remplît d'effets. Enfin elle alla jusqu'au village, pour prendre congé d'Alice Lamsden.

Le lendemain au soir, comme les dernières lueurs du soleil couchant s'éteignaient à l'horizon, lady Morville et Charles Edmonstone entraient dans la vallée boisée de Redclyffe. Ils n'avaient pas échangé une parole depuis qu'ils avaient quitté Moorworth. Charles observait sa sœur en silence, autant qu'il pouvait le faire sous le voile de crêpe qui la cachait. Il ne pouvait juger de son émotion que par la manière dont ses mains pressaient le petit manteau blanc de l'enfant endormi sur ses genoux. Chaque place rappelait à Charles quelque description de Walter : la tour de l'église, l'école avec ses deux grandes fenêtres neuves, le mur du parc et la pente gazonnée qu'il renfermait. Qu'éprouvait la jeune veuve ? Son frère n'osa pas lui adresser la parole jusqu'à la grille d'entrée, où il s'écria : « Voici Markham ! » puis il se demanda comment ils allaient trouver le maître de la maison, et s'il était bien aise de les voir arriver.

Àcette exclamation, Amy s'avança et fit un signe à Markham, qui vint appuyer sa main sur la portière et suivit la voiture, comme elle montait lentement l'avenue.

— Comment est-il ? demanda-t-elle.

— Pas mieux. Il s'est fait mettre hier des sangsues, qui ne lui ont fait aucun bien. Je suis fort aise que vous soyez arrivés, car il se soigne très mal.

— Est-il levé ?

— Oui, madame ; il est sur le sofa, dans la bibliothèque.

— Lui avez-vous donné mon billet ? Nous attend-il ?

— Non, madame. J'ai voulu lui en parler ce matin ; mais je l'ai trouvé si malade, que je n'ai pas osé. Il n'a pas ouvert de lettres cette semaine, et il aurait pu refuser de vous recevoir, comme il a refusé de voir lord Thorndale. Puis, je ne sais ce qu'il m'aurait dit de vous avoir mandé qu'il était malade ; cependant, si vous ne m'aviez pas répondu, j'aurais pris sur moi d'écrire aussi à madame Henley.

— Il l'a échappé belle ! dit tout bas Charles à sa sœur.

— Nous avons fait de notre mieux pour vous bien recevoir, continua Markham ; mais…

— Merci, je ne crains rien, dit Amy avec un léger sourire.

Markham ne quittait pas des yeux le petit enfant qui était sur les genoux de lady Morville ; mais il n'en parla pas, et donna quelques explications sur Bolton, et madame Drew, et le thé qui était tout prêt au salon.

Charles vit bientôt les murs du vieux château s'élever devant lui, les murs de ce château qui devait appartenir à Amable, et que Walter aimait tant ! Comment pourrait-elle en supporter la vue ? Mais elle ne songeait qu'à la manière de faire annoncer son arrivée à Philippe, et Markham, craignant que le bruit de la voiture ne surprît M. Morville, demanda si M. Charles Edmonstone pourrait traverser la cour à pied. Charles dit qu'il le pouvait, et la voiture s'arrêta. Amable donna son enfant à Anne, et vit Charles

sortir de la voiture avec l'aide d'Arnaud ; puis elle demanda à Markham de la conduire auprès de Philippe, pendant qu'Arnaud mènerait Charles au petit salon. Et Charles se disait qu'il était étrange qu'elle franchît pour la première fois le seuil de la maison de son époux, pour aller consoler son ennemi.

Amable entra dans la sombre antichambre boisée en chêne. Elle était éclairée d'un côté par le feu et la lampe du petit salon, dont la porte était ouverte ; mais toutes celles qui étaient de l'autre côté étaient fermées. Markham s'arrêta avec hésitation.

— Dites-lui que je suis arrivée, lui dit Amable à voix basse.

Il frappa à une haute et lourde porte de chêne, l'ouvrit doucement, et Amable put jeter un regard dans la pièce où elle conduisait. C'était un vaste appartement, déjà très sombre ; le feu était éteint, et la lueur grisâtre du crépuscule permettait seule de distinguer les oreillers blancs du sofa sur lequel Philippe était couché. Markham s'avança, et, fort embarrassé, il commença :

— Hem !... Lady Morville est arrivée, et...

Amable entra, sans attendre la réponse, en disant :

— Comment êtes-vous, Philippe ?

Il ne fit pas un mouvement, ne témoigna pas la moindre surprise, et dit seulement :

— Vous êtes donc venue entasser de nouveaux charbons sur ma tête !

Elle frémit, mais ne montra pas sa terreur, et ajouta simplement :

— Je suis très fâchée de vous trouver si souffrant.

On eût dit que, jusqu'alors, il avait pris sa présence pour un rêve ; car, entièrement éveillé, il s'écria avec une extrême surprise :

— Est-ce vous, Amy ? Puis s'asseyant : Comment ? Quand êtes-vous arrivée ?

— Dans cet instant ; nous avons appris que vous étiez malade, et nous sommes venus vous prendre par surprise et vous faire une visite, Charles, votre filleule et moi.

— Charles ! Charles ici ? s'écria Philippe en se levant. Où est-il ?

— Il vient, dit Amy. Et Philippe, ne pensant plus qu'aux devoirs de l'hospitalité, s'avança jusque dans l'antichambre, et rencontra sur la porte Charles, à qui il donna son bras pour le conduire dans le petit salon. La clarté de la lampe et d'un bon feu fit voir alors aux voyageurs l'extrême pâleur de leur cousin. Ses cheveux en désordre avaient pris sur les tempes une teinte grise très prononcée ; toute son apparence portait les traces de terribles souffrances. Amable ne l'avait jamais jugé aussi malade, même à Recoara.

— Comment êtes-vous venus, demanda-t-il. C'est bien aimable à vous ! J'espère que vous ne serez pas trop mal ici.

— Nous avons pris soin de nous, dit Amable. J'ai écrit à M. Markham, pensant que vous n'étiez pas assez bien pour vous occuper de préparatifs. Nous devrions vous demander pardon d'arriver ainsi chez vous sans cérémonie.

— Si quelqu'un est chez soi ici… dit Philippe ; puis, s'interrompant, il mit sa main devant ses yeux pour les garantir de la lumière. Je ne sais comment vous recevoir assez bien. Quand êtes-vous partis ?

— Hier, dans l'après-midi, dit Charles. Nous avons couché à Londres et continué notre route aujourd'hui.

— Avez-vous dîné ? demanda Philippe avec inquiétude, ne sachant s'il y aurait quelque chose de prêt dans la maison.

— Oui, à K., merci.

— Que puis-je vous offrir ? Je vais sonner.

— Merci, ne vous inquiétez de rien, madame Drew aura soin de nous. Comme vous souffrez ! dit Amable en le voyant s'asseoir sur le sofa, le coude sur son genou et pressant son front avec sa main. Couchez-vous et demeurez tranquille sans vous occuper de nous. Je vais ôter mon chapeau et voir ce qu'on a fait de mon enfant, puis je redescendrai. Demeurez couché en attendant. Charles, ne souffrez pas qu'il se lève.

Ils la croyaient sortie, mais elle revint au bout d'un instant avec les oreillers qui étaient sur le canapé de la bibliothèque ; elle les plaça sous la tête de Philippe, pour qu'il fût plus à son aise ; et lui, saisi d'un nouvel accès, il n'avait ni la volonté, ni le pouvoir de résister. Elle sonna, demanda madame Drew, puis elle sortit.

Philippe demeura couché, les yeux fermés et paraissant souffrir beaucoup ; Charles, craignant de le déranger, gardait le silence et croyait rêver. Était-il bien chez Walter avec Amy et son enfant, mais d'une manière si différente qu'ils n'avaient prévu ? Il promenait ses regards autour de la salle, reconnaissant partout

le goût de Walter et les préparatifs qu'il avait faits pour recevoir sa femme : — piano, livres, gravures, souvenirs de Hollywell, et cela tout neuf et produisant un effet extrêmement mélancolique. Charles se rappelait alors les yeux brillants, la douce voix, la démarche agile de celui qui n'était plus, et il aurait détesté Philippe s'il n'avait vu ses traits altérés par la souffrance, ses cheveux gris, et les rides profondes que la douleur avait tracées sur son front à l'âge de vingt-sept ans.

Philippe se tourna enfin et leva les yeux.

— Charles, dit-il, j'espère que vous ne l'avez pas laissée faire une imprudence.

— Non ; nous avions la permission du docteur Mayerne.

— C'est comme tout le reste, dit Philippe. Mais comment avez-vous su que j'étais malade ?

— Markham en avait dit un mot dans une lettre d'affaires. Amy, alarmée, a demandé plus de détails et, après l'arrivée d'une seconde lettre, nous avons désiré vous voir nous-mêmes.

Cependant Amy était demeurée quelque temps à l'étage supérieur, parlant avec madame Drew, qui était partagée entre la surprise, la joie et la douleur. Elle fit préparer la chambre de Charles, établir commodément son enfant ; puis elle se soulagea par un moment de calme et de solitude, tâchant de se persuader qu'elle se trouvait bien à Redclyffe et murmurant à sa fille que c'était la maison de son père. Elle savait que cette chambre était celle qu'il lui avait destinée ; elle essaya de distinguer, malgré l'obscurité de la nuit, la vue dont il lui avait parlé, et jeta les yeux sur la gravure de Saint-Jean, de Müller. Ce jour fut peut-être le

plus douloureux pour elle ; elle sentait que, si elle n'avait pas eu son enfant dans ses bras, le désespoir se serait emparé d'elle. D'ailleurs n'accomplissait-elle pas un vœu de Walter en venant soigner Philippe ? Ce n'était pas le moment de faiblir, et le petit messager de Walter le lui disait avec ses yeux endormis. Il était temps de descendre ; il fallait remettre toutes ces pensées à un autre moment. Elle revint donc au salon, où sa présence fit plus de bien qu'elle ne pensait, grâce à tous les soins qu'elle prenait de Philippe, tout en veillant à ce que Charles ne fût pas négligé.

Quelle scène étrange et nouvelle pour le vieux château ! Amable faisait le thé et le servait à ses compagnons ; elle et Charles s'efforçaient de manger un peu pour se complaire l'un à l'autre, et Philippe demandait tasse sur tasse, surpris que le thé préparé par les mains d'Amable eût un goût si différent de celui qu'un autre lui aurait servi.

Comme il n'était pas en état de soutenir la conversation, et que Charles et Amable étaient assez fatigués, on se retira d'abord après le thé ; et Amable, effrayée de la hauteur du grand escalier de chêne poli, fit promettre à Charles de ne pas essayer de le descendre sans le secours d'Arnaud.

Le lendemain matin, un peu après neuf heures, elle entra dans le petit salon, où elle trouva le déjeûner prêt et Charles écrivant une lettre.

— Comment êtes-vous ? dit-il en l'embrassant.

— Très bien, merci, et vous ?

— J'ai dormi à merveille.

— Et moi, pas mal, et ma fille a été très sage. Avez-vous entendu parler de Philippe ce matin ?

— Bolton dit qu'il est un peu mieux et qu'il se lève.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes descendu ?

— Oui, j'avais dit à Arnaud de m'amener Markham dès qu'il pourrait, et j'ai eu une longue conférence avec lui et Bolton, afin de pouvoir exposer le cas au docteur Mayerne.

— Et qu'en pensez-vous donc ?

— Je crois que nous sommes arrivés au bon moment ; il s'était trop fatigué à Londres, et son séjour à Redclyffe l'a achevé. Il a voulu d'abord s'occuper d'affaires ; mais il a dû bientôt y renoncer, et voilà quinze jours qu'il passe son temps couché dans la bibliothèque et livré aux plus sombres pensées.

— Pauvre Philippe, dit Amy les larmes aux yeux. Mais pourquoi n'a-t-il pas voulu voir monsieur Ashford, qui aurait pu lui faire du bien.

— D'après Bolton, dit Charles en baissant la voix, Philippe craint quelque chose de pire qu'une fièvre cérébrale. Je crois qu'il se trompe ; mais sa raison pour ne voir personne et ne pas écrire à Laura, c'est qu'il a peur de ne pouvoir mesurer ses paroles.

— C'est affreux, dit Amable en pâlissant. Oh ! que je suis contente que nous soyons venus !

— Il s'est soigné lui-même à sa manière, continua Charles, et il est parvenu à éloigner la fièvre par des moyens violents qui l'ont beaucoup affaibli. Il doit avoir terriblement souffert !

Comme Charles finissait de parler, Philippe entra ; il avait l'air extrêmement faible, mais il était plus calme depuis qu'il sentait Amable auprès de lui, comme à Recoara.

Elle ne le laissa pas retourner dans sa sombre bibliothèque, et le fit coucher sur le canapé du petit salon, où elle demeura aussi, pensant qu'un peu de conversation avec elle et son frère lui ferait du bien. Elle écrivit à Laura, à qui Philippe envoya un message, n'étant pas en état d'écrire lui-même ; et Charles écrivit de son côté à sa mère et au docteur Mayerne. Puis ils parlèrent d'affaires de famille.

Amable demanda à Philippe s'il savait que monsieur Thorndale était à Kilcoran.

— Oui, dit-il. Il y a, je crois, par là une lettre de lui ; mais je n'ai pu la lire.

Madame Ashford fit demander si lady Morville pouvait la recevoir. Amable se sentait émue et voulait la recevoir dans la bibliothèque. Mais Philippe, qui craignait l'absence d'Amy plus que la vue d'une visite, demanda qu'on la fît entrer dans le petit salon.

M. et madame Ashford avaient été fort surpris en apprenant l'arrivée de lady Morville, et madame Ashford voulut tout de suite aller lui rendre visite et savoir si elle ne pourrait lui être utile, tout en s'informant de l'état de M. Morville, dont Markham faisait un grand mystère. Elle n'était pas allée au château depuis l'année précédente, le jour où Markham lui avait fait admirer ses préparatifs pour la réception des jeunes époux. À son retour elle dit à M. Ashford que M. Morville avait l'air fort malade, mais qu'on espérait qu'il se remettrait avec du repos et des soins. Pour

lady Morville, c'était une jeune femme douce et timide et qui avait l'air fort délicat. À juger sur l'apparence, madame Ashford aurait cru qu'elle n'avait pas de caractère ; elle aurait été surprise que M. Walter Morville l'eût tant aimée, si sa faiblesse même n'eût été un charme de plus.

— Elle ne vous plaît donc pas ? dit M. Ashford.

— Au contraire, je pourrais m'attacher beaucoup à elle ; elle m'a fait voir son enfant, une charmante petite créature. Et, quand nous avons été seules, elle m'a demandé de lui envoyer son filleul et m'a remerciée d'être venue ; mais ses pleurs l'ont empêchée d'en dire davantage.

Décidément, personne ne comprenait Amable, et ne devinait ce qu'elle cachait sous cet extérieur doux et timide.

Dans l'après-midi, Charles voulut qu'elle sortît pour se promener. Elle n'aurait pas demandé mieux que d'aller seule ; mais, à sa grande surprise, Philippe lui offrit de l'accompagner : elle fut trop heureuse de lui voir faire cet effort, pour regretter la promenade solitaire qu'elle avait espérée. Ils sortirent donc, après avoir ouvert la fenêtre pour donner aussi de l'air à Charles, qui voulait d'ailleurs aller à la découverte dans les appartements du rez-de-chaussée.

— Il nous faut trouver quelque moyen de le promener en voiture, ainsi que vous, dit Philippe en sortant ; car le pays est très montueux par ici.

Ils suivirent un sentier qui conduisait au haut de la pente gazonnée, où la brise de mer se faisait sentir.

Au bout de quelques minutes, Amable se trouva dans un lieu dont l'aspect la fit frissonner. Devant elle s'étendait la baie de Redclyffe, la baie de Walter ! Les vagues brisaient leurs crêtes écumantes, le vent mugissait, les oiseaux de mer se balançaient dans les airs, et au loin se dressait le Shag-Roc, sombre et sévère. C'était là cette scène qu'il aimait tant ! qu'il avait tant désiré de lui montrer ! et qui, à son lit de mort, lui avait causé un dernier regret ! C'étaient là ces vagues qu'il préférait aux blanches sommités des Alpes et, à présent, il dormait au milieu de ces montagnes éloignées, tandis qu'elle visitait, seule avec Philippe, les lieux qui lui étaient si chers !

Ce moment fut un de ceux où Amable crut particulièrement se sentir avec son époux. Le vent jouait avec son voile de crêpe ; elle tenait ses mains serrées l'une contre l'autre, pendant que ses yeux étaient fixés sur cette scène. Cependant Philippe, ignorant tout ce qu'elle lui rappelait, se plaignit bientôt que le vent était très froid, et, sans hésiter, elle se tourna vers lui et le suivit.

Elle rappela son attention afin d'écouter les moyens que Philippe proposait pour promener Charles ; il y avait bien, à ce qu'il croyait, quelque véhicule à la maison, mais pas de chevaux. Ceci ressemblait bien à l'ancienne exactitude de Philippe ! Mais, comme ils passaient devant les vastes étables où les Morville d'autrefois logeaient leurs chevaux aussi somptueusement qu'eux-mêmes, Amable proposa d'y faire quelques recherches. Ils finirent par y trouver un poney et une chèvre, et dans la remise, une brouette.

En quittant les étables, ils suivirent un long mur exposé au soleil, à l'abri duquel ils rencontrèrent Anne, qui promenait la petite Mary. Markham était auprès d'elles, et, comme il tournait le

dos à Philippe et à Amable, il ne les vit pas venir, et ils purent l'entendre comme il parlait à Anne, admirait l'enfant et la faisait rire. Enfin, il la prit dans ses bras et la porta, comme il avait souvent porté son père. Mais il la rendit à sa bonne dès qu'il entendit le bruit des pas, et il fut obligé de s'essuyer les yeux avant de répondre au salut d'Amable et de Philippe. Il fut très surpris de rencontrer M. Morville, qui, la veille, semblait ne pouvoir soulever sa tête, et ne comprenait pas ce que lady Morville avait pu faire pour produire un pareil changement. Philippe avait perdu sa crainte de parler et de voir les gens, et chargea Markham de se procurer une petite voiture pour le poney. Markham fut très réjoui de ce changement ; car, depuis la maladie de M. Morville, il prenait quelque intérêt à sa personne ; il voyait que Redclyffe était un fardeau pour lui, et qu'il regardait aussi la fille de Walter comme une princesse déshéritée.

Cette courte promenade avait tellement fatigué Philippe qu'il s'endormit jusqu'au dîner. Il se réveilla fort rafraîchi, dit qu'il n'avait pas eu depuis longtemps un sommeil aussi calme, et put manger quelque chose.

Dès lors il devint de jour en jour plus fort, et put reprendre ses occupations. Il commença par joindre quelques lignes aux lettres d'Amable à Laura, et finit par écrire des lettres entières. Dès qu'il eut une petite voiture pour le poney, il promena Charles tous les jours ; Amable, étant libre, fit à son gré des voyages de découvertes dans les lieux fréquenté autrefois par Walter, et que des descriptions lui avaient fait connaître. Dès les premiers jour elle trouva la chambre de Walter ; elle s'y promenait en long et en large avec la petite Mary dans ses bras, lui montrant les trésors réunis par son père dans son enfance, et que madame Drew

conservait avec un soin religieux. Un jour, étant seule dans le salon, elle voulut essayer le piano qu'il avait choisi pour elle. Il était fermé, mais elle en avait la clef, qu'il lui avait donnée en venant de Londres. Elle l'ouvrit donc ; mais la première note qu'elle toucha lui rappela si vivement le temps où elle entendait la voix de son mari, qu'elle fondit en larmes et ne put continuer. Cependant depuis ce jour il lui arriva souvent, quand elle était seule, de toucher du piano, en jouissant du plaisir que la musique causait à la petite Mary.

Cette enfant paraissait se trouver fort bien de l'air de la mer, elle prenait des couleurs, de la vivacité ; plus son intelligence se développait, plus elle ressemblait à son père. Amable reprenait des forces ; elle était moins pâle que l'été précédent, et pouvait faire de plus longues promenades. Tous les jours elle allait voir la « la mer de Walter, » avant de faire une visite dans quelque chaumière où on lui parlait de son époux avec affection, ou de s'enfoncer dans les bois qu'il aimait tant. Un jour, comme Philippe et Charles rentraient, ils la rencontrèrent dans la cour, son manteau sur le bras, et son voile de crêpe mouillé d'écume. Ses joues étaient colorées par l'air de la mer ; elle sourit à leur vue. Quand Charles fut établi sur le canapé, elle s'approcha et lui dit tout bas :

— James et Ben Robinson m'ont conduite au Shag-Roc !

Elle vit M. Wellwood, qui lui donna de bonnes nouvelles de Coombe-Prior, et se lia avec la famille Ashford. Elle trouvait un grand plaisir à visiter les chaumières, et Charles était surpris de voir combien elle était moins abattue qu'à Hollywell. C'est qu'ici tout lui rappelait Walter ; sans doute elle sentait son absence, mais elle sentait aussi grandir son espérance de le rencontrer un

jour. L'anniversaire de sa mort fut cependant un jour de larmes, quoique les sentiments qui avaient soutenu Amable à cette triste époque fussent plus présents à son cœur ce jour-là qu'ils ne l'avaient été de toute l'année.

Cependant Charles et Philippe s'entendaient à merveille ; ils faisaient tout leur possible pour se rendre agréables l'un à l'autre. Philippe se sentait accablé par tout ce qu'il avait à faire, et, dans sa faiblesse, il se serait épuisé, si Charles n'était venu à son aide, travaillant avec bonne volonté, et montrant une habileté et une lucidité d'esprit qui charmaient et surprenaient Philippe. Enchanté de se voir utile, Charles offrit à son cousin d'être à l'avenir son secrétaire privé, quoique son écriture fût très mauvaise ; cet arrangement fut bientôt conclu. Philippe était reconnaissant que Charles lui rendît de pareils services, et Charles n'était pas moins ravi à l'idée de se retrouver à Hollywell, entouré de livres, et préparant les matériaux des discours admirables du député de Moorworth.

Comme la famille Edmonstone ne parlait pas encore de revenir d'Irlande, Charles et Amable prolongèrent leur séjour à Redclyffe. D'ailleurs il se passait à Kilcoran des événements qui auraient empêché Philippe de s'y rendre, quand même il aurait été bien portant.

Il avait conduit un jour Charles chez lord Thorndale, et la réception qu'on leur fit prouva à Charles que ce n'étaient pas seulement ses parents qui avaient gâté Philippe. Lady Thorndale était seule à la maison, et Philippe alla rejoindre son mari dans le parc, où on lui dit qu'il était. Charles protesta, avec un peu d'exagération, qu'il ne s'était jamais senti aussi flatté que par les compliments qu'il reçut ce jour-là au sujet de son futur beau-frère.

Puis lady Thorndale le questionna beaucoup sur la famille de Courcy, et surtout sur lady Éveline. Charles, se souvenant de ce que Charlotte lui avait écrit, fit une si brillante description des charmes de sa cousine, que lady Thorndale l'en récompensa en lui faisant entendre assez clairement ce qui avait attiré son fils à Kilcoran.

En retournant à Redclyffe, Charles demanda à son cousin s'il avait deviné les intentions de son ami.

— Oui, répondit-il.

— Et pourquoi ne nous en rien dire ?

— Il me les avait confiées sous le sceau du secret.

Il n'en dit pas davantage, et Charles ne lui fit pas d'autre question ; il comprenait pourquoi Philippe approuvait maintenant une union qu'il n'aurait pas trouvée sage pendant que James Thorndale était à l'armée.

Deux ou trois jours plus tard, Charles reçut une lettre de Charlotte, qui contenait des nouvelles si surprenantes, qu'il ne put se tenir de les communiquer à ses deux compagnons.

— Ainsi Éveline ne veut pas de lui !

— Quoi ? s'écrièrent-ils.

— Vous ne voulez pas dire qu'elle a refusé Thorndale ? demanda Philippe.

— Pardon ! Charlotte dit qu'il est parti. « Le pauvre M. Thorndale nous a quittés ce matin, après un jour de conférences privées, qui ne semblent pas lui avoir causé beaucoup de satisfac-

tion, car il a fait toute la soirée des efforts pour paraître digne et calme, qui… hem !… qui étaient grands. Mabel ne peut obtenir d'Éveline de lui dire la raison de son refus ; je crois que je la devine, mais je ne puis vous la dire. »

— Charlotte a quelque idée en tête, dit Charles en finissant.

— J'en suis bien fâché, dit Philippe. Je croyais que lady Éveline serait capable d'apprécier le caractère de Thorndale. Ce sera un grand chagrin pour lui ; il l'aimait depuis longtemps. Pauvre Thorndale !

— C'était un bon mariage pour Éva, dit Amable. M. Thorndale est un jeune homme de beaucoup de sens.

— Et je croyais, dit Philippe, que son bon sens était justement ce qu'il fallait pour faire ressortir toutes les bonnes qualités de lady Éveline, qui sont perdues dans sa famille, où l'on est si léger. Qu'est-ce qui peut la détourner ?

— Ah ! sans doute, dit Charles, quelqu'un possède son cœur. Il s'est toujours donné très facilement, et, s'il n'avait pas été devancé, Thorndale l'aurait obtenu sans difficulté. Qui sait si ce n'est pas le précepteur ?

Philippe parut un peu ému ; mais, se remettant tout de suite, il dit :

— George Fielder ? c'est impossible ; vous ne l'avez jamais vu !

— Vous oubliez la description qu'elle en faisait, dit Amable.

— C'est justement la raison, dit Charles. On voyait qu'il avait attiré son attention.

Philippe sourit d'un air d'incrédulité.

— Ah ! vous autres beaux hommes, dit Charles, vous ne pouvez vous figurer l'attrait d'une intéressante laideur. Croyez-moi : c'est le précepteur.

— J'espère que non ! dit Philippe un peu ébranlé. Dans tous les cas, c'est une triste affaire, et j'en suis fort affligé pour Thorndale.

Philippe l'était si bien qu'il reprit ses maux de tête quand il voulut écrire, et fut obligé de sortir avec Amy pendant que Charles finissait son ouvrage. Amable rentra la première, et parla encore à Charles du chagrin que cette affaire causait à Philippe.

— Je suis fâchée que vous ayez parlé de ce monsieur Fielder, dit-elle. Avez-vous oublié que c'était Philippe qui l'avait recommandé ?

— Oui, je l'avais oublié ! Il l'avait fait par esprit d'opposition. Les petits garçons ne devaient-ils pas aller à Coombe-Prior ?

— Oui, dit Amable ; c'est pourquoi cela l'inquiète si fort. J'espère qu'il n'en est rien, car Walter n'avait pas une bonne opinion de cet homme.

— Vraiment ? dit Charles avec inquiétude.

— Ce n'était qu'une impression vague, et il n'aurait pu en parler à lord Kilcoran. Il ne s'en est ouvert qu'à moi ; il l'avait vu quelquefois à Oxford, et le considérait comme un jeune homme spirituel, mais sa conversation ne lui plaisait pas beaucoup.

— Cela ne m'annonce rien de bon ! Charlotte disait aussi un jour qu'il était aimable, et, faute de mieux, en fait de conversation

spirituelle, Éva se sera laissée prendre par la sienne.

Ils attendirent d'autres lettres avec impatience, mais ils n'en reçurent point. Philippe seul en eut une de son ami, qu'il lut en silence, après quoi il dit :

— Pauvre Thorndale ! Elle ne se doute guère quel trésor elle a rejeté !

Les lettres de Kilcoran devinrent de plus en plus rares ; Laura écrivait à peine à Philippe, et madame Edmonstone ne parlait jamais de lady Éveline. Pour Charlotte, ses lettres graves et contraintes étaient tellement différentes de ce qu'elles avaient été jusque-là, qu'on pouvait voir qu'elle avait quelque chose sur le cœur.

Enfin arriva une lettre de madame Edmonstone, qu'Amable ne put lire sans verser quelques larmes, et dont elle eut un peu de peine à expliquer le contenu à Philippe.

Kilcoran, le 6 novembre.

« Ma très chère Amy, vous serez aussi affligée que surprise des nouvelles que j'ai à vous communiquer. C'est une affaire des plus désagréables, et notre seule consolation est de voir la fermeté dont Charlotte a fait preuve. Je vais commencer par le commencement, et vous expliquer cette histoire aussi bien que je la comprends moi-même. Vous savez sans doute que M. Thorndale est venu dans le but de me demander la main d'Éveline. Chacun a été surpris de son refus, et plus encore quand on a découvert qu'elle aimait M. Fielder, le précepteur. Il paraît que, dès qu'ils ont compris les intentions de M. Thorndale, ils se sont non-seulement avoué leur amour, comme c'était le cas de la pauvre Laura,

mais qu'ils se sont fiancés. Imaginez qu'Éva s'appuyait de l'exemple de Laura ! Il va sans dire que cette découverte a causé ici une grande confusion. Lord Kilcoran était furieux ; lady Kilcoran a pris des attaques de nefs ; le monsieur a été renvoyé de la maison, et on l'a cru parti pour l'Angleterre. Éva répandit des torrents de larmes ; mais elle finit par se calmer et paraître soumise. Nous la plaignions tous beaucoup, car M. Fielder était, sous plusieurs rapports, fait pour plaire à une jeune fille dont les bonnes qualités sont perdues avec la vie qu'elle mène ici. Comme la présence de Laura semblait lui faire du bien, lady Kilcoran témoignait le désir de la garder aussi longtemps que possible. Tout cela s'est passé il y a environ trois semaines ou un mois. Éva reprenait sa gaieté, et je venais de commencer une longue lettre pour vous, quand Charlotte entra dans ma chambre fort émue, en disant qu'Éveline était sur le point de se faire enlever par M. Fielder. Charlotte revenait seule de faire une visite à sa grand'maman, et avait pris un sentier détourné pour courir après Trim, qui, à ce qu'elle dit, semblait se douter de quelque chose, quand elle rencontra Éveline donnant le bras à M. Fielder ! Charles pourra se représenter de quel air sa sœur les regarda. Ils essayèrent de trouver quelque excuse : mais Charlotte était trop fine pour s'y laisser prendre, et déclara qu'elle avertirait lord Kilcoran. Ils cherchèrent à l'effrayer, disant que c'était affreux de trahir un secret ; elle répondit qu'on ne lui en avait point confié, et que sa maman jugerait de ce qu'il fallait faire. Ils essayèrent ensuite de lui persuader que c'était là ce que faisaient tous les amants, et citèrent l'exemple de Laura et de Philippe. Mais Charlotte ne se laissa pas ébranler si facilement, et leur répondit qu'il y en avait d'autres, dont ils n'étaient pas dignes d'entendre le nom, qui, pour rien au monde, n'auraient agi comme cela ; que Philippe et

Laura, quoiqu'ils n'eussent pas été à beaucoup près aussi coupables, avaient beaucoup souffert. Enfin Éva se jeta à ses pieds et la supplia tellement de garder le silence jusqu'au lendemain, que Charlotte, avec beaucoup de clairvoyance, devina leur projet et le fit avouer à Éva. Alors elle leur déclara qu'elle aimait mieux être appelée un espion que de leur laisser faire une chose dont ils se repentiraient toute leur vie. Elle implora à son tour le pardon d'Éva, et pleura tellement qu'ils crurent qu'elle allait se laisser attendrir. Mais elle vint à moi, très affligée, et sans triompher le moins du monde de sa découverte. Vous pouvez imaginer quelle triste après-midi nous avons passé. Lord Kilcoran, voyant Éveline si déterminée, et voulant lui sauver la honte d'un enlèvement, consent à recevoir M. Fielder, et on les mariera ici le 6 décembre, quoiqu'on ne sache pas de quoi ils vivront. Comme on désire que la chose se passe aussi décemment que possible, on nous demande de rester pour le mariage ; et, en vérité, la pauvre lady Kilcoran est si ébranlée, que je ne voudrais pas la quitter avant que tout ceci soit fini. Vous ne pouvez vous figurer combien cette maison est triste à présent, et combien je serai heureuse de me retrouver avec vous et Charles à Hollywell.

L. Edmonstone. »

Quand Philippe apprit cette nouvelle, il en fut bouleversé ; heureusement Charles et Amy étaient là pour le consoler.

— On dirait, dit Charles à sa sœur quand il fut seul avec elle, que les gens sensés ne peuvent commettre une faute aussi impunément que les étourdis. Ces derniers imitent leur égarement sans imiter leur repentir, qu'ils ne peuvent comprendre. Voilà Philippe et Laura dont le roman finit on ne peut mieux, fortune, mariage, etc., et qui donnent au monde un fort mauvais exemple.

— C'est que le monde ne voit que la surface, dit Amy. Combien Laura doit être malheureuse ! Vous voyez que maman ne parle pas d'elle.

Philippe n'eut de paix que quand il eut écrit à son ami Thorndale, qui était parti pour l'Allemagne, ne se souciant pas de revenir chez lui pour y recevoir des compliments de condoléance.

Madame Edmonstone se trouvait chargée de toute la correspondance de la famille, car aucune de ses filles ne voulait écrire ; elle rapportait les scènes désagréables de Kilcoran. Lord Courcy était extrêmement mécontent, mais son père commençait à s'adoucir. On craignait même qu'il ne gardât les jeunes mariés chez lui jusqu'à ce que M. Fielder eût une place, et c'était un très mauvais exemple pour les jeunes sœurs d'Éveline. Enfin le mariage fut célébré et madame Edmonstone écrivit une lettre mélangée de l'indignation que lui causaient toutes les fêtes données à cette occasion, et du plaisir qu'elle éprouvait à l'idée de retourner bientôt chez elle. Charles et Amy n'étaient pas moins contents de retourner à la maison, quoiqu'ils eussent tous deux beaucoup joui de leur séjour à Redclyffe. Philippe devait les accompagner, et il fut convenu qu'il ne reviendrait pas à Redclyffe avant de pouvoir conduire Laura avec lui. Amable avait beaucoup parlé de sa sœur à madame Ashford, et s'occupa avec Philippe de divers petits arrangements qui pourraient être agréables à Laura.

— Je ne vous demande qu'une chose, lui dit-elle ; donnez-moi ce piano !

Il ne répondit que par un geste et un regard.

— Puis, je voudrais vous faire une question. Lequel de tous ces portraits est celui de sir Hugh ?

— Vous l'avez eu tous les jours vis-à-vis de vous pendant le dîner.

— Celui-là ! s'écria Amy. D'après ce qu'il m'avait dit, je m'attendais à trouver une ressemblance beaucoup plus frappante.

Elle s'approcha et l'examina encore.

— Je lui ai vu quelquefois un peu de ressemblance avec ce portrait ; mais ce n'est pas du tout ce que j'attendais.

Elle alla chercher le portrait de M. Shene. Alors Philippe et Amable elle-même durent convenir que les traits, la tournure même des deux personnages, étaient presque pareils ; mais la fierté de sir Hugh était trop différente de la douceur de Walter, pour que ces deux figures se ressemblassent.

Pour Philippe, après avoir jeté un regard sur le dessin de M. Shene, qu'il n'avait pas encore vu, il s'était détourné et se tenait à l'écart. Quand Amy eut fini sa comparaison silencieuse, elle se disposait à sortir avec son trésor ; Philippe s'approcha d'elle et lui dit :

— Consentiriez-vous à me le prêter pendant quelques instants ?

— Gardez-le autant que vous voudrez, dit-elle en le quittant ; et quand, une heure après, elle le rencontra, sortant de sa chambre, il avait les yeux rouges et gonflés, et il lui rendit le portrait sans pouvoir dire autre chose que : Merci.

Tout le monde était fâché de voir partir lady Morville et son frère ; mais on se consolait en espérant que la sœur leur ressemblerait. Quant à la petite Mary, on lui témoignait des attentions si

grandes et un tel dévouement, que sa maman était bien aise qu'elle fût encore trop jeune pour s'en apercevoir, car cela aurait pu lui tourner la tête.

Ils passèrent encore la nuit à Londres, et, le lendemain matin, Philippe conduisit Charles en voiture dans quelques endroits dont il avait souvent ouï parler, et qu'il fut charmé de voir. Le soir, ils arrivèrent heureusement à Hollywell, où toute la famille se trouva de nouveau réunie autour du sofa de Charles, dans une confusion de salutations et d'embrassements.

Madame Edmonstone pouvait à peine en croire ses yeux, de voir combien Charles était mieux portant et plus actif. Amable aussi, quoiqu'elle fût toujours pâle, avait repris un air de vie, qui ne ressemblait pas du tout à l'abattement qu'elle avait peu de temps auparavant.

Tout le monde paraissait heureux, excepté Laura. Elle avait un air triste que rien ne pouvait dissiper, pas même la présence de Philippe. On aurait dit qu'elle craignait de lui parler, et elle garda le silence presque toute la soirée. Charlotte avait pris l'ancienne place d'Amy au bout du sofa de Charles, écoutant ce que son frère lui contait de Redclyffe, ou lui parlant de son séjour en Irlande. Madame Edmonstone et Amy, assises sur l'ottomane, leurs têtes rapprochées l'une de l'autre, causaient à voix basse ; M. Edmonstone entrait et sortait, allait d'un groupe à l'autre pour dire ou écouter des nouvelles, interrompant les conversations commencées. Alors madame Edmonstone quittait sa place pour féliciter Charles du bien qu'il avait fait à Amy, et Charlotte se glissait vers Amy pour lui parler de sa grand'maman. Elle ne disait rien d'Éveline, car la pauvre petite était si honteuse du rôle qu'elle avait joué dans cette affaire, que ce souvenir la rendait malheu-

reuse. Sa mère en était bien aise ; elle avait toujours craint que Charlotte ne fût un peu trop hardie ; elle se félicitait de voir que sa seizième année lui donnait le sentiment des convenances, sans rien lui ôter de sa vivacité et de sa droiture.

Laura resta longtemps ce soir-là dans la chambre d'Amy, et, quand madame Edmonstone les eut quittées, elle s'écria : Amy, que je suis heureuse de me retrouver auprès de vous ! J'ai bien souffert !

— Mais vous voyez, dit Amable, qu'il est bien à présent.

— C'est vrai, Amy ! Vous ne savez pas tout ce que je vous dois, ni le soulagement que m'a causé votre lettre en m'apprenant que vous étiez près de lui !

Mais, quittant ce sujet pour en aborder un autre, qui semblait l'intéresser bien plus, elle ajouta :

— Qu'a-t-il pensé de moi ?

— Que voulez-vous dire ?

— A-t-il été bien affligé, en apprenant le rôle que j'ai joué dans l'affaire d'Éveline ?

— Maman n'a pas parlé de vous !

— Elle est toujours la même, cette bonne mère ! Amy, que diriez-vous de moi, quand vous apprendrez que je savais depuis longtemps le secret de cette pauvre Éva ? Que pouvais-je faire ? Elle s'appuyait de mon exemple. Le cas était pourtant bien différent, mais elle ne voulait pas le voir, et il me semblait que c'était ma faute. Charlotte me faisait envie.

— Eh bien ! il s'accuse lui-même comme vous vous accusez.

— C'est cependant ma faute à moi seule ! J'aurais dû tout dire à maman dès le premier jour.

— Que je suis heureuse de vous entendre enfin parler ainsi ! Vous aurez la paix à présent que vous reconnaissez votre faute.

— La paix, quand je me suis encore abaissée à ses yeux ? Je sais bien qu'il m'aime et qu'il m'aimera toujours ; mais je ne peux lui inspirer cette confiance, ce respect que vous avez mérité. J'aurais obtenu tout cela si j'avais tout avoué à notre mère. Que de souffrances et de reproches épargnés à Philippe, qui m'en aurait aimé davantage ! Éva n'aurait pas commis cette faute, ou, du moins, elle n'aurait pu s'autoriser de mon exemple, et j'oserais lever la tête !

Elle la baissait jusque sur ses genoux en parlant ainsi ; Amy la releva, baisa à plusieurs reprises le front et les joues de sa sœur en disant :

— Chère Laura, je vous plains ; mais, croyez-moi, vous serez plus heureuse maintenant que vous reconnaissez votre faute. Vous comprendrez mieux aussi les regrets de Philippe.

— Non ! non ! je n'ajouterai pas mes reproches à ceux qu'il s'adresse déjà !

— Vous avez raison, mais vous l'aiderez à trouver la seule consolation possible, le pardon de Celui qui efface tous nos péchés. — Mais vous êtes bien fatiguée ce soir, Laura. Couchez-vous et je vous ferai une lecture avant que vous vous endormiez.

Laura n'avait jamais été très disposée à cacher ses fautes, et avait trop senti les suites fatales de sa défiance, pour se conduire encore une fois comme elle l'avait fait. Le lendemain elle découvrit à Philippe toute sa conduite en Irlande, s'humiliant devant lui au point qu'il ne put le supporter.

— Nous avons été coupables tous deux, lui dit-il. Nous nous en souviendrons toute notre vie. Je vous avais accoutumée à prendre mes paroles pour loi, et j'ai perverti ainsi vos meilleures qualités. C'est donc moi qui suis le plus coupable, et je voudrais pouvoir porter toute la peine. Mais nous tâcherons, Laura, de nous soutenir l'un l'autre à l'avenir dans la bonne voie.

Laura pouvait à peine encore se résigner à l'entendre s'accuser ainsi, mais elle évita de le contredire ; ils furent tous deux plus heureux et plus paisibles, depuis qu'elle ne se fit plus une idole de son fiancé, et ne chercha plus en lui un modèle infaillible.

44

Ainsi les âmes trop élevées par leur nature,
Trop abaissées par la souffrance,
Trouvent dans les douceurs de la religion,
Un juste milieu entre la joie et la douleur ;
En écoutant la Parole de Dieu,
Qui les console dans leurs maux,
Elles sont reconnaissantes pour ce qui leur est pardonné,
Et humiliées par tout ce qu'elles reçoivent.

Une belle après-midi, vers la fin d'avril, Charles, ouvrant la porte du cabinet de toilette, s'arrêta en souriant. Amable était assise sur le tapis, devant le feu, étendant les mains et retenant la petite Mary, qui poussait des cris de joie, et agitait sa petite tête blonde et bouclée, ses bras potelés et ses pieds mignons. Elle venait de remporter une grande victoire sur sa maman, en s'emparant de ses cheveux, et en les faisant sortir de dessous le bonnet qui les cachait d'ordinaire. La figure rougissante de la jeune mère, à demi cachée sous ses boucles brillantes, rappelait tout à fait la petite Amy d'autrefois.

— Voilà qui est bien ! s'écria Charles enchanté. Tirez-les toutes dehors, que nous voyions encore les cheveux bouclés de votre maman !

— Non ! je ne porterai plus mes cheveux bouclés ! dit-elle si tristement, que Charles fut fâché d'en avoir parlé. Elle s'en aperçut et s'efforça de sourire en cachant ses cheveux sous son bonnet.

— Madame Henley est-elle arrivée ? demanda-t-elle.

— Oui, on en ferait deux Philippe, car elle est aussi grande et deux fois aussi large. J'ai cru voir Junon s'approcher de moi à la station.

— Comment vous êtes-vous arrangés ensemble ?

— À merveille, je lui ai parlé de tout, et je lui ai répété, ce qu'elle ne pouvait croire, que ce sera une réunion des plus tranquilles, où il n'y aurait que la famille et Mary Ross. Elle pense que c'est à cause de vous, et je ne lui ai pas dit que c'était leur désir. Il

est heureux que ces Kilcoran aient dégoûté mon père des mariages à grand fracas, car Philippe n'a jamais pu les souffrir.

— Oh ! la petite méchante ! encore mes cheveux ?... Vous savez que Philippe est fort ennuyé de ce M. Fielder. Lord Kilcoran le prie de l'aider à chercher une place.

— Il en cherchera une le reste de sa vie ! dit Charles. Un homme qui cherche une place est un homme perdu. Ces Fielder seront toujours un ver rongeur pour Philippe et Laura ; car l'un se reproche d'avoir introduit M. Fielder dans la maison, et l'autre d'avoir donné à Éva le mauvais exemple.

— Je voudrais, dit Amy, qu'Éva s'éloignât de ses parents. Ce que notre tante Charlotte écrit à son sujet fait à Laura une peine infinie.

— Fort bien ! Elle espérait être madame Fielder et continuer cependant à tenir le rang de fille d'un comte ! Elle verra bientôt ce que c'est que d'être la femme d'un pauvre homme.

— Je suis sûre qu'une position difficile fera briller les bonnes qualités d'Éva.

— Oui, si elle ne les a pas déjà gâtées à l'heure qu'il est... comme cette petite fillette gâte vos cheveux ! Voyons, petit chat, qu'avez-vous à dire à votre oncle ?

— Il faut lui dire bonsoir, dit Amy en se levant pour l'emporter ; il est temps d'aller chercher Anne. Bonne nuit, oncle Charles !

Comme Amable venait d'emporter son enfant, madame Edmonstone et Charlotte entrèrent, après avoir conduit madame

Henley à sa chambre. Madame Edmonstone demanda où était Amy.

— Elle vient d'emporter sa fille. Je voudrais que vous l'eussiez vue jouer avec elle tout à l'heure. Cette chère petite avait fait tomber tous les cheveux de sa maman autour de sa figure, en sorte qu'elle avait tout son air d'autrefois.

— Je suis heureuse qu'Amy supporte si bien l'approche de ce mariage. Elle s'est occupée tout le jour des préparatifs. Qui aurait pu le prévoir ?

— Et qu'enfin nous garderions Amy avec nous ? dit Charles. Je ne puis me reprocher la joie que j'éprouve de la posséder, à présent qu'elle est si paisible et si calme.

— Viendra-t-elle à l'église demain ? Je n'ai pas osé le lui demander.

— Ni moi non plus.

— Elle m'a dit qu'elle y viendrait, dit Charlotte.

— J'espère qu'elle n'en sera pas trop affectée.

— Elle nous gronderait, si elle nous voyait plus occupés d'elle que de la mariée.

— Pauvre Laura ! dit madame Edmonstone. Je suis bien heureuse que tout finisse bien : ils ont tant souffert !

— Et ce n'est pas en vain, dit Charles. Philippe est…

— Oh ! je ne dis rien contre lui ! s'écria madame Edmonstone. Il est très distingué, il est excellent ; il la rendra heureuse.

— Assurément, reprit Charles, il est fait pour tenir un rang élevé dans la société, justement parce qu'il est au-dessus de ce désir ; la seule raison qui nous empêche de lui rendre une complète justice, c'est que nous le comparons à un autre qui était trop bon pour ce monde.

— Si maman le compare à notre hôte d'aujourd'hui, elle le trouvera parfait, dit Charlotte. Heureusement elle est obligée de retourner chez elle après-demain.

— Quoique j'aie pardonné à Philippe de tout mon cœur, continua madame Edmonstone, je ne pourrais jamais l'aimer comme je l'aimais autrefois.

— Moi, je l'aime beaucoup mieux, dit Charlotte.

— Et moi, ajouta Charles, je puis dire qu'autrefois je ne l'aimais pas du tout. Je ne pouvais le souffrir, et, si Walter ne m'avait présenté l'exemple d'un autre genre de mérite, il m'aurait complétement aigri contre tout ce qui avait l'air de la vertu. C'est ce que j'ai senti aussi longtemps qu'on a admiré Philippe, et c'est seulement après avoir vu son profond repentir que j'ai compris la grandeur et la noblesse de son caractère.

— C'est vrai, ajouta madame Edmonstone. Je ne l'aurais jamais cru capable de regrets si profonds.

Cependant madame Henley était très satisfaite de l'impression qu'elle croyait avoir produite sur la famille de sa tante, surtout sur Charlotte et Charles. La première annonçait de l'esprit, et le second était un jeune homme distingué, qui pourrait être fort utile à Philippe. Elle trouvait que Laura était belle et ressemblait à sa propre famille, et que, malgré la différence de fortune, elle

conviendrait mieux à son frère que cette pâle et silencieuse petite Amy. Si madame Henley l'avait vue seule avec son enfant elle aurait été bien surprise.

— Un baiser pour papa et un pour maman, disait-elle en levant de son berceau l'enfant dont le sommeil avait rougi les joues. Matin et soir elle lui répétait ces mêmes paroles, et recevait avec joie le double baiser que Mary avait appris à lui donner. Elle était heureuse aussi de lui montrer le portrait de son père et de lui faire dire : Papa, en sorte que ce nom et cette idée devenaient familiers à l'enfant dès son bas âge.

Après qu'Amable eut un peu joué avec elle, Anne vint la prendre, et la jeune veuve s'habilla pour la première fois sans crêpe. Elle revêtit le costume qu'elle comptait porter le reste de sa vie : une robe de soie noire, et un simple petit bonnet de dentelle sur ses cheveux en bandeaux.

— Non ! je ne veux pas soupirer, dit-elle ; cela ne m'éloignera pas de lui, et il aurait été si heureux aujourd'hui !

Puis elle mit le bracelet que Charles lui avait donné, et cette broche d'argent qu'elle avait portée à Recoara, le jour de sa dernière promenade avec Walter. Elle se rendit bientôt après chez Laura, l'aida à s'habiller, et la calmait, la soutenait par de douces paroles. Le costume de mariée de Laura était bien plus simple que ne l'avait été celui d'Amy ; les époux avaient désiré que leur mariage fût aussi différent que possible de celui de Walter. Ensuite Amy descendit pour voir si tout était prêt. Elle trouva que la table du déjeuner n'avait pas un air de fête ; elle appela Charlotte pour l'aider à l'orner de fleurs. Charlotte était surprise que sa sœur eût oublié combien la vue des fleurs l'attristait l'été précé-

dent. Amable courait d'une plante à l'autre, choisissant les plus belles, et faisait, avec son goût accoutumé, de petits bouquets pour chaque convive ; puis elle les mit à la place de chacun. On eût dit qu'elle seule pouvait sourire ce jour-là, excepté M. Edmonstone, qui était ravi de la voir gaie dans son nouveau costume. Il dit à part à madame Henley que sa petite Amy était un vrai bijou, et la meilleure des filles avec Laura.

Madame Henley était magnifique avec sa plus belle robe de soie. Madame Edmonstone avait les larmes aux yeux ; elle était aimable avec chacun, sans parler beaucoup. Charlotte était grave, attentive, et prête à se rendre utile. Charles observait tout le monde, et donnait quelques directions. Laura avait cet air composé qu'elle savait prendre depuis longtemps. Philippe arriva le dernier, et sa figure annonçait seulement qu'il souffrait d'un grand mal de tête.

Ce mal était si violent qu'il fut contraint de se coucher sur le canapé du cabinet de toilette. Amable sortit, disant qu'elle allait lui chercher du camphre ; Laura demeurait assise, en s'efforçant de paraître calme. Le père s'agitait, et la présence de sa fille l'empêchait seule de dire que Philippe n'était pas assez bien pour que le mariage pût avoir lieu ce jour-là. Charles parlait d'un ton gai, disant que la santé de Philippe était cependant beaucoup meilleure, et que ce mal n'était qu'une chance malheureuse.

Madame Henley l'écoutait et répondait, mais elle n'y comprenait rien. Après déjeuner, elle entendit Amable parler à Laura dans l'antichambre. « Il est mieux, dit-elle ; portez-lui cette tasse de café, et je vous appellerai quand il sera temps de partir. » Amable et Charlotte firent mettre dans la voiture tout ce qui lui

était nécessaire pour le voyage ; car les nouveaux mariés devaient partir au sortir de l'église, sans revenir à Hollywell.

Au dernier moment, Amable vint avertir Philippe qu'il était temps de se mettre en chemin, s'il voulait aller à pied à l'église, ce qui vaudrait mieux pour sa tête.

— Dois-je vous dire adieu à présent ? demanda Philippe.

— Non, je vous reverrai à l'église, si vous ne craignez pas de m'y voir comme je suis.

— Pourrions-nous nous passer de notre ange gardien, Laura ? demanda Philippe.

— Vous savez qu'il y serait allé, dit Amable ; personne n'aurait été plus heureux que lui, ainsi je vous remercie.

— C'est nous qui vous remercions de vouloir bien venir, s'écria Laura. C'est une consolation.

Ils la quittèrent. Elle demeura seule un moment à regarder sa petite fille, que sa bonne promenait dans le jardin. Elle allait ouvrir la croisée pour attirer son attention et la faire pousser un de ses joyeux « maman ! » lorsque Philippe entra dans le jardin et traversa la pelouse. Mary l'aimait beaucoup ; elle était flattée des attentions qu'avait pour elle le plus grand personnage de la maison. Elle lui tendit les bras en faisant entendre un petit cri de joie. Philippe s'approcha, la prit des mains de sa bonne, et l'embrassa tendrement, pendant qu'elle entourait son cou de ses petits bras. Elle ne voulait pas retourner vers Anne ; et, quand il s'éloigna, elle le regarda encore, en lui offrant les primevères et les violettes qu'elle tenait dans sa main.

Lorsque Amable revit Philippe à l'église, il avait ces fleurs à sa boutonnière, et comprit que ce témoignage spontané d'affection de la fille de Walter lui était plus précieux que toutes les preuves d'amitié qu'il pouvait recevoir d'elle-même.

On partit bientôt après pour l'église. Mary Ross vint au-devant de la société jusqu'à l'entrée du cimetière ; elle offrit son bras à Charles, et lui demanda comment était Amy.

— Joyeuse au dehors, dit-il, et je crois aussi au dedans. Rien ne lui fait autant de bien que de le représenter. Êtes-vous surprise de la voir ici ?

— Non ; je pensais qu'elle viendrait pour montrer mieux encore qu'elle lui pardonne.

— Elle a pardonné, dit Charles, au point qu'elle a oublié tous ses torts.

Philippe Morville et Laura Edmonstone se présentèrent devant M. Ross. Ce mariage était bien différent du précédent. Les époux étaient plus beaux, cette fois, quoiqu'ils eussent déjà perdu l'apparence de la première jeunesse. Philippe était toujours un fort bel homme, mais on l'eût pris pour un homme de trente-cinq ans, tant les soucis avaient ridé son front ; et Laura, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche et d'un chapeau blanc, avait à peine l'air d'une mariée. Cependant elle avait beaucoup de fraîcheur, et c'était seulement son expression soucieuse et réfléchie qui la faisait paraître plus âgée qu'elle ne l'était réellement. Tout le monde était grave, et, contre toute attente, on ne versa pas une larme. Madame Edmonstone était moins préoccupée de la mariée que de la jeune femme en noir, debout à ses côtés, la tête

baissée, et pressant de sa main droite son anneau de mariage sous son gant blanc.

Le service terminé, Laura se jeta au cou de sa mère.

— Votre pardon ! chère maman ! Je comprends aujourd'hui combien j'ai été coupable.

Pauvre jeune fille ! Elle avait trop offensé ses parents, pour les quitter avec un cœur aussi serein et aussi rempli d'espérance que sa sœur l'avait fait. Le baiser que madame Edmonstone lui donna fut une réponse plus que suffisante. Il y avait bien des mois qu'elle ne l'avait embrassée ainsi !

Philippe dit à peine quelques mots, et ne répondit guère que par des regards et des gestes aux paroles affectueuses qu'on lui adressa. Mais, quand il prit congé d'Amable, il lui dit :

— Ma sœur, à présent !

— Et son frère, répondit-elle. Adieu !

Dès qu'Amable fut seule avec Charles dans la voiture, elle versa un torrent de larmes.

— Amy ! lui dit-il, était-ce un trop grand effort ?

— Non, dit-elle en se remettant, je suis heureuse ; c'était son plus grand désir. À présent, tous ses vœux sont accomplis.

— Et vous êtes délivrée d'un grand souci. Désormais Laura soignera Philippe ; il ne vous restera que votre fille, et nous allons commencer notre vie de famille.

Amable sourit.

— Amy, je voudrais être sûr que vous êtes heureuse.

— Je le suis, Charles, croyez-moi. Vous êtes tous si bienveillants pour moi, et c'est une si grande bénédiction, que je sois recueillie avec mon enfant sous le toit paternel ! Vous savez quelle douceur c'était pour lui de me rendre à vous.

— Vous n'êtes donc pas heureuse uniquement parce que vous croyez devoir l'être ?

— Non, certainement. Ne dois-je pas être heureuse en me souvenant qu'il l'a été ? Et, quand je vois tous les soucis qui accablent Philippe, puis-je les regretter pour Walter ? Ne vaut-il pas mieux qu'il n'ait eu de la vie que sa fraîcheur et sa beauté ? Nous avons été heureux ensemble ; maintenant, j'ai le plaisir et l'honneur de porter son nom, et la consolation d'élever notre enfant. Oh ! Charles, je dois être heureuse !... je le suis ; croyez-le. Avec vous et mes parents, et tous les autres encore ! Ne vous figurez plus que je m'afflige en secret ; je sais qu'il est heureux, et son souvenir me rend doublement précieux les biens qui me restent.

— Oui, dit-il en contemplant sa figure animée, et dont l'expression rappelait plus que jamais celle de son mari, oui, Amy, je crois que vous êtes heureuse, et que rien, dans ce monde, ne pourra détruire votre paix.

— Rien que mes fautes, rien d'autre ne peut me séparer de lui.

— Il avait en effet le don de répandre la joie et la paix sur ses alentours, dit Charles d'un air pensif. Amy, je ne sais si vous devez à votre époux autant que je lui dois. Vous étiez bonne à quelque chose avant de l'avoir connu ; mais moi, quand je me rappelle ce que j'étais avant son arrivée, je me dis qu'il m'a fait

entrer dans une meilleure voie. Quel être misérable je serais à présent sans lui ! Mais grâce au rayon céleste dont il m'a éclairé, je suis plus heureux, en vérité, que si j'avais de bonnes jambes comme tout le monde !

— Plus heureux ?

— Oui ; personne n'est aussi choyé que moi, personne n'a moins de soucis. Personne n'a une maman pareille, sans parler de ma petite Amy, de Charlotte et de miss Morville. Et quant à ce qui en est de n'être bon à rien, comme je m'en désolais autrefois… Eh bien, quand le député de Moorworth gouvernera le pays, moi, je gouvernerai le district de Moorworth !

— Vous nous avez été toujours très utile à tous, répondit Amable. Ni papa, ni Philippe ne peuvent se passer de votre aide pour écrire. Et puis je compte sur votre secours quand ma fille grandira !

— Est-ce là le résultat de vos réflexions sur ce gros livre d'éducation que je vous voyais tenir l'autre jour ? Pourquoi ne demandez-vous pas des avis à madame Henley ?

Amy se mit à rire comme elle riait autrefois.

— Il est donc certain que vous demeurerez avec nous ?… Ce n'est pas que je me sois figuré vous voir établie de notre côté, ma petite Amy ; mais il faut décider, ce me semble, quels arrangements seront pris au sujet d'un personnage aussi important que lady Morville.

— Oui. il vaut mieux nous entendre, dit Amable. Papa comprendra que je ne puis redevenir une jeune fille ; Charlotte ira dans le monde avec lui, pour jouer le rôle de mademoiselle Ed-

monstone ; elle nous fera honneur à tous par son esprit et sa jolie figure. Moi, j'élèverai ma fille, je remplacerai Laura à l'école, et je n'aurai pas besoin de voir du monde : quel soulagement ! Et c'est là justement ce que Walter aurait désiré.

Telle fut dès lors la vie d'Amable Morville. On peut deviner aussi quelle fut celle de Philippe et de Laura. Philippe se distingua par ses talents et ses vertus, et devint l'un des hommes les plus honorés de son pays. On le regardait en général comme comblé des faveurs de la fortune, puisqu'il était dans une position si différente de celle à laquelle il pouvait s'attendre au commencement de sa carrière, et toute sa famille était fière de lui. Cependant son existence était extrêmement fatigante et laborieuse, et Laura, partagée entre les soins qu'exigeaient la santé délicate de son mari et les soucis d'une maison où l'on devait recevoir beaucoup de monde, avait peu de temps pour goûter les plaisirs de la vie domestique et pour s'occuper de ses enfants, qu'elle connaissait plus par les observations de sa sœur que par les siennes propres. Aussi malgré l'affection tendre et dévouée qu'ils conservèrent toujours l'un pour l'autre, on s'étonnait quelquefois de voir Philippe continuellement grave et mélancolique. Mais il y eut quelqu'un qui ne put jamais comprendre pourquoi les autres le trouvaient froid et sévère, et pourquoi ses propres enfants n'avaient pour lui qu'une affection craintive et respectueuse, quelqu'un à qui il montra toujours une indulgence extrême et une tendresse presque respectueuse… c'était Mary Verena Morville.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99H%C3%A9ritier_-de_Redclyffe. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.